



Alain Diveu

Tribulations

d'un voyage peu ordinaire

Alain Diveu

Tribulations

d'un voyage peu ordinaire

© Alain Diveu

Alain Diveu
21 rue des Pivents
22100 Dinan
France
www.alaindiveu.com

Table d'orientation

Prologue	7
Martinique	8
Cuba	12
Mexique	25
États-Unis	32
Les Grands Parcs	32
New York	39
Chine	41
Shanghai	60
Route de la Soie	71
Kirghizistan	79
Ouzbékistan	84
Vietnam	93
Laos	108
Cambodge	153
Thaïlande	203
Malaisie	275
Singapour	335

Indonésie	338
Java	338
Sulawesi	342
Les îles Moluques	349
les îles Banda	352
Bali	361
Myanmar (ex-Birmanie)	447
Népal	465
Inde du Sud	478
Sultanat d'Oman	490
Égypte	499
Canada	505
Sri Lanka	508
Philippines	527
Luzon	527
Palawan	535
Maroc	543
Iran	558
Japon	572
Turquie	579
La Réunion	599
Madagascar	608

Fin du voyage ?	632
Épilogue	646
À propos de l'auteur	650

Prologue

J'ai décidé d'être heureux, parce que c'est bon pour la santé.

Alors, j'en profite au maximum !

En compagnie de Chantal, ma femme, qui a eu assez d'audace pour me suivre dans mon envie de voyage, j'ai désormais eu la chance inouïe d'avoir pu réaliser une grande partie de mes rêves...

Mais il me reste toujours la soif inépuisable de découvertes et de rencontres. Personnes, paysages, monuments servent dans la majorité des cas de prétexte à m'adonner sans limites à ma passion, la photographie.

Lorsque je pars courir le monde, je m'en vais, en premier lieu, à la chasse aux émotions, qu'elles soient humaines ou esthétiques.

En faire indéfiniment le plein demeure, aujourd'hui encore, mon plus grand désir...



Martinique

Nous sommes arrivés hier soir à 20 h 30 locales dans la nuit et la chaleur après un vol sans histoire... ou presque, puisque nous avons tout de même atterri avec un retard de cinq heures ! Mais j'ai résisté, je ne me suis pas énervé. On n'est pas pressé, on a tout le temps, me serinait sans cesse Chantal ! Si nous souhaitons tenir sans craquer aussi bien physiquement que mentalement, il est en effet impératif que nous sachions adopter une attitude cool en toute circonstance. Je m'y suis donc, sans le vouloir vraiment, attelé dès la première journée de ce long voyage...

Aujourd'hui, nous nous rendons à Fort-de-France en ferry depuis les Trois Ilets. Les visites de la vieille ville et des halles sont au menu de la matinée. Cela sera une constante durant notre périple : dès que nous arriverons dans un nouvel endroit, nous chercherons, après avoir trouvé un logement, le marché. Nous adorons flâner dans ces lieux de convivialité, humer les odeurs si caractéristiques des épices régionales, écouter et observer les autochtones marchander leurs produits, faire quelques photos que nous nous empressons ensuite de leur montrer.

Notre première rencontre vraiment marquante est sans conteste celle avec un papy avenant et tiré à quatre épingles. Au hasard d'une ruelle, sitôt nous avoir salués respectueusement, il engage la conversation. Après une diatribe véhémement sur le devoir des locaux à bien accueillir les touristes, il s'est mis à nous parler longuement de son épouse trop tôt disparue, qui lui a laissé de si beaux enfants... Devant sa mine désespérée, nous voilà tout retournés !

C'est la Pentecôte. Aussi nous décidons-nous à nous rendre à la messe au village de Sainte Luce. Là, paraît-il, officie un prêtre tout juste trentenaire que tout le monde aime bien. Contrairement à chez nous, l'église est archicomble, remplie d'hommes, de femmes et de mômes sur leur trente-et-un. Au milieu de la nef, micro à la main, le père Marcel prêche entouré d'enfants de chœur habillés de rouge et blanc du plus bel effet. Mais le sermon diffère radicalement de celui qu'on pourrait entendre en métropole en ce jour de fête. Ici, le jeune curé prend les gens à témoin en les pointant du doigt, nous fait franchement rigoler à plusieurs reprises en racontant des histoires drôles, interrompt son homélie pour demander au propriétaire de la Renault Clio jaune de bien vouloir déplacer son véhicule qui gêne l'entrée de la boulangerie, ordonne à des gamins un peu dissipés de venir s'asseoir au premier rang, prie les fidèles de frapper plus fort dans les mains (en rythme s'il vous plaît !) en chantant tous ensemble et de ne surtout pas s'inquiéter si la cérémonie dure plus longtemps que prévu... Nous voilà avertis. Une fois l'office terminé, nous ayant repérés au milieu de la foule amassée sur le parvis, le prêtre s'extirpe de la nuée de dévots agglutinée autour de lui et

parvient péniblement jusqu'à nous. Il nous salue, échange quelques mots, nous remercie chaleureusement d'avoir tenu à fêter la Pentecôte dans sa paroisse et s'en retourne vers ses ouailles. Sympa, le curé !

Le départ pour Cuba approche vite, mais aujourd'hui Denis, un copain de Rennes rencontré presque par hasard sur la plage de Sainte-Anne, insiste pour me faire passer mon « Niveau 1 » de plongée. Je l'obtiens très rapidement, sans réelle difficulté et à un prix défiant toute concurrence ! Ayant souvent eu l'occasion de nager dans des endroits paradisiaques lors de voyages précédents, je vais désormais vraiment regretter de ne pas m'y être attelé plus tôt.

Chantal, elle, a testé le snorkeling à sa manière. À sa décharge, elle entretient une relation phobique avec la mer. Mais, pour me faire plaisir lors d'une baignade, elle m'accompagne jusqu'à avoir de l'eau au niveau des épaules. Ce qui constitue un véritable exploit pour elle. Au bout d'un certain temps, elle se décide tout de même à retourner sur la plage. Elle est en train d'arriver sur le rivage quand une vague beaucoup plus puissante que les autres la culbute cul par-dessus tête. Je suis à la fois anxieux et... plié de rire ! Je ne devrais pas, mais la situation est vraiment trop drôle : les bras et les jambes battent dans tous les sens. Malgré mon fou rire, je me précipite comme je le peux vers elle. Avant que je ne la rejoigne, elle parvient à se relever seule, suffoquant, crachant, se frottant les yeux et ne s'apercevant même pas que ses lunettes de soleil étaient restées au fond ! En dépit de notre acharnement, nous ne les retrouverons jamais...

Après avoir restitué notre véhicule à l'agence de location, nous devons nous débrouiller pour revenir de Rivière Pilote au village de Monésie, perdu dans la montagne. Après avoir attendu une dizaine de minutes que tous les autostoppeurs martiniquais soient pris, il n'y a plus que nous sur le bord de la route lorsqu'une jeune fille s'arrête et nous demande où nous souhaitons nous rendre. D'un air désolé, elle nous répond qu'elle n'ira pas aussi loin, mais qu'elle peut nous rapprocher un peu. Nous la remercions et montons. Quelques minutes et quelques sourires plus tard, elle nous emmène jusqu'à destination...



Cuba

Nous n'arrivons qu'en fin de journée à La Havane, sous une pluie battante qui plus est ! Et effectuer le trajet de l'aéroport au centre-ville sous le déluge, dans un taxi brimbalant roulant sur de larges artères désertes, traversant des quartiers de vilains immeubles délabrés en béton, à la nuit tombante, a quelque chose de lugubre, d'angoissant même. De plus, ni Chantal ni moi ne connaissons un mot d'espagnol, et l'on ne peut pas dire que l'anglais soit une langue très pratiquée ici ! Heureusement, le chauffeur est un gars sympa qui fait de son mieux et nous dépose, sans encombre, devant notre casa particular.

Une Hyundai blanche quasiment neuve et louée depuis la France nous attend dans une agence près du port (sans bateaux !). Le responsable nous demande si nous possédons une carte routière... Oui, oui, pas de problème, nous en avons trouvé une dans une librairie du centre-ville recommandée par le Guide du Routard. Vous devrez mettre du carburant, car le réservoir est vide... OK, no problemo... La station est un peu plus loin vers le sud... C'est bon, on s'y arrêtera... Et vous continuerez votre chemin vers le sud-est

par l'autopista n° 1... Consciencieux, il me fait répéter en espagnol le sésame pour obtenir de l'essence, ce que je fais assez facilement (je me surprends tout seul !). Nous voilà parés, prêts à quitter La Havane pour Playa Larga. Il est 10 heures, le ciel est bleu, le soleil brille de tous ses feux et la voiture possède la clim... Youppi !...

Ce qu'avait omis de nous dire le charmant garçon, c'est qu'à Cuba, il n'y a pas de panneaux routiers ou bien alors très, très peu. Donc, dès le premier croisement, je dois faire un choix, relativement facile puisqu'il faut aller vers le sud-est et qu'il n'y a qu'une possibilité. Mais au second, l'affaire se corse. Sur notre carte très détaillée, les stations essence, tellement peu nombreuses à travers le pays, sont apparemment notées. Une fois la plus proche repérée, Chantal m'y conduit tant bien que mal. Alors là, je suis sidéré ! Chantal a réussi à déchiffrer le plan ! Impensable ! Quelques instants plus tôt, on se chamaillait encore tous les deux quant à la localisation du soleil. Elle le voyait au nord et moi, patiemment, je tentais de lui expliquer que ce n'était pas possible ! Têtus tous les deux et chacun bien campé sur sa position, nous tombons malgré tout sur la fameuse station-service qui pointe, au détour d'un virage, juste de l'autre côté de la chaussée.

Un « Buenos dias... Gazolina por favor, señor... Gracias... Una agua mineral... Gracias... Hasta luego » plus tard, nous reprenons la route par laquelle nous sommes arrivés. Théoriquement, d'après la carte, sur notre gauche, l'autopista n° 1 devrait bientôt apparaître. Un peu plus loin qu'on le pensait, une voie, en effet, coupe la nôtre. Je tourne donc à gauche et m'y engage, tout content. À bonne allure depuis trente minutes sur cette grande route pas trop mauvaise et pratiquement déserte, je décide pourtant de m'arrêter. J'ai

un sérieux doute. Le soleil se trouve dans mon dos, alors que je devrais l'avoir dans les yeux ! Et là, de sortir la boussole de mon sac photo...

Il faut, auparavant, que je raconte une anecdote. Le soir de notre arrivée à la casa particular de La Havane, nous avons fait la connaissance d'un couple suisse qui nous a refilé quelques tuyaux et adresses, et nous a relaté ses déboires routiers : multiples crevaisons et, surtout, égarements dus... à la soi-disant défaillance de sa boussole ! Et bien, vous me croirez si vous voulez, mais lorsque je vois l'aiguille de la mienne indiquer le nord-ouest, je dois avouer qu'un instant j'ai supposé qu'elle non plus ne marchait pas ! Après mûre réflexion, je dois me rendre à l'évidence : elle fonctionne très bien et, par conséquent, nous sommes carrément paumés ! Et, soudain, je comprends : j'ai en fait contourné La Havane par le sud pour, en fin de compte, me retrouver complètement à l'ouest. Pourquoi ? Parce que la station dans laquelle nous avons fait le plein n'était pas celle que l'on pensait ! Alors, tu vois, Chantal, je t'avais bien dit que ce n'était pas la bonne direction !... Je devrais me taire, nous étions bien sur la route idoine, mais nous nous sommes tout bêtement arrêtés trop tôt, devant une pompe même pas répertoriée sur notre super carte. Alors, tu vois, Alain, pour quelqu'un qui veut toujours avoir raison, tu n'es pas mal non plus, ne cesse de me seriner Chantal ! Génial ! Ça promet...

Toujours est-il qu'à 12 heures passées, après avoir tourné en rond pendant plus de deux heures, La Havane disparaît enfin du rétroviseur.

Nous atteignons Playa Larga dans l'après-midi, trouvons un logement sympa chez l'habitant et partons après toutes

ces péripéties nous détendre dans l'eau limpide de la petite plage toute proche.

Ce soir, nous mangerons de la tortue...

Au moment de reprendre la voiture le lendemain matin pour gagner Cienfuegos, l'un des pneus est à plat. Quelqu'un nous indique un atelier de campagne, non loin de là. Le garagiste, nous voyant arriver au ralenti, abandonne immédiatement sa tâche pour venir avec un empressement non feint nous secourir. Et c'est avec un large sourire que quinze minutes plus tard il nous souhaite excellente route en ramassant son petit billet. En chemin, nous prenons une autostoppeuse avec nous. Bien que nous ne parlions pas espagnol, nous comprenons qu'elle allait donner des cours à Cienfuegos. Elle nous sera, en fait, d'un bon secours pour nous guider à l'arrivée en ville. Nous la déposons à proximité d'un quartier calme où se trouvent pas mal de casa particulares, puis ayant choisi la nôtre, passons l'après-midi à visiter le coin et le centre historique de cette ravissante cité coloniale.

Cienfuegos restera, pour Chantal, comme la première et l'une des plus mauvaises expériences « toilettes publiques » de nos voyages. Elles étaient d'une saleté indescriptible... Je ne sais pas si c'est cet épisode qui lui a coupé l'appétit, mais, au dîner, sa belle langouste a terminé dans mon assiette... Je suis vraiment régalaé !

Ça y est ! Je l'ai ! J'ai même reçu la « mention bien ». Aujourd'hui, je suis fier. Je viens d'obtenir mon diplôme de « beauf » ! À un rot près, j'aurais pu avoir « mention très bien ». Dommage...

J'étais à la recherche d'un endroit à Trinidad où regarder le match de foot France - Corée, lorsque je passe à proximité d'un bar où une vieille télé occupe une place d'honneur dans une salle déjà bien animée. En y entrant, j'entends, en français, un jeune chevelu s'exclamer : « Un drapeau breton ! ». Mon sang ne fait qu'un tour, je m'approche de lui et du copain à qui il s'adressait et me présente. Ce sont deux Bretons, eux aussi en vadrouille depuis six mois à travers le monde et qui arrivent au terme de leur voyage. Du coup, avec leur consentement, je prends un tabouret et me plante devant la télé en leur compagnie, Chantal se tenant un peu plus loin, à l'écart. Elle et le foot n'ont rien à voir ensemble ! Mais j'avoue que c'est sympa de sa part de m'accompagner. Déjà, quelques jeunes Cubains s'agglutinent à sa table et tentent de tester leur anglais rudimentaire appris en feuilletant des magazines que des étrangers de passage leur ont laissés.

Arrive l'instant des hymnes, et là, une bière à la main, nous nous levons tous les trois et entonnons à tue-tête la Marseillaise. Je me retourne alors vers Chantal et devine son regard à la fois ahuri et incrédule... Je sais à ce moment précis que je viens d'obtenir mon diplôme avec mention ! Le match par lui-même n'a pas été génial, mais nous aurons passé un moment épatant au milieu de Cubains qui s'approchaient nous saluer à grands coups de « Zizou, verrrry good » !

A uparavant, nous avons vécu un autre grand moment lorsque nous nous sommes promenés à l'écart des centres d'intérêt de Trinidad. Il suffit de s'éloigner un petit peu de ces lieux où rôdent les rabatteurs pour trouver des endroits où les gens viennent d'eux-mêmes vous serrer la main, voire vous embrasser, vous proposer de rentrer dans leur demeure modeste et de vous y offrir un verre du fameux rhum local ou d'y fumer un bon cigare de fabrication maison (ce que j'ai poliment refusé, ayant enfin réussi à arrêter). En ce dimanche, l'humeur dans la rue est plutôt joyeuse. Des radios-cassettes mal rafistolées diffusent, en plus des grésillements, de la « rumba » et du « son » sur lesquels des familles entières se trémoussent en riant de bon cœur. Nous en profitons avec eux avant de repartir...

La sonnerie retentit. Nous nous levons tous les deux. Les gros volets en bois de notre casa sont encore fermés. Il fait noir. Chantal passe dans la salle de bain et j'ai les paupières plus que lourdes... Tu parles, on s'est trompé dans nos réglages. Il est seulement 1 h 15 ! Chantal revient de la douche en pleine forme. Il faut tout de même que je lui dise !... Après un long fou rire, nous nous recouchons.

La route est agréable jusqu'à notre prochaine étape Sancti Spiritus, jolie petite ville provinciale avec ses maisons colorées et ses grilles en fer forgé. Tandis que nous nous promenons dans les ruelles, un vieil homme aveugle, assis sur le pas de sa porte, nous invite à le prendre en photo. Il nous remercie longuement d'être venus visiter son pays. De cette émouvante rencontre, le portrait du monsieur restera pour toujours l'un de mes préférés.

Après une brève étape à Camagüey, nous filons à vive allure sur une autoroute où les véhicules sont rares vers Santiago. Parfois, la large bande asphaltée s'arrête tout net laissant la place à un chemin de terre poussiéreux avant de continuer, à nouveau bitumée, quelques kilomètres plus loin. Mais toujours sans panneaux ! On ne sait pratiquement jamais quel village ou quelle ville on est en train de traverser. Et pourtant, nous trouvons assez facilement Santiago. L'entrée dans la vieille cité coloniale est plus ardue : avenue barrée, peu de noms de rues, absence de pancartes. Je m'énerve tout de même un peu à nous voir repasser plusieurs fois au même endroit toutes les dix minutes ! De rage, je prends une artère en descente et me fais arrêter quelques dizaines de mètres plus loin par un jeune policier tout content de bien faire son travail. Vous n'allez pas me croire : on est en sens interdit. L'unique panneau de la ville et je ne l'ai pas remarqué ! Je vous jure qu'à ce moment précis, je ne saisis plus un seul mot d'espagnol !... Et ça marche. Devant ma totale (!) incompréhension, découragé, le gendarme me fait signe de circuler !

Une fois de plus, nous nous perdons complètement dans les faubourgs de La Havane. Chantal donne pourtant le meilleur d'elle-même, la carte sur les genoux, la boussole dans une main et l'œil rivé sur le compteur de distance. Dans trois kilomètres, on devrait tourner à gauche... OK, d'accord, t'es sûre que ce n'est pas celle-là ?... Ben non, on n'a fait que deux kilomètres... Oh zut (et je suis poli !), ça fait plus d'un kilomètre maintenant qu'on devrait avoir viré... Allez, je prends celle-ci... Nous mettons de nouveau plus de deux heures avant de trouver la bonne direction. Un

peu plus tard, la Hyundai fonce sur l'autoroute bien large qui nous emmène vers Viñales.

Nous allons dénicher, presque par hasard, celle prévue étant complet, la casa la plus sympa de notre périple cubain. Cette cabane en bois, d'une grande propriété, est pourtant des plus rustiques avec son perron où trônent deux rocking-chairs fatigués. Mais Alberto et Nora sont si charmants que nous décidons d'y loger pour ce soir. À la fin du repas délicieux concocté par Alberto, celui-ci nous propose pour le lendemain les services de son fils qui nous guidera à travers la campagne environnante. Nous acceptons avec joie.

Après une bonne nuit de sommeil et un succulent petit-déjeuner, nous attaquons tranquillement, sous un soleil radieux, la randonnée sur les chemins encore humides de la rosée matinale. Le sentier serpente au milieu des champs et des petites propriétés. De temps à autre, nous croisons un char tiré par deux bœufs qui emporte son chargement au village, quelques cowboys se rendant, eux aussi, à Viñales. À un moment, il nous faut enjamber une barrière. Après que je sois passé sans encombre avec le fils d'Alberto, c'est maintenant au tour de Chantal. Je pense que vous avez déjà compris... Oui, oui... C'est ça !... Glissade sur le bois mouillé et grosse gamelle, la tête la première arrivée en bas, heureusement dans les hautes herbes ! Résultat : hématomes et diverses éraflures sur les bras ! Bon, on en rigole à présent, mais sur l'instant on a eu un peu peur. Malgré tout, quatre heures plus tard, nous rentrons crottés, bien fatigués, mais enchantés de cette jolie balade qui nous

a conduits dans des grottes creusées dans les mogotes, à travers une campagne magnifique avec flamboyants en fleurs, caféiers, manguiers, goyaviers et petites maisons paysannes en bois peint et toit de palmes.

J'ai demandé à Alberto hier la permission de regarder le France-Bésil sur son vieux récepteur noir et blanc. J'arrive donc pour le début du match, Chantal préférant faire la sieste sous la véranda, affalée dans un rustique rocking-chair. La cuisine est archibondée, les voisins qui n'ont pas la télé étant venus nombreux voir ce match où, c'est certain, le Brésil va venger l'honneur bafoué la veille par l'Allemagne qui a éliminé l'Argentine, leur favorite. On m'offre la plus belle place sur l'une des rares chaises. Tous me jettent un regard amusé. En fin de compte, j'ai le stress devant tous ces gens. Et lorsque Zidane marque un but, tout le monde se tourne vers moi qui n'ai pas bougé d'un poil. Quel contrôle de ma part ! J'ai pourtant une sérieuse envie de hurler ma joie. Je leur fais comprendre (ou croire ?) que je suis désolé pour eux. À la fin du match, tous se lèvent pour venir me féliciter et me serrer la main. Verrrry good Zizou ! Et avant qu'ils ne partent, j'offre une tournée d'exquis mojitos préparés par Alberto.

Ce matin, la lumière est bonne et Chantal m'accompagne pour prendre des photos dans la campagne environnante. Après avoir fait le plein d'images de la brume vaporeuse d'où émergent les mogotes si caractéristiques, nous décidons de continuer jusqu'au Cayo Jutias. Après un premier arrêt pour noter le numéro d'immatriculation de la voiture, des policiers nous appréhendent une seconde fois

pour nous faire payer l'équivalent de six euros chacun pour avoir le droit de pénétrer sur le cayo ! À peine sommes-nous arrivés sur un semblant de parking qu'un garde exige un CUC (monnaie créée pour les touristes qui vaut vingt-cinq de leurs pesos) pour le véhicule et trois pour un parasol dont on ne veut pas. Trop, c'est trop ! Je préfère repartir immédiatement. À quelques centaines de mètres de là, un chemin de sable nous amène jusqu'à une merveilleuse plage où une vieille Chevrolet de 1951, toute cabossée, mais repeinte d'un beau jaune vif, est garée. Nous stationnons notre petite Hyundai juste à côté. L'effet visuel est saisissant !

J'ai prêté mon masque et mon tuba à César et Rafaël, les propriétaires de l'antiquité américaine qui, en retour, nous offrent du rhum en brique (comme pour le lait !) qu'il est impossible de refuser, malgré la chaleur... L'eau du lagon est tellement calme que Chantal s'y baigne pratiquement tout le temps.

Le lendemain, nous flânonnons à Viñales qu'on aimerait ne pas quitter. Nous apprécions tout ici : notre casa, Alberto, Nora, leur petite Daniela, le paysage, la quiétude, la gentillesse des gens. D'ailleurs, dès qu'une occasion se présente, nous prenons des autostoppeurs. Je me souviens d'une fois, parmi de nombreuses autres, d'une mamie et d'un papy tout endimanchés qui se rendaient à la messe au village voisin. Ils nous ont remerciés avec tant de dévotion qu'ils nous ont émus aux larmes...

Aujourd'hui, nous devons rejoindre La Havane, car la location de la voiture se termine demain matin.

Nous avons effectué une boucle de quatre-mille kilomètres à travers Cuba, le tout sans problème majeur, à part une crevaison et des pneus qui, malgré un regonflage quotidien, avaient l'air bien fatigués à la fin de la journée. L'absence de signalisation a aussi été pénible en certaines occasions.

Et c'est justement ce balisage qui va me coûter la bagatelle d'un mois de salaire de fonctionnaire (trente CUC, environ trente-quatre euros). J'aperçois l'agence de location deux cents mètres devant moi, mais un sens interdit (ne vous frottez pas les yeux, vous avez bien lu, il y a un panneau !) m'en empêche l'accès. Deux options sont possibles. Je choisis de virer sur ma droite. Mauvaise pioche, c'est à gauche que je devais tourner. Je décide donc de faire demi-tour. Mal m'en a pris, car l'un des rares agents de la circulation de tout Cuba est là, juste derrière moi, et je ne l'ai pas vu. Coup de sifflet strident... Je me retourne. Oui, oui, c'est bien pour moi... Ne t'affole pas Chantal, on va lui refaire la même chose qu'à Santiago : on ne va rien comprendre...

Sauf que celui-ci connaît les quelques mots d'anglais indispensables au plumage des touristes comme nous. Des demi-tours, tous les chauffeurs de Cuba en font, mais lorsqu'un étranger choisit cette option, cela devient immédiatement un très gros délit ! « Stop please, driving licence, passport, location contract, U-turn, stay here... ». Voyant notre stratégie capoter, j'accepte, de mauvaise grâce, de lui donner les papiers qu'il va vérifier dans sa cahute et qu'il me rend avant de nous laisser repartir. Un instant, je pense m'en être pas si mal tiré.

À la restitution des clefs, on me demande de remettre tous les documents du véhicule au guichet d'accueil. Nous n'avions pas remarqué que le flic avait noté l'amende sur le

contrat de location. Impossible d'y échapper ! Nous avons dû régler cette petite « taxe » sur le champ pour éviter les problèmes !

Les sacs à dos sur les épaules, nous partons vers la même casa qu'à notre arrivée. Nous y avons réservé une chambre pour ce soir. La proprio semble un peu gênée. Tu vas voir le coup !... Eh oui !... Mama, malade... On comprend vite qu'elle préfère avoir des clients qui séjournent plusieurs nuitées. C'est vrai que nous n'avons retenu la nôtre que pour une seule. Mais devant sa mauvaise foi et ne souhaitant pas lui dire qu'on voulait en fait rester cinq jours, nous nous apprêtons à sortir lorsqu'elle nous propose de loger, pour le même prix, dans une casa d'une de ses amies. Nous acceptons d'aller la visiter avec son mari. La rue est complètement défoncée, la cage d'escalier croule sous les gravats et, malgré notre réticence, nous grimons jusqu'au dernier étage. Après un léger coup de sonnette, la porte s'ouvre. Et là, nous écarquillons grand les yeux ! On entre dans un véritable palais qui a dû être retapé il n'y a pas longtemps. D'ailleurs, par le patio, nous apercevons des ouvriers s'affairer juste en dessous. Bien sûr que nous allons nous installer ici, au même prix que l'autre, mais en dix fois plus joli ! Quand le mari de « Mama malade » nous entend réserver pour cinq nuits, je crois bien qu'il va s'évanouir ! Il nous regarde d'un air complètement incrédule. Avec Chantal, nous sommes pliés de rire, intérieurement du moins ! Et ça nous fait le plus grand bien après toutes les émotions de la journée...

Et puis, fallait pas se ficher de nous...



Mexique

Ne souhaitant pas séjourner à Cancún, nous achetons à un comptoir de l'aéroport des billets pour le bus de Tulum qui part dans cinq petites minutes. Pas un instant à perdre donc. Nous avons à peine le temps de jeter les sacs à dos dans la soute et de monter dans le car bondé que celui-ci démarre. Une personne se lève pour nous laisser ses deux places. Nous l'en remercions poliment tout en déposant les fourre-tout contenant les guides et le matériel photo dans le porte-bagages au-dessus de nos têtes.

La jungle que l'on traverse est monotone, seulement entrecoupée par les trop nombreuses entrées tapées-à-l'œil de palaces de bord de plage. Après environ trente minutes de trajet, le chauffeur s'arrête et ordonne à deux individus, apparemment ivres, de bien vouloir descendre du bus. Ceux-ci s'exécutent, sans un mot, avec chacun un gros baluchon sur les épaules. À l'arrivée à Tulum, je récupère les bagages au-dessus de nous, puis vais chercher les deux autres dans la soute. Je suis en train de mettre mon fourbi sur le dos quand Chantal me demande pourquoi j'ai laissé mon équipement photo entrouvert. Mon sang ne fait alors qu'un tour. Catastrophe ! Le sac a été visité. Le Minolta Dynax 7D, le zoom téléobjectif, le zoom grand-angle, batte-

ries, chargeur, divers fils de connexion électronique, multi-prises, pratiquement tout a disparu ! Je suis anéanti. Je veux remonter dans le bus m'en prendre au chauffeur qui, c'est sûr, est dans le coup, mais mon espagnol est vraiment trop limité, même pour l'insulter.

Dans mon malheur, j'ai tout de même un peu de chance. Ils ont oublié de voler mon ordinateur Macintosh, mon iPod, une carte mémoire et quelques babioles. Sachant pertinemment que l'assurance ne marchera pas pour ce genre de matériel, je n'ai aucune envie d'aller porter plainte chez les policiers mexicains réputés comme étant parmi les plus corrompus au monde et me faire taxer par-dessus le marché ! Chantal est peut-être encore plus furieuse que moi, si telle chose est possible. Nous décidons pourtant de partir en quête d'un logement pour cette nuit. Dans la rue principale, je vois avec stupeur plein de touristes passablement éméchés, hurlant, chantant, se tapant dans le dos et portant bien haut le drapeau italien. Et, en plus, la France a perdu ! Vraiment la journée pourrie, quoi ! Zizou, si tu m'entends...

Nous avons tous les deux envie de pleurer, mais nous n'y arrivons pas.

En montant dans le bus pour le site d'Uxmal en ce 14 juillet, nous tombons sur un groupe de jeunes étudiants français. L'ambiance est plutôt sympa et quelqu'un commence à entonner une Marseillaise bientôt reprise en chœur par tous les Français du car, nous deux compris, devant des Mexicains amusés. Je pense que, désormais, vous n'aurez plus aucun doute sur l'authenticité de mon diplôme de beauf obtenu à Cuba !

Lors d'une balade dans Campeche, la hauteur des trottoirs nous intrigue. La bordure nous arrive aux genoux et c'est réellement du sport quand il faut traverser la voie. Nous sommes en train de nous poser la question « Mais pourquoi une telle hauteur ? » au moment où une averse soudaine déverse ses trombes d'eau. En seulement quelques minutes, un torrent se met à dévaler la rue. Bien à l'abri, nous nous amusons d'un jeune touriste italien, très coquet et tortillant du derrière, qui tente désespérément de quitter sa voiture, un costume tenu à bout de bras. Les mocassins sont sous les flots, le beau pantalon rouge taille basse est trempé jusqu'à mi-cuisse et la chemise blanche entièrement collée sur la peau. Les accroche-cœurs de sa coiffure dégoulinent sur son visage et je ne vous parle pas du complet qu'il essaie sans succès de maintenir hors du torrent. Chantal et moi sommes pliés en deux devant la co-casserie de la scène !

Une tentative d'arnaque, avortée, dans un restaurant de San Cristobal de las Casas pourtant bien noté dans le Guide du Routard, nous met en garde des coutumes locales envers les gringos, les touristes étrangers. Nous avons aussi remarqué que si nous nous adressons à eux, même avec notre espagnol plus que rudimentaire, les tarifs sont moins élevés que si nous leur parlons en anglais.

Vers 9 heures du matin, le taxi nous laisse en haut d'une courte montée qui coupe en deux ce charmant petit port qu'est Puerto Angel. L'océan Pacifique vient mourir sur le sable blanc de cette jolie petite anse coincée entre les collines verdoyantes. Au moment où nous sortons

du véhicule, un coup de tonnerre d'une violence inouïe retentit et les premières gouttes d'une très grosse averse nous obligent à nous ramasser dans une quincaillerie tenue par un couple mexicain. Après une heure d'attente et quelques plaisanteries avec les jeunes commerçants, je décide de m'équiper de mon capuchon et de mes tongs pour partir à la recherche d'un logement. Je veux redescendre la petite côte par laquelle on est arrivés, mais un torrent de boue qui va se déverser dans la mer toute proche interdit l'accès aux hôtels. Je remonte et choisis de me rendre de l'autre côté, vers la seconde partie du village. Je me retrouve de nouveau bloqué avec de l'eau à la hauteur des genoux et ne pouvant plus progresser. Je rejoins alors Chantal et les deux jeunes à la quincaillerie, bien amusés de me voir accoutré de la sorte. Ils me conseillent un petit hôtel situé en haut de l'escalier qui part de chez eux et qui grimpe jusqu'à une église.

Cette guesthouse, agréable et pas trop chère, tenue par un couple à peine trentenaire, domine l'anse et le port. Elle se révèlera être une excellente adresse. Nous y resterons quelques jours.

Avant d'aller nous gaver de succulentes quesadillas préparées par une mère et sa fille à même le trottoir, nous prenons l'habitude de déguster une Corona bien fraîche (ça y est, c'est définitif, Chantal ne boira plus d'eau de tout le voyage à cette heure de la journée !), les pieds dans le sable, dans un des restos sympas posés sur la plage. Nous y ferons la connaissance de deux Français qui, comme nous, savourent la beauté de l'endroit...

Nous quitterons tous les quatre Puerto Angel avec un petit pincement au cœur.

Nous montons dans le bus pour Oaxaca à Pochutla. Malheureusement, la climatisation après laquelle nous râtons d'habitude ne fonctionne pas et les vitres se révèlent impossibles à ouvrir. La température devient, de ce fait, très vite suffocante. Je ne me sens pas très bien et, devinant que je vais tourner de l'œil, confie ma ceinture banane à Chantal. Juste derrière nous, un gamin vomit. Le chauffeur enclenche la ventilation, mais c'est encore pire. Comme dans les dessins animés, je vois des chandelles blanches danser devant moi. Et le même qui n'en finit pas de dégobiller ! En fin de compte, la puanteur me fait reprendre quelque peu les esprits. Je me lève et me dirige vers le fond où quelqu'un a réussi à ouvrir la trappe d'aération située sur le toit du bus. Tout de suite, je vais mieux et les relents du vomi s'atténuent. Je l'ai échappé belle !

Au bout d'une heure de trajet, le chauffeur stoppe dans une petite ville où l'on échange notre car pour un autre plus confortable et... climatisé !

Le premier soir, nous nous régalons de tacos épicés juste comme il faut et mangés sur le pouce autour du marché couvert. Le lendemain en fin d'après-midi, la chance veut que nous passions devant une minuscule cantine toute propre qui nous fait immédiatement envie. Nous nous y arrêtons et commandons à la jeune fille de copieux tortas pollo, très frais et peu chers. Une dame très gentille, que nous pensons être la patronne, nous fait com-

prendre que c'est aujourd'hui l'ouverture. Nous tenons là l'explication d'une si grande salubrité !

Nous y retournons le lendemain, tant nous avons apprécié la veille. C'est la serveuse qui tient boutique (fille de la dame d'hier soir, elle est en fait la responsable). Elle nous reconnaît immédiatement et, quelques minutes plus tard, dépose devant nous deux énormes tortas pollo tout en engageant la conversation. Nous devons lui paraître sympas puisqu'elle nous prend en photo, nous ses premiers clients, et décide de nous faire un petit cadeau. Elle s'absente quelques instants et revient avec un sachet qu'elle s'empresse de nous tendre. Confus, nous acceptons en la remerciant beaucoup. Face à son insistance, nous ouvrons le pochon et découvrons avec stupeur son contenu : des chapulines (sauterelles grillées) ! Je vois bien qu'il est impossible de nous enfuir tellement la pauvre fille semble heureuse de nous faire plaisir ! J'allais lâchement demander à Chantal de les goûter quand, remarquant son regard paniqué, je comprends tout de suite que c'est à moi de m'y coller... Je me sacrifie donc, un peu écoeuré (ah ! l'amour...) et à mon grand étonnement, je ne vais pas dire que j'adore, mais c'est mangeable ! Je devine Chantal toute proche de l'apoplexie tellement elle se retient d'éclater de rire, puis j'aperçois le sourire mi-interrogateur mi-crispé de la jeune fille se détendre. Me sentant ainsi encouragé, j'en reprends immédiatement une seconde poignée... !

Quelques instants plus tard, le paquet de chapulines à la main, nous allons nous faire exploser les tympanes dans un bar bondé et fréquenté par les Mexicains branchés. L'ambiance est chouette et, pour une fois, la musique rock sympa et la sono, quoique très forte, plutôt bonne. Marina et Bruno, les Français de Puerto Angel, nous y retrouvent et

nous dégustons, ensemble, du mezcal, spécialité d'Oaxaca, et de la tequila. J'avoue ne plus me souvenir lequel je préfère... Je me rappelle seulement leur avoir proposé mes sauterelles, mais personne n'en a voulu.



États-Unis

Les Grands Parcs

Partis en balade dans des lieux aux doux noms de Venice Beach, Beverley Hill, Hollywood Boulevard et autre Sunset Boulevard, nous nous arrêtons à Santa Monica faire le tour des magasins. Chantal craque devant un marchand de glace et en commande une énorme. De retour à la voiture, une jolie contravention orne le pare-brise : trente-cinq dollars d'amende pour un dépassement de temps de stationnement de moins de cinq minutes ! Il nous coûte cher, ton cornet, Chantal ! Mais bon, si tu aimes !...

Quand je demande à voir un Nikon D200, en remplacement de mon Minolta 7D volé au Mexique, le vieux commerçant d'une minuscule boutique hollywoodienne pense avoir affaire à un touriste de passage qui ne lui achètera rien. C'est donc avec réticence qu'il m'apporte le fameux appareil. Pour le conforter un peu plus dans sa conviction, j'ai besoin d'objectifs de qualité professionnelle. Lorsque je souhaite connaître le prix de tout cet équipement, il ne me renseigne pas. Je dois lui mettre la carte Visa sous le nez pour le persuader. À ce moment, mi-

racle, tous ses préjugés disparaissent, il ne sait plus quoi faire pour me faire plaisir et m'offre ristourne et petits cadeaux. L'affaire conclue, je ressorts du magasin, radieux, avec mon nouvel appareil et un zoom 17-35 sous le bras, juste assez pour pouvoir m'amuser de nouveau. Je verrai plus tard pour l'achat d'un télézoom que le vieux monsieur n'avait pas en stock...

Comme par enchantement, je retrouve une pêche extraordinaire ; ce qui n'est pas le cas de Chantal qui n'arrête pas d'éternuer. Et si c'était l'énorme glace de ce matin ?

Pour fêter ça, nous dinons dans un Burger King. Nous n'y mangeons jamais en France, mais puisque nous sommes aux USA, autant en profiter. Tout d'abord, nous devons choisir entre trois tailles de plateau. Pas habitués à ce genre de question, nous optons pour la moyenne. Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvons chacun avec un burger démesuré, un litre de cola et une portion de frites gigantesque. Le petit modèle aurait largement suffi pour nous deux. Je n'ai pas pu terminer ma part et, pourtant, me voilà définitivement écoeuré de ce type de produit ! Pendant les deux jours qui vont suivre, je ne pourrai pratiquement rien avaler !

Ce matin, je n'ai toujours pas d'appétit, mais il faut que je me force un peu si je veux tenir. Chantal dégote un snack avec une belle carte de petits-déjeuners. En la parcourant, soudain j'ai faim ! À peine attablés, nous n'avons encore rien demandé qu'un serveuse ou un serveur (on ne le saura jamais !) est déjà là, un pot fumant à la main, qui remplit nos tasses d'un breuvage que nous pensons être

du thé... Non, non, c'est du café... léger certes, mais du café quand même ! D'un coup, dis donc, mon appétit s'envole !

Devant l'insistance de Chantal, je commande tout de même, pour chacun, des œufs, un jus de fruits et du french bread. En attendant, « le ou la » revient avec son pot d'eau chaude et nous ressert. Vraiment pro le service ici ! Les œufs, les jus de fruits et le french bread arrivent quelques instants plus tard. Sincèrement, pour les œufs au plat, il n'y a trop rien à redire, nous les avalons. Ils sont bien cuits... dans tous les sens : dessus, dessous et même sur les côtés. Bien cuits je vous dis ! Le jus d'orange, lui, est plutôt du genre synthétique, d'une couleur à vous faire cligner des yeux tellement elle est lumineuse ! Pure orange juice qu'ils l'appellent ici ! Je vais devoir réviser mon anglais ! J'ai aussi dû faire une erreur de traduction pour french bread. Je nous voyais déjà avec de belles tranches qui sentent bon le pain grillé. En ce qui concerne l'odeur, il y a ce qu'il faut : ça empeste l'ail à plein nez ! Pour le grillé, ce n'est pas mal non plus : les six tronçons sont poêlés et nagent dans un mélange de lait et d'une matière grasse fondue inconnue dans nos contrées. French bread... oui, oui, j'avais pourtant bien lu ! Après une vaine tentative de déglutition, je dois abandonner, vaincu, une nouvelle fois éccœuré. Chantal en fait de même. Mais quand est-ce que je mangerai dans ce pays ? Au fait, ce délicieux petit-déjeuner nous a coûté plus de vingt dollars !

Je tiens à voir Delicate Arch en cette fin de journée. Nous trouvons le parking et stationnons la voiture. La balade commence tranquille par un agréable sentier gravillonné. Une première montée nous essouffle un peu, mais nous récupérons bien vite dans la descente. Puis re-

sentier agréable qui nous emmène cette fois au pied d'une colline en roche brute. Un panneau de bois nous conseille de grimper et de suivre, tel le Petit Poucet, les tas de pierres empilées. L'ascension commence et nous trouvons notre rythme après quelques minutes difficiles. N'entendant plus la respiration de Chantal derrière moi, je me retourne et l'aperçois, quelques mètres plus bas, reprendre son souffle. Remarquant les gros nuages noirs qui s'accumulent à l'horizon, je lui fais signe que je continue, désirant arriver là-haut avant que la lumière ne soit plus bonne.

J'ai beau me dépêcher, je n'en vois pas le bout de cette montée. Chaque fois que je pense atteindre mon but, c'est une nouvelle centaine de mètres de grimpette encore plus raide qui s'offre à moi. Et cela se renouvelle à n'en plus finir ! Désormais, je n'aperçois plus Chantal derrière moi. Je ne m'inquiète pas trop, je sais qu'elle progresse à son rythme.

Enfin, après quarante-cinq minutes de montée, au détour du énième rocher à contourner, je débouche, haletant, sur la plateforme naturelle où trône la fameuse arche de pierre. Le site est beau. Six Italiens quinquagénaires en moccasins de marque sont présents et, à tour de rôle, se mitraillent devant l'arcade : toi, moi, puis toi et moi, lui et toi, moi et elle, elle et eux, elles et toi... Je devine que le soleil va se cacher derrière les nuages dans quelques instants. Je ne tiens plus et vais leur demander si je peux moi aussi prendre quelques images. Ils doivent reconnaître mon accent français, car ils vont s'installer carrément dans l'encadrement de la fenêtre rocheuse et recommencent leur petit manège : eux et elle, toi et eux...

Mais où est donc passée Chantal ?

Les Italiens quittent enfin les lieux, mais très, très lentement. Zizou, si tu m'entends, merci pour ton coup de boule, ils nous narguent un max maintenant !

La belle lumière dorée s'est désormais définitivement envolée lorsque j'attaque, dépité, ma série de photos.

Cela fait à présent un bon quart d'heure que je suis là, et toujours pas de Chantal !

Je m'apprête à partir à sa rencontre lorsqu'elle arrive enfin, ahanante, écarlate, totalement époumonée, les yeux exorbités par l'effort. Devant sa mine décomposée, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire et de pousser le bouchon encore un peu plus loin en lui annonçant que je voulais revenir demain, mais plus tôt cette fois ! « Pas moi ! ». Telle est sa réponse !...

Nous programmons alors de poursuivre le voyage vers Capitol Reef. Dans une bourgade avec motels, restaurants, je souhaite prendre de l'essence dans l'une des nombreuses stations, mais, dans ce lieu reculé, elle coute vraiment beaucoup plus cher qu'ailleurs. Ce n'est pas grave, je ferai le plein plus loin, au grand dam de Chantal.

Nous obliquons à droite tout de suite à la sortie du village et nous engageons sur une jolie chaussée déroulant son tapis asphalté entre les collines et autres canyons. Le paysage est accidenté et rocailleux, mais pas du tout monotone. Un panneau nous indique Torrey, la petite ville que nous avons choisie pour loger, à deux-cents kilomètres. Notre Chevrolet avance à vive allure sur une route peu fréquentée, la radio diffuse de la musique country sympa et la climatisation un air frais bien agréable. La belle vie, quoi !

Bon, il va falloir que je trouve une station essence, car ma jauge descend sérieusement. On roule en plein désert, mais, à la prochaine localité, je te promets, Chantal, j'arrête. Tiens, prends la carte et dis-moi la distance d'ici au village le plus proche... Mais si, regarde bien... Oh, je ne te crois pas... Allez, sois sympa, applique-toi !... Ah, les filles... pour déchiffrer un plan ! Je gare la voiture sur le bas-côté et détaille à mon tour ladite carte. Comme Chantal, j'ai beau me concentrer, je ne vois rien de noté sur cette route : le néant. Un souffle de panique envahit l'habitacle. Nous sommes à présent à mi-chemin entre la dernière station-service et Torrey, faire demi-tour maintenant ne rime à rien. Le schéma signale un carrefour dans une vingtaine de kilomètres. Je pense avoir assez d'essence pour y arriver. Au croisement, un port de plaisance est indiqué à cinq kilomètres. Nous nous y risquons malgré tout. Hourra ! Une station s'y trouve... mais exceptionnellement fermée pour la journée ! Nous ne pouvons même pas nous servir de nos Visa, la pompe n'acceptant que les cartes américaines... Et personne à l'horizon dans ce décor lunaire ! Ô rage, ô désespoir...

Il faut retourner sur la route principale, car, en cas de panne, nous aurons plus de chance de nous faire aider. Nous venons d'effectuer une dizaine de kilomètres pour rien, la jauge indique zéro et une borne sur le côté de la chaussée annonce quatre-vingts kilomètres (nous imaginons que c'est de Torrey). Le seul petit espoir réside dans le fait que le témoin lumineux de la réserve ne s'est toujours pas allumé. Radio et climatisation éteintes, nous repartons. Je n'ai pas encore bouclé le premier kilomètre que le voyant clignote ! Un rapide coup d'œil sur le manuel de bord nous apprend qu'il nous reste à peu près cinq litres de carburant.

Théoriquement, cela devrait pouvoir se faire ! Nous n'avons jamais regardé avec autant d'intérêt les bornes kilométriques de toute notre vie. Elles s'enchaînent avec une lenteur incroyable ! Dans l'habitacle, la chaleur devient très vite étouffante, mais nous résistons à l'envie d'ouvrir les fenêtres pour ne pas nuire à l'aérodynamisme. Tout est bon pour économiser un peu d'essence. Dans les descentes, je coupe le contact. Plus les kilomètres défilent, plus l'atmosphère dans la voiture se tend... Cinquante... Quarante... Trente... Vingt... Nous dépassons enfin la borne des dix kilomètres. Pendant tout ce temps, nous n'avons croisé que deux véhicules ! Arrive en fin de compte le panneau des cinq kilomètres et nos visages se décrispent quand nous entamons une très longue ligne droite en légère pente. J'accrois tranquillement ma vitesse, puis coupe le moteur jusqu'à l'entrée de Torrey où une station ouverte (!) nous attend. En y repensant, je trouve incroyable le fait de parcourir deux-cents kilomètres aux USA sans la moindre pompe à essence...

Au Harley-Davidson Café de Las Vegas, au moment de l'addition, je refuse de payer une taxe que le serveur m'a frauduleusement facturée. Quelques éclats de voix plus tard, devant les clients amusés, nous quittons les lieux en vainqueurs. Cela restera l'unique tentative d'arnaque aux États-Unis.



New York

Le bus qui est parti de Montréal hier soir à 22 h 30 arrive devant les buildings de Manhattan un peu avant 6 heures. Il fait encore nuit, mais la vue de ses gratte-ciel éclairés est déjà fantastique. C'est notre première vision de Big Apple et nous tombons instantanément sous le charme, impressionnés. Le temps de comprendre comment acheter une carte de métro et monter dans la bonne rame qu'un homme s'approche et entame la conversation. Il nous explique patiemment comment nous rendre à notre hôtel. Remarquant que je ne saisissais pas tout à fait ses indications sur la sortie à choisir une fois sur le quai, il n'hésite pas une seconde et nous accompagne consciencieusement jusqu'à notre logis avant de reprendre le chemin de son travail...

Nous ne restons que trois journées entières dans la mégapole, juste le temps d'en avoir un petit aperçu. Malheureusement, New York n'était qu'une étape entre le Canada et la Thaïlande.

Nous y avons rencontré des gens charmants, toujours prêts à rendre service quand vous le leur demandez. Ce séjour nous aura fortement marqués. Mais, trop court, nous devons absolument y revenir un jour pour pouvoir en profiter pleinement. Alors à nous Brooklyn, TriBeCa, Little Italy et autre Harlem... Il nous reste tant à voir.

Après la visite ce matin du Chelsea Market, nous nous rendons en métro, puis par AirTrain, à l'aéro-

port JFK. Une heure après avoir quitté notre hôtel gay-friendly, nous sommes devant le guichet d'enregistrement. Tout se passe pour le mieux. Nous récupérerons les bagages directement à Bangkok malgré le changement d'appareil à la courte escale de Pékin.

Bien calés dans les sièges du Boeing 747-400 d'Air China, nous décollons en fin d'après-midi avec quarante-cinq minutes de retard. Pour ne pas nous décourager, le personnel de bord nous annonce treize heures et demie de vol jusqu'à Pékin. Chantal coincée entre moi qui suis au hublot et un gros monsieur indien n'est pas forcément ravie de l'apprendre !



Chine

Il serait dommage de venir à Hong Kong et ne pas s'adonner au shopping. Lors d'une petite balade, un vieux photographe chinois croisé sur le port où quelques jonques délabrées, mais habitées sont amarrées, me permet d'essayer son objectif sur mon nouvel appareil. Me sentant convaincu, il me donne l'adresse de la boutique où il l'a acheté. Seulement quelques minutes plus tard, nous entrons dans le fameux magasin. Après avoir âprement discuté du prix avec le vendeur qui connaissait très bien ceux pratiqués en France, je ressorts avec un superbe zoom Nikon 70-200 au tarif que le vieil homme m'avait indiqué. Grâce à lui, j'ai économisé plusieurs centaines d'euros ! Le sac photo que je porte en permanence sur dos devient d'un seul coup beaucoup plus lourd. Mais, je m'en fiche, je vais enfin pouvoir refaire les images dont j'ai envie.

Chargés de tout notre barda, nous attendons patiemment le bus qui va nous emmener à l'aéroport. Encore eût-il fallu que nous fussions à la bonne station ! Après nous être renseignés auprès de nombreuses personnes d'avis différents et avoir fait la moyenne de tous les résultats obtenus, nous optons, un peu dans la panique en voyant l'heure tourner trop vite, de courir à un autre arrêt

quelques centaines de mètres plus loin. Un bus direct nous y attend. Nous poussons tous les deux un grand « ouf ! » de soulagement !

Attablés à prendre un copieux petit-déjeuner dans l'immense salle de notre auberge très propre de Pékin, nous observons, d'un œil distrait, une jeune fille toute mignonne et toute souriante qui s'approche. Hébétés l'espace d'un instant, nous reconnaissons Sabine, une copine rennaise qui travaille dans la même galerie que nous et qui passe ses vacances d'été à Pékin pour y apprendre le chinois. Incroyable le fait de nous retrouver ainsi, par le plus pur hasard, à l'autre bout de la planète ! Quand on dit que le monde est vraiment tout petit, cela se vérifie aujourd'hui ! Sabine doit partir suivre ses cours, mais nous nous donnons rancard pour la fin d'après-midi. Génial !

Le lendemain matin, nous nous rendons au célèbre et majestueux Temple du Ciel. Dans le parc qui l'abrite, des anciens pratiquent toutes sortes d'activités : danse, tai-chi, musique, chant, calligraphie à l'eau sur le sol des allées couvertes, et une multitude de jeux dont nous ne connaissions pas l'existence quelques instants auparavant. Devant leur insistance à en essayer quelques-uns, nous cédon et les faisons bien rire. Sous leurs applaudissements, je deviens ainsi imbattable au lancer d'anneau mou à rattraper avec la tête !

Depuis notre arrivée, le rapport qui s'établit entre les gens et nous est formidable. Dès qu'ils nous aperçoivent, des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles viennent nous parler en anglais pour pratiquer, avec une fierté à

peine dissimulée, cette langue internationale qu'ils sont la première génération à avoir apprise. Habillés et coiffés très mode, ils donnent à Chantal l'envie d'aller se faire couper les cheveux. Dans une rue (une avenue, devrai-je dire, tant les rues sont larges dans cette ville très étendue), non loin de notre auberge, elle dégote un salon simple, mais nickel où les employés sont très surpris de voir entrer une étrangère. Un massage de tête de trente minutes, un shampoing en position assise, une coupe et un séchage plus tard, elle ressort toute belle. Les coiffeurs, chacun leur tour, veulent être pris en photo avec elle et tous sont sur le pas de la porte pour la remercier et la saluer une dernière fois.

Pour atteindre Jingshanling, le bus effectue le parcours de seulement cent-vingts kilomètres en quatre longues heures.

« Celui qui n'a pas gravi la Grande Muraille n'est pas un brave », proclame un fameux proverbe. Soit ! Nous ferons donc une randonnée de dix kilomètres sur la fortification la plus célèbre de la planète.

Déjà, la montée du sentier qui mène au pied du rempart nous essouffle pas mal et met nos mollets à contribution. Puis, par un escalier rustique, nous atteignons enfin le chemin de ronde. La vue qui s'étend alors à nos pieds est grandiose. Les adjectifs me manquent pour qualifier cet édifice unique au monde. Avant d'attaquer la randonnée proprement dite, nous restons un bon moment admirer le spectacle de ce long et haut mur entrecoupé de tours de guet qui épouse parfaitement la crête des montagnes.

Je crois deviner que notre parcours passera quelque part là-haut, au sommet de ce piton qui semble si loin. Je n'ose pas le dire à Chantal !

La marche commence gentiment sur une section rénovée. Cela ressemble beaucoup à une balade sur nos remparts malouins. Ça grimpe un peu, mais pas trop et les premiers miradors sont très photogéniques. Après un bon kilomètre, nous nous retrouvons sur la partie non refaite et d'une beauté sauvage. La montée, elle aussi, devient sauvage ! Il fait chaud et nous nous arrêtons dans chaque tour prendre le frais et récupérer, pendant quelques minutes, de nos efforts.

Parfois, la dégradation de la fortification rend la grimpe encore plus difficile. Deux femmes mongoles, comme nous en visite, aident Chantal dans les passages délicats. Dans l'une des tourelles, nous rattrapons (eh oui, il y en a qui en savent bien plus que nous !) un petit groupe de jeunes gens étrangers qui font également la randonnée. Il y a là une Espagnole, un Israélien, une Suédoise, un Néo-zélandais, un Hollandais. Nous nous joignons à eux pour le reste de la marche ; quoique fort joli, le chemin nous paraîtra ainsi plus court.

Je me retourne pour observer Chantal. Malgré sa souffrance, parce que je suis persuadé qu'elle a mal dans toutes les parties de son corps, elle semble heureuse, encadrée par les deux dames qui ne la quittent plus. Quand la marche devient trop pénible, elle s'arrête et contemple avec une certaine fierté ce qu'elle vient de gravir.

De quel côté que l'on se tourne, la muraille déroule sans fin son long ruban de briques et de pierres dans un paysage d'une beauté vertigineuse !

Nous apprenons, dans une des tours, que nous avons effectué la moitié du parcours ! J'entends alors Chantal, dégoulinante de sueur, rougie par l'effort, pousser un grand « hein ? ». Elle se croyait tout près du but ! Tout le monde rigole et l'encourage !

Nous sommes tous surpris, dans notre groupe, de rencontrer si peu de visiteurs sur cette portion de la muraille. C'est vrai qu'elle est le tronçon visitable le plus éloigné de Pékin, la masse touristique préférant s'arrêter à Badaling, beaucoup plus proche de la capitale. Tant mieux pour nous qui pouvons ainsi profiter du lieu en toute tranquillité...

Une fois le mi-chemin dépassé, nous attaquons, à notre grande joie, ou du moins à celle de nos mollets, la partie en descente vers Simatai. Quelques passages délicats ralentissent encore notre progression. Avant d'arriver à un petit pont suspendu au-dessus d'une rivière, nous restons observer quelques instants des ouvriers qui travaillent à la réfection d'un pan de mur écroulé.

Sitôt la passerelle traversée, une dernière terrible montée achève de nous briser.

Avant l'ultime descente vers le village, nous achetons tous à un marchand rigolo une bière bien fraîche. Un peu plus bas, c'est un survol en tyrolienne rudimentaire au-dessus d'un lac que nous propose un jeune homme. Nous utilisons tous ce moyen pour rejoindre le parking où nous attend notre bus... et Chantal qui a préféré terminer à pied cette randonnée qu'elle considère encore aujourd'hui comme l'une des plus marquantes de tous nos voyages. Grandiose, a-t-elle noté dans son carnet ! Je suis tout à fait d'accord avec elle.

Malgré le pilotage, disons un peu sauvage là encore, de notre chauffeur sur le chemin du retour vers Pékin, l'ambiance dans le car a été des plus calmes !

Nous demandons à un taxi de Guilin de nous emmener à la Colline des Couleurs Accumulées (la poésie des noms chinois me fera toujours sourire). Le conducteur préfère pour sa part nous arrêter au Pic de la Beauté Solitaire en tentant de nous persuader que c'est là notre destination. Déjà, des vendeuses de tickets de visite encerclent la voiture. Mais depuis plus d'une semaine que nous sommes en Chine, nous avons appris à reconnaître quelques idéogrammes et nous savons que nous ne sommes pas au bon endroit. Un léger haussement de ton de notre part ne changeant rien à la chose, nous sautons de l'auto en refusant de régler la course. En nous enfonçant d'un pas rapide dans les petites rues pour échapper à un éventuel retour du conducteur, je dois avouer que nous ne sommes pas très fiers de ce que nous venons de faire. Mais, au moins, j'espère que la prochaine fois que cet individu fera monter d'autres touristes étrangers dans son véhicule, il les emmènera, sans rechigner, à l'endroit qu'ils lui auront indiqué. Non, mais !

Ce matin, un taxi nous dépose à la gare routière. Là est notre premier vrai contact avec la langue et l'écriture chinoises. Jusqu'à maintenant, nous avons toujours eu affaire à des personnes qui connaissaient un peu l'anglais. Mais aujourd'hui, au guichet de la station, quand nous demandons un ticket pour Yangshuo, le préposé nous regarde de ses yeux exorbités comme si nous étions des ex-

traterrestres. Par bonheur, dans notre guide, le nom de la ville est libellé en chinois. Nous le lui montrons et un large sourire illumine son visage. Il nous délivre, tout content, le sésame et nous indique dans un chinois certainement parfait et, heureusement, à l'aide de grands gestes, l'endroit où le bus s'arrêtera nous prendre ! Nous voilà complètement rassurés : nous pouvons nous débrouiller même en ne pouvant ni nous exprimer ni comprendre un traître mot de ce qu'on nous dit. Tranquillisés, nous pouvons poursuivre plus en avant notre itinéraire.

La balade que nous effectuons en scooter électrique à travers la campagne et les villages environnants est très enrichissante, même si la conduite fantaisiste chinoise la rend un peu risquée. Ici, comme à Pékin, chacun manœuvre pour soi et se moque totalement des autres ! Mais nous sommes désormais habitués et cela nous choque beaucoup moins.

Sur les sentiers des rizières de Longji, des groupes de femmes en tenue yao, jupe noire et veste rose soutenu, tentent, parfois avec succès, de gagner quelque argent avec un touriste en dénouant leur chevelure qui tombe alors jusqu'au sol ! En voulant photographier Chantal avec le village et les terrasses en arrière-plan, je recule un peu trop et me retrouve les pieds dans le ruisseau qui alimente la parcelle : fou rire immédiat. Pour une fois, c'est à moi que cela arrive !

Un premier petit bus poussif nous emmène à Longsheng d'où nous en chopons un second pour Sanjiang. La route en complète construction n'empêche absolument pas la circulation. Durant plus de quatre heures, nous nous faisons secouer dans la chaleur et la poussière dans ce car sans vitres qui se prend pour un 4x4 ! En dernier lieu, un tuk-tuk au moteur usé termine ce trajet pénible jusqu'à Chengyang.

Notre pension tenue par une brave famille locale fait face au plus joli pont du Vent et de la Pluie du coin. Nous sommes les deux seuls touristes de Chengyang. Nous en profitons pleinement pour nous mêler à la population. Lorsque s'achève la journée, les anciens se retrouvent sur la place du village devant la magnifique tour du Tambour (leur autre spécialité) ou sur le pont couvert à papoter entre eux tout en surveillant la culotte fendue des jeunes enfants (les couches n'existent pas). Les plus audacieux, la plupart du temps les hommes, acceptent le raisin que nous leur offrons en espérant engager une conversation toute en gestes et mimiques pour arriver à nous faire comprendre. En général, la complicité s'installe très vite et tout se termine gaiement dans les rires.

Pour une fois, l'ambiance dans le bus qui nous emmène à Zhaoxing dans le Guizhou est électrique. Trois individus montés en cours de route se mettent à haranguer les voyageurs. Une fois de plus, nous sommes les seuls étrangers. Nous comprenons rapidement, au regard qu'ils portent sur nous, qu'ils ont l'intention de nous faire jouer aux cartes pour de l'argent. Détournant la tête, nous

feignons de les ignorer totalement. Un peu par dépit, ils se rabattent alors sur les locaux et ce qui devait arriver se produit. Un jeune couple apparemment sans beaucoup de ressources perd sa mise et une bagarre générale éclate. Le chauffeur stoppe brutalement son véhicule sur le côté de la chaussée et les antagonistes poursuivent le combat à l'extérieur au milieu des cris perçants des femmes ! Une demi-heure plus tard, le bus repart, mais sans les trois hommes montés en cours de route qui ont réussi à s'échapper avec tout l'argent des joueurs ! Nous sommes pratiquement les seuls auxquels ils n'ont rien extorqué. Ouf ! ... Le reste du trajet est assez impressionnant. Ce ne sont que pleurs et gémissements ! Cet épisode a rendu le voyage moins monotone, mais une expérience comme celle-là ne doit pas être renouvelée trop souvent, notre cœur ne le supporterait pas.

Dans l'un des rares restos de la région, un groupe d'une dizaine de jeunes s'installe près de nous et commande avec le dîner une bouteille d'alcool de riz par personne. Pour saluer notre présence à Zhaoxing, ils m'offrent (Chantal décline sagement) chacun leur tour un verre en lançant un toast que tout le monde reprend en chœur. Je ne raconte pas dans quel état je me suis couché, mais, malgré mon mal de crâne, je ne regrette absolument rien de ce moment de grande fraternité !

À l'hôtel, Chantal demande les toilettes. Elles se trouvent au rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard, elle en revient pliée de rire et me narre son aventure. Les latrines consistent en fait en une pièce sans portes avec cinq trous séparés par une simple cloison qui n'arrive

même pas jusqu'au sol. Deux femmes en occupaient deux et papotaient entre elles tout en satisfaisant leurs besoins naturels. Chantal ne tenant plus, passant outre sa pudeur a pris, elle aussi, possession d'une des cavités. Mais elle n'a pas traîné trop longtemps !

Nous nous levons aux aurores pour quitter ce magnifique village de Zhaoxing. Un premier petit bus nous dépose au village voisin de l'autre côté de la montagne. L'affaire se complique lorsqu'on veut demander notre chemin vers Congjiang. Ici, absolument personne ne parle anglais et ne peut nous renseigner. Sous une sorte de hangar-marché-restaurant-chenil, quelques personnes ont l'air d'attendre, tout en se délectant de quelques pattes de poulet (je dis patte, car il s'agit bien de la partie qui comprend les doigts et ergots et non de la cuisse !). Au terme d'un long moment, un bus tout droit sorti de Mad Max se pointe, cahin-caha. Tout le monde monte. Nous montons donc nous aussi. La chance nous sourit, puisque l'engin arrive au bout de deux petites heures sans aucun souci à Congjiang, notre destination.

Nous déposons juste nos sacs dans la chambre avant de demander à un taxi de nous emmener à Biasha. Une femme nous y conduit. Une fois à destination, elle exige un prix exorbitant pour la course. Nous commençons à présent à avoir une idée précise des tarifs pratiqués dans la région, et il est hors de question que je règle le montant qu'elle nous réclame. Elle a beau hurler en levant les bras au ciel, prendre des gens à témoin, nous menacer, nous montrer du doigt en vociférant des paroles dont je n'ose même

pas imaginer la signification, rien n'y fait. Nous ne lâchons pas et ne payons que ce que nous pensons être raisonnable pour qu'elle ne perde pas la face. Maintenant, nous avons l'impression que le village entier est en train de nous regarder. Après avoir jeté les billets sur la banquette arrière par la portière entrouverte, la tigresse rugissant toujours aussi fort, nous fendons la foule et nous enfonçons vite nous camoufler, un peu gênés, dans le dédale du hameau. Vous parlez d'une arrivée discrète !

Nous arpentons les rues de Congjiang, ville sans réel charme, à la recherche d'un endroit pour manger. Trois petites tables disposées sur un semblant de trottoir attirent notre attention. Des adolescentes rieuses occupent deux d'entre elles. Nous nous installons sur la troisième. La jeune patronne est absolument adorable, toute fière d'accueillir des étrangers. Elle ne parle pas un mot d'anglais. C'est par gestes que nous nous exprimons et nous la laissons nous servir ce qu'elle veut. Bien nous en a pris, car la cuisine qu'elle nous a confectionnée est copieuse et en tous points succulente. Pour nos deux repas, le riz à volonté et nos deux bières fraîches de 63 cl, nous avons un peu honte de ne payer que les vingt yuans demandés (deux euros).

À Rongjiang, nous avons beaucoup de mal à dégoter une chambre. Dans les deux premiers hôtels, nous avons essuyé deux refus catégoriques. Ils n'hébergent en effet que les Asiatiques. Après de longues et pénibles recherches dans la chaleur (j'entends Chantal pleurer de découragement derrière moi), nous en trouvons finalement un

qui nous accepte. Je n'ai même pas l'envie de discuter le montant ; on prend !

Nous filons ensuite vers Kaili, dans un bus local qui s'arrête plusieurs fois pour resserrer quelques boulons dans le moteur, remettre de l'eau dans le radiateur ou bien encore bricoler le levier de vitesse qui a une fâcheuse tendance à tomber par terre. Même si, là encore, nous avons quelques difficultés à trouver un hébergement, un grand hôtel moderne accepte de nous louer à prix correct une chambre tout confort d'où nous avons une vue plongeante sur la ville.

À l'aéroport de Shangri-la, les douaniers nous accueillent dès la sortie de l'avion avec des bouteilles d'oxygène à la main en prévision d'éventuels malaises dus à l'altitude. Même si nous nous y attendions, nous sommes surpris par la température fraîche qui règne sur ce haut plateau perché à trois-mille-deux-cents mètres. Nous venons en effet de passer d'environ trente-cinq degrés ces derniers jours à seulement une petite vingtaine. On caille grave !

Après une bonne nuit de sommeil, nous descendons dans la salle de restaurant de l'hôtel prendre notre petit-déjeuner compris dans le prix négocié. Il s'agit d'un buffet. J'y trouve un peu de lait de soja bien tiède, un pichet de café froid, deux grands pots de jus d'orange brûlant et imbuvable, quelques trucs qui ressemblent vaguement à des gâteaux secs et un peu de confiture fluo. Chantal, elle, choisit la formule chinoise avec une soupe gluante, des œufs durs hésitant entre le vert et le noir et plein de choses qu'on ne connaît pas. Franchement, ce que nous mangeons dans

les petites cantines populaires ou les kiosques de trottoir est bien plus appétissant et bien meilleur...`

Tous les deux, nous revêtons un pantalon, une poilaire et un coupe-vent pour partir en vélo à la découverte de la région. Le ciel gris se déchire de temps en temps pour laisser place à un soleil radieux qui inonde le plateau coincé entre les montagnes. De nombreux troupeaux de yaks au pelage noir, ou noir et blanc, y paissent tranquillement et ressortent magnifiquement sur le tapis cramoisi des prairies. Les plantes qui recouvrent celles-ci presque totalement leur donnent cette couleur très surprenante. Impossible de se lasser d'un tel spectacle.

Nous rentrons le soir de notre virée nous aussi d'un rouge écarlate du plus bel effet ! Nous avons tout simplement oublié de mettre de la crème solaire ce matin...

Lorsque nous rendons les clefs après avoir payé notre dû, la réceptionniste nous demande de patienter le temps de la vérification de notre chambre trois étoiles « spéciale touristes ». D'interminables minutes plus tard, elle refuse de nous restituer la caution déposée à l'arrivée. Motif : absence de carte de la région sur le bureau ! Ce doit être le fameux dépliant publicitaire qu'on avait emprunté pour aller nous balader en vélo. Après quelques instants de réflexion, Chantal se souvient l'avoir jeté à la poubelle. Je la vois alors se débarrasser rageusement de son sac à dos, prendre l'ascenseur, en ressortir quelques minutes après avec le fichu plan à la main et littéralement le balancer sur le comptoir, furieuse. Devant tant d'humeur, la caissière nous tend le billet déposé en garantie avec grand sourire et

déférence. Décidément, les Chinois m'étonneront toujours, mais, au fond, je crois que je les aime pour ça !

En suivant les conseils du Guide du Routard, nous dénichons, dans le centre de Dali, un merveilleux resto où se retrouvent des familles entières autour d'immenses tables rondes. Nous sommes les seuls étrangers. Le lapin à la bière y est succulent et je ne ferai qu'un commentaire sur l'alcool de prunes servi en apéritif : divin ! Deux jeunes touristes se présentent alors à l'entrée. Tout est complet. Nous leur faisons signe de venir s'asseoir avec nous s'ils le désirent. Après quelques mots échangés en anglais, vu leur accent, je tente un « Ça vous plaît ? » auquel ils répondent « Vu votre accent, on se doutait bien que vous étiez Français ! »... Un à un, balle au centre !

Et voilà comment une soirée devient mémorable. Pour nous faire plaisir, ils nous offrent une seconde petite bouteille d'alcool de prunes, le Meizi Jiu, qu'on n'ose pas refuser de peur de les offusquer. Eux aussi ont pris le lapin et le trouvent très bon. La conversation s'anime, encore plus rigolote. On décide alors de faire notre virée autour du lac ensemble. Pour fêter ça, nous nous rendons tous les quatre dans un bar branché du centre. Nous y rencontrons de jeunes Allemands en vadrouille qui nous invitent à les suivre dans un autre établissement. Et de troquet en troquet, arrive 3 heures du matin. Au moment de rentrer, nous ne nous souvenons plus très bien où se situe notre hôtel. Après un moment d'errance, nous le retrouvons enfin. Mais, devant la porte d'entrée fermée à clef, nous devons réveiller le proprio pour qu'il vienne nous ouvrir. Désolé !

Je rejoins Thomas et Yannick tout juste à l'heure convenue. Un peu dans les vapes tous les trois, tout de même ! Nous allons récupérer nos vélos de location et partons en direction du lac que nous voulons traverser en bateau. Les choses se compliquent quand ils nous demandent un prix exagéré pour le passage. Au guichet, juste devant nous, un couple d'Américains quadragénaires refusent eux aussi de payer autant. Nous nous regroupons alors tous les cinq pour négocier un tarif moitié moins cher que celui annoncé. Nous nous réjouissons tous de la tractation réussie.

Abby et Adam vont pédaler avec nous tout au long de la journée. Comme nous, ils vadrouillent autour du monde. Quelques semaines plus tôt, ils étaient au sommet du Kili-mandjaro ! Les petits villages qu'on découvre sont bien plus typiques que Dali et nous sommes les seuls blancs de ce côté du lac. Nous y faisons de superbes rencontres avec les autochtones. La journée passe très vite sur les rives de cette mer intérieure et l'heure de reprendre un bateau approche.

À l'embarcadère, nous présentons nos billets soigneusement pliés et rangés dans nos sacs. Et c'est avec un réel plaisir que les guichetiers nous indiquent que nous avons des tickets simples et non des allers-retours !

Nous avons longuement négocié ce matin, à cinq, pendant plus de vingt minutes, pour ça ? ... Maintenant, le piège s'est refermé. Ou nous continuons en vélo une centaine de kilomètres, mais nous sommes complètement crevés, ou nous embarquons sur le bateau et il ne restera plus qu'une quarantaine de bornes pour rejoindre Dali avant la nuit. Nous choisissons évidemment la seconde solution, mais devons déboursier la somme qu'on croyait avoir économisée ! Quand je vous dis que les Chinois sont rusés en

commerce, surtout face à des naïfs comme nous ! Du coup, on a bien rigolé, jurant qu'on ne nous y reprendra plus.

Pour fêter cette superbe journée et après avoir récupéré Chantal, nous retournons tous ensemble boire le pot de l'amitié...

Une fois dans le car pour Kunming, je m'aperçois que la place numérotée indiquée sur mon ticket n'existe pas ! Chaud bouillant, je m'impose d'office sur le strapontin près du conducteur qui me l'interdit sèchement. Cette fois, c'est moi qui ne souhaite rien entendre. Et quand un Breton ne veut rien comprendre... ! Chantal est installée au fond avec quelques étrangers. Le chauffeur démarre enfin, ayant renoncé à me faire déguerpir. Après la mi-parcours, il s'arrête à une station pour faire le plein. Un passager chinois décide soudainement d'écourter là son voyage. Je cours illico m'approprier son fauteuil. Mais un « homme blanc » en a profité pour squatter la banquette entière. Sans demander mon reste, mais en m'excusant, je me glisse sur l'un des deux sièges. Et voilà l'autre qui gueule comme un putois : « it's my place, I have a ticket ! ». Je lui rétorque gentiment qu'il a en effet un billet pour une place, mais pas pour deux. La conversation s'envenime et Chantal est obligée d'intervenir pour me calmer. Mais, « it's my place » continue de hurler. Tout le monde se retourne vers lui. Il me simule un trait imaginaire pour me signifier son territoire : « It's my place ! »... Je lui conseille de pisser pour le marquer, tout comme les félins ! Un moment, j'ai cru qu'il allait le faire, tellement ce type est taré. Finalement, le reste du voyage s'est plutôt bien passé, c'est-à-dire sans trop d'insultes de sa part ni provocations de la mienne.



Lorsque nous atterrissons à Pékin pour un simple changement d'appareil, nous n'avons pas rattrapé le retard de quarante-cinq minutes pris au départ de New York. Quand nous nous présentons à l'embarquement pour Bangkok, les portes sont fermées.

Les formalités de récupération des bagages, celles de sortie de territoire, puis d'entrée et celles des visas pour vingt-quatre heures sont longues et un peu compliquées. Il faut même que nous discutons du problème de l'hébergement avec un haut fonctionnaire. Le souci venant d'Air China, nous exigeons que la compagnie nous paie l'hôtel et les repas puisque nous ne repartirons que dans vingt-quatre heures (déjà bien entamées !). Après un parcours du combattant, nous obtenons finalement satisfaction et prenons enfin la navette qui nous emmène à notre hôtel situé non loin de là. C'est un palace... chinois, c'est-à-dire très vaste et froid. Heureusement, la suite (eh oui, on ne se refuse rien !) est immense, avec tout le confort.

Si nous n'avions pas visité Pékin lors d'un voyage précédent, nous aurions certainement accompagné le jeune Américain qui se retrouve dans la même galère que nous à la Cité Interdite, mais nous sommes restés sagement dans notre chambre à regarder la télé chinoise. Coup de chance, un repas de mariage s'est déroulé dans l'une des nombreuses salles de l'hôtel. J'ai pu en saisir quelques photos depuis notre balcon.

Dans la journée, nous avons soif et demandons de l'eau. Et quelle est la recette chinoise pour en fabriquer de la froide ? Verser le liquide bouillant d'une thermos et ajouter plein de glaçons dans le verre ! Quand on peut faire compliqué...

À 15 heures, la navette nous reprend pour nous déposer à l'aéroport. Et on recommence : enregistrement, douanes, sécurité (avec mon sac photo et informatique, j'ai droit à un régime particulier : le déballer complètement, tamponner chaque pièce d'un produit spécial, le passer une seconde fois dans la machine à rayons X !). Il fait nuit lorsque le Boeing 777-200/200ER décolle.



Shanghai

Avec, en poche, les visas obtenus sans aucune difficulté au consulat de Kuala Lumpur, nous sommes tout heureux de nous envoler une nouvelle fois vers le pays de Confucius. Nous en gardons, en effet, un excellent souvenir. Une bonne demi-heure avant l'heure prévue, l'Airbus A330 se pose sur le tarmac. Nos voisins nous expliquent qu'en raison du mauvais temps régnant sur Shanghai l'appareil a dû atterrir à Xiamen. Nous voilà donc coincés dans l'avion immobilisé durant près de cinq heures, sans pouvoir en sortir. La chance veut que toutes les places autour de nous soient libres. Chantal peut s'allonger en travers de trois sièges. J'en fais de même sur la rangée d'à côté et, tous les deux, nous nous endormons presque aussitôt.

Le jour est en train de se lever quand Shanghai apparaît enfin dans notre hublot.

Nous gagnons l'artère la plus animée de la ville : Nanjing Dong Lu. Les galeries marchandes, toutes plus grandes les unes que les autres, se succèdent et abritent les enseignes internationales. Dans le superbe magasin Swatch, peut-être de fatigue après notre nuit de voyage, je rate une marche et me vautre de tout mon long sur le sol immaculé. Tombé sur mon appareil photo, j'ai cassé le pare-soleil, mais j'ai surtout l'impression de m'être fracassé le coude. Je ne vois même pas la mare de sang qui est en train de se former à mes pieds. Tous les vendeurs, affolés par la gamelle et encore plus par l'hémoglobine, se précipitent vers moi tandis que Chantal est pliée de rire. À cet instant, je la hais ! Une jeune femme, plus téméraire que les

autres, se met aussitôt à bichonner mon orteil écorché. Je me suis en effet bien entaillé le pouce sur l'arête de la marche en carrelage. Le sang macule le sol tout autour de moi et ma tong en est inondée. Un bon quart d'heure plus tard, une fois la blessure pansée, je m'excuse pour les tracassés occasionnés et remercie tout le monde. J'ai presque droit à la haie d'honneur à notre sortie du magasin... Je n'ai même pas vu les montres !

Clopinant au milieu de la foule, je ne marche pas vite. Aussi proposé-je à Chantal de nous arrêter dans le Shanghai First Foodhall, temple des produits de bouche présentés sur plusieurs étages, pour acheter quelque chose à manger. Nous y retrouvons ces fameux petits gâteaux ronds, compacts et fourrés de pâte de fruits, que nous avons tant aimés lors de nos séjours précédents. Ceux d'aujourd'hui sont garnis d'un mélange de pâte d'amande et de noix : un délice qui nous remet d'équerre pour affronter la suite de la balade.

Tandis que je suis en train de photographier une sculpture dans le parc de la Place du Peuple, quatre jeunes filles, très mignonnes, nous abordent et commencent à parler avec nous dans un excellent anglais, ce qui semble plutôt rare ici, à notre grand étonnement. La conversation s'éternisant, elles nous proposent de la poursuivre devant une tasse de thé. Nous quittons donc le jardin pour nous engager dans une petite rue adjacente tout en continuant à papoter. Puis, par une vilaine porte coincée entre deux bouibouis, elles nous font descendre quelques marches et pénétrer dans un salon miniature et assez sombre. Nous nous entassons tous les six autour d'une table où sont disposés de minuscules godets et une

bouilloire fumante. Lorsque le maître du protocole, en tenue de mandarin, nous tend la liste des différentes origines, j'ai un doute. Que Chantal lève aussitôt en me glissant à l'oreille qu'elle avait lu dans un guide que de jolies jeunes demoiselles chassaient les pigeons dans les lieux touristiques pour, soi-disant, les initier au cérémonial du thé. À environ sept euros la feuille pour la moins chère, l'arnaque (car, cela en est une belle) peut alors rapidement se transformer en cauchemar pour les naïfs. D'autant plus que les filles, très persuasives, ont vite fait de convaincre les plus réticents à en tester plusieurs différentes. Coincés au fond du cagibi, et malgré l'exiguïté, nous parvenons à nous lever tous les deux et demandons, de manière ferme, mais surtout sans perdre un seul instant le sourire, à pouvoir sortir. À notre grand soulagement, après une ultime tentative pour nous retenir, elles nous laissent nous extirper de cet endroit malsain. Ouf et reouf ! En me retournant, j'aperçois leurs mines déconfites et j'ai immédiatement confirmation que nous venons d'échapper à une grosse escroquerie. Merci, Chantal, de m'avoir mis la puce à l'oreille ! Par contre, pour rassurer tout le monde, à aucun moment nous ne nous sommes sentis en danger. Mais nous avons tout de même failli nous faire avoir comme des novices. On vieillit, on vieillit...

Le soleil brille de tous ses éclats en ce bel après-midi de printemps. Aussi nous décidons-nous à monter au dernier étage de la tour Jin Mao à Pudong. Le prix, vraiment trop cher pour notre petite bourse, nous persuade de tenter la grimpe gratuite. J'ai lu que c'était possible en passant par l'hôtel Hyatt. Nous nous y rendons donc en quelques minutes de métro et prenons le temps de faire en-

core une fois la promenade sur le Ring, cet anneau qui surplombe un gros rond-point et d'où la vue sur les gratte-ciel est sublime. Arrivés au rez-de-chaussée de la tour de 431 mètres, nous cherchons un moment l'ascenseur pour le dénicher, enfin, au bout d'un long couloir. La porte s'ouvre une trentaine de secondes plus tard sur le hall de la réception de l'hôtel le plus élevé du monde. Nous sommes au 54^e étage. Une charmante hôtesse à qui je demande le chemin du bar nous fait monter deux niveaux supplémentaires. Comme hier au Waldorf Astoria, le luxe ici aussi s'expose. À peine sortis, nous ne pouvons nous empêcher de nous précipiter vers les grandes baies. La ville, superbe depuis cette hauteur, se déploie à nos pieds. Chantal a un mouvement de recul en voulant s'approcher trop près de la vitre épaisse. Elle ne s'attendait pas à cette impression de vide. Jusqu'au sol, aucun obstacle ne vient en effet perturber la vue : nous pouvons apercevoir la base de la tour, chose tout de même rarissime. Deux autres hôtesse, mignonnes et souriantes à souhait, nous indiquent ensuite où se situe le fameux bar pour lequel nous sommes montés ici. L'ambiance y est feutrée malgré le volume de la pièce. Et quelle pièce ! En fait, nous nous trouvons au fond d'un puits lumineux de 152 mètres de profondeur, l'hôtel déployant ses 555 chambres sur les 32 étages au-dessus de nos têtes autour d'une sorte de gouffre illuminé. Rien qu'en levant les yeux, nous avons déjà le vertige. Cela ne nous empêche pourtant pas de prendre l'un des nombreux ascenseurs qui montent au dernier niveau d'où la vue sur le patio depuis les balcons aménagés est très impressionnante ; trop pour Chantal qui refuse de se pencher et jeter un regard 152 mètres plus bas vers le bar où nous étions quelques minutes auparavant ! Les Chinois surnomment ce trou le Tunnel du Temps. Dommage que nous ne puissions pas

apercevoir la ville depuis cette hauteur. Pour cela, il aurait fallu que nous louions l'une des chambres de cet ultime étage (soit l'équivalent de plus de six mois dans notre gîte pour une seule nuitée ici ; vous comprenez maintenant mieux notre choix !). Ou bien encore, solution beaucoup plus avantageuse celle-là, payer le prix pourtant très cher de la montée directement depuis le pied de la tour. Gratuitement comme nous venons de le faire, on ne peut tout de même pas tout demander ! Nous nous contenterons de la vue, déjà exceptionnelle, depuis les restaurants situés tout autour du 56^e, ce qui nous satisfait amplement.

Nous partons en promenade dans l'ex-concession japonaise, plus précisément dans Duolun Lu, la rue des écrivains, près du stade de football Hongkou. Nous voyant un brin perdus à la sortie du parc Lu Xun, où nous avons assisté à la gymnastique collégiale avant-hier matin, un quinquagénaire sympa se propose de nous guider jusqu'à la fameuse rue. Nous acceptons son aide avec joie. Il ne parle pas anglais, nous ne parlons pas chinois ; nous « discutons » pourtant tout le long du chemin et, chose incroyable, nous nous comprenons... un peu ! Devant retourner à un rendez-vous là où il nous a trouvés tout à l'heure, il nous laisse à quelques dizaines de mètres du but. Dans le troquet le plus réputé, le très joli Old Film Café, le barman m'autorise à prendre quelques photos de l'établissement malgré le panneau d'interdiction apposé à l'entrée. Encore une personne adorable... Comme toujours en Chine, de-vrais-je ajouter.

Le train à grande vitesse local, le CRH, nous arrête à la gare de Suzhou seulement vingt-cinq minutes après son départ de Shanghai, exactement à l'heure prévue. Avec une pointe, indiquée sur le tableau lumineux du wagon, à 300 kilomètres/heure, le trajet paraît effectivement très court.

Depuis la station, nous allons à pied vers notre hôtel, situé dans le nord de la vieille ville à presque deux kilomètres. Nous y avons réservé cinq nuits sur Booking. Nous passons une première fois devant, sans le voir. Plus loin, constatant notre méprise, nous revenons sur nos pas en faisant plus attention. Nous avons tout de même une bonne excuse : avec toutes ses enseignes écrites en chinois, nous ne l'avons pas remarqué, nous qui cherchions un nom avec les lettres de notre alphabet ! Les deux réceptionnistes qui ne parlent pas un mot d'anglais ne trouvent pas la réservation que Chantal leur montre pourtant sur sa tablette. Après quelques minutes d'attente, elles se décident malgré tout à nous donner une chambre correspondant à nos souhaits. Ça promet ! D'autant plus qu'en y entrant, et avant toute autre chose, nous commençons par faire les poussières tellement les meubles en sont recouverts. Dur, dur !... Dommage, car elle semble très correcte. En fait, une fois bien installés et reposés, nous réviserons notre premier jugement et demanderons, cette fois avec l'aide du logiciel de traduction de l'iPad, un prolongement de treize nuits supplémentaires à la réceptionniste, tout heureuse de nous comprendre !...

Nous nous enfonçons, au gré de nos envies, dans le labyrinthe des ruelles de Suzhou. Voir ainsi deux étrangers perdus dans leur décor journalier intrigue les habi-

tants. Pour les rassurer, nous les saluons d'un « nǐhǎo » sonore et d'un geste de la main qui les font immanquablement sourire et nous répondre. Les plus audacieux tentent la conversation... en chinois, sans se rendre vraiment compte que nous ne comprenons rien du tout. Devant notre air interrogatif, ils réitèrent alors leur phrase, toujours en chinois. S'apercevant enfin leur méprise, ils éclatent de rire en même temps que nous. Nous adorons ces moments.

Sur le marché de nuit, les épices n'ayant pas d'effet néfaste sur nos estomacs, nous n'hésitons pas à commander des plats typiques... qui piquent. Chantal retourne acheter le même naan pimenté que l'autre soir, tandis que je choisis une soupe avec un peu de tout dedans ! Non loin de nous, une bagarre éclate entre un propriétaire de magasin et un jeune homme qui vend du poisson grillé juste devant sa boutique. Une table vient atterrir à nos pieds, avant que le tenancier, apparemment furieux, ne donne un gros coup de pied dans la barbecue de l'autre et ne le saisisse au collet en vociférant des mots qui n'ont pas l'air d'être très gentils. Cette fois, je ne crois pas qu'ils se perdent en conversation : ils s'engueulent réellement ! Lorsque nous quittons les lieux quelques minutes plus tard, une seconde table a volé dans le milieu de la rue, mais la bataille semble terminée. Le pauvre gars n'a plus qu'à tout ramasser, tout remettre en place et recommencer à griller. Le Chinois est parfois coléreux, mais vraisemblablement pas très rancunier !

Au diner, dans le petit restaurant où nous avons désormais nos habitudes, elle avale une cuillerée de soupe épicée de travers et manque de s'étouffer. Paniquée,

elle ne reprend une respiration normale que de longues minutes plus tard, après être sortie récupérer un instant sur le trottoir. Habitée du fait, Chantal revient s'asseoir et terminer son bol, consciencieusement, malgré ses quintes de toussotements... Voilà la nouvelle jupe baptisée !

Pour l'apéro, nous achetons dans une épicerie deux bières Tsingtao bien fraîches à deux yuans cinquante, soit trente-cinq centimes d'euro, la bouteille de soixante centilitres. Pour le diner, nous retournons dans notre petit restaurant où les jeunes patrons, un couple très sympa, ne parlent pas un mot d'anglais. En examinant ce qui est servi sur l'une des quatre tables de la gargote, nous commandons nos plats. Pour Chantal, ce sera une grande assiette d'une sorte de riz frit et, pour moi, une belle cuisse de canard légèrement confite et accompagnée d'un œuf dur, de tofu, de quelques feuilles d'épinard et d'un bol de riz. Nous repartons une demi-heure plus tard, la panse pleine et la bourse allégée de seulement dix-huit yuans pour nous deux, soit deux euros cinquante-cinq.

Le lendemain matin, nous retournons chez eux. Ils travaillent tous les deux dans leur local restreint qui reste ouvert de 6 heures à 22 heures, sept jours sur sept. J'espère sincèrement qu'ils réussiront, ils le méritent amplement. Pour le petit-déjeuner, en plus d'un grand bol de soupe parfumée où nagent une vingtaine de petits raviolis qu'on se partage, nous leur commandons invariablement deux paniers de dix gros autres jiaozi cuits à la vapeur qu'on déguste assaisonnés de sauce soja et de pâte de piment. Un festin pour seulement douze yuans l'ensemble (soit un euro soixante-dix). Il existe encore aujourd'hui des endroits en Chine où la nourriture n'est pas chère du tout.

Le long du canal, nous rencontrons un jeune professeur d'anglais, Yant, sur Pingjiang Lu. Comme moi, il est passionné par l'image. Il possède d'ailleurs un Nikon dernier cri dont il a l'air de très bien savoir se servir. Nous bavardons un bon moment ensemble, de tout et de rien, juste pour le plaisir. Et un bonheur n'arrivant jamais seul, à quelques centaines de mètres de là, nous croisons un autre enseignant en anglais, mais à la retraite celui-là, avec qui nous discutons encore. Depuis notre entrée dans ce pays, c'est la première fois que nous parlons autant avec des Chinois... et que nous nous comprenons. Tout est donc possible !

Une fois la nuit tombée, en guise d'apéritif, je m'accorde la dégustation de deux é-n-o-r-m-e-s huitres grillées sur le marché. À force de passer devant, je n'ai pas pu résister. Chantal achète deux naans épicés de son côté qu'on se partage en sirotant nos Tsingtao. Au diner, avec la cuisse de canard et tout le tintouin, les jeunes patrons de notre resto favori nous offrent deux portions de fèves cuisinées à leur manière qui se révèlent excellentes. Ce matin, en supplément de nos raviolis habituels et de notre soupe, ils nous avaient déjà fait cadeau d'un gros épi de maïs. Chose impensable dans nos contrées et d'une gentillesse bouleversante...

De retour à Shanghai, nous filons aux aurores vers le parc Lu Xun que nous avons tant apprécié le mois dernier. Cette fois encore, des couples dansent devant l'entrée du Stade Hongkou. Les femmes ont revêtu leur belle robe à volants et chaussé leurs talons hauts. Tout le monde semble concentré et concerné, même si la bonne humeur règne chez les valseurs. Dans le jardin lui-même, des di-

zaines de personnes effectuent leurs mouvements de tai-chi-chuan ensemble sous la direction d'un monsieur plus âgé. D'autres font tourner des toupies géantes et des diabolos pourvus de queues multicolores interminables au-dessus de leurs têtes. Plus loin, des manieurs de fouet m'apprennent à le faire claquer, chose difficile et un peu risquée pour un néophyte. J'y parviens tout de même une fois. Ouf ! De toute manière, en Chine, le ridicule ne peut pas tuer puisqu'il n'existe pas. Personne ne juge, chacun fait ce qui lui plaît et comme il l'entend. De braves gens poussent ainsi, sans aucune honte ou appréhension, la chansonnette, jouent d'un instrument ou exécutent leurs mouvements de gym. Les enfants n'hésitent pas un seul instant à parler devant un micro, une caméra ou un parterre fourni, étant donné que tout le monde les écoute et les applaudit à la fin de leur discours ou de leur intervention. Quelle joie de n'être pas critiqué quand on ose s'aventurer en terre inconnue sans en prévoir le résultat ! Heureux Chinois ! Je m'en rends rapidement compte lorsqu'on me demande de reconstituer un puzzle et que je n'y parviens pas. Face à mon embarras et pour ne pas me gêner plus longtemps, l'homme qui me l'a donné à résoudre m'offre vite un grillon en feuille de cocotier qu'il vient de tresser. Malgré mon échec, tout le monde me sourit et veut se faire photographier avec moi. Je n'ai même pas eu honte ! Suis-je définitivement guéri ? Un artiste que nous félicitons, le pouce levé, pour la qualité de ses croquis se propose de dessiner mon portrait. J'accepte volontiers de lui servir de modèle. Un cercle se forme rapidement autour de nous. Quelques minutes plus tard, le verdict tombe : je me reconnais immédiatement sous les quelques coups de crayon que le monsieur a tracé au dos d'une feuille de pub. Il me la donne en cadeau. Encore une

fois, tout le monde nous sourit et essaie de se faire comprendre. Nous y arrivons parfois à l'aide de gestes.

Parvenus à la rivière Huangpu, nous empruntons le ferry pour rejoindre le quartier Lujiazui planté des tours les plus symboliques de Shanghai. De l'embarcadère, nous nous rendons à l'Apple Store, le plus grand de Chine dit-on, situé en bordure du Ring, avant de tenter une nouvelle fois la montée dans la tour Jin Mao. Aujourd'hui encore, nous atteignons le 88^e étage. Des toilettes du 56^e, la vue plongeante sur la ville à travers la baie vitrée qui font office de mur m'impressionne réellement. Quel pied de se soulager ainsi devant un tel panorama ! J'en garderai le souvenir pour le restant de mes jours ! Une demoiselle aux cheveux bleus nous accompagne jusqu'à l'ascenseur et nous souhaite bon séjour à Shanghai. J'avoue que j'apprécie l'image des jeunes femmes comme elle, au corps fin et à l'allure gracile. Chantal a plus de mal à trouver des garçons qui lui plaisent. Pour elle, ils ont de trop gros mollets !...

Cette visite au pays de Confucius, différente cette fois avec l'absence de passage à la campagne, installe définitivement la Chine sur la première marche du podium de nos destinations préférées, l'enthousiasme, la générosité et la gentillesse de sa population nous ayant fortement marqués.

Nous y retournerons certainement un jour...



Route de la Soie

De l'aéroport, un bus nous amène jusque dans le centre-ville. Autrefois, point de départ de la Route de la soie, Xi'an est devenue aujourd'hui une grande métropole. De son âge d'or au X^e siècle, il ne reste que quelques vestiges, dont de magnifiques remparts. Mais la cité est surtout connue pour sa fameuse armée de soldats en terre cuite découverte il y a une quarantaine d'années et désormais protégée par l'UNESCO. Outre les étrangers venus des quatre coins de la planète, le site est surtout fréquenté par les touristes chinois, bruyants et innombrables.

Après un petit-déjeuner succinct et très cher avalé sur le pouce à la guesthouse, nous partons explorer la partie sud de la ville. Dans une rue bordée d'arbres, les échoppes de calligraphie, de peinture, sculpture se succèdent sans se différencier les unes des autres. Les devantures ornées de signes chinois dorés sont plus jolies que les magasins eux-mêmes. Je suis en train de réaliser quelques clichés lorsqu'un vieux monsieur en vélo s'arrête pour ne pas me gêner. Reconnaisant pour sa politesse, à l'aide de gestes, je me propose de le photographier. Dans un grand sourire, il se laisse gentiment tirer le portrait, nous serre la main chaleureusement après nous avoir demandé notre nationalité par l'intermédiaire d'un passant polyglotte et s'en va sur son deux roues aussi âgé que lui. Quelques instants plus tard, le voilà revenu ! Avec de belles mimiques, il nous invite à prendre place devant un bon bol de soupe aux nouilles qu'il a déjà commandé à une marchande ambulante. À voir son regard pétillant, impossible de nous débi-

ner. Assis à une table installée sur le trottoir, nous restons avec lui le temps d'avaler le succulent bouillon. Il nous apprend qu'il a soixante-seize ans. Je lui rétorque qu'il ne les fait pas, loin de là, et c'est vrai. Une fois la soupe terminée, nous nous saluons affectueusement et reprenons chacun notre route.

L'estomac plein, nous flânons dans ce quartier typique, encore tranquille à cette heure et où règne une agréable fraîcheur sous le feuillage des arbres. Dans une ruelle toute proche, la dextérité d'un ado qui fabrique ses nouilles à la main nous laisse sans voix. À partir d'un pâton qu'il entortille savamment à la vitesse de l'éclair, il obtient au bout de quelques minutes une grosse poignée de spaghetti parfaits qu'il jette alors dans une marmite d'eau frémissante. Une petite minute plus tard, il les recueille dans une écuelle qu'il remplit de bouillon parfumé, saupoudré de fines herbes, de feuilles de coriandre et de minces tranches de viande. Notre odorat recommande d'essayer la mixture. Deux bols, que dis-je ? deux soupieres arrivent devant nous peu après. Armés de nos seules baguettes, nous dévorons en un instant ce mets pourtant très épicé. Il est midi et nous qui ne déjeunons pas avons déjà dans le ventre un petit-déjeuner et deux copieuses soupes aux nouilles. Cela ne nous empêche pas d'aller faire quelques provisions de gâteaux et de noix grillées dans le quartier musulman...

Le train de 10 h 53 qui doit nous emmener de Xi'an à Dunhuang est décalé une première fois à 14 heures, puis une seconde à 14 h 35, avant de finalement quitter la station à 14 h 50, soit exactement avec quatre heures de retard. Nous n'avons pour l'instant pas beaucoup de chance avec les horaires de nos transports. Nous entrons vingt-

deux heures plus tard en gare de Dunhuang n'ayant pas fermé l'œil du voyage, ou si peu, assis dans un wagon de la dernière catégorie, celle des sièges durs. Les fesses en compote, nous y avons pourtant passé un excellent moment au milieu des gens qui, au début timides, ont pris assez d'assurance au fil du trajet pour venir discuter avec nous... en chinois ! Heureusement, une jeune fille délurée nous a servi d'interprète. Comme le plus souvent, cela s'est terminé en une séance de photo collective.

Le soir, la rue piétonne est envahie par les kiosques des marchands de souvenirs et les terrasses des restaurants. Il va être l'heure de manger et les cuisiniers grillent des cargaisons de brochettes de viande. Une casserole bien appétissante qui passe à notre portée nous fait vite nous installer et commander la même. Servis dans le plat de cuisson, les morceaux de mouton sautés avec des pommes de terre, des épices et des quignons d'un pain local nous ravissent au plus haut point. Plus cher que d'habitude, nous ne regrettons absolument pas notre choix. De retour à l'hôtel, nous nous faisons deux tasses de café que nous déposons au milieu du lit sans crainte de les renverser tellement celui-ci est dur !

Le réveil sonne à 5 h 30. Je ne l'avais pas dit à Chantal de peur de la faire paniquer, mais nous nous rendons ce matin dans les Monts des Sables Chantants pour une balade en chameau. Lorsqu'elle l'apprend, elle refuse tout net. Je m'y attendais. Mais devant les bêtes accroupies et paisibles, elle ne résiste pas bien longtemps. Nous voilà partis tous les deux pour une promenade d'une heure dans

les dunes dorées par la lumière de l'aurore. Le désert de Gobi est pour moi quelque chose de mythique. Je prends donc un plaisir particulier à chevaucher mon vaisseau du désert qui me balance dans un rythme régulier, mais un peu douloureux pour le dos. Chantal me suit, bien accrochée au cerceau de métal qui tient lieu de pommeau de selle. Elle est rayonnante et pas peu fière d'avoir vaincu sa frousse.

Notre premier travail de ce matin est de nous rendre au guichet de réservation de billet de train pour acheter nos tickets pour Turpan, notre prochaine étape. Devant la préposée, nous sortons l'iPad pour lui montrer le nom de la ville en chinois. Elle ne parle pas un mot d'anglais et nous faire comprendre relève de l'exploit que nous ne réussirons pas. Pour notre bonheur, entre un groupe de jeunes filles dont l'une connaît un peu la langue de Shakespeare. Cela rend la tâche nettement plus aisée. Nous profitons de sa patience pour compléter notre réservation par deux billets de Turpan à Kachgar. Encore une fois, nous constatons que les Chinois sont vraiment attentifs au bien-être des visiteurs de leur pays.

Le trajet, cette fois, nous paraît long. Le compartiment est archi bondé, des gens par terre dormant dans tous les sens et les sièges occupés par quatre personnes au lieu des trois prévues. Évidemment, nos places étaient squattées et il a fallu jouer des coudes pour les investir. Mais cela a été fait gentiment, à la chinoise, c'est-à-dire sans faire attention aux autres et en s'imposant. Ceux qui ont déjà fait la queue au milieu d'un groupe de Chinois me comprendront ! Le soleil est à son zénith lorsque nous

posons les pieds sur le quai de la gare. Il nous faut encore une heure de bus local pour atteindre Turpan.

Au retour d'une balade au minaret Emin, nous croisons de nombreux anciens qui reviennent de la mosquée. Je les mitraille en me promettant de faire des tirages si j'arrive à trouver dans la ville un endroit où les imprimer.

En fin d'après-midi du lendemain, les images en poche, nous retournons dans le quartier du campanile à la recherche des personnes photographiées hier. Par bonheur, nous les retrouvons presque toutes. Les invitations pleuvent. Nous ne pouvons répondre par l'affirmative à tout le monde, mais acceptons certaines en essayant de ne vexer personne. Une jeune fille qui reconnaît son père sur l'un des clichés, nous ouvre grand la porte de sa maison, nous installe à la table bien à l'abri du soleil et dépose devant nous quantité de fruits, de nouilles et des verres d'eau fraîche. S'ils sont plutôt réservés au premier abord, les Ouïgours se révèlent d'une gentillesse incroyable. Nous le constaterons dans tout le Xinjiang. Nous repartons de cette tournée les bras recouverts de petits cadeaux comme des grappes de raisins bien mûrs, une autre de raisins secs, des tranches de pastèque ou des nouilles frites. Fantastique moment !

Sur la Route de la Soie, il existait des étapes incontournables. Kachgar en était une. Les caravanes qui allaient affronter le redoutable désert du Taklamakan ou celles qui en arrivaient se redonnaient de la vigueur dans cette cité animée, carrefour des civilisations. Le voyage de vingt-quatre heures en train-couchettes depuis Turpan,

avec en prime un passage en montagne impressionnant au milieu des prairies ondulées, s'est déroulé sans histoire. Nous avons sympathisé avec tout le wagon qui nous a nourris généreusement (j'ai enfin osé goûter les fameuses pattes de poulets dont tous les Asiatiques raffolent), puis avons trouvé assez facilement un hôtel situé tout près de la vieille ville. Heureusement, Alim le ouïgour nous aide, grâce à son iPhone dernier cri et sa traduction simultanée, à nous faire comprendre auprès de la réceptionniste peu encline à la pratique des langues étrangères...

Pour le repas du soir, nous choisissons une salle de restaurant digne des décors de films noir et blanc américains d'après-guerre. On ne serait pas surpris d'y croiser Humphrey Bogart échappé de « Casablanca ». Rien n'est nickel, ni les tables, ni le sol, ni les vitres, mais le ragout de bœuf qui mijote à l'entrée nous a titillé les papilles. Avec le naan (pain local) que l'on trempe dans la sauce, le plat se révèle être épicé juste comme il faut et très bon. Nous viendrons régulièrement dans cet endroit seulement fréquenté par les gens du coin.

Depuis que nous sommes à Kachgar, nous avons un mal fou avec les horaires. Officiellement, c'est l'heure de Pékin qui prévaut, celle que nous utilisons depuis notre arrivée en Chine. Officieusement, c'est celle des Ouïgours qui a cours ici. Il suffit de regarder les pendules autour de nous qui indiquent toutes deux heures de moins que nos montres réglées sur l'heure légale. Pour compliquer le tout, le soleil ne se lève plus qu'à 8 h 30 (heure de Pékin) et ne se couche que vers 22 heures. Nous sommes désor-

mais beaucoup plus à l'ouest. De ce fait, nous avons du mal à nous réveiller à 8 heures (heure de Pékin). De toute manière, les petits-déjeuners ne sont servis qu'à partir de 7 heures (heure ouïgoure) ! Vers 10 heures (heure de Pékin), nous partons arpenter les rues qui commencent seulement à s'animer.

Installé sur un large trottoir et sous un arbre qui le protège du soleil, un horloger accepte de réparer ma montre qui a pris l'eau. J'ai accidentellement dévissé le remontoir avant de passer sous la douche. Résultat : forte buée sur le verre intérieur et arrêt total du mécanisme. Le vieil homme démonte les pièces une à une et me montre celles qu'il faut changer. Dans un coffret en fer blanc tout cabossé, il réussit à dénicher au milieu du fatras hétéroclite celles, minuscules, dont il a besoin. On se met d'accord sur le prix (quarante-cinq yuans, soit un peu plus de cinq euros) avant qu'il ne remonte le tout. Mais cela s'avère plus compliqué qu'il ne l'avait prévu. Seulement quelques minutes lui ont été nécessaires pour remplacer les pièces neuves, mais une heure entière lui suffit à peine pour refermer le boîtier ! Têtu et obstiné, il fait même patienter ses autres clients durant tout ce temps et pousse un grognement de satisfaction lorsqu'il me tend la montre réparée. Je lui laisse cinquante yuans. Son professionnalisme les mérite...

Qui n'a pas connu les joies de l'achat d'un billet de bus dans une gare routière ne sait pas grand-chose de la vie quotidienne à la chinoise. Il faut d'abord passer au détecteur comme dans les aéroports et ensuite trouver le bon comptoir. C'est là que cela se complique, car évidemment tout est écrit en chinois et personne ne parle anglais. Nous choisissons une file d'attente un peu au ha-

sard avant de nous faire doubler de tous les côtés... Ça pousse, ça crie, et bien sûr lorsque nous arrivons devant le guichet la préposée ne nous comprend pas. Je lui montre sur l'iPad le nom de la ville libellé en chinois, mais, à ses gestes, je crois saisir que ce n'est pas le jour des réservations. OK ! Nous reviendrons, et j'espère que cette fois-là nous pourrons avoir nos billets pour Osh au Kirghizistan. En effet, nos visas chinois prendront fin à cette date...



Kirghizistan

L'attente dans la file pour pénétrer dans la gare routière de Kachgar restera ancrée dans nos mémoires pendant longtemps. Nous comprenons maintenant les titres des journaux internationaux annonçant un certain nombre de morts dans une queue en Chine. Une chute malheureuse et c'est la catastrophe. Comprimés comme nous le sommes, nous ne pouvons que subir les mouvements d'une foule compacte qui pousse vers l'entrée. Les gorilles qui filtrent le goulet donnent de la matraque et même de la batte de base-ball à tout-va pour tenter de faire reculer la masse. En vain. Tassés, ballotés, au bord de l'évanouissement, nous réussissons à nous extraire en force de ce piège et nous retrouvons dans un escalier à l'écart du danger, mais toujours à l'extérieur. Nous restons là un bon moment à reprendre notre souffle et nos esprits, ahuris devant la bêtise des gens à vouloir passer à tout prix au lieu de faire la queue normalement, dans le calme. Un des gorilles nous ayant aperçus dans la mêlée nous fait signe de contourner le bâtiment pour rejoindre directement les bus puisqu'il sait que nous avons déjà nos billets, achetés avant-hier... C'était tellement plus simple. J'avoue avoir vraiment eu peur pour la première fois depuis que nous voyageons...

Le car qui doit nous emmener jusqu'à Osh au Kirghizistan est celui qui semble le plus pourri du parking. La carrosserie est par endroits rouillée et à d'autres cabossée. Les pneus par contre ont l'air neufs et prêts à toute épreuve. Chacun prend place dans sa couchette. Une femme s'assoit avec autorité sur celle où Chantal est installée, tandis qu'un monsieur à peine aimable me chasse de la mienne en me montrant son ticket et un numéro dans une phrase écrite en chinois. Évidemment, j'aurais dû comprendre !

Il est plus de 11 heures lorsque l'un des deux chauffeurs s'élançe avec une heure et demie de retard sur le beau macadam qui déroule vers la frontière. Nous arrivons au poste chinois peu de temps après. À mon grand soulagement, un joli tampon orne désormais nos passeports. La validité de nos visas se terminant aujourd'hui, j'avais peur d'une panne ou d'un problème qui nous aurait mis dans l'embarras. Nous ne passons réellement la zone douanière qu'en fin de journée après de nombreux autres contrôles (six arrêts avec parfois deux vérifications par stop) et un trajet fabuleux dans la montagne chinoise sur une piste rendue poussiéreuse par les travaux de construction de la nouvelle route qui mènera au Kirghizistan. À certains endroits, la roche sombre du paysage désertique aurait pu faire croire qu'on était sur la lune. À d'autres, les camaïeux d'ocre, de rouge ou de pourpre laissaient penser qu'on baguenaudait dans le Grand Canyon, mais avec les neiges du Pic Lénine et ses sept-mille-cente-trente-quatre mètres en arrière-plan. Grandiose !

Le soleil est en train de disparaître quand le bus s'arrête devant le poste-frontière kirghize. Les montagnes, herbues cette fois, prennent une belle couleur dorée jusqu'à la tom-

bée de la nuit. J'allais m'endormir, bien calé dans ma couchette, lorsque le car stoppe à nouveau, mais pour le dîner ce coup-ci. Dans la gargote remplie de routiers sympas, nous avalons tant bien que mal notre deuxième laghman et naan (plat de nouilles et pain) de la journée après celui de ce midi dans un bouiboui chinois perdu au milieu de nulle part. L'ambiance est plutôt rigolote et plusieurs transporteurs, dans un rire sonore, viennent me toucher le crâne en guise de porte-bonheur.

Le bus arrive à 1 heure du matin à Osh, la plus mauvaise heure pour les routards que nous sommes. En pleine nuit, il est en effet difficile de trouver une chambre sans se faire arnaquer. Nous choisissons d'attendre le lever du jour sur les marches de la gare. Heureusement, les températures sont encore clémentes à cette période de l'année. Vêtus d'une polaire et d'un pantalon, blottis l'un contre l'autre, assis sur la pierre, nous n'avons pourtant pas très chaud. Pour passer le temps qui défile à une lenteur incroyable, nous faisons un peu de gym et de jogging autour de la place, sans trop nous éloigner de nos bagages. Les premières lueurs apparaissent enfin et avec elles les premiers signes de vie.

Nous sommes en train de nous décourager dans notre recherche d'hôtels que nous ne trouvons pas (tout, ici, est rédigé en russe et, au contraire de la Chine, rien n'est transcrit dans notre écriture), lorsqu'une vieille dame (peut-être plus jeune que nous !) nous fait signe de la suivre. Sur ses pas, nous entrons dans une cour fermée par un gros portail, nous engageons dans un étroit passage coincé entre une maison et une banque et arrivons... à la guesthouse que nous avons choisie sur le guide. In-

croyable ! Il était pour nous totalement impossible de la dénicher sans aide. Je dois avouer que nous avons énormément de chance.

Pratiquement sous la colossale statue de Lénine, d'immenses limousines noires ou blanches sont garées le long du large trottoir. Quelle image ! Le symbole du capitalisme défiant celui du communisme... En fait, ces voitures d'une longueur incroyables sont louées à l'occasion des mariages qui ont l'air de se fêter en grande pompe ici. Et nous sommes en pleine saison des unions compte tenu du nombre de ces palaces de la route. Nous en comptons huit, en excluant les gros 4x4 américains, allemands, coréens ou scandinaves. Même à Hollywood ou à Las Vegas nous n'en avons pas vu autant. Serait-ce là les signes visibles d'une certaine corruption ?...

Les couples de mariés sont légion dans le parc. Dans des poses étudiées, ils se font filmer et photographier par des professionnels à qui je prête sans aucune appréhension mon téléobjectif pour quelques clichés. Certains sont entourés de leurs amis, d'autres d'un orchestre où l'accordéoniste est le musicien principal. Les jeunes épouses ont toutes une belle robe satinée blanche à bustier et froufrous tandis que leurs nouveaux maris portent le costume noir et le haut chapeau traditionnel en feutre écru, l'ak-kalpak. L'ambiance est bon enfant. Quelques invités viennent discuter un instant avec nous, toujours étonnés qu'on ne parle pas leur langue. Je me fais même offrir un verre de « Cognac » kirghize qui, je dois le confesser, me laisse un gout de trop peu dans la bouche...

En nous réveillant ce matin, il n'y a pas d'électricité. Cela nous arrivera au moins une fois par jour pendant notre court séjour. Les coupures plus ou moins longues peuvent durer une journée entière, comme celle d'aujourd'hui. En fait, pendant qu'une partie de la ville se morfond dans l'obscurité, la lumière peut briller dans l'autre. Économie, économie...



Ouzbékistan

Un taxi nous prend à notre guesthouse d'Osh pour nous déposer une petite dizaine de kilomètres plus loin au poste-frontière kirghize-ouzbek où un gradé nous fait, parce que nous sommes touristes, passer devant tout le monde. Une fois nos passeports tamponnés et après avoir rempli quelques formulaires, déballé tout le sac de matériel électronique, puis, une seconde fois, sauté la longue queue côté ouzbek, nous trouvons facilement un taxi pour Tachkent, la capitale ouzbèke distante de trois-cent-cinquante kilomètres. Au début du trajet, une succession de plantations de fruits et de champs de coton où des étudiants réquisitionnés cueillent les boules de fibres défilent derrière les vitres de notre voiture quelque peu rustique. C'est la vallée de Ferghana, région la plus riche et la plus peuplée d'Ouzbékistan. Puis la route s'élève et nous évoluons alors dans un paysage de montagnes arides, rocailleuses. Quelques contrôles policiers et des traversées de tunnel ponctuent le parcours sinueux. Un militaire armé arrête notre véhicule, alerté qu'il a dû être du fait que je filmais avec l'iPad à travers le pare-brise. Heureusement, il se trompe de cible et vérifie le téléphone mobile de l'autre personne qui voyage avec nous. Même si je n'avais rien enregistré de « sensible », je m'abstiens de photographier quoi que

ce soit jusqu'à l'arrivée à Tachkent. Au grand soulagement du chauffeur...

Celui-ci nous dépose, après six heures de trajet, à l'entrée de la ville d'où nous devons prendre un nouveau taxi pour nous rendre dans le centre. Nous espérons y trouver une chambre pour la nuit. Nous ne dégotons, en fait, que des lits dans un dortoir. Crevés, nous nous en contenterons pour cette nuit. Après avoir réglé un différend avec le chauffeur qui nous demandait vraiment trop cher pour le peu de kilomètres effectué, nous nous délestons des bagages et partons aussitôt à la recherche d'une guesthouse pour demain, puis d'un endroit pour manger.

Avec notre carte Visa, nous retirons des dollars dans l'un des nombreux distributeurs ATM du hall de l'hôtel principal de la ville avant de courir les changer au taux du marché noir beaucoup plus intéressant que celui, pourtant légal, en vigueur dans les banques. Nous revenons du bazar avec un sac plastique plein de liasses pesantes. Incroyable comme on se sent riches !

Nous nous rendons ensuite à l'ambassade d'Inde pour tenter d'obtenir un visa pour la continuation de notre voyage. Mais au bout de deux heures de queue où tout le monde se bouscule et nous passe devant, nous déclarons forfait. Nous réussissons bien à nous en procurer un quelque part en Asie du Sud-Est ! Au sortir de l'édifice, nous avons l'occasion de vérifier que serviabilité et hospitalité des gens d'ici ne sont pas de vains mots. Un monsieur ouzbek à la dentition d'or s'arrête à notre hauteur, nous propose de monter dans son 4x4 et nous dépose deux kilomètres plus loin près d'une bouche de métro en n'oubliant pas de nous

inviter à dîner lors de notre futur passage à Samarcande. Je sais déjà que nous n'oserons pas le déranger, mais son attention nous touche beaucoup.

Nous allons trainer du côté de ce qu'ils appellent ici Broadway, une rue très calme, bordée d'arbres et de quelques magasins branchés. Nous atteignons ensuite la place de l'Indépendance où deux jeunes filles marrantes de dix-neuf et vingt et un ans nous abordent et restent avec nous une partie de l'après-midi, trop contentes de pouvoir s'exprimer dans notre langue qu'elles sont en train d'apprendre. Au moment de nous séparer, elles me demandent d'écrire quelques phrases en français dans leurs cahiers, ce à quoi je me plie bien volontiers.

Pour gagner Khiva, nous allons à la gare en métro où, pour une fois, nous n'ouvrons pas nos bagages. Devant les sacs bourrés, le préposé à l'entrée préfère s'abstenir de les fouiller. Par acquit de conscience, il jette tout de même un œil sur nos passeports...

Dans le train confortable, nos compagnons de voyage se pressent pour nous offrir des friandises de toutes sortes. Bref, comme chaque fois que nous prenons ce mode de transport, nous ne mourons pas de faim. Nous discutons un petit moment avec un groupe de femmes rigolotes avant de tomber, allongés sur nos couchettes, dans les bras de Morphée. Au réveil, un jeune couple qui loge dans notre compartiment et dont le mari travaille à Moscou nous verse une tasse de thé brûlant, partage le pain et ouvre un paquet de gâteaux moelleux à l'orange. Par gestes, nous comprenons qu'ils nous invitent

aussi chez eux pour la nuit prochaine. Mais une femme du box voisin s'empresse d'intervenir et s'adresse à eux en ouzbek. Se tournant ensuite vers nous, elle nous prie, dans un anglais parfait, de ne pas accepter. Peut-être n'ont-ils tout simplement pas le droit de recevoir des étrangers. Il est vrai que les hôteliers remplissent un papier officiel qu'ils doivent nous remettre au moment du départ pour prouver que nous avons bien dormi chez eux. Réminiscences de l'époque soviétique ? Suspensions religieuses ? On ne le sait pas, mais il faut se souvenir que le pays est l'un des berceaux d'al-Qaïda, et de ce fait très surveillé. Après dix-huit heures d'un trajet qui nous a plutôt semblé rapide, nous arrivons à Ourgench où un trolleybus attrapé dès la sortie du train nous emmène devant l'une des portes de Khiva.

Nous négocions un taxi pour retourner à la gare depuis la vieille cité de Khiva que nous avons adorée. Il nous dépose trente kilomètres plus loin devant le portillon de l'entrée de la station. Le voyage vers Boukhara n'est pas aussi sympa que les autres fois, la faute à un trentenaire russe grognon qui aurait aimé garder le compartiment pour lui tout seul. Plus tard, il nous offrira pourtant une pomme.

Débarqués à Navoï à 2 h 33, nous passons le reste de la nuit assis sur des sièges en fer du hall. Heureusement que, durant le trajet, nous avons pu dormir un peu sur nos couchettes. Dès le lever du jour, nous négocions longtemps et très fermement un taxi pour nous rendre à la station de bus. Un premier car nous emmène ensuite une cinquantaine de kilomètres plus loin, un second jusqu'à la gare routière de Boukhara d'où une voiture nous conduit à notre hôtel. À

Navoi, les chauffeurs nous demandaient quatre-vingt-mille soums pour Boukhara. En nous débrouillant seuls, nous avons payé quatre fois moins !

À 6 h 30 le lendemain matin, au lever du soleil, je me balade dans Boukhara à photographier les édifices et les rues qui commencent à s'animer. Les premiers rayons viennent lécher délicatement les dômes turquoise des mosquées et ceux en brique des bazars. Les enfants, garçons dans un costume noir et chemise immaculée, filles avec un gros nœud en tulle blanc dans les cheveux, partent à l'école le cartable Disney sur le dos. Marcher tôt dans la fraîcheur matinale donne faim. Je rejoins Chantal à l'hôtel pour prendre le petit-déjeuner dans la salle prévue à cet effet. Nous avons quelquefois gardé d'excellents souvenirs de certains de ces repas, mais celui-ci les dépasse tous. Jus de fruits, croissant, œuf, saucisse, tranche de fromage sec, fromage en copeaux, fromage frais, yogourt, fruits, cerises cuites au miel, purée de pommes de terre, ratatouille locale, samossa, chausson fourré à la patate, multitude de pains, riz au lait, biscuits, confitures d'abricots, de fleurs, thé ou café à volonté (j'ai peur d'en oublier !) composent ce festin. Tous les matins, le menu tout aussi conséquent et bon sera différent. Nous en laissons d'ailleurs peu de miettes ! Mais une petite heure nous est nécessaire pour avaler ce pantagruélique petit-déjeuner. Nous devons en tenir compte pour l'emploi du temps des prochains jours !

En revenant vers le centre historique depuis le Tchor Minor, l'un des symboles de Boukhara, nous nous arrêtons dans une ruelle près d'un groupe de femmes en

train de discuter assises sur un pas-de-porte. La conversation gestuelle s'engage et je les convaincs de se laisser prendre en photo. Je leur promets de leur apporter des tirages. Une fois de plus, tout se passe dans la gaité et les rires. Deux jours après, j'offrirai un cliché à chacune d'entre elles.

De l'autre côté de la place de l'Ark, bien au calme au milieu de la verdure, la magnifique mosquée Bolo Haouz exhibe son iwan polychrome, le plus haut d'Asie avec ses douze mètres. Un monsieur, aux allures d'Alain Chamfort et parlant parfaitement le français, y propose des ouvrages et quelques bibelots. Après une brève conversation, il me montre une dédicace que Bernard Ollivier, l'écrivain-randonneur, lui a offerte et le livre « Carnets d'une longue marche » du même Bernard Ollivier et de l'artiste François Dermaut où l'aquarelliste a peint son portrait qui, soit dit en passant, est frappant de ressemblance. Pour ma part, je le prends en photo avant de continuer plus loin notre promenade.

Un matin, nous nous rendons dans une agence de voyages de la rue principale, tout près de l'hôtel, acheter deux places dans le train pour Samarcande. Un jeune homme nous remet deux tickets que je trouve chers pour la distance parcourue. Je lui en fais la remarque, mais paie tout de même la somme demandée. Ce sera notre troisième trajet ferroviaire dans le pays et j'ai appris à lire les informations écrites sur un billet. En examinant celles-ci un peu plus tard dans la journée, je m'aperçois que les deux coupons sont falsifiés, le prix ayant été grossièrement

gommé et en partie caché par une agrafe « malencontreusement » placée là ! Je retourne donc voir mon copain et demande des éclaircissements. Après m'avoir raconté des bobards tous plus gros les uns que les autres et devant mon insistance à vouloir comprendre, il me rembourse intégralement les tickets sans décrocher un mot. Demain, j'en achèterai dans une officine officielle du réseau pour deux fois moins cher...

Nous attendons une demi-heure le taxi de l'hôtel qui ne vient en fin de compte pas nous chercher à la gare de Samarcande. Nous nous décidons donc à prendre un autobus en compagnie de Paul, un Français bibliothécaire rencontré à Boukhara. Il nous dépose tous les trois huit kilomètres plus loin, tout près du Reghistan, somptueux complexe de trois médersas, le plus réputé d'Ouzbékistan. Un jeune homme nous aide en téléphonant au patron du gîte qui nous rejoint peu de temps après devant l'arrêt de bus. Nous constatons une nouvelle fois combien les Ouzbeks sont serviables et aiment les Français.

Nous sommes surpris par le nombre de visiteurs Ouzbeks. Ils constituent la majorité et viennent d'un peu partout. En cette heure matinale, des messieurs ouzbeks du Ferghana nous demandent de poser avec eux devant le célèbre Reghistan. Chantal avec son iPad a un succès fou. Ils la veulent pour eux seuls ! Certains nous donnent même leur adresse griffonnée sur un bout de papier. Nous passons de vrais bons moments en leur compagnie.

En tournant autour du Gour-Emir et de sa coupole la plus réputée du pays à la recherche du meilleur angle, nous nous sommes introduits dans l'enceinte du complexe sans nous en apercevoir. Alors, autant en profiter ! Nous entrons par l'une des portes de l'arrière et arrivons en quelques pas dans la pièce majeure du mausolée. Celle-ci compte sept tombeaux, dont ceux du souverain sanguinaire Tamerlan, le héros ouzbek réhabilité depuis l'indépendance. La salle est somptueuse avec ses murs recouverts d'onyx et son dôme décoré à l'or fin.

Une fois ressortis de ce bel ensemble par l'accès principal (!), nous repassons devant le Reghistan. Parce que nous venons de le réussir au Gour-Emir, nous nous glissons, là encore, par un portillon dérobé à l'intérieur de l'enceinte. Nous avons, comme des gamins fautifs, le cœur qui bat un peu fort dans la poitrine en marchant d'un pas rapide pour échapper à la surveillance des gardiens peu vigilants. Et, plus vite qu'il ne faut pour l'écrire, nous nous mêlons à un groupe de touristes français attentifs aux explications de leur guide. Ce dont nous profitons nous aussi ! Nous traînons sous les coupoles magnifiques. La visite terminée, nous ressortons par l'entrée principale où un garde m'intercepte et me demande... si je veux monter dans un minaret d'Ouloug Beg moyennant un bakchich. Pas très fier, je refuse et décampe en un clin d'œil avant qu'il me réclame les billets...

Samarcande et l'Ouzbékistan en général ne nous auront pas déçus. Les édifices sont vraiment grandioses et les habitants franchement prévenants, serviables, attentionnés. Les adolescentes et jeunes étudiantes d'université auront été les plus audacieuses. Combien de fois

nous ont-elles photographiés, filmés et même interviewés ? Nous ne pouvons le dire. Quant aux hommes, ils débutaient la conversation avec moi, mais la terminaient souvent en compagnie de Chantal avec qui les plus téméraires se prenaient en selfie ! Nous avons passé un mois exquis en leur compagnie. Ils nous laisseront à jamais un émouvant souvenir.



Vietnam

Nous retrouvons sans difficulté notre hôtel dans le dédale du Vieux Hanoi. Bien au calme malgré son emplacement dans un quartier animé, il a très bien résisté aux outrages des années. Après une amusante négociation, les jeunes filles de l'accueil nous accordent le même tarif qu'il y a trois ans. La nuit est déjà en train de tomber lorsque nous déposons, au 4^e étage, les valises dans la chambre très propre et presque luxueuse pour nous. Après une rapide toilette, nous partons nous promener dans le quartier historique d'Hanoi et, avant d'aller manger, fêtons notre arrivée en sirotant une bière Saigon bien désaltérante à la terrasse de notre logis. Plus tard, en quittant un peu déçus le restaurant que nous fréquentions assidûment lors de notre séjour précédent, nous devons nous réfugier dare-dare sous un auvent en toile pour laisser passer une averse torrentielle qui s'abat dans un grondement ininterrompu de coups de tonnerre. Après un bon quart d'heure, l'orage cesse aussi soudainement qu'il était arrivé et nous pouvons regagner notre hôtel pieds nus, les sandales à la main pour ne pas les abimer !

Un autre soir, pour nous désaltérer, nous nous asseyons à une terrasse animée et, calés sur nos minuscules tabourets en plastique, commandons deux bières pression Bia Hoi, au prix de cinq-mille dôngs le verre, soit seulement vingt centimes d'euro. Elle nous paraît encore meilleure ! Une fois nos gobelets vides, nous cherchons la gargote locale qui, d'après le Guide du Routard, sert une phở bò, soupe au bœuf, parmi les plus réputées de la ville. En apercevant la queue devant le petit établissement, nous ne doutons plus de notre choix. Un jeune homme saisit un immense bol dans lequel il jette une belle poignée de nouilles, une dame prend le relais, y met grand nombre de tranches fines de viande cuite ou crue et saupoudre le tout d'herbes aromatiques grossièrement hachées. Pour terminer, un monsieur complète avec du bouillon qui, rien qu'en le reniflant, émoustille nos papilles. Après avoir dégotté deux places sur une table commune, nous ajoutons dans nos jattes de la sauce pimentée assez épaisse et trois ou quatre rondelles de piment rouge. Avec celle, inoubliable, de Xi'an en Chine, cette soupe se révèle être l'une des meilleures que nous ayons goûtées. Sincèrement...

Avant d'aller manger la succulente phở bò dans le restaurant de l'autre soir, nous nous arrêtons prendre une bière dans un tout petit bar de rue. Chi, la patronne du même âge que nos enfants, se lie immédiatement d'amitié avec nous et nous demande de lui apprendre quelques mots de français. Tous les jours de notre séjour ici nous reviendrons et lorsque nous partirons le carnet de notes de Chi sera déjà bien rempli. C'est fou la vitesse à laquelle des gens motivés peuvent se débrouiller dans une langue qu'ils ne maîtrisaient pas quelque temps auparavant.

Chapeau bas !... Nous sommes en train de siroter une bière pression locale quand un couple d'Anglais de notre âge s'installe sur les tabourets à côté de nous. La conversation s'engage très vite. Elle ne prendra fin qu'après de nombreux verres et des fous rires à la pelle. Deux Italiennes branchées, un couple d'Australiens réservés, deux Polonais costauds se sont successivement joints à nous. Le temps passe trop rapidement et le restaurant d'à côté va bientôt fermer si nous ne partons pas maintenant. La séparation est difficile, mais nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain à la même heure. Et comme la soirée est bien engagée, elle se poursuit agréablement devant les assiettes en compagnie de deux Français à la retraite qui aiment voyager, eux qui ont travaillé dans de nombreux pays au cours de leurs carrières. Une fois l'alcool de riz offert avalé, il ne nous reste plus qu'à regagner l'hôtel, tout proche.

Après une journée de balade dans les vieux quartiers d'Hanoi, nous nous retrouvons le lendemain soir à l'heure de l'apéro avec les Anglais, les deux Italiennes, un autre jeune couple australien dont la femme s'appelle Chantalle (j'en connais une qui biche à mort !) et deux Norvégiennes. Mickaël le British fait une nouvelle fois rire tout le monde avec son humour très... anglais ! Ce soir encore, la Bia Hoi coule à flots et Chi devra fermer boutique très tôt. Nous lui avons bu tout son fût et elle n'en a pas d'autres. Je paie la note pharaonique de trente-cinq-mille dôngs pour nos sept bières, soit un total de un euro quarante (oui, oui, vous avez bien lu !) avant de partir dîner. Mais lorsque nous nous pointons devant notre marchand de soupe habituel, celui-ci est en train de fermer. Nous nous rabattons, à regret, sur un stand de trottoir à quelques mètres de là.

Nous passons notre dernière journée dans la capitale à errer dans le quartier des 36 rues, celui que nous préférons. Nous nous arrêtons prendre un ultime jus de canne chez la petite dame qui ne nous demande même plus ce que nous désirons et nous sert deux grands verres du nectar avec un large sourire.

Nous allons ensuite nous filmer en train de traverser une artère au milieu de la circulation. Impressionnant !

Nous quittons notre hôtel de Hanoi en fin d'après-midi pour nous rendre à l'agence de voyages toute proche qui nous a vendu les billets de bus pour le Laos. Après y avoir patienté quelques minutes, un monsieur en moto nous enjoint de le suivre... à pied, durant quelques centaines de mètres en tirant nos sacs au cœur du trafic. Là, après une nouvelle attente en compagnie d'une jolie Coréenne et de quelques autres routards, nous nous entassons tous dans un taxi, au milieu des bagages. Ma claustrophobie ne tarde pas à produire son effet et me fait ouvrir grande une portière en pleine circulation pour éviter de complètement suffoquer. Je n'ai cure des hurlements du chauffeur et des motards surpris de ma manœuvre. J'en profite pour baisser les carreaux de mon côté. Coincé sur mon siège étriqué au fond du van, je peux enfin respirer à mon aise l'air vicié, mais si vivifiant, de la capitale vietnamienne. Grand ouf de soulagement, j'ai failli paniquer !



Depuis la gare routière de Vientiane au Laos, nous embarquons, en fin d'après-midi, dans un bus un peu pourri en direction de Hué. Nous devons nous allonger dans une sorte de couchette-capsule que je déteste en général dans une position bâtarde mi-assise, mi-couchée. Le dossier devant moi est défectueux et repose carrément sur mes tibias. Je décourage vite son occupant en bougeant sans cesse les jambes. Presque à bout de nerfs, celui-ci part à la chasse d'une autre place. J'en profite pour tenter de relever le siège, mais, tout à fait involontairement, le casse encore davantage. Je suis désormais à mon aise, les gambettes bien tendues, et peux piquer un roupillon réparateur. Chantal n'a pas ma chance et doit faire avec un fauteuil récalcitrant à tout changement de position. Elle n'a pas non plus la place nécessaire pour s'étendre complètement. Résignée, elle finit malgré tout par s'assoupir. Une grosse envie me réveille et me force à aller demander au conducteur de s'arrêter. Nous avons en effet commis l'énorme erreur de voyageurs débutants de boire une grande Beerlao à l'hôtel juste avant de partir ! À contrecœur, le chauffeur s'exécute. Profitant de l'occasion, la majorité des hommes descend et m'accompagne dans le fossé. Ça fait du bien ! Alors que nous venons de nous rendormir, le bus stoppe devant une gargote. L'heure du diner a sonné ! Comme souvent dans les « restaurants routiers » d'Asie, les plats relativement chers sont généreusement servis. Ce soir, en plus, ils sont bons ! Donc, on en profite...

En cours de trajet, le car s'arrête de nombreuses fois pour charger d'encombrants paquets dans ses soutes et sur le toit. Avec tout ce ramdam, on dort peu. Quelques hectomètres avant la douane, tout est sorti des coffres. Un camion charge et part avec la cargaison, tandis que le chauff-

feur et des acolytes commencent à démonter un truc sous le bus au niveau des roues arrière. Ils nous demandent de passer la frontière à pied. Ils nous reprendront plus tard. En fait, nous l'avons attendu plus de trois heures! J'avoue avoir eu, le temps d'un instant, la trouille qu'il ne vienne pas! Et nous qui avons laissé toutes nos affaires dedans! Tota, un jeune routard japonais, lui non plus n'est pas très rassuré et reste avec nous pour dissiper ses inquiétudes... Les énormes paquets, revenus de je ne sais où, doivent de nouveau trouver leur place dans les soutes. Plusieurs costauds arrivés en moto s'y attèlent tandis que notre patience présente ses premières lézardes. Nous reprenons finalement la route après quatre longues heures d'arrêt. Tota rigole de bon cœur! Nous aussi...

Nous avons l'incroyable surprise de voir Hué apparaitre derrière nos fenêtres bien avant l'heure à laquelle nous pensions arriver. Dans ce sens-là, pas de problèmes : on prend! Débarqués en compagnie de Tota je ne sais où, mais en ville tout de même, nous montons dans un taxi qui passait par là pour qu'il nous emmène jusqu'à l'hôtel. Nous retrouvons celui-ci avec une joie partagée, puisque la jeune femme qui nous reçoit semble nous reconnaître ! Notre dernier séjour ici date pourtant de bientôt sept ans! Nous en avons d'ailleurs gardé un souvenir ému : celui des confitures faites maison ! Trop bonnes!... J'espère qu'elles le seront encore cette fois. En tout cas, l'accueil nous réjouit toujours autant, surtout avec l'assiette de papaye et le thé glacé qui nous sont offerts.

Après une nuit de vrai sommeil, nous partons en direction du marché, de l'autre côté du fleuve. Pour cela, après avoir longé un instant la Rivière des Parfums,

nous empruntons le fameux pont Clemenceau, appelé aujourd'hui Trùng Tiễn, d'architecture Eiffel. Nous avons de la chance. Un groupe de dames vêtues de la robe traditionnelle vietnamienne en soie, l'áo dài, et du cultissime chapeau conique, le nón lá, prend la pose devant un photographe qui se sert des poutres métalliques comme arrière-plan. Nous profitons de l'aubaine pour les immortaliser. Ravies, elles nous prient de nous joindre à elles, ce à quoi nous nous plions chacun notre tour avec grand plaisir.

Sur le marché, nous trainons d'étalage en étalage. L'ambiance plutôt bon enfant nous incite à mitrailler. À ma demande, une vieille dame à qui je viens de rendre son gobelet tombé à terre pose gentiment. Je lui montre le résultat sur mon appareil. Plus loin, une poissonnière attrape ma main libre avec ses paluches mouillées et, en me regardant bien dans les yeux, me sort quelques phrases qui font rire aux éclats toutes ses copines vendeuses. Je rigole moi aussi de bon cœur avec elles. Je n'ai évidemment rien compris, même si je me doute un peu de quoi elles causent. À quelques pas devant moi, Chantal assiste à la scène, amusée.

À Hoi An, un taxi nous fait signe de monter. Je sais que nous avons environ deux kilomètres à effectuer et connais le prix d'une telle course. Le chauffeur met son compteur en route lorsqu'il redémarre et nous dépose à l'entrée de l'établissement. Son appareil annonce 29,5 (en fait, vingt-neuf-mille-cinq-cents dongs, mais ça, je le sais). Quand il aperçoit le billet de cinquante-mille dongs que je lui tends, le conducteur me regarde droit dans les yeux avec un sourire un peu narquois et me pointe du doigt le montant affiché. deux-neuf-cinq m'épèle-t-il, en omettant bien

évidemment la virgule ! Ben voyons ! Dix fois le prix indiqué soit onze euros trente au lieu de un euro treize ! Là encore, on a l'air de confondre trop facilement les coûts d'un village vietnamien avec ceux d'une ville européenne ! Après dix bonnes minutes d'une tractation terminée dans la réception de l'hôtel, je ne règle que mon dû. À son grand désappointement. Il a tenté avec nous, mais a perdu. Et dire qu'il gagne certainement quelques fois avec d'autres ! Ça laisse songeur sur la nouvelle mentalité des Vietnamiens dans les endroits touristiques...

Pour notre bière apéritive, nous nous installons sur les quais du port à la terrasse d'un bar déjà présent lors de notre premier passage à Hoi An. Le même patron, qui doit avoir aujourd'hui près de soixante-dix ans, dépose devant nous deux grandes bouteilles de Tiger bien fraîches. Chantal sort de son cabas les cacahuètes qui vont avec. La sono diffuse invariablement du Georges Brassens. Comme il y a presque vingt ans !

Lorsque nous arrivons en vue de nos vélos prêtés par l'hôtel, deux dames sont en train de se tirer le portrait juste à côté d'eux. L'une d'elles dépose même son sac dans le panier du mien pendant que l'autre la mitraille. Quelques instants plus tard, la mannequin remonte la béquille et part le plus naturellement du monde ma bécane à la main. Heureusement, Chantal qui avait un pressentiment la surveillait et lui saute sur le paletot aussitôt. Gênées, les deux dames apparemment vietnamiennes nous expliquent qu'elles l'empruntaient juste le temps d'une photo un peu plus loin. Les ayant vues faire, nous avons tous les deux

beaucoup de mal à les croire, même si nous savons que les Asiatiques s'approprient rarement le bien des autres...

Le car dans lequel nous nous installons sent le neuf. Les sièges confortables des capsules s'abaissent et se relèvent sans difficulté, les toilettes ressemblent à s'y méprendre à celles d'un Airbus dernière génération et la clim ne congèle personne. En résumé, le véhicule qui nous emmène jusqu'à Ninh Binh surclasse de loin tous les bus dans lesquels nous avons pris place depuis que nous voyageons. Ça fait bien plaisir ! Et, en cours de trajet, aucun problème de changement de roue, de démontage du moteur ou de chargement de bagages. Tant est si bien que le chauffeur nous largue à 4 h du matin sur le bord de la route à l'entrée de Ninh Binh. Nous nous retrouvons ainsi dans la nuit noire et la fraîcheur avec une jeune Rennaise de vingt-deux ans. Ce n'était pas franchement prévu comme cela. Tout près, un taxi attend, sûr de notre décision. Et il a raison le bougre ! Nous n'allons tout de même pas poireauter jusqu'au lever du jour dans un carrefour perdu au milieu de nulle part ! Résignés, nous montons tous les trois dans sa voiture et fonçons sur Tam Coc à une petite dizaine de kilomètres. Il nous dépose devant l'hôtel que nous avons réservé simplement à partir de ce soir. Le réceptionniste que nous venons de tirer de son sommeil nous propose la chambre à cinq euros pour le restant de la nuit. À ce tarif-là, on accepte, on dit bonne continuation à la jeune fille dont j'ai oublié le prénom et on grimpe au sixième se coucher. Nous nous réveillons juste à temps pour profiter du petit-déjeuner inclus.

Pour nous rendre à Hang Mua depuis Tam Coc, nous devons emprunter une piste à la limite du praticable. Je

crois que Chantal m'en veut encore de l'avoir fait passer par là. Au bout de quelques kilomètres, nous arrivons enfin sur le site et garons nos vélos à l'entrée de ce qui est en train de devenir une sorte de parc d'attractions. Après la visite d'une minuscule grotte au pied de l'escalier, nous attaquons les premières des 500 marches qui montent jusqu'au belvédère. Pour aller photographier un pagodon en haut de l'un des pics, je laisse Chantal souffler au bas de ce second escalier. Avant d'entamer ma prise de vue, je dois d'abord bouillir plusieurs minutes en attendant qu'une pin-up asiatique en finisse avec ses selfies. D'ici, le panorama sur la vallée est déjà fabuleux. Qu'en sera-t-il tout à l'heure au sommet du plus haut ?

Ma série terminée, je redescends rejoindre Chantal que je trouve en pleine discussion avec un couple de jeunes Français. Je reconnais leurs visages, mais, sur l'instant, ne me rappelle pas où nous les avons rencontrés. Pas étonnant venant de ma part, dois-je dire, j'ai l'habitude ! Me voyant embarrassé, Chantal accourt à mon secours et me présente Margot et Jean-Ba, nos voisins de chambre de Koh Lanta à qui nous avons donné quelques bouquins avant de quitter l'île. Tout contents de nous retrouver, nous parlons tant que nous ne nous apercevons même pas gravir les dernières volées de marches qui débouchent sur le belvédère ! À peine essoufflés, nous admirons le paysage qui s'étend à nos pieds. Et quelle vue, les amis ! Nous sommes cernés de toutes parts par les pics karstiques encapuchonnés de végétation. Au pied de ceux-ci s'étalent les rizières, elles-mêmes sillonnées par la rivière aux courbes harmonieuses sur laquelle on devine la file des embarcations de touristes. Le soleil qui décline magnifie encore plus, si c'est possible, la splendeur de la vision. Tout en discutant, nous redes-

condons tranquillement sur terre. Et même sous terre, puisque nous allons nous rafraîchir les pieds en marchant dans le cours d'eau souterrain de la fameuse grotte Hang Mua. Quand je dis nous, il faut bien évidemment comprendre nous, les garçons ! Les filles ont préféré nous attendre les petons bien au sec ! Bref, le soir approche. Nous nous souhaitons plein de bonnes choses pour la suite et remontons sur nos engins respectifs : les jeunes sur leur moto, les vieux sur leurs biclous. Le monde est beaucoup trop « injuste » !

Pour clôturer cette journée de belle manière, nous allons boire une bière dans le bar branché juste à côté de l'hôtel qui a ouvert il y a moins de trois mois et où les places portant nombreuses sont prises d'assaut par les jeunes et moins jeunes venus de tous les coins de la planète. L'ambiance très sympa et la bonne bière pression nous décident à tenter la nourriture. Entre les serveuses, le barman, la mamie, sa sœur, le cadet, sa femme, l'ainé et les enfants qui nous amènent nos assiettes, cela fait du monde. Hormis les deux frères qui semblent mener l'affaire, personne ne parle anglais, ce qui crée parfois des situations cocasses avec des clients qui n'arrivent pas à se faire comprendre et doivent se coltiner des trucs qu'ils n'avaient pas commandés. Mais la gentillesse de cette famille locale gomme à elle seule toutes leurs petites erreurs. Ce soir, il ne reste aucune table de libre...

Le dernier matin, tandis que nous nous rassasions des fruits de la passion, pastèque, mangue, mandarine, banane et rambutan du petit-déjeuner, l'adorable serveuse Thâm qui nous a bichonnés durant tout le séjour nous demande la permission de se prendre en photo avec nous.

Elle non plus ne parle pas un mot d'anglais, mais s'occupe malgré tout d'étrangers tous les jours. Incroyable!

Le bus dans lequel nous étions pour une fois assis et non couchés nous dépose en plein centre du quartier historique de Hanoi, tout près du lac Hoan Kiem. En tirant nos bagages sur des trottoirs tellement encombrés qu'ils en sont presque impraticables et en suivant notre instinct, nous dénichons seuls le chemin de l'hôtel de Rodolphe, un Français rencontré il y a trois ans à Don Khong au Laos. Je lui ai envoyé plusieurs mails depuis pas mal de temps pour l'avertir de notre arrivée cet après-midi. Marié à une Vietnamiennne et bientôt papa, il gère cet établissement depuis quelques mois. Nous le trouvons derrière son bureau lorsque nous pénétrons dans le hall de ce bel hôtel. L'émotion des retrouvailles passée, nous montons visiter les chambres et laissons les gros bagages à la réception. Les grandes pièces très claires et décorées avec goût donnent sur la rue de la cathédrale ou sur une autre, très calme. Nous avons posé nos petits sacs à dos dans un coin, mais Rodolphe nous demande de les reprendre avant de descendre. Tiens ! Elle n'était pas pour nous celle-là ? À la réception, sa femme nous sert une tasse de café et quelques gâteaux. Le temps passe et nous discutons toujours assis dans le canapé. La soirée va bientôt débiter lorsque nous devinons enfin que rien n'a été prévu ici pour nous loger. Pour nous qui souhaitions nous rafraichir un peu, c'est une véritable douche froide. Nous tombons des nues. Nous avons bien compris que les prix ne rentraient pas forcément dans notre budget, mais nous avons fait le choix d'y rester quelques nuits, au moins pour faire plaisir à Rodolphe qui nous avait constamment tenus au courant de

ses longues transactions. D'où mes nombreux mails pour l'avertir de notre arrivée!

Le jour est en train de tomber lorsque nous nous mettons en quête d'une chambre. Sans nous poser de questions, nous partons directement vers le quartier où nous avons passé tous nos précédents séjours. Mais en cette heure tardive d'un dimanche soir et comme nous nous y attendions, tous les hôtels affichent complet. Nous en dégotons malgré tout une dans un établissement luxueux, au cas où, mais poursuivons tout de même notre recherche un peu plus loin. Et dire que j'aurai pu en réserver une à notre convenance, tranquillement, il y a seulement quelques jours! Il fait nuit lorsque nous en trouvons enfin une à un prix satisfaisant dans une petite auberge référencée dans le Guide du Routard. Nous la prenons sans aucune hésitation. Après quelques manipulations du jeune réceptionniste sur son ordinateur, nous pourrions même la garder le temps de notre séjour dans la capitale. Délivrés d'un poids, nous retournons chercher nos bagages chez Rodolphe, à un kilomètre de là. Il semble soulagé qu'on ait trouvé quelque part où dormir. Nous nous quittons en nous promettant d'aller dîner ensemble un de ces soirs.

Dès le petit-déjeuner terminé, nous partons d'un pas décidé à l'assaut de la ville. Quelques centaines de mètres plus tard, un marché de rue se profile à l'horizon. Chantal qui me suit ne prête pas attention à la moto qui arrive en sens inverse. De son côté, la conductrice n'est guère plus vigilante malgré la présence de sa petite fille coincée entre ses jambes. À l'évidence plus concernée par ses éventuels achats que concentrée sur son pilotage, elle prend par mégarde une bretelle du sac de Chantal dans son guidon

avant de pouvoir s'arrêter quelques mètres plus loin. Éberlué, j'ai tout de même eu le temps d'apercevoir ma femme faire un tour sur elle-même les bras en l'air et s'étaler de tout son long au milieu de la rue et de son trafic. Je me précipite sur ses lunettes qui ont valdingué dans la foule et m'en reviens tancer la jeune dame. Pendant ce temps, des passants ont aidé Chantal à se relever. Je peux le dire maintenant : plus de peur que de mal. Mais quelle gamelle, les amis ! Visuellement superbe ! Et quelle trouille pour nous trois !

Du coup, nous allons prendre un verre de jus de canne à sucre dans un petit bar de trottoir, assez proche de l'hôtel et tenu depuis des années par la même mamie. Nous lui montrons les photos de nous d'un séjour précédent en train de siroter son succulent breuvage. À voir son sourire et ses révérences, nous devinons son plaisir. Dommage que nous ne puissions pas nous comprendre!...

Le lendemain, nous allons visiter le Musée des Beaux-Arts. Devant l'entrée, Chantal s'aperçoit qu'elle a oublié son écharpe en chemin lorsqu'elle a ôté son sweat-shirt. Elle fait demi-tour et la retrouve sans problème à l'endroit précis où elle l'avait posée une vingtaine de minutes plus tôt. Heureusement que nous sommes en Asie ; en France, elle aurait pu faire une croix dessus !

Le Vietnam nous plaît toujours autant. Du moins, dans sa moitié nord. J'ajouterais d'ailleurs qu'il figure tout en haut de nos préférences asiatiques. J'aimerais aussi souligner que, contrairement à ce que nous entendons souvent, nous trouvons les gens plutôt ouverts et

sympas. En plus, pour nous Français, la nourriture parfumée et variée constitue un argument de poids au bon déroulement du séjour.

Même à vouloir rattraper le temps perdu, le Vietnam n'a pas encore vendu son âme au diable.



Laos

Ce matin, vers six heures, c'est la pluie qui nous réveille. Il tombe des cordes.

Dans la buanderie qui jouxte notre chambre, toute la famille est en train de commencer sa journée de travail. Et pour bien débiter, tous se raclent profondément la gorge pour ramener LE crachat, celui qui va libérer les bronches et faire que la journée soit bonne. Ne l'ayant apparemment pas trouvé, le décrassage dure, dure... Finalement, nos réveils-voisins ayant bien rempli leur fonction, nous nous levons pour ne plus les entendre !

Pour nous rendre en bus à Luang Prabang, nous avons opté pour la formule VIP qui promet plus de sécurité. Nous n'allons pas regretter notre choix, car, en plus de son confort, le véhicule est équipé d'étonnants rideaux de dentelle aux fenêtres et d'icônes peintes partout dans la cabine du chauffeur !

Après peine le trajet entamé, un steward passe, comme dans les avions, distribuer des bouteilles d'eau fraîche et des sachets de gâteaux ! Il offre même le journal à ceux qui le désirent...

Après cinq heures de route, à peu près à mi-chemin, l'excellent conducteur nous arrête devant une bicoque qui sert de restaurant. Les repas sont en effet compris dans la formule.

Le soleil a disparu depuis longtemps lorsque nous arrivons à Luang Prabang. Et c'est dans la nuit noire que nous partons en tuk-tuk en quête d'un hébergement. Peu après, nous nous retrouvons dans une belle chambre avec frigo, télé et table dehors d'un petit hôtel bien calme situé près d'un temple. Chantal a oublié sa polaire dans le taxi. Tant pis !

Il n'est pas encore huit heures lorsque nous terminons nos petits-déjeuners et que nous décidons de nous rendre par le Mékong jusqu'aux grottes de Pak Ou à trente-cinq kilomètres de là.

La longue embarcation qui nous emmène avec deux autres personnes se faufile habilement à contre-courant au milieu des troncs arrachés par les pluies diluviennes des jours précédents. Après une halte dans un village « typique » spécialiste de la fabrication du whisky lao et où s'arrêtent tous les bateaux de touristes qui remontent le fleuve, nous arrivons, après deux heures de belle navigation, aux fameuses cavernes. Nichées dans la falaise, au pied du Mékong, elles abriteraient, dit-on, plus de six-mille statues de Bouddha. Nous ne les avons pas comptées, mais nous pouvons certifier qu'elles sont innombrables et de toutes tailles. Les bâtons d'encens que les fidèles font brûler dégagent un léger voile de fumée et donnent à ce lieu de pèlerinage un certain côté théâtral. Le retour vers Luang

Prabang s'effectue beaucoup plus rapidement, dans le sens du courant cette fois.

Après une nuit de sommeil dans un bon lit, nous sommes d'attaque pour partir visiter le plateau des Bolovens. Lorsque nous sommes en moto, c'est Chantal, assise derrière moi, qui porte mon sac photo sur le dos. En balade, c'est-à-dire sans l'ordinateur ni les petites babioles, il ne pèse plus que six kilos. Ce sac, je le traîne en permanence. Mais en scooter, c'est Chantal qui s'y colle et pas forcément de bonne grâce ! Je ne la renseigne donc absolument pas sur ce que nous allons voir aujourd'hui. Le loueur nous a gracieusement donné une carte succincte et mal imprimée de la région. Mais elle suffira.

Des casques bien cabossés sur la tête, nous sillonnons une magnifique contrée. Nous nous arrêtons admirer la cascade la plus haute du Laos et d'autres chutes d'eau tout aussi impressionnantes. Lorsque nous traversons des villages, nous faisons une halte s'il y a un marché. Les étals y sont encore plus hallucinants que dans les villes. Ici, des grenouilles frites et fendues en deux ; là, de gros criquets grillés et empalés sur une baguette de bois ; là-bas, plein d'autres insectes et vers bien gras eux aussi en brochette... En ce qui nous concerne, même si les autochtones ont l'air de se délecter de ces plats, nous n'achèterons que de vulgaires bananes et de l'eau !

Là où ça se corse, c'est lorsque le goudron s'arrête pour laisser place à une piste complètement défoncée tracée dans la forêt. J'étudie ma carte et me rends vite compte que je me suis paumé. Grâce à ma boussole, je sais que je vais dans la bonne direction, mais rien n'indique sur le plan que

je dois rouler sur la terre. Chantal, pas très rassurée, commence à trouver le sac un peu lourd !

Nous évoluons maintenant dans des lieux retirés où la visite d'un étranger doit être rare. Dans les hameaux où nous nous arrêtons soulager nos fessiers meurtris, les enfants nus arrivent toujours en premier en nous réclamant des stylos (quelques touristes doivent tout de même passer par là de temps en temps !), suivis quelques instants plus tard par les femmes au torse dénudé. Nous avons ainsi l'impression de nous retrouver en plein documentaire, alors que nous venons de quitter le goudron, il y a simplement une dizaine de kilomètres.

Nous resterions des heures avec ces gens, mais, je ne l'ai pas dit à Chantal, nous devons être à une bonne centaine de kilomètres de Paksé que j'aimerais rejoindre avant la nuit. La piste est tellement défoncée que, par moments, j'ai la sensation de faire du moto-cross. Chantal a du mal à tenir son équilibre derrière moi. À trop vouloir se pencher pour regarder le chemin, elle déstabilise la machine. Au bout d'une vingtaine de kilomètres, je retrouve avec un plaisir non feint et le bitume et mon sens de l'orientation. Nous passons à proximité d'une cascade répertoriée sur la feuille chiffonnée qui me sert de carte. Je sais désormais qu'il nous reste quatre-vingt-cinq kilomètres pour rallier la ville.

Le réservoir de la moto est vide. Alors que le moteur se met à tousser, nous avons la chance de croiser une dame adorable qui nous fait le plein à l'aide d'un tuyau et d'un entonnoir. Nous nous arrêterons encore une ou deux fois, au grand dam de Chantal qui en a plus qu'assez du sac sur les épaules. En plus, en descendant de moto, elle se brûle malencontreusement le mollet avec le pot d'échappement. Il va

être temps qu'on arrive ! La nuit vient tout juste de tomber lorsque nous entrons dans Paksé : 215 kilomètres indique le compteur de la vaillante bécane !

Une heure après être partis de Champassak, nous atteignons le Vat Phou. Nous avons musardé en chemin, mais nous ne le regrettons absolument pas, tant ça valait la peine. Il fait déjà chaud lorsque nous parvenons aux ruines du palais. Les escaliers qui montent au sanctuaire sont bordés de frangipaniers aux fleurs odorantes. Nous sommes en train de grimper quand un bruit sourd juste derrière moi me fait sursauter. Un serpent long d'environ deux mètres vient de se jeter depuis sa branche d'arbre sur un gecko qui guettait un moustique. Nous restons là un bon bout de temps à étudier la manière dont le reptile s'y prend pour tuer sa proie. Patiemment, il maintient la tête du lézard dans sa gueule tout en l'enserrant de son corps jusqu'à l'étouffement avant de se faufiler dans une anfractuosité toute proche pour, nous le pensons, digérer tranquillement son trophée.

Un premier tuk-tuk nous emmène à l'embarcadère où une pirogue à moteur nous fait traverser le fleuve dont la largeur à cet endroit doit tutoyer le kilomètre. Après avoir poireauté vingt minutes, une seconde moto-taxi nous conduit au carrefour de la grand-route quatre kilomètres plus loin. Après une nouvelle attente de plus d'une demi-heure, un véhicule déjà plein arrive. C'est un genre de fourgon pick-up climatisé, c'est-à-dire ouvert à tout vent, dans lequel les passagers s'installent comme ils peuvent dans la benne arrière. On nous pousse dedans, plus qu'on y monte.

Nous parvenons malgré tout à nous asseoir sur un banc central en ferraille. En plus des marchandises entreposées un peu partout, nous sommes entre trente et trente-cinq personnes tassées les unes contre les autres. Certains se tiennent debout sur le pare-chocs. Chantal a un morceau de métal qui lui rentre dans les genoux à chaque saccade du véhicule, autrement dit en permanence. En ce qui me concerne, je suis recroquevillé en position foetale, la pointe des fesses sur la barre de fer, les pieds sur les sacs et les rotules sous le menton. On étouffe de chaud, mais, heureusement, une bâche nous protège du soleil. Nous voilà partis pour deux heures et demie d'un voyage mémorable. Même si cela peut paraître irréel, nous nous arrêtons encore et encore pour que d'autres passagers revenant du marché avec des tonnes de marchandises puissent se coller à nous. Un vieux papy complètement coincé a résisté le plus longtemps qu'il a pu, mais, n'y tenant plus, a fait stopper l'Objet Roulant Non Identifié (!) pour s'en extirper avec grande difficulté et continuer son chemin à pied...

Après quelques haltes supplémentaires pour un ravitaillement en brochettes de criquets que nos voisins engloutissent en un clin d'œil, nous arrivons enfin à l'embarcadère. Descendus pour nous dégourdir les jambes (c'est un euphémisme), nous traversons une nouvelle fois le Mékong pour atteindre finalement Don Khong. Le fourgon dans lequel nous sommes remontés un peu moins nombreux mettra encore une heure et demie pour parvenir au village où nous souhaitons loger. L'île n'est pourtant pas si grande que ça, mais il aura fallu auparavant déposer toutes les autres personnes devant chez elles et débarquer les sacs et colis empilés et dans la cabine et sur la galerie au-dessus de nos

têtes ! Lorsque nous arrivons, cela fait plus de quatre heures que le gros tape-cul nous trimbale !

Nous n'en avons pas terminé pour autant, car nous voilà, chargés comme des mules, à chercher un endroit pour dormir. De trop nombreuses centaines de mètres plus loin, la chance nous sourit enfin. Pour quelques dollars, petits-déjeuners compris, l'immense chambre que nous venons de louer est située au rez-de-chaussée d'une élégante maison traditionnelle en teck. Un adorable vieux monsieur qui parle très bien le français nous y accueille. Je sens déjà qu'on va bien se plaire.

Les gens d'ici sont très pauvres, mais d'une gentillesse extrême. Un exemple : en remontant sur la moto après nous être arrêtés prendre des photos, je m'aperçois que j'ai le pneu avant crevé. Catastrophe ! Le village le plus proche est à cinq ou six kilomètres de là. Je n'ai pas encore fait dix pas en poussant l'engin qu'un homme nous appelle d'une cabane sur pilotis délabrée qu'on croyait inhabitée. Il examine le boudin, s'en va et revient quelques instants plus tard avec tout le matériel pour réparer. Il a démonté la roue, sorti la chambre à air, cherché le trou dans un seau d'eau, râpé le caoutchouc, mis de la colle, fixé la rustine, posé dessus quelques minutes une sorte de charbon ardent qu'il a eu un mal fou à allumer, remonté la roue et enfin regonflé le pneu avant d'aller rouler quelques mètres pour voir si tout allait bien. Lorsque je lui demande combien je lui dois, il ne réclame que l'équivalent de quarante centimes d'euro. Pour une fois, nous laissons bien plus tant la gentillesse et le sérieux de ce monsieur l'ont mérité.

Et nous repartons fringants. Quelques kilomètres plus loin, c'est la panne sèche ! Le moteur cale... juste à l'entrée d'un village. Nous n'avons que quelques dizaines de mètres à pousser pour trouver de l'essence. On peut dire que nous sommes vernis aujourd'hui...



Après avoir fait estampiller nos passeports aux douanes thaïlandaises de Chiang Khong, une pirogue de quelques places qu'ils appellent ici ferry traverse le Mékong pour nous débarquer deux minutes plus tard sur la terre laotienne. Apparemment, Chantal souhaitait rester en Thaïlande puisqu'en montant dans le rafiot, déséquilibrée par son sac à dos, elle a raté son enjambée et s'est affalée dans la barque en s'égratignant tout le devant du tibia. Bienvenue au Laos !

Le tampon d'entrée et les visas laotiens en poche, un taxi nous emmène au port où un long bateau d'environ quatre-vingts places nous attend. Nous devons patienter deux heures avant qu'il ne lève l'ancre. Nous avons oublié qu'ici la première chose à apprendre est de savoir garder son flegme en toute circonstance. L'embarcation étant trop chargée, il a fallu obtenir le consentement d'une personne, certainement haut placée puisqu'injoignable, pour permettre à une seconde d'appareiller.

La croisière débute enfin. Le Mékong, fleuve mythique s'il en est, est une vraie « route » qui sert à l'acheminement des denrées et des biens de consommation modernes vers les lieux les plus reculés.

Après une nuit à Pakbeng, nous devons, comme la veille, attendre que les instances autorisent un second bateau pour pouvoir embarquer tout le monde. Lorsque nous partons enfin, le ciel est limpide, débarrassé de sa nébulosité matinale. Le spectacle offert par les divers paysages traversés est saisissant de beauté, peut-être encore plus qu'hier. Le cours du fleuve est déchiré par d'énormes rochers acérés que le slow boat effleure à nous faire peur. Par rapport à un voyage précédent où nous avons navigué dangereusement au milieu d'arbres déracinés, le Mékong cette fois-ci ne

charrie que de rares carcasses d'animaux gonflées par un long séjour dans l'eau et... un cadavre humain tournoyant sur lui-même, pris dans un tourbillon. L'ambiance à bord perd d'un coup de son intensité !

Le soleil est en train de se coucher lorsque le bateau accoste à Luang Prabang. L'absence de quai et la fragile planche branlante qui fait office de passerelle de débarquement effraient Chantal qui ne tient pas à renouveler son acrobatie d'hier et piquer une tête dans le fleuve, elle qui ne sait pas nager !

Une suée plus tard, nous frappons à la porte de la gues-thouse en teck que j'avais réservé depuis Chiang Rai quelques jours auparavant.

Pour le réveillon de Noël, nous avons rendez-vous avec Fabrice et Azy, un couple franco-canadien rencontré durant la croisière. Il fait un peu frisquet lorsque nous nous installons dans un jardin au milieu d'une décoration de lumières réussie. L'ambiance dans le restaurant est sympathique, même si quelques Chinois en gogouette viennent nous importuner gentiment. Tout en surveillant la cuisson des morceaux de viande sur notre barbecue et en sirotant une Beerlao, nous en profitons pour faire plus ample connaissance. Quelle n'est pas notre surprise lorsque nous constatons que Chantal et Fabrice sont nés le même jour (mais pas la même année, malheureusement pour Chantal) et qu'Azy, du signe Bélier comme moi, est Irannienne d'origine, tout comme notre beau-frère ! Nous étions donc faits pour nous rencontrer. Nous leur souhaitons beaucoup de bonheur, eux qui se marieront l'an prochain.

Entre rigolades et bonne humeur, ce réveillon à douze euros pour deux restera un excellent souvenir...

La musique forte d'un restaurant voisin nous accompagne au moment de nous endormir...

Pour nous rendre dans un village tout près, nous devons traverser un pont en bois. Peu rassurée, Chantal a du mal à maintenir son vélo sur les trois planches prévues à la circulation des cyclos. Sans regarder autre chose que sa roue, elle y parvient après une bonne suée. À l'entrée du hameau, nous croisons un groupe de jeunes filles en costume traditionnel. Intrigués, nous les suivons et prenons un chemin de terre qui débouche dans un champ. Là, des centaines de personnes en rang se lancent, deux par deux, une sorte de balle de tennis pour se souhaiter longue amitié. Sans le vouloir, nous venons de débarquer en pleine célébration du Nouvel An hmong. C'est le moment de l'année où les jeunes gens se font des avances. Les demoiselles s'envoient la pelote entre elles. Les garçons, ayant repéré la femme de leurs rêves, s'approchent et demandent à recevoir la balle. La jeune fille peut refuser poliment, mais accepte le plus souvent. Après quelques lancers, une amitié peut débiter. Et plus les jets sont nombreux, plus le mariage est imminent ! C'est la coutume ici. Tous arborent des habits traditionnels chatoyants. C'est un ravissement pour les yeux. Mon appareil photo me fait quelques frayeurs en ne voulant pas déclencher à plusieurs reprises. Les cinquante-mille clichés qu'il a pris sans rechigner jusque là commencent peut-être à lui peser. Je prie pour qu'il ne me lâche pas maintenant.

Les femmes sont parées d'un gros nœud ouvragé dans le dos et d'une coiffure à pompons ou bien ourlée d'une frange de perles surmontée d'un boa en plume. De petite taille, elles sont souriantes et fières de se voir ainsi photographiées. Les hommes, également à l'allure de modèle réduit (je me sens grand ici !), portent un gilet noir orné de perles de couleur criarde et de pièces en argent. Certains, et nous nous en amusons, sont affublés de lunettes de soleil branchées et d'une casquette dernier cri. Sur une scène posée à même le sol, des danses exécutées par des enfants ou des ados sont entrecoupées de discours qui ont l'air d'ennuyer une foule peu attentive. Peut-être sont-ce des exhortations politiques du parti communiste dont on voit le drapeau flotter avec celui du pays aux façades et fenêtres des maisons. Les stands de loterie, de jeux d'argent où les paris sont de mille kips, de fléchettes avec ballons à éclater, de buvette, de nourriture, donnent à ce Nouvel An hmong des allures de kermesse qui va durer plusieurs jours. Nous y retournerons d'ailleurs le lendemain.

Nous gagnons la gare routière, assez éloignée du centre, en tuk-tuk et découvrons notre bus VIP un peu décati. VIP, il l'a certainement été, mais il y a longtemps. Sur le billet qu'on nous a remis, à côté du prix, on peut lire les prestations incluses : air conditionné, confort, repas, snacks, toilettes, TV... Une fois installés à nos places numérotées (au feutre sur le côté), les jambes repliées, car ne passant pas sous le siège de devant (le plancher est, je ne sais pour quelle raison, nettement relevé), le car démarre enfin pour s'arrêter deux cents mètres plus loin faire le plein. Cela prend vingt longues minutes. Heureusement, avec la fraîcheur matinale, il fait bon dans le véhicule. Le

paysage qui défile durant un petit quart d'heure est joli. Arrive un premier village avec ses stands de nourriture. Près de l'un d'eux, le bus stoppe plus de vingt minutes pour charger quelques sacs de riz. Le soleil commence à chauffer. Moi aussi, d'ailleurs. Je m'éclipse quelques instants pour aller chercher de l'eau. C'est le moment précis où le conducteur décide de remettre les gaz. Je n'ai que le temps de remonter par la porte qui ne ferme pas. Remettre les gaz n'est pas le terme exact. Le bus se traîne plutôt lamentablement à vingt kilomètres à l'heure sur la route sinueuse. En plus, la chaleur devient rapidement pénible avec une climatisation défaillante. Nous effectuerons donc tout le trajet dans un four. Le jeune préposé aux tickets distribue à chacun un sachet ultra gonflé contenant d'après la photo sur le paquet un gâteau au chocolat. Même Chantal n'y touchera pas, c'est dire ! Il nous servira à appuyer nos genoux contre le siège devant nous et à nous protéger des chocs... En plus des virages et de la chaleur, la route en très mauvais état rend le voyage très éprouvant. Quelqu'un essaie bien d'ouvrir le panneau d'aération au-dessus de nous, mais il est si déglingué qu'il ne tient pas et a une sérieuse tendance à vouloir s'envoler. Je réussirai à résoudre le problème en y coinçant une bouteille d'eau. Tout le monde me remercie... À 15 heures, le chauffeur nous débarque dans une cantine où des serveuses aussi souriantes que madame Thatcher nous remplissent les bols d'une soupe au poulet sans viande. Elles feraient mieux de l'appeler bouillon, ce serait plus juste. Le bus reprend la route truffée de nids d'autruche à la vitesse folle de trente kilomètres à l'heure. Il n'a pas supporté !... Nous voilà de nouveau arrêtés sur le bord de la chaussée, le conducteur et ses acolytes allongés sous la carcasse, une clé à pipe dans chaque main. Ils en ressortent imbibés d'huile usée et décident de changer la bat-

terie. Le jour est en train de tomber et nous n'avons parcouru que la moitié du trajet lorsque nous repartons ! Heureusement, les paysages traversés sont de toute beauté. Des pitons karstiques impressionnants de hauteur remplacent progressivement les montagnes recouvertes de forêts vierges. La lumière déclinante ajoute encore un peu plus de cachet. Soudain, la jeune fille assise à côté de nous se retrouve les pattes en l'air. Damned ! La banquette de deux places qu'elle occupait vient de se décrocher et de se renverser sur les deux Allemands derrière elle. On tente, malgré les soubresauts incessants du bus, de le refixer au sol. Chose qui se révèle impossible, toutes les vis ayant rendu l'âme. La jeune fille partie s'installer à l'autre bout de la cabine surchauffée nous laisse avec le siège sur les bras ! Avec l'aide de plusieurs personnes, nous parvenons tant bien que mal à le coincer, mais avec la peur constante de le voir venir s'écraser sur nos jambes à cause de la conduite sportive de notre pilote. Après avoir couru un gros risque dans un nuage de poussière pour doubler deux camions, celui-ci s'arrête seulement quelques centaines de mètres plus loin et dépose des fleurs en offrande dans un temple. Bien lui en a pris : Bouddha nous a protégés.

Après treize longues heures de cette conduite, nous nous allongeons sur notre lit à Vientiane, fatigués de n'avoir rien fait d'autre que grogner après ce bus VIP...

Lorsque nous arrivons à 15 h 30 au Wat Ho Phra Keo, la lumière est excellente pour photographier les statues disposées dans la galerie extérieure du sanctuaire. Dattant du 18^e siècle, elles sont en bronze et représentent des bouddhas en position méditative. Je me dépêche avec un Chinois chasseur d'images d'en faire le tour, car le musée va

bientôt fermer. Les rayons du soleil déclinant éclairent certaines sculptures en soulignant le relief de leurs formes parfaites. Alors que j'effectue une dernière volte autour du temple avec le Chinois, nous nous amusons tous les deux à faire râler le gardien qui veut nous mettre dehors, l'heure de clôture étant maintenant dépassée. Qu'il nous excuse, mais on s'est bien marrés !

Après la sortie petit-déjeuner-croissants du matin, nous restons à la guesthouse jusque 14 heures. Pour la suite de notre voyage, nous avons besoin de renseignements sur les formalités vietnamiennes. Nous nous dirigeons donc tranquillement vers l'ambassade qui se trouve sur la route du Wat That Luang un peu après Patuxai. En chemin, devant l'une des nombreuses banques, je retire de l'argent dans un guichet automatique ATM. Il est 15 heures lorsque le préposé aux visas nous informe qu'il peut nous les faire immédiatement, moyennant cinquante-cinq US dollars le visa. Nous avons les passeports, il se charge de photocopier les photos d'identité du document. Le hic est que nous n'avons pas les billets. Je décide donc de retourner sur la pseudoavenue des Champs-Élysées où nous avons retiré du liquide tout à l'heure. La première banque dans laquelle je m'arrête ne donne, soi-disant, pas d'argent avec la Visa. Dans la seconde, quelques dizaines de mètres plus loin, une femme s'empare de ma carte, puis me refuse la transaction en prétextant ne pas savoir comment s'y prendre alors qu'une employée compte de gros tas de dollars posés devant elle. Elle a tout de même la gentillesse de m'indiquer un autre établissement tout près qui pourra effectuer l'opération. J'arrive juste au moment de la fermeture des portes. Il est 15 h 30 et je ne peux y entrer. Découragé et

en sueur à force de galoper en tongs, j'aperçois sur le trottoir d'en face un bureau de change. Une jeune femme souriante me reçoit et m'explique qu'elle peut convertir mes kips. Je viens d'en retirer un million tout à l'heure. J'ai donc assez pour obtenir les cent-dix dollars nécessaires. La transaction effectuée, je cours comme un dératé vers l'ambassade pour y arriver seulement quelques minutes avant la fermeture. Chantal, qui commençait à douter, a heureusement rempli les papiers et cinq minutes plus tard nous quittons le bureau avec les fameux visas en poche.

La Beerlao du début de soirée me semble encore meilleure qu'à l'habitude !

La dernière journée à Vientiane se passe tranquillement en balade dans la ville jusqu'à ce que je me prenne le chou avec la réceptionniste qui souhaiterait que nous partions aujourd'hui. Sa cousine débarque en effet en début d'après-midi et elle a besoin de la chambre. Ben voyons ! Cela fait une semaine que nous sommes là, et on veut nous mettre à la porte sans prévenir avant. Première fois que cela nous arrive depuis que nous voyageons ! Breton, je lui rétorque que je ne quitterai et que je ne réglerai mon dû que lorsque nous le déciderons. Par précaution, nous allons tout de même réserver deux places pour Paksé, en bus de nuit, pour le lendemain soir, ce que nous avons initialement prévu, même sans l'incident. Ce soir, nous dormirons donc à la guesthouse. Non, mais ! Inutile de dire que nous aurons droit à des mitraillettes à la place des yeux jusqu'à notre départ. D'ailleurs, au moment de payer la note à l'heure limite pour le check-out, aucun mot n'est échangé. On me tend un morceau de papier avec un chiffre écrit dessus, je laisse les billets sur la table. Je remonte ensuite sur la

terrasse-balcon où nous demeurons le restant de la journée à attendre tranquillement le taxi qui nous emmènera à la gare routière.

C'est la première fois que nous prenons un sleeping bus. Il s'agit d'un autobus à impériale sans un siège, mais avec des cabines de chaque côté du couloir central. Sur le matelas ferme, mais suffisant, deux passagers peuvent tenir. C'est bien pour nous, un peu moins pour les personnes voyageant seules qui doivent partager leur couche avec un inconnu. Un oreiller et une couverture pour dormir, une bouteille d'eau et un plat de riz pour le souper, nous voilà prêts à affronter tous les ennuis. Mais autant le trajet entre Luang Prabang et Vientiane a été un calvaire, autant celui-ci est agréable. Aucune panne ne vient perturber le parcours, tout marche correctement. De plus, la climatisation n'est pas trop forte, le chauffeur ne se prend pas pour Alonso et l'asphalte déroule son ruban, pour une fois, sans trous...

Lorsque nous ouvrons un œil, il fait jour et nous arrivons à Paksé à 680 kilomètres de la capitale. Après avoir réservé deux places pour Don Khong dans un minivan et y avoir déposé nos sacs, nous allons boire un café dans un bar à quelques mètres de là. Quand nous revenons à l'heure prévue, le taxi est déjà parti ! Coup de chance, je retrouve l'homme qui m'avait vendu les tickets. Durant notre absence, il a seulement changé tout notre barda de véhicule. Au lieu d'un minivan rutilant (enfin, presque !), nous voilà donc embarqués dans un bus pourri (enfin, presque !). Énervé, je lui ordonne de descendre nos bagages et de me rembourser ou de me facturer le parcours à moitié prix. Comme par enchantement, toutes les affaires se retrouvent

dans la minute qui suit sur le toit d'un minivan tout neuf (enfin, presque !). Il nous a tout de même fallu patienter une heure avant qu'il ne soit complet et puisse finalement démarrer.

En dernier lieu, pour atteindre l'île de Don Khong, nous devons franchir le Mékong sur une drôle d'embarcation que les locaux appellent en toute modestie ferry. À cinq adultes, plus le pilote et une moto, nous nous entassons avec nos sacs sur les deux minuscules pirogues en bois reliées entre elles par des planches disjointes... en priant le Ciel que tout se passe pour le mieux !



La chaussée, mal entretenue, défile sous nos énergiques coups de pédale. Chantal est contente : son vélo marche beaucoup mieux que celui de l'autre fois. Elle me suit d'ailleurs très facilement. L'heure avançant, la chaleur devient vite accablante. Aussi sommes-nous tout heureux d'apercevoir une presse rutilante en bordure de route. L'endroit est plutôt original, puisqu'il s'agit un petit garage où l'on répare les motos. Le sol, en terre battue, est imbibé de cambouis. En nous faisant signe de patienter, le monsieur nous fait asseoir à l'abri du soleil. Deux énormes canards restent tranquillement campés sous notre banc. La dame, toute souriante, apparaît enfin, les bras chargés de cannes qu'elle vient de cueillir dans le jardin derrière l'atelier. Assise sur un pneu usagé, elle les coupe d'abord, à l'aide d'une machette, en tronçons d'une cinquantaine de centimètres, puis les épluche et les passe dans la presse. Quelques instants plus tard, elle nous amène deux pailles et deux sachets en plastique remplis du précieux liquide dans lequel elle a pris soin de jeter de la glace en morceaux plus ou moins bien pilés. Nous nous regardons avec Chantal et, après une légère hésitation devant les glaçons douteux, faisons fi de notre trouille et aspirons goulument le jus désaltérant. C'est certain, nous saurons dans moins d'une heure s'ils étaient de bonne qualité !

Deux heures après, nous pédalons, sans aucun souci, dans une campagne écrasée de soleil.



Le bus pour Luang Prabang part exactement à l'heure prévue, juste à la tombée de la nuit, depuis la gare routière de Hanoi. Allongés sur nos couchettes, nous en avons pour plus de 25 heures, mais nous ne le savons pas encore. Et tant mieux ! Malgré le parcours sinueux, nous parvenons tous les deux à dormir un peu et le jour se lève lorsque nous atteignons la frontière. En tout et pour tout, nous ferons deux arrêts (un, tard le soir, et un autre, le lendemain midi) pour manger et ce stop à la douane. La nuit est déjà tombée quand le bus s'immobilise enfin devant la gare routière de ce gros village posé sur les bords du Mékong. Après un court trajet en tuk-tuk, nous retrouvons avec un réel plaisir la guesthouse où nous avons logé il y a quatre ans au moment des fêtes de fin d'année. Le papy qui, je crois, nous a reconnus, nous reçoit toujours aussi gentiment et nous attribue une chambre moins chère que l'autre fois. Nous y avons passé Noël et le Nouvel An et les hôtels étaient bondés durant cette période. Avec l'affluence moins conséquente aujourd'hui, les tarifs chutent pour notre plus grande joie. Pour fêter notre arrivée, nous nous installons sur la terrasse et sirotons avec délectation une Beerlao très fraîche que Chantal s'est procurée à l'épicerie du coin. Elle nous fera office de souper, car nous avons tous les deux l'estomac en compote et un gros mal de tête après toutes ces heures de transport sur les routes sinueuses de montagne. Cette nuit, nous dormirons comme des loirs...

En vélo de location, nous pédalons au hasard de nos envies : une fois un temple, une autre fois une maison coloniale retapée. Des éclats de voix attirent notre attention. Elles proviennent d'un terrain de pétanque où une partie semble particulièrement disputée. Nous garons nos

bicyclettes contre la cahute attenante et avançons jusqu'à l'aire de jeu. Un groupe d'hommes, un peu ventrus pour les plus âgés d'entre eux, est en train de mesurer avec une application tout asiatique, c'est-à-dire au jugé de celui qui est le plus important, la distance entre deux boules et le cochonnet. Le point semble crucial, car plus personne ne rigole. Pendant ce temps, un jeune garçon apporte un verre à chacun et, sans que nous puissions protester, y verse de la Beerlao sur des glaçons. Avec cette chaleur et malgré l'heure matinale (il est à peine 11 heures), nous n'avons pas le courage de broncher. Nous avalons quasiment d'une traite la bière rafraichissante. Nous n'avons pas encore roté notre goulée que déjà le serveur remplit de nouveau nos gobelets avec autorité. Chantal braque vers moi ses yeux où je lis une certaine panique. Je lui fais signe d'accepter pour ne froisser personne. Un jeune homme qui assiste lui aussi à la partie s'approche et se met à nous parler dans un français parfait et pratiquement sans accent. Il a appris notre langue à l'école et au contact des visiteurs, mais sans jamais avoir posé les pieds sur notre sol. Nous en sommes tout éberlués. Pendant ce temps, Chantal a pris son iPad et commence à filmer les joueurs de pétanque. L'un d'entre eux la voyant faire accourt précipitamment et lui ordonne sans ménagement de ranger sa tablette. Ce qu'elle fait volontiers ayant réussi à enregistrer avant qu'il ne l'aperçoive. Lorsque nous en demandons l'explication au jeune homme parlant français, il nous apprend que nous sommes à la police et qu'ils ne souhaitent pas être filmés ou photographiés durant leurs heures de travail !... N'ayant pas envie de déranger plus longtemps, nous terminons le verre que l'autre garçon a rempli pour la troisième fois et reprenons nos vélos garés contre la cahute marquée « Police » dont nous n'avons pas lu l'enseigne à notre arrivée. Sinon, nous au-

rions passé notre chemin, mais aurions raté ce grand moment. Nous essayons, dans un fou rire à n'en plus finir, de nous imaginer la scène dans un poste de gendarmerie en France...

Après avoir bu notre bière en compagnie d'une chanteuse française qui, paraît-il, « a un nom », mais que nous ne connaissons pas, nous retournons dans le même restaurant qu'hier soir. Toutes les tables étant occupées, nous nous installons avec un Lao qui nous propose gentiment de partager la sienne. Lorsque sa jeune épouse accompagnée de deux amies arrive peu après, nous nous tassons et commençons à échanger quelques mots d'anglais. Nous posons l'assiette de nems de Chantal au milieu pour que tout le monde puisse se servir aisément (ils n'en prennent en fait qu'un morceau chacun), avant de nous voir offrir, en retour, des brochettes d'œufs... avec un poussin à l'intérieur. Chantal, pas téméraire pour deux sous, refuse tout net. Poli, mais surtout pour ne pas décevoir nos hôtes qui semblent tellement heureux de nous en faire cadeau, j'accepte d'en manger un. Mais un seul ! Je m'étais pourtant promis de ne jamais toucher à ces œufs couvés qu'on rencontre également en Chine et au Vietnam. Mais devant tant d'attente, je me dois de passer à l'acte. Aussi ne suis-je pas forcément très rassuré quand je casse le haut de la coquille. Ce que j'aperçois alors à l'intérieur me fait regretter d'avoir accepté. Mais tous les yeux tournés vers moi et Chantal qui a commencé à filmer la scène m'empêchent d'arrêter là l'expérience. Prenant mon courage à deux mains, mais ne souhaitant pas voir ce que je suis en train de faire, j'enfonce la petite cuiller. D'habitude, un œuf, c'est mou, voire légèrement consistant ; cela dépend de sa cuisson. Mais cette

fois, je découvre une nouvelle sensation. C'est dur, vraiment dur. J'interroge du regard mes voisines de table. Elles me font comprendre qu'il faut y aller franchement et me servir de la cuiller comme d'un couteau pour pouvoir attraper un peu du pauvre volatile qui ne demandait qu'à courir dans la basse-cour. Moi aussi d'ailleurs, j'aurais bien aimé qu'il naisse un jour ce poussin ! Mais pour l'instant, je suis en train de lui briser le cou ou autre chose et d'en porter un morceau à la bouche, en fermant les yeux. Je ne veux surtout pas voir la crête, la tête, le bec, les ailes ou les pattes avant d'avalier. J'ai trop peur de tout dégoûter dans ma soupe ! J'entends Chantal crier de dégoût tout en continuant à filmer. Ça encourage ! Je m'étonne tout seul lorsque je me surprends à mastiquer la petite portion que je viens d'engouffrer. J'ai eu envie de la gober, mais déglutir m'a été impossible ! Je suis aussi doublement frappé par la saveur : je m'attendais à bien pire. Ça a le goût du poulet ! Goût de poisson aurait été illogique, je l'avoue. Mais je pensais avaler du fiel ou je ne sais quoi et je me retrouve à manger de la simple volaille. Me voilà un peu plus rassuré. J'ouvre alors les yeux et constate que tous mes voisins sourient de satisfaction. Ça motive ! Je trifouille donc de nouveau mon œuf, que dis-je ? mon poussin, et parviens à en arracher un autre morceau que je porte aussitôt à la bouche. J'ai hâte d'en finir. J'ai dû tomber sur les cuisses et le croupion, car la viande est plus tendre. Mais j'ai un doute : je ne sens pas les petites pattes ergotées. Je n'en saurais rien, n'ayant pas voulu étudier ce que j'avais réussi à sortir de la coquille. Deux bouchées plus tard, j'avais tout terminé. Sous les applaudissements ! J'estime les avoir bien mérités. Il ne me reste plus qu'à finir ma soupe aux nouilles et... au poulet !

Quand je me réveille le lendemain matin, je suis très, mais vraiment très heureux de ne pas avoir vomi, car lorsque je me suis couché après ce repas mémorable, je m'écoeurais tout seul en repensant à ce que j'avais osé avaler. Pour plus de sécurité, je ne renouvellerai pas l'expérience... Sauf si...

Bien installés dans notre case deux places, capitonnée, nous constatons que le bus part avec une demi-heure d'avance. Incroyable ! Qu'arrive-t-il donc aux transports laotiens ? Mais, après une dizaine de kilomètres, le voilà qui stoppe dans une autre gare routière où nous patientons durant trente minutes. Allongés sur notre matelas, nous avons du mal à nous endormir, notre insomnie étant certainement due à notre inactivité de la veille. Nous atteignons Paksé à l'heure prévue, au moment où le jour est en train de se lever sur la ville encore assoupie.

La chute de Tad Lo, sur le Plateau des Bolovens, ressemble plus à une petite cataracte qu'à une véritable cascade. L'endroit rappelle étrangement, mais en version mini, les chutes de Li Phi sur le Mékong, au niveau de Don Khône. Le soleil déclinant nous incite à reprendre la route. Je ne sais pas pourquoi, mais peut-être à cause de l'insistance du loueur ce matin, lorsque j'ai garé la moto tout à l'heure j'ai passé dans la roue avant la chaîne cadénassée qu'il m'avait donnée. Et, bien évidemment, au moment de repartir, je n'y pense plus du tout. Gag ! Heureusement pour elle, Chantal n'est pas derrière moi au moment où je me lance pour la rejoindre sur le goudron. Dès son premier tour, la roue dérape sur le gazon et me fait perdre l'équi-

libre. Je dois poser le pied à terre... avant de remettre les gaz, gros bêta que je suis. Nouvelle glissade. Ce n'est qu'à cet instant que je réagis. Je m'en veux énormément d'avoir cédé aux conseils de prudence exagérés de ce matin. Je n'avais encore jamais cadencé ma bécane depuis que je voyage. J'ai un mal fou à récupérer la chaîne qui s'est enroulée autour de l'essieu, mais j'y parviens après plusieurs jurons. Chantal, pliée de rire, accroît un peu plus mon exaspération. Plié moi aussi, mais sur la roue de la moto, je constate que le frein est touché, le câble n'étant plus du tout à la bonne place. Je ne cesse de pester contre mon obéissance imbécile. Mais la faute étant faite, il ne me reste plus qu'à tester de nombreuses fois le système de freinage avant de reprendre la route. Pas forcément très rassurée, Chantal s'assoit derrière moi en rigolant nettement moins. En frottant contre le pneu, le câble fait un léger bruit lorsque je roule. Comble de malheur, plus rien ne marche sur le compteur. Vitesse et kilométrage ne s'affichent plus. Seuls la jauge d'essence et les témoins ont l'air de fonctionner. C'est déjà ça ! Un mécanicien chez qui j'arrête au village suivant ne peut rien faire, mais m'envoie chez un de ses collègues qui ne peut rien faire lui non plus, mais qui m'envoie chez un autre de ses collègues... qui, chose étonnante, ne peut rien faire, mais qui, lui, a l'intelligence de remettre le filin en place, l'élément le reliant au système de freinage ayant fait un tour complet, entraîné par la chaîne. Constatant l'aspect désormais plus normal de la moto, je repars nettement rassuré. Il nous reste encore quatre-vingts kilomètres, deux heures au pire, avant Paksé. Le soleil devrait être alors couché. Par conséquent, pour arriver avant le début de la nuit, j'accélère un peu le rythme. Ne connaissant pas notre vitesse, nous sautons par précaution la dernière étape prévue. Heureusement, le moteur tourne comme une

horloge et Chantal est bien assise à l'arrière. Quant à moi, après une grosse montée d'adrénaline, j'ai retrouvé une certaine sérénité. En pénétrant dans la ville une heure et demie plus tard, nous avons en outre le temps d'aller sur les bords du Mékong admirer le joli coucher de soleil qui vient conclure de belle manière cette épuisante balade. Après avoir rendu, sans problème particulier, la moto et acheté nos billets de bus pour demain, nous savourons avec délectation nos Beerlao, confortablement installés à la terrasse de l'hôtel.

Entassés dans le même bus que nous, les jeunes touristes vont passer une ou deux journées sur la réputée Don Det. En effet, lors d'un voyage au Laos, ils ne voudraient manquer sous aucun prétexte ce pèlerinage où la fête s'invite tous les soirs. L'ambiance à bord n'est pas euphorique, la plupart d'entre eux pionçant avachis dans leurs fauteuils. Ceux assis sur de petits sièges en plastique dans l'allée centrale ne sont pas en reste et dodolinent de la tête. Il est vrai que, pour une fois, ils ont dû se réveiller avant 7 heures ce qui n'est pas du tout leur propension. Après une soirée souvent alcoolisée, ils ont plus l'habitude d'émerger vers 11 heures, alors qu'au Laos les autochtones se lèvent vers 5 heures. C'est-à-dire qu'ils ne voient pratiquement rien de cette vie locale pourtant si intéressante. Mais sont-ils venus là pour ça, d'ailleurs ? C'est à croire que non. Nous descendons à trois au croisement du nouveau pont pour Don Khong. Je devrais plutôt dire nous descendons tous les deux, car Alex de Dubaï s'est trompé. Il voulait, comme tous les autres, rejoindre Don Det. Mais le bus étant déjà reparti, il se résout à embarquer avec nous dans le tuk-tuk plein à ras bord de caisses de Beerlao. Chantal monte dans

la cabine avec le conducteur, Alex et moi grimpons sur le marchepied à l'arrière. Cinq minutes plus tard, le chauffeur nous dépose devant la guesthouse où nous avons séjourné. Teuk, le proprio, nous reconnaît immédiatement et nous propose une immense chambre climatisée au même prix qu'il y a deux ans. Tout heureux de nous retrouver là, nous défaisons entièrement les sacs pour les ranger dans l'armoire sur laquelle trône une antique télé qui arrive à diffuser TV5. Pour moins de sept euros, que demander de plus ?

Je rejoins Chantal pour la soupe du petit-déjeuner et restons sur la terrasse tout en bois de l'hôtel, bien abritée et ventilée, plantée au-dessus du Mékong, vaquer à nos occupations. En début d'après-midi, nous allons saluer le vieux monsieur qui nous avait logés lors de nos deux premiers séjours. Il est sincèrement content de nous revoir et je lis même une certaine émotion dans son regard un peu embué. Nous abrégeons cependant la visite pour ne pas trop l'importuner, très heureux de l'avoir rencontré, lui qui nous avait si bien accueillis dans sa jolie guesthouse en teck. Celle-ci, il vient de nous l'apprendre, subit malheureusement les attaques des termites depuis qu'elle est redevenue une maison privée. Cela nous attriste, car la demeure reste somptueuse, vue de l'extérieur.

Le matin suivant, nous nous enfonçons dans l'intérieur de l'île sur des vélos de location. Il n'est que 8 heures, mais la température nous fait ralentir l'allure. Les arrêts devant de magnifiques paysages de rizières se succèdent à un rythme qui agace un peu Chantal. Elle doit en effet souvent m'attendre en plein soleil ce qui, je l'avoue,

s'avère assez pénible. La route ne semble pas avoir été entretenue depuis des lustres, mais elle ne devrait pas tarder à l'être, car les innombrables trous ont été rebouchés avec de la pierre friable. Il en résulte des nuages de poussière importants au passage des véhicules. Ils nous suffoquent très vite et nous assèchent le gosier. Nous arrivons heureusement au village et pouvons nous ravitailler en eau auprès d'une épicière bavarde, mais adorable. Nous reprenons la boucle aux heures les plus chaudes. Seul avantage, les voitures deviennent de plus en plus rares.

Une fois les vélos garés à l'ombre, nous escaladons une colline de rochers noirs avant d'atteindre la statue d'un grand bouddha couché. À quelques minutes de là, nous pénétrons dans un hameau où la rénovation du temple vient d'être achevée. Ses nouvelles toitures illuminent, désormais, les environs. Ce sont elles que nous avons aperçues de la route et qui nous ont déviés de notre chemin. Des gamins entassés dans le pick-up d'une voiture saluent notre arrivée en nous lançant des hello à qui mieux mieux. La maitresse qui les accompagne nous apprend qu'ils danseront dans quelques jours à l'occasion d'une fête religieuse. Dommage que ce soit si éloigné de notre hôtel.

Depuis que nous avons repris la boucle, les chaines de nos vélos n'arrêtent pas de sauter sur la mauvaise chaussée. Je dois mettre les mains dans le cambouis trois fois pour Chantal et autant pour moi. J'en ai ma claque.

À l'occasion de la Fête des Lumières, nous dinons ce soir en compagnie de Danielle, l'artiste férue de feuilles et végétaux de toutes sortes et de sa fille Vinca, artiste elle-même, mais plus orientée sur la mode. Rodolphe,

un agent immobilier qui vient de tout lâcher en France pour entreprendre un long voyage, se joint à nous. La discussion, très intéressante, va bon train. Les anecdotes se succèdent et la passion de Danièle emporte l'adhésion générale. Conférencière, elle sait capter l'attention de son auditoire. Même en vacances ! Pendant la conversation, des lumières flottant sur le Mékong passent devant nous. La pleine lune brille de tous ses feux dans un ciel désormais pur. Nous accompagnons tous Danielle et Vinca jusqu'au fleuve. Elles souhaitent y déposer leurs compositions florales piquées dans une rondelle de tronc de bananier pour l'une et, malheureusement, de polystyrène pour l'autre. Teuk, le patron de la guesthouse, a fait fabriquer cet après-midi une barque sommaire en bambou qu'il aimerait également voir glisser sur l'onde, mais qui n'y parvient pas. Il demande à un batelier de l'emmener au milieu du courant pour avoir une chance de mieux effectuer la manœuvre. Vinca et Chantal (Danielle peu rassurée lui ayant confié son radeau de fleurs) montent elles aussi dans l'embarcation. Je n'en crois pas mes yeux : il fait nuit et ma femme, cette fois-ci téméraire à un point que je ne lui connaissais pas, est en train de dériver sur le cours couleur d'encre. Elle a vraiment pris sa mission à cœur. Je suis resté sagement sur les berges en compagnie de Rodolphe. Nous apercevons Teuk essayer en vain de maintenir sa barcasse à flot. Et après seulement quelques secondes de navigation difficile, le naufrage survient. Trop lourd d'un côté, le canot de bambou penche et finit par couler assez rapidement. C'est l'instant que choisissent les filles pour allumer leurs bougies et de poser délicatement les offrandes ainsi illuminées sur l'eau. Ballottées par les tourbillons du fleuve, celles-ci s'éloignent tranquillement, mais quelques minutes plus tard la brise aura raison des chandelles. Revenues sur la terre ferme, Vinca et

Chantal sont ravies ; en particulier Chantal qui a réussi à vaincre son aquaphobie. Avant de regagner nos chambres, nous demeurons encore un moment ensemble contempler les feux de Bengale se consumant sur un radeau ancré au milieu du Mékong... Que la soirée fut belle !

Dans le temple près de la guesthouse, nous tombons sur un groupe de vieilles dames en corsage blanc et jupe traditionnelle. Elles confectionnent de jolis bouquets en enfilant sur des tiges de fines fleurs immaculées embrochées sur une base en feuilles de bananier savamment pliées. Une d'entre elles se met à parler avec nous dans un français un peu hésitant au départ et beaucoup plus fluide après quelques minutes. La séance de photos les amuse beaucoup et Chantal remporte un franc succès avec son iPad en pouvant leur montrer immédiatement le résultat sur son écran. Nous avons du mal à les quitter, tellement leur gentillesse ne nous aide pas à repartir.

Nous passons nos derniers jours tranquillement, alternant promenades à pied, balades en vélo et repos sur la loggia agréable de la guesthouse. Nous effectuons un ultime tour à bicyclette dans la campagne de l'île en empruntant des pistes qui mènent à des fermes reculées. Dans l'une d'entre elles, les quatre paysans qui travaillent dans la rizière nous font signe de les rejoindre. Me mettant une serpette dans les mains, la vieille dame m'invite à couper quelques épis avec elle. Je m'y plie volontiers et provoque des sourires amusés.



Il est des moments qui restent à jamais ancrés au plus profond de la mémoire. Celui que nous allons vivre durant le trajet entre Chiang Rai et Luang Prabang en fera partie, indéniablement.

Lorsque nous montons dans le bus, pourtant de catégorie VIP sur notre billet, nous sommes un peu déçus par sa vétusté. Nous n'avons pas d'excuse, nous nous en doutions, mais quand nous achetons un ticket, nous avons toujours l'espoir de voir débarquer un car flambant neuf. Jusqu'à aujourd'hui, cela ne s'est encore jamais produit, mais le moment tant attendu se rapproche inéluctablement, nous en sommes intimement convaincus. La prochaine fois ?! Certainement en guise de pardon, un monsieur de la compagnie nous remet, dès la montée, un sac avec boissons et gâteaux. Et pour déroger à toutes les règles en vigueur en Thaïlande, le conducteur démarre à l'heure. La dénomination VIP n'est pas usurpée ! Nous apprécions.

Pour l'instant, nous nous installons tant bien que mal sur les sièges assez rustiques. Nous en rigolons avec Robin, un jeune Parisien d'origine bretonne de vingt-et-un ans, et sa copine Nour, la jolie Tunisienne qui l'accompagne. Eux aussi voyagent à long terme. Ils arrivent d'Inde et rêvent d'y retourner. Pour cela, après leur périple en Asie du Sud-Est, ils vont devoir aller travailler et gagner un peu d'argent en Australie. Seul le passage de la frontière, deux heures plus tard, interrompt notre conversation. Les douaniers qui, semble-t-il, ne connaissent pas la Tunisie doivent d'abord faire des recherches sur leur ordinateur avant de délivrer son visa à Nour. Nous en rigolons a posteriori, mais sur l'instant, la trouille de se voir refoulée lui nouait l'estomac. Lorsque les fonctionnaires lui ont demandé où se situait son pays, elle a répondu normalement l'Afrique, sans réfléchir. Mais pour

un obscur bureaucrate lao, tout Africain, qu'il soit du Nord ou du Sud, se doit d'avoir la peau noire. Il paraissait complètement perdu le pauvre ; sa longue recherche n'en est que la conséquence. Finalement, Nour ressort de l'office avec un beau tampon sur son passeport et un grand sourire illumine son visage. Le voyage peut continuer et la conversation reprendre. De nombreuses places restant disponibles, Nabil, d'origine marocaine, et Nasséra, la Kabyle, jeunes mariés et quadras dynamiques, se rapprochent et se joignent à nous. Une bonne humeur sympa commence à se propager dans le car. Lors de l'arrêt pour un diner succinct, mais bienvenu, Anthony et sa copine coréenne Suan qui parle un excellent français se présentent à nous. La bande s'agrandit et la conversation reprend dès que le bus redémarre. Mais, il fait nuit et les incessants virages servent de berceuse. La plupart vont dormir. Pas moi ! À aucun moment, je ne fermerai un œil. Morphée se refuse à moi et ne daigne pas me serrer dans ses bras, et ce, depuis des années dans les transports. J'écoute donc ma musique tout le parcours restant. Nous arrivons à destination quarante-cinq minutes avant l'heure prévue. Les dix-huit heures d'un voyage sans dormir ne m'ont jamais paru si courtes ! Le jour n'est pas encore levé, aussi attendons-nous ensemble dans la gare routière qu'il apparaisse, au grand dam des chauffeurs de tuk-tuk qui espéraient nous conduire dans le centre-ville. Les quelques Laotiens du car sont partis et nous nous regroupons tous autour d'une table pour blablater de mille choses insignifiantes. Un jeune couple de Scandinaves endormis, en ticheurte malgré la fraîcheur du matin, nous regarde bêtement tout en mâchonnant mécaniquement leurs sandwiches. Ils doivent nous envier un peu. Heureux, nous sommes heureux, tout simplement...

Au moment du dîner, tous les passagers du bus se retrouvent au marché de nuit pour y avaler une énorme assiette d'assortiments de légumes, de pâtes et de fruits. Chantal y rajoute une saucisse locale bien épicée. Pour ma part, je choisis un beau morceau de blanc de poulet grillé. Et, comme tout le monde souhaite poursuivre un peu plus la soirée, nous allons prendre un verre dans la cour cachée d'un bar-restaurant réputé. En plus des huit personnes que nous sommes, un Japonais et un Coréen qui voyageaient eux aussi dans le même car nous rejoignent. Un Marocain, une Algérienne, une Tunisienne, un Japonais, deux Coréens, un Lyonnais, un demi-Parisien, deux Bretons et demi : dix, nous sommes désormais dix à papoter joyeusement en mélangeant allègrement français et anglais. Seule la fermeture de l'établissement parvient à mettre un terme à nos discussions qui auraient pu être interminables.

Merci Robin et Nour, Nabil et Nasséra, Anthony et Suan, nos amis le Japonais et le Coréen dont je n'ai pas retenu les prénoms. Merci à vous tous pour ce merveilleux moment que vous nous avez fait passer. Il restera à jamais gravé quelque part dans notre mémoire...

Une nouvelle fois, le bus pour Vang Vieng qu'on nous a vendu dans l'agence n'a rien d'un VIP. Mais ne criions pas trop : les sièges sont corrects et les amortisseurs n'ont pas encore rendu l'âme. Par contre, pour compenser une climatisation absente, le chauffeur laissera la porte avant grande ouverte durant la totalité du trajet. Après celui, enchanteur, qui nous a amenés à Luang Prabang, celui qui nous emmène à Vang Vieng nous paraît d'une rare fadeur. Personne ne se cause. Pour couronner le tout, trois Laotiennes vomissent à n'en plus finir. L'assistant du

conducteur, heureusement qu'il est là celui-là, n'arrête pas de faire la navette entre leurs sièges et la porte par laquelle il balance les sacs plastiques qu'elles remplissent à une cadence infernale ! À peu près à mi-parcours, un repas nous est servi dans un restaurant situé près d'un col avec une vue superbe sur les vallées environnantes. Les Laotiennes y retrouvent quelques couleurs.

Après l'avoir traversé, sans Chantal qui a préféré descendre de la moto et le franchir à pied, je profite de la quiétude et de la belle lumière matinale pour cadrer à ma convenance le fameux pont qui enjambe la Nam Song. Très photogénique dans son habit de bois et de bambou, mais étroit et branlant, il relie la partie la plus animée de la ville à celle plus calme au pied des pics rocheux. Nous filons ensuite au milieu des falaises jusqu'au piton Pha Ngeun que j'escalade seul. Devant la difficulté, Chantal a choisi de faire demi-tour et elle a eu raison : elle n'aurait de toute évidence pas pu passer certains endroits vraiment raides. Une fois là-haut, un panorama presque à trois-cent-soixante degrés s'offre à moi comme récompense à mes efforts. Je récupère pendant une bonne vingtaine de minutes avant d'entamer le chemin du retour. J'ai toujours préféré les montées aux descentes et j'en ai très vite la confirmation. Pourtant équipé de chaussures de sport aux semelles antidérapantes, mon talon glisse sur une roche polie. Je m'affale lourdement sur le côté. J'ai terriblement mal à la fesse droite et mon Nikon que je portais en bandoulière a pris un petit coup ; un de plus, sans conséquence pour cette fois, pour ce compagnon fidèle qui me suit partout. Je lui en fais vraiment voir de toutes les couleurs à celui-là. Mais celui qui va certainement offrir une tout autre teinte d'ici quelques jours est

mon postérieur, bien meurtri par la maudite roche sur laquelle je suis tombé. Mais j'aurais pu me faire beaucoup plus mal ailleurs, à des passages encore plus pentus et plus dangereux. Je m'estime donc heureux d'avoir chuté ici. Je termine la descente à ma main, sans prendre de risques inutiles, et retrouve Chantal au pied de la grimpe, assise à l'ombre, en train de lire tranquillement sur son iPad. En lui racontant mon aventure, je lui confirme que son choix de faire demi-tour à la première difficulté avait été plus que judicieux...

Pour remonter le Mékong de Don Dêt à Don Khong, nous embarquons avec un quart d'heure de retard sur un bateau que Monsieur Phoumi, un Laotien que nous connaissons bien et que l'on voit dans tous les documentaires sur le Laos, nous a affrété. Trente minutes plus tard, nous sommes échoués, un peu en vrac, sur la berge d'un ilot. On ne comprend pas, mais notre pilote trouve l'origine de la panne. Il enlève son jean et retrousse les manches : il doit réparer la direction dont le câble ou, plus exactement, la corde qui la relie au moteur vient de rompre ! Il a besoin d'une bonne demi-heure à démêler le nœud occasionné par la casse et à la changer. Son calcul interminable, puis son hésitation à n'en plus finir pour la remettre dans le bon sens autour du volant m'amuse. Nous repartons tout de même, mais le soleil a bien baissé. Je m'inquiète pour l'heure d'arrivée, car à l'inverse de ce matin, nous remontons le fleuve et la durée du trajet s'en trouve rallongée d'au moins trente minutes. Après notre infortune de tout à l'heure, la chance nous sourit à nouveau. En fait, nous naviguons en bordure des berges au meilleur moment : celui où les riverains descendent dans les jardins pour un dernier arrosage. Celui

aussi où les mamans lavent le linge dans le Mékong tout en gardant l'œil sur leurs enfants qui jouent dans l'eau en faisant leur toilette. Plus tôt, nous n'aurions pas eu droit à ce spectacle. Nous terminons malgré tout cette expédition dans l'obscurité naissante. Vite Teuk ! Deux lao-lao pour fêter cette belle journée de Saint-Valentin. Merci Monsieur Phoumi !

Je n'en crois pas mes yeux qui fixent le chiffre mille-trente-huit sur l'écran de mon ordi.

Mille-trente-huit ! Il faut que je passe au crible les mille-trente-huit photos que je viens de télécharger ! Il aurait pu y en avoir un peu plus, mais les batteries de mon appareil ont malheureusement flanché juste avant l'arrivée hier soir. Mille-trente-huit ! J'ai deux jours de boulot pour les trier et les cataloguer toutes.

En fin d'après-midi lendemain, j'ai terminé et j'en ai jeté plus de la moitié...



De retour dans notre chambre de Luang Prabang au milieu de l'après-midi, nous avons la mauvaise surprise d'avoir, juste sous notre fenêtre, une réunion de famille lao très arrosée où tous les membres se succèdent au micro d'un karaoké. La sono, très forte, nous agace assez rapidement, mais nous résistons jusqu'au dîner en tentant d'écouter notre propre musique dans nos casques. Lorsque nous revenons du marché de nuit, la fête continue avec des hôtes masculins et féminins désormais passablement éméchés. Elle ne s'achève qu'à minuit pile. Bien énervés, nous nous endormons bien plus tard... Au grand étonnement de notre logeuse, pourtant adorable, nous bouclons les bagages dès le lendemain et partons en quête d'une autre chambre. Nous en dénichons une deux rues plus loin, un peu plus cher, mais nettement plus calme.

Un matin, nous allons nous promener du côté du pont métallique qui enjambe la Nam Kane, rivière qui se jette dans le Mékong à quelques centaines de mètres en aval. Les voitures ne sont pas autorisées sur ce vieil ouvrage datant de la colonisation française. Seuls les vélos et les motos peuvent le traverser. Les piétons, eux, doivent emprunter un étroit passage peu rassurant avec ses planches disjointes suspendu à une dizaine de mètres au-dessus du cours d'eau. Chaque fois que nous sommes obligés de le prendre, Chantal m'en veut d'avoir choisi ce but de promenade. Elle ne voit alors rien du panorama sur la campagne et sur la ville, le regard fixement rivé sur ses pieds et les mains fermement agrippées à la balustrade. Aujourd'hui, je ne lui ai pas encore avoué que j'ai l'intention de regagner la rue principale par un frêle pont de bambou situé près du confluent. Mise devant le fait accompli, elle décrète immé-

diatement de faire demi-tour. Je lui explique que, dans ce cas, elle devra effectuer quatre kilomètres pour me rejoindre sur la rive opposée au lieu de la centaine de mètres que mesure le fragile édifice. Argument certainement convaincant, car, sans piper et le visage fermé, elle descend les quelques marches qui y mènent. Je la laisse filer seule devant pour ne pas la déconcentrer. Ne lui demandez pas ce qu'elle a vu, elle n'en sait fichtre rien. Il faut avouer que la construction oscille dangereusement et que je peine quelque peu à garder l'équilibre lorsque je dois croiser une personne. Quelques minutes plus tard, très loin d'avoir battu le record de la traversée, mais avec un large sourire au coin des lèvres, Chantal m'attend de l'autre côté. Elle a vaincu sa peur et savoure.

Sur le site des cascades de Kuang Si, Bruno et Frank prennent leur courage à deux mains et tentent une ou deux brasses dans l'eau froide d'une pataugeoire. Triathloniens tous les deux, nos copains rennais qui nous ont rejoints quelques jours en compagnie de leurs femmes Catherine et Valérie et d'une amie Patricia ont l'habitude des températures fraîches et restent un instant se faire masser sous une petite chute. Nous choisissons de grimper à sa source. Apercevant un filet d'eau traverser le chemin sur quelques marches, Chantal décide d'abandonner et nous laisse continuer sans elle. Elle a peut-être eu raison, car le détour ne valait pas forcément le coup. À aucun moment, nous n'avons entrevu la cascade ; ni dans la montée ni dans la descente de l'autre côté. Quant à la source, nous ne l'avons pas vraiment cherchée, un peu essoufflés et surtout bien assoiffés par la grimpette. Malheureusement pour moi, Chantal a tout gardé avec elle : l'eau et l'argent pour pouvoir en acheter au petit papy installé au sommet. Je boirai

en conséquence plus tard. En bas de la descente pas si facile avec nos tongs, pas de Chantal ! Mais où est-elle donc passée ? Après quelques minutes d'attente, Bruno, bon prince, se propose de refaire le parcours. Par complaisance, je l'accompagne : c'est tout de même ma femme qu'on cherche ! Dix ans de plus que lui et pas du tout triathlète, j'ai du mal à suivre. De plus en plus essoufflé et complètement assoiffé, je prétexte un arrêt-pipi pour reprendre un peu mes esprits. Je n'ai pas terminé que je les entends rire juste au-dessus de moi. En fait, Chantal pensait qu'on redescendrait par le même chemin et nous attendait là où elle nous avait lâchés. Tout bêtement...



Le chauffeur du minivan nous dépose juste devant le poste-frontière en nous précisant qu'un bus nous attend de l'autre côté. Mais personne derrière les guichets pour tamponner notre sortie de territoire. Avec un couple d'Autrichiens et deux Cambodgiens efféminés, nous réussissons finalement par en trouver un qui ne dort pas. Par contre, le bougre n'oublie pas de facturer sa prestation un dollar par personne. Comme, d'ailleurs, ceux du bureau plus loin à l'entrée laotienne. Le réveillon approchant, on nous demande cette fois deux dollars par personne pour apposer le visa obligatoire sur nos passeports. Et, aujourd'hui, nous avons de la chance : les médecins ne sont pas là pour nous prendre la température et recevoir eux aussi leur obole! Alors, réjouissons-nous!

Pas trop tout de même, car, à l'horizon, point de véhicule à nous attendre! Que nenni! Pour fuir le soleil cuisant de midi, nous nous réfugions tous dans le seul boui-boui du coin. Les deux Cambodgiens nous servent d'interlocuteurs auprès des locaux. Ils téléphonent même à la compagnie qui leur a vendu les billets pour savoir ce que nous devons faire. Patienter est l'unique réponse à leurs nombreux coups de fil. Un minivan arrive enfin, nous embarque tous les six et nous dépose quelques kilomètres plus loin en bordure de route. Situation encore plus pesante que la précédente puisque nous sommes quelque part en plein désert. Après une petite demi-heure, un véhicule se présente. Discussions interminables : le chauffeur a pour consigne d'emmener les quatre autres à Paksé à environ cent-cinquante kilomètres de là, sans s'occuper de nous. Chantal et moi montons tout de même de force en tentant d'expliquer au conducteur qui ne parle pas un mot d'anglais que Don Khong se trouve sur son chemin. Coup de chance, il comprend «Don Khong» et

accepte contre mauvaise fortune de nous débarquer une dizaine de kilomètres plus loin, une nouvelle fois sur le bord de la route. Tandis qu'il sort nos bagages, je devine qu'il nous dit quelque chose comme « Débrouillez-vous ! ». J'ai envie de lui tordre le cou. Nous sommes en train de traverser la chaussée dans une colère noire, mais retenue, lorsqu'une sorte de taxi collectif au toit surchargé de colis, de sacs de riz, d'un réfrigérateur (si, si!) arrive à notre hauteur et ralentit. Il va à Don Khong. Bonne aubaine! Nous grimpons comme nous pouvons par l'arrière et trouvons deux petites places au milieu des locaux, des paquets en vrac, des cabas débordants de provisions et des caisses de bière (si, si!). Une demi-heure plus tard, nous nous présentons devant Teuk. Content de nous revoir, mais désolé de ne plus avoir de chambres libres, il nous en dégote une dans l'hôtel voisin juste pour la nuit. Demain, il pourra nous loger.

Nous sommes à peine couchés qu'une musique forte troue la quiétude du village et m'empêche de dormir. En arrivant tout à l'heure, nous avons en effet remarqué, sur le terrain communal, une petite scène rudimentaire avec quelques animations et quelques stands de nourriture. Mais je ne m'attendais pas à un tel boucan. Chantal, à côté de moi, n'en a cure : elle roupille à poings fermés! Je me réveille plusieurs fois, dont la dernière à 4 h 15. La musique n'a toujours pas cessé! De dépit, je lis Ouest-France sur mon iPad. Un autre soir, les voisins de la guesthouse ont une réunion de famille et, pour changer, mettent la sono à fond! Mais, cette fois, c'est moi qui pionce et Chantal qui pète les plombs. Elle me raconte le lendemain qu'elle s'est rhabillée et est allée leur demander de baisser un peu le ton. Ce à

quoi ils se sont, parait-il, immédiatement pliés. Mais, trop énervée, elle ne s'est endormie que très tard après avoir bouquiné une partie de la nuit.

Arrivés en direct du Cambodge, nous n'avons pas d'argent lao : le seul distributeur de l'île était en panne sèche ! Teuk qui nous connaît bien nous fait crédit sans problème, mais je n'aime pas trop cette pratique. Aussi allons-nous retirer des kips aussitôt l'ATM réapprovisionné et régler le court séjour dans la première guesthouse. Nous soldons également les notes du café-restaurant. Nous paierons les nuitées en fin de semaine. Sans attendre, Chantal s'en va dans une épicerie locale et rapporte une cargaison de cacahuètes pour l'apéro. Nous sommes fin prêts pour la Saint-Sylvestre de demain...

La nouvelle que nous espérions tous les jours depuis une semaine et qui nous perturbait certainement un peu arrive enfin ce 1^{er} janvier. Gaspard, le petit frère d'Octave, est né à 4 h 26 à Rennes. Nous l'apprenons dans l'après-midi pour nous. Nous sommes ivres de joie, surtout que tout le monde se porte bien. La maman et le papa ont passé leur réveillon à la clinique, Octave chez ses autres grands-parents, à Guer. Il ira demain voir le bébé. Nous n'arrêtons pas de contempler les photos du bambin de trois kilos neuf-cent-soixante que nous avons reçues avec le message. Il devient notre unique sujet de conversation pour le restant de la soirée. Tranquillisés, peut-être allons-nous désormais mieux dormir?...

Octave et Gaspard. Mignons comme prénoms!...

P our nous remercier de notre fidélité, Teuk qui loue aussi des kayaks nous propose d'en prendre un gratuitement. Chantal refuse bien sûr, mais je saute sur l'occasion pour m'aventurer sur ce fleuve mythique. Le coup de pagaie n'est pas très assuré au départ, mais quelques centaines de mètres à contrecourant ont vite corrigé le défaut. Durant une petite heure, je me balade autour des ilots, des rochers et peux constater le niveau très bas du Mékong en ce moment. En de très nombreux endroits, la profondeur ne dépasse pas les cinquante centimètres. Je reviens enchanté au point de départ, mais, cette fois, avec l'aide du courant. C'est plus facile !

Y aya, la fille de Teuk, fête ses huit ans aujourd'hui et son papa nous a invités le soir à l'anniversaire. Nous avons juste le temps de confectionner un bracelet avec les perles que j'ai toujours dans mon sac. Nous nous retrouvons ainsi avec une cinquantaine de personnes dans la maison des grands-parents. La maman nous place avec sept autres convives à la table du grand-père qui nous connaît bien et près de monsieur Phoumi. La dame à côté de moi qui est la tante de Teuk vit en Australie et parle très bien anglais. La Beerlao coule à flots. On ne cesse de remplir nos verres, d'abord une femme rigolote, puis le « commandant » Phoumi qui a décidé d'amuser la galerie. Déchaîné et dans un français hésitant, il nous fait hurler de rire à chacune de ses phrases. Son épouse, restée chez elle de l'autre côté du fleuve et qu'il surnomme « la colonelle », l'appelle plusieurs fois au téléphone pour l'inciter à rentrer. Mais rien n'y fait ; il continue inlassablement de décapsuler les bouteilles et de remplir les godets. Difficile de lui résister. Entre les verres, nous avons tout de même réussi à gou-

ter aux nombreux plats posés au milieu de la table : rouleaux de printemps, curry de légumes, poisson grillé, poulet frit, riz. Une copine de Yaya nous apporte un morceau de gâteau en fin de repas. Les gens commencent à se retirer. Nous voyant nous lever, monsieur Phoumi ouvre une dernière bouteille qu'il tient à partager avec nous et profite du fait que nous sommes rassis pour nous inviter chez lui. Nous acceptons, mais seulement lors de notre prochain passage à Don Khong, car nous partons dans deux jours. Après avoir remercié nos hôtes, nous rentrons tranquillement à la guesthouse en pouvant désormais assurer que la Beerlao n'est vraiment pas une bière forte!

Le séjour sur l'île de Khong se termine par cette immersion dans une fête familiale. Nous en garderons longtemps le souvenir...

Après un voyage en bus-couchettes depuis Paksé durant lequel nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, ou si peu, un tuk-tuk partagé avec un Chinois en ticheurte alors que le chauffeur et nous sommes tous les trois emmitouflés dans des blousons nous dépose une demi-heure plus tard devant notre hôtel de Vientiane.

Et là, divine surprise! Les employés nous reconnaissent dès notre entrée et, de la responsable aux réceptionnistes en passant par la petite serveuse ou le veilleur, viennent nous saluer personnellement. Vraiment touchés, nous leur balbutions quelques banalités qu'ils ne comprennent heureusement pas! Il est seulement 7 heures du matin et, sur leur proposition, nous prenons un petit-déjeuner copieux au buffet tout juste ouvert avant de monter dans notre chambre.

Une secrétaire nous réserve deux billets pour demain soir. Nous avons choisi de faire le trajet de Vientiane à Bangkok, puis celui de Bangkok à Krabi en bus. J'avais étudié le voyage en avion, mais, hormis un coût supérieur, c'est surtout le fait d'atterrir tard à Phuket qui me dérangeait le plus. Nous n'aurions pu rejoindre Krabi que le lendemain. Et où aurions-nous dormi ? À mes yeux, aucun réel avantage pour ce mode de transport, donc...

Un tuk-tuk doit venir nous chercher à 17 heures. Nous passons notre dernière journée à l'hôtel ; d'abord dans la chambre jusqu'à midi, puis dans le lobby où les serveurs s'occupent très bien de nous en nous apportant boissons et en-cas sans que nous demandions quoi que ce soit. Voilà qui touche les anciens commerçants que nous sommes ! J'en profite pour regarder en direct un match de tennis de l'Open d'Australie sur le grand écran de la réception. Vers 16 heures, Chantal s'en va chez Les Trois Sœurs acheter un gros paquet de rouleaux de printemps que nous nous partageons à la gare routière en attendant le départ du bus de nuit.



Cambodge

Nous partons tôt, en moto, explorer les bords du fleuve depuis Kratie jusque Sambor à une quarantaine de kilomètres.

Sur une étroite chaussée goudronnée aux nombreux nids de poule, le parcours est enchanteur. Nous passons d'abord par un quartier de grandes maisons sur pilotis en teck bien entretenues, à l'abri du soleil sous les palmiers et les cocotiers. Puis c'est la campagne et les hameaux systématiquement plantés près d'un temple. La vie se déroule sur le bord de la route où les voitures sont rares, mais les vélos et motos très présents. Il faut être attentif en conduisant pour éviter une volaille affolée qui traverse toujours juste devant la roue, un chien qui dort au milieu de la chaussée, des enfants qui jouent, un énorme nid de poule, une charrette tirée par des zébus, un gros serpent, un vieux biclou qui trimballe des dizaines de paniers en osier savamment et joliment accrochés au dos du cycliste qu'on ne voit presque plus, une moto qui transporte toute la famille (on en a compté une avec deux adultes et quatre enfants sur un même engin, bien sûr non casqués !). En freinant pour esquiver un trou, Chantal, qui se tient assise derrière moi et qui n'a pas prévu la chose, veut poser en catastrophe le pied par terre. Erreur ! En tongs, elle se prend la jambe

entre le repose-pied, le moteur et le sol. Résultat : une cheville foulée, une brûlure et quelques larmes de douleur ! C'est vrai qu'à cet endroit la route relève plus de la piste que d'une nationale !

L'arrivée à Siem Reap, aux portes d'Angkor, aura frappé nos esprits. Après un trajet sans histoire de cinq heures, le bus aux sièges trop étroits, surchargé de colis de toutes sortes, nous débarque dans une station éloignée de plusieurs kilomètres du centre-ville. Je devrais plutôt dire : nous lâche dans l'arène avec les fauves. Une armée de rabatteurs en furie attend en effet les clients potentiels, certains n'hésitant pas à monter à l'intérieur du véhicule choisir leur proie. Je parle ici de réelle agressivité et même d'une certaine violence. Il est impossible d'atteindre la soute à bagages sans se faire happer, tirailler par quelqu'un aux yeux de dément. J'aperçois Chantal, aux prises avec plusieurs de ces bêtes féroces, qui joue des coudes pour se faire un peu de place autour d'elle. C'est une lutte générale. Entre eux déjà, car ils sont beaucoup trop nombreux pour le peu que nous sommes, et entre eux et nous les touristes. Vous devez penser que j'exagère. Pas du tout. Je vous assure que c'est la première fois de ma vie de routard que je vois une telle hystérie pour accaparer un client. Ayant réussi, malgré tout, à nous extirper de la horde sauvage, nous filons à pied, les sacs sur les épaules, sur la nationale qui rejoint Siem Reap. Après quelques centaines de mètres, un chauffeur de tuk-tuk beaucoup plus calme s'arrête à notre hauteur et nous propose ses services. Après nous être mis d'accord sur le prix, il tente, de bonne guerre, de nous imposer les hôtels où il toucherait une commission, mais, de-

vant nos refus et notre insistance, il se plie de bonne grâce (?) à notre décision.

Sur un marché de Phnom Penh, au milieu des marchands de légumes, les stands rigolos de cafards et gros vers grillés, de brochettes de scorpions, de scarabées et d'oisillons pas encore nés frits attirent une nombreuse foule. Tout en réfléchissant à ce qu'elle va bien pouvoir choisir, Chantal ne prend pas garde, glisse sur un morceau de fruit pourri et tombe en vrac sur le trottoir. Grimaçante, elle se relève péniblement et semble avoir vraiment mal...

Marion, une copine d'AgriSud, nous rejoint en fin d'après-midi et souhaite, pour nous faire plaisir, nous emmener dans un resto typique khmer de l'autre côté du Pont Japonais. Le premier dans lequel nous nous arrêtons nous surprend : nous sommes les seuls, hormis les très nombreux employés, sous une sorte de grand hangar lugubre où plus d'une centaine de tables sont alignées. Nous quittons les lieux avant même que le personnel n'ait le temps d'arriver jusqu'à nous ! Au second, il y a toujours aussi peu de monde, c'est pareillement démesuré, mais le décor est un peu mieux : il y a des pailotes en plus sur le bord du Tonlé Sap. Nous sommes à peine installés tous les trois que, déjà, une nuée de serveuses nous propose, nous impose devrais-je dire, de la bière. Nous commandons trois Anchor Beer bien fraîches. Rapidement, on nous apporte, débouchées et tièdes, trois Angkor Beer, bien plus chères. Ça sent le guet-apens. Mon sang ne fait qu'un tour. Je me lève et quitte la table immédiatement, sans me retourner. Les filles me suivent à quelques pas. Évidemment, nous

bloquant la sortie, le responsable veut se faire payer des trois bières. Pour une fois, je ne suis pas très sympa dans mes propos, refuse catégoriquement de régler la note et force légèrement le passage vers la porte. Nous montons vite dans la voiture et déguerpiissons de cet endroit sordide... Phnom Penh commence à m'énerver un peu...



A Kratie, nous louons une moto pour nous balader le long du Mékong du côté de Chhlong. Dans les villages, à notre passage, accourent des nuées de gamins qui nous saluent d'un « hello » enjoué. Les maisons en teck semblent, au moins pour la plupart, être des fermes. Au pied des pilotis, de grosses jarres en béton servent de citernes à eau.

Sur la piste en terre qui longe le fleuve, des zébus tirent des charrettes en bois remplies de foin. L'ambiance est bon enfant. Partout où l'on s'arrête, les femmes nous font un signe de la main et viennent nous présenter leur progéniture. La plupart d'entre elles portent en guise de vêtement une sorte de pyjama coloré et arborent un foulard à carreaux, le krama, enroulé sur les cheveux. Pour compléter la panoplie, nous devons mentionner les mitaines et les chaussettes spéciales tongs, avec un doigt pour le pouce et un second pour tous les autres orteils.

Dans un gros village, le marché bat son plein. Nous y faisons halte et craquons pour un ananas sucré à souhait. Les gens sont souriants et accueillants et c'est un vrai plaisir de déambuler dans cette ambiance. Les séances photo, même ratées, sont rigolotes et amusent tout le monde. Nous passons l'heure la plus chaude à Chhlong abrités sous une bâche que le monsieur a spécialement déployée pour nous à déguster chacun un cornet de glace et engloutir plusieurs petites bouteilles d'eau fraîche.

Le retour est aussi sympa que l'aller. Sur la piste, aux abords d'un temple que nous venons de visiter, un groupe d'adolescents s'approche discuter avec nous et me propose une partie de volley. Impossible de m'y soustraire !

Une fois le filet récupéré auprès des moines et tendu entre deux piquets, le match peut commencer. Nous sommes six joueurs et une spectatrice attentive : Chantal. Lorsque nous terminons le deuxième set, une heure plus tard sur un score de parité et en nage, une foule de gamins et d'ados arrivés en nombre de je ne sais où nous encourage du bord du terrain. Malgré mon ongle en sang, retourné lors d'un smash, tous veulent me serrer la main et me souhaiter bonne chance pour la suite de notre voyage. Il s'agit en fait d'écoliers qui ont réussi à grappiller une petite heure sur les cours. Avec l'approbation de leurs professeurs qui viennent de rappliquer et se demandaient où étaient passés leurs élèves. Je garderai, longtemps c'est sûr, un souvenir ému de ce moment.

Une partie de volley, même à l'abri de hauts arbres, donne soif. Nous stoppons la moto devant une cabane qui possède une machine à presser la canne à sucre et sirotons un grand verre du jus désaltérant. Une fois de plus, toutes les âmes du voisinage viennent nous saluer à grand renfort de sourires. Dieu que ces gens sont gentils ! D'ailleurs, lors d'un dernier arrêt photo, une demoiselle invite Chantal dans sa maison et lui présente toute sa famille pendant que j'immortalise la campagne environnante avec ses habitations si typiques.

Fourbus par cette journée de sport et de rencontres, nous la terminons par un bon repas dans notre cantine favorite...

Le monde est petit ! Installés à la table voisine, deux jeunes Français à l'air franchement sympathique en-

gagent la conversation avec nous. Nico et Claire sont de Maxent près de Rennes et parcourent le Cambodge et le Laos. Et qu'apprenons-nous ? Claire, la photographe, est la filleule de Jean-François et Isabelle, des amis rennais. Nous en profitons pour trinquer et discuter un bon moment ensemble. Les moustiques auront malheureusement raison de la patience de Chantal. Nous nous quittons en nous souhaitant plein de belles choses...

À Siem Reap, nous louons deux vélos pour nous aller trainer le long du Tonlé Sap. Hélas, au bout d'une dizaine de kilomètres, la tige de selle cède sous mon poids d'éléphant de soixante kilos tout mouillé ! Nous devons faire demi-tour. Adieu Tonlé Sap, nous n'avons même pas aperçu tes rives.

Pas de chance, panne d'électricité à la guesthouse. Une fois rétablie une heure plus tard, c'est à l'eau de ne plus couler dans la salle de bains et, encore plus gênant, dans les toilettes. On croise les doigts pour que tout aille mieux demain.

Et non ! Au lever, à 5 heures, elle n'est toujours pas revenue. On nous autorise à nous laver et à utiliser les cabinets dans un local pas très propre près de la paillote du bar. Le petit-déjeuner pourtant commandé la veille n'a pas été préparé. Heureusement, le jeune qui devait s'en occuper le concocte prestement pendant que nous prenons la douche.

Nous nous engageons dans la nuit noire sur la route de huit kilomètres qui mène aux temples. De nombreux tuk-tuk conduisant leur lot de touristes vers le site

classé par l'UNESCO nous dépassent en pétaradant. Nous passons le contrôle des billets sans encombre au moment où les premières lueurs du jour apparaissent. Le temps d'arriver dans l'enceinte d'Angkor Wat et c'est déjà l'aurore. Le temple se découpe alors en ombre chinoise sur le ciel d'une couleur rose orangé de plus en plus soutenue. Regroupés devant la mare où se reflète le célèbre monument, les photographes font crépiter leurs appareils. Chantal et moi n'avons pas les yeux assez grands pour nous régaler du spectacle. C'est tout simplement féérique...

Des singes nous accompagnent jusqu'au wat dans l'espoir de recevoir quelques friandises. Ce temple a beau être le joyau d'architecture, nous le trouvons tous les deux plus joli de l'extérieur qu'une fois à l'intérieur, n'en déplaise aux puristes. Un garde (peut-être un ex-Khmer Rouge !) nous empêche de grimper dans le sanctuaire de la tour la plus haute sous prétexte de nos maillots sans manches. Pas de souci, on accepte sans problème. Cependant, une femme en robe débardeur s'engage dans l'entrée sans qu'il voie à y redire. J'essaie de forcer le passage, mais dois, une nouvelle fois, céder devant l'intransigeance du cerbère. Dans une ultime tentative, il interdit encore l'accès à Chantal les épaules pourtant recouvertes du ticheurte que je viens de retirer et de lui donner. Torse nu, j'assiste à la scène, caché dans une galerie non loin de là. Des gamins, nous sommes restés de grands enfants !...

Pour nous rendre de la guesthouse au centre-ville pour diner, nous enfourchons de nouveau nos vélos et roulons dans la nuit sans lumière au milieu de la circulation, à la cambodgienne. Cela fait surtout bizarre dans les carrefours où toutes les sortes de véhicules se croisent dans

un ballet où seule règne la loi du plus gros : le car de touristes a toujours priorité, puis, par ordre d'importance, 4x4, petites voitures, tuk-tuk, motos, vélos et, en dernier, les piétons qui s'aventurent à traverser ! Malgré tout, nous n'avons jamais vu d'accident pour l'instant, les Cambodgiens roulant lentement.

Avec vingt minutes de retard, un pick-up vient nous chercher pour nous conduire à la station de Siem Reap. Après le ramassage des voyageurs, il nous dépose quarante-cinq minutes plus tard sur une place, pas très éloignée de notre guesthouse, où nous attend un bus plus grand qui... doit nous emmener à la gare routière à la sortie de la ville ! Archibondé, avec des touristes serrés les uns contre les autres dans le couloir, le car repasse près de notre guesthouse où le taxi nous a cueillis il y a une heure ! Enfin arrivés, il nous faut poireauter encore un bon moment avant que le bus pour Battambang ne démarre pour prendre la direction... du centre-ville en passant, encore une fois, devant notre guesthouse ! Il est 9 h 30, cela fait à présent deux heures qu'on nous trimballe dans toutes les directions. Pourquoi nous avoir demandé de nous lever aux aurores pour ne décoller en réalité que maintenant ? L'organisation cambodgienne me laissera toujours perplexe !

Nous rentrons à l'hôtel pendant les heures les plus chaudes. Des fruits frais nous sont offerts à la réception, ce qui nous fait patienter jusqu'au repas du soir. Au cours d'un diner dans un restaurant local, une bande de joyeux drilles en goguette sympathise avec nous et nous commande, à leurs frais, un canard entier alors que nous

venons de terminer de manger. Mais nous n'avons pas le cœur à refuser. En retour, nous leur faisons cadeau d'un pichet de bière. Quand nous parvenons à partir, une heure plus tard, d'innombrables pots vides trônent au milieu des plats et des assiettes. Nos têtes tournent un peu...



Après un dernier petit-déjeuner, nous grimpons dans le même tuk-tuk que lors de notre arrivée, mais tous les deux dans la cabine du conducteur, les places du pick-up étant, cette fois-ci encore, occupées par des caisses de bouteilles de bière. Nous empruntons le nouveau pont ouvert il y a tout juste un an, puis le véhicule pénètre dans un immense entrepôt Beerlao quasiment vide, hormis deux ou trois palettes regroupées dans un des coins. Le chauffeur nous laisse là, le hangar servant apparemment d'arrêt de bus occasionnel. On ne s'en plaint pas, car, au moins, nous sommes abrités du chaud soleil. Le car se présente une bonne demi-heure plus tard pour nous déposer à l'embarcadère de l'île de Don Det près de notre troisième moyen de transport en moins de vingt kilomètres. Le minivan dans lequel nous montons ne nous emmène en fait qu'à la frontière toute proche. Descendus du minibus, nous nous dirigeons tous vers le guichet de sortie de territoire. Mais là, devant le refus catégorique des douaniers laotiens de tamponner nos passeports, nous devons céder à leur chantage soi-disant non autorisé et nous faisons racketter de deux dollars chacun... avant que les fonctionnaires cambodgiens en fassent autant pour le cachet d'entrée dans leur pays ! Nous avons étonnamment échappé à l'arnaque lors du contrôle médical, vulgaire prise de température prélevée au niveau du cou avec une sorte de pistolet. Obnubilés par ma petite caméra Sony perchée sur son monopole, les infirmiers ont tout bonnement oublié de nous réclamer l'argent !

Nous ne demandons pas notre reste et nous engouffrons dans le bus un peu fatigué, beaucoup même, qui nous attend à quelques mètres de là. Assis sur un truc servant théoriquement à poser son séant, mais qui s'affaisse sous

moi au bout de seulement quelques kilomètres de route défoncée, je change de place pour m'installer juste derrière Chantal, au très grand désespoir du post-ado Australien qui pensait squatter les deux fauteuils pour lui tout seul. Il grogne et ne fait aucun effort pour se ranger convenablement. Mais je suis un Breton têtu, comme il se doit, et du signe du Bélier de surcroît. Je parviens donc assez rapidement à faire mon trou, à l'usure, sans un mot, simplement en battant la mesure avec ma jambe contre la sienne. Ça marche à tous les coups ! L'ambiance à bord avec les jeunes routards de tous horizons n'atteint pas des sommets de bonne humeur et de bienséance. Sourire et dire bonjour ne doivent pas faire partie de leur panoplie. Les rares qui ne sont pas penchés sur l'écran de leurs mobiles pioncent, encore une fois, avachis dans leurs sièges en se foutant royalement de la gêne qu'ils provoquent. Une Cambodgienne en fait les frais en recevant le dossier du gars devant elle pratiquement dans le menton. Je ferais tout de même une exception avec une dame anglaise qui a su répondre à notre salut tout à l'heure et trois jeunes Français, deux garçons et une fille rasés et tatoués, adeptes de festivals de rave qui se déplacent en fonction des fêtes aux quatre coins de l'Asie. Eux, au moins, regardent autre chose que leur nombril et se rendent utiles lorsque l'occasion se présente. L'un d'entre eux, amateur de boxe thaïe qui gagne un peu d'argent avec des combats dans les bars, m'a ainsi aidé à charger nos sacs sur le toit du van à Don Det. Saisonniers en France, ils nous expliquent qu'ils préfèrent voyager entre deux boulots plutôt que de rester s'ennuyer chez eux et dépenser bêtement leurs économies. Voilà des sages !

Nous nous séparons à Stung Treng lors d'un quatrième changement de véhicule. Ils filent plein ouest vers Siem

Reap par la nouvelle route. Nous avons choisi de descendre de nouveau à Kratie, région qu'on apprécie. Mais, cette fois, nous avons un souci. Nous sommes six touristes et pas mal de locaux à continuer vers le Sud. Les Cambodgiens montent en premier, puis on me fait signe de nous installer Chantal et moi. Je m'y oppose tout net. Il n'y a raisonnablement plus de place à l'intérieur et le seul siège à peu près libre n'a plus de dossier. En plus, ils voudraient qu'on s'y assoie tous les deux ! Sans un mot, je ressors du van pourri, dénoue la corde qui retient comme elle le peut nos sacs contre la carrosserie arrière et retourne attendre avec les copains de tout à l'heure qui se mettent à rigoler. Chantal est collée à mes basques. On nous crie un peu dessus, mais nous ne cédon pas. Ils demandent aux quatre autres lesquels souhaitent partir et, bien évidemment, tous refusent. Il y a là un couple de Suisses quadras et deux jeunes filles françaises, toutes mignonnes. Les palabres durent encore une bonne demi-heure, mais à six, nous avons bien plus de poids qu'à deux. Aussi se sentent-ils dans l'obligation de vite trouver une alternative.

Un quart d'heure plus tard, nous n'en croyons pas nos yeux : un minivan vide et rutilant stoppe devant nous. Le conducteur invite tout le monde à s'y installer et prend aussitôt la route. Impensable, il y a seulement quelques minutes ! Et tous les six ensemble nous félicitons d'avoir su résister à leur insistance. Une cinquantaine de kilomètres plus loin, le chauffeur s'arrête dans un village, pour faire vérifier la pression de ses pneus, suppose-t-on. Mais, non, il n'en est rien, il nous demande juste de sortir avec nos bagages. Nous poireautons de nouveau une bonne vingtaine de minutes dans la chaleur avant qu'un autre van nous embarque tous les six. On ne va pas faire les difficiles, mais, malgré

des places assez correctes, c'est l'odeur qui nous gêne le plus. Des caisses en polystyrène occupent tout l'arrière du véhicule et contiennent, à n'en pas douter, du poisson. Avril et Amélie paraissent les plus incommodées, mais, en fait, tout le monde attend le terme de ce périple épique avec une certaine impatience. Rendez-vous compte : seulement deux-cent-vingt-cinq kilomètres et un passage de frontière, mais six moyens de transport différents, du défoncé au très pourri. Et, surtout, huit heures et demie de voyage éprouvant. Pour couronner le tout, nous essayons une grosse averse peu avant Kratie où nous arrivons dans la nuit noire ! Heureusement, le chauffeur nous descend dans la rue des guesthouses et l'hôtel que nous connaissons ne se situe qu'à une cinquantaine de mètres. Nous y déposons les sacs et partons presque en courant dans le bar-resto où nous avons nos habitudes. Il y a eu un changement de patron, mais la qualité semble encore meilleure qu'avant. Le demi d'Anchor que nous prenons en apéritif ne parvient pas à tarir pas notre soif. Nous en commandons donc un second ! La journée se termine bien mieux qu'elle ne s'est déroulée : Chantal se délecte avec son poulet à l'ananas et je me régale avec un lak de bœuf. La sauce qu'on me sert avec le riz est absolument exquisite. Mais, ce soir, on ne traîne pas trop. Nous sommes tous les deux complètement crevés ; nous nous endormons sitôt la douche. Il n'est pas 21 heures !...

Pour effectuer une balade le long du Mékong, du côté de Sambor, à une quarantaine de kilomètres vers le Nord, nous louons une moto chez celle que nous surnomons « Gracieuse » tant elle ne connaît ni l'amabilité ni la risette et harcèle en permanence ses clients en leur propo-

sant des excursions à n'en plus finir. Avant d'y aller, nous passons manger une soupe aux nouilles sur l'un des stands du marché couvert comme nous l'avons prévu hier. Le jeune serveur qui baragouine quelques mots d'anglais nous accueille avec un grand sourire, mais nous repartons légèrement déçus en ayant toujours un peu faim. Les portions nous paraissent décidément bien maigrichonnes dans cette contrée !

Nous gardons un beau souvenir de la route que nous sommes en train d'emprunter. Il y a trois ans, elle n'était pas encore très fréquentée et s'étirait langoureusement le long du Mékong, abritant de jolis hameaux aux habitations traditionnelles sur pilotis. Mais pour l'instant, des bulldozers œuvrent pour la transformer en quatre-voies et d'immenses briqueteries se succèdent à la sortie de la ville durant des kilomètres. La voie s'élargissant considérablement, des arbres et d'anciennes maisons en bois proches de la chaussée ont disparu. Bref, la promenade a perdu beaucoup de son charme et de son intérêt. Nous faisons une première halte à Kampi, lieu réputé d'où l'on avait aperçu les fameux dauphins d'Irrawaddy depuis la berge. Mais aujourd'hui, le niveau du fleuve a beaucoup baissé et les embarcations qui emmènent les touristes ont l'air de tourner en rond. On ne distingue d'ailleurs aucun signe de présence autour d'eux ; les cétacés ne veulent pas se montrer. Frustrés par ce début de journée peu emballante, nous décidons de rebrousser chemin et de poursuivre la balade sur la rive sud. Bien nous en a pris : nous retrouvons avec plaisir la bonne piste de latérite qui longe le cours d'eau. Nous nous arrêtons plus d'une heure dans un bourg traditionnel, visiblement musulman et, donc, vraisemblablement cham. L'é-

cole vient de se terminer et des flots d'enfants en uniforme s'éparpillent dans la seule rue du village digne de ce nom. Devant sa boutique qui lui sert aussi de maison, une femme timide nous presse une canne à sucre, puis nous tend deux sacs plastiques remplis de jus frais en guise de verres. Nous les sirotons à l'aide d'une paille. Malgré sa teneur en sucre, cette boisson étonnante de douceur nous désaltère toujours, au contraire des sodas coûteux qui n'étanchent jamais notre soif. Touchante dans sa gêne à nous parler, la jeune dame réclame une somme vraiment modique pour les deux consommations. En la réglant, nous lui renvoyons son large sourire.

Les gens nous ont vite repérés et certains nous demandent de les photographier avec leur famille. La lumière difficile à maîtriser à cause du fort contraste de midi rend la prise de vue aléatoire. Mais peu importe le résultat, leur joie à se regarder sur l'écran de nos iPad nous ravit tout autant. Tout au long de la promenade, nous nous arrêtons ainsi de boutique en boutique, de maison en maison. Partout, les enfants prennent la pose devant l'objectif, tandis que les parents encouragent les plus réservés et viennent jeter un œil par-dessus notre épaule. Nous quittons cette ambiance paisible et enjouée avec un certain regret pour continuer notre route vers l'étape prochaine.

Le fait de rouler en moto nous rafraîchit un peu, d'autant plus que nous nous retrouvons parfois à l'ombre de grands arbres. Pour franchir les ruisseaux et rivières qui se jettent dans le Mékong, nous devons rejoindre le bitume, assez proche, et passer le pont métallique qui enjambe le cours d'eau avant de retomber sur la piste quelques hectomètres plus loin.

Chhlong, la ville suivante, pointe devant notre roue au moment le plus chaud de la journée. Pour échapper à cette température suffocante, nous nous réfugions sous un petit hangar tout neuf qui fait office de restaurant et buvons tranquillement nos bouteilles d'eau glacée que la jeune patronne vient de nous servir. Nous restons là plus d'une heure, confortablement assis sur nos chaises en plastique à regarder les gens passer, peu enclins que nous sommes à affronter les rayons brûlants du soleil.

Pour rentrer sur Kratie, nous reprenons exactement le chemin inverse. De retour dans le village cham de ce matin, nous nous arrêtons devant la même marchande de jus et lui commandons à nouveau deux « verres » de son nectar. Toute contente, le criant à ses copines des boutiques à la ronde, elle se dépêche de presser les tronçons de canne et de nous tendre les sacs. Nous aurons vraiment fait une heureuse aujourd'hui. En passant à proximité d'un temple un peu plus loin, nous nous remémorons la partie de volley que j'avais disputée avec des ados, il y a trois ans. Moment inoubliable auquel avait assisté toute l'école d'à côté. Même les profs avaient déserté leurs cours pour venir nous encourager. Malheureusement, pas un jeune ne se profile à l'horizon aujourd'hui et le terrain semble abandonné. Nostalgie...

En regagnant la route bitumée, deux kilomètres avant Kratie, je sens quelque chose qui ne va pas sur la moto qui devient complètement inconduisible : nous avons crevé à l'arrière ! Chantal descendue, je pousse l'engin durant une centaine de mètres jusqu'à un atelier de réparation. Ce n'est qu'à cet instant que je m'aperçois que les pneus sont aussi lisses que ceux utilisés en compétition. Mais les miens le sont d'usure, tout simplement. Et dire que nous avons roulé toute la journée, ou presque, sur de la piste ! L'incident au-

rait pu m'arriver en pleine cambrousse, à des lieues de tout. Je m'en veux de ne pas avoir vérifié ce matin, mais je garde surtout une dent envers « Gracieuse » qui, elle, savait que ses boudins étaient complètement nazes en me remettant la machine. De rage, je demande au jeune garçon qui vient vers moi de seulement le regonfler. Nous n'effectuons pas un kilomètre avant de devoir nous arrêter à nouveau. Par contre, je choisis l'endroit où stopper : un garage où je renouvelle l'opération moi-même, le pneu étant cette fois encore carrément à plat. Enfin arrivés à destination, nous filons directement restituer l'engin. Je coupe le moteur, jette un coup d'œil inquiet sur l'arrière de la moto et constate avec soulagement que personne ne devrait s'apercevoir de la supercherie. Lorsque je redonne les clés à ma copine, celle-ci se réjouit que tout se soit bien passé, même si elle semble étonnée de nous revoir si tôt dans l'après-midi. Ne souhaitant tout de même pas trop en rajouter, nous ne nous attardons pas plus longtemps !

C'est la première fois que nous nous rendons sur l'île Koh Trong, pile en face de la ville. Pour cela, nous empruntons d'abord le bac pour traverser le fleuve, puis louons des vélos pour en faire tranquillement le tour. Les voitures totalement absentes, seules quelques motos et des bicyclettes circulent sur l'étroit chemin cimenté du village principal et de ses abords. Partout ailleurs, le sentier reprend ses droits. Nous nous retrouvons dans le vrai Cambodge, celui qui devait exister avant et juste après la guerre. La différence avec la ville de l'autre côté du Mékong est flagrante. Un jardin bien fleuri ou un petit verger agrémenté chaque maison. La saison des pamplemousses doit d'ailleurs battre son plein, car les arbres en sont saturés. La

promenade sous les hauts cocotiers et palmiers se poursuit jusqu'à l'extrémité nord de l'île avant de continuer sur la piste de plus en plus étroite qui fait le tour de ce morceau de terre cerné par le fleuve. Dans les rizières du centre, le silence n'est troublé que par le bruissement des épis, le chant des oiseaux ou celui des moines d'un temple qu'on devine un peu plus loin. Une fois le circuit terminé, nous nous attablons en bordure de chemin chez une marchande de canne à sucre et reprenons des forces en sirotant un verre de jus fraîchement pressé avant de retrouver l'agitation citadine. Cette immersion dans un monde à la fois si lointain et pourtant si proche nous a subjugués. Et dire que nous n'y étions jamais venus alors que nous logeons à chaque séjour juste en face, à moins d'un kilomètre ! Impardonnable !

En début de soirée, nous retournons dans notre restaurant favori boire une bière, puis déguster un dernier sweet and sour pour Chantal et un ultime amok au poisson en ce qui me concerne. Nous ne sommes pas certains d'en déguster d'aussi succulents et d'aussi copieux ailleurs. Alors, profitons-en !

Cinq heures sonnent au réveil en même temps que résonnent les premières notes rythmées de la sono du prof d'aérobic sur le trottoir d'en face. Nous n'en avons cure puisque nous partons tout à l'heure pour Phnom Penh.

Le minivan arrive avec une quarantaine de minutes en retard. Normal ici ! Pour continuer dans les transports locaux surchargés, nous devons littéralement nous encastrier dans les deux places du fond que le chauffeur

vient de nous dénicher en faisant se tasser tous les autres occupants cambodgiens. Les touristes qui nous regardent nous faufler entre les fauteuils ont tous l'air effarés. Mais nous n'avons pas le choix, nous devons passer ce mauvais moment pour descendre à la capitale. Nous n'avons pas encore effectué le premier kilomètre que le van s'arrête en face d'un hôtel où un routard espagnol, parlant très bien le français, attend le taxi, billet à la main. Sa stupéfaction en voyant l'intérieur bondé nous fait tout de même sourire un peu. Il refuse de s'installer et téléphone à la compagnie qui lui a vendu le trajet. Après une vingtaine de minutes de palabres, il prend la place que le chef lui attribue en envoyant manu militari une vieille dame s'asseoir sur un bout de fauteuil déjà occupé par deux autres personnes ! Une fois reparti, le gag continue : le minibus stoppe de nouveau sur le bord de la route et le conducteur fait monter un monsieur près, très près de lui, avec une fesse sur son siège ! Nous allons devoir tenir de la sorte plus de quatre heures et demie. Heureusement, au grand dam du chauffeur qui souhaiterait la maintenir fermée, j'ouvre ma fenêtre. La ventilation ainsi créée nous fait un bien fou, nous qui avons les pieds qui reposent sur de gros sacs de riz entassés sous nos emplacements. Pour compléter le tableau, j'ai un haut-parleur pratiquement collé contre mon oreille. J'y remédie en ajustant précautionneusement mes bouchons de silicone, assez efficaces, puis en poussant le volume de mon casque audio au maximum. Malgré tout, même filtrés, les airs cambodgiens parviennent encore à me distraire du rock enlevé que j'essaie d'écouter...

Incroyable ! L'engin de torture nous dépose à l'heure prévue devant le Marché Central de Phnom Penh. Nous partons d'abord à pied vers l'hôtel choisi sur le guide avant

de nous raviser et louer les services d'un tuk-tuk. À 13 heures, la chaleur est en effet telle que marcher plus d'un kilomètre en tirant les sacs au milieu de la circulation devient très vite un véritable calvaire. Allégés de deux dollars, nous nous engouffrons avec délice dans la chambre climatisée de cet établissement assez éloigné, certes, mais calme, propre et d'un excellent rapport qualité-prix.

Juste en face du restaurant « Friends » où nous souhaitons diner, nous prenons place sur une terrasse agréable et sirotions tranquillement nos bières pression à tarif « happy hours ». Tout est bon pour faire des économies ! La nuit tombant, nous nous apprêtons à partir lorsque Chantal aperçoit près de l'entrée l'affichette TripAdvisor avec la note maximale. Intrigués, nous demandons à voir le menu et, après une consultation rapide, passons commande au serveur infirme et toujours souriant. Une jeune fille, plus légèrement handicapée et tout aussi enjouée qui, en plus, parle un peu le français, nous amène un second demi pour patienter. Nos plats arrivent et se révèlent tellement bons que nous promettons au personnel attentif de revenir demain soir. Malgré une retenue polie, on peut lire une certaine fierté dans leurs yeux. En sortant, nous passons devant le « Friends ». Nous l'avions complètement oublié celui-là !

Chantal va acheter les billets de bus pour Kampot dans une agence que nous avons repérée. Lorsqu'elle rentre moins de deux heures plus tard, je dois me pincer. Elle a eu l'audace de s'aventurer sans moi et a pu retrouver son chemin sans difficulté particulière. Elle est par-

venue à passer outre la frayeur de se perdre. Je n'étais, en fait, pas si fier que ça de la laisser seule dans une grande ville, elle dont le sens de l'orientation atteint dans ses meilleurs jours la note maximale de trois sur vingt. J'exagère à peine ! Je la félicite donc sans retenue pour son courage et sa réussite. D'ailleurs, qu'aurai-je fait en cas de désastre ? Je n'ose même pas me poser la question.

La journée commence plutôt bien. Un tuk-tuk vient nous prendre à l'heure devant l'hôtel pour nous emmener à l'agence qui nous a vendu nos billets. Là, un magnifique minivan nous attend. Nous grimpons sur les sièges confortables et larges près du chauffeur. Cela faisait très longtemps que nous n'avions pas eu de véhicule aussi neuf dont le nombre de passagers ne dépassait pas celui des places ; le bonheur ! Les embouteillages jusqu'à la sortie de la ville, puis la chaussée défoncée ralentissent le début du parcours. Mais, une heure plus tard, quand la route s'améliore enfin, le van file à bonne allure. La climatisation bien réglée diffuse ce qu'il faut d'air frais pour que tout le monde se sente bien. Bref, le trajet de rêve... jusqu'au moment où le conducteur doit stopper le taxi, embrayage cassé. Nous n'y arriverons donc jamais. Le cumul des choses dites « normales » chez nous semble décidément totalement impossible au Cambodge. Nous nous retrouvons tous, en plein cagnard, sur le bord de la route et attendons qu'une solution soit trouvée. Le chauffeur qui a jeté un œil sous le capot avant d'appeler sa compagnie nous apprend qu'il faudra patienter deux heures pour qu'un véhicule de secours, dépêché depuis l'aéroport de Phnom Penh, vienne nous chercher. Résolus à poireauter, seuls Chantal et moi acquiesçons. Ceux qui vont à Sihanoukville se débrouillent

pour négocier très cher des taxis à leurs frais. Après les avoir tous vus partir, les uns après les autres, depuis la cabine climatisée, nous commençons à regarder un film sur nos iPad. Le minivan de secours, aussi beau que celui de ce matin, arrive pile à l'heure prévue et nous sommes ses uniques occupants. Après seulement dix minutes de trajet, le chauffeur annonce Kampot, notre destination, et nous arrête à un carrefour au moment où les premières gouttes d'une grosse averse se mettent à tomber. Nous trouvons refuge dans la cahute d'un surveillant de parking qui accepte gentiment de nous accueillir. L'ondée passée, nous reprenons nos sacs et partons à la recherche d'une gues-thouse recommandée par le Guide du Routard, assez éloignée du centre.

Au bout de deux petits kilomètres, nous la trouvons enfin. Un vieux monsieur parlant un peu français me fait visiter une chambre au rez-de-chaussée, puis une seconde à l'étage. Je ne comprends pas pourquoi, mais Chantal qui d'habitude attend sagement que je choisisse notre alcôve tient à me suivre. Mal lui en a pris. Elle n'a pas fait dix pas sur le carrelage mouillé de la terrasse qu'elle glisse et tombe lourdement sur le sol. La voyant peiner à se relever, je l'aide à se remettre debout. Son bras droit la fait horriblement souffrir, je dois rapidement l'allonger sur le lit de la chambre que le papy voulait nous montrer. Elle peut bouger les doigts, mais le membre qui a pris une forme bizarre après le poignet m'impose de me renseigner sur l'hôpital le plus proche. On nous en conseille un sérieux, à une dizaine de kilomètres. Nous y partons très vite en tuk-tuk que le pauvre homme, tout désolé, a appelé en urgence. Le chirurgien suisse qui nous reçoit là-bas détecte immédiatement une fracture, confirmée quelques instants plus tard par la radio

qu'une infirmière cambodgienne lui apporte. La cassure nette, mais avec un gros déplacement se situe au niveau de la tête du radius et doit être réduite ; ce à quoi s'attache le médecin en anesthésiant et en secouant assez fortement le bras. Chantal a du mal à retenir un petit cri de douleur. Je compatissais à sa souffrance et suis surpris de son courage. Puis le docteur la masse assez énergiquement avant de confectionner la gouttière qu'elle devra garder une semaine, le temps que le membre désenfle. Il ne lui posera le plâtre définitif qu'à ce moment-là.

Une fois à la guesthouse, le papy nous conseille, nous oblige serait plus juste, à prendre la chambre du pavillon neuf qu'il m'avait proposé en premier. Si seulement, je n'avais pas voulu en visiter une autre !... Et si l'embrayage n'avait pas cassé !... Et s'il n'avait pas plu (on n'a plus revu une goutte à cette heure de la journée de tout notre séjour ici) !... Mais, avec des « si », personne n'a encore réussi à refaire le monde.

Il y a simplement des jours comme celui-ci où tout s'enchaîne, où tout va de travers...

Le ventre creux, n'ayant pas mangé depuis hier soir, nous partons tout de même à la recherche d'un restaurant dès notre retour en ville. Nous le trouvons au bout de quelques allers-retours dans le coin touristique près de la rivière. Lorsqu'elle se libère, nous nous installons à l'une des nombreuses tables occupées par une clientèle bien mélangée de locaux et d'étrangers. Chantal opte pour une assiette de nouilles classique, tandis que je choisis le bœuf au poivre vert qui se révèle très bon. Nous ne sommes pas pour rien au pays de cette épice !

Aujourd'hui, c'était aussi l'anniversaire de ma maman qui fêtait ses quatre-vingt-sept ans. Je n'ai même pas pu l'appeler...

Chantal n'a évidemment pas très bien dormi. Elle devait impérativement maintenir son bras en l'air ou, du moins, posé sur deux oreillers. Être couchée dans cette position n'est la chose la plus aisée. Mais elle a tenu.

Après avoir passé les heures chaudes, bien à l'abri de la guesthouse, nous ressortons en fin de journée pour aller prendre une bière dans un des bars les plus fréquentés de Kampot. Calés dans un fauteuil en osier, nous apprécions tous les deux ce moment de détente face à la rivière. Puis, nous commandons, comme la plupart des autres clients, d'énormes ribs qui ont fait la notoriété de l'établissement. Je prépare l'assiette de Chantal pour qu'elle puisse les attraper avec les doigts avant d'attaquer la mienne. Plus un mot ne sera échangé jusqu'à la fin du repas ! Divin ! Nous n'avons plus mangé autant de viande depuis notre départ de France. Nous rentrons repus et contents. Cela change d'hier à la même heure.

Chantal s'allonge dans le lit comme elle le peut après que je l'aie déshabillée. Pour ma part, je me couche aussi, car j'ai envie de regarder le match France - Allemagne cette nuit sur mon ordi. Je me réveille seulement à la fin du match ! J'ai tout raté. Mais de terribles nouvelles commencent à tomber : des attentats viennent d'être perpétrés aux alentours du stade. Je secoue aussitôt Chantal et me dépêche d'envoyer un mail à Alexis et Hélène à Paris. Nous recevons, soulagés, une réponse de leur part dans la minute

qui suit. Comme nous, ils sont à l'écoute des événements. Nous demeurons ainsi, l'oreille collée à la radio le restant de la nuit et toute la matinée. Nous sommes abasourdis par cette tragédie. Moi qui m'insurgeais contre l'instrumentalisation de l'islam au nom du fanatisme et de l'obscurantisme, je suis atterré, révolté, mais aussi désabusé. J'ai peur d'être devenu soudain pessimiste... Heureusement, les hommes ont toujours réussi à relever la tête ; je serai de ceux-là !

Nous sommes le vendredi 13 novembre.

Chantal a rendez-vous le lendemain matin avec le chirurgien qui l'a soignée jeudi. Il doit vérifier si l'évolution se passe comme souhaité. En examinant la radio qui vient d'être prise, il rassure Chantal qui a le pouce gonflé et insensible en partie. Cela demeure dans la normalité des choses, lui explique-t-il. Nous devons revenir dans trois jours pour qu'on lui pose son plâtre définitif. Pour l'instant, il découpe un peu de celui qu'elle porte au niveau du creux du coude et des doigts, endroits qui la gênent un peu.

Pour faire les huit kilomètres qui mènent à l'hôpital, nous avons loué une moto pour la journée, beaucoup plus rentable que le tuk-tuk qui demande deux fois et demie le prix pour simplement effectuer l'aller-retour. Nous profitons donc de notre moyen de locomotion pour aller faire un tour du côté de Kep, petite station balnéaire à une vingtaine de kilomètres de Kampot. Nous nous baladons d'abord sur le quai en bois du marché aux crabes avant de nous reposer quelques instants sur l'unique plage de sable, pas très propre, nichée au creux d'une anse quelconque.

Sur le revêtement correct de la chaussée, Chantal ne souffre pas trop de son bras. Je veille simplement à éviter les trous qui apparaissent malgré tout en de multiples endroits. Nous sommes tout de même en Asie !

De retour à Kampot, nous poursuivons encore sur une dizaine de kilomètres jusqu'à un bar-resto-ghosthouse que tout le monde nous recommande. En effet, situé en bordure de rivière, le beau bungalow en bois du Greenhouse accueille de nombreux Français de passage, Guide du Routard oblige. Nous trouvons une place sur la terrasse qui surplombe deux pontons posés sur l'eau qui servent de solarium et de tremplin pour piquer une tête. Je ne m'en prive d'ailleurs pas, tandis que Chantal sirote tranquillement son jus de mangue, bien calée dans son fauteuil en osier. Je reste un peu sur la plateforme discuter avec deux jeunes Bordelais qui ont réussi à obtenir un bungalow pour aujourd'hui. Le soleil est en train de se coucher lorsque nous quittons à regret ce havre de calme.

La piste en terre que nous empruntons a souffert de l'orage de la nuit. Les motos qui la sillonnent zigzaguent entre les innombrables nids-de-poule inondés. Je slalome moi aussi, mais je sens Chantal très tendue sur le siège arrière. Je me résous à faire demi-tour pour éviter les risques de chuter. À 15 h 30, nous prenons la direction de l'hôpital. Aujourd'hui, le chirurgien suisse doit poser le plâtre définitif. Le rendez-vous s'éternise, car il a été appelé en urgence à la salle d'opération. La nuit est déjà tombée lorsqu'il arrive enfin. Une heure plus tard, peu rassurés dans l'obscurité, nous remontons sur la moto tous les sens en

éveil pour ne pas nous faire piéger par un trou, de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'on approche de la ville.

Chantal doit se rendre à l'Ambassade de France à Phnom Penh pour y remplir des papiers officiels relatifs au décès de son papa. Elle trouve une chambre dans un hôtel près du Marché Central. Après avoir réservé son retour pour le lendemain, elle retrouve le restaurant où les serveurs handicapés la reconnaissent immédiatement. Elle y passe le restant de la journée, bien installée sur la terrasse, et commande son repas assez tôt pour pouvoir regagner son logis tranquillement avant la nuit. Ce soir, je ne peux pas venir à son secours pour la déshabiller ; elle a donc un mal fou à enlever sa robe toute seule. À un moment, au comble de son désespoir, elle se croit même obligée de devoir descendre solliciter de l'aide auprès du réceptionniste. Mais, dans un ultime effort, elle parvient à arracher le vêtement sans trop de dommage.

Le lendemain matin, elle demande à un tuk-tuk de l'emmener à l'ambassade de France. Elle négocie toute seule l'aller-retour. La femme qui la reçoit là-bas est en fait la personne avec qui elle avait pris rendez-vous. Il ne faut que quelques minutes à la diplomate pour authentifier le gri-bouillis que Chantal a dessiné de sa main malade au bas d'un document officiel. Il ne reste plus qu'à le poster. Sur le chemin de l'hôtel, le chauffeur de tuk-tuk la dépose devant le bel édifice colonial qui abrite le service public. L'employée lui certifie que le pli parviendra chez le notaire dans une quinzaine de jours. On croise les doigts... Et parce qu'elle a sauté son petit-déjeuner pour arriver juste au moment de l'ouverture des bureaux, Chantal se précipite au

petit supermarché et avale goulument le café glacé qu'elle y a acheté tout en discutant avec un monsieur venu voir son fils qui travaille au Cambodge.

Je suis tout heureux de récupérer ma femme après ses trente-six heures de vadrouille. Pour fêter nos retrouvailles, nous allons boire une bière dans le bar où nous avons pris nos habitudes de début de soirée et faisons la connaissance de trois Normands en balade autour du monde : Nicolas, son épouse Manu et Jean-Michel, l'oncle de Manu. Pour continuer la conversation, nous partons manger ensemble un bon bœuf au poivre vert. Lorsque nous arrivons à la guesthouse, beaucoup plus tard que les autres fois, nous trouvons le portail clos et nous devons réveiller le jeune gardien qui dort à poings fermés.

Le bras de Chantal lui fait mal. Nous ne bougeons donc pas durant trois jours. J'en profite pour me renseigner sur Koh Chang, une île thaïlandaise que nous ne connaissons toujours pas et où nous désirons nous rendre après le Cambodge.

Ce matin, nous louons une moto pour enfin aller nous balader dans la campagne environnante qu'on nous a dit très jolie. Dès la sortie de la ville, je m'arrête dans les marais salants, pas encore en eau ; dommage pour les photos, moins spectaculaires dans ces conditions. Quelques kilomètres plus loin, je quitte le goudron pour emprunter une piste qui s'enfonce au milieu des rizières. Bien assise derrière moi, Chantal ne bronche pas. Il faut avouer que la route en terre offre un revêtement meilleur et moins bosselé que certaines parties de la chaussée asphal-

tée. À voir les maisons de cette contrée, on se doute bien que la richesse n'est pas au rendez-vous. Pourtant, partout où nous nous arrêtons, les gens nous accueillent avec un grand sourire et beaucoup d'entre eux s'inquiètent de l'état de santé de Chantal. Grâce aux gestes, nous comprenons qu'ils compatissent à son infortune.

À Kep, la température de la mer avoisinant les trente degrés, voire plus, Chantal tient à se baigner malgré son plâtre. Pour ce faire, je l'aide à maintenir son bras droit hors de l'eau.

Nous louons une dernière fois une moto pour retourner faire un tour dans la campagne où la gamme des verts domine toutes les autres. Des maisons peintes en bleu ou en rouge apportent encore un peu plus de gaieté à ce décor champêtre. Près d'une colline, je suis en train de photographier les jardins qui l'entourent lorsqu'un Français avec qui j'ai échangé quelques mots ce matin à la guesthouse sort d'une grotte qui abrite un temple. En seulement quelques minutes, il m'apprend un tas de choses sur la construction des canaux d'irrigation, tel celui devant nos yeux, et sur le Cambodge en général. Je le trouve passionnant, le lui dis et lui demande s'il est historien. Il me rétorque qu'il est journaliste à la télévision. Nous rejoignons, lui, son chauffeur de moto qui le promène dans la région et moi, Chantal qui patiente assise à l'ombre dans un tuk-tuk dont le conducteur attend lui aussi ses passagers partis visiter la grotte. Au moment de le quitter, je lui pose une ou deux questions sur les Philippines qu'il connaît apparemment très bien, mais n'ayant pas le temps de décortiquer ses réponses, il me donne sa carte pour que je le contacte lorsque j'aurai besoin de ces renseignements.

De retour à Kampot, je m'aperçois, en surfant sur le Net, qu'il s'agit en fait d'un très grand journaliste, réputé pour la qualité de ses reportages et qui effectue très régulièrement des enquêtes difficiles et exclusives à l'étranger pour des magazines comme « 52 sur la Une » et « Spécial investigation » pour les plus célèbres. Tout le monde en a vu au moins un. La liste de ses récompenses internationales est réellement impressionnante. Cet homme reconnu a pourtant su faire preuve de beaucoup d'humilité pour se mettre à notre hauteur intellectuelle. Un grand monsieur, vraiment !

Lorsque nous arrivons dans notre restaurant favori, nous demandons comme d'habitude deux bières. Mais la cuisinière ne tient pas en place. Elle attend avec impatience que nous lui donnions le signal du service. Nous avons en effet commandé des crabes au poivre rouge pour notre dernier repas. L'odeur qui se dégage de la platée que le patron dépose devant nous nous fait saliver d'envie. Sans perdre une seconde, nous l'attaquons. La sauce, bien évidemment poivrée, ne nous met absolument pas la bouche en feu, mais au contraire se marie extrêmement bien avec les crabes. Nous apprécions tous les deux. Même Chantal, avec son bras en écharpe, arrive à extraire sans difficulté particulière la chair délicate des crustacés. Le plat, pourtant très bien servi, ne résiste pas très longtemps à notre gourmandise. C'est certain, nous garderons un souvenir impérissable de cette spécialité de Kampot.

Pour notre départ, le papy nous offre un foulard à chacun, désolé qu'il est de voir Chantal avec son

plâtre. Nous faisons une dernière fois rire aux éclats Lim Lay Heng, son petit-fils qui a l'âge d'Octave. Toute la famille se précipite pour nous saluer lorsque nous montons dans le minivan venu nous chercher. Un des clients présents s'approche de Chantal pour lui avouer qu'il nous regrettera. Même si ce lieu restera maudit pour Chantal, nous devons aussi dire que nous nous y sommes très bien plus.



Nous atterrissons à Sihanoukville avec une heure de retard sur l'heure prévue. Du coup, au lieu d'y passer une nuit comme nous l'avions imaginé, nous optons pour la solution, plus onéreuse, du taxi jusqu'à Kampot. En fait, en parlant plus tard avec différentes personnes qui en arrivaient déçues, nous ne regrettons pas notre choix. Exactement quatre ans après, nous avons même le plaisir de retrouver une chambre dans la guesthouse où Chantal s'était brisé le poignet en glissant sur le carrelage mouillé. Le patron qui n'y était absolument pour rien avait été terriblement gêné à l'époque. De ce fait, lorsqu'il nous aperçoit, il accourt vers nous les bras grand ouverts; il nous a reconnus au premier coup d'œil. Sympa, l'accueil!

Le lendemain, nous prenons possession d'une moto dont nous avons discuté les conditions avec le loueur. L'engin, tout neuf, nous plait dès les premiers kilomètres. Quand nous quittons le goudron pour la terre des pistes plus ou moins défoncées, les suspensions remplissent leur fonction à la perfection. Chantal, assise derrière moi, en est la première bénéficiaire. La bécane absorbe les défauts de la route sans broncher. Cela nous change de celles que nous louons en général. Grâce à elle, la balade paraîtra encore plus belle.

Comme celle de Bali, la campagne cambodgienne nous ravit en effet à chaque fois avec ses maisons traditionnelles en bois posées sur leurs pilotis et toujours cernées de cocotiers. Les gamins agitent la main à notre passage et les regards bienveillants des grandes personnes à notre égard nous comblent de plaisir. Nous prolongeons la promenade jusqu'à La Plantation, terroir du poivre réputé de Kampot. Nous y arrivons à l'heure la plus chaude de la journée et entamons la visite en compagnie d'un guide français, Merlin.

Le jeune homme que l'on sent passionné par cette épice nous convainc d'emblée, nous qui ne sommes guère adeptes de ce genre de tour. Ses explications sont claires et concises. La découverte se termine par une dégustation des différents poivres produits sur l'exploitation de vingt-deux-mille plants gérée par un couple de Français, également propriétaire. Le groupe de huit personnes que nous formions repart comblé de cette visite de plus de deux heures. Entièrement gratuite, faut-il le souligner.

Nous reprenons le chemin du retour en nous arrêtant fréquemment devant les habitations colorées dominant les rizières. Les gens vivant là, souvent pauvrement, nous accueillent partout avec de francs sourires. Qu'on est loin ici de la grimace forcée des commerçants des villes dont le rictus s'efface le dos à peine tourné ! Malgré la beauté de la campagne et de ses pistes cahotantes hésitant entre l'ocre et le rouge, nous retrouvons avec un certain plaisir le goudron à l'entrée de Kampot.

Ce matin, Chantal préfère rester à la guesthouse. Entre brushing et petite lessive, elle a du boulot. De mon côté, je pars en moto tenter quelques incursions sur des chemins autour de la ville. Je visite ainsi un temple et m'amuse un peu avec des gamins de l'école attenante toujours prêts à expérimenter la seule phrase en anglais qu'ils connaissent : where do you come from ? Ils se mettent alors à rigoler avant même ma réponse qu'ils ne cherchent même pas à comprendre. Marrant, mais frustrant pour moi qui aimerais bien leur parler un peu ! De retour à Kampot, je m'arrête flâner dans le grand marché couvert. Une ambiance enjouée y règne et j'y reçois pas mal de sourires. Je

me promets d'y amener Chantal; elle devrait apprécier... Je la rejoins en fin de matinée, presque pomponnée.

En début d'après-midi, nous partons boire un jus de fruits dans un bar près de la rivière à une petite dizaine de kilomètres. Nous avons passé là des moments agréables, il y a quatre ans et souhaitons nous y reposer de nos balades quelque peu éprouvantes. Malgré de nombreux changements, je retrouve facilement la route, bien aidé, je dois l'avouer, par le GPS de mon téléphone. La gérante, jeune Française tatouée, nous accueille comme des amis de longue date. Surprenant, mais terriblement sympa. Les cocktails de fruits proposés rendent le choix difficile. Nous restons très classiques en jetant notre dévolu sur un shake citron pour Chantal et un jus de mangue pour moi. Vautrés à l'abri du soleil dans de confortables fauteuils sur la terrasse dominant la rivière, nous passons l'après-midi entier à bouquiner et à flemmarder avant de retourner en ville au moment de l'apéro.

Au cours du diner, nous faisons la connaissance d'un couple de quadragénaires très sympas, Cédric et Cécile de Clermont-Ferrand, en vadrouille au Cambodge. En leur compagnie, la fin du repas nous paraît bien courte. Nous nous quittons en nous souhaitant bonne chance pour la suite de nos périples.

Tandis que Chantal préfère un petit tour tranquille en ville, j'enfourche seul la moto pour une nouvelle virée dans la campagne environnante que j'apprécie particulièrement. J'y fais de jolies rencontres, comme celle de

quatre gamins adorables qui m'offrent en deux occasions des fleurs qu'ils cueillent à mon intention sur la rive herbue d'un étang. Plus loin, alors que je suis en train de photographier une énième maison en bois perchée sur ses pilotis, un monsieur stoppe sa bécane délabrée près de la mienne et vient échanger avec moi, sans jamais se départir de son magnifique sourire, les quelques phrases en français qu'il connaît. Pour clore cette superbe journée, j'arrive juste au bon moment devant les pontons plutôt branlants d'un petit port situé pile en face de Kampot. J'ai, en effet, la chance d'assister au départ de rafiots peu rassurants pour une longue nuit de pêche au large des côtes. Les équipages me font un signe avant de larguer les amarres. Le défilé ininterrompu des embarcations colorées ne cesse qu'avec le coucher du soleil. Magique!

Je récupère Chantal à la guesthouse alors que l'obscurité tombe. Quand nous arrivons dans notre bar favori, la table et les fauteuils que nous avons pris l'habitude de squatter à cette heure sont occupés par trois jeunes gens. Installés à côté d'eux, nous nous rendons compte qu'ils sont Français. La conversation peut démarrer! Gaël, Benjamin et Pauline, tous les trois originaires de la région de Saint-Étienne, parcourent le monde au gré de leurs envies. Seul, l'état de leurs finances règle leurs retours en France où, grâce à leurs emplois de saisonniers, ils peuvent se renflouer et repartir vers d'autres horizons. Ils correspondent exactement à la clientèle que nous avons lorsque nous tenions notre bar à Rennes. Tête bien faite, dans tous les sens du terme, ils voyagent en cherchant à apprendre, à comprendre. Fascinés par l'Amérique du Sud, ils nous donnent presque envie d'aller y faire un tour et ainsi oublier

les incidents fâcheux que nous avons subis au Mexique. Les verres s'enchainent (pas trop, tout de même !) et le temps passe sans vraiment nous en apercevoir. Si nous voulons dîner dans notre restaurant fétiche, nous devons les quitter. Nous leur souhaitons donc de rester tels qu'ils sont tous les trois et de poursuivre ce mode de vie qui leur va si bien.

Pendant une balade matinale, nous tombons sur une enseigne « Les Confitures de Michèle » qui ne nous est pas étrangère. Il nous semble qu'il y a la même à Bali. Pour en avoir la confirmation, je rentre dans la boutique et reconnais aussitôt la dame occupée derrière ses poêlons. En réponse à nos questions, elle nous raconte son histoire, le pourquoi et le comment elle est arrivée ici. Bavarde, elle trouve, malgré tout, le temps, un œil rivé sur la cuisson de sa nouvelle préparation, de nous ouvrir une petite dizaine de pots pour dégustation. Gênés, nous lui commandons chacun une crêpe pour apprécier encore plus. Sublimes ! Nous repartons de là une bonne heure plus tard, rassasiés ! Il est à peine 10 heures...

Nous retrouvons nos copains stéphanois à la terrasse du bar où Vincent ne nous présente même plus sa carte. Deux demis de Cambodia, direct ! Et, comme si nous étions toujours connus, nous reprenons la causerie là où elle s'était arrêtée la veille. Avec autant de ferveur et de plaisir ! Les anecdotes s'enchainent sans s'interrompre, les situations cocasses vécues par les uns et par les autres déclenchent inmanquablement les rires. Pauline, Benjamin et Gaël partent demain et quittent bientôt le Cambodge pour l'Inde. Ils passeront les fêtes de fin d'année du côté de Goa. Voilà le futur proche. Après, ils aviseront ! Nous nous em-

brassons une dernière fois, avec un peu d'émotion en ce qui nous concerne... C'était une belle rencontre...

Le minivan qui nous emmène vers la capitale Phnom Penh a déjà beaucoup vécu et s'arrête à tout bout de champ charger des passagers ou des colis. La route en travaux n'arrange rien à l'affaire. Mal assis à l'arrière, nous étouffons de chaleur et de poussière. Pour terminer le trajet en beauté, le chauffeur nous débarque bien avant le centre-ville, à plus de quatre kilomètres de notre guesthouse. Nous devons marchander un tuk-tuk venu à notre rencontre avec un empressement certain. Sentant sa proie, le bougre a tout de même consenti un petit rabais.

La chambre, la même que lors de notre dernier séjour, n'a guère changé. Par contre, mon premier boulot consiste, une demi-heure durant, à la nettoyer... avec du papier-toilette ! À notre demande, une femme de ménage passe un semblant de serpillière, tout sourire et les yeux rivés sur moi. Je préférerais sincèrement qu'elle se concentre sur son travail.

Nous nous arrêtons ce matin là même où, hier, nous avions discuté le prix des soupes avant d'aller chercher plus loin. En fait, elles méritent le coût un peu plus cher qu'ailleurs. Le bouillon à lui seul le justifie. Une demi-heure plus tard, je repars d'excellente humeur. Chantal est la première à s'en réjouir ! Pas pour très longtemps, malheureusement. Dans l'une des innombrables boutiques de téléphones mobiles, j'entre pour faire changer la protection de mon écran. Après avoir discuté ferme le prix avant de le

régler, je demande à ce que la jeune fille présente derrière le comptoir me l'installe. Sérieuse, celle-ci s'exécute du mieux qu'elle peut. Mais poser un truc mal adapté se révèle en certaines occasions délicat. Je le remarque seulement une fois parti. Décidé, je retourne au magasin et tombe sur le monsieur de tout à l'heure à qui je tente d'expliquer qu'il s'est trompé de référence et que ce serait bien de le changer pour le bon format. Devant sa mauvaise foi exaspérante au possible, je perds soudain mon contrôle. Depuis que je voyage, je ne me souviens pas d'avoir pété les plombs de cette manière. Jamais ! La boutique se retrouve tout d'un coup transformée en véritable volière : tout ce qui se trouve sous ma main prend les airs. Chantal assiste à la scène, médusée, et sort sur le trottoir sans trop savoir que faire. Me rendant soudain compte de mon comportement, je me ressaisis et préfère, moi aussi, foutre le camp avant que les pépins me tombent dessus. La nouvelle mentalité des Cambodgiens que l'on a perçue dès notre arrivée à l'aéroport de Sihanoukville commence à nous peser vraiment. Je ne retrouve le calme que dans l'après-midi. L'excellent dîner au restaurant Friends qui s'est bien agrandi depuis la première fois où nous y sommes venus finit de m'apaiser totalement. Enfin un bon point pour Phnom Penh !

De la gare routière de Siem Reap, un tuk-tuk, mal négocié sur une erreur d'appréciation de distance de ma part, nous emmène jusqu'à notre guesthouse. Mais là, mauvaise surprise. Les propriétaires ont changé et les nouveaux, cambodgiens, ont bien augmenté leurs tarifs. Nous parvenons tout de même à nous accorder sur un prix correct pour la ville. Nous paierons les petits-déjeuners lorsque nous les prendrons.

Après avoir passé quelques heures sur les transats autour de la piscine et pour nous aiguïser l'appétit, nous effectuons une balade du côté d'un temple où des ados handicapés physiques jouent de la guitare ou confectionnent une statue monumentale en feuilles de cocotier pliées ou découpées. L'un d'eux m'offre une fleur qu'il fabrique devant moi à la vitesse de l'éclair. Je m'empresse de la déposer dans le décolleté de Chantal. Le jeune homme rit de bon cœur.

Pour aller acheter nos billets pour les temples, nous réservons un tuk-tuk par internet avec une application locale très efficace. Pas de palabres, le prix, très modéré au demeurant, est affiché sur l'écran de mon téléphone. Après confirmation de ma part, PassApp m'indique que le chauffeur arrivera dans deux minutes et quarante-cinq secondes. Le bougre se pointe avec quatorze secondes d'avance : on aurait pu le manquer ! Une fois nos passes de trois jours achetés — soixante-deux US dollars chacun tout de même — le conducteur nous ramène au point de départ. Efficace et sans surprise ! Pour un touriste au Cambodge, c'est même étonnant. Je me devais donc d'en parler.

En vélo, nous rejoignons Pub Street au moment de l'apéro. Nous sommes en train de tranquillement siroter notre bière en terrasse quand une jeune fille se promenant nous aperçoit et se précipite vers nous, les bras tendus et un grand sourire aux lèvres. Quel n'est pas notre étonnement lorsque nous reconnaissons Pauline, la Stéphanoise, suivie de ses deux compères Gaël et Benjamin !

Après les sincères embrassades, nous nous installons tous ensemble devant une autre mousse. Avant de se mettre en route pour Goa en Inde, ils passent ici leurs derniers jours et visitent Angkor et ses temples. Nous devons malheureusement interrompre cet apéro bien sympathique pour nous rendre dans un restaurant assez éloigné. On se souhaite une nouvelle fois une bonne poursuite de voyage...

Tout le monde debout à 4 h 45! À 5 h 30, dans la nuit noire et le ventre vide, nous partons pour onze kilomètres en direction du site d'Angkor sur nos bicyclettes non éclairées! Après quelques kilomètres, je dois m'arrêter attendre Chantal qui peine derrière moi. En arrivant à ma hauteur, elle se plaint d'un vélo qui saute. Et pour cause! Après vérification sous un lampadaire, je m'aperçois que le pneu arrière est complètement dégonflé. Que faire dans ces conditions, en pleine nuit et sans un outil pour tenter de réparer? Demi-tour bien sûr! Après une centaine de mètres, nous remarquons quelqu'un dans une maison en bordure de route. Nous lui demandons une pompe. Il se démène pour nous en ramener une de chez son voisin, mais l'embout ne correspond pas à la valve. Dépités, nous repartons en le remerciant bien. Quelques dizaines de mètres plus loin, j'entends le monsieur qui nous rappelle. Il a dégoté un autre gonfleur. Celui-là marche bien, mais le pneu se retrouve à plat en seulement quelques secondes. Nous trouvons la solution en trifouillant un minuscule tuyau de caoutchouc à l'intérieur de la valve. Notre sauveur refuse le petit billet que je désirais lui glisser et même la tasse de café qu'on voulait lui acheter en compensation. Nous le remercions sincèrement de sa gentillesse...

Au Bayon, le célébrissime temple aux visages de pierre, des groupes de Chinois se pressent aux endroits stratégiques pour des séances de selfies interminables. Mais, en les priant poliment de se ranger pour pouvoir, nous aussi, photographier le monument, ils s'exécutent sans trop de problèmes. Nous demandons même à l'un d'entre eux de nous immortaliser devant une tour à quatre visages à l'occasion de notre trois-millième jour de voyage. Nous avons préparé une affichette pour ce moment et la sortons du sac avant de prendre la pose. Une dame qui s'interroge sur le chiffre n'en croit pas ses oreilles lorsque nous lui en donnons l'explication. Ça ne doit pas être si courant, en fait ! Nous avons nous-mêmes beaucoup de mal à réaliser. Nous avons l'impression d'avoir fêté le deux-millième il y a simplement quelques mois, à Bali. Les années passent à une allure fulgurante...

La visite du monument terminée, nous remontons sur nos vélos pour rentrer sur Siem Reap. Nous venons à peine de quitter Angkor que le pneu de Chantal refait des siennes. Coup de chance, nous sommes à seulement quelques dizaines de mètres d'un réparateur. Il le regonfle. Contrairement à ce matin, je paie et nous repartons. Pas loin ! Dix mètres, pas plus ! Retour. Je trifouille la valve et lui demande de le gonfler une nouvelle fois. Sans m'écouter, il démonte le pneu et sort la chambre. La mine victorieuse, il me fait sentir une fuite infime sur le dos de la main. Je confirme le fait, mais lui explique que l'air ne peut s'évacuer en une fraction de seconde et que, donc, le souci se trouve ailleurs. Il ne veut rien savoir et souhaite surtout me vendre un nouveau boyau. Devant mon refus catégorique, il laisse tout en plan et s'en va changer l'huile d'une moto. Me

voyant faire le boulot à sa place, il revient, mais j'ai un mal fou à le convaincre de regonfler une dernière fois le pneu. Il s'exécute de mauvais gré et nous fait signe avec ses bras de dégager. Rassurez-vous, monsieur, nous n'avions aucune intention de séjourner ici plus longtemps ! Outrés, nous sommes outrés ! Chantal file aussi rapidement qu'elle le peut vers Siem Reap, mais son biclou rend l'âme à environ deux kilomètres du but. On fait le reste du trajet à vitesse très réduite. De retour à la guesthouse, épuisée, elle explique son cas. Le responsable lui donne une autre bicyclette pour demain et, petit geste sympa, la dispense de paiement. Plus tard, au moment de régler le mien, il fait semblant de ne plus se souvenir et me demande sans sourciller la somme des deux vélos. Ben voyons ! Sans lui adresser la parole, je ne m'acquitte que du mien. Lui non plus ne dit rien et encaisse !

Dans l'enceinte du Ta Prohm, je suis occupé à prendre des photos quand j'entends un gros éclat de rire dans mon dos. Benjamin, Gaël et Pauline rigolent tous les trois de bon cœur dans l'encadrement d'une porte en pierre. Incroyable de nous retrouver une troisième fois ici. Nous sommes en train de deviser sur les hasards de la vie lorsque Cédric et Cécile que nous avons connus dans un restaurant de Kampot débouchent eux aussi. Impensable ! Nous rions de plus belle ! Dans un film, personne ne gèrerait un instant ce scénario. Et pourtant, c'est vrai ! Après une franche rigolade, tout le monde se quitte en se souhaitant encore une fois une bonne continuation de voyage.

Après ces deux jours de visite éreintants, nous avons tous les deux besoin de repos. Le lendemain, nous restons donc à la guesthouse profiter des transats et de la piscine. La matinée commence bizarrement avec la responsable qui nous demande de régler nos petits-déjeuners d'il y a trois jours! Nous les avons évidemment payés, mais nous ne nous souvenons plus à qui. Elle soutient le contraire. Devant sa mauvaise foi, je plie et acquitte les cinq dollars qu'elle nous réclame. Elle m'a mis dans une humeur exécrable. Parti chercher mon ordinateur pour travailler sur une table du restaurant, passant près d'elle, je lui fais savoir, les yeux dans les yeux et sans complaisance, que j'ai donné le billet à la personne présente à la réception. Sans attendre, je m'installe et tente de bosser un peu. Mais mon esprit est ailleurs, je ne parviens pas à me concentrer. Un quart d'heure plus tard, la jeune femme revient et me tend, confuse, les cinq dollars que je lui ai versés tout à l'heure. La personne qui travaillait à la réception à ce moment-là lui aurait avoué avoir oublié de le dire. Pour clore le débat, je glisse l'argent dans ma poche et vais m'allonger sur un transat. Je suis trop énervé pour écrire la moindre phrase!

En fin d'après-midi, nous partons en quête d'une moto. Après discussion auprès d'un jeune loueur, nous nous mettons d'accord sur le prix, très cher, de neuf US dollars la journée. Je lui avoue que je la garderai jusqu'au moins 20 heures demain. Il accepte. Je règle. Il s'en va préparer l'engin et revient quelques instants plus tard avec deux casques. Il m'explique par où passer pour éviter les contrôles de police. À Siem Reap, il faut théoriquement une licence cambodgienne pour pouvoir conduire une moto; je n'ai que mon permis international. Après ses conseils, il me

redemande le plus sérieusement du monde les neuf dollars de la location. J'éclate d'un tel mauvais rire qu'il ne pipe plus mot. Pendant que Chantal lui rappelle qu'on a déjà payé, je prends les clés, les casques et sors. Cet état d'esprit cambodgien commence à me peser au plus haut point. Deux fois dans la même journée, serait-ce la nouvelle normalité?

Lorsque nous partons à 6 h 40 pour Banteay Srei, à près de quarante kilomètres de la guesthouse, Chantal a une extinction de voix. Embêtant, mais, au moins, je serai tranquille! Le soleil vient de se lever et une légère brume flotte au-dessus des rizières. La moto marche bien. En cours de route, nous cherchons un endroit où prendre un petit-déjeuner. Nous n'en trouvons pas. Heureusement!...

Nous sommes en train de garer la bécane sur le parking désert du temple quand un autre engin se range juste à côté du nôtre.

« C'est pas vrai ! » sont les premières paroles qui nous parviennent aux oreilles. Chantal et moi mettons plusieurs secondes avant de réagir. Avec leur casque sur la tête, nous ne les reconnaissons pas immédiatement. Mais lorsque Gérald enlève le sien, nous partons tous les quatre dans un rire à réveiller les dieux qui doivent dormir tout près. Valérie descend à son tour et se jette dans nos bras. Incroyable, complètement improbable! À 7 h 30 du matin, dans un village perdu à quarante kilomètres de Siem Reap, à plus de dix-mille kilomètres de chez nous, nous retrouvons là de bons amis rennais venus passer quelques jours au Cambodge avant de regagner la France pour les fêtes! Encore

sous l'emprise de l'émotion, nous allons prendre le café que nous n'avons heureusement pas trouvé tout à l'heure. Tout à la joie de nous revoir, nous restons discuter sans nous rendre vraiment compte de l'heure. Mais lorsque nous apercevons les premiers taxis débarquer leurs clients, nous nous dépêchons d'entrer dans le temple pratiquement désert à cette heure. Comme moi, Gérald s'adonne à la photo. Nous prenons tous les deux les devants, laissant les filles papoter entre elles. Enfin, surtout Valé! Chantal, avec son extinction, a énormément de mal à prononcer une parole!

Le soir, je passe chez le loueur lui signaler que je garde la moto une journée de plus. Sa femme me fait cadeau d'un dollar sur le tarif débattu hier. Je lui règle donc les huit dollars demandés et pars aussitôt avant qu'elle ne change d'avis. C'est bizarre, je n'ai plus confiance!...

Gérald et Valérie arrivent pour le petit-déjeuner après l'heure prévue. Ils tentaient de renégocier le montant de leur moto louée pour une durée de cinq jours. L'hôtel leur facture en effet quinze dollars la journée et a gardé leurs passeports. Presque deux fois plus cher pour une bécane moins bien que la nôtre, cela paraît vraiment exagéré. Par contre, ça risque d'être dur de rabattre le prix! Enchantés de leur repas d'hier soir, ils passent aujourd'hui leurs derniers instants au Cambodge. Ce soir, ils décollent pour la France. Après une soupe très quelconque, nous enfourchons nos motos pour prendre la direction du Tonlé Sap en longeant la rivière. Dans un village, nous faisons une halte dans un petit marché et achetons des bananes frites à une jeune fille ravie de nous servir. Ça change des odieuses barmaids de Pub Street!

Après une matinée de balade au Tonlé Sap, nous regagnons tranquillement Siem Reap où nous emmenons nos amis qui mangent le midi chez Madam Moch, notre resto favori. Nous passons là nos deux dernières heures ensemble, à rire de la chance de nous être rencontrés à nouveau ! C'est tout de même fou : il y a sept ans, nous nous croisions une première fois, déjà par le plus pur des hasards, dans une guesthouse de Kuala Lumpur en Malaisie. Il faudra qu'on trouve une explication à tout cela... Nous les quittons en leur souhaitant un bon retour en France et d'excellentes fêtes.

Nous allons ensuite rendre la moto au loueur qui croit entendre un drôle de bruit dans le moteur lorsque nous arrivons. Je lui rétorque que, n'étant pas mélomane, je ne peux pas faire la différence avec celui d'hier. Il n'insiste pas. Nous, non plus ! Bye !

Installés depuis près d'une heure dans un restaurant, nous en repartons sans avoir été servis. Nous n'étions pourtant que deux tables ! En passant devant une boulangerie de luxe, tandis que Chantal choisit un pain au chocolat, je me rabats sur une baguette croustillante qui se révélera franchement bonne. Nous avons presque bien fait de fuir cette satanée cantine... Mais, énervé comme je le suis, je ne m'endors qu'au beau milieu de la nuit.

Deux heures et demie plus tard, le réveil sonne...

Nous quittons notre guesthouse presque sans regret. Même si nous aimions bien notre chambre et la piscine, trop de discussions autour des paiements sont venues ternir le séjour ; le dernier en date, celui du petit-déjeuner de ce matin où le jeune réceptionniste réclamait un

dollar de plus que d'habitude. Il faudra vraiment qu'ils apprennent à passer les consignes ou, peut-être, à ne plus chercher systématiquement à se mettre trop de billets dans la poche.

Pour une fois, le bus, confortable, avec assez de place pour étendre ses jambes, part juste à l'heure prévue. Nous n'osons le croire. À chaque carrefour, nous nous attendons à ce qu'il s'arrête pour remplir les sièges vides. Mais non, il file au contraire à bonne allure vers Phum Pratheat. Là, il nous dépose en bordure de route, à la hauteur d'un croisement où une sorte de minivan délabré est garé. Avec nous, un jeune Français effarouché monte à bord. Nous ne sommes que trois passagers. Notre «taxi privatisé» nous emmène directement à Kratie, sans un seul arrêt, et nous débarque en plein centre-ville. Incroyable ! Je laisse Chantal à l'abri sur un banc garder les bagages pour aller m'enquérir du prix des nuitées à l'école hôtelière perdue à six cents mètres de là. Mais, l'établissement affiche complet. Je jette tout de même un œil sur la carte du restaurant avant de rejoindre Chantal et de retourner dans notre gues-thouse habituelle. Le monsieur semble se souvenir de nous et nous attribue une grande chambre twin sans climatisation, mais avec ventilateurs. Pour un peu plus de sept euros, nous ne pouvons pas nous plaindre, d'autant plus que la pièce et la salle de bains sont d'une propreté irréprochable...

À la nuit tombée, sur notre trente-et-un, c'est-à-dire petite robe d'été pour Chantal, polo et bermuda pour moi, les tongs aux pieds, nous partons d'un pas décidé

vers le lycée hôtelier à l'occasion du réveillon de Noël. Nous avons bien fait de retenir nos couverts lors d'un diner précédent, le restaurant affiche, en effet, déjà complet. Nous apercevant à l'entrée, une élève accourt et nous place, toute fière, à l'une des deux tables restantes où trône une belle affichette « Réservé » manuscrite. Pour ce repas particulier, nous nous laissons un peu aller. D'abord avec une bière pour Chantal et un cocktail à base de rhum et de jus de passion pour moi. Le jeune barman manie son shaker avec application et dextérité. Je déguste sa mixture comme un élixir de jouvence. Et ça marche ! Me voilà soudainement ramené près de cinquante ans en arrière lorsque j'étais moi-même apprenti derrière un comptoir, secouant maladroitement mon gobelet au grand désespoir de mon prof... La suite du repas est de même facture. D'abord avec chacun une salade de fleur de bananier au filet de poulet et spring rolls aux légumes, puis une pièce de bœuf grillée sur son lit de purée d'avocat accompagnée d'une goûteuse macédoine salsa acidulée. Nous terminons le festin avec une banane frite flambée et son coulis de fruit de la passion. Un bon café conclut ce repas de fête qui nous a coûté moins de vingt euros pour nous deux. Seule déception de la soirée, le Père Noël a oublié Kratie !

J'ai amené avec moi ou du moins sur mon téléphone quelques photos prises là lors de nos venues précédentes. Une bouchère de Sambor à qui je montre le portrait d'une jeune femme n'en croit pas ses yeux et me désigne, sans l'ombre d'une hésitation, sa voisine dans un grand rire. La dame qui se reconnaît immédiatement nous regarde sans trop comprendre. Nous tentons de lui expliquer par gestes que j'ai réalisé ce cliché il y a environ sept ou huit

ans. Toujours aussi souriante, c'est aujourd'hui une jolie personne, élégante, qui vend des légumes et non plus du poisson comme auparavant. Je reprends quelques photos et la laisse travailler.

Le pneu arrière de la moto qu'on croirait locale tellement elle trincaille de partout avec ses morceaux de carrosserie envolés, ses amortisseurs défailants, ses trous au niveau du compteur qui ne marche pas, crève en plein virage près d'un carrefour. Coup de chance, nous sommes à moins de deux cents mètres de l'hôtel. Je rends sans regret la machine au loueur qui retire, à l'aide d'une pince, un clou d'au moins dix centimètres fiché dans le caoutchouc.

Les serveuses, comme promis, ont ouvert à 6 h 30. Nous avons ainsi pu prendre le petit-déjeuner avant qu'un minivan tout neuf nous embarque pour le Laos. Confortablement installés, nous quittons Kratie pile à l'heure.



Thaïlande

Lorsque nous pénétrons dans Bangkok, mégalopole tentaculaire de plus de douze millions d'habitants, il fait nuit noire depuis longtemps. Le minivan nous dépose dans un endroit que personne ne peut nous montrer sur notre plan de la ville ! Heureusement, un Thaïlandais qui voyageait avec nous nous désigne un hôtel non loin de là. En reprenant mon sac à dos dans le coffre, je m'aperçois qu'une bouteille de nuoc-mam imparfaitement rebouchée s'est déversée dessus ! Bonjour l'odeur ! Je passerai un long moment avant de me coucher à le nettoyer dans notre chambre minable.

La nuit dernière, Chantal a mal dormi. Son flanc gauche la fait horriblement souffrir depuis sa chute sur un trottoir de Phnom Penh. Nous l'apprendrons plus tard, elle s'est fêlé, voire fracturé, une côte ce qui l'empêche de s'étendre à son aise. Mais, courageuse, elle tient tout de même à porter son sac à dos lors des déplacements, même si je dois l'aider à le mettre.

Depuis le Wat Doi Suthep qui domine Chiang Mai, nous prenons la direction de Lamphun à une cin-

quantaine de kilomètres pour aller voir un temple réputé être le plus beau de la région. En chemin, dans l'un des villages traversés, nous tombons sur une sorte de fête. Hommes, femmes, jeunes, anciens, tous habillés de vêtements colorés, parés de fleurs et fumant de gros cigares bizarres se trémoussent, hagards, sur la musique forte et envoûtante d'un orchestre. Malgré leur aimable sourire, personne ne tient à répondre aux questions que nous posons. Nous n'aurons les explications que le soir à l'hôtel lorsque nous montrerons nos images au patron. Nous avons, d'après lui, eu l'aubaine inouïe d'assister à la Danse des Esprits qui aurait le don de chasser tous les mauvais présages qui pourraient peser sur le village et, par conséquent, apporterait la chance aux participants. En tout cas, quelle veine d'avoir pu prendre part à cette cérémonie pour le moins surprenante !

Nous quittons Chiang Mai dans un vilain bus sans aucun compteur sur le tableau de bord, mais un gros paquet de fils entortillés pendouillant sous le volant, aux sièges complètement défoncés. Après deux-cent-cinquante kilomètres et huit heures de torture sur les routes sinueuses de montagne où la moindre montée lui fait cracher une épaisse fumée noire, le cercueil ambulante nous dépose sans aucun pépin à Mae Hong Son, seulement à quelques encablures de la Birmanie. La nuit vient juste de tomber lorsque nous dénichons notre guesthouse un peu à l'écart du centre.

C'est en 4x4 et en compagnie d'un guide que nous partons explorer la région et ses nombreux ha-

meaux karens. C'est l'unique fois de tout le voyage où nous faisons appel à un guide, mais la proximité de la frontière nous convainc de le faire, les échanges de coups de feu n'étant pas rares.

Après avoir payé l'entrée, c'est avec un peu d'appréhension que nous pénétrons dans un des villages que beaucoup considèrent comme de simples zoos humains et qui abritent les célèbres femmes-girafes Padong ou Kayan. Ces patelins de quelques maisons rassemblent des réfugiés politiques birmans qui ont fui le régime et sont venus s'installer côté thaïlandais depuis les années 1950. Mais n'étant pas autorisés à cultiver la terre, ces gens n'ont, avec un peu d'élevage, qu'un seul moyen d'existence : le tourisme ethnique, le plus souvent géré par un nouveau genre de souteneurs. Après les avoir sortis des camps infâmes où ils étaient parqués, ces « gentils » Thaïlandais les regroupent dans des villages typiques et s'engraissent largement sur leur dos. On peut donc considérer ces femmes, spectaculaires avec leur long cou emprisonné dès l'âge de cinq ans dans des anneaux en laiton dont le nombre, une fois adulte, peut atteindre vingt-huit unités et sept kilos, comme de simples prostituées, certains n'hésitant pas à les qualifier d'esclaves. Sauf que, au lieu de monnayer leurs charmes, elles s'exposent, pour le prix d'une entrée, avec leurs parures et leur tenue traditionnelle devant les objectifs des serial-photographes. Avec nos appareils, nous en faisons partie de ces killers ! Durant les quatre heures dans le village, nous les avons photographiées sans retenue. Mais nous avons aussi passé beaucoup de temps à discuter et à rire avec elles, certaines étant vraiment très drôles.

Je sais qu'en lisant ces lignes, certains ne partageront pas notre avis. Mais aujourd'hui, nous ne regrettons abso-

lument rien. La découverte de peuples différents, de nouvelles cultures ne devrait-elle pas être le but de tout voyage ? Certains voudraient nous culpabiliser pour avoir soutenu une sorte de proxénétisme. Même si nous sommes évidemment loin d'approuver cette pratique, nous pensons malgré tout avoir aidé à notre manière ces femmes. Nous avons pu constater combien elles sont heureuses d'exhiber leur beauté et fières de pouvoir nourrir leur famille par leur travail et, par conséquent, maintenir leurs traditions ancestrales. Souhaitons-leur tout simplement de pouvoir, un jour, mettre un terme à leur pénible exil et de retrouver enfin leur pays, la Birmanie...

Lors d'une balade en moto du côté de Phuket, en montant par un chemin caillouteux au Bouddha dominant Chalong Bay, deux gros vilains chiens nous courent après en aboyant fort et en montrant les crocs. Voulant les écarter avec le pied, je perds le contrôle de mon engin et nous cabane tous les deux, sans gravité. Je vous assure que nous n'avons pas mis beaucoup de temps pour nous relever ! Par contre, les molosses, plutôt surpris par ce qui vient de nous arriver, décampent immédiatement, la queue entre les jambes. Ouf ! Mais, belle trouille quand même !

Après quelques parties de billard avec de jeunes routards rencontrés lors d'une balade en bateau dans les îles autour de Koh Phi Phi, nous restons suivre des matches de boxe thaïe au Reggae Bar de Tonsaï. Les organisateurs font d'abord s'affronter des touristes volontaires entre eux. C'est la franche rigolade et Chantal se gausse

déjà du spectacle qu'offrent les combattants. Là où ça devient drôle, c'est quand un individu, apparemment allemand, qui se prenait pour Rambo en mimant les coups devant une salle sidérée par son arrogance, monte à son tour sur le ring. Son adversaire qui doit être nordique le regarde, plutôt amusé. Un moment, nous avons cru à un match arrangé. Mais après consultation auprès des autres, nous sommes tous d'accord pour affirmer qu'il n'en est rien. Beaucoup moins à l'aise dans l'arène, le farfelu se mange un ou deux directs en pleine poire, ce qui a le don d'exciter un peu plus la foule déjà bouillante. Debout sur son tabouret, Chantal s'égosille en encourageant le beau nordique ! Elle hurle sa joie au moindre coup qu'il assène. Lorsque Rambo se retrouve une première fois à terre, c'est le délire dans le bar ! Chantal gesticule comme rarement je l'ai vue faire en trente ans de vie commune. Après l'uppercut qui envoie le rigolo pour la troisième et dernière fois au tapis, elle ne se tortille plus, elle saute littéralement sur sa chaise en battant des mains. Nous avons raison de penser que ce match n'était pas truqué, car notre ami semble réellement K-O. La manière dont il est tombé ne laisse d'ailleurs aucun doute. La panique avec laquelle les organisateurs se précipitent sur lui pour lui enlever son protège-dents et lui faire reprendre ses esprits tempère même notre plaisir de l'avoir vu perdre. Il reste là de longues minutes, complètement hagard. Péniblement, il réussit tout de même à se relever... sous un tonnerre d'applaudissements. Tout est bien qui finit bien !

Nous voilà en pleine forme maintenant. Pas trop envie d'aller nous coucher. Franck et Jeff, les Canadiens, nous proposent de continuer la soirée en boîte. Nous ne pouvons refuser une telle invitation ! Nous n'apprécions guère la house music, mais pris dans l'ambiance, nous nous tré-

moussons deux bonnes heures au milieu des touristes venus faire la fête et des ladyboys là pour tenter leur chance !

Lors d'un snorkeling, en voulant m'écartier du Shark Point que je visite à chaque baignade, je me retrouve dans un vrai désert. Pas un récif de corail, pas un poisson, seulement le sable, et ce sur plusieurs centaines de mètres. Désormais assez loin du bord, je m'apprête à faire demi-tour quand je me rends compte avec stupeur qu'un requin, bien plus grand que moi, se trouve à ma hauteur l'œil rivé sur mon corps d'athlète ! Mon sang se glace. Je me mets à nager en direction du rivage comme jamais je ne l'avais encore fait ! Je ne souhaite surtout pas me retourner ayant trop peur qu'il me suive. Je fends l'eau à m'en faire éclater les poumons. À une centaine de mètres du bord, complètement asphyxié, je risque tout de même un œil derrière moi. Il n'est plus là. Mille fois ouf ! J'avoue avoir eu vraiment la frousse et me promets de ne plus m'éloigner autant sans palmes. Que cela me serve de leçon !

Devant un joli point de vue, une jeune femme propose des glaces faites maison ! Deux gamins s'approchent et en demandent une chacun. La vendeuse saisit alors une tranche de pain de mie, pose dessus un peu de riz et trois boules, les saupoudre de vermicelles en chocolat et recouvre le tout d'une seconde tartine qu'elle badigeonne de lait concentré. Franchement amusés de voir les mômes dévorer leurs drôles de sandwiches, nous commandons un gobelet pour nous. La jeune femme un peu étonnée et ne parlant pas un mot d'anglais prend la crème dans une boîte en métal pas isotherme pour un sou, tout juste coincée avec de la glace pilée dans un autre récipient. Elle dépose les boules au fond d'un petit pot en plastique, rajoute des

vermicelles, de succulents ramboutans et du lait concentré.
À la noix de coco, la glace se révèle un vrai délice... Et
même pas malades !



Quand le taxi nous dépose devant le Terminal pour le sud de la Thaïlande, il n'est que 7 h 30 du matin et notre bus de nuit pour Krabi ne part que... ce soir. Une longue journée d'attente commence alors. Assis sur des sièges inconfortables, nous ne voulons pas nous éloigner de nos sacs. Nous passons notre temps à lire, à remplir des grilles de sudoku et à faire à maintes reprises le tour des échoppes du centre commercial attenant.

Nous avons hâte d'être dans le car pour pouvoir enfin dormir un peu.

À peine après deux heures de trajet, le bus pourtant VIP s'arrête sur le bas-côté de la chaussée, la climatisation ayant rendu l'âme. Au bout d'une nouvelle attente de deux heures dans la chaleur, la nuit et le bruit, un second véhicule arrive. Nous pouvons reprendre la route. C'est-à-dire que quatre heures après le départ du Terminal, nous ne sommes qu'à la sortie de Bangkok !

Le voyage nous paraît long, très long. Chantal m'a vu dormir environ une heure et je l'ai aperçue somnoler un peu elle aussi.

À 10 heures, lorsque nous posons enfin nos bagages dans la guesthouse de Krabi Town après seize heures de transport, nous ne rêvons que d'une bonne douche fraîche. La dernière fois que nous nous sommes lavés, c'était à Pékin !

Nous avons quitté le vendredi midi notre hôtel new-yorkais et, le mardi dans la matinée, nous prenons possession de notre chambre à Krabi Town. Nous n'avons vraiment dormi que lors de notre escale chinoise... Quelle épopée !

En nous promenant, nous passons devant un salon de massage. Ceux pratiqués en Thaïlande sont sans conteste les plus réputés. Y ayant déjà goûté lors de précédents voyages, nous nous laissons facilement convaincre par les gracieuses jeunes femmes. Après nos aventures, nous estimons que nous y avons largement droit. Chantal choisit le « foot massage ». Quant à moi, le « oil massage » d'une heure me convient très bien. Une fois les rideaux de la cabine tirés, une charmante demoiselle commence par m'enduire le dos et la nuque d'huile avant de les frictionner. L'arrière des bras et des jambes suit. Chose incroyable, d'habitude si chatouilleux, je n'esquisse aucun geste de retrait lorsqu'elle s'attaque à la plante des pieds. Au contraire, cela me fait énormément de bien. Puis arrive le tour des cuisses, avant que, à califourchon sur moi, ses mains douces se promènent sur mon ventre et ma poitrine. Elle termine son pétrissage par la nuque et le crâne, ce qui me laisse tout chose... Nous en ressortons un peu apathiques plus d'une heure plus tard.

De Krabi, un minibus et deux ferries nous emmènent sur l'île de Koh Lanta. Longue de vingt-sept kilomètres pour une largeur moyenne de trois kilomètres, recouverte de forêt vierge, celle-ci fait inévitablement penser à l'émission de télévision. Nous y avons, nous aussi, des épreuves dont je livre ici les principales :

- plonger dans une eau de vingt-huit degrés et même plus au bord,
- affronter une température d'au moins trente-deux degrés,

- avaler soixante-quatre centilitres de bière fraîche dans un fauteuil sur le sable face au coucher de soleil,
- savourer une soupe ou un curry à la noix de coco,
- loger dans un bungalow coquet à vingt mètres de la plage,
- prendre le petit-déjeuner en maillot de bain sur sa terrasse privée...

Bon, j'arrête l'énumération vraiment trop pénible... à lire !

Pour visiter la région de Chiang Rai au Nord, nous avons loué une moto, ce qui, par grande chaleur, est très agréable. Ainsi, partons-nous un matin pour une virée dont on ne sait pas encore qu'elle fera deux-cent-quatre-vingt-dix kilomètres. Au menu, le fameux Triangle d'Or, région commune aux trois pays que sont la Thaïlande, la Birmanie et le Laos. Malgré le ciel sans nuages, il fait frais lorsque nous nous engageons sur la route qui mène à la frontière thaïe-birmane. Chantal a revêtu sa polaire et, en plus de la mienne, j'ai enfilé un coupe-vent. À Mae Sai, au terme des soixante-cinq kilomètres au milieu d'une circulation dense, nous nous dépouillons tous les deux pour arpenter la rue jalonnée de boutiques de babioles en tous genres qui se termine devant le poste des douanes thaïlandaises. Ici, la frontière est fermée aux Occidentaux, sauf pour un visa d'une journée dans la localité voisine.

L'itinéraire qui mène à Chiang Khong en passant par Chiang Saen est intéressant. Sinueux et vallonné, surtout dans sa seconde moitié, il traverse des villages ethniques ou longe le Mékong. La chaussée goudronnée laisse très vite la place à une piste défoncée. Pour arranger le tout, la forte

déclivité rend la conduite difficile. J'y trouve pourtant un réel plaisir de pilotage, même si Chantal, en voulant regarder où je mets les roues, gesticule un peu trop derrière moi.

Nous nous arrêtons dans un village du bout du monde demander où l'on pourrait se procurer de l'essence, ma jauge étant dans le rouge. Évidemment, dans ces lieux reculés, personne ne parle anglais. Il nous faut donc, à chaque fois, descendre de la moto, montrer le réservoir et faire comprendre que nous souhaitons faire le plein. Mais les kilomètres s'accumulent sans que nous puissions faire autre chose que de rouler droit devant nous. Vers où, d'ailleurs ? Complètement paumés, nous ne le savons pas nous-mêmes. La seule chose dont nous sommes certains est que nous nous trouvons dans le fameux Triangle d'Or, célèbre pour ses plantations d'opium aujourd'hui soi-disant disparues. Chantal, peu rassurée, et par la région et par ma conduite, croise les doigts pour dénicher au plus vite du carburant et pouvoir ainsi faire demi-tour. À l'entrée d'un village perché où, avec l'altitude, la température s'est brusquement rafraîchie, des gamins comprennent enfin et nous emmènent à une station-service. Nous ne l'aurions jamais débusquée seuls. Il s'agit en fait d'un simple cabanon en bois où trônent sur une étagère branlante d'anciens flacons de whisky local remplis d'une essence qu'on espère non frelatée. J'en achète deux bouteilles. Désormais tranquilisé et estimant le paysage engageant, je poursuis la route, au grand dam de Chantal. De la crête où nous roulons, les panoramas sur les montagnes environnantes sont d'une beauté saisissante. En contrebas, sur les coteaux, des hommes et femmes travaillent dans les plantations de café qui ont remplacé, en partie du moins, celles du pavot. La piste sinueuse n'en finit pas de monter et de descendre. Ne sa-

chant pas où elle mène vraiment, je me résous à faire enfin demi-tour. D'un coup, l'inquiétude disparaît dans le regard de Chantal. En repassant devant eux, nous faisons signe, le pouce levé, aux personnes à qui nous avons demandé de l'essence tout à l'heure. Ils nous répondent avec une joie non feinte...

Nous ne restons pas longtemps à Chiang Khong. Il est 16 heures et nous avons encore une bonne centaine de kilomètres à effectuer pour rejoindre Chiang Rai avant la nuit. Malgré quelques arrêts photo, dont un important pour le coucher de soleil sur un piton rocheux, nous y parvenons. Mais les fesses en compote !

À Chiang Mai, plantée devant son étalage, une marchande de vêtements me dévisage. Elle est belle et très souriante. Pourtant, lorsqu'elle me salue quelque chose me frappe : elle parle avec une voix d'homme. En y regardant de plus près, je me rends vite compte que j'ai affaire à un « ladyboy ». Les travestis et transsexuels sont très nombreux en Thaïlande. On en croise fréquemment, maquillés sobrement et toujours aguichants dans leurs tenues féminines. Ils sont bien acceptés par la population, occupent de bons postes dans les commerces et entreprises et peuvent vivre librement leur sexualité sans être montrés du doigt comme dans nos pays.



Sitôt le copieux petit-déjeuner avalé, nous prenons un taxi pour la gare de Hua Lamphong à Bangkok d'où partent les trains vers le Nord. La guichetière nous vend deux billets pour Ayutthaya pour la somme ridicule de trente bahts pour nous deux. Le trajet doit durer un peu moins de deux heures. Théoriquement ! En fait, nous mettons cinq heures, la faute à une locomotive récalcitrante qui nous a lâchés à mi-parcours. Après une heure d'arrêt, un vieux moine nous fait signe de descendre avec nos bagages sur le quai, en plein soleil. Là, un jeune homme, avec qui j'ai engagé la conversation, nous explique qu'il prend ce train deux jours par semaine depuis des années et que c'est la première fois qu'il voit ça. Pas de chance pour nous, donc. Avec gentillesse, il nous tient au courant des évolutions qu'un employé donne au micro de la gare. Grâce à lui, l'attente ne nous paraît pas trop longue. Un nouveau convoi arrive enfin et nous emmène sans encombre jusqu'à Ayutthaya, notre destination. Il est 14 h 15. Nous avons effectué les cent-vingt kilomètres en cinq heures.

C'est notre dernier jour à Ayutthaya. Ce soir, nous prendrons le bus pour Chiang Mai. Ayant restitué nos vélos hier, nous partons donc à pied pour un ultime tour du site historique et le Wat Mahathat que nous aimons bien. La pluie de la veille a rendu le sol très gras par endroits. Et ce qui devait arriver arriva. Ayant moi-même dérapé sur une fine couche de boue, j'entends un bruit sourd derrière moi. Je me retourne et vois Chantal assise au milieu de cette patinoire, les jambes écartées, complètement décontenancée. Elle aussi a glissé, mais a, en plus, perdu l'équilibre pour finalement se vautrer dans la gadoue. Entre deux fous rires, j'arrive à lui attraper le bras pour l'aider à se

remettre difficilement debout. Les vêtements maculés, elle continue sa visite comme si de rien n'était... Trop drôle !

Lorsque nous débarquons vers 7 heures à Chiang Mai, les yeux gonflés par le manque de sommeil, il fait déjà bien jour, mais le ciel est gris et quelques gouttes de pluie veulent faire les intéressantes en mouillant le sol, juste assez pour salir nos bagages avec les éclaboussures de nos pas. Nous dégotons enfin l'hôtel que Kristen et Erick rencontrés à Ayutthaya nous avaient recommandé. Le rapport qualité-prix est excellent et, même si ce n'est pas forcément le genre d'établissement que nous recherchons, l'accueil que nous y recevons nous séduit sur le champ. Ma valise n'a pas apprécié le trajet que je viens de lui imposer. Une des roues a rendu l'âme. Je suis un peu énervé, car après la première qui avait lâché dès son premier voyage et que j'avais réussi à réparer, à mon grand étonnement, plutôt bien, la seconde me plonge dans l'embarras : impossible de continuer de la sorte, d'autant que ce genre de bagage n'est pas du tout, mais alors, pas du tout, adapté à notre expédition. J'aurais dû y réfléchir plus sérieusement avant de l'acheter à Krabi, il y a quelques mois.

Après l'averse quotidienne de l'après-midi, nous allons dans un magasin de sport repéré sur internet. Nous y trouvons ce que je recherchais depuis que ma valise a rendu l'âme et que le sac de Chantal commence à avoir des faiblesses : des bagages de la marque Osprey. Durant notre séjour à Ayutthaya et alors qu'il n'était pas encore question d'un éventuel remplacement, un Allemand, arrivant à la guesthouse, n'avait pas tari d'éloges sur ces fameux sacs à roulettes. Nous choisissons l'un des modèles et en demandons un second au vendeur qui n'en croit pas ses oreilles.

Payé à la commission, il vient de gagner une grosse partie de son salaire hebdomadaire en un instant. En cadeau, il nous offre un petit fourre-tout qui servira, lors des trajets en bus frigorifiques, à mettre pulls et nourriture.

Le lendemain matin, nous sommes heureux : le stand de Tip, la marchande de jus de fruits du marché Sompheh, a enfin réouvert après quatre jours de fermeture. Nous la retrouvons comme nous l'avions quittée il y a presque deux ans : toujours aussi souriante. Elle se souvient de nous et, en conséquence, dépose deux énormes mueslis au yaourt et deux smoothies à la banane devant nous. Cela fait du bien, ça change de la soupe et du riz.

En nous baladant dans les rues, une jolie jeune femme nous interpelle, en français, et semble nous reconnaître. En fait, nous logions à Bali, dans la même guesthouse d'Ubud. Avec son copain rasta, ils étaient nos voisins de terrasse. Ils vendent des instruments de musique sur les marchés du sud de la France durant l'été et voyagent le reste du temps, en recherchant de nouvelles idées. Nous en avons gardé un excellent souvenir. Alexandra nous apprend qu'elle est venue voir de la famille ici et qu'elle se balade seule à travers la Thaïlande. Son copain est en ce moment à Ubud à faire fabriquer des sifflets et des sortes de crécelles en bois. Mon Dieu, que le monde est petit !

Un après-midi, nous retournons au magasin de sport où nous avons eu nos sacs afin qu'on nous remplit un document à présenter aux douanes lorsque nous prendrons l'avion pour le Sri Lanka. Le remboursement de

la TVA locale couvrira ainsi l'achat des deux cadenas que nous venons d'effectuer. Au moment où nous sortons du centre commercial, un orage éclate, déversant des tonnes d'eau sur nos têtes. Nous choisissons de monter dans un songthaew, sorte de taxi collectif, pour rentrer à l'hôtel. Pour seulement quelques bahts, il nous fait faire le tour de la ville, allant déposer ses clients à différents endroits avant de nous laisser devant chez nous. Dans le hall, nous faisons la connaissance de Lio qui vient de terminer ses études au DRACI de Dinard, là même où notre fils Maxence a achevé les siennes. Elle nous présente Bertrand, son ami breton de Loudéac. Nous discutons un bon bout de temps ensemble et, sur nos recommandations, Lio envoie un mail pour demander des renseignements sur son futur métier. Elle reçoit une réponse, dans les minutes qui suivent, d'un Maxence très étonné de cette rencontre si loin de nos bases !

Au moment de quitter Chiang Mai, nous laissons nos anciens bagages à Nick, le garçon qui s'est occupé de nos billets. Il est tout surpris et nous remercie, un peu gêné. Un tuk-tuk nous emmène à la gare routière où des stewards et des hôtesses nous orientent vers le bon véhicule. Comme dans un aéroport...

À notre grand soulagement, les nouveaux sacs roulent presque sans effort de notre part ; encourageant pour la suite du périple. Et, chose impensable en Asie, le bus part à l'heure précise. Les sièges sont un peu moins larges que ceux du car d'Ayutthaya, mais sont tout de même confortables. L'hôtesse en uniforme nous apporte chips, gâteaux au chocolat (Chantal en bave de plaisir !), une brique de lait de soja et de l'eau. Nous dégustons tout cela en regardant, à travers la baie vitrée, le soleil décliner et l'obscurité tom-

ber rapidement sur la campagne vallonnée. Nous enfilons tous les deux les pulls que nous avons pris soin de prendre avec nous, la clim étant trop forte. Nous ayant vus faire, l'agent de bord amène aussitôt deux couvertures : nous voilà parés pour passer une bonne nuit. Contrairement à l'autre fois, on roupille un peu. Pas assez longtemps, toutefois, pour dire qu'on a bien dormi. Mais les paupières ne sont pas trop lourdes et les yeux ne piquent pas. Seules les fesses sont endolories.

Lorsque nous arrivons enfin à Ubon Ratchathani (à l'heure annoncée à l'achat des billets !), cela fait dix-sept heures et demie que nous sommes dans le bus. Il ne sera arrêté qu'une fois, vers la mi-parcours, pour nous permettre de prendre un repas chaud, offert par la compagnie de transport, et de nous dégourdir les jambes durant une vingtaine de minutes. Le trajet n'est pas terminé pour autant. Il nous reste à rejoindre un village, sur les rives du Mékong, à quatre-vingt-cinq kilomètres d'Ubon. Un jeune homme, bien attentionné et délégué par la station de bus pour aider les touristes à s'orienter, nous fait monter, après quelques hésitations peu rassurantes, dans un minivan archiplein qui nous dépose, sans problème, une quarantaine de kilomètres plus loin. Un tuk-tuk nous emmène alors à deux kilomètres de là prendre un songthaew pour Khong Chiam, notre destination. L'ambiance dans le taxi est plutôt sympa. Des mamies nous parlent en thaï, assises dans le pick-up au milieu des paquets et des cabas. Il y a même une machine à laver, pas encore déballée. Deux hommes sont debout sur le marchepied de l'arrière. Deux femmes, les bras encombrés de provisions, les y rejoignent lors d'un arrêt supplémentaire. Je m'accroche à mon sac photo de peur qu'il ne tombe et enlève mon chapeau pour ne pas qu'il

s'envole. Chantal s'inquiète un peu ; elle a peur d'oublier quelque chose. Mais tout se passe pour le mieux. À notre descente, les vieilles dames qui continuent leur chemin nous font de grands signes de la main. Sympa...

Khong Chiam est un village situé sur la rive thaïe du Mékong. De l'autre côté, c'est le Laos. Sur un trottoir longeant le fleuve, nous profitons d'agrès de fitness mis à la disposition des promeneurs pour parfaire notre forme. Un homme, en train de faire ses exercices, entame la conversation avec nous. Il nous dit venir ici deux fois par jour et nous avoue son âge : soixante-huit ans. Il en paraît dix de moins. Nous redoublons d'efforts... Tout près, des fonctionnaires du bureau d'immigration en tenue militaire nous font signe d'approcher. Des ennuis ? Que nenni ! Ils veulent simplement se prendre en photo en notre compagnie. Nous restons plaisanter avec eux un instant.

Nous retournons dîner dans le même restaurant que ce matin. La patronne nous reconnaît et nous offre une mixture à base de tamarin. La trouvant franchement trop épicée, la pauvre Chantal la recrache aussitôt, sous le regard amusé des clients. Pour calmer le feu dans sa bouche, la dame lui fait avaler deux pincées de sel. Et, miracle ! Cela marche instantanément. Nous le saurons pour les prochaines fois.

Le dernier jour, nous donnons nos affaires sales à la mamie de la guesthouse. À la sortie de machine, elle l'étend soigneusement sur les barres d'un sèche-linge, au milieu de la cour, et nous le rend plié trois heures plus tard. Ce que j'apprécie le plus, c'est le parfum de la lessive.

Lorsque Chantal lave les vêtements, notre détergent en tube ne sent rien de particulier, contrairement à celui d'ici dont l'odeur ravive en moi des souvenirs olfactifs de jeunesse. C'est fou ce que de petits riens peuvent parfois provoquer comme plaisir.



Autant le dire de suite, Kanchanaburi ne nous laissera pas un souvenir impérissable. Repaire des vieux ventripotents Australiens et Européens en quête d'une âme complaisante asiatique, le climat qui règne dans le coin des routards est plutôt malsain et certaines guesthouses font plus office de maisons de passe que de lieux de logement pour voyageurs. Nous ne nous attendions vraiment pas à ce genre de faune. Dans les bars le soir, les filles aguichent, les papys paient les tournées qui défilent et la musique déverse ses décibels sans compter. Bref, l'ambiance est glauque et nous détestons...

Pour couronner le tout, le premier jour, nous avons choisi une chambre dans une guesthouse pourtant jolie avec sa piscine. Malheureusement, la majorité des piaules étaient occupées par ces drôles de couples franchement pas sympas. Ils ne parlent d'ailleurs qu'entre eux et, surtout, jusque très tard. L'expérience d'une nuit a suffi. À la première heure le lendemain, nous bouclons nos sacs et partons à la recherche d'un autre endroit pour dormir.

Le bus un peu rafistolé qui doit nous emmener vers les cascades d'Erawan démarre à 7 h 30 pour une heure et demie de route. À 9 heures, arrivés devant l'entrée du parc national, nous attaquons le chemin en sous-bois qui serpente en longeant un petit cours d'eau. Le lieu est bucolique et très calme. De nombreux bassins naturels ponctuent le parcours, mais je résiste à la tentation de me baigner afin d'accéder tranquillement au sommet avant la foule. Bien nous en a pris, puisque nous avons pu faire de belles photos sans trop de monde sur les clichés. J'atteins seul le haut de la montée, Chantal ayant préféré s'abstenir devant la difficulté des derniers passages. Pour les avoir ac-

complis, je pense qu'elle a eu raison. Même si le débit n'est pas très important, la cascade est jolie et le décor qui l'entoure magnifique. Après un petit moment de récupération et de contemplation, j'attaque la descente et rejoins Chantal qui m'attend un peu plus bas, sagement assise sur un rocher. Je profite d'un endroit encore calme pour enfileur mon maillot de bain et plonge dans un premier bassin naturel. L'eau est claire et la température est rafraichissante juste ce qu'il faut. Mais la foule ne tarde pas à arriver, par grappes entières. Je nage au milieu de Russes très envahissants, très attachés à leur propre bien-être et très peu à celui des autres. Comme d'hab., quoi ! Selon un récent sondage, ils ont remporté la Palme d'Or des touristes les plus détestés dans le monde. Comme chaque fois que nous en croisons, ils le prouvent de nouveau aujourd'hui... Les trous d'eau sont multiples, les haltes aussi. Je plonge de bassin en bassin. Même si Chantal n'est pas parvenue jusqu'au sommet et ne s'est pas baignée, elle a énormément apprécié la beauté du parcours, le nombre de chutes, la transparence du torrent, le sous-bois. Nous conseillons vraiment la balade, mais tôt le matin pour éviter, tant soit peu, la foule bruyante des visiteurs.

Près de la piscine de l'hôtel, nous faisons la connaissance de Margot et Olivier, de Corse, et d'Antoine, d'Auxerre. Ils effectuent leur premier voyage en Thaïlande et nous demandent plein de tuyaux. Olivier, très drôle, n'arrête pas de nous faire rire. Les conversations reviennent immanquablement autour de la nourriture : il a toujours faim, n'aime pas les plats thaïs et rêve de pizzas, de pain et de camembert. La journée file vite en leur compagnie. Nous les retrouvons, après le diner, dans une agence de voyages.

Alors qu'ils achètent leurs billets pour Ayutthaya, nous prenons les nôtres pour Bangkok. En sortant, nous leur présentons notre marchande de rotis préférée. Olivier en commande deux, recouverts de chocolat, et tient absolument à nous offrir les nôtres. Adorable !



Le passage de la frontière depuis la Malaisie se révèle assez chaotique. Nous changeons deux fois de file d'attente et devons patienter deux heures avant d'atteindre, enfin, un guichet où le douanier qui nous reçoit ne veut pas tamponner notre passeport. Vous n'étiez pas dans la bonne queue, décrète-t-il. Le sang de Chantal ne fait qu'un tour ! Devant son regard peu amène, l'agent préfère battre en retraite et viser nos documents sans broncher... Heureusement, car nous avons un gros retard sur l'horaire et sommes désormais presque certains de rater la correspondance pour Krabi. Une heure plus tard, à la hauteur de la ville de Hat Yai, le chauffeur s'arrête dans une station essence près d'un autre minivan qui, visiblement, nous attend. Nous avons beaucoup de chance ! Demain, à Krabi, nous avons rendez-vous avec nos amis malouins « les Mimis » qui voyagent eux aussi à travers l'Asie...

Désirant connaître notre poids, nous montons un matin sur une balance devant une supérette locale. Chantal, Michèle et moi sommes étonnés de ne rien avoir perdu. Quant à Michel, il pavoise en constatant qu'il a maigri de six kilos. Cela le met d'une humeur plus que joyeuse. Nos amis s'arrêtent au moment du déjeuner dans un petit restaurant. Nous les regardons tranquillement manger leur soupe aux nouilles. Nous n'allons pas changer nos habitudes maintenant, nous attendrons le diner patiemment, même si le fait de les voir se régaler est un vrai supplice. L'après-midi, nous passons par hasard devant la balance d'un grand centre commercial. Pour dissiper nos doutes une fois pour toutes nous ne résistons pas à l'envie de nous peser à nouveau. Chantal et moi faisons deux kilos de moins, ce qui semble plus conforme à la réalité. Michèle ne

comprend pas pourquoi elle a grossi de six cents grammes et paraît déçue. Quand Michel monte à son tour sur la bascule, il n'est pas très rassuré. Il a raison : l'aiguille indique cinq kilos de plus que ce matin. Un fou rire nous prend alors tous les quatre. Nous nous tenons les côtes durant dix minutes et faisons rigoler toute la galerie autour de nous. Cette séance de pesage collectif restera très longtemps dans nos mémoires. Rien que de l'écrire, je me bidoonne encore...

Aujourd'hui, c'est le grand soir : celui que des millions d'enfants attendent à travers le monde. Les cheminées et les sapins étant inconnus ici, je n'ai pas pu y déposer mes souliers... mes tongs, pardon ! Par conséquent, le Père Noël nous a snobés ; il n'est pas venu. Tant pis pour nous ! Pour nous remettre de notre déception, après l'apéro pris sur l'étroite terrasse de notre hôtel, nous partons manger tous les quatre dans un restaurant animé de la ville, uniquement fréquenté par des touristes. Nous faisons, pour cette occasion, une entorse à nos habitudes. Les plats sont corrects et relativement bien servis. La clientèle jeune et cosmopolite ajoute une ambiance plutôt sympa à l'endroit. La soirée passe vite et, une fois sur le trottoir, nous décidons d'aller boire un verre quelque part. Nous choisissons un bar, proche de notre hébergement. Nous n'y prenons qu'un pot, l'atmosphère étant trop sage pour nous. Un comble ! Le jeune réceptionniste de notre hôtel nous en indique un autre, un peu plus loin. Cette fois, tout nous convient ; la musique forte ne parvient pas à couvrir le brouhaha des conversations arrosées. Nous y restons le temps d'enquiller deux doubles doses de Captain Morgan, un rhum noir que je n'avais jamais goûté, mais que les Mimi

semblent apprécier. Il est 2 heures lorsque nous rejoignons nos chambres. Je ne me souviens plus m'être couché : je dormais déjà !

Lorsque j'ouvre un œil, assez tard le lendemain, je suis hangover. J'ai trop insisté sur la booze hier soir. P... ! Je parle djeun's. Ce doit être l'effet Captain Morgan. Mais toutes les conséquences ne sont pas aussi positives : un marteau s'obstine à cogner dans mon crâne à une cadence que Michel doit avoir du mal à tenir durant ses joggings matinaux. En plus, je n'ai pratiquement plus de voix. La journée s'annonce vraiment difficile. Chantal, pour n'avoir bu qu'un Spy (sorte de kir pétillant en bouteille) et une petite bière Chang, est en forme olympique...

En cette soirée de Saint-Sylvestre, nous nous retrouvons tous les quatre pour la Chang et le Spy apéritifs. Michel, déjà en verve, nous raconte quelques bêtises, histoire de nous mettre dans l'ambiance, avant qu'un songthaew nous emmène à Ao Nang et nous dépose devant le « Hippie Bar » où nous avons réservé une table dans la semaine. Le restaurant se remplit doucement. Michèle commande un cocktail et Chantal une bière, comme Michel et moi. Nous tenons tous les quatre la grande forme. Un groupe de musiciens entame une série de morceaux rock et folk que tout le monde connaît. Une atmosphère franchement sympa règne dans cet établissement, fréquenté surtout par les jeunes. C'est d'ailleurs pour cette atmosphère décontractée que les Mimis qui l'avaient déjà testé l'année passée nous l'ont conseillé. En ce 31 décembre, nous choisissons un repas de fête... mais local : poulet aux noix de cajou, green curry et coupe de glace avec banane et coco. Sans être transcendante, la cuisine est tout de même très

honnête. À minuit, tout le monde se lève pour se souhaiter une bonne année et un spectacle de feu débute. Inutile de préciser que la bière a coulé plus que de raison. Sur la piste, où seulement quelques personnes évoluent, je m'éclate comme un malade en dansant le rock avec Michèle et je suis tout surpris lorsque le taxi que Michel, très prévoyant sur ce coup-là, a réservé ce matin à Krabi Town arrive nous chercher vers 2 h 30. Une demi-heure plus tard, nous avons tous les quatre regagné notre chambre pour une courte nuit, mais un sommeil profond. L'année a bien débuté ! D'ailleurs, il paraît que je n'arrêtais pas de le dire dans la voiture tellement j'étais content... Je n'en ai aucun souvenir !

Après une journée de plage, nous retrouvons enfin les Réunionnais Ivan, Sandrine et leurs trois garçons Thibault, Elio et Lucas qui arrivent dans leur gros véhicule local de location avec un peu retard, coincés qu'ils étaient dans les embouteillages de fin de week-end. Nous sommes heureux de les revoir, exactement deux ans après notre réveillon dans la guesthouse de Christophe à Malacca. Pour l'occasion, ils nous offrent deux bocaux de foie gras. Du bon, du vrai de chez nous ! Notre ventre en gargouille déjà. Les conversations vont bon train. Après le pot des retrouvailles, nous proposons d'aller dîner sur le marché de nuit du week-end où chacun fait son choix parmi la multitude de stands. Ivan et l'un de ses fils nous suivent chez nos fournisseurs de tom yam et de curry attitrés tandis que Sandrine et ses deux autres fils qui ont peur des épices trop fortes préfèrent se rabattre sur des mets moins relevés. Pour le dessert, j'opte pour des gaufres au maïs sucré et à la noix de coco : trop bon ! Nous terminons cette très agréable soirée par un jus de fruits frais sur le marché

de l'embarcadère. Tout en nous donnant rendez-vous un jour, ailleurs, il ne nous reste plus qu'à les remercier pour leur magnifique cadeau avant qu'ils ne reprennent la route vers leur hôtel.

Notre premier boulot du lendemain est de chercher du pain. Nous en trouvons un qui ressemble à une baguette, mais qui est très loin d'en avoir la consistance. Par obligation, plus que par choix, nous nous rabattons sur un bon pain de mie ; c'est mieux que rien ! Nous attendons l'heure de l'apéro avec une réelle impatience. Elle arrive enfin. Je parviens à ouvrir, avec quelques difficultés, l'un des bocaux et partage aussitôt le bloc entre nous deux. Sortant du frigo, le gras est ferme, mais, à peine étalé, il se transforme en une sorte d'huile parfumée qui imprègne la mie et la rend bien meilleure. Chantal boit son Spy en même temps qu'elle déguste son foie de canard. Pour ma part, j'attends d'avoir savouré mes deux tartines avant de commencer à siroter ma bière ; leur association ne constitue franchement pas le menu idéal ! Nous ne remercierons jamais assez Sandrine et Ivan de leur courtoisie... Trop gentils !

Après une journée passée à ne rien faire de bien précis, nous attaquons fort celle d'aujourd'hui. Une fois la soupe avalée, nous partons en moto pour le wat Tham Sua réputé pour son temple perché au sommet d'un piton rocheux. J'y suis déjà monté deux fois, mais Chantal a abandonné lors de sa seule tentative. Ce matin, super motivée au pied de la montagne, elle fonce sur les premières des mille-deux-cent-trente-sept marches avec la franche envie de réussir. Au fur et à mesure de l'ascension, elle doit de plus en plus souvent s'arrêter reprendre son souffle, comme d'ailleurs le reste des grimpeurs. Tout le monde est

exténué. Jeunes, vieux, hommes, femmes et même enfants, tous transpirent à grosses gouttes et doivent stopper quelques instants, le temps de récupérer un peu. L'effroyable escalier semble sans fin. Pourtant, la délivrance arrive, presque par surprise, après une dernière terrifiante volée. Époumonée, écarlate, inondée de sueur, mais radieuse, Chantal franchit enfin l'ultime marche. Elle a vaincu la montée infernale. Nous restons un moment dans le temple contempler le fabuleux panorama qui se déploie devant nos yeux. Puis, un peu angoissée, elle entame la descente comme je le lui ai conseillé : sans s'arrêter. Vingt minutes plus tard, elle parvient en bas ruisselante. Elle a réussi et en est très fière. Je la félicite chaudement pour son exploit, car c'en est un. Je ne la pensais pas capable d'un tel effort. Cela mérite une récompense : ce sera le second bocal de foie gras... mais que l'on va partager !

Au diner, nous perdons patience sur le marché de nuit de l'embarcadère. Après avoir attendu quarante-cinq minutes nos plats et ayant remarqué que des tables arrivées bien après nous étaient déjà servies, nous quittons la nôtre de rage, sans avoir rien mangé. Nous nous vengeons avec un pancake à la banane et avec un grand verre de jus de fruits frais dans des kiosques voisins. En fait, après l'apéritif au foie gras, cela nous suffit amplement.

Dans le quartier de la gare de Bangkok, je repère un stand de rue qui grille la volaille. Je choisis deux grosses parts que la dame me met dans un sac plastique. On les mangera plus tard. J'achète aussi quatre sandwiches frits, deux au thon et deux au poulet, auprès d'une petite mamie. En fait, nous n'attendons pas d'être dans le train pour commencer à les grignoter, nous les dévorons aussitôt

assis sur les sièges du grand hall. Dans la précipitation, je me renverse toute la sauce de la volaille sur le bermuda. C'est la première fois du voyage que Monsieur Tâches revient m'embêter ! Évidemment, Chantal est pliée de rire... Pas moi !



Quand, il est ouvert, nous dinons sur le marché de nuit du week-end, celui que nous préférons. Les habitudes ne sont pas perdues : Chantal prend un beef curry, je choisis un tom yam. Dans ma mémoire, je ne me souviens pas d'en avoir mangé de meilleurs ailleurs. La jeune femme nous sert dorénavant très avantageusement. Comparées aux parts qu'elle présente à ses autres clients, les nôtres sont devenues énormes. Quand nous les avons terminées, nous n'avons plus vraiment faim. Cela ne nous empêche pourtant pas d'aller acheter, dans un stand voisin, une délicieuse gaufre au maïs, toujours au même jeune homme. Un soir, j'arrive tandis qu'il ne lui en reste plus que deux. Il était temps. Un peu gêné, il me les tend alors que je ne lui en avais demandé qu'une seule. Dans un grand sourire, il refuse catégoriquement que je les lui paie. Incroyables Thaïlandais ! Nous nous dirigeons ensuite vers le second marché de nuit, celui installé près des quais et désormais devenu hyper touristique. Par simple gourmandise, nous commandons toujours le même jus de fruits au sympathique Mee qui nous concocte deux énormes cocktails dans lesquels la paille tient debout. Et quand il en prépare pour d'autres, il s'empresse de compléter nos gobelets avec ce qui lui reste après avoir servi ses clients. Nous buvons ainsi, chaque soir, pratiquement deux grands verres de nectar. Un repas comme celui d'aujourd'hui nous revient à cent-soixante baths, soit environ quatre euros pour nous deux...

Durant ce séjour, nous avons aussi la visite de copains dinannais, Arnault et Guylène, qui viennent passer deux semaines en Thaïlande. Après la sacro-sainte Chang de l'apéritif, nous filons tous les quatre sur le marché

de nuit, les heureux vacanciers souhaitant découvrir la nourriture locale. Même si la qualité des plats ne laissera un souvenir impérissable à aucun d'entre nous, cet endroit animé plonge immédiatement nos amis dans l'ambiance exotique qu'ils sont venus chercher. La soirée passe à une allure folle et prend fin devant les excellents jus de fruits que Mee nous a confectionnés. Tout le monde regagne ses pénates aussitôt les verres terminés.

Nous nous retrouvons le lendemain matin pour monter à bord du bateau longue-queue qui nous emmène directement à Prah Nang et ses plages magnifiques. Nous en profitons pour nous baigner, nous baigner et nous baigner encore... Ayant atteint notre quota de soleil, nous rentrons par Ao Nang avant de rejoindre Krabi en songthaew. Nous trinquons tous les quatre à la bonne journée que nous venons de passer.

Quelque temps plus tard, nous avons la surprise de voir débarquer les Mimis, de retour de Birmanie, et qui se rendent à Koh Lanta. Ils arrivent, pas très frais, de Bangkok et ont deux heures d'attente avant de poursuivre leur chemin. Nous en profitons pour aller savourer une excellente soupe aux nouilles chez nos petites mamies préférées. Inutile de préciser que les deux heures passent à une vitesse folle. Nous les accompagnons jusqu'à leur minivan.

Avant notre départ, André tient à nous convier sur le bateau qu'il vient d'acquérir. Les Bretons que nous sommes ne sauraient refuser l'invitation ; l'appel de la mer est toujours très fort, du moins pour moi. Ce matin, la pro-

menade se déroule uniquement dans l'estuaire, mais cela suffit amplement à notre bonheur. Le capitaine André se débrouille comme un chef pour sortir l'embarcation de la marina. Il nous trimballe ensuite, à travers les canaux de la mangrove, jusqu'au pied des fameux rochers de Krabi. Par deux fois, le chapeau de paille que porte Hou, sa compagne thaïe, s'envole et tombe à l'eau. L'exercice de repêchage du galurin n'a plus de secrets pour le commandant. Enfin, presque ! Il ne passe, en effet, sur le couvre-chef qu'une seule fois sur les deux ! Heureusement, l'hélice du moteur ne le bousille pas, mais il faut recommencer la manœuvre pour le récupérer. Puis, après une entrée dans la marina assez sportive à cause du courant et d'un bateau qu'il ne maîtrise pas encore tout à fait, André nous dépose à notre auberge avant de revenir nous chercher dans l'après-midi pour nous emmener chez eux. En fait, Hou a préparé un merveilleux riz gluant à la noix de coco et à la mangue qui accompagne très bien le bon café qu'elle nous a servi avec. Il fait presque nuit lorsqu'ils nous laissent devant l'hôtel pour la seconde fois de la journée.

Au moment du départ, le vieux patron et sa charmante réceptionniste nous escortent jusqu'au taxi et restent sur le seuil le temps que la voiture disparaisse à leurs regards...

Nous avons tous les deux les yeux humides...



Nous avons passé toute la journée d'hier, mercredi, à effectuer le trajet entre Kampot au Cambodge et l'île de Koh Chang en Thaïlande. Un van est d'abord venu nous chercher à la guesthouse pour nous déposer une heure et demie plus tard devant un restaurant d'où, après une heure d'attente, un gros bus nous emmène tant bien que mal (le chauffeur a dû changer l'un des quatre pneus arrière crevé à une trentaine de kilomètres du but) au poste-frontière. Après avoir obtenu un visa thaï de trente jours, nous montons dans un minivan qui nous arrête à Trat, d'où un songthaew nous trimballe durant une bonne dizaine de kilomètres jusqu'au port. Un ferry nous fait alors traverser le détroit entre l'île et le continent en une demi-heure, avant qu'un ultime taxi collectif nous conduise à l'hôtel que nous lui avons indiqué. La lune brille dans le ciel depuis déjà longtemps quand nous pénétrons enfin dans notre grande chambre. Et tout ça, avec le bras plâtré de Chantal. Inutile de préciser qu'on a bien dormi pour notre première nuit ici. Par contre, il nous faudra changer d'alcôve, une autre, plus petite et au budget plus restreint, se libérant demain matin !

Au lever du jour, je constate que la guesthouse borde la route principale assez étroite à cet endroit, qu'on ne voit pas la mer, que les restos, établissements hôteliers, boutiques à touristes, salons de massage se succèdent sans discontinuer sur les deux côtés de la chaussée. Bref, je ne suis pas emballé du tout et mon humeur en pâtit. Heureusement, la soupe au riz du petit-déjeuner me remet les idées à l'endroit.

Nous prenons nos serviettes et traversons le parc d'un grand hôtel pour atteindre la plage, pas très étendue, mais jolie. Sans rien demander à personne, nous nous installons sur les transats du palace. En fait, nous en profiterons durant tout notre séjour ici. Le personnel balaie sans cesse le sable et les pelouses de la cocoteraie. Les plongeurs dans la mer et dans l'immense piscine nous apportent une fraîcheur nécessaire et bienfaisante, car la température affiche trente-sept degrés. Nous passons la journée ainsi, entre bains et détente, à l'ombre des parasols. Il n'y a pas grand monde autour de nous, mais tous nos voisins parlent le russe. La quasi-totalité des femmes quinquas et au-dessus arbore un gros ventre et une forte poitrine qui nous amusent.

À partir du deuxième jour, pour casser le train-train « transat-baignade », je longe parfois la plage qui se termine sur la droite au pied d'une colline coiffée d'un hôtel planté au milieu d'une végétation luxuriante. Mais je préfère, sans conteste, marcher les pieds dans l'eau au bord de la bande de sable étroite qui s'étend sur la gauche et qui est bordée d'établissements de catégories supérieures. Je profite de leurs hamacs ou des nombreuses balançoires accrochées au-dessus de la mer aux branches des arbres pour me reposer un peu, les pieds dans l'eau. Je poursuis en général la promenade jusqu'au palace situé à l'extrémité de ce liseré, y pénètre sans qu'on me demande quoi que ce soit et me dirige sans hésitation vers le beau et long bassin de soixante-quinze mètres pour y piquer une tête. Une heure plus tard, je reviens tranquillement m'étendre près de Chantal qui bouquine sur son transat. Je renouvellerai l'escapade tous les jours.

Un matin, nous nous rendons en moto à l'hôpital, perdu dans la campagne à une cinquantaine de kilomètres de la guesthouse, pour que Chantal s'y fasse ôter son plâtre. Elle est prise en charge dès notre arrivée : pesée (!), tension, radiographie. Puis elle entre enfin dans une salle où les infirmiers se mettent à trois pour découper la gangue qui lui emprisonne l'avant-bras depuis maintenant quatre semaines. Je ne sais pas si c'est la vision de sa chair qui l'a trop émue, mais voilà que ma tendre épouse ne se sent pas bien du tout. De l'ammoniac passé sous les narines la ranime quelques instants. Mais, paniquée à la vue de son poignet et de sa main gonflés, elle manque une nouvelle fois de tomber dans les mangues (il n'y a pas de pommes, ici !). Vite, reammoniac... Une subite envie d'aller aux toilettes lui fait reprendre quelque peu ses esprits, mais pas tout à fait la totalité... Une fois revenue complètement parmi nous, elle doit encore patienter une bonne demi-heure avant de remonter sur la moto, l'articulation et la menotte enveloppées dans une sorte de strapping. Avec la vitesse, le vent qui fouette son visage lui fait du bien. Par précaution, nous regagnons la côte ouest. En chemin, nous tombons par hasard sur la plage réputée être la plus belle de Koh Chang. On s'y baigne tous les deux et cette immersion finit de la revigorer totalement. Il était temps ! En milieu d'après-midi, nous poursuivons la promenade en empruntant les petites routes et chemins qui rejoignent la mer. Nous dénichons ainsi plein de nouveaux endroits, tous plus jolis les uns que les autres. En fait, cette île que j'avais peur de ne pas aimer recèle une multitude de perles, mais il faut faire l'effort de les chercher. Par rapport à Koh Lanta que nous connaissons bien, je la trouve plus séduisante, avec beau-

coup plus de choses à voir et à faire. J'en suis le premier étonné.

Marie, la jolie candidate belge de l'émission Koh Lanta 2012, sa fille bien dégourdie pour ses douze mois, sa sœur et sa maman s'en vont un jour avant nous. Disertes, toujours en forme, elles ont apporté beaucoup de bonne humeur dans la guesthouse. Maintenant qu'elles sont parties, l'hôtel paraît bien plus calme ! Pour notre dernier soir, Mina, la patronne thaïe, nous offre, en plus de notre commande, un gros poisson frit. Nous sommes donc plus que rassasiés lorsque nous quittons la table pour regagner nos pénates et préparer nos sacs pour le demain matin.

Après une traversée sans histoires en compagnie d'une jeune enfant thaïe qui ne m'a pas lâché durant tout le trajet en ferry, trop heureuse de se faire photographe et d'utiliser les quelques mots d'anglais qu'elle connaissait avec moi, le van file maintenant à vive allure vers Bangkok. Une fois dans la capitale, nous ne passons qu'à une centaine de mètres de notre hôtel, mais le chauffeur qui doit emmener chacun de ses clients à l'adresse qu'ils ont précisée lors de l'achat des billets ne s'arrête pas. Nous sommes en fait les derniers qu'il dépose, une bonne heure plus tard, à l'endroit près duquel nous étions tout à l'heure. Nous ne nous ferons jamais à l'organisation quelque peu désordonnée des pays asiatiques !

Les grands sièges du bus à deux étages nous permettent de nous allonger presque à l'horizontale, comme rarement nous le pouvons dans ce genre de transport. Une hôtesse nous sert des en-cas et de l'eau. Je regarde un film sur mon iPad tandis que Chantal lit sur le sien. Juste à la fin de mon premier, le car stoppe devant une sorte de restaurant routier pour que nous puissions goûter au repas compris dans le prix du billet. Et dire qu'on avait peur d'avoir faim ! Quand il redémarre une demi-heure plus tard, je lance un second long-métrage en me disant que je l'arrêterai lorsque j'aurai envie de dormir. Je l'ai vu en entier ; une œuvre de deux heures et demie ! Pour trouver le sommeil, je m'équipe comme toujours dans les transports de nuit, d'un masque sur les yeux, de bouchons en silicone dans les oreilles, d'un pull et d'une couverture. Malgré tout cet attirail, je ne parviens pas à tomber dans les bras de Morphée. Je tourne et je retourne. Chantal en fait autant en soupirant. Je branche alors mon iPod pour me calmer. Le roulis du bus me berce un peu au départ, puis m'obsède carrément une heure plus tard. Adieu, donc, boules Quiès et tout le tralala, je choisis de rester éveillé et d'écouter de bonnes ballades folk, mais sans rien dans les esgourdes, cette fois. Le son n'en est évidemment que meilleur. À côté de moi, la tête dodelinant, Chantal semble s'être endormie. Au moins, il y en aura un de nous deux qui sera en forme demain. Le jour se lève et le disque rougeoyant du soleil apparaît enfin au-dessus des hévéas et des palmiers. Au loin, on distingue des pitons karstiques. Nous arrivons à Krabi...

Fred, Guylaine et leurs deux filles Thaïs (douze ans) et Gaby (sept ans) nous rejoignent à l'hôtel. Nous les

avons connus il y a trois ans à Malacca. Depuis, nous avons gardé le contact.

Après les cours de la matinée, Thaïs nous accompagne, Fred et moi, à la piscine située hors de la ville. À son grand désappointement, la pauvre Gaby qui n'a pas très bien travaillé doit rester avec Guylaine réviser ses leçons. Le cœur gros, elle nous regarde nous en aller tous les trois en songthaew. Par contre, nous faisons l'erreur de repartir un peu tard et les taxis collectifs se font tellement rares que plus un ne passe devant nous. En plus, avec la nuit tombante, nous avons un mal fou à discerner les différents véhicules. La chance veut qu'un pick-up débouche d'une petite route juste à notre hauteur. Je demande alors au chauffeur s'il peut nous emmener à Krabi. Malheureusement, il ne parle pas un mot d'anglais et, nous, pas un mot de thaï. Il repart, mais s'arrête une vingtaine de mètres plus loin et nous fait signe de monter. À force de gestes, nous croyons comprendre qu'il va faire un détour pour nous ramener dans le centre-ville. Lorsqu'il nous dépose quelques minutes plus tard sur l'artère principale, nous lui adressons un waï, ce fameux salut de respect que l'on exécute les mains jointes. Désolant : en train de discuter avec André qui vient d'arriver, les filles nous apprennent, les ingrates, qu'elles n'avaient même pas commencé à se tracasser pour nous !

Nous annonçons à nos cuisiniers du marché de nuit que nous allons partir dans deux jours et que nous ne les reverrons que lors de notre prochain passage à Krabi. Nous sommes en train de dévorer nos plats sur une table commune de la place quand la femme approche timidement et dépose un petit cadeau devant nous. Dans le paquet, nous découvrons une fleur sculptée dans du savon

multicolore au fond d'une noix de coco creusée. Confus, nous en avons presque les larmes aux yeux et ne savons quoi dire pour la remercier. Elle s'en retourne, tout sourire, servir ses clients. Comme beaucoup d'autres, cette séquence émotion restera à jamais inscrite quelque part dans notre mémoire.

Le lendemain, 31 décembre, je suis en train de travailler sur mon ordinateur lorsque Chantal vient me chercher ; on m'attend en bas ! En fait, les patrons de l'hôtel offrent un repas de fin d'année à tous leurs employés et nous y convient par la même occasion. Nous sommes les deux seuls étrangers. Après celle de la veille, voilà déjà que la sympathie envers nous se manifeste une nouvelle fois.

« Amazing Thailand » comme on peut le lire sur les affiches. Eh oui, la Thaïlande est vraiment surprenante !



Sur une moto de location, nous partons tôt vers Tub Kaek. La balade en cette heure matinale finit de nous réveiller, les zones ombragées que nous traversons ayant encore conservé la fraîcheur de la nuit. Lorsque nous arrivons là-bas, la marée bat son plein et submerge complètement l'étroite bande dorée qui fait office de plage. Pour trouver le sable, nous devons nous installer sur l'espace réservé aux clients d'un des hôtels de luxe du coin. Chantal qui a repéré une chaise longue et son matelas sous un large parasol ne reste pas longtemps étendue sur sa serviette, à côté de moi. En plein soleil, je combats la chaleur en me baignant au moins une fois toutes les trente minutes. Ma femme qui a réussi à dégoter deux immenses draps de bain devant l'une des nombreuses piscines m'en donne un pour que je l'étale sur un transat inoccupé en osier, près de mes affaires. Un peu gêné, je ne résiste pas longtemps à l'appel du confort. Je suis en train de m'installer lorsqu'une serveuse s'approche et offre à chacun de ses clients des fruits enfilés sur un pic en bois. Certainement par erreur, nous en faisons partie ! Chantal est pliée de rire, je ne sais plus où me mettre. C'est que nous ne payons pas les deux-cents euros quotidiens pour séjourner ici, nous ! J'ai honte, mais, bon sang, qu'elle était rafraichissante cette brochette et qu'il est confortable ce transat !.. Comme si de rien n'était, nous repartons en fin d'après-midi pour Krabi Town en traversant tout le palace sans vraiment lever les yeux de nos sandales. À ranger dans la boîte à souvenirs...

En compagnie d'Alexis et Hélène qui nous ont rejoints pour trois jours, nous arrêtons un songthaew qui nous dépose vingt minutes plus tard au pied du piton rocheux du Wat Tham Suea, le Temple de la Grotte du Tigre.

Les mille-deux-cent-trente-sept marches n'effraient pas les enfants, mais un peu Chantal qui les a pourtant escaladées une fois. Après avoir regardé les singes s'amuser, nous abordons l'escalier, plutôt désinvoltes. Chacun trouve son rythme : Alexis mène sans peine, Hélène et moi montons de concert, tandis que Chantal prend déjà du retard. À mi-chemin, contrairement aux autres fois où je n'avais pas trop souffert, le souffle me manque. J'éprouve le besoin de m'arrêter assez souvent. Hélène continue presque sans faiblir, Alexis nous snobe avec ses deux volées d'avance et Chantal a complètement disparu derrière nous. Pourtant, chacun s'accroche et poursuit l'impressionnante grimpette. Les marches deviennent de plus en plus hautes et l'effort demandé pour les gravir de plus en plus pénible. Sur le dernier palier, Hélène regarde Alexis déjà arrivé en haut, évalue l'escalier qui lui fait face et entame son ultime ascension. Je ne parviens même pas à la suivre. Je suis lessivé, vraiment dans une journée « sans », comme le disent les sportifs. Lorsque je pose enfin le pied au sommet, je me doute que Chantal a certainement dû commencer à redescendre. Dommage pour elle, car le panorama sur les pitons environnants vaut vraiment le coup d'œil. On oublie, en outre, très vite l'énergie déployée pour se hisser jusqu'ici. En cette fin d'après-midi, une légère brume et le soleil déclinant mettent en valeur les arrière-plans que les nombreux monts karstiques dessinent de manière majestueuse. Nous sommes en train de les admirer, lorsqu'une voix familière résonne derrière nous. Chantal, rougie par l'effort, en nage, mais rayonnante, lève les bras au ciel en rigolant. Elle a une nouvelle fois réussi. Nous restons une bonne demi-heure sur le belvédère qui abrite une grande statue dorée de Bouddha et qui domine tout la région. Au loin, les fameux rochers de Krabi Town paraissent ridiculement petits. Un Anglais accepte de

nous prendre en photo tous les quatre ensemble. La descente nous semble bien facile quand nous croisons ceux qui montent, les yeux hagards et au bord de l'asphyxie. Une fois en bas, aucun de nous n'a mal aux jambes. Heureusement, dois-je préciser, car les chauffeurs de taxi, un peu crapuleux tout de même, tentent de nous arnaquer sans vergogne. Aussi décidons-nous, d'un commun accord, d'entamer à pied le chemin du retour. Nous marchons depuis trois bons kilomètres lorsqu'un minivan s'arrête à notre hauteur. Le conducteur nous propose de nous ramener en ville pour le prix normal de la course. Nous acceptons avec joie. Un quart d'heure plus tard, nous sommes attablés à la terrasse d'un bar du centre-ville en train de siroter une bière, bien méritée celle-là !



Durant les neuf premiers soirs de notre nouveau séjour à Koh Lanta, nous devons supporter jusqu'à minuit la sono des groupes rock locaux qui se succèdent sur la scène d'une fête qui se tient sur le terrain de sport de l'école d'à côté. Même avec des bouchons d'oreille en silicone, j'ai un mal fou à m'endormir avant la fin. Par contre, cela ne semble pas perturber outre mesure Chantal qui, hormis la première nuit où elle s'énerve tout comme moi, pionce dès qu'elle se couche ! Nous irons tout de même une fois nous bousiller les tympanes devant le podium, nous frayant un chemin dans la foule au milieu des étals d'insectes frits et de nourriture plus classique, des stands de vêtements, de tir, de loterie et j'en passe.

Dans la chambre, nous ne mettons pas la climatisation, mais avons choisi de dormir avec la porte-fenêtre grande ouverte. Durant une nuit, un bruit presque anodin me réveille. On dirait quelqu'un qui chiffonne du papier. Je pense à nos voisins qui ont l'habitude de veiller tard, mais en y prêtant plus attention, le froissement semble plutôt venir de notre pièce. Je me lève, pas si rassuré que ça. Rien ne paraissant suspect, je me recouche, mais ne ferme qu'un œil. Au bout de quelques minutes, le bruit revient, encore plus léger que tout à l'heure. J'attends un peu pour mieux situer l'endroit d'où provient le son et allume précipitamment ma lampe de chevet. Sur la commode, un gros rat est en train de grignoter le papier d'emballage de notre paquet de gâteaux. Surpris dans sa besogne, il saute du meuble et file à toute allure vers le balcon. Je n'ai même pas eu le temps d'esquisser le moindre geste. Par contre, mon cri de dégoût a réveillé en sursaut Chantal qui n'en croit pas ses oreilles lorsque je lui raconte l'histoire.

Nous dormirons désormais la porte fermée et emballerons dorénavant bien mieux nos aliments. Pour plus de sureté, nous les percherons sur le haut de l'armoire. Tous les sens en alerte, nous mettons tous les deux un certain temps avant de pouvoir retomber dans les bras de Morphée. Et Chantal, qui a une sainte horreur de tous les rongeurs à longue queue, encore plus que moi.

Maladroite, Chantal se renverse de l'eau bouillante sur le dessus de la main en faisant le café. Tandis que, les larmes montant, elle grimace en regardant sa peau rougie, je lui prends la mimine brûlée pour la fourrer dans les miennes. La douleur s'atténue d'un coup pour complètement disparaître au bout de quelques secondes. Elle lève alors ses yeux embués vers moi et éclate de rire en voyant ma tête ahurie. Incrédule à ses propos, j'ai beaucoup de mal à réaliser que je l'ai soulagée à ce point. Je viens tout bonnement de lui couper le feu. Je ne me connaissais absolument pas ce don et j'en suis réellement le premier surpris. Dire que je lui avais simplement pris la main pour la consoler ! Je savais que Maxence, notre fils, avait ce pouvoir, mais j'étais à des années lumières de penser que le possédais aussi. Au moment où j'écris ces lignes, presque un mois plus tard, je n'en reviens toujours pas ! Cela demande tout de même confirmation, mais Chantal n'est pas pressée !

Après notre bel hébergement de Koh Lanta, celui qu'on occupe invariablement à Krabi nous paraît soudain quelconque : pas d'ascenseur pour grimper au quatrième, une pièce mal fichue à la propreté pas systématiquement irréprochable, un téléviseur cathodique qui ne dif-

fuse que France 24 ou d'autres chaînes d'information étrangères, un antique frigo bruyant, un néon récalcitrant dans la salle de bains... Heureusement, la vue sur le port et les palétuviers de la mangrove nous détourne de ces tracasseries sans réelle importance. D'ailleurs, si nous passons si souvent par ici, c'est surtout pour y retrouver l'accueil chaleureux des vieux patrons et celui de Saw, la réceptionniste toujours souriante. De leur côté, les femmes de ménage restent au diapason de cette bonne ambiance. Dès qu'elle nous aperçoit, la mamie se précipite dans sa cuisine et rapplique, quelques instants plus tard, les bras chargés d'une énorme papaye qu'elle nous tend, toute contente de nous faire plaisir. Il en sera ainsi presque tous les jours. Chantal qui n'appréciait pas tant que cela la chair douceâtre de ce fruit si commun en Asie s'en régale désormais. Nous n'en avons jamais mangé de meilleures ailleurs. Alors, pourquoi aurions-nous envie de ne plus revenir ?

Dès que le soleil matinal nous y invite, nous prenons la direction d'une des plages de la région. Nous nous rendons en fait souvent sur la même, à vingt-cinq kilomètres de Krabi Town. Restée sauvage malgré deux ou trois établissements de catégorie supérieure qui la bordent, elle n'est pas très fréquentée et fait face à un superbe paysage de pitons rocheux disséminés dans la vaste baie. Nous empruntons, en outre, les transats confortables de l'hôtel le plus luxueux sans que personne trouve à y redire. Petit bémol : à marée basse, la mer peu profonde oblige à aller très loin pour avoir de l'eau jusqu'au nombril. Même si l'idée m'a effleuré un instant l'esprit, je n'ai pas eu le culot de piquer une tête dans l'une des nombreuses piscines du complexe. Et je m'en félicite ! Lors d'une baignade, Chantal sent la

bague que je lui ai offerte pour son dernier anniversaire glisser le long de son doigt. Par précaution, elle la retire et va la déposer avec ses bracelets sur son transat. Après le bain, pour s'abriter du soleil cuisant, elle déplace le siège d'osier jusqu'à l'ombre d'un arbre. Et bien évidemment, ce qui devait arriver arriva : toute la quincaillerie est tombée sans qu'elle s'en aperçoive. Elle ne s'en rendra compte qu'une demi-heure plus tard. Nous nous mettons alors tous les deux à fouiller le sable sur une vingtaine de mètres. Au bout d'un quart d'heure, elle retrouve les bracelets enfouis ensemble sous quelques centimètres, mais pas la bague. Après un autre quart d'heure, découragés, nous abandonnons la recherche. Mais je suis Breton et, pardon pour le pléonasmе, têtu. Je me relève donc et, du talon, trace de profonds sillons parallèles le long du parcours supposé. Je demande à Chantal d'en faire autant, mais perpendiculaires aux miens. Dix longues minutes plus tard, quelque chose de brillant attire son regard dans le sable labouré. Le fameux bijou, de peu de valeur, certes, mais si ardemment recherché, affleure à la surface ! Heureux de cet épilogue, il ne nous reste plus qu'à rentrer tranquillement sur Krabi en contemplant les paysages karstiques, marins ou terrestres, baignés dans la belle lumière de fin d'après-midi.

Pour le réveillon de la Saint-Sylvestre, nous avons la désagréable surprise de trouver notre restaurant de Noël fermé. De dépit, nous allons sur le marché du week-end manger un tom yam aux fruits de mer et un tao soi. Nos fournisseurs habituels se font un plaisir de nous les servir encore plus conséquents que les autres jours. Sur la scène, une demoiselle un peu masculine chante des chansons thaïes et internationales de fort belle manière. À la fin du

récital, le présentateur demande à des étrangers de venir le rejoindre. Ma cuisinière favorite insiste vraiment pour que j'y aille. Je ne veux pas la froisser et accepte. Je monte le premier, suivi quelques secondes plus tard par deux jeunes Chinoises rigolotes. Elles repartent avec deux jolis sacs en guise de cadeau. Mon tour arrive ensuite et, après avoir répondu à quelques questions de l'animateur sur ma nationalité, je retourne à ma table avec une belle pièce en argent frappée à l'effigie du roi récemment décédé. Les Thaïs autour de moi me congratulent et se fendent d'un large sourire, mais, à travers leurs regards, je crois comprendre qu'ils m'envient un peu. Ils auraient bien aimé la gagner cette médaille ; le souverain défunt représentait tellement pour la plupart d'entre eux. Pour fêter ça, sur un stand voisin, je m'offre un mojito qui n'en a que le nom. Servi généreusement dans un bambou décoré d'un parasol en papier, le cocktail se révèle cependant excellent et m'émoustille légèrement malgré sa faible teneur en alcool apparente. Chantal se contente d'une petite gorgée. Il est à peine 23 heures lorsque nous pénétrons dans le Cozy Bar. C'est le seul endroit un peu animé, l'atmosphère, partout ailleurs, nous paraissant quelque peu glauque. Que les Thaïs ne fassent pas la fête, nous le comprenons aisément, eux qui célèbreront leur Nouvel An fin janvier, mais où sont donc passés les innombrables touristes présents sur le marché tout à l'heure ? Heureusement, la musique est correcte et l'ambiance plutôt sympa. À minuit, cinq fusées, pas une de plus, illuminent le ciel de Krabi tandis que tout le monde se souhaite la bonne année. Nous buvons une dernière bière, ou plutôt la première de l'année, avant de regagner nos pénates. La tête nous tourne un peu lorsque nous nous couchons à 1 heure. Même si nous l'avions prévu différemment, nous sommes

tous les deux très satisfaits de notre réveillon improvisé...
Bonne année ! Sawasdee pii maï !

La dame qui nous loue les motos depuis que nous venons à Krabi nous en propose une dont les rainures des pneus ont totalement disparu. J'en demande donc une autre... que je reviens changer après quelques centaines de mètres, des vibrations inquiétantes faisant tressauter la roue avant dès que nous prenons un peu de vitesse. Elle m'en trouve une troisième, encore plus pourrie que les deux précédentes, que je laisse d'office devant sa boutique. Elle se fiche vraiment de nous. En colère pour ce manque de considération, je réclame sur-le-champ mon argent et le passeport déposé en garantie. Elle semble très étonnée de ma requête, nous rend pourtant le tout sans rechigner, mais ne veut pas reconnaître l'état délabré de l'ensemble de son parc moto. Je me promets de ne jamais lui en relouer. Nous en trouvons une neuve, un peu plus loin, chez un monsieur sérieux qui vérifie tout avant de nous la livrer. Il nous fournit aussi deux vrais casques, ce qui nous change des caseroles que la mégère avait pour habitude de nous refiler. Cet aimable et honnête commerçant nous reverra, c'est certain...

En partant vers les montagnes de la région de Chiang Rai à la découverte de villages ethniques, nous tombons, peu après la sortie de la ville, sur la statue géante de Guan Yin du Wat Huai Pla Kung, lieu saint chinois. D'une blancheur immaculée, elle domine les environs de sa hauteur que nous estimons à une cinquantaine de mètres au moins. À côté d'elle, un temple paraît minuscule. Après

avoir pris quelques clichés, nous nous lançons à l'assaut des collines avoisinantes. Nous quittons la voie rapide pour retrouver une route beaucoup plus calme qui s'élève doucement au milieu de la verdure.

La température fraîche du matin nous incite à nous arrêter à une source chaude située à une trentaine de kilomètres de Chiang Rai. Je ne résiste pas à l'envie de m'y tremper les pieds alors que Chantal décline mon invitation. Avec de l'eau jusqu'aux genoux, je ne mets que quelques minutes pour totalement me réchauffer. J'ai tout de même assez de temps pour observer de jeunes garçons qui font cuire leurs œufs dans des nasses en bambou tressé en les plongeant dans l'un des bassins naturels disséminés autour du jet de vapeur qui domine le site. Trop bien !

À Ban Huai Mae Sai, village akha, nous entendons de la musique et garons la moto sur le parking devant l'école. Sur le terrain de sport se déroulent des parties de pétanque acharnées que des équipes de filles se disputent entre les cris et les rires. Plus loin, les garçons s'affrontent au sepak takraw, sorte de volley qui se joue avec les pieds et une balle en osier tressé. Autour du stade, des pom-pom girls plus vraies que nature encouragent leurs favoris à grand renfort de chants et de mimiques. Juste à côté, des mamies discutent devant un stand de ticheurtes. Dans leurs traditionnels vêtements sombres ornés de broderies et de pompons colorés, elles sont magnifiques avec leur bonnet recouvert de pièces argentées. Une dentition badigeonnée de laque noire leur procure cependant un air bizarre lorsqu'elles nous sourient. Nous faisons apparemment un immense plaisir à la jeune femme à qui nous achetons deux portions de riz et à celle qui nous sert deux brochettes de poulet grillé. Après avoir assisté à une course de relais hilarante,

nous quittons presque à regret l'ambiance si bon enfant de la kermesse pour continuer la balade jusqu'au Ya Fu View Point d'où la vue s'étend à perte de vue. Durant la descente de cette piste caillouteuse assez difficile, je sens Chantal se contracter à plusieurs reprises derrière moi. J'espère simplement que les freins vont tenir ! Il est vrai que la montée sur ce genre de chemin plus ou moins défoncé se révèle souvent plus aisée.

Dans un autre village, nous faisons une halte dans un temple où une fête se déroule. Une fois encore, l'accueil que nous réservent les gens nous donne la chair de poule. On nous offre deux grandes assiettes de fruits frais avec, entre autres, de l'ananas succulent. La gentillesse que l'on trouve dans ces hameaux contraste vraiment avec l'indifférence qu'on rencontre dans les villes fréquentées par les touristes.



Le voyage depuis Don Khong au Laos jusqu'à Koh Lanta dans le sud de la Thaïlande aura été épique et restera, du moins je l'espère, la référence de nos trajets les plus longs par la durée. Nous n'avons aucune envie de battre le record de quarante-sept heures, pratiquement sans sommeil, que nous venons d'établir en la circonstance.

Le taxi collectif parti à 11 heures de Muang Khong, l'une des 4 000 îles au sud du Laos, nous dépose une poignée de kilomètres plus loin, en pleine chaleur, sur le bord de la route nationale. Le bus pour Paksé nous récupère une dizaine de minutes plus tard et nous fait descendre devant une station privée qu'on a dû chercher un peu tellement elle était bien cachée. Le car pour Ubon Ratchathani nous attend, moteur en marche. Nous passons sans souci la frontière, non sans avoir malgré tout glissé chacun un billet de deux dollars au douanier pour qu'il accepte de tamponner nos passeports. La corruption a encore de beaux jours à vivre au Laos. Par contre, côté thaï, personne n'a rien exigé. On apprécie. La chance veut que, lorsque nous arrivons à Ubon, un bus luxueux complètement vide soit sur le point de partir. Nous demandons au groom planté devant le car de faire patienter le chauffeur le temps que j'aie acheté les tickets. Serviable, le jeune homme en tenue m'accompagne jusqu'au guichet. Cinq minutes plus tard, nous sommes les deux seuls passagers quand le véhicule de standing démarre. Confortablement installé au premier rang de l'étage supérieur dans des sièges on ne peut plus larges, chacun de nous deux se met à pianoter sur la tablette à notre disposition. Le wifi marchant très bien, je regarde un match de foot en direct. Une hôtesse vêtue d'un tailleur qui n'a rien à envier à ceux des compagnies aériennes nous distribue avec le sourire boissons et en-cas à grignoter. Malgré tout ce

bien-être, je ne ferme pas l'œil de la nuit. Chantal, elle, a somméillé un peu. À 4 heures du matin, moment où nous arrivons à Bangkok, la gare routière de Mochit regorge de monde. Les cars s'y succèdent, il est vrai, à un rythme d'enfer. Je mets un temps fou pour trouver un distributeur qui marche et retirer l'argent dont nous avons besoin, au moins pour payer le taxi qui va nous emmener au terminal sud et acheter les billets pour Krabi. Là-bas, nous avalons deux trop petits sandwiches au pain de mie dans une supérette 7-Eleven et patientons deux heures avant de prendre la direction de notre destination de la journée. Nous logerons ce soir à l'hôtel et rejoindrons Koh Lanta demain matin.

Tout s'est formidablement enchaîné jusqu'à maintenant et même si nous n'avons pas dormi, nous tenons tout de même la forme. Mais, en Asie, tout peut arriver : comme cet ennui de durite qui survient aux deux tiers du parcours. L'épaisse fumée qui se dégage du tuyau d'échappement n'annonce rien de bon. Dans la cabine, l'odeur d'huile nous démanche les narines et les yeux commencent à piquer. Le chauffeur stoppe en urgence sur le bas-côté et tous les passagers sortent calmement. Après une brève, trop brève, inspection, il nous fait remonter et repart comme si de rien n'était. Au bout de deux ou trois kilomètres effectués à la vitesse d'un escargot, il parvient tant bien que mal à se ranger sur le parking d'un petit garage local. Tout le monde redescend dans la joie et la bonne humeur. Après un examen rapide, mais plus sérieux cette fois, je crois comprendre que le mécanicien lui explique qu'il n'a pas les pièces nécessaires à la réparation et qu'il devrait plutôt appeler de l'aide auprès de sa compagnie. Coups de fil interminables, nouvelles vérifications allongés sous la carrosserie, palabres avec le mécano recouvert d'huile : le temps

passé et tous reportent leur décision à plus tard. Une voiture de police s'arrête, un fonctionnaire en sort et prend une photo, puis repart aussi vite qu'elle était arrivée ! Le ladyboy qui faisait office d'hôtesse dans le car drague un petit groupe de jeunes Thaïs en balançant du derrière. Il ajuste ses collants en relevant sa jupe jusqu'au nombril et fait rire tout le monde en secouant sans cesse sa tête en arrière. Après deux heures de cogitation stérile, le chauffeur nous demande de remonter, franchement à contrecœur en ce qui nous concerne, et redémarre. Pour quelques hectomètres seulement cette fois, car quelqu'un à l'arrière du bus se met à crier « Au feu ! ». Placés près de l'entrée, nous faisons partie des premiers évacués. En même temps d'ailleurs que le travelo qui hurle en tirant sur sa jupe et se tord les chevilles à cause de talons aiguilles vraiment peu adaptés à la situation. Sans rien demander à personne, je me jette sur la porte de la soute et parviens à extraire nos deux sacs avant que tout le monde en fasse autant. Si tout crame, au moins aurons-nous nos affaires. La fumée s'échappe désormais de tout le bloc moteur, mais les flammes se sont étouffées d'elles-mêmes. Cette fois, le chauffeur exige à ce que quelqu'un de la compagnie vienne nous récupérer avec un autre véhicule. Lorsqu'il arrive enfin, il fait nuit noire et il nous reste encore un bon tiers du trajet à effectuer.

À minuit, on nous débarque tous devant la gare routière éteinte et fermée de Krabi. Les conducteurs de taxi qui avaient dû être mis au courant de l'affaire nous encerclent dès la sortie du bus. Nous arrachons comme nous le pouvons nos sacs de la soute et nous éloignons au plus vite des rapaces. Puisque nous ne pourrons pas nous coucher, dans le meilleur des cas, avant 1 h 30, nous avons plutôt intérêt à rester dans le coin attendre patiemment le premier van

pour Koh Lanta qui part à 7 h 30. Dans la pénombre, je repère deux bancs à l'écart, mais à l'abri. Nous nous allongeons, chacun sur le sien, drapés dans nos couvertures de voyage qui ne nous quittent jamais. Nous sommes à peine installés que le gardien de la gare vient nous demander de déguerpir. À ce moment précis, je ne suis vraiment pas d'humeur à parlementer et je l'envoie promener poliment, mais fermement. Devant notre détermination, il abdique, mais s'assoit à quelques pas de là pour regarder un film d'action sur son portable, haut-parleur à fond. Heureusement pour nous, nous sommes tellement crevés que nous nous assoupissons presque aussitôt. Lorsque nous nous réveillons, il fait encore nuit noire, mais nous avons dormi trois bonnes heures. À nous voir ainsi, à notre âge, allongés à la belle étoile sur un banc public, nous ne pouvons pas nous empêcher de rigoler en songeant à nos enfants et à nos familles. Que vont-ils penser de nous ? J'espère qu'ils vont en rire !

À 6 heures, le gardien ouvre la barrière et la gare s'anime tranquillement. Dès le jour levé, nous partons nous débarbouiller succinctement, pour la première fois depuis avant-hier matin, dans les sanitaires qu'une jeune fille vient de nettoyer. Nous achetons aussi deux tasses de café, puis encore deux autres une demi-heure plus tard. Elles nous ragaillassent immédiatement. À 7 h 30, le minivan démarre, s'arrête un peu partout dans Krabi et ses alentours pour faire le plein de clients et prend enfin la direction de Koh Lanta. À 11 heures, nous nous présentons au guichet de notre hôtel. La jeune réceptionniste nous reconnaît tout de suite et nous attribue la seule chambre disponible aujourd'hui. Pendant cinq nuits, nous allons devoir dormir dans une pièce, certes deux cents baths plus chère, mais tellement

grande et bien équipée que lorsque nous devons la quitter pour retrouver la nôtre exactement deux fois plus petite, nous en resterons nostalgiques durant une journée ou deux. En pleine saison touristique, nous devons tout de même nous estimer bien heureux d'avoir pu trouver un logement sans réservation préalable.

J'écrivais plus haut qu'il y a des moments qui demeurent à jamais ancrer dans la mémoire. Le trajet que nous venons d'effectuer durant quarante-sept heures entre Don Khong au Laos et Koh Lanta dans le sud de la Thaïlande en fera partie. Incontestablement...

À Koh Lanta, les jours se succèdent et se ressemblent... presque ! Alors que Michel, un ami maulouin, et sa copine arrivée la veille de France viennent nous chercher en moto à l'hôtel pour aller dîner, Chantal et moi les suivons sagement à pied. Il fait nuit et le revêtement inégal des trottoirs peu éclairés rend la marche relativement hasardeuse par moments. Assez pour que Chantal se prenne les pieds dans une briquette disjointe et s'affale de tout son long. Le nez atterrit en premier, les bras seulement après et largement en retard ! Le mal est fait. Entaille spectaculaire sur le pif écrabouillé qui pisse le sang, visage et épaule à vif, lèvre supérieure coupée et enflée, lunettes pulvérisées : le résultat frise la perfection. Le jury, composé de Michel, Nadine et moi, n'accorde cependant pas la note maximale à la figure incontrôlée, la faute à des genoux demeurés intacts ! Il s'en est fallu de peu. Les orteils, eux, ont morflé grave. Après un retour express à la chambre pour nettoyer tout ça, Madame avait, en plus de toutes ses plaies sanguinolentes, l'estomac dans les talons ! Chantal restera toujours Chantal !

Une semaine entière sera nécessaire pour que les traces de la chute disparaissent presque complètement. Nous avons tous été surpris par la rapidité de la guérison. On en rigole aujourd'hui, mais sur l'instant on craignait la fracture ou des complications. Il n'en a rien été et nous nous en réjouissons tous. Elle a juste dû ressortir du fond de son sac les vieux binocles qu'elle trimbale depuis le début du voyage en espérant ne jamais en avoir besoin vu l'état dans lequel ils se trouvent. Perdu ! Mais à part ce petit problème, tout est bien qui finit bien... Et une gamelle de plus, une !

Après une balade en moto et de multiples arrêts-baignades sur les plages de Koh Lanta, nous rejoignons en fin de journée Michel et sa copine sur la leur pour y savourer une bière fraîche face à la mer. Chantal opte pour le verre de vin blanc dont elle rêve depuis que Michel lui a appris qu'on en servait à prix raisonnable. Conquis par la bonne ambiance du bar, nous prenons le parti d'y manger et ne regrettons absolument pas notre décision. Les plats se révèlent tous excellents, mon red curry en particulier. Nous y rencontrons en plus un Rennais très sympa, Jean, qui a choisi de vivre ici plusieurs mois de l'année en compagnie de sa femme thaïe. Passionné de photographie autant que je le suis, nous trouvons rapidement un sujet de conversation autour de l'image et de sa technique. Le temps passe vite et les bières défilent. Au moment de rentrer, Michel nous décide à nous arrêter quelques instants dans une discothèque en plein air. Il est plus de minuit quand je remonte sur la moto, Chantal calée derrière moi. J'ai dansé comme un malade et me suis bien éclaté parmi la clientèle scandinave de la boîte. Nous y avons repris une mousse ou deux, je ne me souviens plus très bien, et, alors

que je roule vers Saladan, j'ai la tête qui me tourne un peu. Il ne manquerait plus qu'on se gamelle, maintenant !

Au réveil le lendemain matin, j'ai soif, mais soif ! Une de ces soifs où l'on pourrait avaler un océan d'eau fraîche ! La bouche pâteuse et un mal de crâne lancinant m'avertissent de la présence d'une gueule de bois que je n'ai pas vu venir... Merci Michel ! Ce genre de fête arrosée n'arrive plus que très, très rarement. Heureusement pour moi, car la récupération est devenue beaucoup plus difficile maintenant. Nous restons paresser, du moins en ce qui me concerne, la journée entière autour de la piscine...

Mine de rien, la fin du séjour approche. Il va être temps de passer faire nos adieux à tous ceux qu'on connaît ici. Nous en profitons pour aller prendre l'apéro au moment du coucher de soleil à l'Indian Bar à qui l'on a fait quelques infidélités ces derniers temps. Mais Pas, gars sympa, ne nous en veut pas trop. L'ambiance de son bar, situé sur la plage Dao, nous plait toujours autant et il se doute qu'on reviendra le voir lors d'un prochain séjour. Au Baifern, la patronne qui connaît notre date de départ offre un tablier de cuisine à Chantal en guise de remerciements. Cette famille ne sait véritablement pas quoi faire pour nous faire plaisir. Les fois où nous ne sommes venus que tous les deux, la jeune fille nous amenait gracieusement eau fraîche ou thé glacé en même temps que nos plats. Nous sommes vraiment touchés par leur gentillesse. Et que dire de celle de Sairung et d'André le Québécois avec qui nous buvons un pot le dernier soir ? Et d'autres encore, comme l'épicier chez qui nous nous approvisionnons en eau et en Chang, du papy chez qui nous allons manger de temps en temps, du loueur de motos qui nous salue tous les jours, même s'il nous voit peu dans sa boutique, de la vendeuse de billets de bus qui a

toujours demandé des nouvelles après la gamelle de Chantal, des masseuses chez qui nous ne sommes jamais allés, mais qui ne manquent jamais de nous adresser un sourire...

À tous ceux-là, nous disons au revoir et, très certainement, à une prochaine fois.



Après la rude grimpette des mille-deux-cent-trente-sept marches du temple du Tigre, nous sommes en train de sillonner en moto la campagne des alentours de Krabi sur une route fraîchement asphaltée lorsque je roule malencontreusement sur un morceau de branche qui s'envole en venant violemment frapper la tong de Chantal assise derrière moi. Le temps de nous arrêter et le gros orteil bien entaillé déverse déjà un flot de sang spectaculaire. Ni une ni deux, direction l'hôpital de Krabi... en moto, bien sûr, mais le pied de la blessée emmaillotté dans une écharpe. Là, un jeune homme des urgences la prend en charge immédiatement, anesthésie le doigt et le dessous du pied de quatre piqûres qui amènent un rictus sur le visage soudainement crispé de la pauvre Chantal, recoud la plaie de trois points de suture, puis la panse. Nous passerons bien plus de temps à attendre la note et les médicaments dont elle a besoin que de recevoir les soins proprement dits. Sitôt sortis, nous repartons à la recherche de nos amis Michèle et Jean-Marc et effectuons une bonne cinquantaine de kilomètres sans les retrouver. Peut-être pris d'un remords, ils étaient en train, nous l'apprendrons plus tard, de visiter cliniques et hôpitaux des environs alors que nous les croyions sur une plage paradisiaque ! En attendant, sous prétexte de se refaire la cerise, Chantal avale une canette de Coca d'un trait et engouffre sans honte une poignée de biscuits tartinés de pâte au chocolat aux brisures de Gavotte que Michèle nous a apportée de Bretagne. En la regardant ainsi se délecter, je décrète qu'après toutes ces émotions moi aussi j'ai besoin de sucre... Le pot n'aura vraiment pas fait long feu !

Le pied enrubanné d'un beau bandage blanc qui tranche avec son bronzage, Chantal monte en pre-

mier dans le minivan pour Koh Lanta, elle qui doit patienter sept jours avant de pouvoir se baigner. Un réel supplice par cette chaleur ! Après avoir aidé le chauffeur à charger les sacs, je m'assois à côté d'elle...

Le patron de la guesthouse nous installe dans la chambre voisine de celle que nous avons occupée durant un mois lors de notre dernier passage. Nous retrouvons immédiatement nos repères et le premier boulot de Chantal consiste à ravitailler le frigo : bouteilles d'eau et bières pour l'apéro de ce soir. Elle en profite pour se rendre dans une clinique privée et refaire son pansement. Le prix qu'elle a dû payer nous incite à acheter sur-le-champ tout le nécessaire pour nettoyer la plaie et bander le pied. Nous ne sommes pas plus bêtes que les autres, nous y arriverons bien. Le temps passe et Chantal ne peut toujours pas faire trempette. Au septième jour, elle se rend à la clinique pour ôter les fils, mais, mauvaise nouvelle, elle doit les garder trois journées de plus.

Enfin libérée de son pansement, elle reprend avec moi les longues balades le long de l'eau, les jeux de raquettes et surtout les baignades qui lui ont tant manqué.

Un soir, en allant dîner, nous remarquons sans trop y faire attention que la lune, pleine, avait un aspect bizarre. Nous mettons cela sur le dos d'un nuage. À la fin du repas durant lequel Baifern nous a offert une belle coupe glacée à la noix de coco, tous les gens dans la rue ont le regard tourné vers le ciel. Levant les yeux nous aussi, nous avons la surprise de découvrir une lune d'un rouge sombre, stupéfiant. Nous sommes, en fait, en train d'observer une

éclipse totale qui ne se renouvellera que dans cent-cinquante ans. Magnifique ! Nous avons déjà eu l'occasion d'assister à certaines, mais celle-ci est, de loin, la plus étonnante, la plus irréaliste. Nous effectuons tout le trajet du retour le regard en l'air. Une heure plus tard, l'astre au front d'argent a retrouvé son aspect normal, mais Dieu que c'était beau !

Certainement pour fêter notre départ dans deux jours, Chantal s'envoie l'auvent d'un marchand ambulancier dans la tête et s'affale de tout son long ! Une chute, une ! Cette fois, pas trop de bobos à part une petite rayure sur l'un de ses verres de lunettes, mais elle a un peu mal au poignet. Au réveil le lendemain, il sera marron foncé tirant sur le violet...

Mon acrobate de femme a toujours aimé les couleurs !



Le passage de la douane depuis la Malaisie nous pose quelques soucis. Dans un bâtiment neuf, deux fonctionnaires épluchent à n'en plus finir nos passeports. Aussi bien Chantal que moi patientons une bonne quinzaine de minutes devant nos guichets respectifs avant de voir l'officier apposer le tampon. Il devient vraiment de plus en plus difficile pour les bourlingueurs comme nous de circuler en toute quiétude. Nous ne pouvons plus séjourner plus de trois mois par an en Thaïlande, par exemple. C'est ce que les douaniers étaient en train de calculer en notant sur une feuille toutes les dates de nos allées et venues. Et puisqu'il reste peu de pages vierges sur nos passeports, ils ont eu du boulot ! Vingt minutes après en être descendus, nous remontons enfin dans le minivan. Tout le monde nous attendait !

Je ne sais pas si l'émotion a joué un mauvais tour à Chantal, mais en quittant le véhicule à Hat Yai, elle oublie son blouson sur un siège. Elle s'en aperçoit au moment d'embarquer dans celui en partance pour Krabi. Elle en informe tout de suite la dame qui officie derrière le bureau de l'agence de voyages où nous venons de patienter durant une heure. Celle-ci téléphone aussitôt au chauffeur qui était reparti une demi-heure auparavant. Et, miracle, il revient avec le fameux vêtement seulement quinze minutes plus tard. Pour le remercier, je lui glisse un petit billet dans la main. Nous avons dû insister pour qu'il le garde. Il en paraît tout gêné, le pauvre !

Lorsque nous arrivons devant notre guesthouse de Koh Lanta, le propriétaire qu'on appelle Papa nous reconnaît immédiatement et sort d'on ne sait où le sac que nous lui avons confié l'année dernière. Tout s'y trouve : ra-

quettes de plage, parapluies, bouilloire... Et, sans rien lui préciser, il nous attribue directement la chambre que nous occupions. Incroyable! Nous avons malgré tout droit à une mauvaise surprise : nous connaissons que trop bien le seul autre locataire de la guesthouse, un Montréalais de notre âge, très grande gueule, narcissique et irrespectueux au possible. Il ne nous reconnaît même pas, alors que pendant notre dernier séjour ce monsieur s'était permis de rentrer, sans un mot d'excuse, dans notre appartement pour le visiter pendant que nous étions en train de nous préparer. Ça promet!

Les jours se succèdent et se ressemblent tous. La monotonie qui pourrait nous guetter ne parvient pourtant pas à s'installer. Mais alors, pas du tout! J'ai tellement de retard en écriture à rattraper que le temps passe même trop vite. Et puis, notre voisin visiblement déçu par notre manque d'intérêt envers sa personne vient régulièrement pimenter l'ordinaire. En se plantant, à des heures indues, téléphoner sans écouteurs devant notre porte, par exemple. Ou bien en se mettant à converser de sa voix tabagique avec des résidents qu'il a réussi à arrêter... un bref instant! Ou bien alors en crachant ses poumons et tout le reste tous les matins à partir de 5 h 30! Nous nous sommes pris le chou maintes fois, tête contre tête, front contre front, nez contre nez! Cela n'a heureusement jamais dégénéré, mais tout le monde s'est vraiment réjoui de son départ. Moi en premier! Dans certains cas, le temps peut paraître bien long...

Toutes les rencontres ne ressemblent pas forcément à celle-là. Un soir, au restaurant, un jeune homme asiatique qui regarde Chantal intensément depuis plusieurs minutes se lève soudainement et s'approche d'elle en pro-

nonçant son prénom dans un large sourire. Nous le reconnaissons alors aussitôt tous les deux : Joy, le barman malais super sympa des îles Perhentian qui nous offrait toutes nos bières parce que je lui avais donné, ainsi qu'à son patron chinois, toute la musique MP3 que je possédais à l'époque ! Quelle bonne surprise de le revoir ici à Koh Lanta ! Il a retrouvé un emploi de moniteur de plongée, job qu'il avait dû abandonner aux Perhentian à cause d'un gros souci aux oreilles. Il a aujourd'hui quarante-et-un ans, mais n'en paraît que trente. Même s'il a coupé ses longs cheveux, Chantal est toujours sous le charme ! Nous nous promettons de boire un verre un de ces soirs...

Il fait chaud en ce dernier jour de l'année. Très chaud même au milieu de l'après-midi lorsque je demande à notre voisin de baisser un peu le ton. On aimerait en effet prendre notre café tranquillement sans avoir à écouter la conversation téléphonique qu'il a avec sa vieille tante canadienne qui lui fait tout répéter. En fait, ça ne le gêne pas de déranger les autres, mais il ne supporte pas que quelqu'un vienne troubler son confort. Il m'insulte si fort en québécois que les patrons accourent tous les deux de leur maison pour tenter de nous calmer. À leur vue, le bouledogue, certainement honteux de s'être abaissé à ce point, part la queue entre les jambes et s'enferme dans sa chambre. Nous ne nous adresserons jamais plus la parole... et ça, ça me fait réellement plaisir. L'année se termine plutôt de belle manière !

Et la nouvelle commence très bien. En nous apercevant de jouer aux raquettes sur la plage presque dé-

serte, une Chinoise s'approche timidement et demande la permission de m'affronter. Chantal lui donne volontiers la sienne. Après quelques échanges mal assurés, la partie devient vite acharnée. La jeune fille court dans tous les sens et n'hésite pas à faire le grand écart pour rattraper la balle. Au bout de quinze minutes de ce haut régime, je demande grâce! Je suis flapi et la Shanghaïenne sympa repart, ravie, s'asseoir auprès de sa copine.

Incroyable! Par deux fois, une annonce au micro demande à Chantal de se présenter au comptoir d'Air Asia à l'aéroport de Krabi. La première parce que l'étourdie a bêtement oublié sa batterie de recharge dans son sac quand toutes les affiches près de l'enregistrement invitent à ne pas le faire et la seconde pour la raison que nous n'étions pas au bon terminal. Pour notre défense, nous n'avons pas eu le choix puisque les douaniers nous ont orientés vers celui des vols internationaux alors que le premier de nos deux déplacements d'aujourd'hui est intérieur dans la mesure où nous devons faire une escale de trois heures à Bangkok. Bref, entendre son nom annoncé en anglais par une Thaïe a provoqué à la pauvre Chantal une forte hausse de la fréquence cardiaque...



Même si les véhicules étaient neufs et très confortables, le trajet entre Vientiane et Krabi a été long. Très long même : mille-cinq-cents kilomètres pour vingt-sept heures quasi ininterrompues de bus, seulement interrompues par le changement de gare routière à Bangkok effectué en taxi.

Pour clore en beauté cette odyssee, après avoir catégoriquement refusé le prix exorbitant demandé par les tuk-tuk de Krabi, nous devons effectuer à pied et dans la nuit tombée les six kilomètres qui séparent le terminal de notre hôtel. Breton et bélier : et on souhaiterait que je ne sois pas têtue ! Tirant son sac derrière elle, Chantal doit m'en vouloir à mort ! Pour couronner ce périple pas tout à fait comme les autres, notre auberge affiche complet. Réellement désolées, la réceptionniste et la patronne qui nous ont reconnus au premier coup d'œil malgré nos visages décomposés et dégoulinants nous aident à dénicher dans les parages une chambre pour ce soir. Un quart d'heure plus tard, nous reprenons tous les deux nos esprits sous la douche !

Pour le dîner, nous nous rendons avec enthousiasme au marché de nuit pour y retrouver nos copains thaïs. Derrière les pots en terre posés sur des tisons qui maintiennent les différentes préparations au chaud et occupés à servir leurs clients, ils ne remarquent notre présence qu'au moment de notre tour. Nous éclatons tous les quatre de rire. Leur unique table n'étant pas libre, nous nous installons sur celle, toute proche, de leur voisin et dégustons avec énormément de plaisir Chantal son tao soi et moi mon seafood tom yam, toujours aussi savoureux. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, la femme dont nous ne parvenons pas à mémoriser le prénom nous offre

deux milkshakes commandés à la jeune fille du stand d'à côté. Quand elle nous aperçoit par l'étroit judas de son kiosque, celle-ci nous adresse un petit signe de la main en même temps qu'un merveilleux sourire illumine son beau visage. Devant un tel accueil de la part de personnes qui nous voient qu'en de courtes périodes, en général une fois par an, nous en aurions presque la larme à l'œil. Avant de les quitter, nous cédon avec plaisir à la séance photo improvisée au milieu des casseroles ou, plus exactement, des pots. Vraiment dommage que demain le marché n'ait pas lieu ! Nous devons manger ailleurs...

Après la soupe du petit-déjeuner chez la mamie et son fils, nous allons trainer du côté du port. Même les rabatteurs semblent nous reconnaître. Peu d'entre eux viennent en effet nous importuner en cherchant à nous vendre avec insistance un aller-retour à la célèbre plage de Railey ou une sortie dans la lagune en bateau. De cela, nous ne nous en plaignons pas !

Le soir, nous allons dîner dans un restaurant où, entre autres, nous avons passé le réveillon de Noël, il y a trois ans. Tandis que nous étudions la carte, le patron italien s'approche et nous remercie d'être revenus. Amusé, je lui dis qu'avec ma coiffure et mes lunettes, il doit être assez facile de me reconnaître. Coup d'œil de sa part et il me rétorque, sourire au coin des lèvres, que c'est de ma femme dont il se souvient. Fou rire général ! Mon épouse n'est pas peu fière ! Ce soir encore, mon curry panang et le phat thai de Chantal nous font regretter de devoir quitter Krabi demain. Mais nous reviendrons certainement nous régaler ici lors d'un prochain passage. Chantal est d'accord !...

À notre joie de retrouver Koh Lanta et la plage de Khlong Dao s'ajoute celle de retourner manger chez Baifern et sa maman. Sincèrement heureuses de nous revoir, elles nous apprennent que leurs employés et nombre de leurs clients habituels ont demandé si nous revenions cette année. D'un coup, nous voilà tout chamboulés ! Au fil des soirées, nous y croiserons nos copains iraniens Fari et Babak, le réputé photographe sous-marin Fabrice et sa femme thaïe, le jeune serveur à qui j'avais offert un ticheurte l'année passée, et bien d'autres encore. Mais, en cette fin janvier, beaucoup sont déjà repartis. Dommage ! Outre la bonne ambiance qui règne perpétuellement dans ce restaurant, les cuisinières que sont la maman, la tante et Baifern elle-même n'ont pas perdu la main et concoctent toujours d'excellents plats bien parfumés. Si je les aime épicés, Chantal les demande invariablement un peu moins relevés que les miens. Mais l'un comme l'autre ne sommes jamais déçus de nos choix : soupe spéciale Alain, phat thai spécial Chantal, curry rouge, curry massaman au thon. Indéniablement, celui que nous préférons reste le panaeng kai dont je me fais un plaisir de décrire la recette. La base est préparée avec des piments secs, du galanga, de la citronnelle, du zeste de combava, des racines et des graines de coriandre, du cumin, de l'ail, des échalotes, de la pâte de crevettes, du sel et des arachides. Outre le curry, le plat est généralement confectionné avec du blanc de poulet découpé en lanières, des feuilles de combava, du lait de coco épais, du sucre de palme et de la sauce de poisson. Un pur régal dont nous nous délectons souvent ! Pour en avoir testé ailleurs, cette année et lors des séjours précédents, nous lui décernons sans hésitation le trophée du meilleur panaeng kai ! Pour

nous faire plaisir, Baifern nous offre fréquemment un petit plus : café ou thé glacé, bananes confites, fruits de son jardin (jacquier, mandarines) à consommer sur place ou à emporter, en-cas original ou même verre de vin rouge. Pourquoi donc irions-nous voir autre part, sinon pour casser la routine ? Lorsque nous le faisons, nous repartons généralement déçus, la constance n'étant pas le point fort des Thaïs. Une fois, c'est bien, la seconde, c'est très quelconque. Au moins, chez Baifern, la qualité est toujours au rendez-vous. Après, on aime ou on n'apprécie pas ses plats, c'est un autre débat...

Pour la Saint-Valentin, et après un succulent repas au Baifern arrosé de vin rouge frais, nous allons rendre visite à Pas, l'Indien, surnommé ainsi parce qu'il arbore continuellement un bandeau cintré sur ses longs cheveux. Vivant torse nu, il agrémente, le soir venu, sa tignasse brune de quelques plumes du plus bel effet. L'Indian Bar porte très bien son nom. De quelques tabourets posés sur le sable il y a une dizaine d'années, son petit bistrot de l'époque est désormais devenu « LE » lieu incontournable où s'entassent dans la bonne humeur les vacanciers qui séjournent sur Khlong Dao. Coup de chance, une table reste libre juste au-dessous du comptoir. Chantal s'allonge sur le tapis qui recouvre l'estrade en bambou et me laisse un petit espace à ses pieds. Nous engageons d'emblée la conversation avec nos voisins, un couple de Suédois de passage pour quelques jours. Je saute sur la place du monsieur lorsqu'ils partent. Désormais bien assis tous les deux et les jambes étirées, nous assistons au beau spectacle de feu que Pas donne sur la plage, juste devant son bar. Dès son tour terminé, des gamins scandinaves de moins de dix ans qui

vivent sur Koh Lanta à l'année avec leurs parents prennent le relais. Malgré leur jeune âge, leur dextérité est incroyable. Nous en restons, nous et tous les autres, bouche bée! Arrive alors un groupe de cinq trentenaires anglais qui célèbrent l'enterrement de vie de garçon de l'un deux. Au menu : deux semaines de fêtes à Bangkok, Pukhet, Ko Phi Phi, Koh Lanta et Ko Samui. Rien que ça! Ils passent une petite heure avec nous et avalent une ou deux bières avant de continuer sur Long Beach. Très sympa et classe, comme tous ses copains d'ailleurs, celui qui arrose son prochain mariage réalise des vidéos pour sa propre boîte à Londres... Court, mais super moment en leur compagnie!...

Cathy, Valérie, Patricia, Bruno et Franck arrivent aujourd'hui à Koh Lanta. En direct de France avec une escale à Doha, ils ont atterri à Krabi au lever du jour. Après quarante-cinq minutes de marche, nous nous présentons exactement au même moment qu'eux devant leur hôtel situé sur Long Beach à environ quatre kilomètres du nôtre. Le temps de se changer en attendant de s'installer plus tard dans leurs chambres et les voilà les pieds dans le sable en notre compagnie. Ils ont très peu dormi et le jet lag commence à produire ses effets. Patricia a beaucoup de mal à suivre les conversations et nous amuse en voulant combattre sa fatigue! Une première baignade revigore un peu tout le monde. Une fois leurs sacs déballés, nous nous rendons dans l'un des restaurants de la plage où ils déjeunent de phat thai ou de khao phat kai. Les coudes sur la table et la tête dans les mains, la pauvre Patricia nous quitte par moments pour rejoindre la galaxie des rêves durant quelques minutes qu'elle aimerait moins courtes! Elle résiste néanmoins et vient avec tout le monde jusqu'à notre gues-

thouse avant de repartir vers la leur en longeant la mer. À 18 heures, nous sommes tous installés autour d'une table d'un restaurant qu'on nous a recommandé à leur hôtel. Après une bière bienvenue par cette chaleur, les assiettes arrivent une par une devant nous. Mon red curry est très honnête et les autres semblent se régaler de leur choix. Demain, lorsque nous en reparlerons, Patricia ne se souviendra même plus de ce qu'elle a mangé ! Après le repas, nous quittons rapidement nos amis pour les laisser aller se coucher. Nous avons encore quatre kilomètres pour rentrer...

Pour le déjeuner du lendemain, j'ai la mauvaise idée de les faire faire une pause dans un restaurant qui surplombe une baie où se niche une jolie plage. Le panorama est magnifique et nous sommes à l'abri du soleil. Heureusement ! Car, en ce qui concerne le reste, ce n'est pas terrible ! Le barman oublie d'abord la boisson de Patricia, puis zappe carrément les plats de tout le monde ! Voyant des personnes arrivées bien après nous être servies, nous nous inquiétons auprès de la caissière de savoir où en est notre commande. Bien nous en a pris, parce que nous serions toujours en train d'attendre. Incroyable ! Le ticket n'est jamais parvenu jusqu'à la cuisine ! Du coup, le record de Thaïlande du service le plus rapide a été explosé : moins de dix minutes plus tard, toutes les assiettes étaient sur table !

Le séjour tire à sa fin. J'ai acheté deux vols depuis Krabi pour Bali et réservé notre chambre auprès de Kadek. Mais, auparavant, allons passer sereinement notre dernière semaine en Thaïlande du côté de Krabi Town et de son marché de nuit !



Malaisie

Ah ! La Malaisie !...

La gratuité de son visa de trois mois attire de nombreux globe-trotters comme nous qui viennent y séjourner quelques semaines à moindre coût. Suivant les saisons, on se réfugie soit sur la côte Ouest, soit sur la côte Est. En cette période, on dit que la région Est est préférable. Mais en cette « année El Niño », le climat semble complètement dérégulé. À l'automne dernier, le manque de pluies en Asie du Sud-Est a engendré une sécheresse telle qu'elle a attisé des incendies massifs de forêt en Indonésie dont les fumées ont envahi les rues de Kuala Lumpur ! La mousson tarde et est attendue avec une certaine impatience, ne serait-ce que pour rafraichir l'atmosphère lourde et étouffante qui règne en ce moment. Tous les jours, le mercure affiche plus de quarante degrés en température ressentie, ce qui nous épuise littéralement. Les locaux non plus ne sont pas en reste ; tout le monde souffre. Du coup, nous regagnons le plus souvent l'hôtel vers 11 h 30 pour n'en ressortir que vers 15 h 30.

Ou bien alors, nous passons les heures les plus chaudes dans les galeries marchandes. Chantal et

moi les surnommons les chambres froides. On pourrait en effet s'imaginer dans des frigos géants, mais où l'on se promène en bermuda et ticheurte. Quand on pénètre dans un centre commercial, on est à chaque fois surpris par la température fraîche, voire frisquette, qui sévit dans les allées. Dans certains magasins, la situation empire encore : les vendeuses portent une doudoune par-dessus leur pull. Incroyable ! Mais, à pianoter à longueur de journée sur leur téléphone mobile, elles n'ont pas vraiment l'occasion de se réchauffer, le chaland étant plutôt rare dans ces immenses galeries de plusieurs étages ! Hormis les plus connues de Kuala Lumpur qui drainent une clientèle régulière, les autres vivent seulement. Au fur et à mesure de nos passages à Penang, par exemple, de nouveaux immeubles voient le jour avec les quatre ou cinq premiers niveaux réservés d'office pour les commerces. Il en résulte des lieux tristounets, pour ne pas dire lugubres, avec une grande part de cellules occupées. Celles qui sont ouvertes marchent la première année, un peu moins la seconde, puis sont obligées de fermer, la clientèle se précipitant vers un autre centre, plus récent. Et ainsi de suite ! George Town est en train de devenir un cimetière à galeries marchandes ! Une nouvelle vient pourtant d'être inaugurée et d'autres sortent de terre ! On n'arrive vraiment pas à comprendre l'intérêt de ces constructions. D'autant plus qu'au-dessus des quatre ou cinq premiers étages réservés aux magasins et les quatre ou cinq suivants destinés aux parkings (les architectes locaux n'ont pas l'air de connaître les sous-sols !), les vingt ou vingt-cinq qui restent accueillent des appartements ou des hôtels d'un certain standing dont on se demande s'ils seront occupés un jour. Bref, investir ici me paraît relever de la loterie ! À chacun de nos passages en Malaisie, nous découvrons des restaurants et des cafés flambant neufs, joli-

ment aménagés, mais la plupart du temps désespérément vides. Lors du séjour suivant, nous constatons déjà la fermeture de certains. Trois ans semblent être la durée de vie maximale de tous ces nouveaux commerces, ouverts à grands frais, mais à l'évidence sans réelle étude préalable du marché. Je me demande souvent qui paie les pots cassés. Le gérant ? Assurément. Le banquier ? Certainement aussi un peu. Mais les financiers apportent encore leur aide et les immeubles continuent ainsi de se multiplier. Il y a donc un truc que je ne comprendrai jamais. En conclusion, je n'étais pas fait pour les affaires et les manœuvres monétaires, mais, ça, je le savais déjà !

Une autre chose qui me hérissé les poils dans ce pays qui se veut moderne : les trottoirs. Le Malaisien ne marche pas. Le terme piéton ne doit même pas faire partie de son vocabulaire. D'ailleurs, pour effectuer seulement quelques dizaines de mètres, il prend un véhicule ; soit la moto garée dans la pièce principale entre le fauteuil et la télé, soit la voiture, collée à la porte d'entrée s'il est en maison, ou stationnée tout près de l'ascenseur s'il habite en immeuble. Dans un État producteur de pétrole, faire quelques pas, avec ses jambes donc, doit certainement être considéré comme une hérésie. D'où l'absence de vrais trottoirs... et de passages cloutés aux bons endroits ! On a vu des cas extrêmes, malheureusement assez fréquents, où le zébra mène vers un mur de béton sans autre alternative pour les piétons que d'évoluer sur le bas côté de la chaussée quelques dizaines de mètres, et souvent plus, avec le trafic qui leur passe au ras des fesses ; pas forcément très rassurant. Kuala Lumpur fait désormais un effort en aménageant des trottoirs qui le sont vraiment, c'est-à-dire sans motos à

les emprunter pour éviter un sens interdit, sans véhicules à les utiliser comme parking et sans restaurants ambulants qui y installent leurs tables. Les visiteurs étrangers qui, eux, marchent beaucoup vont apprécier. D'autres villes semblent vouloir en faire autant, mais, apparemment, pas encore George Town ; dommage pour nous qui nous y arrêtons toujours plusieurs semaines lors de nos venues en Malaisie. Il ne se passe pas un jour sans que je râle. Souvent quand nous traversons une rue, même dans les clous s'il y en a, les motos ralentissent à peine et nous rasant les doigts de pied alors qu'elles pourraient circuler au moins cinq mètres derrière nous. D'autres fois, il nous faut sans cesse slalomer entre pétrolettes et voitures garées n'importe comment sur le trottoir. Par dépit, nous déclarons la plupart du temps forfait et continuons tranquillement sur la chaussée.

Le plaisir de la mer et des bains n'est pas vraiment pas inscrit dans les gènes des Malaisiens. Il n'existe qu'une seule grande plage, à peu près propre, sur l'île de Penang : Batu Ferringhi. Les touristes y viennent souvent passer une journée. Mais rarement plus. Le bruit des moteurs et les ordres, que dis-je ?, les aboiements des membres des trop nombreux clubs de parachute ascensionnel qui en occupent la majeure partie en découragent beaucoup. Peu de place pour étendre tranquillement sa serviette sur le sable, donc ! Quant à la mer, pas très attrayante avec son eau grisâtre et son courant assez fort, elle rafraichit à peine. N'empêche que nous nous baignons fréquemment, mais uniquement pour le plaisir de la caresse du vent sur nos corps mouillés... si nous en ressortons indemnes. Car, pour cela, il nous aura tout de même fallu éviter les scooters de location et les hors-bords tirant une banane ou tout autre

tapis pneumatique qui passent à pleine vitesse à quelques mètres seulement de vous et esquiver les câbles assassins des bateaux tractant les parachutistes qui décollent et atterrissent, souvent comme ils le peuvent, tout près de vos affaires... Une fois, l'une de ces cordes a failli me décapiter ; je marchais en bordure de mer et, ne l'ayant remarquée qu'au dernier moment, j'avais dû, dans un réflexe, me plier en deux pour qu'elle ne me saucissonne pas ! Pour des Bretons comme nous qui apprécient le calme des belles criques aux eaux limpides, venir à Penang pour un séjour balnéaire tiendrait de l'hérésie. D'autres endroits, ailleurs en Malaisie, s'y prêtent beaucoup mieux. Nous n'y restons pas pour cela, d'ailleurs ; nous préférons, de loin, George Town et ses vieilles maisons classées au Patrimoine Mondial de l'UNESCO.

Heureusement, tous ces petits tracas n'ont aucune influence sur la gentillesse spontanée de la population qui fait souvent preuve, à notre égard, de beaucoup de respect et de connivence.

C'est principalement pour cette raison que nous passons autant de temps dans ce pays !



Nous n'avions pas fait attention lors de notre arrivée tardive hier soir à Penang, mais nous sommes désormais en pays musulman. La fenêtre de notre chambre donne juste sur une mosquée.

Dans celle d'à côté, un jeune touriste sourd-muet est rentré accompagné d'une Asiatique. Je ne savais pas qu'une personne muette pouvait faire autant de bruit... et avoir une telle forme ! Pourtant muni de mes boules Quiès, je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. J'étais sur le point d'y arriver quand le muezzin a poussé sa chansonnette matinale. Chantal qui, elle, a bien dormi est morte de rire lorsque je lui raconte mes déboires...

Pour faire le tour de l'île, nous louons une moto à Georgetown. Après avoir tourné en rond dans le centre-ville truffé de sens interdits, nous parvenons enfin à nous dépêtrer de ce labyrinthe une demi-heure plus tard ! Nous n'avons pas encore couvert dix kilomètres hors de la ville qu'une crevaision nous stoppe, coup de chance, devant un garage. Le vieil homme n'est pas très pressé et prend tout son temps pour effectuer la réparation. Nous perdons ainsi plus d'une heure dans cet arrêt. Je ne dois donc pas trop lézarder si je tiens à arriver pour onze heures à la Ferme des Papillons. C'est, paraît-il, la meilleure heure pour observer les lépidoptères.

Dans les Cameron Highlands, à la sortie du car, la température nous surprend. La petite ville de Tanah Rata est située à mille-cinq-cents mètres d'altitude et, après les grosses chaleurs de Georgetown, c'est presque avec plaisir que nous enfilons nos polaires. De plus, dans ce

paysage de montagnes, les nuages restent souvent accrochés aux sommets et cachent le soleil. Cela accentue encore un peu plus l'impression de fraîcheur.

Après celle de Boh, nous aurions aimé visiter une autre plantation de thé, elle aussi très réputée, mais la pluie et le brouillard (l'Angleterre, je vous dis !) nous font vite rebrousser chemin. Malgré nos K-Way, nous sommes trempés. Pour nous abriter, nous nous arrêtons dans un genre de galerie marchande, sur le bord de la route, qui ne vend que des produits à base de fraise, l'autre grande spécialité des Cameron Highlands. On peut y acheter des fruits tout juste cueillis, des plants, des confitures, de la liqueur, des bonbons, des jouets, des peluches, des sauces, du thé parfumé, mais toujours déclinés autour de la fraise...

Ce soir, le steamboat nous ayant moins réchauffés que prévu, nous dormons avec des couvertures !

La moto que nous louons à Pangkor n'est pas géniale. Les cale-pieds derrière sont démanchés et Chantal ne se sent pas très à l'aise. Nous partons cependant faire le tour de l'île, précédés dans le ciel par des calaos aux énormes becs jaunes en bicolore qui volent à la lisière de la jungle.

Les routes très pentues serpentent à travers l'épaisse forêt. À un moment, Chantal, peu rassurée, préfère descendre à pied tant la déclivité est impressionnante. Je la récupère alors quelques virages plus bas. Nous nous rendons également aux chantiers navals étudier la manière dont les charpentiers travaillent. Ils nous accueillent chaleureusement, étonnés, mais tout heureux de voir des étrangers s'intéresser à leur métier.

Plus loin, nous visitons un temple chinois kitsch à souhait et un autre, indien, tout aussi rococo. Le long de la côte, nous traversons de pittoresques villages de pêcheurs. Nous nous arrêtons dans l'un d'eux observer des femmes en train de trier à la main une quantité impressionnante de poissons séchés étalés à même les pontons en teck. Idyllique, me direz-vous. Eh bien, pas tant que cela. Une chose de taille nous choque : la saleté ! De quelque côté que l'on se tourne, sur terre, sur mer, c'est un incroyable amoncellement de détritrus, de sacs et de bouteilles plastiques, de canettes de soda, de morceaux de polystyrène éventrés, de planches pourries aux pointes rouillées, de pneus usagés, etc. Désolant spectacle ! Cette ile est pourtant bien photogénique avec son port, ses barques et ses maisons sur pilotis. Mille fois dommage que les habitants n'en prennent pas conscience...

Un bus confortable nous conduit à Kuala Lumpur. Le logement où nous pensions aller est moche, un peu louche et franchement sale. Nous nous mettons sur le champ en quête d'un autre. Dans la fournaise de la ville, marcher avec nos sacs n'est pas une sinécure. Chantal est encore plus liquéfiée que moi. Malgré la période de Noël et des vacances nationales, nous en dégotons un, très convenable. Nous avons de la chance.

Un taxi nous dépose près de l'ambassade birmane en cette chaude matinée du vendredi. Nous avons en effet besoin d'un visa pour nous rendre au Myanmar. Nous devons patienter un long moment dans la file d'attente avant de nous présenter au préposé qui, sans préavis, dé-

clare son guichet fermé. « C'est l'heure de manger, revenez mardi, lundi, ce sera clos, c'est Noël ! ». Je ne comprends décidément rien à l'Islam. Voilà qu'ils ferment à l'occasion d'une fête religieuse chrétienne !... Je quitte les lieux franchement en colère.

Ce matin, nous nous rendons à nouveau à l'ambassade. Nous avons rempli les papiers, pris nos passeports et amené chacun trois photos récentes. Une fois de plus, il y a du monde. Parvenus enfin devant le même guichetier que vendredi, celui-ci saisit nos documents... et nous les redonne aussitôt ! Motif : les clichés sont en noir et blanc, alors qu'il a besoin de photos couleur pour les visas ! Nous sommes verts de rage... C'est pas de la couleur, ça ? Dans un centre commercial relativement proche, nous nous faisons tirer le portrait par un professionnel qui connaît très bien les subtilités de la chose. Une bonne heure plus tard, nous sommes revenus devant notre nouveau copain. Il examine les clichés, nous dévisage et, apparemment satisfait, nous demande de venir jeudi les récupérer. Cela nous laisse encore trois journées à errer dans les rues de Kuala Lumpur.

À la date prévue, nous y retournons donc pour la troisième fois. Le préposé nous avait bien recommandé de nous présenter entre seize et dix-sept heures. Il est précisément seize heures lorsqu'il arrive derrière son guichet avec tous les passeports sous le bras entassés dans une vulgaire boîte à chaussures. Un homme, plutôt petit et bien de sa personne selon Chantal, avec qui nous venons de discuter un moment se précipite pour recevoir le sien. Quand il repart et nous salue, nous réalisons que nous avons affaire à... George Michael. On ne l'avait pas reconnu avant. Nuls que nous sommes !

C'est avec enthousiasme et large sourire que l'agent nous remet enfin les sésames en nous souhaitant bon séjour là-bas. Nous le remercions en espérant que tout se passera plus facilement une fois arrivés sur place !

Pour le réveillon de Noël, nous nous faisons tout beau. Nous allons en effet dîner dans l'un des restaurants les plus branchés de la capitale, créé par Philippe dont nous avons fait la connaissance il y a quelques jours seulement et qui est originaire d'un village tout près de Dinan comme nous. Chantal sort de son sac l'unique robe qu'elle ait amenée avec elle, se maquille avec des échantillons récoltés je ne sais où. En ce qui me concerne, je mets la tenue avec laquelle j'ai quitté la France sept mois plus tôt : pantalon de toile claire et chemise d'été à manches longues rose. Aux pieds : les sandales rouges achetées à Chiang Mai pour Chantal, des tongs pour moi. La classe quoi ! Philippe a bien fait les choses. Il a dressé nos couverts dans une petite pièce rien que pour nous deux. Rien ne manque. L'éclairage est discret et les bougies allumées contribuent à l'air de fête. Devant nous, la belle vaisselle brille de mille feux. Vous rigolez peut-être, mais vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que nous avons de nous asseoir à une table si bien mise et où tout est nickel ! Je suis certain que ce soir Monsieur Tâches ne viendra pas m'embêter !

Après l'apéritif, un foie gras de canard nous est servi. Rompu aux épices, notre palais n'a plus l'habitude des produits délicats et savoureux. Il nous semble fort, mais les souvenirs, même gustatifs, ont la vie dure et nous l'engloutissons avec délectation. Ce soir, c'est fête et nous avons choisi une bouteille d'un vin qu'on adore : le Gewürztrami-

ner. Nous avons ensuite droit à un filet de bar tout juste arrivé de Cancale. Chaque fin de semaine, Philippe reçoit en effet, par avion, ses bourriches d'huîtres et son poisson directement de Cancale, port de pêche breton réputé pour son ostréiculture. Il se déplace lui-même à l'aéroport réceptionner la marchandise et se porte garant de la fraîcheur des produits. À la fin du plat, il vient nous présenter deux jeunes Français travaillant en Malaisie et qui réveillent également là : Alexis de Paris et Gwénaél de... la région de Dinan !... Nous sommes désormais quatre, dans un restaurant à des milliers de kilomètres de chez nous, et originaires du même coin de Bretagne. Je ne parlerai pas du cuisinier, breton lui aussi, mais du Finistère ! Irréel, incroyable... Nous décidons de nous retrouver après le repas pour fêter ça. En attendant, en dessert, la serveuse nous apporte la spécialité de la maison : un genre de mousse aux fruits mi-vanillée, mi-chocolatée. Après avoir posé devant le sapin pour la traditionnelle photo de Noël et nous être amusés avec les cotillons, le patron vient nous offrir un petit digestif histoire de faire passer et le repas et l'addition ! Nous terminons le réveillon dans son bar, lui aussi très réputé, de l'autre côté de la rue, à boire des pots avec Gwénaél et Alexis. Heureux hasard, sacrée soirée et souvenirs inoubliables...

Après un diner moyen dans une cantine indienne de Malacca, au moment de se coucher, Chantal découvre avec stupeur les boutons qui la brûlent et lui recouvrent tout un côté du torse. Cela se révélera être un zona qui la fera souffrir pendant un bon mois et qu'elle ressentira encore plus d'une année plus tard ! Après une consultation dans une pharmacie chinoise, elle appliquera

durant quelque temps une sorte de pommade qui la soulagera un peu.

Elle passe une mauvaise nuit, dormant peu à cause de la douleur ; elle ne supporte pas la position couchée.

Aujourd'hui, dernier jour de l'année, ça commence plutôt mal pour moi : Chantal veut faire les magasins des galeries ultramodernes qu'elle a déjà repérées. Je ne peux tout de même pas refuser ce plaisir à une femme malade. Je décide donc de la laisser aller... seule ! Je déteste les boutiques !

En fin de journée, nous allons prendre l'apéritif (pour une fois, un vrai avec whisky pour moi et Bailey's pour Chantal) dans Chinatown. On dirait que tous les routards de Malacca squattent les terrasses des bars branchés du quartier. Tout le monde veut fêter dignement le Nouvel An. Et moi aussi. Au moment de partir dans le restaurant d'hier soir, Chantal n'a subitement plus envie de nourriture asiatique. Elle préférerait une... pizza ! Lors de ses pérégrinations de la journée, elle a repéré un Pizza Hut et s'est mise en tête de m'y amener. Je tente une première, une seconde puis une troisième fois de la convaincre. Elle n'en démord pas, elle veut sa pizza ! Au bout d'interminables palabres, j'accepte d'y aller, mais à reculons. Pour le réveillon, j'avais imaginé une tout autre sorte de soirée !

Et la voilà qui ne se rappelle plus l'endroit où ce restaurant de fine gastronomie se trouve ! On tourne en rond, on revient sur nos pas, on repart... J'avoue que je ne suis plus d'humeur badine. Pour couronner le tout, elle se retrouve les quatre fers en l'air sur le trottoir défoncé. Dans la chute, une de ses tongs a cédé. C'est avec une sandale au pied,

l'autre à la main et moi sur ses talons (c'est le cas de le dire !) qu'elle pénètre dans ce haut lieu de la mal bouffe.

Nous en ressortons, une demi-heure après, délestés de trop de ringgits pour la qualité fournie et de mauvaise humeur. Même Chantal reconnaît qu'elle a eu tort, mais c'est trop tard ! J'aimerais aller fêter la nouvelle année dans Chinatown, mais elle ne le souhaite pas, elle est fatiguée.

Ce soir, en cette nuit de la Saint-Sylvestre, nous sommes au lit à vingt et une heures... et à l'hôtel des Culs Tournés qui plus est !

Bonne année !

Chantal va de moins en moins bien. Elle ne supporte aucune position : ni couchée, ni assise, ni debout ! Et le poids d'un vêtement sur la peau, aussi léger soit-il, lui fait horriblement mal. Mais elle serre des dents, met sa robe ample et vient tout de même se promener avec moi dans les rues de Malacca.

Dans un petit restaurant, à la table derrière nous, un couple malais d'une quarantaine d'années a commandé du thé qu'ils dégustent tous les deux avec des gâteaux achetés chez l'épicier d'à côté. Et juste pour nous faire plaisir, sans arrière-pensées, s'approchent nous en offrir quelques-uns...



L'hôtel que nous avons réservé depuis Koh Lanta est tenu par des Indiens. Lorsque nous y pénétrons vers 21 h 30 (nous avons avancé nos montres d'une heure lors du passage de la frontière), la réception est envahie par des familles qui cherchent où loger. C'est le Nouvel An indien et nous n'étions pas au courant. Ne nous voyant pas arriver, le jeune homme qui gère l'établissement était en train de louer notre chambre ! Nous l'avons échappé belle. Il nous demande par contre de payer deux nuits d'avance. Il en réclamait sept, mais j'ai catégoriquement refusé. On ne sait jamais ce qu'il peut advenir. Nous partons vite en ville dîner avant que les cantines ne ferment. Nous retrouvons par hasard Mathieu et Pascale les Québécois dont nous avons fait la connaissance durant le trajet depuis la Thaïlande et mangeons ensemble dans un restaurant indien avant de regagner chacun son hôtel, le nôtre étant situé dans Little India... L'horreur ! Dans le ciel au-dessus de nos têtes éclatent des fusées pyrotechniques de bas de gamme qui ne cesseront qu'au milieu de la nuit, vers 3 heures. Malgré cette heure tardive, des enfants se poursuivent en hurlant dans le couloir, les jeunes filles qui logent dans la chambre voisine n'arrêtent pas de pousser cris aigus et rires d'adolescentes. Bref, on ne peut pas dire que le calme règne. Nous dormons très peu et lorsque nous nous levons, la priorité de la matinée est de retrouver l'hôtel où nous avons séjourné durant de notre passage précédent.

Nous le trouvons sans peine au bout de la rue principale, aussi simple et tenu par la même famille d'origine chinoise. Nous y prenons d'ailleurs le petit-déjeuner et négocions le prix à partir de demain soir presque moitié moins cher que celle où nous devons encore loger ce soir. Rien n'a changé. La faïence rose, bleue et blanche égaye toujours le couloir

et tout y est systématiquement propre. Même si les cloisons des chambres semblent aussi fines qu'une tranche de jambon et qu'une mosquée se situe tout près, nous sommes tout de même certains de mieux dormir ici.

Près des Quais des Clans, nous nous arrêtons quelques instants observer une famille au complet concocter d'étonnants gâteaux de riz enroulés dans des feuilles de bananier. La conversation s'engage et le patron nous invite à goûter quelques échantillons de sa production. Nous voilà donc en train de déguster toutes sortes de dumplings arrosés de sauce piquante tout en écoutant l'histoire de cette société. En fait, la vieille dame de soixante-quinze ans qui confec-tionne, avec une dextérité inouïe, les gâteaux est la maman du monsieur qui nous offre le couvert et aussi celle qui a fondé l'entreprise avec son mari aujourd'hui décédé. Incroyable la gentillesse de ces personnes !

Ce soir, nous dinons de spécialités locales sur un marché de nuit en bordure de mer. Et, comme d'habitude, je ressors de ce genre d'endroit l'estomac dans les talons. Je le sais et, pourtant, je me laisse régulièrement avoir. Je nous arrête donc, quelques instants plus tard, dans un resto indien de notre connaissance où le patron nous reçoit les bras grands ouverts. Je commande un poulet tandoori, Chantal s'abstient ; elle est en train de digérer son repas de tout à l'heure. Arrive alors une famille dont le monsieur s'adresse à nous dans un français impeccable. Devant notre air ébahi, il nous apprend qu'il est l'ambassadeur du Bangladesh en Malaisie et qu'il a déjà occupé cette fonction en France, en Égypte et dans plein d'autres endroits dans le monde. Sa femme et ses enfants ne parlent que l'anglais. Nous passons un agréable moment ensemble

à nous raconter nos histoires. Avant de monter dans la Mercedes que leur chauffeur vient de démarrer, ils nous souhaitent une bonne poursuite de voyage et nous disent à peut-être plus tard dans leur pays... Ce soir, nous avons diné à la table de l'ambassadeur !

De retour à l'hôtel après une longue balade en moto, je ne retrouve pas mes lunettes de vue. Nous fouillons partout, défaisons les sacs, regardons sous le lit. Rien ! Je dois me rendre à l'évidence, je les ai perdues quelque part. Après un instant de réflexion sur l'emploi du temps de la journée, je laisse Chantal passer au peigne fin tous les bagages pendant que je retourne, avant la nuit, mais dans les embouteillages, jusqu'au Temple des Serpents où je me souviens les avoir manipulées en rangeant mon appareil photo. Lorsque j'y arrive, l'édifice est en train de fermer, mais j'ai tout de même le temps de demander à une bonzesse si elle les avait trouvées. Sa réponse négative me plonge dans le désespoir. La boutique devant laquelle j'ai trifouillé dans mon sac a déjà baissé le rideau. Si quelqu'un est tombé sur le boîtier, il l'a théoriquement remis à ce commerçant. Je suis donc obligé de revenir demain matin. Déçu, je trouve en plus le moyen de me perdre sur le chemin du retour. J'ai loupé un panneau. Dur de conduire dans l'obscurité avec des lunettes de soleil ! Décidément, ce n'est pas ma journée. Nous nous couchons, sans arriver à fermer l'œil, ou si peu en ce qui me concerne. Au milieu de la nuit, je me réveille en sursaut et en sueur : dans mon rêve, j'ai vu les binocles sur un banc du Jardin Botanique. Un peu rassuré, je m'endors aussitôt...

Le matin, dès le petit-déjeuner avalé, je me rends d'un bon pas à la station de la tour Kombar. Chantal part de son

côté en ville repérer les magasins d'optique. Une demi-heure plus tard, l'autobus me dépose devant les grilles du jardin. Et sur le bureau des gardiens à l'entrée trône le fameux boîtier rouge avec mes lunettes à l'intérieur. Je crois que j'aurais bien embrassé le monsieur qui me les remet ! Il les a trouvées hier soir sur un banc. Je les avais oubliées en rangeant mon appareil. De retour à l'hôtel, après avoir retrouvé Chantal qui n'en revient pas de ma veine, je prends une douche froide tellement j'ai chaud...

L'après-midi, pour fêter ça, nous nous installons sur une terrasse devant laquelle nous sommes souvent passés avec envie et commandons deux bières. Au diable l'avarice ! En voulant donner l'heure à Chantal, je m'aperçois que je n'ai plus ma montre. J'ai dû l'oublier dans la salle de bains commune ! Ni une, ni deux, je retourne en courant à l'hôtel pour finalement la retrouver là où je l'avais laissée. Ça y est ! Après le bracelet qui a passé plus d'une semaine dans la mer avant que je le récupère à moitié enfoui dans le sable à Koh Lanta, les lunettes hier et maintenant la tocante, la série devrait être terminée...

Le bus qui nous emmène à Kuala Lumpur n'appartient pas à la catégorie des plus propres ou des plus récents, mais les sièges en cuir sont confortables, réglables dans tous les sens et, surtout, possèdent quatre programmes différents de massage. Inutile de préciser qu'ils ont marché une bonne partie du trajet. Les embouteillages et une grosse averse nous accueillent à l'arrivée dans la capitale. À quelques centaines de mètres de la gare de Pudu, notre destination, le chauffeur décide de faire un détour de quarante-cinq minutes pour effectuer un plein d'essence. Un peu énervés par ce contretemps, nous avons tout de

même la chance de passer entre les gouttes en rejoignant notre hôtel à pied.

Un soir dans notre resto indien, le regard de Chantal trahit soudain mi-amusement, mi-gêne. À voix basse et dans un rire à peine contenu, elle m'avoue qu'un jeune homme typé moyen-oriental lui lance des œillades dans mon dos. Elle ne sait pas si elle doit être flattée ou pas. Par contre, c'est moi qui le suis !

Demain, nous prenons le bus pour Malacca où nous avons l'intention de passer les fêtes. Nous avons également hâte de retrouver Christophe, Lee Sun et leurs enfants Sahra et Rémi de la guesthouse où nous avons séjourné la dernière fois. Noël nous paraîtra ainsi plus convivial...

Le car est confortable et le trajet de deux heures se déroule sans encombre. Par contre, nous mettons presque autant de temps pour rejoindre dans les embouteillages la guesthouse depuis la gare routière ! Toute la famille nous attend. Les gamins ont grandi, Sahra nous reconnaît malgré ses cinq ans et Rémi est toujours aussi joueur. Il n'a que dix-huit mois, mais se débrouille comme un chef et nous fait rire avec ses pitreries. Les retrouvailles sont très sympas. Christophe et Lee Sun nous invitent à partager le gigot demain soir. Nous acceptons avec joie. Je m'occuperai du mojito !

Nous partons dans Malacca à la recherche d'une bouteille de rhum, de menthe fraîche et d'eau gazeuse. Les rues sont encombrées et la Place Rouge envahie

par les touristes, asiatiques pour la majorité. Nous avons l'impression de nous retrouver à Saint-Malo un jour d'été. Nous nous arrêtons dans une première épicerie, chinoise obligatoirement, car les musulmanes et les indiennes ne vendent pas d'alcool. J'aimerais déguster du rhum cubain, mais il n'y en a pas. Dans une seconde, quelques rues plus loin, un vieux monsieur me propose, à la place, un rhum local, de qualité précise-t-il. Je repars avec la bouteille. Dans une boutique indienne, nous achetons les canettes d'eau gazeuse. Au marché, sur l'étal d'un marchand de légumes, je trouve la menthe fraîche dont j'ai besoin. J'en prends une grosse poignée de deux sortes différentes pour assurer le coup, car les feuilles de l'une d'entre elles, pourtant bien odorantes, me sont totalement inconnues. Le vendeur refuse que je les paie. Je tente d'imaginer la même chose en France. Je n'y parviens pas...

L'après-midi, chacun participe à la confection du repas du soir. En plus de Sébastien et Valérie, copains marseillais de Christophe, une famille réunionnaise qui vient d'arriver fêtera l'évènement avec nous. Du coup, Ivan, Sandrine et leurs trois garçons, Thibaut, Élio et Lucas partent acheter du vin. Un couple d'amis chinois des proprios se joint à nous.

Après avoir ouvert nos cadeaux (eh ! oui, le Père Noël nous a fait la bonne surprise de ne pas nous oublier), le festin peut commencer. Tout le monde se délecte du mojito « local », même si Chantal et moi préférons celui que j'avais l'habitude de confectionner à Rennes. Le gigot est énorme et cuit à point. C'est la première fois depuis que nous sommes partis que nous mangeons français et nous apprécions beaucoup le gratin dauphinois qui accompagne la viande. Le vin rouge provient d'Afrique du Sud et se révèle

parfumé. Ces premiers verres d'un alcool autre que la bière nous tournent un peu la tête. La bûche confectionnée par Christophe est un régal. Et que dire de ses truffes au chocolat sinon qu'elles sont divinement délicieuses ? Ce réveillon sympa comme tout passe à une vitesse folle. À la fin du banquet, tout le monde participe à la vaisselle, ou, soyons honnêtes, les femmes font la plonge pendant que les hommes restent à table discuter autour d'une dernière bouteille !... Joyeux Noël !

Le lendemain, Ivan et Sandrine (surtout Sandrine d'ailleurs !) ont un cours de cuisine asiatique dans un grand restaurant de Malacca et ont décidé de nous préparer un repas réunionnais pour le soir. Nous acceptons évidemment tous avec plaisir. Le dîner se déroule une nouvelle fois superbement avec la présence d'un Français supplémentaire Jonas, passionné de photo en vadrouille en Asie. Le curry délicat de Sandrine ne fait pas long feu. Chantal qui a confectionné l'après-midi des rochers à la noix de coco les dépose au centre de la table. Même un peu secs, ils sont très bons.

Les départs de Seb et Val, puis de Sandrine, Ivan et leurs trois garçons rendent la guesthouse d'un coup plus triste. Nous avons énormément apprécié leur présence. Grâce à eux, Noël n'a pas du tout été une épreuve si loin des nôtres. Nous le garderons longtemps dans un coin de notre mémoire.

Pour la Saint-Sylvestre, nous réveillonnons avec Christophe et ses enfants. Lee Sun est à Singapour et travaille en ces jours normaux pour les Chinois, leur nouvelle année ne débutant qu'en février prochain. Nous nous rendons donc au supermarché acheter ce dont Chantal a besoin pour confectionner le riz à la noix de coco qu'elle s'est proposé de cuisiner. Nous ajoutons à la liste de courses une bouteille de vin, du pain qui ressemble à s'y méprendre à un pain de campagne de chez nous, des chips pour l'apéro et des mangues pour accompagner le riz.

À cause des enfants qui doivent se coucher tôt, la soirée débute à 19 heures. Nous trinquons tous les trois à la santé de l'année qui se termine. Le pastis de Marseille, les chips et le reste du saucisson corse nous mettent en appétit avant la surprise du chef : un bloc de foie gras tout frais arrivé de France. Les toasts de pain campagnard le valorisent encore un peu plus. Bref, on se délecte des bons produits dont nous sommes sevrés depuis notre départ. Un gros poulet rôti et des pommes de terre prennent ensuite place sur la table. Le shiraz d'Afrique du Sud est parfait pour les accompagner. Vin élégant et parfumé, il rallie tous nos suffrages. Puis arrive le riz à la noix de coco et mangue de Chantal qui clôture cet excellent repas. Les enfants couchés, nous discutons tous les trois autour d'une bière avant de partir en ville célébrer la nouvelle année. Christophe, en papa responsable, reste à la maison. Nous voilà donc tous les deux dans Chinatown, au milieu de la jeunesse malaise venue elle aussi faire la fête. Nous avons la chance de trouver place à l'étage d'un bar réputé avec vue sur le grouillement humain de la rue. Les confettis et papiers dorés commencent à joncher le sol. Une sono entame un « Gangnam Style » et fait le décompte jusqu'à minuit. Les jeunes,

et moins jeunes d'ailleurs, viennent alors à tour de rôle, un grand sourire aux lèvres, nous offrir leurs bons vœux. Dans la rue, c'est la folie. Les bombes de cotillons éclatent de partout, les gens se trémoussent au rythme de la musique, les yeux tournés vers le ciel où les fusées multicolores d'un feu d'artifice que nous jugeons un peu maigrichon, mais que les locaux trouvent magnifique, illuminent la nuit. Un quart d'heure après, la ville se vide. Une demi-heure plus tard, tout le monde a regagné ses pénates.

Bonne Année !



À Kuala Lumpur, après le petit-déjeuner, nous nous rendons à la Maybank retirer de l'argent dans un distributeur. La salle où nous rentrons en possède plusieurs. J'en choisis un, mais je ne sais pas pourquoi, après que j'aie pris la liasse de billets et le ticket, j'attends vainement ma carte Visa. Chantal, un peu à l'écart, n'a rien vu. Je reste planté là, abasourdi ; c'est la première fois que cela m'arrive. Je demande à Chantal d'aller solliciter quelques conseils dans les bureaux à côté. Une personne se présente et nous apprend qu'à l'occasion de la Nouvelle Année, la banque ne rouvrira que lundi. Nous voilà dans de beaux draps ! Un homme qui vient d'entrer glisse sa carte dans la fente de « ma » machine. J'observe attentivement tous ses gestes. Après les opérations, l'appareil lui rend bien la sienne et non la mienne. Nous sommes un peu soulagés. Le distributeur l'a certainement avalée et, de ce fait, va la garder en lieu sûr pour les prochains jours. Je ne souhaite pas faire opposition, j'en ai trop besoin. Par précaution, je reste devant la machine tandis que Chantal s'en va au poste de police, juste en face, expliquer notre situation. Elle retourne même jusqu'à l'hôtel chercher nos passeports pour leur prouver notre identité. Les agents, pourtant pleins de bonne volonté, ne nous sont d'aucun secours. Nous fixons donc à lundi matin le moment de prendre une décision.

À 9 heures précises le jour dit, nous piaffons d'impatience devant la Maybank quand une personne qui nous voit faire le pied de grue vient nous avertir qu'aujourd'hui, congé public, mais uniquement à Kuala Lumpur, la banque restera fermée ! Nous avons peine à le croire, mais devons nous rendre à l'évidence en constatant le rideau baissé et les lumières éteintes de l'établissement. Nous

n'avons vraiment pas de chance avec cette carte. Nous débattons de la pertinence de faire opposition, mais décidons de nous armer de patience jusqu'à demain.

En ce mardi, bien que la porte soit encore fermée, nous apercevons le personnel en train de s'affairer autour des bureaux. La banque ouvre exactement à l'heure prévue. Nous sommes les premiers à y pénétrer et à obtenir un numéro d'attente. Quelques minutes plus tard, une dame élégamment voilée nous reçoit à son comptoir, écoute attentivement notre problème et nous donne à remplir quelques formulaires. Partie photocopier mon passeport, elle revient confuse avec LA mauvaise nouvelle : le service d'entretien des machines n'a rien retrouvé. Mon sang ne fait qu'un tour et je commence sincèrement à regretter de ne pas avoir fait opposition. La femme, vraiment gentille et souhaitant nous arranger au mieux, me demande de regarder dans mon porte-cartes. Elle ne comprend pas pourquoi nous avons obtenu les billets et le ticket. Et que trouvons-nous bien rangée au milieu des coupons de retrait ? LA Visa ! Celle sur laquelle je voulais faire arrêt, celle qui nous a fait passer des moments d'angoisse, celle qui... On ne pige pas, on est confus, on ne sait plus où se mettre. La dame, toute contente, nous console en nous avouant que nous ne sommes pas les premiers à qui la mésaventure arrive, puis retourne, souriante, à son bureau. Il nous faut tout de même plusieurs minutes pour recouvrer nos esprits. Tandis que je discutais avec Chantal, j'ai dû récupérer machinalement la carte avant de saisir les billets et la ranger hors de sa place habituelle. Lorsque nous l'avons cherchée, nous avons dû regarder là où elle aurait dû se trouver et, énorme

erreur, pas ailleurs. Pauvres de nous ! Je me félicite de ne pas avoir fait opposition. Tout est bien qui finit bien...

Nous sommes installés sur la terrasse de la gues-
thouse, lorsque, vers 11 heures, arrivent Nadine et
Thomas, des amis rennais qui viennent passer une dizaine
de jours en Malaisie. Ils n'ont pas dormi de la nuit, mais
nous accompagnent malgré tout pour un grand tour à pied
dans la ville. Nous leur faisons découvrir Chinatown et la
fameuse rue Petaling, quelques temples chinois et indiens,
la place Merdeka et enfin Bukit Bintang et ses galeries
commerciales. De retour à l'hôtel, devant une bière que
Thomas a tenu à offrir, je peux constater leur état de fa-
tigue. Ils sont défigurés, aussi bien par le manque de som-
meil que par les trente-huit degrés de ressenti. Pour eux, les
pauvres, qui avaient une température de seulement six de-
grés encore hier, le changement est plutôt brutal ! Nous les
embrassons bien fort en leur souhaitant un excellent séjour
et partons d'un pas décidé vers la gare routière de Pudu
d'où un bus va nous emmener jusqu'à l'aéroport. Nous au-
rions aimé passer plus de temps en leur compagnie, mais il
valait tout de même mieux quelques heures que rien du
tout...



Depuis des années, nous logeons au Number Eight pendant nos haltes dans la capitale malaisienne. Malgré le changement de propriétaire, il y a un peu plus d'un an, le personnel en place continue de nous faire une bonne ristourne sur le prix de la chambre. Pourtant, c'est décidé, nous n'y reviendrons plus : c'est devenu vraiment trop sale. C'est fou comme un lieu d'hébergement, si joli encore peu de temps auparavant, peut se dégrader à la vitesse « grand V » lorsqu'il est peu et mal entretenu. Le monsieur japonais qui était si concerné par le bien-être de ses clients serait, nous en sommes certains, bien chagriné de voir son ancienne affaire périliter comme elle est en train de le faire : absence presque totale de nettoyage, meubles cassés dans des pièces trop rarement aérées, arbres morts, mais toujours dans les pots, abris de terrasse aux toits éventrés, un tas de cendriers pleins à ras bord. Pour prendre le petit-déjeuner, dont les fruits et les œufs sont passés aux oubliettes, Chantal a dû elle-même débarrasser une table et l'essuyer sous les yeux du réceptionniste qui, vauté dans le sofa du salon, la regardait faire sans bouger le petit doigt. Et que dire du sourire (non, non, je déconne!) de la mine renfrognée des femmes de ménage (non, non, là je ne déconne pas, on les appelle véritablement comme ça : des femmes de ménage !), elles aussi avachies dans ce putain de canapé installé devant le grand écran plat ? Bref, nous regrettons déjà d'avoir négocié la chambre pour trois nuits. Tant pis, nous ferons un effort. Autre signe qui ne trompe pas : les clients étrangers, nombreux auparavant, ont déserté le lieu. Nous sommes les seuls « blancs ». Ces nouveaux propriétaires pakistanais ne méritent vraiment pas qu'on leur fasse de la publicité. Quoique... Je viens d'en faire un peu, non ?

Nous achetons deux canettes de bière bien fraîches dans une épicerie chinoise de notre quartier pour les boire tranquillement sur la terrasse de notre hôtel. Et là, comme nous le pressentions, pas de miracle ! Après avoir nous-mêmes porté le cendrier débordant de mégots... sur une autre table, essuyé la nôtre (encore!) et rangé le futoir des chaussures des clients et du personnel musulmans entassées devant la porte, nous pouvons enfin savourer notre mousse. Après deux lampées, Chantal a déjà la tête qui tourne. Ce doit être la fatigue. Mais, en regardant d'un peu plus près l'étiquette, je m'aperçois que la teneur en alcool est de douze degrés et la contenance de cinquante centilitres. Mon Dieu, tu m'étonnes qu'elle commence à parler bizarrement la Chantal ! Je sais, à l'avance, que nous dormirons bien cette nuit !

La preuve : il est 9 h 30 lorsque je la réveille le lendemain matin. C'est le décalage qu'elle dit ! Je feins de la croire... Pour se venger, elle va faire un tour en ville tandis que je m'attèle au tri des dernières photos. Elle revient deux heures après avec un large sourire : elle a acheté une super robe, qui lui va super bien et à un prix super intéressant. Le classique d'une femme qu'on laisse seule, juste un instant ! Dans l'après-midi, nous partons en balade du côté de Chinatown : je n'aurais pas dû suggérer cette promenade. Chantal y dénêche l'Ice Watch dont elle rêvait. Depuis très longtemps, mais vraiment très longtemps, me précise-t-elle. Quelques secondes plus tard, elle s'en va avec une belle montre rose et blanc à moins de trois euros au poignet. M'enfin, Chantal, et moi, alors ? Dans une boutique que tient une vieille dame chinoise, je ne peux pas obtenir le tarif que je souhaite sur des sandalettes qui me font envie.

Heureusement, à quelques stands de là, j'ai plus de chance auprès d'un jeune homme avec lequel j'arrive à négocier une paire de tongs Quiksilver pour quelques ringgits. C'est décidé, nous venons de terminer nos achats à Kuala Lumpur.

Pourtant, sur le chemin de l'hôtel, je me convaincs et je parviens à persuader ma chère femme qu'un second disque dur, surtout à ce prix-là, ne serait vraiment pas de trop. Nous retournons donc au Low Yat, pour la seconde fois...

Il tombe des cordes quand nous posons les pieds sur le quai de la petite gare de Segambut. Christophe, qui a laissé passer l'averse, se pointe en moto une demi-heure plus tard. Les retrouvailles avec l'ancien tenancier de la guesthouse où nous avons l'habitude de descendre lors de nos haltes à Malacca sont très sympas. En deux voyages, il nous emmène avec tous nos bagages jusque chez lui. Lee Sun, sa femme, Sahra et Rémi, leurs enfants, nous font la fête à notre arrivée dans la petite maison qu'ils viennent d'acquérir il y a à peine deux mois. Les travaux de rénovation ont déjà bien avancé et la chambre qu'ils nous attribuent est toute propre. Nous offrons un ballon en fourrure à Rémi et une montre Ice Watch à Sahra, Lee Sun et Christophe. Tout le monde semble content, sauf que Rémi, trois ans, aurait lui aussi préféré une tocante. Sa maman lui met la sienne à son poignet. Durant les huit jours qu'on restera chez eux, il ne la quittera que pour se coucher...

Un dimanche, nous partons tous de bonne heure en train, puis en bus, pour Genting Highlands, sorte de Las Vegas malaisienne. À la grande joie des enfants, la dernière partie du trajet s'effectue en télécabine. On accède

alors aux hôtels, casinos et parcs d'attractions perchés au sommet de la montagne. Beaucoup de monde s'agglutine autour des scènes où se produisent différents artistes. Dans une vaste galerie marchande, des manèges en forme de bateau promènent jeunes et vieux au-dessus de la foule qui déambule dans les allées. Nous nous arrêtons un long moment devant des magiciens du sucre qui fabriquent des bonbons. Sidérés par leur habileté, nous en restons bouche bée. Pour nous la fermer, ils offrent à nos mains tendues un petit peu de leur production. Dommage que nous n'avons plus le magasin de confiserie, sinon nous leur en aurions acheté des kilos ! Pour nous amuser un peu nous aussi dans ce lieu de débauche, nous nous lançons dans une partie de bowling épique. Sahra s'en tire très bien, mais la championne toutes catégories se nomme Chantal. Elle gagne le tournoi presque facilement, devant tout le monde, en n'ayant pas fait une seule rigole. Incroyable, je ne l'avais encore jamais vue jouer de la sorte ! J'ai d'ailleurs eu beaucoup de mal à me remettre de ma défaite ! En fin de journée, nous reprenons la télécabine, puis le bus pour Kuala Lumpur. Bavarde comme une pie, Sahra nous fait bien rire en ne comprenant rien au phénomène de la neige, elle qui vit avec plus de trente degrés de moyenne sur l'année. Pour rentrer à Segambut, au lieu du train, Christophe et Lee Sun négocient pour un bon prix un taxi qui nous dépose devant des stands de nourriture de leur quartier.

À Georgetown, sur l'île de Penang, nous prenons le petit-déjeuner alternativement dans trois endroits différents : à la guesthouse pour les toasts et les œufs plats parfaits, au restaurant indien pour les rotis pisang et le teh tarik et dans un food court très local pour le wan tan mee

(soupe aux nouilles). Ensuite, nous partons la plupart du temps faire un tour en ville avant de revenir à la chambre nous abriter du soleil et de la chaleur, toujours accablante. Vers 15 heures, Chantal ressort souvent pour « visiter » les boutiques et centres commerciaux. J'avoue que je préfère de loin rester consulter l'Équipe ou le Figaro sur internet ! Pour le diner, nous retournons pratiquement tous les jours au restaurant indien d'à côté. Nous lui faisons parfois une infidélité pour aller dans un autre où le chicken tandoori me paraît un peu mieux servi et, surtout, où j'ai une prédilection pour les sauces qui accompagnent le naan (sorte de pain plat cuit au four).

Dans notre cantine indienne, archibondée ce soir, une directrice et un directeur de collèges sri lankais s'installent à notre table. Leurs élèves qui mangent juste derrière nous sont venus à Penang disputer un tournoi international de hockey sur gazon. Quand les jeunes garçons quittent leurs places après avoir dévoré à une vitesse impressionnante leur assiette de riz au poulet, les filles restées sagement dehors les remplacent aussitôt et se restaurent à leur tour. On avait oublié cela : on ne mélange pas les torchons et les serviettes ! Cela n'empêche nullement la bonne humeur de régner à notre table. Nous racontons à ce moment-là à nos interlocuteurs notre récente visite dans leur beau pays. Ils ne sont absolument pas surpris d'entendre que, comme nous, de nombreux voyageurs indépendants ne se rendent plus sur les sites historiques devenus vraiment trop chers pour les budgets serrés ; ils le savaient déjà. Lorsque nous nous séparons, nous souhaitons un gros « good luck » aux jeunes joueuses pour leur match de

demain. Un sourire illumine immédiatement leurs jolis visages...



Depuis le départ de notre hôtel de Krabi Town, nous avons utilisé six moyens de transport différents : une voiture pour faire les trois cents premiers mètres, un premier minivan pour effectuer les deux kilomètres suivants, un second pour rejoindre Hat Yai au sud du pays, puis un premier songthaew pour nous rendre dans une petite agence de voyages, un second pour nous déposer devant une autre quelques centaines de mètres plus loin, et, enfin, un grand car confortable pour le passage de la frontière et le trajet de nuit jusqu'à Kuala Lumpur. Pourquoi faire les choses simples quand on peut les compliquer ?... Heureusement, le nouvel hôtel que nous avons choisi pour cette fois se situe à une minute à pied du terminal des bus. Mais, fait exceptionnel en Asie, nous avons beaucoup d'avance sur l'horaire prévu et il n'est que 4 heures du matin lorsque nous pénétrons dans le hall de la réception. Nous nous vautrons dans de beaux fauteuils pour regarder la télé jusqu'à la fin de la nuit.

Dès le lendemain, Chantal se rend dans « son » salon de coiffure attitré. Elle en parle depuis des jours et des jours ! Lorsqu'elle me rejoint deux heures plus tard à l'hôtel, elle est rayonnante. Elle m'explique que, pour seulement quatorze euros, un jeune homme habillé fashion avec Dr. Martens, collant, bermuda, ticheurte et blouson Teddy noirs lui a d'abord massé le crâne durant vingt minutes avant de lui couper et de lui sécher les cheveux avec application. Il faut avouer que le résultat est à la hauteur : cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été aussi bien coiffée. Je suis fier de ma femme !

Nous retrouvons « les Mimis » dans le hall de la réception, tout juste débarqués de Koh Lanta où ils ont passé trois semaines de farniente. Au même titre que nous, ils sont arrivés bien en avance sur l'horaire prévu et ont dû attendre la fin de la nuit, assis dans les fauteuils. C'est dire s'ils sont en grande forme !

Pour fêter l'événement, nous grimons au Sky Bar, perché au 33^e niveau de l'hôtel Traders, d'où l'on a une vue imprenable sur les tours Petronas. Et comme la chance continue de nous poursuivre, nous tombons juste sur le jour où les filles ne paient pas leurs consommations. Trop cool !



En ce jour de l'An, tandis que les touristes dans leur quasi-majorité viennent seulement de se coucher, notre réveil sonne bien avant l'aube. Je dois, en effet, boucler mon sac, ce qui me prend beaucoup plus de temps qu'à Chantal. Allez savoir pourquoi ! Pas de soupe ce matin, donc ; je suis trop lent et, en plus, il est trop tôt. Le taxi arrive même avec de l'avance et à 7 heures, heure à laquelle il devait passer nous chercher, il trace déjà la route vers l'île de Langkawi, au large de la Malaisie dont elle fait partie. Nous ne sommes que deux couples à l'intérieur du van. Qu'il est agréable de voyager un matin de 1^{er} janvier ! Cela nous change du tout au tout des minivans habituellement bondés que nous empruntons. À Satun, on prend un songthaew pour effectuer les derniers kilomètres jusqu'au port. Une fois en règle avec les formalités douanières, nous embarquons à bord d'un ferry. Le bateau ressemble plus à une grosse vedette rapide qu'à un bâtiment de transport de véhicules. D'ailleurs, sa configuration est telle qu'il ne peut en recevoir. Je monte, dès le début de la traversée sur le minuscule pont, théoriquement interdit aux passagers, mais où un membre d'équipage m'a autorisé à m'installer. Sympa !

Une heure plus tard, une fois débarqués à Kuah, le port et la capitale de l'île, et en l'absence de bus publics, nous tentons de négocier vainement un taxi. Affichés, les tarifs sont fermes et définitifs. Le conducteur nous dépose à l'adresse que nous lui avons indiquée, vingt-deux kilomètres plus loin. Malheureusement pour nous, en ce week-end de nouvelle année, une pancarte Full trône à l'entrée. Qu'à cela ne tienne, le chauffeur nous montre d'autres maisons d'hôtes et hôtels à prix corrects dans le coin. Comme tout à l'heure, tous affichent complet. Depuis que nous voya-

geons, une telle mésaventure nous arrive pour la première fois. Au bout d'une heure de vaine recherche et après concertation, nous décidons de retourner à la première guesthouse et demandons au tenancier s'il veut bien garder nos bagages jusque demain, jour où l'une de ses chambres se libère. Nous lui expliquons que nous mangerons tranquillement, trainerons tard dans un bar et nous reposerons sur le sable de la plage sous le plafond du ciel étoilé. La température nocturne d'ici permet ce genre de choses. La bonté du propriétaire entre alors en action. Il ne peut se résoudre à nous laisser dans l'embarras et nous propose un local, sorte de lingerie, dans lequel il va disposer deux matelas. Il nous fournira même les draps et les serviettes de toilette. Nous acceptons, bien entendu, trop heureux de passer la nuit sous un toit et, surtout, de pouvoir dormir. La femme de ménage et la réceptionniste se mettent aussitôt à arranger la pièce. Leur gentillesse nous émeut franchement, d'autant plus que le patron refuse toute rémunération. Notre séjour malais démarre sous les meilleurs auspices. Pour fêter notre arrivée, nous allons siroter une bière sur la plage de Cenang tout en contemplant le beau coucher de soleil qui se prépare. Une fois l'astre englouti par la mer, nous dinons dans un restaurant indien près de là.

Nous avons très bien dormi dans nos lits de fortune nichés sous une moustiquaire. Sitôt levée, Chantal se fait une petite frayeur en restant enfermée dans les toilettes derrière la maison : le loquet en plastique qui retient la porte ne voulant plus s'ouvrir. Après avoir un peu tout secoué, elle ressort quelques minutes plus tard, la voix éteinte et le regard noir. Comme si je pouvais y faire grand-chose ! Après les roti banane et une balade digestive le long de la mer, nous prenons possession de notre chambre. Claire, bien

équipée, avec deux grands lits, elle nous convient très bien. Nous prenons un café, mis à disposition des clients, avant de partir profiter, à quelques centaines de mètres de là, de la plus longue plage de l'île.

Les journées passent vite à Langkawi. Une véritable semaine de vacances, pas même entrecoupée d'une quelconque visite : seulement du farniente. Cela fait du bien de temps en temps. Nous apprécions le fait de nous vautrer sur le sable fin et de nous baigner aussitôt que nous sommes secs, c'est-à-dire tous les quarts d'heure !

Je profite d'une rencontre avec un Grec pour taper la balle avec lui au volley. Si je joue certainement moins bien aujourd'hui qu'à l'époque où je pratiquais plus régulièrement, je suis agréablement surpris de constater que je possède encore de beaux restes. T'as vu, Chantal ? ! Après la partie, j'accompagne mon partenaire dans la piscine du palace à côté. Je n'en reviens pas de notre audace. Après ce bain réparateur où nous avons osé profiter des gros bouillons du spa extérieur, je retrouve ma femme venue s'allonger... sur un joli transat matelassé du même hôtel ! Pour ne pas la laisser seule, nous prenons, nous aussi, place près d'elle. C'est vrai qu'ils sont confortables, ces fauteuils...



À George Town, la chaleur nous oblige en général à nous cacher le plus possible du soleil. Mais cette fois-ci, en plus, elle nous étouffe littéralement. Nous avons choisi une chambre avec ventilateur, mais la climatisation n'aurait certainement pas été de trop. Pour compenser, nous prenons plusieurs douches par jour et laissons sécher notre peau mouillée sous les pales du brasseur d'air. Cela nous fait momentanément du bien.

Attablés sur une terrasse, nous sommes en train de savourer nos dernières gorgées, lorsque Lucy, une Canadienne anglophone que nous avons rencontrée dans notre hôtel de Krabi, passe devant nous. L'Asie semble d'un coup toute petite. Contents de nous revoir, nous restons discuter un peu avant de partir dîner, chacun de notre côté. Lucy doit en effet trouver des plats qui lui conviennent à cause de ses allergies ; malgré ce handicap, elle voyage un peu partout dans le monde, plusieurs mois par an. Pour notre part, nous retrouvons avec bonheur le restaurant indien où le personnel, chose rare ici, n'a pas changé depuis notre dernière venue. Tous nous accueillent avec un franc sourire qui ne nous laisse pas insensibles. Le jeune homme de Katmandou qui se souvient de tout dépose devant nous, hilare, un verre de teh tarik et un autre de milo ice que nous avons l'habitude de lui commander. Nous le félicitons pour sa mémoire. Chantal a un peu de mal à terminer son assiette, toujours aussi copieusement servie. Je me repais de mon chicken curry, accompagné de riz et de haricots verts, et du roti pisang que je demande, en plus, en guise de dessert. Au moins, à Penang, je ne risque pas de continuer à perdre du poids. J'espère même en reprendre un peu ; j'en ressens le besoin.

En fin de matinée, à un carrefour assez proche, nous tombons complètement par hasard sur nos marchands de won ton qui rentrent chez eux. Tout étonnés de nous trouver là, ils nous font leur promettre de passer demain.

Nous ne manquons pas à notre engagement et allons, dès le matin suivant, sur le petit food court local savourer cette merveilleuse recette de won ton mee que nous apprécions tant. Pour quatre ringgits, c'est-à-dire moins d'un euro, nos désormais copains nous servent à chacun un é-n-o-r-m-e bol de bouillon subtilement parfumé, aux nouilles et aux succulents raviolis chinois accompagnés de morceaux de poulet, de quelques légumes... et d'un second bol de bouillon pour moi ! Il faut préciser que mon écuelle est parfois si bien garnie, qu'il n'y a plus assez de place pour le liquide. Incroyable, mais vrai ! Si je n'avais mangé celle de Xi'an en Chine, je lui aurais, sans aucune hésitation, décerné le trophée de « Meilleure soupe d'Asie ». De son côté, Chantal dont la portion n'a pas la taille de la mienne, mais pas loin, a l'habitude de commander en plus un chocolat glacé au café d'à côté. Un serveur d'origine chinoise que nous ne connaissons pas le lui apporte et lui demande d'où nous venons. En apprenant que nous sommes Français, le voilà qui se lance dans un discours assez radical sur les attentats de Paris et nous dit que nous ne devrions accepter aucun musulman sur notre territoire. En joignant le geste à la parole, il nous mime un « Kill the Muslims ! » qui nous laisse pantois...



Nous nous réveillons tard et filons vite prendre le petit-déjeuner pour que Chantal puisse arriver à temps chez le coiffeur. À peine assise, on lui apporte une tasse d'eau brûlante, elle qui aurait tout de même préféré un café. Une jeune fille la shampooine consciencieusement et à sec en lui massant le cuir chevelu durant un bon quart d'heure : incroyablement relaxant ! Après être passée au bac pour le rinçage, on lui pose une serviette bien chaude sur les épaules avant de commencer la coupe proprement dite. La coiffeuse, très professionnelle, travaille rapidement. Après le séchage et le brushing, elle reprend ses ciseaux pour rectifier le dégradé. En sortant du salon, Chantal semble aussi satisfaite qu'en France, d'autant plus que sourire, gentillesse et coût modique étaient au rendez-vous. Puisqu'elle a la carte bleue sur elle, elle va faire un tour dans la galerie des Petronas Towers et achète une paire de sandales Birkenstock vernies noires, quasiment au même prix que chez nous.

Pour fêter sa nouvelle coiffure que je trouve très réussie, nous allons nous offrir une mousse au Little Havana où nous aimions venir les fois précédentes, mais à dix-huit ringgits le demi de Heineken la facture monte vite. Le coût happy hour de la Tiger, celle que nous prenons habituellement ici, était à dix ringgits, mais le serveur a préféré nous orienter sur la bière hollandaise en omettant bien de préciser qu'elle ne faisait pas partie du tarif réduit. J'ai apprécié ! Résultat de cette petite arnaque : nous n'y retournerons jamais. D'autant plus que de nouveaux bars, tout aussi aguichants, ont ouvert leurs portes dans la même rue et que Philippe, le patron breton que nous connaissions bien, n'est plus là après la vente de son affaire. Tant pis pour nous aujourd'hui, mais tant pis pour eux à l'avenir !



Nous avons eu des difficultés à nous endormir hier soir à cause de la chaleur. Du coup, une fois de plus, nous nous réveillons tard. Il est 8 h 30 lorsque j'émerge. La toilette terminée, nous allons déjeuner d'une soupe au petit marché où nous sommes accueillis avec les sonores « hello » des employés du stand de boissons. Notre amie cuisinière thaïe et son mari estropié nous en servent une que nous avons du mal à finir tellement elle est é-n-o-r-m-e.



Ce n'était décidément pas ma journée. Malgré une recherche dans deux immenses galeries marchandes de Penang, je n'ai pu trouver de nouvelles sandales pour remplacer celles que j'avais achetées à Shanghai. Je n'étais pas du tout à l'aise dans les Birkenstock essayées dans un beau magasin. Tant pis !

Pour le dîner au restaurant indien que nous fréquentons tous les jours, je commande un masala chicken, du riz et des légumes au vieux bonhomme que je n'apprécie pas tant que ça et, ce, depuis le premier soir où il a intégré le personnel. Le serveur apporte à Chantal ses roti canai, spécialité malaisienne très prisée qui ressemble à une crêpe accompagnée de sauce au curry. Lorsqu'elle termine son plat, j'attends toujours le mien. Pourtant devenu patient, après une demi-heure, je bous tout de même, mais ne souhaite pas réclamer. Je désire juste voir ce qu'il va se passer ! Les serveurs qui ne sont pas débordés ce soir discutent et rigolent entre eux dans l'entrée. Personne ne s'inquiète de nous. Lorsque le patron revient enfin de sa prière à la mosquée, nous nous levons tous les deux et allons payer les roti et les boissons. Le papy, tout surpris et désolé d'apprendre que le poulet masala n'avait pas été donné, passe un savon à tout son personnel. Particulièrement au vieux moustachu à la voix éraillée qui aurait dû préparer l'assiette et qui sourit d'un air béatement niais. Je sors de là furibard et m'en vais manger autre part. Mais, pour leur montrer notre mécontentement, nous ne retournerons pas durant plusieurs jours.

En fin d'après-midi, nous avons pris l'habitude de siroter une canette de Skol à la terrasse d'un modeste établissement pour budgets serrés plutôt bien tenu. Servie

fraiche, la bière y est facturée moins chère qu'ailleurs. Une voiture de police se stationne, moteur allumé pour la climatisation, juste devant la petite estrade. Les deux fonctionnaires assis à l'intérieur ont le regard rivé sur leurs smartphones. Au bout de dix minutes, ne supportant plus le bruit du moulin et les vapeurs d'essence, je descends frapper à leur vitre et les prie de couper le moteur. Interrompus dans leurs jeux, pardon, dans leur travail, et certainement très surpris de recevoir un ordre, d'un étranger de surcroît, ils s'exécutent sur-le-champ. Quelques minutes plus tard, ils déguerpiissent. Dur de bosser sans clim ! On ne les reverra plus jamais...



Nous sommes à peine couchés dans notre chambre d'hôtel de Kuala Lumpur que de fortes voix venant de la pièce voisine résonnent d'une manière intolérable. N'y tenant plus, à minuit, je fais monter l'un des réceptionnistes de nuit pour qu'il aille demander aux braillards de se calmer un peu. Rien n'y change, les sans-gênes, apparemment du Moyen-Orient, continuent. Le jeune homme confus nous propose alors une nouvelle chambre et nous installe dans une pièce similaire, mais à l'étage au-dessus. Il est désormais une heure du matin et nous savourons la tranquillité retrouvée. Mais qui ne dure que jusqu'au moment où une autre famille du Moyen-Orient vient occuper la piaule voisine. Cette fois, ils doivent tous être carrément sourdingues vu le volume ébouriffant de leur télévision ! Nous sommes anéantis ! À 3 heures, malgré mes bouchons d'oreilles en silicone, je ne parviens pas à m'endormir, énervé comme une puce. Et, que dire de Chantal qui n'arrête pas de se tourner dans le lit en poussant de longs soupirs ? Bref, on peut affirmer que cette première nuit malaisienne aura été très courte. D'autant plus qu'à 5 h 30, deux ou trois familles chinoises dont on ignorait l'existence jusque là sont déjà levées et se retrouvent dans le couloir pour une première discussion animée. Heureusement, elles quittent assez rapidement les lieux... Dur, dur !

À 9 heures, heure théorique du départ de notre train pour Butterworth, nous patientons toujours dans le hall de KL Sentral dans l'attente de l'annonce qui nous permettra d'accéder aux quais. Personne ne bronche. Mais lorsque les portes s'ouvrent enfin, la ruée vers les escalators nous sépare, Chantal et moi, quelques instants. Nous nous retrouvons juste avant d'atteindre notre voiture et de grim-

per dans le compartiment frigorifique. Car tel est bien l'adjectif qu'il faut employer pour décrire la température glaciale qui règne à l'intérieur de la rame. Heureusement, à voyager depuis des années dans ce pays, nous avons prévu cet inconvénient. Nous enfilons chaussettes, pull, écharpe et nous emmitouflons dans les deux couvertures Emirates Airways que nous trimbaldons avec nous depuis des années. Je me mets les écouteurs sur les oreilles et rabats la capuche de mon gilet sur mon crâne dégarni. Ainsi fagotés, nous pouvons appréhender le trajet sans trop de soucis. Et dire qu'il fait plus de trente degrés dehors ! Un steward passe donner à chaque voyageur un pochon contenant une briquette de jus de fruits, un paquet de gâteaux et quelques friandises. Cela nous aidera à ne plus penser à la climatisation. Comme d'ailleurs les deux films que je regarde sur mon iPad et qui m'absorbent tellement que je suis tout surpris de constater que nous arrivons à destination... Même pas froid ! Par contre, une fois sur le quai et très heureux de retrouver un peu de chaleur, nous sommes tous les deux obligés de nous arrêter pour que la buée provoquée par le brusque changement de température disparaisse de sur nos verres. Le monde à l'envers, quoi ! En France, c'est normalement l'inverse qui se produit, c'est-à-dire les lunettes se voilent lorsqu'on entre de dehors dans un lieu fermé.

Dans les nombreux escaliers qui mènent au ferry, deux militaires d'origine indienne se relaient pour porter le gros sac de Chantal. Elle apprécie particulièrement cette aide inattendue, mais grandement espérée. La traversée en bateau dure une vingtaine de minutes. À George Town, contrairement à nos habitudes, nous grimpons dans le bus n° 101 pour nous rendre jusqu'à l'hôtel. Nous avons effecti-

vement les muscles encore tétanisés par le froid du trajet en train.

Pour notre première à Penang en cette saison, je dois avouer que la météo tend plutôt vers le gris. Au fil de la semaine, les nuages s'amoncellent de plus en plus nombreux au-dessus de nos têtes et, bien qu'ils permettent au soleil de briller quelques heures, déversent leur trop-plein plusieurs fois dans la journée et la nuit en particulier. La chaleur, elle, ne paraît pas vouloir décliner. Nous avons toujours aussi chaud et les douches à l'eau à peine froide se succèdent à bon rythme.

Il m'a fallu vingt-quatre heures pour télécharger et installer la nouvelle mise à jour de mon MacBook Pro. Et je regrette ! L'ordi avec ses cinq ans et demi semble de plus en plus juste physiquement parlant. Il n'a plus assez de mémoire et sa batterie n'est plus au top. Exactement comme son patron ! Il ne paraît pas trop mal conservé malgré quelques égratignures sur le capot, mais il s'épuise très vite lorsqu'on lui donne trop de choses à faire en même temps et ne peut éviter quelques bugs, certainement dus à son âge avancé ! Bref, la mise à jour l'a martyrisé et le fait sérieusement ramer. La diminution du nombre de gestes sur le trackpad a rendu difficile la manipulation des photos et me décide à revenir en arrière. Heureusement, j'ai tout sauvé et gardé il y a deux ou trois semaines. Mes travaux quotidiens se trouvant en grande partie sur des disques durs externes, je n'aurai pas trop de boulot pour rétablir sa configuration première. Vains mots : j'ai besoin de la journée entière pour y parvenir. Quarante-huit heures pour faire et dé-

faire, simplement pour revenir au point de départ ; je me suis donné du mal, mais le résultat final (ou initial, je ne sais pas comment le qualifier !) me satisfait. Il faut bien que je m'occupe durant ces périodes nuageuses !

Le samedi matin, en général, nous allons prendre un café sur la terrasse bien abritée du soleil de l'Awesome Canteen. Je savoure particulièrement l'instant où la serveuse pose les tasses sur le tabouret faisant office de table. Une bonne odeur d'arabica se répand et vient flatter nos narines. Mais ce matin, un second flot d'effluves, pas forcément de ceux qu'on apprécie, se mêle au premier. Chantal, plongée dans sa partie de Tetris, ne remarque rien. Pourtant, les relents m'indisposent vraiment. Une fois son jeu terminé et un nouveau record établi, elle confirme mes impressions. Nous commençons à chercher sous nos sièges, autour de nous. Rien ! Alors, je bois pour oublier... mais juste une gorgée, du bout des lèvres. Le café n'y fait rien, la puanteur devient de plus en plus tenace. Chantal va voir dans la cour de l'autre maison, derrière le grillage qui la sépare de l'Awesome Canteen et pousse un cri d'horreur. À moins de deux mètres de nos sièges, un rat crevé, gros comme un lapin, attend de sécher au soleil ! Peu emballés à l'idée de le faire disparaître nous-mêmes, nous demandons au serveur du bistrot de bien vouloir l'enlever ; ce qu'il fait avec une mine si dégoûtée qu'on se bidonne, tous les deux, à s'en dilater la... rate !

Dans la rue de notre petit hôtel familial, des travelos aguichent le client en remuant indécentement le popotin dans une robe toujours trop moulante. La nuit, avec

un ou deux verres de trop, on pourrait faire l'erreur ; mais, à la lumière du jour, le fond de teint mal étalé trahit un rasage pas forcément des plus maîtrisés. Et si une conversation s'engage, le doute n'est plus permis. Nous nous en amusons avec Chantal. Certains, mieux « réussis » que d'autres, nous reconnaissent et nous adressent un clin d'œil amical. J'avoue que cela me met parfois mal à l'aise, mais j'ai pris l'habitude de ne plus faire attention à eux.

Au cours d'une promenade en ville, nous tombons sur un Indien original d'une trentaine d'années qui se pavane devant nous avec un chapeau trilby de couleur fuchsia dont l'étiquette du prix, bien visible, orne encore la calotte. Alors que nous venons de le doubler, il accélère la cadence pour se placer derrière Chantal qui porte sa jupe courte en jean. Je le remarque et reviens sur nos pas pour emprunter une passerelle piétonne toute proche. Pas gêné pour un sou, il fait lui aussi demi-tour. Sans nous poser de questions, nous redescendons aussitôt les quelques marches déjà grimpées pour nous retrouver au point de départ, sur le trottoir, et faisons semblant de continuer notre chemin. Chantal qui vient de comprendre le manège me serre un peu plus la main. Mine de rien, l'homme s'accroche à ses basques. Nous effectuons une nouvelle volte pour remonter l'escalier. Scotché aux fesses de Chantal, il n'hésite pas une seconde et nous talonne. Je ne me dégonfle pas et redescends les marches. Le goujat poursuit son idée et, surtout, le derrière de Chantal qui, elle, commence à paniquer. Pour continuer le petit jeu dont je me passerai bien, nous refaisons demi-tour. Tous les trois ! Après m'être assuré qu'il ne s'agissait pas d'une caméra cachée (on ne sait jamais !) ou de quelque chose dans le

genre, je me retourne soudainement et l'oblige à me dire où il va. Surpris, il me désigne du doigt l'étroit escalier. Sans lui permettre d'autres choix, nous nous écartons pour le laisser passer. Après une ultime volte-face, nous poursuivons, seuls cette fois, notre promenade interrompue sur le trottoir. Un grand malade, nous avons eu affaire à un obsédé de première et cela ne va certainement pas contribuer à améliorer l'image que porte désormais Chantal sur les hommes indiens en général. Je ne suis pas loin de penser la même chose...

A ssis autour d'une table de camping casée à l'ombre d'un parasol, quatre policiers de faction à un carrefour peu fréquenté consultent leurs téléphones mobiles en grillant tranquillement une cigarette. Un matin, dans notre restaurant habituel, ils étaient huit à siroter à qui un teh tarik, à qui un thé glacé. Sans considération envers les autres clients, ils tiraient sur leurs clopes juste sous le panneau d'interdiction de fumer qui indique que tout contrevenant devrait théoriquement s'acquitter d'une forte amende et, pour les récidivistes, encourir une peine de prison pouvant aller jusqu'à deux ans. Mais la loi ne doit pas être la même pour eux que pour le reste de la population. Comme si de rien n'était, et parce qu'ils sont Malais avant tout, ils nous gratifient tous d'un grand sourire ou d'un signe amical de la main. Je n'ajouterai donc rien qui puisse porter préjudice à la profession certainement la plus cool de Penang. Ils auraient pourtant beaucoup à faire entre la gestion des embouteillages, les stationnements inopinés en double ou triple file, les remontées des motos en sens interdit sur les trottoirs lorsqu'il y en a. Bref ! Comme partout ailleurs, quand le chat n'est pas là, les souris dansent... En arrivant à

l'hôtel, je me foule la cheville sur une petite marche mal placée devant les toilettes ; me voilà puni pour mes vilaines pensées ! Heureusement, le sac de glaçons que Chantal est vite allée chercher a bien joué son rôle et empêché l'articulation de trop gonfler. J'en suis quitte pour une légère entorse qui va me gêner un jour ou deux.

Notre cantine indienne favorite ayant été contrainte de fermer sur-le-champ pour se mettre en conformité avec ce que le service d'hygiène alimentaire lui avait imposé depuis longtemps, nous retournons au Restoran Kapitan où nous avons également nos habitudes. L'un des garçons nous reconnaît et nous récite sans une erreur ce que nous allions lui commander. Incroyable ! Le chicken claypot biryani, toujours aussi copieux et aussi gouteux, ne nous fait absolument pas regretter d'avoir dû traverser à pied une partie de la vieille cité pour nous asseoir dans ce restaurant qui vient d'achever sa rénovation... due à une obligation de mise en conformité avec l'hygiène !

Parce que nos deux cantines habituelles affichent la pancarte « Closed » sur leur grille baissée, nous allons prendre notre petit-déjeuner dans le sud de la ville. Nous irons donc à la plage une autre fois. Cela réjouit plutôt Chantal qui commence à s'agacer du manège des grappes d'Indiens qui font semblant de téléphoner, mais qui, en vérité, la filment avec leur mobile en passant et repassant devant elle. Énervé, moi aussi, par ce stratagème lourdingue, un jour je pêterai les plombs et expédierai le bonhomme et la caméra dans l'eau ; je connais mon impulsivité et me sais capable de le faire. On n'en peut plus de

voir ces grappes d'obsédés venir tourner sans cesse autour de nous. J'espère seulement que le soir ça leur fait du bien !

La pluie nous a donné rendez-vous ce matin. Les marchands de soupe n'ayant pas pu s'installer sur le marché en plein air, nous nous rabattons vers notre restaurant indien habituel. Celui que l'on appelle entre nous, mais sans médisance aucune, « le vieil homme qui ne sait pas compter » trône fièrement derrière la caisse. Aujourd'hui encore, nous allons donc devoir calculer l'addition nous-mêmes ; comme à l'accoutumée, il rira sans retenue. Entre ce qu'il fait payer en trop et ce qu'il oublie de facturer, le résultat de la journée ne devrait pas être trop éloigné de la vérité !

La validité de nos visas malaisiens arrivant bientôt à terme, nous avons choisi de continuer le voyage par deux mois en Thaïlande. Pour ce faire, nous nous rendons à l'ambassade thaïe de Penang pour obtenir nos laissez-passer. Dans le bus qui nous y conduit, nous faisons la connaissance d'un monsieur canadien qui a bien bourlingué à travers le monde. Nous patientons dans la queue en nous racontant chacun nos aventures. Un employé à qui on a dû taper dans l'œil nous déplace directement au début de la file, grillant ainsi la politesse à de nombreux Russes qu'il ne semble pas particulièrement apprécier. Nous le remercions, même si des dizaines de paires de mirettes nous lancent des regards assassins...

Nous retournons le lendemain récupérer nos passeports validés et rentrons, comme la veille, à pied. Sous une chaleur écrasante, nous mettons une bonne heure pour re-

joindre l'hôtel. Nous avons juste fait une halte dans un supermarché climatisé pour reprendre un peu de forces et, surtout, engloutir une bouteille de huit-cent-cinquante grammes de yaourt liquide à la mangue en moins de temps qu'il faut pour l'écrire ! La marche nous ayant ouvert l'appétit, nous complétons avec deux samoussas à la sardine et deux au poulet que nous achetons à un Indien installé plus loin sur le trottoir. Avec ces friandises de pâte frite farcie de petits pois, de pommes de terre et d'épices, nous voilà calés jusqu'au diner.

Comme pour saluer notre départ demain matin de bonne heure, un festival d'éclairs d'une rare intensité et de coups de tonnerre fracassants donne au ciel de Penang des allures d'apocalypse.



Pour fuir le ramdam pénible d'exercices soi-disant de yoga à l'étage juste au-dessus de nos têtes, une fois douchés et changés, nous partons manger un butter chicken dans l'un de nos restaurants indiens préférés de Kuala Lumpur. La jeune patronne indienne, toujours aussi dynamique, nous reconnaît au premier coup d'œil et nous adresse de petits signes de la main tout en prenant la commande de sa table ; elle ne nous avait pourtant pas revus depuis près d'un an ! Flattés, l'émotion nous étreint tous les deux et mon plat favori semble encore meilleur ! À la fin du repas, alors que nous nous apprêtons à partir, un serveur dépose devant nous un roti pisang offert par la tenancière qui, du coup, vient discuter un peu plus longtemps avec nous. Sympa...

Le cours de yoga des personnes à l'évidence très peu sportives et assurément assez lourdes se termine une heure après que nous soyons rentrés. Il était temps, car je n'étais vraiment pas loin de l'implosion ! Après cette journée épuisante et une fois le calme revenu, nous nous sommes endormis sans aucun souci.

De retour à notre hôtel de Penang et du fait de la chaleur moite qui règne comme toujours ici, nous nous laissons tenter, malgré le prix déraisonnable dû aux taxes, par une bière bien rafraîchissante. La patronne d'origine chinoise nous sert sans avoir besoin de prendre la commande : une petite Tiger pour Chantal, une grande Carlsberg pour moi... et une assiette pour les cacahuètes ! L'apéritif terminé, nous retournons chez nos copains du restaurant indien, tout près. Le sympathique gérant trône toujours derrière la caisse et, hormis un nouvel employé thaï, tous ceux qu'on connaissait déjà se tiennent à leur

poste. Je constate avec un réel plaisir que le vieux grincheux qui s'occupait des plats cuisinés n'est enfin plus là. Pour cette raison, je n'hésite pas une seconde et commande une part de poulet masala, du riz et des légumes, tandis que Chantal se contente de deux roti canai, sorte de pain malaisien. Pendant que nous attendons nos gamelles, le barman qui se rappelle ce que nous prenions dépose devant nous un teh tarik et un milo ice. Tellement bien servi, j'ai vraiment du mal à finir ma platée, mais avec un peu d'insistance j'y parviens malgré tout. Chantal en rigole encore, elle qui a englouti en un éclair son assiettée !

Pour le petit-déjeuner nous retrouvons avec plaisir sur le marché nos amis thaïs et leur excellente et copieuse soupe wantan mee. À la manière du garçon d'hier soir, celui du stand voisin dépose fièrement un grand verre de milo ice devant Chantal sans en attendre l'ordre. Comme à mon habitude, je me contente du bol de soupe très parfumée, des raviolis et du porc. À l'inverse de ma femme, je ne parviendrai jamais à marier les goûts si différents du bouillon et du chocolat !

Quelques semaines plus tard, nous retournons une dernière fois chez eux. Le lendemain, en effet, ils déménageront pour aller s'installer beaucoup trop loin pour que nous puissions continuer à déguster leur délicieuse cuisine. Cela fait désormais des années que nous venons régulièrement prendre le petit-déjeuner et cela va nous faire franchement bizarre de ne plus les voir s'activer derrière leur comptoir minuscule. Nous regretterons beaucoup leur sincère gentillesse et, bien évidemment, leurs wantan, ces succulents raviolis qu'ils confectionnent de si belle manière. Les larmes

au coin de l'œil, nous leur souhaitons de réussir sur leur nouvel emplacement. Nous voilà émus pour la journée !

Devant un bâtiment clos, nous repérons une affiche du prince Charles et de Camilla qui annonce leur visite sur l'île cette semaine. Dans l'une des rues de la partie historique, aussi incroyable que cela puisse paraître, nous tombons pile sur eux au moment où ils sortent d'un magnifique ensemble rénové qui accueille désormais un hôtel et un restaurant de luxe. J'immortalise le moment en le filmant avec mon iPad. Sitôt la berline des Altesses Royales partie, la vingtaine de badauds qui comme nous attendait patiemment cet instant somme toute mémorable se disperse, réjouie. Ce n'est tout de même pas tous les jours qu'on croise la route du prince de Galles (qui porte également les titres de duc de Cornouailles, duc de Rothesay, comte de Chester, comte de Carrick, Baron Renfrew, Lord des Iles, Prince et Grand Steward d'Écosse !) et de son épouse. Pour ma part, j'aurai nettement préféré Lady Di ! Ça y est, me voilà paparazzi ! Dans toute cette histoire, nous retiendrons malgré tout une anecdote, pas si anodine que cela en fait. Dans le contexte international actuel où des attentats terroristes sont perpétrés presque chaque semaine, une femme de type indien qui circulait sur une moto chargée d'énormes paquets a pu tranquillement se frayer un chemin jusqu'au prince sans que l'un des nombreux policiers armés présents s'interpose. Drôle de pays, je vous ai dit !

Comme pour illustrer cette forme de naïveté ou, au choix, ce manque flagrant de professionnalisme, nous tombons le lendemain sur un pompier qui, à peine descendu du camion arrivé sirène hurlante, commence son intervention en allumant une cigarette. En nous éloignant au

plus vite, nous croisons les doigts pour qu'il ne s'agisse pas d'une fuite de gaz !



Nous retrouvons notre chambre de George Town avec joie, un plaisir qui ne passera malheureusement pas la première nuit ni les suivantes d'ailleurs. Distante d'une petite centaine de mètres, une discothèque a ouvert ses portes depuis notre dernière visite et les invraisemblables vibrations de sa sono ne cessent qu'à 3 heures. Inutile de décrire la tête que nous avons tous les deux au bout de simplement trois nuits ! Même si nous parvenons à nous assoupir dans le brouhaha du restaurant tout proche, en plein air et ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et des pétarades de motos, le hurlement des enceintes vers 2 heures du matin arrive à nous tirer de notre sommeil. Énervés, nous ne nous rendormons pas avant 4 heures. Pas besoin de réveil non plus : les muezzins des mosquées aux alentours s'en chargent très bien ! Une certaine saturation du pays commencerait à poindre dans nos cerveaux que nous n'en serions pas étonnés !

Le séjour avait pourtant si bien débuté. Chantal qui était en train de défaire son gros sac à roulettes s'aperçoit soudainement qu'il lui manque son petit sac à dos. Après un détour infructueux par la réception, elle s'en va dans les rues à la recherche tout à fait hypothétique du minivan qui nous a déposés à trois cents mètres de là, une bonne demi-heure auparavant. Elle en revient évidemment bredouille, la mine déconfite. Le patron de la guesthouse qui nous connaît bien saisit alors son téléphone et, deux coups de fil plus tard, annonce à la pauvre Chantal que son sac sera ici dans moins de dix minutes. En effet, comme promis, le conducteur du minibus lui remet en main propre le balluchon qu'il avait récupéré sous un siège une fois tout le monde descendu. Sur ce coup-là, elle a eu beaucoup de chance. On ne comprendra d'ailleurs jamais comment le

gérant s'y est pris pour retrouver le chauffeur en deux appels et, surtout, à qui il les a passés. Radieuse, Chantal lui fait spontanément la bise, ce qui a le don de le faire éclater de rire. Tout est bien qui finit bien. En remerciement, nous lui offrons une petite bouteille de brandy achetée à l'épicerie du coin. Sacrée Chantal !...

Le restaurant indien situé sous nos fenêtres célèbre sa réouverture après travaux en mettant le feu à d'interminables tresses de pétards. Depuis des années que nous logeons dans cette guesthouse, nous n'avions jamais eu trop de problèmes pour dormir. Désormais, les choses semblent malheureusement avoir changé : une sono diffuse de la musique vingt-quatre heures sur vingt-quatre seulement entrecoupée par celle d'un vieil homme qui tente d'interpréter des airs connus... très mal joués sur un violon désaccordé, certes, mais électrifié. Horrible ! Pour couronner le tout, les vibrations sourdes et syncopées de la discothèque récemment ouverte juste en face viennent pulvériser les infimes restes de notre patience plus qu'entamée. Nous n'en pouvons plus du bruit. Entre les appels hurlants à la prière des muezzins dès 5 h 30 et répétés tout au long de la journée, les motos et voitures aux pots d'échappement trafiqués, le boucan des marteaux-piqueurs des travaux diurnes et nocturnes (si, si !), les sonneries de mauvais goût des téléphones portables, le sans-gêne des gens qui y répondent en faisant profiter tout le monde, les horloges publiques qui annoncent les heures en chanson avec une voix informatique insupportable, les boutiques indiennes qui se font concurrence en diffusant à qui mieux mieux des musiques bollywoodiennes sur de grosses enceintes posées à même le trottoir, les télévisions qui marchent sans cesse, les puis-

santes radios qui s'allument dès le premier appel de la mosquée terminé, et je pourrai continuer ainsi ma liste sur des pages, nous sommes tous les deux en train de tout bêtement « péter un câble ». Depuis notre arrivée en Malaisie il y a trois semaines, nous n'avons pas encore dormi une nuit entière. Nous n'en pouvons plus. Tom le Scandinave que nous croisons ici et à Koh Lanta depuis des lustres nous confirme que lui non plus ne souhaite passer autant de temps à George Town. Comme nous, cette agression sonore, toujours plus forte au fil des années, l'insupporte au plus haut point. Est-ce une cause à effet ? Toujours est-il que, sitôt le bol de soupe matinale avalée, nous filons acheter des billets de bus pour Kuala Lumpur et réservons sur Booking une chambre à Malacca pour les quatre dernières nuits qui marqueront la fin de notre séjour malaisien... Comme pour nous conforter dans notre choix, des fusées de feux d'artifice et des tresses de pétards éclatent par dizaines un peu partout dans la ville jusqu'à très, très tard...

A lors que nous commençons une promenade dans la capitale, Kuala Lumpur, une grosse averse nous oblige à nous abriter une heure durant sous l'auvent d'une entrée d'hôtel. Les scènes comiques de gens se faisant arroser par les voitures nous aident à passer ce moment. Ceux qui nous amusent le plus sont les fameux ladyboys, ces travelos malais qui semblent s'être reproduits de façon exponentielle ces dernières années. Effarouchés par la moindre goutte d'eau qui pourrait ruiner sur leur maquillage, ils poussent de petits cris aigus en pressant maladroitement le pas, mais trouvent tout de même le moyen de dandiner du derrière tout en me surveillant du coin de l'œil. Des fois que... !



Singapour

Singapour, la petite Suisse asiatique, nous accueille un peu bizarrement. À peine descendus du bus confortable qui nous a amenés ici depuis Malacca, nous avons du mal à trouver un taxi. Nous n'avons, il est vrai, pas de dollars singapour, seulement quelques ringgits malais au fond des poches. Les chauffeurs ne veulent que de la monnaie locale, à moins, bien sûr, d'accepter leur change ! Nous n'avons pas le choix et nous faisons gentiment arnaquer de quelques piécettes.

Nous trouvons une piaule minuscule, je devrais plutôt dire une cellule, dans une auberge de jeunesse située non loin de Little India. L'ambiance y est heureusement sympa. Le tenancier trentenaire nous promet une autre chambre, plus grande, pour le lendemain.

Après quelques photos dans le quartier, je retrouve Chantal qui vient de terminer le déménagement dans notre nouveau logement de la maison d'à côté. Je ne trouve plus le bob que j'avais en permanence vissé sur la tête. L'ai-je perdu dans le car, le taxi, oublié hier à la réception ou dans le restaurant ? Je n'en sais rien, mais je ne l'ai plus. J'en suis tout chagriné. Mon crâne chauve ne va pas forcément apprécier !

À quelques encablures, se tient l'un des hôtels les plus réputés au monde : le Raffles. En ses murs, toute une flopée de stars internationales y a passé au moins une nuit. Chantal, avec son zona, a revêtu sa robe de réveillon (!), tandis que je porte un bermuda et un ticheurte. Nous pénétrons dans le hall de l'accueil. Je n'ai pas fait trois pas qu'un homme de la sécurité, à la vue de mon accoutrement, m'invite dans un grand sourire à quitter les lieux sur-le-champ. C'est marrant comment certaines personnes ont une force de persuasion efficace. J'ai fait demi-tour immédiatement, laissant Chantal visiter tranquillement l'intérieur. J'ai pu par contre me promener à loisir dans les jardins, dans les galeries et au musée attendant. Chantal encore éblouie par l'élégance sélecte du hall me rejoint dans un petit salon extérieur en osier tressé où je me suis assis pour l'attendre. Je ne vous communiquerai pas le prix d'un séjour dans cet établissement par pudeur. On pourrait refaire un tour du monde complet avec le budget d'une nuitée ici ! Et dire que le petit-déjeuner est en sus ! En ce qui nous concerne, nous avons choisi... nous retournons dans notre AJ!

C'est dans une grande mare d'eau que je pose le pied en me levant le matin suivant. Il a plu durant vingt-quatre heures et l'étanchéité de la maison fait des siennes. Singapour a beau être une ville ultramoderne, elle se situe malgré tout en Asie ! Les jeunes tenanciers sympas nous déménagent pour la seconde fois dans une chambre encore plus grande et confortable pour le même prix !



U ne bonne nuit de sommeil pour nous remettre de notre long voyage depuis la Bretagne et il n'y paraîtra plus rien. Sauf que!...

Notre établissement jouxte un bar de nuit avec musique live. Renseignements pris auprès du réceptionniste, il ne ferme qu'à 4 heures du matin. Même avec des boules Quies et mon casque audio, je continue de l'entendre. Je ne m'endormirai qu'après 4 heures ! Chantal est blottie dans les bras de Morphée depuis longtemps déjà...

P as question de quitter Singapour sans visiter son aéroport Changi. Pour la cinquième année consécutive, il a en effet été élu meilleur du monde. Il reste certainement le seul où les escales, les retards ou les annulations relèvent du bonheur. Jugez par vous-même : piscine extérieure sur le toit avec jacuzzi, zones de sieste, complexe de cinéma gratuit, parc de loisir avec le plus grand toboggan intérieur du pays, cinq jardins, dont un consacré à une quarantaine d'espèces de papillons, plantes disposées un peu partout, éclairage intelligent qui contrôle la quantité de lumière naturelle pénétrant dans le bâtiment et, pour couronner l'ensemble, le tout nouveau Jewel avec son Rain Vortex, la plus haute chute d'eau intérieure du monde!

Spectacle ahurissant ! Nous conseillons à tous ceux qui ont le choix entre une courte ou une plus longue escale à Singapour d'opter, sans hésiter un instant, pour la seconde et ainsi avoir le temps de profiter de toutes ces beautés incroyables...



Indonésie

Java

Depuis deux semaines, une vague de catastrophes accidentelles (à ajouter aux naturelles) a lieu en Indonésie. Un avion qui reliait Java à Sulawesi s'est abîmé en mer en faisant cent-deux victimes. On vient seulement de localiser l'épave au large de Makassar. Deux ferries faisant la navette entre Java et d'autres îles indonésiennes ont sombré corps et biens au cours des jours passés en faisant plusieurs centaines de morts...

Alors, quand nous apprenons que notre vol est retardé, ça commence à gamberger un peu dans nos têtes. En plus, personne ne peut nous renseigner sur la salle exacte d'embarquement. Sur les tickets, on nous signale le local « x », mais c'est le « y » qui est ouvert. Renseignements pris auprès du personnel, une hôtesse nous indique une pièce, tandis qu'une de ses collègues nous en désigne une autre ! Je ne sais pas pourquoi, mais il règne dans cet aéroport une pagaille indescriptible !

Nous atterrissons cependant sans encombre à Yogyakarta, au sud de la partie centrale de Java. En attendant l'arrivée de nos bagages, nous engageons la conversation

avec une jeune femme qui se propose de nous emmener dans le centre-ville avec sa voiture. Nous acceptons avec plaisir cette aide inopinée.

Son chauffeur nous dépose devant l'hôtel choisi un peu plus tôt dans le Guide du Routard. La dame qui possède une galerie d'art nous accompagne jusqu'à la réception et attend d'être sûre que nous prenons la chambre. L'établissement nous plaît. Après avoir partagé avec nous le pot que nous lui avons offert en guise de remerciements, elle nous quitte après nous avoir embrassés et souhaité un bon séjour dans son pays. Ça commence plutôt bien !

Un conducteur de becak, le cyclopusse local décoré de peintures naïves, nous emmène de l'autre côté de la ville et nous dépose devant une fabrique de batik, le célèbre tissu indonésien. Ce n'était pas prévu dans la balade. Nous rendant immédiatement compte que nous sommes en train d'être manipulés par un rabatteur et quelques intermédiaires, nous fuyons littéralement, les laissant médusés à l'entrée de l'atelier.

Par contre pour rejoindre à pied le centre, c'est un peu la galère. Au bout d'une demi-heure, nous sommes enfin revenus dans la rue commerçante.

Sillonant en ce début de matinée ensoleillée la campagne sur la moto que nous avons louée, nous tombons sur les dégâts provoqués par un violent séisme. D'imposants bâtiments sont littéralement couchés sur le flanc, d'un bloc, à peine disloqués. Lorsqu'on arrive à Imogiri, un village qui abrite le mausolée royal que nous venons visiter, la majorité des habitations sont détruites. Certaines d'entre

elles, mais peu, sont en reconstruction. Ici, point d'assurance ; il faut attendre d'avoir un peu d'argent pour commencer les travaux. Certains ne les débiteront malheureusement sans doute jamais.

Tels des cavaliers surgis de la nuit partant à l'aventure, nous enfourchons la moto à cinq heures dans le noir absolu. Je souhaite en effet être arrivé sur le site du Borobudur le plus tôt possible. Trouver son chemin dans les rues non éclairées de Yogyakarta n'est pas la chose la plus aisée et les premières lueurs de l'aube apparaissent lorsque nous laissons enfin la ville derrière nous.

La température est douce et la circulation fluide. Dans la lumière rosée de l'aurore se découpe, somptueux, le terrible Merapi, volcan le plus violent et le plus dangereux d'Indonésie. Du haut de ses trois-mille mètres, il domine toute la plaine environnante. Il était en forte activité lorsque le tremblement de terre a fait ses dégâts l'année dernière. Aujourd'hui, seul le panache de fumée qui s'échappe de son cône indique qu'il peut se réveiller à tout instant.

Le soleil est déjà levé depuis un petit moment lorsque nous atteignons, après une cinquantaine de kilomètres, le site du plus grand monument bouddhique du monde. Des cars amenant des grappes d'écoliers rigolards arrivent en même temps que nous. Zut !... De toute manière, il ne fallait pas compter être les seuls à grimper sur ce temple universellement connu !

Le Borobudur est majestueux avec ses neuf terrasses, ses célèbres stupas ajourés et ses, dit-on, cinq kilomètres de bas-reliefs ! Chaque sanctuaire abrite une statue différente de Bouddha. Nous nous asseyons près de l'un d'eux

pour manger le panier-repas que l'hôtel nous a offert avant de partir. Moment d'intense bonheur en ce lieu tant de fois admiré sur le papier glacé des magazines ! Comme tous les écoliers du monde en visite scolaire, les jeunes ados japonais sont plus enclins à s'amuser qu'à écouter les explications des professeurs. Les plus téméraires viennent nous demander de poser avec eux pour un selfie. Nous allons de nous-mêmes proposer aux plus timides de nous faire tirer le portrait en leur compagnie. Même les enseignants y sont passés ! Rien qu'en cette matinée, nos frimousses ont été enregistrées une bonne cinquantaine de fois sur la carte mémoire des mobiles ou les pellicules des appareils jetables... Je peux vous assurer que nous avons fait un tas d'heureux !



Sulawesi

C'est avec un petit frisson dans le dos que nous montons dans l'appareil. On doit en effet atterrir à Makassar, là même où les secours sont en train de repêcher les restes de l'avion abîmé en mer au début du mois ! Mais le vol se passe très bien et c'est en taxi que nous arrivons devant l'hôtel, plutôt crade, choisi dans le guide. Tellement sale d'ailleurs que nous en ressortons quelques minutes plus tard les sacs sur les épaules ! À pied, nous en visitons un autre, puis encore un autre avant d'entrer dans un établissement nettement plus classe. Trop même, mais bon, on ruisselle de sueur et la recherche commence à devenir pénible : soit c'est vraiment crasseux, soit c'est trop cher ! Je grimpe jeter un œil à la chambre climatisée, moderne, avec une belle salle de bains et on se met d'accord sur les prix. Un groom en habit (si, si !) vient récupérer nos sacs pour les monter tandis qu'un serveur aux gants blancs immaculés (si, si !) nous tend un plateau avec deux grands verres de jus de fruits. La classe quoi !... On a presque fini de déguster nos rafraîchissements lorsque la responsable de réception me fait signer un papier. Et c'est avec horreur que je remarque qu'elle a tout simplement rajouté un zéro au prix sur lequel on s'était accordé quelques instants auparavant ! De correct, le tarif passe tout de suite à indécent, surtout pour le lieu ! Devant notre refus de régler la somme demandée, le groom monte récupérer les affaires ! La chef, elle, a en plus le culot de vouloir nous faire payer les jus de fruits de bienvenue ! Ah, non alors !

Et nous voilà de nouveau, dans la chaleur de la rue, avec nos sacs, à la recherche d'un logement accessible à notre

bourse. Nous le trouvons un peu plus loin, le long d'une artère assez fréquentée. Ouf !...

A huit heures le lendemain matin, un bus, qui a déjà bien roulé sa bosse, quitte la gare routière de Makassar pour nous emmener plus au nord en pays Toraja, à Rantepao. Après quatre heures de trajet, un premier souci de moteur nous retarde de plus d'une heure. Une demi-heure après être repartis, une nouvelle panne nous retient trente bonnes minutes. Nous sommes à peu près à mi-chemin et les montagnes apparaissent. Le vieux car n'atteint pas d'une traite le sommet de la première. Il doit s'arrêter, reprendre son souffle et faire le plein d'eau fraîche ! La descente est effectuée à la même allure que la montée, les freins ne semblant pas donner leur maximum ! La seconde ascension lui est fatale ! Le moteur git en pièces détachées sur la route, lorsqu'un autre bus de la compagnie arrive pour nous emmener, dans un bon confort (si, si !) jusqu'au terme du trajet à Rantepao. Le chauffeur pousse même la coquetterie à nous déposer juste devant l'hôtel que nous lui avons indiqué !

Il fait nuit noire depuis longtemps lorsque nous atteignons la porte de l'auberge, située bien à l'écart de la ville. Par deux fois, en montant l'escalier, je manque d'écraser d'énormes grenouilles qui ont envahi les marches. Nous comprenons vite, en constatant l'état général, que l'établissement est fermé depuis pas mal de temps. C'est plus que moisi, il n'y a plus d'eau courante et pas d'électricité ! Mais, nous garantit la dame qui nous a ouvert, il y a une très belle vue sur le lac depuis la terrasse... Comme il fait nuit noire, on ne le saura jamais. Car, malgré l'heure avancée, je décide de partir à la recherche d'un logement ailleurs. Au grand

dam de Chantal. Obligée de marcher dans l'obscurité au milieu des crapauds qui tapissent le chemin, je l'entends qui grogne derrière moi !

Il est tard lorsque nous frappons, cinq ou six cents mètres plus loin, à la porte d'un petit hôtel familial où on lambine pour venir nous ouvrir. La chambre qu'on nous montre nous convient. Pour ne rien gâcher, le restaurant est très bien noté dans le Guide du Routard. Malheureusement, pour ce soir, la dame aux cheveux gris s'excuse : elle n'a rien à nous proposer. Après avoir déposé nos sacs, une violente averse se met à tomber alors que nous sommes sur le point de partir au village trouver quelque chose à manger. Sans doute prise d'un remords, la patronne nous dresse deux couverts et, après un petit moment d'attente, nous sert un repas fait de bric et de broc, simplement à base de poulet et de légumes, mais vraiment très bon.

Le hasard fait souvent bien les choses. Je pense que nous avons eu beaucoup de chance de dénicher cette gues-thouse.

Même si le confort de la chambre est assez rustique, on a réussi à avoir un peu d'eau chaude dans le coin douche, fait maison avec du ciment incrusté de galets ! Pendant que son mari s'affaire dans la cuisine à nous confectionner un excellent et copieux petit-déjeuner, la dame aux cheveux gris vient nous conseiller sur les destinations des alentours. De sa voix douce, elle nous indique comment arrêter une voiture sur le bord de la route pour qu'elle nous conduise là où nous le souhaitons, combien il faudra payer ensuite le chauffeur. Elle nous donne plein d'autres recommandations qui facilitent grandement la vie

dans un lieu que vous ne connaissez pas encore. Juste avant que nous partions, elle s'enquiert de savoir si nous avons de la monnaie. Nous n'avons que des gros billets ! Affolée, elle nous en prend deux, s'en va dans le village et revient quelques instants plus tard avec une liasse de petites coupures dans la main. Apparemment, ses voisins ont dû l'aider à en trouver ! Et c'est comme une maman qu'elle nous accompagne jusqu'à la porte en nous demandant ce que nous désirons manger ce soir. Nous lui donnons la permission de cuisiner absolument ce qu'elle souhaite. De toute manière, il y a de fortes chances que ce soit très bon. Nous la surnommerons désormais affectueusement Mam Pia' s (Mam pour « maman » et Pia' s pour son petit établissement le Pia' s Poppies).

Nous voilà donc sur le bord de la route à attendre qu'une voiture veuille bien s'arrêter. C'est ce qui arrive très rapidement. On indique au chauffeur où nous désirons aller, à une quinzaine de kilomètres de là et c'est en vieux habitués que nous lui laissons la somme que Mam Pia' s nous a recommandé de donner.

À Londa, les sépultures sont regroupées dans des grottes naturelles. Nous pénétrons dans l'une d'elles. Là, nous avons tous les deux un choc ! Des cercueils sont disposés sur des sortes de tréteaux de bois suspendus au plafond de la caverne, d'autres sont empilés les uns sur les autres. Mais pratiquement tous ont en commun le fait d'être éventrés et de laisser entrevoir les squelettes ou ce qu'il en subsiste. Oh, mon Dieu, ben nous v'là tout chose ! Personnellement, un grand frisson me parcourt l'échine tandis que Chantal reste interdite devant le spectacle. Des crânes sont impeccablement alignés le long de la paroi et

les os longs rangés par catégorie dans divers coffres vermoulus. Tu parles d'un puzzle ! Une fois sortis de la caverne, nous remarquons d'autres cercueils enchevêtrés et les balcons aux poupées de bois qui veillent sur nous les vivants ! Drôle d'impression tout de même, mais nous en revenons tout heureux d'avoir vaincu notre trouille.

Avec Samul notre guide, nous partons en bemo pour une cérémonie de funérailles, le rambusolo. Le véhicule est bondé et je m'aperçois que le chauffeur a un mal de chien à tenir son taxi sur la route. Pour prendre un virage à droite, il incline très légèrement le volant de quelques degrés, par contre, pour en négocier un sur la gauche, il lui faut donner deux tours entiers ! Je ne dis rien à Chantal pour ne pas l'affoler, mais je ne suis pas rassuré tant que ça !

Les funérailles qui peuvent durer plusieurs jours débutent aujourd'hui. Quantité de gens en habit se dirigent vers le lieu de la fête. Car c'est bien d'une fête dont il s'agit.

Au Tana Toraja, la mort fait partie de la vie. Chacun travaille dur pour acheter du riz et des buffles, car à sa disparition, une fois les animaux sacrifiés, il pourra en disposer dans l'au-delà et les partager avec ses ancêtres. Deux familles se sont regroupées aujourd'hui pour unir leur fortune et ainsi mieux préparer le grand voyage de leurs aïeules vers le Puya. Lorsque nous arrivons dans le village, la fille d'une des défuntés nous accueille et, après avoir accepté la cartouche de cigarettes que nous lui offrons, nous fait monter dans une sorte de tribune. Nous nous retrouvons assis sur des nattes au milieu d'autres invités qui nous dévisagent en nous souriant. C'est un grand honneur, en effet, de recevoir la visite d'étrangers lors des cérémonies. On vient nous ser-

vir du café, des gâteaux et, un peu plus tard, de la viande et du riz dans des cornets en papier, le tout accompagné de vin de palme. C'est à ce moment-là que j'ai vu les yeux paniqués de Chantal qui appelaient au secours ! Je la prie d'accepter par respect pour nos hôtes et lui propose de terminer sa portion si elle en laisse. Inutile de préciser que j'aurai très vite les deux parts à m'enquiller ! Je vais en fait caler, totalement écœuré par la quantité de graisse. Ma voisine, une vieille femme édentée bien charmante, croyant que je ne savais pas manger, me montre comment faire des boulettes avec les doigts, puis m'invite d'un signe de la tête à en faire autant. Je feins de ne pas comprendre. Patiemment, elle me l'explique une seconde fois. Cette fois, devant son insistance, je suis bien obligé de céder. Et une bouchée pour maman, une ! Pareil pour le tuak, ce vin de palme fait maison, mais, là, j'ai encore plus de mal. Je le trouve manifestement trop aigre et repose le verre très, mais vraiment très discrètement pendant que ma voisine a le dos tourné ! À voir mon manège, Chantal est littéralement pliée en deux de rire.... Ça m'apprendra à vouloir rendre service !

Nous avons quitté le village depuis une demi-heure lorsqu'un orage éclate nous obligeant à nous abriter chez un couple de paysans. L'averse à peine terminée, nous reprenons notre marche au milieu d'un somptueux paysage de rizières. Et ce qui devait arriver arriva. Chaussée de tongs, Chantal glisse sur l'herbe mouillée et se retrouve les fesses dans l'eau ! C'est drôle comme elle est devenue, au fil des années et de nos périples, la spécialiste du genre...

Un après-midi, nous stationnons la moto devant une petite agence de voyages pour réserver les billets de bus du retour vers Makassar. La chose est rapidement

conclue en une quinzaine de minutes et quand nous voulons repartir, le pneu arrière est complètement à plat. Je suis certain que durant la descente et à notre arrivée en ville tout était en état de marche, car un deux-roues avec un boudin crevé est absolument inconduisible, surtout à deux dessus. J'ai pas mal voyagé et je connais ce scénario par cœur. Quelqu'un passe discrètement dégonfler les pneus lorsqu'il est gentil, ou les percer quand il n'est pas sympa, puis s'approche poliment et vous conseille d'aller à tel endroit pour la réparation. Ce n'est jamais bien loin. Nous venons à peine de nous rendre compte de notre ennui qu'un monsieur bien intentionné arrive et nous montre un petit atelier à quelques dizaines de mètres de là ! Je le remercie vivement de son aide (ben, voyons !). L'homme qui nous a accompagnés échange quelques mots avec le garagiste qui, toute affaire cessante, accourt vers nous. Il nous explique qu'il doit démonter la roue, mettre une nouvelle chambre à air et tout le tralala. Un peu énervé, je lui demande tout simplement de regonfler le pneu, chose bien sûr qu'il refuse de faire en face de nous (ben, voyons !). Devant sa mauvaise foi évidente, je perds patience et m'en retourne à pied avec Chantal jusque chez notre loueur à qui je conseille d'aller récupérer sa moto avec une pompe dans la poche...



Les îles Moluques

Un premier avion décolle à 20 h 20 de Singapour pour Jakarta, la capitale indonésienne. Là, nous changeons d'appareil pour nous rendre à Makassar d'où nous repartons pour un dernier vol vers Ambon, la ville principale des îles Moluques la plus à l'Est du pays. Il est un peu plus de 6 heures lorsque nous atterrissons. Nous n'avons pas fermé l'œil. Après une quinzaine de séjours dans ce pays, c'est la première fois que nous posons les sacs dans cette région. Le professionnalisme et la rigueur des Singapouriens ont laissé place à la nonchalance et l'à-peu-près des Indonésiens, choses que nous avons presque oubliées. Le choc est rude ! Nous attendons les bagages une heure durant. Tandis que le gars qui déchargeait l'avion devait être seul vu l'espacement avec lequel les valises parviennent devant leurs propriétaires, une armée de porteurs regarde défiler un à un les bagages sur un tapis roulant lui-même d'une lenteur incroyable. Les nôtres se suivent... mais avec dix minutes d'écart. Au fil de nos visites dans ce pays, j'ai appris à rester zen. Lorsque nous sortons de l'aéroport, je ne suis même pas énervé. Je me rends compte des progrès réalisés.

Après maintes hésitations, nous optons au moment du dîner pour un stand de rue tenu par une famille musulmane, juste en face d'une mosquée. Le jeune homme prépare avec entrain ce que nous lui désignons parmi toutes les choses appétissantes étalées sur son présentoir : un poulet bakar pour Chantal et un poisson mariné avec des légumes pour moi, le tout accompagné de riz. Pour l'équivalent de trois euros et vingt centimes, nous en repartons repus. Sur le

chemin du retour, je m'arrête dans une boutique de téléphonie pour acheter une carte Sim locale. Cela pourra toujours nous dépanner. Les trois jeunes filles voilées et rigolotes qui s'occupent de moi ne parlent pas anglais. Qu'à cela ne tienne : le traducteur Google, avec tous les fous rires qui vont avec, vient à notre rescousse...

Le nasi goreng du petit-déjeuner et le bon café qui l'accompagnait avalés, nous partons pour le marché situé, en partie, sur les quais du port. Là-bas, tout le monde nous sourit, nous salue ou s'approche nous serrer chaleureusement la main et se prendre en selfie en notre compagnie pour les plus braves. Cela nous rappelle l'ambiance du Bali d'il y a vingt ans, celui que le tourisme de masse et Instagram n'avaient pas encore assassiné. J'espère de tout cœur que, ici, ils sauront résister. Mais ça, c'est une toute autre histoire. Du point de vue de l'accueil, celui que nous avaient réservé les Iraniens reste toujours inégalé, mais celui des Moluquois fera un excellent dauphin. Et certainement pour un bon moment lui aussi. Bref, nous sommes arrêtés tous les dix pas. Nous communiquons par geste et par les quelques mots de leur langue que nous connaissons. Ce qui nous fait tous bien rire!

Pour diner, nous avons dégoté un autre restaurant où le patron nous laisse boire tranquillement les Bintang que nous avons achetées au préalable dans une supérette. Je trouve mon mee kuah excellent et Chantal apprécie tout autant ses satay à la sauce cacahuète. Nous n'avons pas oublié la petite famille sur le trottoir près de la mosquée. Nous y avons repris un repas tout aussi bon que le

premier, mais lorsque, la troisième fois, nous y arrivons avec nos bières, le jeune homme nous explique très gentiment qu'en face l'édifice religieux, il ne nous est pas possible de consommer d'alcool. Nous comprenons très bien ; lui également quand il nous voit passer notre chemin.

Le matin suivant, nous nous rendons au bureau de la compagnie maritime Pelni réserver nos places pour les îles Banda. Il y a foule au comptoir, mais un monsieur s'approche et nous dirige avant tout le monde vers l'un des guichets, certainement celui où la personne derrière parle quelques mots d'anglais. En effet, une charmante jeune fille nous vend deux tickets et nous explique le jour, l'heure et l'endroit où embarquer. Lorsque nous repartons, la queue est encore plus longue, mais les gens peu rancuniers nous saluent tous avec un sourire qu'on croirait greffé à vie sur leur visage. Nous en sommes presque gênés.



les iles Banda

Nous avons embarqué à 23 heures hier soir et le bateau a largué les amarres à 1 heure. Dans une sorte d'immense dortoir, allongés relativement confortablement sur des matelas en skaï, nous ne tardons pas à nous assoupir. Personnellement, j'écrase jusqu'à 7 heures. Chantal, seulement jusqu'à 6 heures. Mais le fait est que nous avons rarement dormi aussi profondément pendant un transport. En pleine forme après le petit-déjeuner offert, je passe une partie de la matinée sur le pont, au grand air. J'aperçois à plusieurs reprises des troupeaux de baleines dont les jets d'eau trahissent la présence.

Une fois débarqués sur le quai de Bandaneira qui tient plus du village que de la ville malgré son statut de capitale de région, nous nous mettons en quête d'un hébergement. J'en visite trois avant de jeter mon dévolu sur une jolie bâtisse noyée sous les plantes et décorée de vieux meubles et de vaisselle datant de l'époque hollandaise. La chambre, un peu sombre avec toute cette verdure entourant les fenêtres, possède un grand lit confortable, une belle armoire ancienne et un mandi privé, sorte de salle de bain rudimentaire sans lavabo, mais avec w.c. et douche froide. Ce qui constitue d'après ce que j'ai vu dans les autres guesthouses tout à l'heure le summum du confort par ici.

Je me réjouis d'avoir retiré ce qu'il nous fallait d'argent à Ambon, car l'unique ATM des iles Banda devant lequel nous nous trouvons n'accepte pas la carte Visa. La rue principale est très calme. Seuls quelques moteurs de moto

viennent troubler le silence ambiant. Partout, les gens nous saluent et nous souhaitent la bienvenue. Incroyable accueil, voire émouvant à certains moments. On ne parle pas la même langue, mais on se lit dans les yeux. C'est ce qui importe...

Nous dégustons nos Bintang sur la terrasse de la guesthouse quand Mishka, un garçon d'une quarantaine d'années né sur l'île qui ne comprend pas que ses parents lui aient donné ce prénom, s'assoit à notre table et reste discuter un long moment avec nous. Nous interrompons la conversation à la nuit tombée pour nous mettre en quête d'un repas. Nous le trouvons au milieu d'un carrefour auprès d'une dame et de sa fille qui nous préparent deux portions pleines de bonnes choses enveloppées dans une feuille de bananier. J'achète en plus un poisson fumé à la jeune femme installée à côté d'elles avant de retourner nous régaler de tout ça sur notre terrasse. Nous n'en laissons pas une miette. C'est exquis! Et pour un euro quatre-vingt-dix le tout, nous voilà repus...

Le petit-déjeuner, inclus dans le prix de la chambre, est servi dans le second établissement, le plus luxueux des Banda, qu'Abba, le patron, possède à une centaine de mètres de notre guesthouse. Un jeune homme qui parle anglais, chose plutôt rare dans les parages, nous y apporte une omelette aux piments et aux tomates pour Chantal, un pancake à la banane, amandes, muscade et cannelle pour moi. Le tout accompagné d'une respectable assiette de fruits, de pain brioché grillé, de confiture de muscade faite maison et d'un excellent café local. Trop

bon! Au moment de repartir, Abba vient nous proposer une balade sur l'île d'en face, la plus grande de l'archipel, avec la visite d'une petite exploitation d'épices. Il nous fait un prix d'ami trois fois moins cher que pour les trois autres personnes. Dans ces cas-là, on prend toujours !

Le guide qui nous accompagne nous désigne les fameuses noix de muscade qui ont fait la réputation des Banda dans leur arbre et nous ouvre une coque qu'il vient de cueillir pour nous montrer le fruit à l'intérieur. Il nous livre alors un sacré scoop : l'enveloppe rouge qui recouvre en partie la noix entrerait dans la composition secrète du Coca-Cola! C'est important, de le savoir, non?

Le petit-déjeuner du lendemain à peine terminé, nous voyons Abba débarquer à notre table et nous proposer un snorkeling... à un prix trois fois moins cher que celui des cinq autres clients! Et, comme hier, j'accepte ! Mais seulement pour moi, Chantal n'ayant toujours pas appris à nager. Je n'ai d'ailleurs plus aucun espoir en ce domaine...

Me voilà donc dans le bateau qui m'emmène vers Pulau Hatta, à une heure de Bandaneira. Un peu plus même avec le petit ennui de coupure de moteur qu'on a eu au milieu de la traversée et que le jeune pilote a dû réparer. Chapeau l'équilibriste avec ces vagues qui en désarçonneraient plus d'un! Arrivés malgré tout à bon port, nous nous jetons par-dessus bord dans une eau limpide à vingt-huit degrés. De jolis coraux tapissent le fond et des nuées de poissons multicolores y batifolent, à peine dérangées par notre présence. Soudain, de beaux spécimens de bubble-heads déboulent sans prévenir dans le champ de nos masques. Su-

perbe! J'en rate les tortues que tout le monde a vues, sauf moi!

Nous avons choisi d'aller passer quelques jours sur une autre ile des Banda : Pulau Ai, à une heure de trajet de Bandaneira où nous venons de séjourner. Pour cela, nous prenons le bateau public, beaucoup moins cher que le bateau-taxi. Par contre, nous devons patienter deux bonnes heures avant de monter acrobatiquement à bord. L'attente nous a permis d'observer l'effervescence qui règne dans ce petit port animé. Le temps s'écoule bien vite et le capitaine qui s'est occupé de nos sacs auparavant nous avertit du départ imminent. Chantal choisit un banc à l'abri du soleil tandis que j'opte pour une place sur le toit de la cabine en compagnie d'un jeune homme avec qui je papote la majeure partie de la traversée...

Nous trouvons immédiatement la guesthouse où Abba nous a réservé une chambre juste avant de partir. Nous n'en tirons aucun mérite, car il ne doit y en avoir que trois sur toute l'île. Nous avons cependant la bonne idée de discuter les prix puisque nous allons rester quatre nuits. Ayem fait un effort, nous aussi. Après quelques minutes, nous nous serrons la main : affaire conclue. Il n'a pas trop eu le choix; en fait, nous sommes ses seuls clients. Mais, gentiment malgré le tarif négocié, il nous donne sa meilleure chambre, celle de l'étage avec balcon et transats juste en face la mer. Que rêver de mieux? Peut-être d'une salle de bains moins rudimentaire? D'une connexion WiFi? De l'électricité à d'autres moments qu'entre 18 heures et 21 heures? N'en demandons pas trop! Apprécions seule-

ment le fait de nous retrouver sur une île minuscule perdue au bout du monde. Tant pis pour le confort basique!

Ici, en terre musulmane, on oublie rapidement la bière apéritive. Il n'y en a pas, tout simplement. À la place, nous trinquons avec une infusion froide de cannelle, ma foi, bien désaltérante. On s'en ressert même une rasade, tellement c'est bon! Ayem dépose sur la table du balcon le dîner : potage de légumes comme celui de ma grand-mère, beignets de poisson, aubergines farcies aux amandes. À part le riz servi trop copieusement, nous ne laissons rien. Nous, on sait faire honneur au chef...

La mosquée du village fait office de réveil à 4 h 30 ! Dommage qu'il faille attendre 7 h 30 pour que le petit-déjeuner soit servi ! Nous profitons ensuite de la fraîcheur toute relative du matin pour aller sur la plage. Les gamins tout nus des pêcheurs s'approchent alors timidement et jouent au Frisbee avec nous. Je leur apprends en plus quelques petits tours de magie. Ils en rigolent d'étonnement et de plaisir.

Pour ce soir, Ayem nous a préparé un poisson grillé sur un barbecue de fortune accompagné de légumes crus mélangés à de la noix de coco râpée et des épices. Auparavant, il nous avait servi une soupière d'un potage différent, mais aussi bon que celui d'hier. Décidément, on mange bien ici...

L'omelette à la tomate et au piment du petit-déjeuner fait l'unanimité. La confiture de muscade n'est pas en reste. On se régale. Au large, mais assez loin, on distingue le dos de quelques gros cétaqués, peut-être des ca-

chalots, qui traînent dans les parages. Par contre, le midi, après avoir aperçu depuis notre balcon deux poissons Napoléon tout près du rivage, une énorme baleine nous fait l'honneur d'expulser son jet d'eau à quelques dizaines de mètres de la plage.

L'imposant poisson grillé que nous partageons avec Peter et Paul, arrivés hier, mais aussi avec un Italien pas sympa du tout et son amie plutôt jolie est précédé d'un gouteux potage de légumes. Comme tous les autres soirs, nous ne laissons rien. Nos deux copains australiens ont la mine soucieuse. Ils savent que nous partons demain. L'un d'entre eux occupera notre chambre, mais ils se demandent déjà comment ils pourront cohabiter avec les deux nouveaux locataires arrivés dans l'après-midi. Il est vrai que lorsque je les ai vus entrer j'ai vite intimé à Chantal de fermer la nôtre à double tour. C'est drôle, mais sans nous concerter, Peter et Paul en ont fait autant ! C'est fou ce que certaines personnes peuvent laisser comme mauvaise impression...

Le regard sombre, Ayem s'approche de nous. Un décès est survenu durant la nuit. La tradition veut que les bateaux publics ne quittent pas l'île pendant la journée qui suit pour que tous les habitants participent aux funérailles et soutiennent la famille du défunt. Du coup, nous voilà piégés. Ayem nous propose de trouver quelqu'un qui accepte de nous emmener à Bandaneira. Lui-même a d'ailleurs besoin d'aller s'y ravitailler. Au bout d'une heure, il a déniché et loué une embarcation auprès d'un pêcheur. Nous allons donc partager le cout de la traversée avec les

six autres personnes qui doivent impérativement se rendre là-bas. Décidément, venir se perdre par ici n'est pas forcément si facile!

De retour à Bandaneira, après tout de même avoir assisté au naufrage d'un rafiote local dans la baie, nous retrouvons avec plaisir notre chambre de l'autre fois et son confort certes rudimentaire, mais avec électricité toute la journée.

La fin de séjour dans les Banda est assez rocambolesque. Nous avons acheté les billets pour Ambon avant de partir à Pulau Ai. L'embarquement à bord du ferry KM Nggapulu doit avoir lieu aujourd'hui à 14 heures. Sauf que... après avoir pris un dernier petit-déjeuner dans le très bel hôtel d'Abba, nous avons la bonne idée de nous rendre au bureau Pelni pour avoir la confirmation du voyage en début d'après-midi. La jeune femme qui nous a vendu les tickets nous explique dans une langue hésitant entre le bahasa indonesia et l'anglais très sommaire qu'il n'y aura pas de bateau aujourd'hui. Je crois comprendre les mots « retard » et « demain ». Elle me montre un tableau avec l'heure du départ inscrite à 6 heures demain matin. Mais précise que, peut-être, il lèvera l'ancre vers 2 heures et qu'il faudrait alors mieux être arrivé à minuit sur le port pour plus de sûreté! Ouh la la... On retourne voir Abba qui, après un coup de fil, nous confirme le retard et, avec son expérience, estime l'heure de l'embarquement plutôt vers 7 heures! Qui croire? Dans le doute, on lui reloue la chambre pour une nuit. Comme pour s'excuser de tous ces tracasseries, il nous in-

vite ce soir à venir dîner gratuitement au buffet de son luxueux établissement. Trop cool !

En fait, on ne sait pas trop comment faire. La femme d'Abba nous explique qu'on devrait entendre la sirène du ferry quand celui-ci arrivera au port. Il nous restera alors deux heures avant le départ. Pour une fois, nous avons comme alliée la musique d'un mariage à quelques maisons de là. Jusqu'à plus de 3 heures, le même rythme syncopé nous tiendra en éveil. Du coup, je me rends une première fois sur le quai au cas où la sono aurait couvert les coups de sirène. Rien, mais déjà des femmes montent leur petit étal dans la rue principale. Une heure plus tard, Chantal y retourne. Toujours rien ! À 4 h 30, un premier muezzin nous balance sa prière, puis un second, puis un troisième ! Cela dure près de trois quarts d'heure. Heureusement, la patronne nous apprend que le bateau est à quai. Incroyable, avec tout ce ramdam, on n'a pas du tout ouï la sirène ! Après une toilette très rapide, nous nous rendons au port pour l'embarquement. Un gentil militaire monte le sac de Chantal à bord et trouve nos places dans l'un des nombreux dortoirs. De jeunes Javanais et Sulawesiens super sympas seront nos voisins jusqu'à Ambon.

Le KM Nggapulu largue les amarres. Il est presque 8 heures...

Malgré tous ces petits tracas, les îles Banda resteront longtemps, très longtemps, dans un coin de notre cœur. Je pense sincèrement qu'on peut tomber complètement amoureux de certaines destinations. Ces îles et leurs habitants en font partie. Indéniablement...

Le bateau accoste au quai d'Ambon aux alentours de 16 heures. Avant de débarquer, nous avons droit à la ruée de dizaines et dizaines de porteurs qui s'engouffrent dans le bâtiment en criant et bousculant tout sur leur passage. Impressionnant ! Nous n'avons eu que le temps de nous plaquer contre une cloison avec nos sacs comme protection pour éviter de nous faire écraser les orteils!

Alors que je me repose dans la chambre, le lit se met à trembler durant quelques secondes. Juste avant notre arrivée dans les Moluques, un fort séisme de magnitude 6,8 a particulièrement secoué la région d'Ambon avec un bilan d'une vingtaine de victimes et de nombreuses habitations endommagées. Sur le coup, j'ai le cœur qui s'emballe un peu. Mais la petite réplique s'arrête très vite. Lorsqu'elle revient de son tour en ville, Chantal m'avoue ne rien avoir ressenti.

Comme celle des Banda, la population vraiment adorable d'ici ne nous laissera que de très bons souvenirs.

Nous ne regretterons jamais d'avoir souhaité connaître les îles Moluques...



Bali

Je suis en train de prendre un vieil homme en photo lorsque celui-ci s'approche et nous annonce qu'une crémation va avoir lieu.

Le soleil cogne dur lorsque nous atteignons l'endroit de la cérémonie. Quelques personnes sont là en tenue traditionnelle. En ce qui nous concerne, nous sommes en sarong, chose obligatoire pour assister à des funérailles. Au bout de la rue, la tour décorée d'étoffe et de papier qui va servir à convoier le corps jusqu'ici est prête. Quatre touristes français, avertis en ville eux aussi, se joignent à nous.

Soudain, un vacarme de cris et de gamelan nous parvient : le cortège se met en marche. Une nuée d'hommes amènent, perchée sur leurs épaules, la tour en la secouant et en la faisant tourner dans tous les sens afin que l'âme ne soit pas tentée de retrouver le chemin de son ancienne existence. Le corps est ensuite transféré dans un sarcophage en forme de poisson-éléphant. Nous en déduisons qu'il s'agit d'un sudra, c'est-à-dire une personne de rang inférieur. Chaque caste a droit à un animal différent : un taureau pour la supérieure, un lion pour la moyenne. Après toute une série de rites religieux, un préposé incendie coffre de papier à l'aide... de lance-flammes reliés à des bouteilles de gaz ! On n'arrête pas le progrès ! Puis avec un gros bambou, deux hommes trifouillent dans l'armature grillagée mise à nu et font tomber le cadavre dans le brasier. Je ne vous raconte pas notre stupeur. J'avais lu auparavant qu'on brûlait les morts au minimum quarante-deux jours après le décès et, le plus souvent, plusieurs mois ou années après, le temps de récolter la somme nécessaire. À Bali, une crémation

coute en effet le prix d'une voiture ou d'une maison. Lorsqu'on a aperçu le corps tomber dans les flammes, nous avons donc été très surpris. Choqués serait même plus approprié. Nous qui nous attendions à voir des os !...

Les yeux rivés sur la scène de ce cadavre rôtissant et prenant la couleur d'un vulgaire morceau de viande sur le barbecue, un des Français à côté de nous ne se sent pas bien du tout ! Ce n'est qu'à ce moment que nous nous remarquons que la majorité de l'assistance a déjà abandonné les lieux. Pour les Balinais, la chair ne sert que d'emballage et ne présente donc aucun intérêt. Dès les premières volutes de fumée, l'âme quitte son enveloppe et commence alors son Grand Voyage. Pas besoin pour eux de rester plus longtemps. Pour nous non plus, d'ailleurs ! Sans tarder, encore sous le choc et avec la sensation d'être soudain très seuls, nous retournons vite reprendre nos esprits en ville.

Dans un village, de jeunes adolescents viennent discuter avec nous, puis nous invitent à assister à une fête dans une maison toute proche. Il s'agit d'une cérémonie traditionnelle de limage de dents et d'un mariage.

Un orchestre de gamelan joue la musique typique de Bali, reconnaissable entre toutes. En habit et tiare dorés, les deux sœurs dont on achève à l'instant le travail sur les quatre incisives et les deux canines du haut sans anesthésie font à l'occasion de ce rituel un peu barbare leur entrée dans le monde adulte. L'une d'entre elles va même se marier dans quelques instants. Auparavant, chacune leur tour, elles s'approchent et nous souhaitent la bienvenue. Les parents, quant à eux, nous apportent boissons et victuailles. Trois heures durant, nous assistons aux différents rites de la

noce. Un moment impressionnant est celui où le prêtre jette aux pieds de Chantal, assise au premier rang, un poussin qu'il vient tout juste de décapiter avec ses doigts. Pendant quelques instants encore, le jeune poulet bat des ailes et Chantal ne peut retenir un petit cri d'effroi ! Nous nous éclipsons quand, la fête religieuse semblant terminée, les invités se regroupent autour du festin. Notre place n'est plus là. Même si c'est un honneur pour eux d'accueillir des étrangers, nous ne voulons pas les déranger plus longtemps...

Nous décidons en ce dimanche matin de partir à pied dans les environs proches. Pour la première fois, je n'ai pas pris mon sac photo. Par cette chaleur, il est vraiment trop lourd à porter.

Après un bon kilomètre, le son harmonieux d'un gamelan nous fait entrer dans un temple. Il y a là tout un orchestre en superbe tenue traditionnelle cousue d'or, des caméras, une porte décorée d'une multitude de fleurs, et surtout personne d'autre ! Je demande à l'un des musiciens ce qu'il se passe. Il m'apprend qu'ils s'apprêtent à tourner un clip de danse kebyar. Un homme très efféminé se présente et entame une chorégraphie gracieuse où chaque geste, chaque mimique a son importance. Et dire que je n'ai pas mon appareil ! Le joueur de flute me confirme que la danseur (!) répète un peu avant que le filmage ne débute. Ni une, ni deux, je laisse Chantal sur place et file en courant à l'hôtel chercher mon sac. Si j'arrive après la fin, elle aura de toute manière pris quelques clichés avec le sien. Je dois avouer que, depuis que j'ai arrêté de fumer il y a plus de cinq ans, je m'épuise désormais moins vite. Mais de là à pulvériser mon record d'il y a trente ans comme je l'ai certaine-

ment fait aujourd'hui, je ne m'y attendais pas ! Je me retrouve donc rapidement aux côtés de Chantal qui écarquille les yeux en me voyant trempé de sueur et au bord de l'asphyxie générale ! Mais j'ai de la chance, le tournage vient à peine de débiter. Nous sommes toujours les seuls avec les deux artistes, les musiciens et les techniciens. Une exhibition entière, en lumière naturelle, dans un décor de rêve avec, nous a-t-on précisé, les deux meilleurs danseurs et le gamelan le plus réputé de Bali : tout ça gratos et rien que pour nous deux ! Le bol, je vous dis, le bol ! Et dire que j'allais acheter des billets pour le spectacle de Barong de ce soir ! Il y a des jours comme ça...



Un matin, nous souhaitons nous rendre dans un temple que nous avons aperçu hier en pleine préparation de fête. Pendant que je gare la moto, Chantal remarque des hommes en tenue de cérémonie qui pénètrent dans une maison toute proche. Vêtus de nos sarongs, nous y entrons nous aussi. Une célébration de banjar (ou quartier) va s'y dérouler, avec gamelan et danses. Nous avons vraiment beaucoup de chance. Une jeune fille nous invite à nous asseoir et nous apporte thé et gâteaux en guise de bienvenue. L'orchestre commence à jouer tandis que les dames entament un défilé des offrandes pour chasser les mauvais esprits. Des demoiselles vêtues de somptueux brocarts et couronnées d'une haute tiare de fleurs leur succèdent en exécutant un legong, danse divine, sous l'œil attentif de leur professeur. Un artiste masqué poursuit ce moment de grâce. En même temps, des femmes et des hommes font trois fois le tour extérieur du temple domestique avec des offrandes, allant des fruits aux canards et poulets vivants. Avant que la procession pénètre dans l'enceinte sacrée, une noix de coco et un œuf sont brisés à l'entrée, puis un poussin est décapité à mains nues et jeté à terre pour chasser les ondes négatives. Nous sommes tout retournés en voyant le volatile guillotiné continuer de battre des ailes pendant quelques instants. Un peu à l'écart, un montreur de marionnettes anime ses figurines de cuir représentant le Bien et le Mal en psalmodiant des phrases audibles que par lui-même. Les femmes commencent à se regrouper dans le temple familial pour la cérémonie religieuse. Nous ressortons de la fête deux heures et demie après y être arrivés, des images plein la tête et heureux de constater que les traditions se perpétuent...

Le soir en rentrant, Ketut la propriétaire de notre guesthouse, connaissant notre gout pour les manifestations culturelles, nous invite à nous rendre dans un temple assez proche. Des danses doivent y avoir lieu. Du fait du caractère cérémonial de l'évènement libre d'accès et gratuit, les guides n'envoient pas les touristes vers ces lieux. Ils continuent au contraire de les diriger vers les endroits payants où des compagnies professionnelles exercent leur métier exclusivement pour eux. Pour nous, c'est l'occasion rêvée d'assister à quelque chose de vrai, au milieu des locaux. Un orchestre de gamelan féminin débute la soirée. C'est magique. Une des femmes bat à l'aide d'un marteau les lamelles d'acier de son instrument avec élégance et entrain. Elle nous fait sourire tant elle y met du cœur. Elles jouent une bonne demi-heure. Des hommes leur succèdent. Le rythme de la musique est beaucoup plus enlevé et la technique, il faut le reconnaître, plus compliquée et mieux maîtrisée. Au bout d'une vingtaine de minutes arrivent les danseurs ou danseuses, nous ne le saurons pas. Chantal voit des filles, tandis que je pense deviner des garçons. Nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord. Comme un peu partout en Asie, sous le maquillage et les habits de scène, il est difficile, voire impossible pour les non-initiés, de discerner le sexe des acteurs. Quoi qu'il en soit, la gestuelle est souple, gracieuse, féminine et agréable à regarder. Malgré la longueur, on ne s'ennuie pas un instant. Dommage qu'une averse vienne prématurément mettre un terme à la représentation.

Gros étourdi ! Je n'ai pas rechargé mes batteries hier soir. Évidemment, elles me lâchent devant un magnifique panorama. Je m'en veux comme ce n'est pas pos-

sible. Ne pouvant plus déclencher, je considère donc la balade terminée. Nous prenons pourtant la direction des rizières renommées de Jatiluwih. Pour pouvoir entièrement visiter le site, il faut s'acquitter d'un droit d'entrée. Ne pouvant plus photographier, je décide de faire demi-tour et d'emprunter un chemin qui grimpe à flanc de colline à travers d'autres terrasses. Mal m'en a pris. Le moteur s'étouffe dans la pente trop raide. Je pose un pied à terre, mais ne peux empêcher la moto de reculer légèrement. Je ne sais par quel mystère, Chantal tombe soudain à la renverse. Retenant la bécane comme je le peux, je ne vois que la fin de sa gamelle. Heureusement, elle portait son casque. Mais c'est le poignet qui prend. Endolori, elle le soutient de sa main valide en gémissant. J'ai peur que cela soit grave, mais entre deux sanglots, elle m'assure qu'elle peut bouger les doigts. Je suis désolé, contrit. Je n'aurais pas dû m'engager sur ce chemin hasardeux. Mais comment aurais-je pu deviner qu'il grimperait si fort après un début facile ? Des Balinais qui ont vu la chute accourent, prennent des nouvelles et retrouvent le casque qui a dévalé la pente lorsqu'elle l'a posé à terre à côté d'elle. Pour ma part, je redescends la moto jusqu'en bas. Redescendue elle aussi, la pauvre Chantal a besoin de recouvrer ses esprits. Elle a les jambes en coton et une sérieuse envie d'aller aux toilettes. Une demi-heure plus tard, nous entamons le chemin du retour. La bécane qui n'a pas souffert dans l'histoire nous ramène sans autre encombre à la guesthouse. Je m'en veux énormément. Si j'avais correctement rechargé mes batteries, cela ne serait pas arrivé, car nous aurions visité le site de Jatiluwih, si je n'avais pas pris ce chemin étroit, il n'y aurait pas eu de chute. Mais avec des si... Évidemment, Chantal a fort mal dormi. Le poignet et le dessus de la main ont bien enflé durant la nuit. Laurie, notre voisine de chambre, lui passe un

tube de crème pour entorse dont elle s'enduit l'avant-bras. Cela lui fait du bien. Elle peut fermer le poing sans problème. Ce qui est plutôt rassurant...

Le soleil brille dans le ciel dégagé matinal : direction la plage. Juste à l'entrée de Sanur, avant un croisement, je mets mon clignotant et esquisse un tournant à gauche avant de me raviser et de continuer tout droit. Des policiers motorisés, à l'affût de ce genre de comportement typique des touristes, me rattrapent quelques dizaines mètres plus loin, m'obligent à stopper sur le bas-côté et m'invitent à les suivre dans une cour, bien à l'abri des regards. D'après eux, ma faute est extrêmement grave et mérite une amende équivalente à cinquante euros. Ils vérifient mon permis et les papiers de la moto. Malheureusement pour eux, tout est en règle. Ils refusent pourtant de me les rendre, à moins, disent-ils, que je règle sur le champ le montant qu'ils réclament. Constatant que j'étais fait comme un rat, je commence à discuter de la somme et finis par leur proposer de façon assez catégorique cinq euros et pas un centime de plus, soit dix fois moins que leur requête initiale. Après un dialogue stérile et pour en terminer une fois pour toutes, je paie, passablement énervé par ce racket, les cinq euros qu'ils ont, après consultation entre eux, acceptés de mauvais cœur. Ils refusent bien évidemment de dresser le procès-verbal et de me donner un justificatif de règlement. Tout dans la poche ! Pour les embêter à notre tour, Chantal sort son iPad et filme la fin de la scène. Ils n'apprécient pas du tout et nous ordonnent d'arrêter sur-le-champ. J'ai juste eu le temps de remarquer leurs yeux paniqués. Cela nous console un peu...

Une autre fois, je vais chercher Shahine, une amie rennaise venue nous voir, de bonne heure à son hôtel. Nous avons souhaité aller faire du snorkeling tous les deux à Amed. Après plusieurs kilomètres, ma passagère assise derrière moi les cheveux au vent s'aperçoit qu'elle n'a pas mis de casque. Normal, devrai-je dire, car c'est moi qui ai oublié de le lui amener. Qu'à cela ne tienne, nous décidons tout de même de poursuivre la route en cette belle matinée ensoleillée. Et ce qui devait arriver arriva. Posté près d'un feu rouge, un policier nous repère et s'approche, déterminé. Heureusement pour nous, le feu passe au vert avant qu'il nous rejoigne. Nous feignons de ne pas l'entendre et de ne pas le voir lorsqu'il nous ordonne de nous arrêter en faisant de grands gestes. Dans un ensemble parfait, nous tournons tous les deux la tête de l'autre côté et continuons notre chemin. Ouf ! Mais premier délit de fuite !

Après une longue baignade à Amed, on se refait une petite santé en avalant un pancake et un jus de banane dans l'un des warung de la plage avant de repartir vers Ubud, mais par la montagne cette fois et non par la route côtière comme à l'aller. Une fois encore, le paysage est magnifique et les haltes nombreuses nous permettent d'admirer différents panoramas. Dans la traversée de Klungkung, un policier que je n'avais pas vu me double avec sa moto et m'oblige à me garer sur le bas-côté. Il me fait comprendre que Shahine devrait porter un casque. Je fais semblant de ne rien piger et ne prononce qu'un seul mot : Ubud ! Par gestes, il m'invite à le suivre. Bien calé dans sa roue arrière, je me demande combien il va falloir lui donner pour le satisfaire. Dans un carrefour, il m'indique du bras le cabanon de police où il souhaite nous emmener. Je ne sais pas pourquoi, j'oublie de virer et continue tranquillement tout droit

en surveillant mon rétroviseur. J'ai juste le temps de l'apercevoir tourner la tête dans tous les sens. Sans hésitation, j'accélère franchement et prends la première rue à gauche, puis une à droite, puis encore une autre, puis... Conséquence : nous voilà maintenant complètement perdus... mais loin du policier désormais. Deuxième délit de fuite de la journée ! Je n'en suis pas particulièrement fier, surtout lorsque quelqu'un nous voyant égarés se propose de nous remettre sur le chemin d'Ubud en nous montrant la venelle d'où nous arrivons. Nous prétextons des photos à faire dans les parages pour ne pas avoir à le suivre. Les premières gouttes d'une averse commencent à tomber. Pour une fois, nous sommes contents, car cela nous permet d'enfiler nos capuchons et de passer inaperçus au milieu des autres motocyclistes qui eux aussi ont revêtu leurs imperméables. De ruelles en rues, nous nous retrouvons sur une avenue qui débouche sur... le carrefour du kiosque de police ! Trop tard pour faire demi-tour sans nous faire remarquer. J'accélère juste un peu de façon à ne pas m'arrêter au feu. J'ai trop peur de rester coincé près du cabanon pendant l'éternité que dure un feu rouge ici. Le calcul était bon, nous passons au vert, mais la tête rivée sur l'autre côté du croisement ! Pour éviter le gros de l'averse, nous nous abritons quelques kilomètres plus loin sous un porche, encore ébahis de notre audace... Promis, juré, on n'oubliera plus jamais le casque !

Le temps n'est pas de la partie. Partis à 5 heures, nous prenons la route de Bedugul et du temple de Bratan Ulu Danu. Mais après une dizaine de kilomètres dans l'obscurité, je préfère déclarer forfait, le port des lunettes étant vraiment incompatible avec la conduite de nuit, la pluie, les

trous dans la chaussée et les phares qui arrivent en face. Nous décidons de rebrousser chemin. Peut-être était-ce une chance ? Je m'étais en effet écorché un orteil en glissant sur des rochers humides à Sanur il y a quelque temps. Sans doute à cause du bain de mer d'hier, mon pied a gonflé de façon impressionnante et Chantal (heureusement qu'elle veille bien sur moi) demande à Ketut de la guesthouse quel remède acheter à la pharmacie du coin. Quelques instants plus tard, elle revient avec tout ce qu'il faut pour me soigner. Elle badigeonne la plaie avec une crème antiseptique et me met dans la bouche un comprimé antibiotique. Pour parachever son travail, elle pose un voile de gaze sur l'orteil pommadé et me conseille de rester à la guesthouse pour éviter de mouiller le pansement. Vu les gros nuages gris amoncelés au-dessus de nos têtes, je ne me fais pas trop tirer l'oreille.

Le lendemain, le pied a bien désenflé. Je pars donc se-rein avec une Shahine cette fois casquée vers le fameux temple lacustre du lac Bratan où je devais aller hier avec Chantal. Nous avons plus de chance aujourd'hui, même si la brume s'abat sur le site alors que nous le visitons. Pour échapper au brouillard de plus en plus épais et à la fraîcheur de l'altitude, nous redescendons tranquillement vers les rizières de Jatiluwih considérées comme les plus jolies de Bali, celles-là mêmes où Chantal est tombée de moto. J'ai une grosse pensée pour elle lorsque nous passons devant l'impressionnante montée. En la revoyant aujourd'hui, je comprends pourquoi le moteur a calé. Mais c'est trop tard, le mal est fait. Parvenus au sommet du site, nous partons pour une balade à pied au milieu des terrasses que Shahine juge d'une exceptionnelle beauté. Je partage aussi son avis, même en ayant eu le privilège de les admirer plu-

sieurs fois. Il est vrai qu'il est difficile d'oublier un tel paysage. Nous continuons notre virée jusqu'à Mengwi et le Taman Ayun où nous nous mêlons à un groupe de Chinois pour entrer clandestinement (je reprends mes habitudes ouzbeks !). C'est déjà la fin de l'après-midi. Il est temps maintenant de filer vers le Tanah Lot. À cette heure privilégiée pour la visite, il y a foule devant ce qui représente peut-être Bali pour un très grand nombre de lecteurs de magazines. Nous en repartons dans la nuit, après avoir assisté à un superbe coucher de soleil. Une heure et demie après, nous retrouvons Chantal qui attend à la guesthouse, un peu inquiète de nous voir arriver si tard.

Aujourd'hui, c'est Nyepi, le Nouvel An balinais que les Balinais appellent aussi Jour du Silence. Tout le monde doit de rester à la maison, les touristes ne sont pas autorisés à quitter leurs hôtels. Les avions ne peuvent atterrir ou décoller, l'aéroport étant fermé. Et, bien évidemment, aucun véhicule ne doit rouler. Les magasins, restaurants et autres commerces ont tiré les rideaux. L'île semble morte et absolument tous, étrangers compris, respectent cette tradition. En cette journée spéciale que nous adorons tous les deux, Ketut prend bien soin de nous et nous offre, en guise de déjeuner, un succulent lawar que nous savourons sur notre terrasse. Même si, en général, nous ne mangeons pas le midi, nous acceptons vraiment de bonne grâce ce plat relevé. Le soir, nous avons droit à un nasi campur, assortiment de plusieurs choses à grignoter servi avec du riz. Excellent ! Chantal s'occupe en lisant un bon bouquin ou en remplissant inlassablement des grilles de sudoku. Quant à moi, j'en profite pour reprendre l'écriture de nos aventures. Lorsque la nuit sans lune tombe, les lumières ne s'allument

nulle part autour de nous. Il faut convaincre les mauvais esprits qu'il n'y a personne et leur faire comprendre qu'ils doivent passer leur chemin. Excepté le chant mélodieux des oiseaux, jamais nous n'aurons « entendu » un silence aussi total, ni « vu » une ville dans une obscurité non moins absolue.

Expérience vraiment exceptionnelle à vivre, au minimum, une fois dans sa vie...



Un grand problème que les hautes instances devront vite résoudre concerne la circulation. Anciens conducteurs de moto, beaucoup de Balinais ont acquis, grâce au tourisme, une voiture qu'ils mènent comme leur bécane, c'est-à-dire en oubliant le BA-BA du Code de la route, d'ailleurs quasi inexistant ici. La majorité des routes ne sont pas adaptées aux longues files de 4x4 rutilants qui ne dépassent que très rarement les quarante kilomètres à l'heure. Les chauffeurs qui ne ressentent absolument pas le gabarit de leur auto préfèrent donc ralentir sérieusement, voire s'arrêter complètement lors d'un croisement avec un autre véhicule ! Je vous laisse deviner les embouteillages que l'on rencontre désormais. Conduire sur le réseau balinais commence à devenir stressant. Dans les villes et villages, les motos, encore à ce jour, plus nombreuses que les voitures, s'engagent sans aucune retenue à contresens en ignorant totalement les sens interdits. Elles débouchent, sans s'arrêter et sans regarder, juste devant votre roue pour, souvent, stopper quelques mètres plus loin. Chez nous, on appelle cela une queue de poisson. Les policiers qui préfèrent la fraîcheur des bureaux ne font absolument rien pour enrayer ces comportements. Leur seul souci est de se faire un peu, et même beaucoup, d'argent sur le dos des conducteurs étrangers qui ont le malheur de s'approcher trop près d'eux. La corruption a encore de beaux jours devant elle. J'en ai personnellement fait les frais par le passé en ayant été obligé de donner l'équivalent de cinq euros, au lieu des cinquante demandés tout de même, à un flic ripoux de Sanur pour pouvoir récupérer les papiers de la moto et mon permis international que j'avais eu le grand tort de lui présenter. Depuis, j'ai plusieurs délits de fuite à mon actif, mais aucune autre amende !...

Parti de bonne heure d'Ubud pour le temple de Besakih, j'ai dû me perdre en route, car nous arrivons finalement au Pura Ulun Danu Batur à Kintamani une heure plus tard... Soit, puisque les dieux l'ont voulu ainsi !

Nous avons de la chance. À l'occasion de la célébration de la pleine lune, la décoration du sanctuaire est tout bonnement impressionnante avec ses innombrables parasols jaunes, rouges, blancs et ses statues ceintes d'un tissu aux mêmes couleurs. Quant aux pèlerins, ils sont légion. Les femmes sont parées d'un sarong, d'un chemisier en dentelle et d'une ceinture. La plupart d'entre elles amènent un panier d'offrandes en équilibre sur la tête. Les hommes, eux, sont revêtus d'un sarong, d'une chemise blanche et d'un udeng, ce fameux turban que tout Balinais doit porter pour pénétrer dans un temple. Très drôles et trop mignons : les enfants, et même les bébés, garçons et filles, ont un habit identique à celui de leurs parents. Au gré des arrivées et une fois les offrandes déposées sur l'un des autels, toute la petite famille s'agenouille devant celui-ci et se recueille. Ensuite, après les avoir bénies, les femmes se mettent des fleurs dans les cheveux, tandis que les hommes se les coincent derrière les oreilles. Après trois heures passées dans le temple à observer tous ces rites, à discuter avec certains ou encore à prendre un grand nombre de photos, nous quittons ce temple, enchantés de notre erreur de parcours ; mais, par contre, très déçus d'avoir croisé le chemin d'un « vieux » couple de touristes français (je suis sûr qu'ils sont plus jeunes que nous !) qui, à peine arrivés à Bali, regrettent déjà leur voyage. Ils trouvent les gens voleurs (! ? ?), agressifs (! ? ? ?), et la nourriture très quelconque ; c'était bien mieux aux Seychelles ! Et comme c'est la journée des

cons, dans un bar local où nous sommes attablés à boire un jus de fruits, une autre « touriste » française vient, écoeurée, me faire goûter le sien : infect, ce jus d'avocat, me dit-elle. Comme je m'en doutais, je le trouve au contraire très bon, onctueux et savoureux à souhait. Je le lui dis et, évidemment, elle repart vexée ! Ce sont les seuls étrangers que nous ayons vus en cette matinée, et les trois, Français, râlent. Par rapport au monsieur balinais avec lequel nous étions en train de parler lorsqu'elle est arrivée, j'ai honte pour nous. Confortablement installés dans leurs voitures climatisées, accompagnés de leurs guides (ils nous coutent un bras, vous savez !) qui les trimballent là où ils touchent des commissions, c'est vrai qu'ils ne voient pas grand-chose du Bali authentique : celui que les routards et les voyageurs apprécient par-dessus tout. Laissons-les faire leur publicité une fois retournés chez eux (là où l'on sait vraiment cuisiner les produits exotiques, vous savez !). Au moins, leurs congénères ne viendront-ils peut-être pas nous embêter ici...

Lorsque nous remontons sur la moto, un peu énervés par ces deux rencontres malheureuses qui ont gâché la fin de notre visite, ni Chantal ni moi ne faisons attention au compteur qui indique un réservoir vide. Par chance, la route qui mène jusqu'à la prochaine station à une vingtaine de kilomètres de là est en descente. Par sécurité, pour économiser le peu d'essence qui reste, j'effectue tout de même le trajet moteur coupé. Heureux d'arriver sans encombre à la guesthouse, je me promets de ne plus dire de mal sur les gens !

Installées à l'ombre d'un arbre en bordure de chemin, deux jeunes filles vendent des durians, ces énormes fruits hérissés d'épines acérées, caractéristiques du Sud-est asiatique. Leur sourire et leur bonne humeur rendent l'achat quasi obligatoire ; cela tombe bien, j'ai envie d'y goûter. Nous avons déjà tenté une fois l'aventure, parce que c'en est une pour notre palais délicat (!), en Malaisie, il y a quelques années. Les demoiselles, certainement peu habituées à en vendre à des non-Asiatiques, nous en choisisent un et le fendent en quatre pour en extraire une chair odorante, très odorante ; si odorante qu'elle pourrait mettre en fuite tout un régiment ! Dans plusieurs pays d'Asie, il est d'ailleurs interdit d'en amener avec soi dans les transports publics et les hôtels. Heureusement, le fruit n'a pas du tout le goût de sa puanteur. Même si la texture paraît un peu pâteuse, sa saveur prononcée se révèle assez subtile et délicate. Chantal en avale un quart, tandis qu'avec une moitié, j'ai le ventre plein. Nous donnons le reste à un copain des jeunes filles qui vient juste d'arriver. Il nous remercie vivement et engloutit sa part en quelques bouchées...

Nous partons, à pied, dans les dernières rizières qui subsistent encore dans le village d'Ubud. C'est la fin de journée, le soleil qui décline offre une lumière superbe. Cherchant le bon angle, je m'aventure sur les bordures herbeuses et humides des parcelles. Évidemment, ce qui devait arriver arriva. Posant le pied dans un trou totalement caché, je perds l'équilibre et m'affale de tout mon long dans le champ. Chantal, restée sur le chemin, n'a rien vu ni rien entendu. Pourtant, des épis de riz remuant dans tous les sens là où elle m'avait aperçu quelques secondes auparavant attirent son attention. Elle approche doucement et me trouve

couvert de boue en train de trifouiller la vase pour retrouver la seconde tong. Elle se retient de pouffer, ce qui, chez elle, est plutôt rare. Ce qui m'embête le plus, c'est que mon Nikon n'a pas pu y échapper. Lui aussi est maculé. Gentille, Chantal repart à la guesthouse chercher des affaires propres. Je reste me laver dans le ruisseau d'irrigation devant les yeux amusés des locaux qui travaillent dans le champ d'à côté. Tout y passe : ticheurte, bermuda, slip, tongs (j'ai finalement retrouvé la seconde, enfoncée d'une quinzaine de centimètres dans la gadoue). Je renfile le tout aussi sec (ce n'est peut-être pas le bon terme !) et entreprends le nettoyage de l'appareil. Quand Chantal revient, je n'ai même pas besoin de mettre les affaires qu'elle a amenées, car avec la chaleur, celles que je porte sont en train de sécher à grande vitesse. Je me sers, par contre, d'un chiffon propre pour parfaire le décrottage du D700. Lorsque j'écris ces lignes, je peux affirmer qu'il n'a absolument pas souffert de son bain de boue forcé. Ouf !

Nous partons de bonne heure pour Candidasa. Nous restons sur une plage minuscule le temps de trois baignades, puis filons en direction de la montagne qui s'élève juste derrière. La route pas très facile et la pente raide donnent quelques suées à Chantal. En récompense, la vue depuis là-haut est sublime et méritait bien quelques frissons. Entre les arrondis de deux collines, on aperçoit le port de Padangbai, quelques ferries qui partent et les îles de Lombok, de Nusa Penida et de Lombok.

Les personnes à qui nous demandons le chemin vers Padangbai nous indiquent toutes la direction de Candidasa. Pourtant, d'après la carte, la petite route que nous leur montrons semblerait être la bonne. Tout le monde nous

répond par la négative. Têtu, je la prends tout de même. Les premiers kilomètres se passent très bien, sur une chaussée goudronnée serpentant au milieu de la forêt. Les multiples panoramas sur la vallée parsemée de rizières valent tous le coup d'œil. Puis, la galère commence. La route devient rapidement de plus en plus étroite, de plus en plus pentue et de moins en moins carrossable. Elle laisse même la place à un chemin qui se transforme très vite en un sentier truffé de trous énormes. Dans l'impossibilité de faire demi-tour, nous devons continuer. Un Américain intrépide qui nous a suivis nous demande si Padangbai est encore loin ; je n'ose pas lui répondre qu'il doit rester une bonne dizaine de kilomètres. Je le tais aussi à Chantal qui, morte de trouille, se cramponne si fort à moi qu'elle m'empêche de piloter correctement. Je dois pourtant faire attention à bien placer les roues, à ne pas freiner trop fort de l'avant et surtout à bien garder l'équilibre. Beaucoup, beaucoup plus loin, lorsque nous retrouvons enfin la route goudronnée, je remercie le Bon Dieu et tous ses saints de nous avoir épargnés. Chantal a les cuisses qui lui font horriblement mal tellement elle les a serrées ! Elle conservera, malgré tout, un très bon souvenir de notre équipée...

En cette fête de Kuningan, nous apercevant sur notre terrasse, Ketut nous monte deux copieuses parts de lawar pour le déjeuner. Je rappelle que, théoriquement, nous ne mangeons pas le midi. Théoriquement, dis-je, car ces derniers temps nous avons fait pas mal d'exceptions. Devant la taille des platées, et leur poids surtout, nous avons peur de faire des restes et de décevoir notre hôte. Mais c'était nous mésestimer : nous engloutissons tout. Pour un peu, nous aurions même léché les assiettes telle-

ment c'était bon ! Raisonnablement, nous ne dinons pas le soir ; nous n'avions, de toute manière, pas vraiment faim...

Nous n'oublierons pas de sitôt le dernier jour de notre sixième séjour à Bali. Il fait beau et nous prenons une ultime fois la direction de notre plage favorite de Sanur, bien à l'écart des touristes non asiatiques. Il est à peine 11 heures lorsque nous nous allongeons sur nos serviettes. Il fait très chaud. Heureusement, le vent qui balaie aussi les nuages rafraichit l'atmosphère. Au bout d'une heure, une Asiatique qui se prélassait sur un transat, que dis-je ? un lit, de l'hôtel de luxe voisin s'approche un peu timidement et entame la conversation. Elle sirote un grand verre de sangria, ma foi, bien appétissant et nous propose d'en partager un avec elle. Salivants d'envie, nous acceptons malgré l'heure et la chaleur. Elle en commande deux auprès du barman qui revient quelques minutes plus tard avec les deux coupelles posées sur un plateau. Assis sur le sable, nous devisons tranquillement de tout et de rien. Lina a quarante-trois ans et vit à Singapour. Elle est venue passer une semaine de vacances à Sanur avec ses deux filles de douze et quatorze ans qui sont en train de jouer dans l'eau. Le temps file doucement, les anecdotes pleuvent et les rires fusent, peut-être un peu plus fort que d'habitude à cause de la sangria. Vers 15 heures, Lina nous apprend qu'elle a du Champagne et veut savoir si nous l'aimons. Quelle question ! Sans attendre notre réponse, elle envoie le maître d'hôtel qui se repose à l'ombre des arbres chercher trois verres et une bouteille dans son Minibar. Sitôt dit, sitôt fait. Dix minutes plus tard, nous sommes assis sur la plage, un magnifique seau à glace planté dans le sable, trinquant à notre rencontre et dégustant un superbe Moët et Chandon

Nectar Impérial en plein soleil. Et dire que nous nous fichions des Anglais ou des Allemands qui s'empiffraient de pinard sur nos criques ! On ne se moquera plus, c'est promis ! Mais pour l'instant, nous savourons pleinement. Depuis huit mois, nous n'avons pas bu de vin. Aussi, l'alcool commence-t-il à nous tourner la tête. Chantal, dans un fou rire incontrôlable, fait tomber le soutien-gorge de son maillot de bain. Nous sommes tous les trois écroulés. Pour ne pas être en reste, Lina fait de même. Comment m'était-il possible d'imaginer, en me levant ce matin, que je me retrouverai l'après-midi, assis sur le sable entre deux filles aux seins nus, en train de siroter une bouteille de Moët et Chandon frappée à point ? Nous n'arrivons plus à nos arrêter de rire. Et dire que nous avons trois quarts d'heure de moto pour regagner Ubud... Il est 17 heures quand nous quittons Lina, en nous promettant de nous revoir, pourquoi pas lors d'un futur passage à Singapour ? Journée incroyable, totalement improbable, mais qui restera à jamais ancrée dans nos mémoires... Merci Lina !

Je rassure tout le monde : nous sommes bien rentrés à Ubud.



Le soleil brille dans un ciel totalement dégagé lorsque nous prenons, en début de matinée, la direction des rizières de Jatiluwih que nous souhaitons faire découvrir à nos amis « les Mimis » qui nous ont rejoints, comme prévu. Les motos filent bon train entre les paysages de rêve. Sur place, nous les délaissons quelques heures pour effectuer une petite randonnée au milieu des champs où le riz vient tout juste d'être repiqué. Superbe ! Michel profite d'une pause pour offrir une énorme noix de coco à Chantal qui s'en régale. Pour le déjeuner, ils jettent leur dévolu sur un restaurant qui domine le site. Nous les regardons avaler leur plat, mais craquons tout de même pour une belle assiette de fruits frais. Les gros nuages commencent à s'accumuler au-dessus de nos têtes lorsque nous ressortons. Je choisis, pour le retour vers Ubud, de passer par la montagne, parcours que, malgré son relief très accidenté, nous apprécions tous les deux. À peine sommes-nous engagés sur l'étroite route sinueuse que de dangereuses rafales et les premières gouttes d'une averse soudaine nous forcent à nous abriter sous le porche d'une maison en construction. Nous y restons une bonne heure. Les bourrasques et la température fraîche nous obligent à nous couvrir. J'enfile donc mon capuchon avant de remonter sur nos engins et prête mon K-Way à Michèle qui n'a rien prévu. Le début de la descente s'effectue dans le froid et sous le déluge. Aucun de nous ne profite du paysage pourtant si beau tout le long du trajet. Lorsque nous arrivons enfin à Ubud, frigorifiés et trempés malgré nos vêtements de pluie, il n'y a pas d'électricité. De nombreux arbres se sont en effet abattus sur les fils. Nous en avons d'ailleurs vu plusieurs. Les dégâts dans l'île sont, en fait, plus importants qu'on le pensait. Des routes ont été coupées et, nous le saurons par la suite, l'aé-

roport de Denpasar a été fermé durant vingt-quatre heures. Seule conséquence pour nous : Chantal s'est enrhumée !

Préserver un lieu qu'on vénère à des amis peut parfois rapidement s'avérer fastidieux et très pénible. Tout le monde n'a pas forcément les mêmes envies, les mêmes objectifs. Nous allons l'apprendre à nos dépens.

La journée débute déjà assez mal. Pour leur faire découvrir l'un des endroits les plus féériques de Bali, nous souhaitons partir très tôt et dans la nuit. Mais Michel, peu enclin aux levers matinaux, n'a voulu démarrer qu'à 6 heures, exactement à l'heure à laquelle j'aurais aimé arriver sur place. Avec le peu de circulation, la montée vers Bedugul se passe plutôt bien. Nous atteignons cependant trop tard les rives du lac Bratan et son joyau qui orne les billets de cinquante-mille rupiahs, le Pura Ulun Danu Bratan. Une heure après l'aurore, la magie s'est, en effet, déjà envolée. D'ailleurs, nos amis ressortent rapidement du temple posé sur l'eau et déçus de leurs photos, assez ternes, il est vrai. Chantal me regarde en souriant d'aise. On se comprend. Dommage de rater un tel endroit !

Après une soupe avalée sur le pouce, mais qui nous réchauffe, nous repartons, tranquillement cette fois, en prenant le temps de nous arrêter assez souvent devant de beaux panoramas. Ceux de Munduk et de sa région, par exemple. Michel, certainement de mauvaise humeur, commence à trouver la promenade un peu longue et ne s'intéresse que très peu à ces paysages. J'avoue que cela m'énerve un chouia. Michèle, elle, apprécie plus, mais n'est que la passagère derrière son pilote.

Pour remettre un peu d'ordre dans la maison, nous garons nos motos à Pupuan devant un restaurant local que Chantal et moi aimons particulièrement. Trop épicée, la cuisine ne leur plaît pas beaucoup. Décidément, la chance nous tourne le dos aujourd'hui !

Dans la descente vers Tabanan, nous tombons sur un village en fête. Ni une, ni deux, j'arrête et sors nos sarongs du coffre sous la selle. Michel ne souhaitant pas s'y rendre, Chantal prête le sien à Michèle et reste avec le grognon sur le parking. Une cérémonie a lieu et les gens en tenue traditionnelle nous invitent, Michèle et moi, à nous joindre à eux. Nous discutons un petit moment avec eux avant de reprendre la route. En passant devant les rizières de Belimbing, pourtant parmi les plus réputées de Bali, je ralentis à peine. J'en ai marre des jérémiades de Mimi et je ne suis pas le seul. À Tabanan, je leur demande s'ils souhaitent continuer vers Tanah Lot, le célèbre temple perché sur un rocher et, lui aussi, symbole de l'île. Comme je le presentais, Michel désire rentrer. Qu'à cela ne tienne, nous prenons tous la direction d'Ubud.

Je ne roule pourtant pas vite, mais nous devons les attendre plusieurs fois. Lors de l'un de ces arrêts, un policier en faction dans le carrefour semble intrigué de nous voir sans cesse regarder derrière nous et s'approche. Préférant ne pas avoir affaire à lui, je démarre sur les chapeaux de roue. Chantal en tombe presque à la renverse. Oh, non ! Il ne manquerait plus que ça ! Une quinzaine de minutes plus tard, ne les apercevant toujours pas, nous faisons demi-tour et partons à leur rencontre. Au bout de quelques kilomètres, nous les croisons enfin. Ils s'étaient tout simplement arrêtés acheter de l'eau et reposer un peu leurs fesses endolories ! Et dire qu'un quart d'heure auparavant, il ne

souhaitait pas descendre de moto pour savourer tranquillement le panorama devant lequel nous nous trouvions. Cette mauvaise foi flagrante a le don de m'énerver encore plus.

Je décide de rentrer à ma main et leur recommande de bien regarder les panneaux jusqu'à Ubud s'ils n'arrivent pas à nous suivre ! Pris dans la circulation dense de cette fin d'après-midi, nous risquons en effet de nous perdre de vue. Mais, je crois que, cette fois, je ne m'en soucie guère. Comme moi, Chantal commence à en avoir marre. Toute la journée, nous avons dû trainer un boulet qui ne s'intéressait à rien et souhaitons maintenant rejoindre le plus rapidement possible la guesthouse...

Je pense qu'on ne se proposera plus pour leur faire découvrir nos endroits préférés. Trop difficile de contenter tout le monde...

Mais, bon, on les aime bien tout de même nos « Mimis »...

Je suis furax ! J'ai malencontreusement échappé un disque dur de photos originales sur le carrelage de la chambre. Anéanti, je réussis tant bien que mal à en sauvegarder quelques gigaoctets avant qu'il ne rende définitivement l'âme. Une partie de la Birmanie et tout le Kirghizistan passent ainsi à la trappe. J'enrage et suis de mauvaise humeur pour le reste de la semaine...

Avec le grand soleil de ce matin, nous décidons de partir au hasard dans la campagne environnante d'Ubud en espérant tomber sur des cérémonies et des temples décorés. À Sebatu, une dame avec une tour d'of-

frandes sur la tête marche droit devant elle et traverse la route sans regarder juste au moment où un jeune ado arrive en moto. Le pauvre ne peut pas l'esquiver tout à fait et la renverse. Il ne peut, lui non plus, éviter la chute. Heureusement, tout le monde se relève sans trop de mal. De partout, des femmes accourent, non pour aider les deux personnes à se remettre debout comme on pourrait s'y attendre, mais avec des bassines pour récupérer les offrandes éparpillées ! La frousse dissipée, nous en rigolons encore...

A lors que nous sortons d'une station essence après y avoir fait le plein, un convoi de plusieurs camions qui transportent un village entier en tenue de cérémonie entassé dans les bennes passe devant nous. Nous abandonnons tous nos projets et décidons de les suivre. Ils s'arrêtent quelques kilomètres plus loin, au Pura Desa Lan Puseh de Teggalalang. En un temps record, tout le monde descend et la procession qui se forme se dirige immédiatement vers le temple. C'est magnifique et nous avons la chance d'être les seuls étrangers. Après le dépôt des offrandes, la foule se disperse rapidement. Nous en avons pris plein les yeux.



De retour dans cette magnifique île, nous retrouvons vite nos habitudes en moto : se fier à notre instinct et s'enfoncer encore plus loin dans la campagne balinaise. Les rencontres avec les personnes du cru s'y révèlent souvent intéressantes. Un matin, nous tombons sur une procession avec parasols, orchestre gamelan et foule en tenue de cérémonie. Après avoir enfilé un sarong, toujours à portée de main, nous nous mêlons sans problème aux gens qui, amusés par notre présence, se relaient pour nous poser quelques questions en balinais. Avec la pratique, nous devinons ce qu'ils nous demandent et leur répondons avec les quelques mots que nous avons appris et surtout retenus ; ce qui n'est pas la moindre des choses. Personnellement, j'ai le disque dur saturé ; plus rien ne veut s'y inscrire. Peut-être est-ce simplement dû aux années qui passent, mais je n'arrive pas à m'en convaincre !...

Quelques jours plus tard, nous tombons sur Pierre dans un restaurant très local. Ce Parisien vit une moitié de l'année en France et l'autre, ici, à Bali, par tranches de deux mois. Nous l'avons rencontré, pour la première fois, il y a trois ans et avons, à maintes reprises, grandement apprécié sa connaissance de l'île. Pas du tout avare de bons tuyaux, il n'hésite pas à nous en donner. Nous lui faisons totalement confiance et ne sommes jamais déçus de ses chaudes recommandations ; comme, par exemple, celle de venir déguster un succulent lawar dans cette demeure particulière, cachée au plus profond d'un village proche d'Ubud. L'endroit et le couple âgé qui le tient jouissent d'une excellente réputation. Jusqu'à épuisement des ingrédients, une queue ininterrompue de clients patiente tous les soirs de la semaine, sauf le dimanche, en at-

tendant leurs plats à emporter. Il ne faut surtout pas arriver en retard ; la maison ferme lorsqu'il n'y a plus rien à vendre. Cette recette traditionnelle se compose d'un mélange de légumes bien épicé, de noix de coco râpée et de viande émincée, en l'occurrence, ici, un cochon de lait grillé. On en trouve ailleurs à base de poulet. Une assiette de riz et un grand bol de bouillon superbement relevé et aromatisé accompagnent inmanquablement le plat. Lorsque nous quittons la table commune où les gens s'assoient en nous adressant des sourires complices à défaut de pouvoir converser en anglais, nous sommes toujours rassasiés et ravis de notre si bon et si économique diner. Sur le chemin du retour, nous cédon's la plupart du temps aux sirènes du terang bulan, sorte de gâteau, situé entre le pancake et la génoise, fourré aux amandes concassées, au chocolat et au lait concentré. Ça termine très bien le souper. Il ne nous reste plus qu'à nous préparer un thé avant de nous coucher...

Lors d'une balade matinale, nous garons la moto devant un temple de Tegallalang vers lequel des Bali-naises se dirigent avec grâce, des corbeilles de fruits savamment ordonnées posées délicatement sur la tête. Un monsieur, dans une belle tenue traditionnelle blanche, nous invite à y pénétrer. Revêtus de nos sarongs, nous restons un temps assis à discuter avec les fidèles. Deux dames, plus hardies que les autres, nous demandent de les photographier avec le babi guling, cochon grillé entier, qu'elles ont cuisiné et de leur envoyer les clichés par email. Nous le ferons avec joie dès que nous rentrerons à la guesthouse.

Bénéficiant d'une belle journée ensoleillée, nous nous rendons à Padangbai, sur la petite plage Bias Tugal. Celle que nous considérons comme l'une des plus jolies de tout Bali nous séduit toujours autant. Je profite d'une mer limpide pour effectuer un snorkeling à quelques brasses du bord. Les poissons y sont nombreux et variés. De gros spécimens curieux viennent tourner autour de moi et repartent vers les profondeurs où le plastique règne malheureusement en maître. On ne compte plus les sachets de chips, les gobelets de soda qui jonchent le fond et les coraux qui tentent de survivre dans ce milieu souillé. Avec la marée montante arrivent les fortes vagues qui jettent sur le sable leurs lots de détritrus. Devant la passivité des locaux, une douzaine de touristes, c'est-à-dire la totalité des gens présents sur la plage, prennent leur courage à deux mains et récupèrent tout ce qu'ils peuvent pour les entasser dans des sacs de riz vides. Au bout d'une demi-heure de collecte où tout le monde y a vraiment mis du sien, l'anse retrouve enfin un semblant d'allure. Et dire qu'à la prochaine marée, il faudra tout recommencer ! Vers 16 heures, Chantal qui ne supporte plus le soleil et la chaleur précipite un peu notre départ. J'en oublie, sur un piquet près d'un warung, mon masque tout neuf qui ne m'a servi qu'aujourd'hui et mon tuba. Je ne m'en aperçois malheureusement qu'une fois arrivé dans la chambre lorsque je souhaite les rincer à l'eau douce. Inutile, donc, de vous décrire ma colère...

Le lendemain, je retourne à Padangbai dès le petit-déjeuner avalé. Lorsque je pose les pieds sur la plage une heure plus tard, mon regard cherche évidemment le pieu sur lequel j'avais accroché mon matériel. Plus rien ! Je demande à la patronne qui vient d'ouvrir son warung si elle l'a trouvé. Prenant un air affligé, elle m'apprend qu'une ribam-

belle de jeunes Balinais est arrivée peu après notre départ hier, a dû « emprunter » le masque et le tuba et « oublier » de le remettre en place. Il me faut encore une bonne heure pour rejoindre Chantal restée à la guesthouse. Je suis désolé ; je viens d'effectuer quatre-vingts kilomètres pour rien. Tant pis, j'aurais dû faire plus attention. Mais cela ne m'empêche pas de pester contre moi...

Pour la première fois depuis plus de six mois, nous goutons ce soir autre chose qu'un plat local. Stéphanie nous fait découvrir une pizzeria où les touristes qui font la queue pour pouvoir y rentrer peuvent s'insulter sans scrupule si l'un d'entre eux tente d'abrégé son temps d'attente dans la file. Heureusement pour nous, notre copine lorientaise, tout juste quadragénaire, a réservé une table et une jeune balinaise nous installe confortablement près de l'entrée. Dehors, des gens s'invectivent. Les calzone cuites au feu de bois que Chantal et moi avons choisies nous séduisent d'emblée. Elles se révèlent autrement meilleures et bien mieux garnies que celles qui nous avaient tant déçus l'année dernière dans un autre établissement, pourtant bien coté, du village. Le verre d'un vin rouge local qui accompagne le repas n'est pas en reste. Nous reviendrons certainement...

Le soleil brille de mille feux. Nous décidons de retourner à Padangbai. Une heure de trajet plus tard, nous sommes allongés sur notre serviette, à l'ombre des cocotiers. La mer, sans rouleaux pour une fois, incite à la baignade. J'en profite pour piquer une tête dans l'eau émeraude en regrettant amèrement d'avoir perdu mon matériel de snorkeling, ici, il y a deux bonnes semaines. Dans la matinée, nous sommes pratiquement les seuls, mais, en début d'après-

midi, les touristes qui connaissent le coin commencent à arriver. Comme les vagues d'ailleurs. Elles ont fait leur retour et, avec elles, les déchets en tout genre. Je peste encore une fois sur le manque de sérieux des Balinais qui refusent de changer leurs habitudes. Je suis encore énervé par ma constatation quand, de retour sur ma serviette étendue devant le warung de la mama que j'étais revenu voir pour lui demander si elle n'avait pas retrouvé mon matériel, j'aperçois une couleur rouge spécifique que je reconnais immédiatement. D'un bond, je vais me saisir du tuba et du masque posé juste à côté. Ce sont les miens. Je les identifie formellement, mais ne pourrai jamais prouver à qui que ce soit qu'ils m'appartiennent vraiment. Je prends alors le parti de les « voler » à mon tour. Chantal qui a assisté, ahurie, à la scène me conseille de les ranger dans mon sac et de nous aller. Elle a raison, même si, avant, j'aimerais bien savoir qui les a déposés là. En étudiant les quelques personnes autour de nous qui n'ont apparemment rien remarqué de mon manège, j'ai peur de comprendre. La mama m'avait expliqué que de jeunes Balinais, arrivés peu après notre départ et après la fermeture de sa boutique, avaient certainement trouvé et gardé mon bien. Je l'avais crue. Mais en y réfléchissant un peu, c'est elle qui avait dû se l'approprier pour le louer ensuite aux touristes qui désiraient faire un snorkeling et qui n'avaient pas amené le leur. J'ai déjà vu le cas ici. Je suis abasourdi. C'est la première fois que je constate qu'un Balinais peut, lui aussi, faire des choses répréhensibles. Je ne veux pas y croire et, pourtant, je suis quasiment certain d'avoir raison. J'ai honte de mon geste, mais, d'un autre côté, ces objets m'appartiennent et il est normal que j'en redevienne l'heureux propriétaire. Tant pis pour celui ou celle qui les a loués et qui devra en rendre

compte à la mama ! À cet instant, je m'en fiche royalement. Chantal m'appuie en ce sens...

Du coup, avec cette précipitation improbable, nous quittons la plage plus tôt que prévu ! Disposant encore d'une bonne partie de l'après-midi, nous partons en balade dans la montagne autour de Sidemen et Rendang avant de rejoindre Ubud par Bangli et les petites routes qui serpentent au milieu des rizières, des potagers et de la forêt.

Nous profitons d'une belle journée qui s'annonce pour descendre dans le sud que nous n'avons toujours pas visité cette année. Nous y allons en effet une fois ou deux à chacun de nos séjours. Après Sanur, je m'engage sur l'autoroute récemment construite au-dessus de la mer et qui fait gagner temps et kilomètres. Au péage, un policier m'arrête et demande à voir mes papiers. Je lui présente la carte grise de la moto et mon permis international. À son petit sourire, je comprends que je ne suis pas tiré d'affaire. Je le sais parce que, au moment du paiement, je me suis retrouvé dans la file des autos et non dans celle des cycles. Évidemment, d'après le gendarme, j'ai commis là une très grave erreur ! Malgré ma tentative ratée de les lui arracher, il garde mes papiers envers lui et me demande de le suivre dans un bureau, tout près. Il me montre alors sur son téléphone les photos des panneaux situés à deux cents mètres avant le péage. D'abord, je ne vois que les énormes pancartes de direction perchées en haut d'un portique, celles-là mêmes que j'ai suivies. D'autres écriteaux que je ne comprends pas, accrochés sous les premiers, sont en indonésien. Puis, il agrandit au maximum son cliché et me désigne deux panonceaux ronds et microscopiques, à un mètre du sol, le premier avec une moto et une flèche, le second avec

une moto et une croix dessus ! Bien entendu, d'après mon interlocuteur, ce sont ces deux panneaux que j'aurai dû voir en premier. Devant sa mauvaise foi aveuglante, je perds patience et lui demande de combien il veut me plumer. Il m'assure qu'il ne souhaite pas d'argent, ce que je ne crois pas un seul instant. Mais, il a fait une grosse erreur : pour me donner la leçon de code sur son mobile, il a dû poser mes papiers sur la table. Ni une, ni deux, je les saisis au moment où il s'apprêtait à les reprendre. Je les enfouis dans une de mes poches et sors précipitamment du bureau. Je retrouve Chantal restée près de la moto. Elle comprend tout de suite la situation et s'installe sur le siège, tandis que je mets le moteur en route. Le policier, arrivé à mes trousses, se poste alors devant ma roue et tient mon guidon de ses deux mains. Il me redemande mes papiers. Je refuse catégoriquement. Deux jeunes touristes qui ont fait la même erreur que moi, stoppés eux aussi par un fonctionnaire, garent leurs motos près de la nôtre et assistent à la fin du sketch. Pour en terminer au plus vite, je plante mes yeux dans ceux de mon gardien et le prie poliment, mais fermement, de nous laisser partir. Deux de ses collègues présents le regardent, visiblement chagrinés de constater que je n'ai pas cédé à son chantage d'extorsion. Certainement vexé, il s'écarte tout de même. Avant de lâcher les gaz, trop heureux de nous être extirpés de ce guêpier, nous avons juste le temps de crier aux jeunes touristes arrêtés près de nous de, surtout, refuser de payer. Mais j'ai peur que les flics se vengent sur eux pour se faire de l'argent de poche à bon compte... Dire que les motards balinais, pourtant assez bons conducteurs en général, roulent à contresens, en sens interdit, ne respectent pas les feux rouges, franchissent les lignes continues, débouchent devant vous sans regarder, sont les rois des queues de poisson, négligent de prévenir

quand ils changent de direction, ralentissent brusquement pour répondre à un texto d'une main, pilotent sans casque... La liste serait interminable si je relatais toutes leurs infractions. Mais à eux, on ne dit rien. C'est vrai que mon erreur paraît beaucoup, beaucoup plus grave...

Lorsque nous nous arrêtons dans une rizière pour observer les paysans moissonner leur parcelle, je m'aperçois que j'ai oublié mon sac photo dans la gargote. Tandis que Chantal et nos amis dinonnais, Arno et Gylène, qui nous ont rejoints pour quelques jours restent, je retourne seul le chercher. La jeune patronne avait heureusement remarqué mon étourderie et avait consciencieusement rangé le fourre-tout auprès d'elle. Je l'en remercie vivement et m'en vais aussitôt retrouver les autres. En redescendant vers Ubud par le chemin des écoliers, nous esuyons une première averse d'une quinzaine de minutes, puis une seconde d'une dizaine de minutes. Arno en profite pour prendre une douche sous la pluie, tandis que Chantal nettoie ses genoux légèrement écorchés. En stoppant la moto, la roue avant a en effet ripé, quasiment à l'arrêt, sur de la mousse mouillée et nous a envoyé tous les deux par terre ; heureusement sans gravité. Pour gagner du temps et beaucoup de kilomètres, nous empruntons ensuite une petite route complètement défoncée et rendue difficile par l'averse de tout à l'heure. Pour ne prendre aucun risque, les filles préfèrent descendre de machine et passer les deux gros obstacles à pied.

Une autre fois, je pars seul avec mon appareil à la chasse à l'image. En chemin, je tombe sur une gale-

rie, perdue du côté de Payangan. L'artiste me voyant photographe ses œuvres les plus déjantées vient parler avec moi. Il m'apprend qu'il jouit d'une certaine réputation à l'étranger. Au bout de quelques minutes, l'ancien professeur qui a eu le courage d'abandonner sa carrière sûre de fonctionnaire pour se consacrer à sa passion sort deux verres et ouvre une grande bouteille de Bintang bien fraîche. Je ne peux pas lui refuser ce plaisir, mais n'ayant pas l'habitude de boire de bière le matin la tête me tourne un peu lorsque je reprends le guidon. La chasse n'aura pas été très bonne, mais j'aurai passé un sacré moment avec ce plasticien un brin allumé.

Ce matin, je me lève heureux et fringant. J'entame une nouvelle décennie. J'ai soixante ans ! Ketut nous sert le petit-déjeuner en chantant Happy Birthday, j'ai même droit à un pancake supplémentaire ! La Happy Family qui nous a rejoints pour un mois et avec qui nous devons partir tout à l'heure me le souhaite aussi. Mais avant tout ce petit monde, c'est Chantal qui avait amorcé la série. Bref ! La journée s'annonce bien, surtout que nous devons aller faire un snorkeling tous ensemble à Tulamben, sur la fameuse épave de l'USS Liberty.

Sitôt les assiettes terminées, nous enfourchons nos motos et prenons la direction plein nord. Nous suivons la route de la côte est et en profitons pour nous arrêter dans une fabrique artisanale saline à la hauteur de Kusamba. Thaïs et Gaby y apprennent comment on arrive à avoir du sel en mouillant d'abord le sable avec l'eau de mer, en le récoltant ensuite une fois sec, puis en le filtrant dans un bac et, enfin, en faisant évaporer le liquide recueilli dans des troncs creusés de cocotier. Ce cultivateur en obtient envi-

ron trente kilos par jour ! Nous poursuivons la balade en effectuant un nouvel arrêt à Candi Dasa pour leur montrer les bungalows traditionnels en bois et chaume où nous dormions lors de nos premiers séjours.

Au bas de la montée suivante, un poids lourd nous dépasse juste avant les premiers virages, certainement de peur de ne pas pouvoir le faire plus loin. Les tournants se succèdent. À la sortie de l'un d'eux, assez serré, je ne peux éviter la très longue trainée d'huile que ce putain de camion, manifestement pris par son élan, a laissée sur la partie extérieure de la chaussée. Celle où, justement, je suis en train de rouler. Bing ! Nous voilà par terre ! Et je vous jure que ça ne fait pas de bien. Guylaine et Fred qui étaient derrière nous ont pu la contourner et s'arrêtent en catastrophe à notre hauteur, un peu paniqués en nous voyant tarder à nous relever. Mais plus de peur que de mal ! Bon, on a tous les deux les genoux en sang, les coudes amochés. Par contre, les casques ont super bien joué leur rôle. Heureusement pour nous, ceux d'ici sont bien plus solides que ceux des autres pays asiatiques où nous avons l'habitude de louer nos motos. Quant à la machine, elle n'a rien, ayant glissé sur l'huile. Chantal doit néanmoins s'allonger un petit moment pour récupérer, et j'ai un peu mal au poignet gauche, alors que je crois être tombé du côté droit. Un quart d'heure plus tard, nous remontons sur la bécane et poursuivons la route vers Tulamben en nous arrêtant tout de même acheter un cola dans un café. Il nous fait le plus grand bien.

Une fois arrivé sur le site du snorkeling, je me demande si je dois plonger avec les genoux et les bras abimés. Mais la tentation est forte et je me résous à y aller. Ça pique légèrement au début, puis, après quelques minutes, je ne sens pratiquement plus rien. Par contre, je souhaitais prendre

ma caméra pour filmer le bateau, mais je renonce vite. J'ai peur qu'elle me gêne dans mes mouvements. Heureusement, Guylaine a la sienne et pourra rapporter des images de ce superbe snorkeling. Moi qui n'avais jamais admiré d'épave, hormis un malheureux petit voilier coulé au large de la Martinique, suis aujourd'hui comblé. Je n'aurais voulu louper cette découverte pour rien au monde. Au bout d'une heure, nous regagnons tous la rive, émerveillés d'avoir pu voir une tortue et autant de poissons évoluer parmi les nombreux plongeurs disséminés tout autour du bateau. Le retour qui nous faisait un peu peur se passe en fait très bien, même si j'ai perdu mes compagnons de route deux fois sur le trajet avant de les retrouver quelques kilomètres avant Ubud. Pour fêter cette journée mémorable, la Happy Family nous offre une bonne Bali Hai, pour nous changer de la Bintang. Thaïs et Gaby me font cadeau de deux bracelets pour remplacer celui que j'ai cassé dans la chute de ce matin. Pour ma part, je paie une tournée d'arak au restaurant. Je m'en souviendrai longtemps de mes soixante balais !...

Nous restons à Ubud les deux jours suivants pour soigner nos bobos. Ma main gauche a bien enflé durant la nuit ce qui fait rire Chantal qui la compare aux menottes bien grassouillettes d'Octave, notre petit-fils. De son côté, elle aussi a le poignet boursoufflé, celui de son bras cassé au Cambodge, mais qui, en plus, arbore de jolies couleurs jaune-vert !

La Happy Family nous quitte à ce moment-là. Cela va nous paraître un peu bizarre de nous retrouver seuls. Durant ce séjour, nous avons en effet reçu la visite de plusieurs de nos amis : France, Sabine, Andrée, Jeannie, Alain,

James et Tiné, puis Guylène et Arno et enfin Guylaine, Fred, Thaïs et Gaby.

Les deux mois se terminent déjà alors qu'on a l'impression qu'ils viennent de commencer. Ketut tient à nous offrir un babi guling pour notre dernier jour et, aussi, pour mon anniversaire. Il est succulent. Pas comme le bebek betulu d'hier qu'on avait pourtant réservé dans un grand restaurant que notre copine Shahine nous avait fait découvrir lors de son voyage à Ubud, mais que les cuisiniers ont oublié de mettre de côté. De rage, nous sommes allés manger un énième excellent tuna bakar et tuna base kalas dans l'une de nos cantines préférées. Au moins là, pas besoin de réservation, nous étions certains d'être servis...



En route vers Ubud, nous sommes passés un soir devant des boutiques de grandes marques de surf qui semblaient en solde. Cela tombe bien. Je dois en effet remplacer un bermuda en train de partir en lambeaux.

Nous nous y rendons un matin en moto. Trois quarts d'heure plus tard, nous chinons tous les deux dans les rayons d'un immense complexe de vêtements de sport. La collection semble considérable, mais les articles à ma taille se font pourtant rares. J'en dégote tout de même un chez Oakley qui me plaît et dans sa forme et dans sa couleur. Je le fais mettre de côté avant de poursuivre ma quête vers les étages supérieurs. J'en essaie quelques autres, mais mon premier choix m'emballa vraiment. Je décide de l'acheter. En voulant le régler avec ma Visa, je constate que la vendeuse le majore de trois pour cent. La suite, Chantal la connaît par cœur. Après le refus ferme de la jeune fille de déduire la taxe, je repose le sac sur le comptoir, reprends ma carte et m'en vais. Je suis comme ça ! Me voilà donc, quelques instants plus tard, sur le parking, ronchon et sans le bermuda. Chantal a une folle envie de rire, mais parvient tout de même à se retenir. Inutile de m'énerver davantage...

Sur le chemin de la maison, après seulement quelques kilomètres et une brève réflexion, je fais brusquement demi-tour et retourne à la boutique où j'accepte raisonnablement de verser le surplus. Problème ! La carte ne passe plus à cause d'un logiciel récalcitrant sur toutes les caisses. On nous demande juste de patienter une heure avant qu'un technicien n'intervienne. Ceux qui paient en espèces ne rencontrent, semble-t-il, aucun souci. Heureusement, nous avons tous les deux pris nos iPad. Assis sur un canapé rudimentaire, nous nous laissons absorber par nos lectures. Une heure plus tard, comme nous nous y attendions, la

caissière nous fait comprendre que le problème n'a pas été corrigé. Un monsieur du magasin, désolé pour nous, nous indique un distributeur ATM à une centaine de mètres plus loin. Bon sang, ils ne pouvaient pas le dire avant ? Un quart d'heure après, la jeune fille me remet enfin l'article tant désiré que je viens de payer en liquide. Le client qui me suit tend une carte bancaire pour régler son achat... Et ça marche ! Grrr...

Le Nord de l'île et le Centre-Est sont au menu de la journée. Nous quittons Ubud à 8 h 45, horaire relativement tardif pour ce genre de balade. Par conséquent, nous ne nous arrêterons pas au croquignolet temple Pura Ulun Danu Bratan de Bedugul que nous avons tant de fois admiré dans la lumière matinale. Nous gagnerons ainsi au moins deux heures et demie sur nos temps de passage précédents et rattraperons ainsi notre retard.

Avant l'arrivée à Bedugul, nous enfilons un pull, car la température devient frisquette avec l'altitude. Sur la crête de la caldeira qui domine les lacs de cratère, nous ne nous attardons pas et filons à vive allure jusqu'à la descente vers Munduk où nous retrouvons une météo plus conforme à nos attentes. Sur les pentes des montagnes, des hommes grimés sur des échelles de bambou qui balancent dangereusement cueillent les boutons floraux dont les girofliers regorgent. C'est le début de la saison. Sur les bas-côtés de la chaussée et dans les villages, des mamies trient et retournent plusieurs fois par jour la récolte étalée au soleil sur des bâches en plastique. On devine le degré de séchage par la couleur de plus en plus foncée que prennent les clous. Un puissant parfum d'épice embaume l'air chaud de la vallée et vient nous lécher délicieusement les narines. Après Mun-

duk, lors d'un arrêt pour photographier de jolies rizières, nous nous engageons à pied sur un sentier qui serpente entre les parcelles et débouche sur un hameau de quelques maisons dissimulées dans la végétation. Notre arrivée intrigue évidemment les personnes présentes et un garçon qui parle un peu anglais nous explique que sa sœur se marie aujourd'hui. C'est vrai que des décorations de feuilles tressées et de fleurs ornent l'entrée. Nous acceptons l'invitation à nous asseoir et le jeune homme nous présente tous les membres de sa famille. Je prends quelques photos du couple qu'il forme avec sa femme qui berce dans ses bras un joli bébé. Dommage que la mariée ne soit pas encore arrivée, mais nous devons poursuivre ! Nous les quittons à regret en leur promettant de nous arrêter la prochaine fois que nous passerons par là. Ils en sont ravis et nous aussi. En rentrant ce soir, je leur enverrai les clichés par email.

Pour l'instant, nous continuons la balade jusqu'à Pupuan en prenant bien le temps d'admirer les beaux paysages que nous traversons. Par ici, les rizières sont en majorité en eau ou viennent juste d'être repiquées. Il est regrettable pour les photos que le soleil de midi écrase de sa lumière terne les figures géométriques que dessinent les champs. Dans l'un d'eux, des grands-parents lissent péniblement la surface de la terre inondée avec un tronc de bananier tiré à l'aide d'une fourche plantée en son milieu. Le gamin d'une dizaine d'années qui les accompagne plonge gaiement dans la boue. Malgré l'éloignement, je lui fais signe que je vais le figer sur ma carte mémoire. Il monte alors sur un rebord et exécute un salto arrière de toute beauté avant de se vautrer avec plaisir dans la vase de la parcelle. Tout le monde rigole. Nous arrivons quelques instants plus tard à Pupuan, l'étape roborative qu'on ne raterait pour rien au monde. La

vieille patronne trône comme à l'habitude derrière sa caisse, tandis que la serveuse qui nous a reconnus nous prépare une belle assiette de nasi campur, toujours aussi bon et copieux pour son prix dérisoire.

Une fois régalingés, nous attaquons la descente vers le sud par la jolie route de Tabanan. Nous effectuons un arrêt habituel devant l'amphithéâtre rizicole de Belimbing. Mais, pour une fois, le site nous paraît quelconque avec ses parcelles en friche après la moisson. Nous ne nous y attardons d'ailleurs pas. Quelques kilomètres plus loin, je rejoins par un sentier forestier un cirque de terrasses tandis que Chantal, ne désirant pas s'aventurer sur ce chemin dangereux, reste près de la moto. J'en reviens une bonne demi-heure plus tard, ravi. Une vieille femme qui mettait le feu aux étaules qui vont servir d'amendement s'est approchée et m'a parlé en balinaï. Nous ne nous sommes pas compris, mais avons tout de même eu un semblant de conversation. Je rapporte évidemment quelques photos de cette rencontre.

Nous ne nous arrêterons plus jusqu'à Ubud, ayant envie de terminer ce long parcours avant la tombée de la nuit, à 18 heures. Lorsque nous atteignons notre but dans les temps, nos fesses sont à peine meurtries. Il faut dire que, pour une fois, la moto neuve et confortable y est pour beaucoup.

Vers 10 h 30, vêtus de nos sarongs et d'un udeng en plus pour moi, nous nous dirigeons vers le cimetière où une cérémonie très particulière se déroule toute la journée. À l'occasion de la Grande Crémentation qui a lieu dans trois jours, les dépouilles doivent être déterrées pour

être brûlées une première fois cet après-midi. Les familles concernées se retrouvent donc autour du caveau de leur(s) défunt(s) ; il y en a, en tout, cent-quarante. Dans un ordre très strict, le cérémonial commence. D'abord, on creuse les tombes de la caste la plus aisée d'où l'on extrait l'urne qui contient les cendres, le corps ayant été incinéré juste après la mort. On appelle cela le privilège de l'argent. Ceux qui n'ont pas les moyens ont en effet dû faire beaucoup de sacrifices, parfois sur plusieurs années, pour économiser assez de capital pour offrir le long voyage vers une autre vie à son aïeul. Nous sommes regroupés autour de la sépulture de la maman de Wyan, notre logeur, décédée il y a deux ans et que nous avons très bien connue. Vers 12 h 30, le fils donne les premiers coups de houe dans la terre meuble qui recouvre le corps. Les hommes de la famille se relaient sans relâche avant d'atteindre celui-ci, enfoui à un mètre de profondeur. Enveloppé dans une natte de palmier tressé, il est remonté à la surface puis déposé sur des feuilles de bananier pour être symboliquement lavé par les femmes. Puis, après quelques chants et quelques bénédictions, il est emmené à bout de bras vers la tôle numérotée où il sera calciné. Tout cela se passe dans la bonne humeur ; il y a même des blagues et des rires qui fusent d'une sépulture à une autre.

Une fois encore, la crémation débute par la caste la plus haute. L'attente est donc un peu longue avant que le préposé au lance-flammes ne commence son travail dans notre rangée. Pour accélérer la chose, on utilise en effet aujourd'hui des artifices rapides et efficaces. Pourtant, près de notre emplacement, un corps a du mal à se consumer. La mort semble assez récente puisque des lambeaux de chair apparaissent encore sur le visage exposé du cadavre. Pris dans

l'ambiance, nous regardons les dépouilles flamber devant nos yeux guère plus impressionnés qu'ils ne le seraient devant un barbecue géant. Qui l'eût cru ? Çà et là, côtes, fémurs et cubitus commencent à se détacher et tombent dans le brasier. Lorsqu'il ne reste plus qu'un tas de cendres fumantes au fond de la tôle, un membre de la famille tire celle-ci à l'écart pour y verser délicatement de l'eau. De cette bouillie noire, la fratrie collecte les os qui ne sont pas entièrement carbonisés et filtre la boue pour en retirer toutes les impuretés. Après de énièmes bénédictions au jus de coco et autres philtres locaux, elle sera recueillie dans une urne en terre cuite avec le reste des ossements. Le pot est ensuite porté sur un petit brancard décoré devant un autel. Une partie des cendres sera versée dans la rivière du village et la dernière gardée pour la Grande Crémation.

Épuisés par cette journée tout de même riche en émotions pour nous Français, nous regagnons la guesthouse en dissertant sur la mort qui, chez nous, signifie plutôt la fin, alors qu'ici elle symbolise le passage vers une vie encore meilleure. C'est pour cette raison que les pleurs n'ont pas leur place, que les jeunes enfants assistent à la cérémonie sans aucune peur et que la bonne humeur se ressent à chaque étape de la « fête ».

Près d'Ubud Palace, en ce début de troisième jour de funérailles, les quatre-vingt-seize taureaux de bambou et tissu sont prêts à défiler. Il règne une ambiance joyeuse dans les travées encombrées de badauds de tous poils. À 10 h 30, les premiers s'élancent, portés à bout de bras par une vingtaine d'hommes. Les autres suivent dans un ordre bien balinaï, c'est-à-dire un désordre assez bien ordonné ! Parvenus au cimetière, un kilomètre plus loin, les

animaux sont déposés sur leur emplacement numéroté. Nous accordons une attention particulière au numéro trente-six, celui de la mamie de la guesthouse. Ketut qui nous a aperçus vient nous chercher et nous offre deux repas, du lawar, emballés dans une feuille de bananier. Excellent !

Lorsque tous les taureaux sont en place, la cérémonie peut commencer. Tout d'abord, il faut découper et ouvrir le dos de la bête à l'aide d'une machette. Un officiant arrive ensuite pour déposer à l'intérieur l'urne qui renferme le reste des cendres, des offrandes, des étoffes, et terminer en aspergeant le tout de différentes eaux bénites contenues dans des fioles bien étiquetées. Une erreur serait bien mal venue. On assiste, amusés, à une scène cocasse où une femme ne trouve plus le flacon demandé. Chaque fois qu'elle en présente un, le prêtre le refuse en prétextant que ce n'est pas le bon. Sortie d'une énième corbeille bien ficelée, la bouteille tant désirée parvient enfin dans les mains du célébrant. Soulagement pour la famille qui participe alors à la bénédiction et qui va pouvoir se concentrer sur la crémation proprement dite. Quand tous les sarcophages ont été consacrés, le feu est mis au premier de chaque rangée. Bien sec, il s'enflamme rapidement et l'incinération ne dure qu'une petite dizaine de minutes. Et pour abrégé encore un peu plus vite la chose, un délégué l'éteint avec une lance à incendie rudimentaire, un tuyau d'arrosage en fait, tandis qu'un autre l'achève en sciant les pattes avec une tronçonneuse. Lorsque le numéro trente-six s'est effondré devant la famille réunie, Wyan a éparpillé les restes à peine refroidis à l'aide d'une houe.

Puis les gens partent tous s'asseoir en cercle autour d'offrandes et commencent à chanter des prières en mélangeant

d'autres cendres. J'avoue que nous ne comprenons plus grand-chose. Aussi les laissons-nous poursuivre entre eux et regagnons épuisés nos pénates après une nouvelle journée de funérailles longue, mais terriblement intéressante.

Nous sommes tout de même retournés au cimetière, le lendemain matin, pour voir dans quel état il se trouvait. Au milieu des derniers feux qui consomment toujours les restes de la cérémonie, des mendiants fouillent les tas de cendres encore fumantes et récupèrent quelques objets de plus ou moins grande valeur comme cette bague qui appartenait à l'un des défunts, quelques pièces de monnaie, des billets de banque intacts découverts dans une noix de coco qui a miraculeusement échappé aux flammes.

Je profite des averses de l'après-midi pour entreprendre le tri de mes huit cents photos d'hier et regrouper celles que j'offrirai à la fratrie sur une clé USB. Tout le monde sera content...

Dika, le neveu de Wyan et Ketut, fête ses trois mois aujourd'hui. La maman nous a invités à la cérémonie organisée à cette occasion. Sous le bale gede de l'enclos familial, les trois sœurs jubilent devant leur petit frère que les parents, à la mine réjouie des gens heureux, ont si ardemment souhaité. La naissance d'un garçon est tellement importante. Le papa, resté un peu à l'écart de la célébration, ne cesse de nous le répéter. Dika fait plus que ses trois mois. Bébé bien dodu à qui sa maman a fait une coiffure iroquoise, il s'intéresse à tout ce qui se trame autour de lui et n'est guère effrayé par la clochette que le prêtre agite près de ses oreilles ou les rites que les femmes lui font subir.

Pendant que l'une d'entre elles lui attache un cordon noir au bras, une autre lui passe un bracelet doré à chacune des chevilles et chacun des poignets. Une troisième lui enfile une minuscule bague au majeur. Malgré toute cette animation, le petit bonhomme ne bronche à aucun moment et me sourit quand je lui prends la menotte et lui fais des grimaces. Les rituels auxquels nous ne comprenons rien du tout se poursuivent avec la bénédiction d'un poulet et d'un canard vivants, la découpe de la tête d'un cochon grillé, entre autres. Après quoi, tout le monde se retrouve dans le temple familial, le sanggah, pour encore d'autres prières et d'autres grâces. Pour terminer, les femmes font le tour de la cour en déposant des offrandes devant les différents bale. Et tout cela, dans une bonne humeur incroyable. Le papa convie ensuite les invités à aller se servir au buffet. Du babi guling est proposé. Cela tombe très bien, nous adorons cela...

Avant de quitter cette sympathique célébration, je prends Chantal en photo dans le chemisier traditionnel en dentelle jaune d'or que Ketut lui a offert. Avec son sarong fuchsia, elle m'en met plein les mirettes !

Une belle éclaircie en fin de matinée nous encourage à enfourcher la moto et filer à l'aventure dans les alentours. Bien nous en a pris puisque nous tombons complètement par hasard sur un gros rassemblement qui se tient sur le terrain de football de Tegallalang. Des troupes d'adolescents, garçons et filles, grimés et costumés se succèdent au centre du stade pour y jouer des saynètes qui ont le don de faire rire aux éclats la foule agglutinée sur les pourtours. En nous glissant au milieu des groupes qui patientent sagement dans un coin du champ, nous faisons la

connaissance d'une jeune danseuse balinaise, Oder, qui arrive de Paris où elle est allée se produire à l'occasion d'un festival indonésien. Elle parle d'ailleurs un peu notre langue et ne s'exprime pas si mal que cela. Elle nous présente ses parents qui nous invitent, lors d'un prochain séjour, à venir les voir chez eux. Nous prenons acte et les quittons à regret. Nous tirons une dernière fois le portrait de quelques enfants dans leurs habits de lumière avant de poursuivre plus loin notre promenade.

Nous nous demandons parfois pourquoi nous avons autant de chance...

Sur la route entre Bangli et Rendang, alors que nous roulons très tranquillement, une moto se porte à notre hauteur et le conducteur me montre son insigne épinglé sur la chemise. Aucun doute là-dessus, c'est bien un policier. Nous ayant dépassés, il nous fait signe de nous garer à côté de lui. Bien évidemment, comme d'habitude de-vrai-je plutôt dire, je poursuis bravement son chemin, comme si de rien n'était. Et bien sûr, quelques centaines de mètres plus loin, le motard revenu à la charge, toujours en désignant son badge d'un doigt rageur, hurle cette fois « Police ! ». Tout en continuant ma route et pas démonté pour un sou, je lui demande avec un sourire charmeur comment il allait aujourd'hui, si sa famille se portait bien. Totalement ahuri et décontenancé, le pauvre flic comprend qu'il n'est pas tombé sur le bon pigeon et fait demi-tour sur-le-champ. Et un délit de fuite de plus, un ! Mais le premier de ce séjour. J'avoue y avoir songé ce matin avant de partir. Je m'étonnais qu'en cette période hautement touristique aucun policier n'ait encore tenté de nous soutirer de l'argent. En repensant aux mésaventures similaires qu'on nous

a racontées ces derniers temps, nous en déduisons très vite que nous avons seulement eu plus de chance que certains. Une nouvelle fois !

Sur la route encombrée du retour, un grave accident qui concerne plusieurs poids lourds renversés et éventrés dans un champ en contrebas, un autobus qui semble avoir brûlé, une voiture écrabouillée, un parapet de pont en béton explosé nous incite encore plus à la prudence.

Ce matin, les nuages gris obscurcissent le ciel. Mais Ketut nous rassure en nous prédisant une journée sans pluie : les prêtres ont grandement imploré la clémence des dieux pour la crémation de la reine de Peliatan. Nous restons malgré tout dubitatifs.

Pour l'occasion, Chantal a revêtu le corsage en dentelle jaune d'or que Ketut lui a offert l'autre jour et j'ai demandé à Pudu de refaire mon udeng. Nous sommes tous les deux beaux comme des cœurs. Du moins, le pensons-nous quand nous pénétrons dans l'enceinte du Palais Royal où aura lieu la cérémonie. Auparavant, nous profitons du fait d'être parmi les premiers arrivés pour nous prendre en photo devant l'immense tour qui va accueillir le corps tout à l'heure et devant le non moins impressionnant taureau dans lequel il sera brûlé. Une vieille dame que nous croisons dans le dédale des cours du Palais nous invite à avancer encore plus loin. Dans le bale qui semble le plus important et le plus cossu de tous avec ses meubles sculptés magnifiques, trois hommes en tenue de cérémonie bavardent, assis par terre, tout en sirotant un jus de fruits. Nous pensons que celui du centre est le fils de la reine vu les révérences que tout le monde lui adresse. D'ailleurs, un garde vient

tranquillement demander à Chantal qui s'en était trop approchée de garder une certaine distance. Une dame, très élégante dans son sarong en soie brodée, arrive ensuite le visage fendu d'un large sourire nous expliquer très discrètement que nous ne devons pas aller plus en avant dans le palais. Après nous avoir proposé des boissons et s'être renseignée sur notre nationalité, elle nous énumère les mots de français qu'elle connaît, puis les régions de notre pays qu'elle a visitées. Bref, nous passons un excellent moment en sa compagnie et la quittons à regret. Mais nous n'avons pas l'intention de perturber davantage le déroulement de leur cérémonie, les invités affluant maintenant de toute part.

À midi, une certaine agitation anime la cour d'entrée du Palais Royal. Soudain, d'une porte sculptée magnifique, surgit le cercueil blanc porté à bout de bras par une nuée d'hommes, tous habillés du même sarong, du même udeng et du même ticheurte violet. Dans la franche rigolade, au milieu des curieux dont nous faisons partie, la longue boîte immaculée est acheminée jusqu'au pied d'une rampe en bambou escarpée, puis hissée, toujours à la seule force des bras, dans la tour monumentale pour y être solidement attachée. La procession peut alors débiter.

Après avoir fait tourner l'impressionnant édifice trois fois sur lui-même, la centaine de costauds qui se relaient pour le porter prend la direction du crématorium situé à l'entrée d'Ubud. Le taureau suit à environ deux cents mètres. Une foule incroyable se masse tout le long du parcours. Pour ma part, je me démène dans la bousculade du cortège pour trouver les meilleurs angles. Mais j'ai beaucoup de mal.

Sur le lieu de l'incinération, les Balinais ont laissé la place à la meute des touristes. Ceux-ci assistent, passablement choqués pour certains, au transfert du corps, désormais extrait de son cercueil et enroulé dans un linceul immaculé, de la tour au taureau, sarcophage gigantesque lui aussi. Après les bénédictions d'usage, un officiant met le feu à l'animal qui s'embrase à une vitesse fulgurante. Le velours doit être d'une qualité extraordinaire pour se consumer si rapidement. Un journaliste balinais qui couvre l'évènement m'apprend que la crémation de cette reine de quatre-vingt-quinze ans, ancienne danseuse réputée dans et hors de son pays, va couter un peu plus de deux-cent-mille euros à la famille. Une bagatelle par rapport à celle du roi de Klungkung qui aura délesté son entourage de plus de six-cent-mille euros, il y a deux ans... Le taureau flambe encore lorsque nous partons. Je m'aperçois à cet instant que les Balinais ont désormais tous quitté les lieux et que seuls les touristes sont restés.

En retournant chercher notre moto près du Palais, je fais la connaissance d'un photographe balinais professionnel qui a, lui aussi, couvert l'évènement depuis ce matin. Nous nous échangeons nos emails pour des retrouvailles futures. Aujourd'hui, pas une goutte de pluie n'est tombée. Ketut nous l'avait prédit...

Pour l'anniversaire de Chantal, notre adorable lo-geuse nous fait la surprise d'arriver dans la chambre avec une petite corbeille remplie de fleurs et deux parts de riz à la viande et aux légumes qu'elle a achetées dans un warung des alentours. Impossible de refuser, ce serait inconvenant.

À 16 heures, nous avalons donc nos assiettées sans sourciller.

À 20 heures, nous nous mettons à table au Rai Pastis où je commande deux arak Madu. Parfumés au miel et au citron, ils sont délicieux, comme le sont les nasi campur que la serveuse dépose devant nous peu après. En forme olympique ce soir, je demande un deuxième arak pour moi. Encore meilleur que le premier. Chantal termine le repas avec un dadar gulung, sorte de crêpe verte fourrée à la noix de coco et au sucre de canne. Je finis le mien avec un bubur injun, riz gluant noir bouilli avec du lait de coco et du sucre de palme dans lequel on ajoute quelques tranches de banane saupoudrées de cannelle. Délicieux !

Sur le chemin du retour, nous passons devant un bar branché où un orchestre de Balinais joue de la salsa cubaine. Ne me refusant rien en cette soirée d'anniversaire, j'invite Chantal à y rentrer. Nous trouvons deux places à la table de Reed et Kyle, un couple d'Américains trentenaires qui s'est marié à Bali et y revient très souvent. Danseurs invétérés, ils ont tous les deux un look d'enfer et une bonne humeur communicative. Pour célébrer ça, je nous commande deux petites Bintang. Pris dans l'ambiance, j'en demande même une troisième parce que j'ai chaud ! Tellement chaud que je me mets à guincher sur la piste minuscule au milieu de jeunes vacancières bien énervées...

Aujourd'hui, nous quittons Bali. Après avoir laissé à Ryan et Ketut un sac avec, entre autres, notre bouilloire électrique que nous récupérerons la prochaine fois, nous partons attendre le minivan dans la Monkey Forest Road. Nous tombons là sur Ketut, chauffeur de taxi que

nous connaissons bien et que nous n'avions curieusement pas encore aperçu durant ces deux mois. Heureux de ces retrouvailles fortuites, nous discutons jusqu'à l'arrivée du van. Tout neuf, celui-ci se pointe pour une fois presque à l'heure, c'est-à-dire seulement avec une bonne demi-heure de retard ! Certainement trop confortable pour nous, celui-ci s'arrête le long d'un trottoir à Sanur, à mi-chemin entre Ubud et l'aéroport. Au bout de quelques minutes d'attente en plein soleil, le chauffeur nous intime de descendre et nous fait nous entasser, avec quatre autres voyageurs blindés de bagages, dans un second véhicule, tout petit, tout délabré, qui, lui, nous emmène jusqu'à destination. Mais auparavant, pour éviter les embouteillages inextricables de motos, voitures, bus et camions de tous âges, le conducteur préfère emprunter la route au-dessus de la mer et nous demande sans ménagement de régler le péage. En partageant entre nous, nous n'en avons que pour quelques dizaines de centimes par couple, mais je prends assez mal la chose, car le changement de van et ce supplément n'étaient absolument pas prévus à l'achat des billets ! Devant la porte des vols internationaux du tout nouvel aéroport enfin terminé, nous avons beaucoup de mal à nous extirper, coincés que nous sommes au milieu des sacs ! Une fois nos corps dépliés, nous ne perdons plus une seule minute pour nous rendre au guichet des enregistrements avant que celui-ci ne ferme. Dans un tout petit peu plus d'une heure, nous décollons...



Un matin, vers 7 h 15, alors que nous sommes installés sur la terrasse à engloutir le pancake à la banane et l'assiette de fruits que Ketut vient juste de nous servir, la terre se met soudainement à bouger ; d'abord timidement, puis plus franchement. Deux secousses plus fortes que les autres nous font craindre le pire et tirent les clients de la guesthouse de leur sommeil. Tout le monde se retrouve en un instant en petite tenue, un peu paniqué à la porte de sa chambre respective. L'antenne de télévision devant nous s'agite comme si elle était chahutée par un vent violent et des gravats se mettent à tomber des toits. Chantal et moi nous agrippons à notre chaise comme à une bouée de sauvetage tout en nous interrogeant du regard. Le bruit sourd qui accompagnait le séisme cesse enfin et le calme revient à notre grand soulagement. Plus de peur que de mal ; nous en sommes juste quittes pour une grosse frayeur. Sur internet, nous apprendrons un peu plus tard dans la journée que le coefficient de la secousse variait entre cinq point cinq et six point quatre sur l'échelle de Richter et que la terre avait tremblé durant une trentaine de secondes, ce qui nous avait paru une éternité. Depuis que nous venons à Bali, île située sur la frange des plaques du Pacifique et de l'océan Indien, c'est la première fois que nous subissons ce genre d'évènement. Mais on n'en redemande pas, un seul suffit !

Lorsque je reste à la guesthouse pour travailler sur mes photos, Chantal part faire un tour de magasins dans Ubud. Cet ancien village en train de devenir ville propose toutes sortes de boutiques ; le luxe, mais pas encore le grand, ayant même fait son apparition cette année. Un après-midi, elle me rapporte un short de bain que j'avais voulu acheter la veille, mais qui présentait un petit défaut :

le lacet n'était pas passé dans la ceinture. La vendeuse qui n'arrivait pas à le mettre en place avait sollicité de l'aide à un collègue masculin. Mais celui-ci, plus absorbé par le jeu sur son téléphone mobile qu'intéressé par les clients, m'avait demandé en grognant d'en choisir un autre ! Vexé par son manque total de professionnalisme, j'avais préféré déguerpir pour ne pas envenimer les choses. Aussi suis-je très heureux de voir Chantal revenir avec le fameux maillot de bain et le cordon correctement remis. C'est d'ailleurs elle qui a réussi à le passer dans les élastiques de la ceinture, le vendeur n'ayant, cette fois-ci encore, pas quitté l'œil de son écran ! Le futur de cette génération devient vraiment inquiétant !

A lors que nous filons sur une route secondaire vers Jatiluwih, nous doublons un jeune couple de Hollandais qui se rend, comme nous, vers les rizières les plus jolies de Bali. Je les invite à me suivre s'ils souhaitent ne pas payer le droit d'entrée exigé pour accéder au site. Ainsi que je m'y attendais, ils calent leur moto derrière la nôtre jusqu'aux fameuses terrasses. Aujourd'hui, nous commençons la visite par le bas ! La lumière de ce matin nous convient et nous pouvons lire dans les yeux de nos compagnons, photographes eux aussi, toute la joie de se retrouver dans un si beau paysage à si bon compte. Ils ne cesseront de nous remercier tout au long de la remontée vers le village. Pour pouvoir prendre ses clichés tranquillement, Chantal a attaché son casque à l'arrière de la moto. En la garant tant bien que mal en bordure de chemin, je ne remarque rien lorsque celui-ci se détache. Heureusement, le Hollandais qui était à une cinquantaine de mètres derrière moi s'en est aperçu et est venu rapidement m'avertir. Mais où est donc passé ce

fichu casque ? Alors que nous le cherchons tous ensemble, je le retrouve caché par les herbes et coincé sous une racine dans le canal d'irrigation qui longe le sentier ! Contents de l'avoir récupéré, nous ne pouvons pas nous empêcher d'éclater de rire en voyant la mine déconfite de Chantal qui se demande comment elle va pouvoir se le mettre sur la tête pour rentrer : la mousse a bien absorbé un litre d'eau ! Au moment de repartir une bonne heure plus tard, elle trouve la solution en enfilant un sac plastique sur ses cheveux avant de l'ajuster au mieux. Pas très esthétique, mais super efficace !

Sur le chemin du retour d'une cérémonie du melasti à Lebih, nous abandonnons subrepticement les fidèles et les laissons regagner Ubud dans les embouteillages, chaque année plus énormes. Nous venons en effet de repérer le marché de Gianyar. Les gens nous y accueillent avec un large sourire et nous prenons tous les deux quantité de clichés. J'ai la chance de réussir un beau portrait d'une vieille dame qui vend ses légumes. Rien que pour cette photo, je ne regrette pas de m'être arrêté. Chantal non plus d'ailleurs, mais pour un tout autre motif : elle vient de constater avec soulagement que les femmes n'hésitent pas à se protéger les cheveux avec un sac plastique lorsqu'elles portent un panier sur la tête. La voilà rassurée, elle qui avait peur du ridicule après l'épisode du casque ! Nous regagnons nos pénates comblés !

Ce matin, le soleil brille et nous décidons de partir vers Belimbing voir où en sont les rizières. Au bout d'une trentaine de kilomètres, les nuages plombent le ciel et

les premières gouttes tombent. Il nous en reste autant à faire pour atteindre les fameuses terrasses. D'abord éparse, la pluie soudain plus drue nous oblige à enfilez les capuchons peu avant d'arriver. Les rizières, pourtant belles graphiquement parlant, ne sont pas du tout mises en valeur par le temps maussade. Fichu pour les photos, donc !

Décus, nous décidons malgré tout de poursuivre vers Pupuan. Mal m'en a pris ! La pluie redouble et rend la chaussée sinueuse presque dangereuse. Il tombe à présent des cordes et je persiste dans ma bêtise de vouloir continuer. À ma décharge, nous avons dépassé la mi-parcours et faire demi-tour nous obligerait à effectuer encore davantage de kilomètres. Nous voilà maintenant dans le brouillard. À couper au couteau qui plus est. Coup de chance, le seul Balinais qui sait vraiment bien conduire une voiture roule juste devant moi ; pas d'arrêt pour croiser un véhicule venant en sens inverse, pas d'accélération impérieuse, pas de freinage intempestif, pas de virage pris à l'extérieur. Ce gars doit habiter à l'étranger, ce n'est pas possible autrement. Je le suis donc aveuglément et, ça, dans tous les sens du terme : hormis ma roue avant et ses feux arrière, je ne vois rien d'autre. La bulle de mon casque remplit pourtant bien son office et protège au mieux mes lunettes, mais la purée de pois de plus en plus épaisse réduit considérablement le champ de vision. Nous filons droit devant dans cette galère et la route grimpe toujours. Transis tous les deux, nous atteignons enfin la crête de la caldeira de Bedugul, synonyme de descente quelques kilomètres plus loin et, donc, d'amélioration climatique. Du moins, l'espérons-nous. Le brouillard s'estompe à ma grande joie dès les premiers lacets, mais la pluie, elle, nous accompagne jusqu'à Ubud. C'est bien peu de dire que nous arrivons les-

sivés de cette virée. Seul point positif : nos capuchons ont vraiment été efficaces et nos vêtements sont restés secs malgré les cent-quarante kilomètres à rouler sous le déluge. Que demande le peuple ?

En nous servant le petit-déjeuner du lendemain, Ketut nous indique qu'une importante cérémonie va se tenir toute la journée dans un temple tout près d'Ubud. Nous décidons d'y aller, même si nous commençons à avoir notre dose. Mais si nous apprécions tant Bali, c'est en grande partie grâce à sa religion si... colorée et si photogénique !

Nous arrivons vers 10 h 30 pour assister à la bénédiction de ce nouveau sanctuaire de Bentuyung Sarti, tout juste achevé. Nous avons tous les deux enfilé nos plus beaux atours balinais et garé la moto à l'entrée du village. Le temple se situant à un bon kilomètre de là, nous effectuons le trajet à pied sous un soleil éclatant. Pour ce genre d'évènement, j'aurai nettement préféré un ciel nuageux qui adoucit les ombres : à vrai dire, je ne suis jamais satisfait, mais je m'en contenterai ! Avec son chemisier en dentelle jaune, le kebaya, que la plupart des femmes portent aujourd'hui, Chantal passerait presque inaperçue si elle n'avait pas les cheveux clairs. Quant à moi, on me félicite pour le udeng qui ceint mon crâne et qui m'a obligé à laisser le casque à la guesthouse. Devant tant de compliments, le rose de satisfaction nous monte aux joues qui n'en avaient pourtant pas besoin avec cette chaleur écrasante. Des événements se déroulent dans tous les coins du sanctuaire. Deux gamelan jouent en même temps, mais, heureusement, dans des endroits différents. Des prêtres agitent leurs clochettes sans interruption tandis que les femmes continuent d'installer

leurs corbeilles d'offrandes sur les autels. Des noix de coco sont fracassées par les officiants pour en extraire l'eau et ainsi bénir les fidèles. Des animaux sacrifiés, comme des poulets, des canards, des porcelets ou des veaux, sont regroupés dans des paniers posés sur le sol dans la cour principale où se déroulent d'autres prières. Je fais la connaissance de photographes balinais qui couvrent ce genre d'évènements partout dans l'île. Sympas, ils me donnent des tuyaux sur des fêtes similaires qui doivent avoir lieu dans les jours et semaines qui viennent. On ne risque pas de s'ennuyer, y'a du boulot en perspective ! Vers midi, au moment où le soleil tape le plus fort, tout le monde arrive s'abriter sous une sorte de barnum en bambou. De jolies jeunes filles proposent des chaises aux invités importants et apportent à chacun un sac contenant gâteaux, bonbons, cacahuètes et une bouteille d'eau. Nous devons en faire partie, car nous aussi y avons droit. Ça tombe bien, on commençait à avoir franchement soif. Pour nous dégourdir les jambes après cet intermède alimentaire, nous partons faire un tour à l'extérieur du temple d'où nous parviennent les notes mélodieuses d'un gamelan de bambou. De jeunes garçons jouent en effet de ces instruments devant un groupe d'hommes plus occupés à tailler la bavette qu'à les écouter. L'un d'entre eux nous interpelle et nous fait signe d'aller nous servir à manger dans une cour tout près. Nous déclinons poliment son offre. Mais une seconde personne, rencontrée un peu plus loin, insiste pour que nous y allions. Nous nous y rendons donc et d'autres jolies filles dans la fleur de l'âge nous montrent comment nous y prendre pour remplir les assiettes en osier tressé. Nous voilà ainsi, quelques minutes plus tard, en train de savourer un excellent lawar, bien relevé et accompagné de légumes que nous ne connaissons pas tous. C'est bon et ça nous cale

définitivement ! Dans l'une des cours, un combat de coqs se déroule sous des regards exclusivement masculins. Le duel s'achève rapidement, le vainqueur ayant mortellement blessé son adversaire au bout de seulement quelques secondes. Sous l'auvent en bambou où nous retournons, les chaises ont été rangées pour faire place aux jeunes danseuses qui vont s'y produire. Drapées dans leurs sarong cousus d'or et coiffées de leurs tiaras abondamment fleuries, elles arborent un maquillage sophistiqué où les yeux et la bouche sont mis en valeur. Concentrées, les fillettes entament leur exhibition avec une facilité impressionnante. Ce que nous appelons un spectacle, mais qui n'en est pas un pour les Balinais continue avec d'autres chorégraphies exécutées par des demoiselles plus âgées, mais tout aussi gracieuses. Suivent enfin des danseurs de paris gede, adultes cette fois, qui simulent une guerre contre je ne sais quel ennemi. Il est 16 heures passées lorsqu'ils terminent leur pantomime. Quand nous quittons les lieux, des personnes nous saluent en témoignant un certain respect. Nous sommes comblés, d'autant plus qu'en retournant à la moto nous croisons le long cortège coloré du Barong et de Rangda allant s'affronter au temple et ainsi restaurer l'équilibre spirituel du village. J'ai à peine le temps de changer d'objectif pour immortaliser la scène. Je termine par quelques clichés de la rizière qui s'étale au pied du sanctuaire.

Heureusement, il reste de nombreux coins sauvages à Bali, comme du côté de Petang et de la cascade Nungnung où nous avons décidé d'aller nous promener aujourd'hui. Le chemin qui y descend depuis le parking est difficile, presque dangereux avec ses marches trop hautes et recouvertes de mousse. Chantal semble un peu crispée, elle

qui ne veut surtout pas se gameller à nouveau : elle n'a plus de lunettes à casser ! Mais tout se passe au mieux et nous atteignons le fond de la gorge sans embuches, mais tous les deux avec un bon mal aux cuisses. Chantal qui refuse de s'aventurer sur les rochers humides entame aussitôt la remontée, bien avant moi qui souhaite d'abord goûter la température de l'eau. J'en reviens trempé par le brouillard de gouttelettes qui s'échappe de la cascade. De jeunes touristes, dont quelques Français, se photographient sous le déluge de la chute. Rien qu'en les regardant, j'ai mal au crâne pour eux. Mais, eux s'en fichent, ils ont l'air d'y prendre un sacré plaisir ! Le chemin de retour me semble plus facile. Je rattrape Chantal qui s'est arrêtée discuter avec un couple de Philippins en vadrouille. Le monsieur, énorme, me fait pitié. Alors qu'il n'a effectué que le quart de la montée, il souffle déjà comme un bœuf ! Nous continuons chacun à notre rythme et je suis très surpris quand j'aperçois le parking. Je me suis à peine rendu compte que j'étais arrivé en haut. Chantal en termine plus tard, en nage, haletante, écarlate. Il lui faut dix bonnes minutes de récupération et une bouteille d'eau entière avant de pouvoir remonter sur la moto. Mais, génial, elle n'est pas tombée... si ce n'est de fatigue !

Lors d'une promenade du côté de Getakan, nous ne recueillons que sourires et gentillesse. Ce n'est pas forcément partout le cas, même si nous n'avons encore jamais ressenti d'animosité particulière ; seulement le fait d'être ignorés, et ce, à rares occasions. Dans ce village, les gens nous adressent de grands signes de bienvenue et viennent nous parler dès que nous posons un pied à terre. Tandis que je m'aventure dans une plantation de fleurs

prendre quelques clichés des ramasseurs, un homme arrête sa moto près de Chantal et reste discuter avec elle un long moment. Quelques secondes plus tard, la même scène se reproduit avec un lycéen qui a envie de se tester en anglais. Alors que nous roulons tranquillement au milieu des rizières ou de la jungle, des jeunes filles qui rentrent de l'école rigolent de bon cœur en agitant les mains en notre direction, des enfants nous lancent des hello à qui mieux mieux. Au-delà de toute autre considération, cette communion avec les locaux motive ma volonté première de voyager. J'apprécie donc tous les moments comme ceux d'aujourd'hui. Revenus à Ubud, nous retrouvons Alexia et son amie avec qui nous avons parlé hier soir au restaurant. Nous leur faisons découvrir une nouvelle guesthouse avec piscine à un prix qui les ravit. Elles prennent aussitôt le parti d'y aménager dès demain pour quelques nuits.

Encore une fois, Bali nous aura enchantés avec une succession de jours de fêtes et de cérémonies presque ininterrompue, du moins durant le premier mois. Nous oublierons les embouteillages, les plastiques et tous les côtés négatifs dont l'île des dieux est malheureusement devenue coutumière les dernières années. Cela ne nous empêchera certainement pas d'y revenir une douzième fois!...



Le Boeing 787 de la compagnie Oman Air atterrit sans encombre à Muscat après sept heures de vol. Il est 6 h 45 locales et nous devons patienter toute la journée dans la zone de transit sans pouvoir la quitter. Il y règne une température frigorifique et, après une nuit sans sommeil, nous avons beaucoup de mal à supporter cette fraîcheur alors que dehors le thermomètre doit approcher les quarante degrés! À 21 heures, à peine installés dans l'avion, nous devons aussitôt ressortir, procéder à un nouvel embarquement et monter dans un bus qui nous dépose quelques centaines de mètres plus loin devant un Airbus A330 garé à deux pas du précédent.

Nous prenons notre envol vers Kuala Lumpur avec plus de trois heures de retard sur l'horaire prévu et, évidemment, ratons là-bas la correspondance pour Bali. Dès la sortie de l'appareil, une hôtesse nous invite à nous rendre au Sama-Sama Hotel, établissement cinq étoiles, situé aux abords de l'aéroport, mais sans nos bagages enregistrés jusqu'à Bali. Nous profitons de la gratuité du séjour pour nous empiffrer au buffet du restaurant. Nous garderons d'ailleurs un excellent souvenir de nos trois repas ! Après une bonne douche et le lessivage de nos sous-vêtements que nous n'avons pas quittés depuis deux jours, je descends à la piscine drapé d'un beau peignoir trouvé dans l'armoire de la chambre. Chantal m'y rejoint deux heures plus tard et me convainc de piquer une tête, ce que je n'avais pas osé faire sans maillot de bain adéquat. En espérant que personne ne prête trop attention à moi, je me glisse discrètement en slip dans l'eau limpide et rafraichissante du superbe bassin qui n'attendait que moi. En sous-vêtement dans la piscine du palace qui abritait il y a vingt-quatre heures encore toute l'équipe Ferrari venue participer au Grand Prix de F1, je

biche comme un pou! Nous n'en repartons qu'à la nuit tombante.

Après un conséquent petit-déjeuner, nous nous dirigeons vers la salle d'embarquement et nous envolons pour Denpasar avec juste vingt-quatre heures de retard.

Lorsque le tapis de réception des bagages s'arrête, nous n'avons pas récupéré les nôtres. Il faut se rendre à l'évidence : ils sont égarés! Deux jeunes Gallois qui ont aussi passé la journée d'hier au Sama-Sama Hotel sont dans la même situation. Ensemble, nous allons au guichet des réclamations remplir les papiers nécessaires pour une éventuelle livraison ce soir dans nos lieux de résidence. Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai un sérieux doute!

Dès la sortie des douanes, je reconnais la voix de Ketut qui m'appelle. Wayan, son fils, l'accompagne ; ils commençaient vraiment à se demander si nous allions enfin arriver, eux qui, hier, s'étaient déjà déplacés pour rien!

Mon scepticisme a été confirmé : nous avons dû attendre les sacs jusqu'au lendemain soir, jeudi, soit plus de trente heures après l'atterrissage! Si celui de Chantal paraît intact, le mien semble avoir été fouillé : le cadenas qui le maintenait fermé a disparu et un cordon de plastique enserre désormais fermement la poignée. J'ai un mal fou à le sectionner. Mais rien ne manque et je retrouve avec un grand soulagement mes huit disques durs de photos, le bloc d'alimentation de mon MacBook Pro, ma paire de lunettes de secours, l'argent liquide et la seconde carte bleue. Entretemps, nous avons fait marcher l'assurance de la Visa Premier pour l'achat d'un ticheurte pour moi et d'une robe pour Chantal, d'un kit complet de toilette et de tongs. Nous en avons plus que marre de fermenter dans les vêtements

enfilés dimanche matin ! Dommage seulement que je n'ai pas eu le temps de me payer un bermuda ; je n'en ai pas trouvé à me plaire avant l'arrivée des valises ! Tant pis!...

Bruno est un copain de Rennes dont le fils Alex vient passer quelques semaines à Bali. Nous faisons sa connaissance et celle de son amie Lucy à leur hôtel, planté au milieu d'une rizière... en plein Ubud ! Nous discutons autour de la piscine avant d'aller prendre un verre et dîner dans un restaurant local. Apparemment, nos deux nouveaux copains apprécient et nous donnent rendez-vous demain matin pour la découverte en moto du centre de l'île.

Après cette magnifique balade, nous sommes en train d'entrer dans Ubud lorsque j'entends un grand cri derrière moi : le pied coincé sous la moto couchée, Lucy hurle de douleur. À cause d'un ralentissement du trafic, Alex a freiné trop fort de l'avant pour éviter de me toucher. Vraiment pas de chance ! Sa roue a ripé sur une pellicule de terre mouillée, sans doute échappée des travaux de nettoyage du glissement de terrain survenu avant-hier. Une dame française qui passait là et plusieurs Balinais accourus à sa rescousse l'aident à se relever et la font asseoir sur les marches d'un restaurant. Alex remet sa moto debout, la gare le long du trottoir, puis oublie ses genoux et son bras écorchés pour ramasser, éparpillés sur la route, le casque et les lunettes cassées de sa copine. La souffrance se lit sur le visage tuméfié de Lucy et sa pâleur nous effraie un peu tous. Tandis qu'un Balinais manipule son pied endolori, un autre fait venir une ambulance qui dépose la blessée... à peine trente mètres plus loin dans une clinique privée qu'on

n'avait même pas remarquée ! Le médecin qui l'ausculte la rassure très vite en affirmant qu'elle n'avait rien de cassé ; nous voilà tous soulagés. Après avoir nettoyé ses plaies et celles de son ami, le docteur propose sagement que l'ambulance emmène Lucy jusqu'à son hôtel, pendant qu'Alex ramènera tranquillement la moto qui a perdu un clignotant dans l'histoire. Quant à nous, après nous être assurés qu'ils ne manquaient de rien, nous regagnons la guesthouse, bien tristes de terminer ainsi une journée pourtant commencée sous les meilleurs auspices...

Depuis Bedugul, nous redescendons sur Ubud par les petites routes dont une, bien défoncée, que je ne connaissais pas du tout. Les gens paraissent d'ailleurs vraiment surpris de nous voir baguenauder dans le coin et nous indiquent de la direction opposée. J'hésite une seconde, mais décide de poursuivre. Nous sillonnons alors un paysage de rizières magnifiques avant d'entamer une descente assez périlleuse. Par précaution, Chantal préfère même continuer à pied durant quelques hectomètres. Après avoir fait refroidir mes freins qui avaient trop été sollicités, je la rejoins plus tard au niveau du pont qui enjambe une rivière au fond de la vallée. La piste terreuse et caillouteuse que nous suivons désormais traverse une forêt de bambous et de durians dont les fruits, très bons malgré leur odeur et leur goût particulier, empestent tout le coin. À ce moment précis, nous sommes très loin d'imaginer croiser d'autres touristes. C'est pourtant ce qui nous arrive peu après. Sur le parking d'une guesthouse plantée au milieu de la verdure, deux jeunes sortent d'un taxi pour fumer une cigarette en jetant un œil plutôt distrait au paysage autour d'eux. Un kilomètre plus loin, nous comprenons très vite leur présence

lorsque nous débouchons sur la route principale qui traverse l'île du nord au sud. Inimaginable ! Nous qui nous pensions perdus il y a quelques minutes encore, nous voilà en train de slalomer dangereusement entre les voitures. Si-tôt que la possibilité se présente, par prudence et surtout par envie, je quitte l'intense trafic de cet axe fréquenté et peu typique pour emprunter un autre itinéraire bis, presque aussi calme que le premier. Celui-là non plus, je ne le connais pas, mais je l'apprécie dès ses premiers virages. Comme souvent, je dois l'avouer, la chance nous accompagne aujourd'hui encore. Après seulement quelques kilomètres sur cette petite route paisible, au sortir d'un village, une foule agglutinée autour d'une multitude de cages nous fait vite garer la moto : un concours de chants d'oiseaux a lieu. À grand renfort de gestes et de cris, les hommes, tous des passionnés, encouragent leur animal enfermé dans une minuscule volière numérotée et pendue sous une grande tente dressée pour l'occasion. Le spectacle de ces gens exaltés nous amuse beaucoup. Nous restons d'ailleurs un bon moment les observer. Les oreilles encore bourdonnantes, nous reprenons tranquillement la route jusqu'à Ubud. Nous qui étions partis ce matin pour une petite balade paisible, rentrons en cette fin d'après-midi fourbus, mais comblés par cette belle journée de rencontres et de découvertes. Une nouvelle fois !... Chantal en oublie même ses bras endoloris pour s'être trop fortement agrippée à la poignée arrière de la moto lors des descentes.



Quelques inconvénients viennent ponctuer la vie des itinérants que nous sommes. Chantal s'est réveillée un matin avec un œil gonflé. Deux jours plus tard, l'amplification du phénomène nous oblige à chercher un docteur, la pharmacienne d'Ubud ne voulant pas nous délivrer de remède sans ordonnance. Dans une clinique de Mas, une « spécialiste des yeux » qu'elle nous a recommandée convie Chantal dans son cabinet, examine sagement la paupière bouffie et lui conseille... de poser une compresse tiède tous les matins durant une minute avant d'appliquer la pommade qu'elle lui prescrit. La note de la consultation nous semble un brin exagérée, se rapprochant très près des tarifs français ce qui, à Bali, représente une fortune. Selon les dires de Ketut, notre logeuse, peu de personnes ont accès à ces soins beaucoup trop chers pour la majorité d'entre elles. En tout cas, d'après ce que nous avons pu voir, j'émetts un sérieux doute sur la compétence de la doctoresse, aussi gentille fût-elle. Avec cette thérapie « intensive », l'œil de Chantal ne retrouvera son aspect normal qu'au bout de trois longues semaines !

À Sangeh, une cérémonie a lieu au petit temple planté au centre d'un étang. Nous en profitons pour nous mêler à la foule des fervents qui fêtent le Melasti. À cette occasion, tout le village est présent devant le plan d'eau et l'accueil fabuleux que ces personnes nous réservent met à mal mon jugement sur le Bali d'aujourd'hui. Assis au milieu des femmes toutes habillées de la même manière, sarong orange et kebaya de dentelle blanche, nous restons là un long moment à discuter et surtout à rire ensemble. La belle lumière de fin de journée m'incite à appuyer encore plus sur le déclencheur du Sony que je commence à maitri-

ser un peu mieux et les plus audacieux viennent prendre des selfies en notre compagnie. Heureux, nous sommes heureux et savourons à sa juste valeur cet instant hors du commun.

Nous devons nous rendre au bureau de l'émigration de Denpasar faire prolonger nos visas obtenus à l'aéroport. D'habitude, nous nous en procurons un de deux mois en Malaisie, mais depuis l'année dernière ce pays n'en délivre plus. Nous sommes donc dans l'obligation de les faire sur place. Moyennant finances, les agences de voyages peuvent s'en occuper, mais leurs tarifs exorbitants nous ont découragés et incités à nous en soucier nous-mêmes. Pour cela, nous devons nous rendre trois fois dans la plus grande ville de l'île : la première pour en faire la demande, remplir les papiers et... payer, la seconde pour nous faire tirer le portrait, laisser nos empreintes digitales et répondre à la seule question « où logez-vous ? » et, enfin, la troisième pour récupérer nos passeports. Nous y avons passé une heure à chaque fois et même deux lors de la première. Cela ne nous a pas vraiment gênés, nous avons le temps, mais nous ne comprenons tout de même pas pourquoi les agences de voyages parviennent à obtenir ces fameux papiers sans notre présence, sans nos photos, sans nos empreintes ! C'est vrai qu'ils demandent quatre à cinq fois le tarif pour certains et qu'à ce prix tout devient possible à Bali ! Mais ne soyons pas mauvaises langues !...

Nous venons de battre notre record de distance parcourue en une journée de moto. Je souhaitais en effet retourner à Tulamben et revoir l'épave de l'USAT Liberty, ce bateau américain torpillé par la marine japonaise

échoué à une cinquantaine de mètres seulement du rivage. Avant d'y arriver, nous avons effectué une halte à Candidasa où nous avons logé lors de notre première visite et continué par le superbe itinéraire qui longe le littoral jusqu'à Amed. Pour le retour, nous avons emprunté une route escarpée plus centrale qui traverse de belles rizières en terrasses cachées au milieu de l'épaisse végétation. Lorsque je gare la moto le soir devant la guesthouse, nous avons roulé deux-cent-douze kilomètres. Relativement facilement en plus ; étonnés par la distance, nous n'avons même pas mal aux fesses !

Chantal qui souhaite acheter un sac retrouve complètement par hasard une vieille dame qui tenait un restaurant que nous avons l'habitude de fréquenter il y a maintenant presque vingt ans. Caché au fond d'une cour que l'on qualifiera de locale, celui-ci existe toujours, avec les mêmes tables, les mêmes nappes, les mêmes chaises ! Les murs auraient besoin d'un bon coup de peinture, mais l'ensemble est resté relativement propre. Nous racontons notre histoire à la vieille patronne et, tout de suite, celle-ci se propose de nous confectionner les plats que nous adorions manger chez elle. Rendez-vous est pris pour le diner. Après une Bintang apéritive sirotée sur notre terrasse en regardant défiler les photos de nos anciens voyages, nous prenons place, un peu émus, dans la salle défraîchie. La dame nous attendait. Sans surprise, nous sommes ses seuls clients. Après quelques paroles de bienvenue, elle rejoint son mari qui officie dans la cuisine attenante et revient quelques minutes plus tard avec deux assiettes bien appétissantes. Le fumet qui en émane élimine sur-le-champ nos craintes quant à la qualité. Le papy a manifestement su

garder la main. Le poulet frit farci aux épinards et à l'aubergine, servi avec petits légumes croquants et riz, est succulent. En apercevant nos gamelles vides, la dame part dans un grand rire, visiblement satisfaite. Mais nous avons tenu à venir ici surtout pour retrouver le savoureux riz noir à la noix de coco et à la banane qu'elle nous confectionnait à l'époque et qu'elle nous avait fait découvrir. Nous ne sommes pas déçus. Dès la première cuillerée, ce gout et ce parfum si particuliers que nous avons tant aimés nous reviennent à l'esprit. Nous avons immédiatement l'impression d'en avoir mangé pas plus tard que la semaine dernière alors que pratiquement deux décennies se sont écoulées. Incroyable mémoire gustative ! Merci Madame !

Cinq heures n'ont pas encore sonné que nous prenons le chemin de Tanah Lot dans la nuit noire. Une heure plus tard, nous pénétrons dans l'enceinte de ce temple, icône de Bali perchée sur son rocher battu par les flots. Ce matin, comme d'ailleurs les dernières fois où nous sommes venus ici à la même heure, la foule brille par son absence lorsque nous commençons notre série de photos au lever du jour. Nous profitons au maximum du peu de temps que nous laisse la marée montante pour effectuer nos clichés. Une demi-heure plus tard, des hordes de lycéens javanais en voyage scolaire envahissent le site. On croirait qu'ils ont tous quitté leur île pour se retrouver ici ! Mais l'ambiance bon enfant qui règne nous fait vite oublier ce petit désagrément. Nous avons d'ailleurs tous les deux terminé notre séance de prise de vue. Beaucoup viennent se photographier en notre compagnie. Même les professeurs posent avec nous. Nous passons là des moments délicieux à nous amuser et à rire. Vraiment sympa ! Nous décidons au

demeurant de visiter Java la prochaine fois que nous choisirons l'Indonésie comme destination ! Toutes ces personnes adorables nous ont indubitablement donné l'envie d'y retourner après douze ans d'oubli de notre part...

À deux jours du départ, habillés de nos atours balinaïses, nous allons dans un temple assez proche d'Ubud assister à des danses et à du théâtre. Après un spectacle de Barong, un couple de clowns traditionnels improvise un long sketch où je tiens l'un des rôles bien malgré moi. Placé au premier rang pour prendre au mieux mes photos, je crois comprendre que j'« intéresse » un peu la dame qui vient me poser quelques questions et me déclarer sa flamme en anglais. À ses mimiques, je devine que mon crâne chauve l'intrigue beaucoup. Je ne saisis pas grand-chose, mais l'assistance éclate souvent de rire en me regardant. Derrière moi, j'entends Chantal qui rigole aussi. Heureusement que j'ai de l'humour ! Malgré tout, je suis gêné. Il est minuit passé lorsque nous rentrons.

Ce treizième séjour nous laissera une impression bizarre. L'île se métamorphose à vitesse « grand V ». Ce qui nous chagrine le plus, c'est le changement qui s'amorce dans les habitudes balinaïses. Très intéressés par la manne providentielle, les jeunes locaux se lancent à corps perdu dans les activités touristiques en mettant de côté les coutumes ancestrales qui ont pourtant fait la renommée de Bali. Ils cèdent la terre de leurs aïeux, les rizières donc, à des financiers javanais ou étrangers qui y construisent d'innombrables bungalows plus ou moins bien réussis et, pire, d'horribles complexes hôteliers qui viennent

enlaidir des sites qui étaient sauvages il y a quelques années encore. Avec l'envie du profit, les mentalités évoluent aussi, le sourire toujours présent nous paraît moins franc qu'au-paravant. Ubud a radicalement changé depuis deux ans et particulièrement cette dernière année. Le village qu'il était s'est transformé en station « balnéaire » (il n'y a qu'à voir le nombre de touristes qui se promènent dans les rues en maillot de bain !) à l'image de Kuta ou de Changgu. Les embouteillages y sont devenus quotidiens, même hors-saison. Nous souhaitons sincèrement bonne chance à ceux qui y séjourneront durant l'été ! La clientèle elle aussi a beaucoup changé : exit les familles et les voyageurs qui venaient découvrir sa culture et assister aux cérémonies, place aux jeunes touristes qui n'y restent qu'une nuit ou deux, entre Changgu et îles Gili. Ceux-là, adeptes du selfie et de la défonce nocturne, n'émergent que le lendemain midi pour se rendre la plupart du temps au parc d'attractions que sont devenues les rizières de Tegallalang avec leurs balançoires, leurs hideux portiques « I love Bali » et leurs warungs qui n'ont plus rien d'authentique. Dommage ! Ils ne connaîtront de Bali que le superficiel et c'est ce qui m'exaspère le plus. Il reste tant de belles choses à voir, tant de jolies rencontres à faire. Encore faut-il se donner les moyens de les réaliser. Et là, j'ai un grand doute. Pour la première fois, le pessimisme l'emporte dans mon esprit. J'ai en effet beaucoup de mal à imaginer une prise de conscience, un retour en arrière ou seulement un frein à cet immense gâchis. Autant du côté des touristes que, malheureusement, de celui des Balinais.

Nous y reviendrons certainement un jour, peut-être même dès cette année, mais nous faisons désormais partie de ceux qui disent : c'était bien mieux avant !



On ne reconnaît plus rien du petit aérodrome que nous avons découvert vingt ans auparavant. Les pistes ont été rallongées depuis quelques années pour accueillir les gros porteurs et l'aérogare soutient dorénavant la comparaison avec les plus modernes. Surpris, nous avons même dû chercher les chauffeurs de taxi autrefois entassés devant la sortie et aujourd'hui déplacés bien loin de là. Du coup, j'ai du mal à obtenir le prix que nous avons l'habitude de payer. Nous en dénichons tout de même un qui accepte notre tarif. Comme c'est désormais toujours le cas, nous avons droit aux inévitables bouchons de fin d'après-midi qui rythment la vie balinaise. Nous atteignons Ubud en même temps que la nuit.

Nous souhaitons changer de guesthouse. Celle où nous avons nos habitudes depuis huit ans a beaucoup trop grandi à notre goût. Le boucan nocturne des jeunes touristes de tous horizons nous a littéralement épuisés lors de nos deux derniers séjours et nous aspirons à beaucoup plus de tranquillité. Quand nous déposons nos sacs à l'entrée de celle que nous espérons, les proprios nous apprennent qu'ils affichent complet, mais que dans deux jours, ils pourront nous héberger. Kadek, le patron rasta se propose gentiment de m'accompagner dans ma quête d'un logement pour les deux nuits nécessaires. Nous en trouvons un à une centaine de mètres de chez lui.

Mako a bien fait son travail. Une moto nous attend devant chez lui. Enfourchant la bécane comme si elle en faisait tous les jours, Chantal prend place derrière moi. Un dernier signe au loueur et nous voilà partis dans les environs proches d'Ubud. Je dois me réhabituer à la conduite locale un peu spéciale. Depuis cette année et de-

mie, les choses ont beaucoup évolué. Désormais, hors période de cérémonie où les coiffures ne le permettent pas, tout le monde ou presque porte un casque. Par contre, tous continuent d'emprunter les rues en sens interdit, de déboucher sur un axe principal sans regarder et de pratiquer à outrance la queue de poisson. On a beau connaître tout ça, on doit tout de même se réadapter.

Nous retournons à notre ancienne guesthouse récupérer le sac que nous avons laissé la dernière fois avec un peu de vaisselle, nos tenues locales et, surtout, mon casque de moto et une bouilloire électrique. Alors que Ketut participe à une cérémonie à l'extérieur, Wayan nous accueille les bras ouverts et semble sincèrement déçu quand nous lui apprenons que nous logeons ailleurs. Il comprend néanmoins très bien notre choix lorsque nous lui en expliquons la raison.

Kadek et sa femme Desa nous reçoivent chaleureusement dans leur jolie guesthouse. Notre chambre est grande et claire avec une large terrasse et son drôle de coin repos avec matelas. Une mini piscine trône au milieu des plantes et arbustes. L'ensemble nous paraît bien calme comparé à notre ancien logement dont les murs filtraient à peine les conversations des voisins. Ici, cela ne semble heureusement pas être le cas. Nos sacs défaits, nous piquons aussitôt une tête dans le petit bassin avant de nous allonger au soleil sur deux des quatre transats placés autour. Incroyablement sympa pour nous qui avons rarement droit à ce genre de luxe!

Un matin, nous partons en promenade à pied dans ce qu'il reste des rizières d'Ubud. Les trop nombreuses constructions terminées ou en cours grignotent chaque année un peu plus de terrain et n'encouragent pas à l'optimisme. Quelques-unes ne sont même pas jolies et gâchent d'autant plus le merveilleux paysage qui s'étendait là auparavant. Dans une partie encore vierge, nous retrouvons l'atelier des deux Wayan, peintres traditionnels à qui nous rendons visite au moins une fois à chacun de nos séjours. Nous passons une petite heure avec eux tout en sirotant une excellente noix de coco à l'ombre d'une haie de bougainvilliers. Difficile de s'arracher à la quiétude de l'endroit et d'affronter la longue descente vers le village dans la chaleur écrasante d'un soleil éclatant!

La mamie du warung où nous allons manger depuis vingt ans nous a invités au mariage de sa petite-fille. Nous en avons profité pour y convier Pierre. Dans une jolie tenue de cérémonie, elle nous accueille tous les trois dans son restaurant avant de nous conduire sur le lieu de l'évènement. Pour l'occasion, nous avons aussi passé nos vêtements balinais : sarong et kebaya pour Chantal, sarong et udeng pour Pierre et pour moi. Nous voilà beaux comme des dieux! En cortège et en moto, nous nous rendons chez les parents de la mariée qui possède une nouvelle maison qui fait en plus office, si j'ai tout bien compris, de cantine... au milieu des rizières au-dessus d'Ubud! Pour remercier nos hôtes de leur invitation, j'accepte de bonne grâce le petit carton de friandises que je reçois en arrivant. La mamie nous fait asseoir près d'elle et à l'entrée. Tous ceux qui pénètrent dans la demeure peuvent ainsi constater la présence d'étrangers. Cela portait autrefois chance. Avec l'af-

flux touristique, est-ce encore le cas aujourd'hui? Peut-être, vu la fierté avec laquelle la vieille dame nous présente à certains des invités balinais, puis aux futurs époux. La mariée porte la tiare dorée traditionnelle, mais sa tenue, malgré son extrême élégance, me semble plus sobre qu'auparavant. Le jeune homme, quant à lui, est habillé d'une longue veste bleue du plus bel effet. Un pedanda, le prêtre local, qui officie juste au-dessus de nous perché sur son piédestal nous asperge d'eau bénite. Nous assistons sagement à la cérémonie, assez difficile à comprendre pour les non-initiés que nous sommes, avant d'aller nous servir dans un autre endroit de la demeure au buffet bien garni. Certains s'approchent pour nous conseiller telle ou telle préparation, mais tous s'amuse de nous voir choisir les plats les plus relevés. Le soleil est en train de se coucher et cela fait pratiquement quatre heures que nous paradons dans nos beaux habits. Nous crevons littéralement de chaud. De plus, je ne souhaite absolument pas emprunter dans l'obscurité l'étroite bande de ciment qui serpente au milieu des rizières et sert de chemin. Pierre non plus ! Aussi prenons-nous congé après avoir chaleureusement remercié la mamie et son mari, puis ceux qui nous ont accueillis chez eux. Ce fut un beau moment...

Un dimanche, nous choisissons d'aller à Sanur. Avec une circulation très fluide, le trajet se passe plutôt bien jusqu'à trois kilomètres avant la station balnéaire. La partie cycliste d'un triathlon occupe notre côté de quatre-voies. Résultat : embouteillage monstre sur les deux voies restantes ! Avec la moto, nous parvenons à nous faufiler presque sans problème au milieu du chaos des voitures arrêtées dans les deux sens. Un gentil gardien nous autorise à

traverser le circuit, nous recommande la prudence et soulève la chaîne pour nous laisser passer. Plusieurs scooters arrivent à nous suivre. Dans le village, la rue principale qui longe la plage est octroyée à la course à pied. Les commissaires nous envoient alors par des ruelles à peine plus larges que nos guidons d'un endroit à un autre. On tourne en rond. Indéfiniment ! Perdant patience, je force tranquillement l'un des barrages en virant volontairement du côté opposé à celui indiqué par les gardiens et suis le parcours des concurrents. Nous n'en croisons que quelques-uns, épuisés, qui marchent plus qu'ils ne courent ! Au bout de trois cents mètres, nous pouvons enfin prendre l'allée qui mène à la plage... pratiquement déserte, et pour cause ! Aujourd'hui, nous ne serons pas dérangés par les voisins !

C'est la pleine lune. Aussi décidons-nous de nous rendre au Pura Ulun Danu Batur à Kintamani. Nous l'avons souvent vu magnifiquement décoré, surtout lors des grandes cérémonies. Ce matin, la déception nous attend. Hormis quelques fioritures à l'entrée, rien n'indique une ornementation exceptionnelle. Nous passons donc notre chemin. Nous en profitons pour descendre au fond de la caldeira par une route assez impressionnante d'abord par sa déclivité qui force les camions surchargés à d'inquiétantes manœuvres pas toujours très bien contrôlées et ensuite par son tracé au cœur des champs de lave. Il règne là une chaleur étouffante. Après quelques arrêts photographiques, nous entamons, un peu anxieux, la remontée. Coup de chance, les camions-bennes tout à l'heure stoppés au milieu d'un lacet ou de la chaussée ont pu continuer leur chemin. Un seul est resté planté, de guingois, en plein tournant et n'est certainement pas prêt de repartir. L'essieu ar-

rière a rendu l'âme et une simple pierre coincée contre l'une de ses roues retient le véhicule et son chargement de sable volcanique. Je le passe, pas rassuré du tout ! Après les quarante virages de la montée, nous atteignons enfin la crête, heureux d'y être parvenus sans problème majeur. Lorsque nous nous déplaçons dans l'île, nous avons parfois de petites suées comme celle-ci, mais avec l'amélioration des véhicules et des chaussées, elles deviennent de plus en plus rares. Le conducteur que je suis ne peut que s'en réjouir. Après avoir emprunté dans les deux sens la route panoramique qui propose une vue imprenable sur le volcan Batur et son lac, nous quittons Kintamani pour redescendre tranquillement par le centre de l'île vers Ubud. J'aime bien ce parcours qui traverse d'abord une forêt de pins, puis des plantations d'orangers. Les champs d'œILLETS d'Inde succèdent aux cultures maraîchères et, l'altitude diminuant, les rizières arrivent ensuite. Nous nous y arrêtons emmagasiner quelques clichés supplémentaires, comme si nous n'en avions pas assez. Mais qu'il est difficile de résister à ces escaliers de verdure qui épousent si harmonieusement les caprices du relief !

Toute la journée, nous tournons autour du volcan Agung. Avec le ciel pur d'aujourd'hui, nous ne l'avons d'ailleurs jamais si bien observé. Pour retourner vers Ubud, je choisis la route du centre qui le contourne d'est en ouest par le sud. En l'examinant bien, je crois deviner une très légère fumée ; peut-être due à la différence de température entre celle d'une faible émanation gazeuse et celle de l'altitude. Une seule chose est certaine : il ne s'agit pas d'un nuage. Je n'aurai malheureusement jamais la confirmation de mes suppositions. Dommage !

Après cette virée frôlant les deux-cents kilomètres, nous nous affalons dans les fauteuils de notre terrasse et trinquons avec une Bali Hai vraiment bien venue. Alors que nous la savourons en écoutant de la bonne musique sur notre enceinte portable, nos sièges se mettent soudain à bouger. Un tremblement de terre ! Mais qui ne dure que quelques secondes... Après l'Agung cet après-midi, voilà qui refait inmanquablement penser aux évènements de l'année passée avec l'éruption partielle du volcan. En lisant les journaux du lendemain, nous apprendrons qu'un violent séisme a frappé l'île peu éloignée de Sulawesi. C'est peut-être lui que nous avons senti. La terre tremble souvent dans le coin...

Dans la guesthouse, les clients se succèdent alors que certains restent plusieurs jours et même plusieurs semaines comme nous. Nous nous lions d'amitié avec Gisèle, une Brésilienne qui parle quatre langues couramment, mais pas encore le français, venue à Bali étudier le yoga. Elle passe un examen à la fin du mois. Richard, un trentenaire anglais affable, amène toujours sa bonne humeur avec lui. Susanne et Heinrich, un couple de jeunes Allemands plutôt réservés au premier abord se révèle très sympa au fil des jours. Domage que ces voyageurs au long cours repartent aussi vite ! Lorsque nous avons vu cinq Espagnols hyper branchés, trois garçons et deux filles, débarquer en fanfare, nous avons eu un peu peur du bruit jusque tard dans la nuit. Que nenni ! Soit ils sortaient et rentraient presque en silence, soit ils restaient tranquillement dans leurs chambres écouter de la musique qu'on entendait à peine. En fait, ça nous change de notre ancienne guesthouse où j'avais passé au moins une nuit sur deux à faire la

police lors de notre dernière venue. Ici, le calme rend notre séjour moins stressant et bien plus agréable. Du moins en cette période de basse saison. Attendons des mois plus chargés pour juger définitivement ! En tout cas, nous sommes bien contents d'avoir déménagé...

Il nous arrive parfois d'avoir la baraka, comme ce jour où je me suis égaré en empruntant une route dont j'ignorais l'existence jusque là. Une fois de plus, je me trompe à un carrefour que je connaissais pourtant bien. Cette fois, j'ai tourné trop vite et grimpe au lieu de redescendre. Je persiste malgré tout dans mon choix et j'ai bien fait. Cette route magnifique et très peu fréquentée serpente au milieu d'une nature et de rizières vierges de toute construction et traverse des villages d'un autre âge. Nous retrouvons là le Bali qui nous avait tant séduits lors de nos premières visites. Et ce, à quelques encablures d'Ubud. L'espoir est en train de renaître en nous!

Ou bien, comme en cette journée, où en souhaitant découvrir de nouveaux horizons, nous partons à l'assaut d'une montagne que nous connaissons peu. Alors que je suis en train de photographier de magnifiques rizières, un monsieur s'approche de Chantal et commence à parler avec elle. Ancien professeur de mathématiques tout juste retraité, il aime discuter en anglais. La conversation s'engage et au bout de quelques minutes, le brave homme, d'une élégance à tomber dans sa tenue traditionnelle immaculée, nous convie à aller prendre le café chez lui. Nous avons le temps et acceptons avec plaisir son invitation. Là-bas, nous faisons la connaissance de son fils et de sa belle-

filles. Ceux-ci se sont mariés il y a trois jours ! Les tasses de kopi Bali, les rouleaux de pâtes de riz fourrés à la banane et les gâteaux arrivent de tous les côtés. Nous avons tous les deux du mal à terminer tout ce qu'on nous amène. Nous passons avec ces gens adorables une heure qu'on gardera longtemps dans un coin de notre cœur.

Nous poursuivons la promenade par un chemin cimenté et souvent cahoteux et qui traverse une forêt pendant un bon moment. Ça fait un peu moto tout-terrain et Chantal s'agrippe comme elle le peut... mais en râlant ! Au bout d'environ deux kilomètres, nous débouchons sur une petite route nouvellement goudronnée. Tout à coup, je me recon nais dans un village. Je viens en fait de retrouver un coin que j'ai recherché sans succès de nombreuses fois l'année dernière. Drôle de hasard ! Ne souhaitant pas pousser plus loin, nous nous arrêtons dans un boui-boui où un couple charmant, mais tout de même intrigué de nous voir débarquer chez eux, nous sert deux cafés. Nous reprenons le parcours, mais en sens inverse, en traversant des paysages de terrasses sublimes. Après les grognements de Chantal dans la forêt, nous stoppons la moto devant un temple retiré et planté dans la jungle. Une dame, surgissant de nulle part, vient nous amener des offrandes à déposer sur l'autel. Nous lui expliquons être étrangers à cette religion et déclinons poliment sa proposition avant de quitter les lieux un peu plus rapidement que nous le souhaitions.

Mais, une fois encore, c'est un jour de chance. Dans le village suivant, un mariage se déroule au milieu de la rue devant l'entrée toute décorée d'une maison. Je freine si brutalement que je manque de renverser une moto garée sur un petit parking tout près de la cérémonie. Chantal ne râle même pas, elle est trop captivée par ce qui se passe devant

elle! Mon appareil et son iPad crépitent à tout-va. Le résultat ne sera malheureusement pas à la hauteur de nos espérances. Pas mal, mais peuvent mieux faire, diraient les profs! Des gouttes éparses qui commencent à tomber précipitent un peu notre départ. De toute manière, la cérémonie dans la rue semble terminée et tout le monde franchit la porte ornée pour entrer dans la demeure. Il était temps pour nous de nous éclipser. Nous regagnons épuisés, mais ravis notre guesthouse.

Pour une fois, nous délaissions la moto pour parcourir à pied la crête de Campuhan à partir d'Ubud. Cela fait maintenant plusieurs années que nous l'avons ignorée pensant, à tort, qu'elle avait dû vendre son âme au diable. Étonnamment, cette crête et sa vallée côté rizières n'ont pratiquement pas changé. Seul un petit café avec ses tables en bois et ses inévitables balançoires a fait son apparition en bordure de chemin. Avec ses matériaux naturels, il ne souille pas trop le paysage. Par contre, sur l'autre versant — celui qui longe la route principale —, de nombreux immeubles en construction viennent s'ajouter aux hôtels déjà présents. Nous croisons pas mal de monde sur le sentier. Des sportifs, hommes et femmes plutôt jeunes, ahanent en nous dépassant et ceux qui descendent dégoulinent de sueur malgré l'heure matinale. Pour éviter la grosse chaleur, nous avons en effet préféré partir sitôt le petit-déjeuner terminé. Nous parvenons au village après plusieurs stops-photos. Une galerie intéressante propose de belles et onéreuses peintures traditionnelles. Nous regrettons de ne pouvoir en acheter. Un jour, peut-être... Dans les rizières, des dames souvent assez âgées moissonnent à la main des parcelles entières. D'un coup, j'ai honte de me plaindre de la

chaleur. Que devraient alors dire ces dames s'échinant en plein soleil et couvertes de la tête aux pieds ? Je prends malgré tout quelques photos avant de rebrousser chemin en méditant sur la qualité de notre vie...

La fin du séjour se profilant, nous allons une dernière fois à Sanur. Après une journée de plage et de nombreux bains de mer, nous regagnons Ubud quand, après quelques kilomètres, Chantal s'aperçoit qu'elle a les cheveux au vent. Elle a tout bêtement oublié son casque sur le parking. Demi-tour en catastrophe au milieu des embouteillages et retour vers Sanur en zigzaguant entre les satanés taxis bleus continuellement en quête de clients, les motos et les piétons. On met un temps fou à revenir. Coup de chance, le heaume décoré par Mako lui-même trône sur le siège d'une bécane. Voilà l'un des côtés les plus sympas de la vie en Asie : très peu de vols ! Nous pouvons reprendre la route sereinement. Pour échapper au trafic très dense de cette fin de journée, nous empruntons des itinéraires parallèles plus ou moins fréquentés, mais de toute manière moins stressants que l'axe principal surchargé.

Nous parvenons juste à temps à Ubud pour fêter les quatre-vingt-six ans de Papy Michel, le bouurligneur le plus ancien que nous connaissons. Nous le croisons régulièrement ici, mais parfois ailleurs comme à Penang en Malaisie par exemple. Il vient d'arriver de France pour un séjour de six mois en Indonésie. Avec l'un de ses petits-enfants, il a effectué mille-six-cents kilomètres en vélo (mais électrique, précise-t-il !) pour se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle. Rien que ça ! Du coup, il s'est fait

tatouer une coquille sur le bras ! Il a invité dix personnes dans un restaurant dont Pierre et nous deux. Deux guitaristes indonésiens animent la soirée en jouant de la musique des Moluques très enjouée et des morceaux internationaux que tout le monde connaît. Le buffet était garni d'appétissantes choses locales. Bon anniversaire Papy Michel et merci pour cette belle soirée!

C'est tout de même chouette Bali!



Myanmar (ex-Birmanie)

Les longues formalités de l'hôtel étant remplies (dépôt des passeports, formulaires, durée du séjour, itinéraire et moyens de transport prévus en Birmanie, que dis-je, au Myanmar !), nous partons pour la pagode Shwedagon tant vantée par les voyageurs. Le parc arboré et bien entretenu, en bas des marches de la galerie couverte qui monte au sanctuaire, déroule d'immenses pelouses d'un épais gazon. L'effusion publique de tendresse est plutôt chose rare en Asie où les gens préfèrent la totale intimité pour se faire part de leurs sentiments. Pourtant, ici, les amoureux se promènent en se tenant par la taille, bien serrés l'un contre l'autre. Bravant les interdits, ils viennent vers nous et nous saluent longuement en nous adressant nombre de sourires. Nous aimerions bien avoir un brin de discussion avec ces jeunes, mais très peu parlent l'anglais ; les autorités militaires qui dirigent durement le pays ne souhaitant qu'un minimum d'échanges entre la population et les étrangers de passage.

À notre réveil, nous sommes dans l'obscurité, car l'électricité qui a un peu marché hier soir, juste assez pour recharger les batteries, est de nouveau coupée. Sur la place du village, le vieux camion qui monte les pèlerins au Rocher d'Or attend d'être plein avant de démarrer. Nous nous asseyons tassés les uns contre les autres dans la benne débâchée. Deux autres touristes sont eux aussi serrés comme des sardines, mais l'ambiance est à la rigolade.

Un groupe de jeunes filles birmanes nous prend en amitié et nous offre plein de choses inconnues à grignoter ! Par contre, une heure à se faire secouer dans la fraîcheur du petit matin, sur une route de béton, très pentue à certains endroits, magnifique, mais dangereuse, semble tout de même un peu longue à nos fesses meurtries !

Du parking où s'arrête enfin le camion-bus, il nous faut encore grimper presque une heure avant d'atteindre le site. En chemin, des boutiques proposent de l'eau et des friandises pour reprendre quelques forces. D'autres, plus orientées vers la médecine, présentent de l'huile d'éléphant, des dents de tigre ou bien des crânes de singe pour faire baisser la fièvre si vous en avez !

Au cours de la montée, la vue sur le rocher, perdu en pleine nature et surplombant la forêt tropicale, est magique. Après avoir montré nos passeports et nous être acquittés d'un droit d'entrée, nous pénétrons dans l'enceinte du site. Le fameux bloc de granit recouvert de feuilles d'or se tient juste devant nous, ne gardant son équilibre, paraît-il, qu'avec l'aide d'un cheveu de Bouddha. Sublime !

À six heures trente précises, le bus pratiquement complet démarre. On nous a attribué les deux meilleures places, habituellement réservées aux autorités. Au fur et à mesure des arrêts le long du parcours, comme partout en Asie dans les transports locaux, le véhicule est plus qu'archicomble, si c'est possible de l'être ! À l'arrivée à Rangoon, deux des jeunes Birmanes dont nous avons fait la connaissance dans la benne du camion grim pant au Rocher d'Or et qui voyageaient avec nous dans le car offrent à Chantal un porte-clés en guise de souvenir. Cette attention

la touche beaucoup. Nous ne savons quoi leur dire pour les remercier.

De la gare routière, un taxi dégingué nous mène à la station ferroviaire où nous voulons attraper le train de nuit pour Mandalay. Pas de chance, il est complet et, nous ayant repérés, des autorités pour le moins autoritaires nous accompagnent dans leur bureau sommaire vérifier nos passeports et visas, notre emploi du temps, notre parcours, notre programme. Ils souhaitent nous réserver des billets sur le train de demain, ce que je refuse catégoriquement. Je n'ai pas l'intention, mais alors pas la moindre, de faire ce qu'eux voudraient que nous fassions. Et c'est d'un pas décidé, Chantal sur les talons, que je quitte les lieux sans me retourner un seul instant. Une fois hors de la gare, nous nous asseyons sur un banc pour réfléchir un peu à ce que nous allons faire.

Deux hommes qui me semblent indiens viennent nous proposer du change, ce que j'accepte, car il nous faudra de la monnaie locale pour plus tard et ce doit être plus facile d'en trouver ici. On se met d'accord sur le taux. Je désire convertir trois cents dollars. L'un d'entre eux me tend alors d'énormes liasses de kyats et m'incite à les recompter. Je lui demande tout de même un peu plus d'intimité et je les suis tous les deux dans le fond d'une boutique juste en face. Chantal, elle, surveille les bagages sur le trottoir. Bien installé sur un tabouret, je vérifie tranquillement. Je dois en recevoir trois-cent-quatre-vingt-dix ! Je les regroupe dix par dix en paquets de cent. Cent... Deux-cents... Trois-cents... Ce sont des billets de mille et il me

reste quatre-vingt-dix-mille kyats à compter. Mais, parce qu'il y a évidemment un « mais », il n'y en a que neuf-mille ! Il tente de me faire croire que je fais une erreur. Je lui sors alors ma calculette. Avant que je n'inscrive quoi que ce soit, le second me tape dans le dos avec un grand rire et me tend les quatre-vingt-un-mille restants ! Cette fois, c'est bon, je peux lui donner mes trente billets de dix dollars. Une fois dans sa main, il les regarde et me dit d'un air vraiment navré qu'il pensait recevoir des coupures de cent dollars, et que pour celles de dix le taux n'était plus du tout le même ! Ben voyons... ! Au lieu de discuter avec ces truands, je reprends mes dollars qu'ils venaient de poser sur la table et leur laisse les liasses de kyats. C'est bon, on ne va pas ameuter tout le quartier pour si peu et, plus vite je serai parti, mieux ça vaudra pour moi !

Une fois dehors, je respire un grand coup ! Je retrouve un rythme cardiaque normal et Chantal en même temps. Je lui explique la chose ; elle n'en revient pas. Dire qu'on nous a conseillé les dollars en petites coupures ! De toute manière, je pense que cela ne se serait pas passé autrement avec de gros billets, ces gars ne cherchant qu'à escroquer leurs pigeons. Il nous faudra donc faire le change ailleurs !

Durant plus d'une heure, en attendant le bus pour Mandalay, nous observons le manège incessant de nos deux Indiens à la chasse aux touristes. Tous repartent comme moi, en les maudissant. Tous, sauf un qui les quitte en souriant et en leur serrant la main. Il ne doit s'être rendu compte de rien. Je me livre à un petit calcul. Sur le nombre, admettons qu'ils en plument un par jour, ce qui paraît très plausible. En ce qui me concerne, ils ont tenté de me voler soixante-deux dollars, ce qui représente près de deux fois le revenu mensuel moyen ! Vous vous rendez compte de la fortune qu'ils

amassent, même s'ils doivent arroser la police locale pour pouvoir exercer leur talent ?!...

Les fauteuils du car tout confort devraient convenir à des enfants non turbulents de moins de dix ans. Ils paraissent plutôt trop étroits et rapprochés pour des adultes. Nous y prenons tout de même place. Tiens, la conduite est à droite en Birmanie et le poste du chauffeur aussi. Va y avoir du sport !... En détaillant un peu les choses, on devine pourquoi le véhicule fait partie des bus VIP : ça ne peut être à cause de la rangée de sièges supplémentaires en plastique qui occupe l'allée centrale, il s'agit plus vraisemblablement du vieil écran pendu au plafond. Génial, il va y avoir un film. D'ailleurs, le programme a l'air de vouloir démarrer dès les premiers kilomètres. Bon, la sono est trop forte et parasitée au maximum, mais l'adjoint au chauffeur va certainement y remédier. C'est ce qu'il fait en effet. On le voit envoyer des beignes de plus en plus solides dans le magnétoscope, du moins ce qu'il en reste. Ça marche, car le son devient soudain meilleur, quoique toujours très puissant. Mais c'est maintenant au tour de l'image de donner quelques soucis. Elle ne s'affiche qu'au rythme d'une seule par seconde ! Quelqu'un se lève, un peu énervé semble-t-il, et s'en va parler à l'adjoint qui, consciencieux, monte encore plus le volume !... Durant toute la nuit, des clips uniquement birmans et des films d'action chinois sont diffusés sans interruption, excepté celles dues aux nombreux problèmes techniques. Même à travers les bouchons, la musique et le bruitage des combats m'irritent les tympans !

Lors du troisième et dernier arrêt, l'aube point à l'horizon et nous nous laissons tous les deux tenter par un thé et quelques pâtisseries artisanales. Cela fait désormais qua-

torze heures que nous sommes assis sur nos sièges trop étroits et trop serrés. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, au contraire de Chantal qui a tout de même réussi à dormir un peu malgré les secousses et le brouhaha. Le trajet, maintenant devenu très pénible, se termine enfin à la gare routière de Mandalay alors que le soleil darde ses premiers rayons de la journée. Un rabatteur avec une pancarte de l'hôtel où nous voulons descendre nous désigne le taxi bleu qui va nous y conduire.

Nous partons à pied vers la colline de Mandalay. Grossière erreur ! D'après le plan du guide, elle se trouve juste à l'opposé, de l'autre côté du Palais Royal. Mais il y a une petite chose que j'ai oublié de considérer : l'échelle de grandeur. Nous nous en rendons vite compte en voyant la longueur des fossés rectilignes entourant l'enceinte du Palais. Un rapide calcul nous fait prendre conscience du nombre de kilomètres à parcourir pour simplement faire le trajet : une bonne dizaine ! C'est trop pour nos jambes encore fatiguées de leur périple au Rocher d'Or et de leur nuit de transport passée recroquevillées. Nous retournons louer des vélos.

En revenant de balade, nous croisons nos deux copines espagnoles rencontrées à Rangoon, qui, pourtant parties avant nous hier, sont arrivées après nous dans la matinée. Elles n'avaient pas pris le bus VIP !...

Nous nous apprêtons à sortir quand un soi-disant guide nous impose sa présence. En y regardant de plus près, je pense plutôt qu'il s'agit d'un agent de la police secrète qui souhaite nous pister toute la journée. Je sais

que la ville en regorge et qu'avec mon appareil, je ne passe pas inaperçu. Devant son insistance et pratiquement sommés d'accepter, nous le prenons avec nous. Mais il montera dans la minuscule cabine avec le chauffeur, je ne veux pas de lui à l'arrière avec nous. Ce petit tracas résolu, le taxi bleu que j'ai réservé pour la journée part enfin vers les anciennes capitales.

Dans le quartier des sculpteurs, je n'écoute aucune des explications que nous dispense le faux guide. Je suis même heureux de constater que je l'énerve un peu en n'arrêtant pas de photographier. Dès qu'il me voit entamer la conversation avec un artiste, il revient en catastrophe me demander d'accélérer le pas. Il rigole ou quoi, lui ? Il ne manquerait plus qu'il vienne me donner des ordres maintenant ! Du coup, nous prenons encore plus notre temps. Et lorsque Chantal et moi en avons assez du vacarme des ponceuses et du martèlement des burins sur le marbre, nous allons retrouver calme et sérénité dans une pagode toute proche.

Le guide-cerbère tient absolument à nous emmener voir des moines en quête de nourriture pas loin d'ici. Nous ne sommes pas chauds du tout, mais pour détendre un peu l'atmosphère, nous acceptons. Chose étonnante (!), tous les cars de touristes de la région sont réunis sur le parking et dans les rues voisines. L'attrape-nigaud par excellence ! Des centaines de personnes sont massées sur les trottoirs de chaque côté du défilé et regardent les religieux jouer la comédie en recevant théâtralement leur riz quotidien. Impossible de prendre une photo (d'ailleurs, je n'en ai même pas envie) sans avoir dans le cadre une dizaine d'individus blancs et chapeautés en train de mitrailler. À un moment, je

tente de traverser et me fais enguirlander grave par le chef des bonzes. Fuyons, Chantal, fichons le camp ! Si j'aime voyager par mes propres moyens, c'est justement pour ne pas avoir à subir ça. Les processions que nous avons découvertes à Luang Prabang au Laos étaient cent fois plus jolies et les moines ne jouaient pas. Alors que fait-on ici ?

Passablement énervé, je ferme le clapet du guide qui voulait nous emmener voir un autre truc du même genre. M'adressant au chauffeur, je l'oblige à nous conduire directement à Sagaing, encore une des anciennes capitales. Malheureusement, avec tout le temps perdu auparavant, il est midi lorsque nous parvenons à la pagode U Ponya au sommet du plus haut mamelon. C'est l'heure la pire pour les photos. Nous sommes seuls d'ailleurs, pas un autre touriste à la ronde ! C'est ici que je voulais venir en premier. Nous aurions pu, dans ce cas, visiter les ateliers de sculpteurs dans l'après-midi. Je suis vert de rage, d'autant que la vue est superbe : l'avalanche de pagodes dorées qui dévale les pentes de dizaines de collines alentour est d'une beauté époustouflante. Ggrrrr !

Le taxi stoppe à quelques kilomètres de là devant un bras de rivière qu'il va nous falloir traverser en barque. Il n'y a plus que deux places. Notre guide adoré va devoir rester à terre. Mince alors !... De colère, il nous octroie une heure de visite ! Oui, oui, bien sûr, compte sur nous !...

Un Asiatique, d'où soit-il, prend toujours sur lui pour ne pas perdre la face. C'est donc un homme charmant et avenant que nous retrouvons quatre heures plus tard, s'enquérant même de tous nos désirs...

Autorisé seulement aux piétons, le pont d'U Bein demeure le plus long pont en bois du monde. Nous ne nous

pressons pas pour effectuer ses mille-deux-cents mètres. Le soleil couchant arrose d'or et de pourpre un vieil arbre desséché dont le reflet dans l'eau sans rides vient mourir à nos pieds. Nous n'en partons qu'à la nuit tombée, tant il est difficile de quitter un lieu aussi paisible et aussi enchanteur. Il fait nuit noire depuis longtemps quand le taxi nous dépose devant la guesthouse. Nous regardons s'éloigner sans aucun regret le guide qui n'a pas réussi, à son grand désespoir, à nous guider du tout...

Deux trishaws nous attendent sous un soleil de plomb à notre retour de Mingun et sa fameuse pagode lézardée. Bien calés, pour ne pas dire coincés sur notre siège, nous n'en menons pas large. Heureusement, ces pros du guidon se fauillent sans souci au milieu des taxis bleus, des vélotaxis, des épaves roulantes, des carrioles, des bœufs, des chiens, des piétons, des nids-de-poule, jusqu'à l'atelier de fabrication de feuilles d'or dont les bouddhistes ornent tout ce qu'ils vénèrent.

Après une journée de navigation sur l'Irrawaddy, nous assistons au coucher de soleil depuis la terrasse d'une pagode de Bagan. Une fois l'astre disparu derrière la nuée de temples qui parsèment la plaine, nous regagnons en vélo Nyaung Oo dans la nuit noire. Il reste plusieurs kilomètres, mais nous avons désormais atteint le goudron et sorti nos lampes de poche pour tenter d'esquiver les nids-de-poule et autres imprévus. Tellement concentré sur l'état de la chaussée, je ne remarque pas la petite route qui part sur ma gauche. Nous roulons depuis maintenant assez longtemps et Chantal grogne un peu derrière

moi. Bon sang, il va bien falloir que je tourne à un moment donné ! Les yeux rivés sur la gauche à chercher une route ou un chemin dans la nuit, je ne peux éviter un énorme trou dans le bitume. Le choc est rude, je manque d'être éjecté et me retrouve à cheval sur la barre métallique de mon vélo... Pas de description ici, les hommes me comprendront ! Comme par magie, Chantal s'arrête sur-le-champ de râler pour s'étouffer dans un fou rire qui, moi, ne me fait pas rire du tout à ce moment-là... Dur, dur de rouler dans la nuit !

Avec Mats, un jeune Suédois, et Lye, sa copine chinoise, nous louons un taxi pour nous rendre au mont Popa, à une soixantaine de kilomètres. Plein de courage, nous attaquons les sept-cent-dix-sept marches qui mènent au sommet du célèbre piton volcanique parsemé de monastères et de sanctuaires. Malgré une certaine crainte, il ne faut surtout pas faire attention aux singes querelleurs et voleurs qui nous accompagnent pendant toute la montée. Une dernière échelle presque dangereuse franchie, la vue qui se déploie devant nos yeux est magnifique. Les macaques ont suivi. Je m'apprête à tirer le portrait d'un spécimen perché près de moi quand celui-ci se sentant sans doute agressé (je refuse toujours de payer pour une photo !) saute sur moi. Dans un réflexe miraculeux d'ancien sportif, je parviens à l'éviter et il se retrouve tout penaud, au vu de son expression déconfite, au milieu de nous. Plus un seul ne nous embêtera après cet épisode.

Nous ressortons d'un tour sur le marché avec l'envie de devenir végétariens. Je me demande encore ce

qui pesait le plus lourd : le morceau de viande ou l'essaim de mouches agglutiné dessus ?

Nous louons deux vélos pour nous balader dans la campagne et les villages disséminés sur les bords du lac Inle. Dans les champs de canne à sucre, les coupeurs armés de leur machette sont à pied d'œuvre. Des dames rassemblent les tiges et les jettent dans une charrette tirée par un bœuf. À notre passage, les sourires et les coucous fusent.

Plus loin, nous tombons sur ce que nous prenons pour un chantier de travail forcé, chose malheureusement très courante en Birmanie. Un groupe de femmes et d'enfants bitument le chemin « à la main ». Une charrette dépose sur les bas-côtés de la route des pierres de la taille d'un gros ballon. Au marteau et à la force du poignet, elles sont alors concassées sur place jusqu'à atteindre le calibre du gravier. Pas de pelles, ici, pour mettre les gravillons dans les paniers et les épandre ; seulement des mains, une multitude de mimines d'enfants surveillés par des chefs qui discutent en mâchouillant leur bétel, assis dans l'herbe à l'ombre d'un arbre et assez éloignés de la poussière pour ne pas être dérangés. Le goudron, chauffé sur un feu de bois, est étendu à l'aide de bassines sur la couche de gravier par les femmes qui, pliées en deux et les pieds dans la matière visqueuse, l'égalisent avec une planche rudimentaire. Pas un sourire, pas un geste à notre égard : tous ont peur des représailles. Pas de photos non plus pour nous. D'abord dans la mesure où nous sommes en voyage et non en reportage et, en second lieu, parce que ce serait une sacrée marque d'indécence envers ces gens...

Notre présence ne passe pourtant pas inaperçue. Dès l'entrée dans le hameau suivant, un homme parlant très bien l'anglais, un téléphone portable du dernier cri coincé dans le lounngy (sorte de jupe longue à petits carreaux nouée à la taille que tous les hommes birmans portent) nous attend et s'enquiert, à peine souriant, de ce que nous faisons dans les parages. Quand je demande la direction à prendre pour le prochain village, il m'indique le nord. Nous le remercions chaudement de sa gentillesse et choisissons logiquement celle vers le sud ! Inutile de préciser que nous sommes guettés comme une proie à l'étape d'après ! Trois messieurs tentent de nous empêcher de poursuivre plus loin en nous faisant croire qu'il n'y a plus de route. Mais notre sang breton nous incite à prendre, une fois encore et contre leur gré, la décision de continuer. Bon, il va falloir que je me calme un peu si je ne veux pas m'attirer trop d'ennuis, mais les délateurs et les menteurs ont le don de m'énerver. À la solde du régime, ces fonctionnaires surveillent et rapportent tout ce qu'ils voient ou entendent. Plus ils coopèrent, plus ils reçoivent de cadeaux. Parmi ceux-ci, le téléphone portable dernier cri fait fureur. Pour un Birman de la rue, impossible d'en posséder un : ce n'est pas interdit, mais le prix d'abonnement à un forfait équivaut à pratiquement une année de salaire moyen. Hormis les militaires et leur police secrète, très peu en ont...

Nous atteignons enfin le point que je m'étais fixé sur la carte en partant ce matin. C'est un village sur les bords du lac où plusieurs distilleries bouillent le jus de canne à sucre. Nous en visitons une. Le retour s'effectue sans problème en traversant les mêmes villages qu'à l'aller. Mais cette fois, nous devons aller dans le bon sens puisque personne ne nous arrête...

Nous ne le savons pas encore, mais nous allons vivre l'un des trajets les plus pénibles de nos aventures. Par souci d'économie et parce que nous avons le temps, nous avons choisi le bus pour nous rendre à Rangoon. Mauvaise pioche ! Nous arriverons vingt-deux heures plus tard alors que l'avion ne met qu'une petite heure...

Le car quitte Nyaungshwe avec une heure de retard sur l'horaire prévu. Immanquablement, il est du genre pas très rassurant avec son toit surchargé et l'intérieur archibondé. Des sacs, des cartons et un amoncellement de choses non identifiées sont mal entassés dans le fond et tombent sur les passagers à chaque grosse secousse, c'est-à-dire à tout bout de champ.

Le confort est plus que sommaire, serrés que nous sommes sur nos sièges trop étroits. La climatisation ne marchant pas, j'ouvre ma fenêtre pour échapper un peu à la fournaise. Au premier arrêt pour réparer le moteur qui se retrouve en un rien de temps en pièces détachées sur le sol poussiéreux, nous constatons avec effroi de profondes et larges crevasses sur le flanc d'un des pneus arrière. On distingue même très bien la chambre à air ! Avec une vue imprenable sur le ravin, la descente d'un col sur la piste en terre défoncée qui tient lieu de route nationale se fait à dix à l'heure. Après une seconde escale technique (!), nous arrivons, malgré tout, entiers dans la plaine.

Le bus roule maintenant à vive allure, avec des pointes à trente à l'heure, sur le goudron truffé de nids-de-poule. Je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour la roue juste sous mes fesses. On nous débarque au crépuscule dans un boui-boui où une soupe et un plat de poulet nous content

la bagatelle de presque trois euros, ce qui est horriblement cher pour ici. J'en profite pour montrer au chauffeur le pneu déchiré. Il hausse les épaules. Ce sera notre dernier stop. À cause de moi, trop curieux, on ne s'arrêtera plus. Tressautant sans cesse sur les sièges, nous n'arrivons pas à dormir. La nuit nous paraît interminable. Peut-être est-ce pour cela que les deux acolytes du conducteur se croient obligés de nous infliger des clips et des sketches d'artistes locaux apparemment hilarants vu la réaction des autres passagers. Où sont mes boules Quiès ? !

La fatigue étant la plus forte, nous parvenons tout de même à somnoler durant deux petites heures. Lors d'un ravitaillement en essence dans une station fermée par des grilles, nous n'avons même pas le droit de sortir. De toute manière, personne ne bouge dans le car. Ils n'ont pas de vessie ou quoi ? La nôtre, on la sent bien, elle est pleine à ras bord !

Le jour va bientôt se lever et, sur l'écran branlant, des moines psalmodient à l'unisson et d'une voix monocorde pendant une heure et demie la même phrase. Je mets quiconque, normalement constitué, au défi de supporter cette torture...

Après vingt-deux longues heures de supplice pour notre dos, notre derrière et nos oreilles, nous arrivons sans problème majeur à la gare routière de Yangon...

L'horloge indique quatorze heures et nous attendons patiemment à l'aéroport l'enregistrement de nos bagages, d'abord pour Calcutta, puis, après changement d'appareil, pour Katmandou. Nous dépensons nos derniers kyats dans les boutiques sommaires du hall. À l'inspection

des passeports, on nous fait remarquer que nous n'avons pas de visa indien. Nous le savons et nous avons bien évidemment l'intention de les faire au Népal avant de descendre dans le sud de l'Inde le mois prochain. Les douaniers refusent de nous laisser passer. Nous voilà donc embarqués dans le bureau des autorités qui restent inflexibles : impossibilité de quitter le pays ! J'ai beau leur rétorquer que Calcutta constitue une simple escale, que nos visas birmanais, eux, se terminent dans deux jours, rien n'y fait. Devant notre désarroi, notre interlocuteur, un Indien qui possède, en plus de son travail ici, une agence de voyages en ville, nous convie à nous y rendre après avoir déposé notre demande à l'ambassade indienne.

Nous comprenons très vite que nous ne pourrons pas quitter le pays avant une semaine si tout se passe pour le mieux ! Nous sommes vendredi après-midi, l'ambassade est fermée jusqu'à lundi, il faut quatre jours pour récupérer les passeports et il n'y a que deux vols hebdomadaires pour Calcutta. C'est la première fois de notre vie que nous nous faisons refouler à une frontière. Nous ne l'apprécions que moyennement. Que va devenir notre séjour à Katmandou ? Nous n'avions prévu que deux semaines là-bas et si nous en perdons une, cela ne vaut plus le coup d'y aller. Et puis, que faire encore à Yangon durant une huitaine supplémentaire ? Nous sommes complètement désabusés.

Pour nous remonter le moral, nous entrons dans un bar populaire repéré plus tôt qui propose de la « Myanmar » pression. Chantal est l'unique femme, nous sommes les seuls étrangers et tout le monde nous regarde. Nous reviendrons pourtant là tous les soirs nous désaltérer avant d'aller dîner d'un bol de soupe shan, ou plutôt d'une soupe vu la quantité servie, dans notre restaurant favori à

quelques centaines de mètres. Nous marchons ensuite un kilomètre environ pour aller déguster un yaourt maison aux fruits dans un endroit référencé dans le Guide du Routard. Et heureusement qu'il l'était, sinon nous n'aurions jamais osé y entrer. Le lieu et les tables sont assez sales, mais les seaux de fromage frais sont conservés dans un frigo qui fonctionne. C'est rassurant. Un peu sur la défensive, Chantal se contente d'une salade de fruits, tandis que je commande l'un des fameux yaourts. Excellentissime ! Il fallait juste oser. Ici aussi nous reviendrons quotidiennement. Pour terminer, nous retrouvons notre vendeur de crêpes, pas très loin de la pagode Sule, qui se fait un plaisir de nous servir deux pancakes au miel et au sucre. Je m'en lèche encore les babines...

Résumons-nous : il nous faut tous les soirs marcher environ trois kilomètres et demi pour aller boire une bière pression, manger une soupe shan, déguster un plat de yaourt frais, savourer des pancakes et retourner à notre chambre du troisième et dernier étage. Ce n'est pas comme ça que nous risquons de grossir, nous qui avons perdu chacun une dizaine de kilos !

Les journées passent tranquillement en compagnie des gens de la rue. Parfois, un homme parlant anglais (quelqu'un de la police secrète, donc !) demande à voir ce que je photographie (ils détestent les journalistes et me prennent certainement pour un reporter avec mon appareil pas très discret). Je leur montre alors les histogrammes sur l'écran et non les images auxquelles ils s'attendaient ! J'en rigole encore en me rappelant leurs têtes. Malgré ce subterfuge, je n'aurai aucun problème avec eux.

Lors d'une balade, nous tombons sur un magasin Kodak flambant neuf. J'y dépose une clé USB pour le tirage de quelques-uns de mes portraits. Le lendemain, les clichés en main, nous partons à la rencontre des personnes photographiées les jours précédents.

C'est un véritable triomphe. Nous dénichons tout le monde et ces moments resteront à jamais imprimés dans notre mémoire. Notre émotion est à son comble lorsque nous retrouvons la jeune femme au petit garçon. Nous apercevant en premier, elle se précipite vers nous, le bébé pendu à sa poitrine. Elle ne s'attendait pas à nous revoir et quand je lui tends le cliché la représentant avec ses trois enfants, je pense sincèrement qu'un lingot d'or ne lui aurait pas fait plus plaisir. Son bonheur est immense et sans retenue. Difficile dans ce contexte de ravalier les larmes qui ne manquent pas de nous inonder les yeux. La jeune cantinière de rue, surprise du cadeau, contemple son image, la porte sur son cœur et nous jette un regard tellement heureux qu'il nous paie mille fois de la joie qu'on vient de lui donner. Les enfants sont plus compliqués à retrouver, mais, avec l'aide de certains d'entre eux, nous y arrivons. Tous repartent la photo serrée entre leurs doigts crasseux la montrer à leurs parents. Désormais, tout le quartier est au courant, et ce ne sont, partout, que courbettes et remerciements. Seuls, les hommes parlant anglais nous regardent d'un drôle d'air. Mais quel plaisir de faire plaisir ! Parfois, le hasard fait bien les choses : si nous n'avions pas été refoulés, nous n'aurions jamais connu ces instants bouleversants.

Tout ne se passe pas pour le mieux avec un ultime souci à l'aéroport. Les douaniers souhaiteraient nous taxer d'une somme que nous avons réglée pour rien la semaine dernière. Rebureau des autorités et rediscussions sans fin. Finalement, entrant dans la pièce, l'Indien de l'autre jour nous reconnaît et fait vite avancer les choses. Nous n'en avons pas fini pour autant et devons payer les journées supplémentaires depuis la péremption de notre visa birman. Nous donnons pour cela deux photos et neuf dollars chacun, puis remplissons un long formulaire avec l'aide d'un fonctionnaire pas du tout souriant... parlant l'anglais !...

Malgré ces petits ennuis, la Birmanie que je refuse toujours d'appeler Myanmar occupera une place à part dans nos cœurs. En dépit de la terreur qu'entretiennent quotidiennement les militaires, les gens sont d'une humeur et d'une gentillesse sans égales.

Nous avons été plusieurs fois submergés par l'émotion et leurs éclats de rire résonneront à jamais dans nos oreilles...



Népal

Après une heure de vol avec vue splendide sur la chaîne himalayenne et l'Everest, nous atterrissons sans histoires à Katmandou. Lorsque nous avons décollé hier de Rangoon, il faisait trente-six degrés. En cette fin d'après-midi, à mille-trois-cent-cinquante mètres d'altitude, il n'en fait que douze. Malgré le ciel bleu, la fraîcheur nous saisit, accentuée par le manque de sommeil dû à une nuit passée sur les sièges inconfortables de l'aéroport de Calcutta. Les épaisses couvertures posées sur le lit de notre chambre sont les bienvenues. Après une toilette de chat à l'eau froide, nous partons à la découverte de la métropole mythique, haut lieu des années hippies.

Le matin à l'aube, nous prenons la direction de Bhaktapur, ancienne capitale royale qui a servi de décor au film de Bertolucci, *Little Buddha* et réputée être la plus belle ville de la vallée de Katmandou. La lumière est magnifique et le Durbar Square est encore désert à cette heure. Seules, quelques balayuses s'acharment à nettoyer le pavé tapissé des fientes de milliers de pigeons. Une légère brume de chaleur flotte sur l'agora filtrant ainsi de façon irréaliste les rayons du soleil. Les premières prières et offrandes ont lieu dans les sanctuaires disséminés dans les cours attenantes.

Quelques rues plus loin, nous débouchons sur une place très impressionnante. Le temple de Nyatapola avec son escalier bordé de sculptures d'animaux est surmonté de cinq toits superposés majestueux et domine de sa hauteur tous les autres bâtiments. À leur pied, un marché commence à s'animer. C'est là que Moti, un jeune Népalais d'une dizaine d'années, nous repère et vient échanger quelques mots en anglais avec nous. C'est un enfant charmant, réservé, un peu timide même et aux yeux malicieux. Jamais il ne s'imposera, c'est au contraire nous qui lui demandons s'il veut bien nous faire visiter sa ville. Il n'a pas école aujourd'hui et, à voir son regard, c'est avec une immense fierté qu'il accepte de nous balader dans le dédale des ruelles. Un paquet de chips, un thé, des gâteaux locaux, un énorme cornet de glace constitueront sa paie. Il nous présentera à sa grand-mère qui vit dans le quartier des intouchables, puis en fin d'après-midi à son bébé de frère et à sa maman qui vend des légumes sur le marché. Grâce te soit rendue ici, Moti, pour la superbe journée que tu nous as fait passer à découvrir ta ville... Un impérissable souvenir...

Au cours de la promenade, il nous emmène assister à une cérémonie funéraire près de la rivière. La dépouille enroulée dans des draps blancs est portée à bout de bras par six hommes le long du ghât jusqu'au lieu de crémation. Allongé, recouvert d'un linceul et de paille de riz préalablement mouillée, le cadavre y est brûlé devant la famille et les amis regroupés autour du bûcher. Contrairement à Bali où les flammes viennent de dessous, le feu est mis ici sur le dessus du corps. Le tirage est peut-être meilleur ! Chantal et moi sommes étonnés de notre capacité à regarder ces rites sans sourciller et à pouvoir en plaisanter... Il faut dire

que, depuis l'Indonésie, nous avons eu l'occasion de faire beaucoup de progrès dans le domaine !

Nous abandonnons le pauvre Moti un peu précipitamment, ayant trouvé, sans vraiment le chercher, un taxi pour nous ramener à Katmandou.

Le crépuscule met un terme à notre visite de Bodhnath, le sanctuaire le plus imposant du Népal et l'un des plus vénérés du bouddhisme. Nous quittons à regret la foule des pèlerins tournant respectueusement autour du stupa un moulin à prières à la main. Des policiers en poste devant le temple nous aident dans notre recherche de taxi. Sans hésiter, ils en arrêtent un déjà bondé et obligent le chauffeur à nous prendre. Lors d'un freinage inopiné pour éviter une femme qui traversait, je reçois sur le râble pas moins de cinq personnes qui me coincent contre le siège du conducteur. Une de mes côtes n'y résiste pas ! La douleur est intense, mais je n'ai aucune envie de tester les hôpitaux locaux. Je prends par conséquent exemple sur Chantal qui a enduré un calvaire pendant de longues semaines suite à sa chute sur le trottoir de Phnom Penh. Pas le droit de me plaindre donc, mais bon sang que j'ai mal ! La nuit sur le matelas ferme est un vrai supplice. Je ne supporte aucune position allongée, mais à bout de fatigue, je m'endors tout de même un couple d'heures...



Notre second séjour népalais débute de manière plutôt bancale. Après un vol sans histoire, nous sortons juste avant minuit de l'aérogare rudimentaire de Katmandou. Un taxi de l'hôtel doit nous y attendre ; le responsable de l'établissement nous l'a confirmé au moment de la réservation. Mais après une demi-heure d'espoir vain, nous devons nous rendre à l'évidence : notre nom n'apparaît sur aucune des affichettes que montrent les chauffeurs. Nous sommes donc contraints de nous débrouiller seuls et éviter de nous faire arnaquer comme souvent lors des arrivées très tardives. Devant l'hôtel, comme j'en avais peur, le conducteur ne nous redonne pas l'appoint sur le billet tendu. M'ayant vu retirer de l'argent au distributeur de l'aéroport, il se doutait que je n'avais pas de petites coupures et a joué sur le fait que lui aussi n'avait que des gros billets et ne pouvait — en toute honnêteté d'après ses dires — nous rendre la monnaie. Ben voyons ! Voilà pourquoi j'avais négocié un taxi. Un peu énervés d'avoir dû céder, nous réveillons le réceptionniste endormi sur un canapé de l'accueil. En nous remettant les clés de la chambre, il nous apprend que le chauffeur a dû s'assoupir quelque part en nous attendant. Je ne crois pas un mot de son explication vaine et préfère aller me coucher. Il est une heure du matin et la fatigue nous tiraille tous les deux. Nous avons malgré tout des difficultés à trouver le sommeil. Dans la ruelle, juste sous notre fenêtre, une famille a effectivement trouvé refuge dans un renforcement du trottoir. Les enfants jouent et ne semblent pas vouloir arrêter. Jusqu'à 3 heures, leurs cris, leurs rires et les discussions entre adultes nous tiennent éveillés. Après une journée entière de voyage, nous aurions pourtant bien apprécié le calme...

En passant devant la réception le lendemain matin, le directeur d'origine indienne nous adresse ses excuses pour la mésaventure du taxi. « Very sorry Mam, very sorry Sir. » Il insiste un peu trop lourdement à mon gout sur le fait que le chauffeur se soit endormi dans sa voiture en nous attendant. C'est drôle, mais il ne nous convainc absolument pas.

Le patron du restaurant vient se présenter à la fin du repas que nous avons largement apprécié. Nous trouvant peut-être sympas, il nous convie à prendre un thé masala dans son second établissement, celui qui a fait sa renommée. Nous y restons un bon moment discuter avec lui avant de rentrer à l'hôtel.

Pour aller au Swayambunath, appelé Temple des Singes, nous respectons scrupuleusement l'itinéraire GPS du téléphone, bien plus facile à utiliser dans ces cas-là que nos encombrants iPad. Nous parcourons ainsi des quartiers que nous n'aurions pas visités autrement. En contrepartie, nous devons traverser un canal sur une passerelle composée de deux gros bambous et d'une rambarde rudimentaire. Chantal n'apprécie pas, mais alors pas du tout, mon choix de suivre à la lettre les instructions de l'appli ! Très crispée et en maugréant, elle franchit tout de même l'obstacle, mais en prenant beaucoup de temps. Ce n'est qu'une fois parvenus de l'autre côté que nous remarquons un pont en béton à moins d'une centaine de mètres de là. Si les yeux de ma femme avaient pu lancer des flèches, je serais déjà mort ! En attendant, après une rude montée à travers la forêt, nous voilà arrivés dans l'enceinte

même du fameux temple. Et, comme hier à Durbar Square, sans avoir dû en payer l'entrée. Merci le progrès!

Comme tout le monde, nous allons contempler la ville depuis la terrasse, mais des singes devenus agressifs à la vue d'une banane que ma jeune voisine tenait à leur présenter abrègent l'observation. Il est temps de redescendre.

Cette nuit, j'ai dû me lever pour demander au réceptionniste complètement inconscient de son statut qui jouait dans l'escalier et sur notre palier avec des enfants d'une famille indienne de l'étage au-dessus de bien vouloir se calmer un peu pour nous laisser dormir. Il est presque une heure du matin ! Apprenant la chose le lendemain, « Very sorry Mam, very sorry Sir » se confond en excuses...

J'ai reçu il y a quelques jours un email d'une copine Rennaise qui, informée de notre séjour au Népal, aimerait qu'on lui rende un service. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

Seebu, jolie jeune femme népalaise qui gère sa petite école privée toute nouvelle, vient nous chercher à 10 heures et demande au chauffeur de taxi de nous emmener dans une rue derrière le Durbar Square. Un quart d'heure plus tard, celui-ci nous dépose dans l'ancre hippie des années soixante-dix, là même où la communauté venue d'Europe et d'Amérique cherchait l'illumination spirituelle : la fameuse Freak Street. Jimi Hendrix et Jim Morrison entre autres s'y sont certainement procuré à prix dérisoire quelques Nepalese Temple Balls, le haschisch théoriquement interdit de nos jours. Pourtant, on ne peut pas faire cent mètres dans Thamel sans être abordé par des reven-

deurs de tout âge. Même Chantal a droit au hasssssssch ? ou au sssshhhitttt ? susurré à l'oreille ! C'est peu dire qu'ils en proposent vraiment à tout le monde ! Mais ne sommes pas venu à Freak Street pour cela. Seebu nous fait monter dans un immeuble typique de Katmandou. Au cinquième étage nous attendent Dipesh et sa famille. Nous sommes accueillis comme des rois. En fait, notre amie parraine un jeune Népalais depuis plusieurs années et nous a octroyé un budget pour acheter de la nourriture et quelques cadeaux. Dipesh, garçonnet de onze ans à l'œil vif, nous fait asseoir sur un canapé qui sert aussi de lit. Cinq personnes vivent dans cette unique pièce de quinze mètres carrés. Tandis que Seebu joue la traductrice entre nous et Dipesh, la maman s'affaire au-dessus du réchaud à gaz et nous concocte ce qui restera notre meilleur thé masala de tout notre séjour. Après avoir consciencieusement pilé cannelle, cardamome, grains de poivre, clou de girofle et gingembre, elle jette le tout dans la tasse d'un thé local sucré et laisse infuser un moment avant de nous en servir un gobelet. Excellentissime ! Celui-là restera dans nos annales, c'est certain. Une dentition saine et parfaite apparaît derrière le sourire qui éclaire le doux visage de la cuisinière. Une discussion un peu difficile s'engage et Seebu, la pauvre, a bien du mal à se faire comprendre des deux camps. La sœur de Dipesh, d'une quinzaine d'années, arrive de l'école et se joint immédiatement à la conversation. Pushpa qui se débrouille en anglais encourage son frère à en faire autant. Le temps passe vite et il est l'heure de descendre faire les courses. Nous nous retrouvons tous chez le commerçant du coin. La maman achète plusieurs sacs de riz de vingt-cinq kilos, des légumes secs et des épices de toutes sortes. Elle pourrait soutenir un siège ! Heureusement pour nous, un porteur monte toute la marchandise au cinquième étage.

Pour cela, le pauvre homme doit effectuer plusieurs aller-retour. Il s'exécute sans broncher et, plus surprenant, un large sourire fend son visage buriné. On apprend qu'il vient tout simplement de gagner plusieurs journées de salaire...

Nous redescendons en ville acheter des cadeaux pour les enfants. La fille de Seelu choisit un couple de valseurs qui dansent en clignotant (!). Mais nous ne trouvons pas le maillot de Mbappé que souhaitait Dipesh. Par contre, nous lui dégotons une belle guitare chez un vendeur d'instruments de musique. Le gamin ressort radieux du magasin avec sa gratte sur le dos. Il ne me quitte plus d'un pouce. Quant à sa sœur Pushpa, elle tient la main de Chantal dans la sienne...

Nous n'avons pas le choix : la maman nous prépare, à même le sol, un dal bhat. Après avoir décliné une première invitation, nous n'avons pas eu le courage de refuser une seconde fois. Nous l'aurions vraiment froissée. En fait, nous avons surtout eu raison d'accepter, car son plat est succulent. Elle a d'abord écrasé des pommes de terre, puis les a mélangées avec des épices, un jus de citron vert et du cerfeuil. Elle a ensuite achevé la cuisson d'un morceau de viande de chèvre en sauce commencée ce matin, confectionné une grosse omelette avant de la couper en petites lanières et disposé, en plus de flocons et de grains de riz soufflé, un peu de toutes ces préparations dans deux grandes assiettes en métal qu'elle s'empresse de nous tendre. Trop bon ! Nous nous régalaons vraiment. Certainement par politesse, ils ne se sont servis eux-mêmes que lorsque nous avons eu terminé...

Lorsque nous les quittons, nous nous embrassons tous et leur promettons de revenir les voir. Une émotion intense nous submerge tous les deux à ce moment-là...

Nous accompagnons Seebu jusqu'à Universal Delight and Memorial Foundation Nepal, l'école de jeunes enfants défavorisés qu'elle dirige. Après que ses élèves nous aient salués et, pour certains, offert de beaux dessins, nous la laissons à son travail et retournons vers notre hôtel en traversant le Durbar Square puisqu'il se trouve sur notre chemin.

Nous venons de passer une journée dont nous nous souviendrons longtemps. Merci Isa!

De la nuit suivante aussi, d'ailleurs! Des ouvriers turbinent en effet sans relâche à la construction d'un immeuble à moins de trois mètres de notre fenêtre. Et, en plus, parlent et rigolent à gorge déployée comme en plein jour. Bien énervés, nous restons éveillés jusqu'aux premières lueurs matinales. Avant le petit-déjeuner, je demande à « Very sorry Mam, very sorry Sir » de nous changer de chambre pour ce soir. En refusant ma requête, il s'embrouille dans de bien vaseuses explications. Son incompetence et sa mauvaise foi sont affligeantes au plus haut point. Je ne crois bien évidemment à aucun de ses arguments. Pourtant, Chantal parvient à me convaincre de rester. Avant de partir en balade, je descends à la réception récupérer notre linge déposé hier pour être lessivé. Sur un signe de tête de mon nouvel ami, un jeune homme me tend les vêtements roulés en vrac au fond d'un sac poubelle. Je ne dis rien, mais n'en pense pas moins. En défaisant le paquet, Chantal s'aperçoit qu'en fait rien n'a été lavé! Mais où sommes-nous donc tombés? Écœurés, nous partons aussitôt à la recherche d'un autre logement. Après quelques essais infructueux, nous en visitons une dans l'hôtel où nous avons séjourné il y a douze ans. Après nous être mis d'ac-

cord sur le prix avec le même patron qu'à l'époque, nous retournons préparer les bagages pour le déménagement. Lorsqu'il nous aperçoit descendre avec nos sacs, « Very sorry Mam, very sorry Sir » baisse la tête et n'ose pas réclamer son dû. Nous nous retrouvons dans la rue, mais, pris d'un remords, je remonte et lui tends la moitié de la somme que je lui devais en lui signifiant que c'était largement suffisant. Le bougre ne s'attendait même pas à ce que je laisse quelque chose. « Thank you Mam, thank you Sir! » dit-il en se fendant d'un grand sourire. Désolant...

Avant de rentrer, nous allons récupérer notre linge dans une laverie près de notre nouvel hôtel. De retour à la chambre, nous nous apercevons qu'il manque un soutien-gorge dans les affaires de Chantal. Par contre, j'ai un boxer qui ne m'appartient pas dans les miennes. Nous retournons sur-le-champ à la laundry. Tout en redonnant le slip au monsieur, nous le sommons de retrouver le sous-vêtement. Sans aucun scrupule, il nous demande de repasser dans quelques jours. Ben voyons ! En même temps que sa laverie, il fait commerce de couvertures en cachemire. J'en chaparde une grosse pile que je serre dans les bras en lui expliquant que je la lui rendrai lorsqu'il me restituera l'article manquant. Pris de court et pas forcément de gaité de cœur, il emmène Chantal dans une boutique de lingerie et la laisse choisir un soutien-gorge à sa convenance. À leur retour, je lui tends le tas de couvertures. Il me l'arrache, furieux... Eh, mec ! Ne nous en veux pas ! Si tu avais bien fait ton boulot, on n'en serait jamais arrivé là !

A Bhaktapur, nous prenons un petit-déjeuner dans un bar tenu par un jeune Népalais. Certainement moins attrayant que ceux de la place Taumadhi plutôt destinés aux visiteurs étrangers, son petit commerce accueille une clientèle beaucoup plus locale. Nous nous régálons d'ailleurs, non pas de croissants et d'un chocolat chaud comme dans les autres, mais de samoussas épicés au curry ou au poulet et d'un thé népalai. Trop bon ! Baragouinant quelques mots, le jeune patron vient même tester son anglais avec nous. Super sympa !

Cela faisait longtemps. On avait oublié. Jusqu'à 3 heures du matin, on n'a pas pu fermer l'œil. Des étudiants népalais fêtent leurs examens à l'étage au-dessus et, certainement un peu fumés, parlent très fort et chahutent sur la terrasse. J'ai dû monter en compagnie du réceptionniste leur faire la morale. En fait, ils sont partis vers 4 h 30 ; c'est à ce moment-là que nous nous sommes endormis ! Pour une fois, nous trainons au lit jusqu'à 9 heures avant d'aller prendre le petit-déjeuner en ville.

Le jour de mon anniversaire correspond cette année avec le Nouvel An népalais. Dans les rues règne une animation particulière, surtout le soir. Nous allons dîner de momos comme très souvent au Thamel Cave. Ce soir, exceptionnellement, je commande une bière. Chantal se range à mon choix. Luxman, le patron, arrive au cours du repas et vient nous saluer. En repartant, il fait un signe à son responsable qui, aussitôt, dépose deux autres bouteilles devant nous... puis encore deux un peu plus tard. Comment pourrait-on refuser ? Lorsque nous ressortons, la

foule a envahi les rues. Je n'ai pas envie de rentrer et cherche un endroit où prendre un pot. Après hésitations entre plusieurs établissements, nous en choisissons un très sympa et en retrait de l'agitation. Vautrés dans les fauteuils, nous commandons chacun une autre bière. Ici aussi, le patron vient nous saluer et, apprenant que nous étions Bretons comme lui, amène une bouteille d'hydromel qu'il partage avec nous. Y'a des jours comme ça!...

Pour notre dernière journée au Népal, nous aurions pu être plus frais. Chantal m'avoue ne jamais avoir bu autant de bières en une soirée. De mon côté, j'ai une soif qu'un lac ne saurait éteindre. Heureusement, nous n'avons rien à faire d'autre que de boucler les bagages.

Luxman, le patron des deux restaurants que nous fréquentons le plus, tient à fêter notre départ et nous invite à dîner chez l'un de ses amis qui possède une pizzeria au cœur du quartier routard. Nous ne mangeons pratiquement jamais de ce genre de nourriture en Asie. Nous avons toujours été déçus. Mais ce soir, nous faisons une exception pour ne pas froisser notre hôte. Alors que nous trinquons encore une fois à ma santé, Luxman sort de son sac un couvre-chef traditionnel, le topi, qu'il me tend avec un large sourire et une écharpe en pashmina qu'il offre à Chantal. Nous ne savons quoi lui dire pour le remercier de sa gentillesse. Les pizzas cuites au feu de bois sont absolument succulentes et très bien garnies. Il faut dire que le patron, népalais, a travaillé dix ans de sa vie en Italie. Et ça se voit. Luxman lui parle un instant à l'oreille, et le bougre revient quelques minutes plus tard avec un carafon d'une excellente

grappa qu'on siffle sans nous en rendre compte. Décidément, mon anniversaire a été arrosé plus que de raison cette année ! Il est vraiment temps qu'on rentre en Bretagne!...

Nous gardions du Népal, ce petit pays enclavé entre les deux mastodontes que sont la Chine et l'Inde, un souvenir indélébile. Celui de ce séjour viendra, sans aucun doute possible, s'y ajouter. Durement touchée par le tremblement de terre de 2015 — je devrais même dire les deux séismes, tellement la réplique, un mois plus tard, a été forte —, la vallée qui est en pleine reconstruction a sauvé beaucoup d'atouts qui avaient fait sa renommée. Nous avons été très sensibles à l'accueil que nous a réservé, en toute circonstance, sa population. Et je pense que nous oublierons très vite les petits soucis hôteliers. Quant à l'architecture, même abîmée, elle reste encore pour moi la raison principale de mon attrait pour le Népal...

Namaste... Ce n'est qu'un au revoir...



Inde du Sud

Les Indiens sont vraiment des roublards nés. Un chauffeur de rickshaw avec lequel nous venons de négocier le tarif pour la gare routière, assez éloignée, nous dépose après quelques centaines de mètres devant un simple arrêt d'autobus d'où nous pourrions rejoindre, nous dit-il, la fameuse gare. Impossible de le faire aller plus loin ! Je divise d'office le prix convenu par deux. Le car dans lequel nous montons pour nous rendre à Mamallapuram, à une soixantaine de kilomètres, fait certainement partie des plus rustiques du continent indien avec sa carrosserie cabossée de partout, ses fenêtres à barreaux et sans vitres, ses sièges dépareillés et complètement défoncés. Pourtant, moins de deux heures plus tard, il nous abandonne sur la place animée de Mamallapuram. Quarante ans plus tôt, les Beatles posaient eux aussi leurs sacs dans ce village de pêcheurs.

La chaleur est telle que je craque tout de même pour un bain dans les rouleaux qui déferlent. Le courant est puissant à cet endroit et je dois faire attention à ne pas aller trop loin et à me faire emporter. Ce soir, au restaurant, nous apprendrons qu'au moment de ma baignade quatre Indiens sont morts noyés. Ne sachant pas nager et empê-

trés dans leurs vêtements, c'est chose apparemment relativement banale ici... Aussi, personne ne s'en formalise outre mesure.

C'est la pleine lune en ce moment et mon humeur s'en ressent, du moins c'est Chantal qui le dit ! Je dors mal, d'une part en raison de la chaleur, mais surtout à cause de mes côtes qui me font souffrir depuis Katmandou dès que je suis allongé. La douleur est toujours aussi intense et il n'y a aucun moyen d'y remédier.

À un orphelinat, nous donnons ticheurtes, bermudas, chemises que nous ne mettons plus et que nous avons gardés dans nos sacs jusque là pour cette occasion. L'accueil est avenant, les enfants, qui apparemment ne connaissent ni eau ni savon, sont contents de recevoir de nouveaux habits, mais nous sommes franchement déçus lorsque, juste avant de partir, le responsable nous réclame, en plus, de l'argent...

Le restaurant dans lequel nous mangeons a été reconstruit après le passage du tsunami : les photos affichées à l'intérieur témoignent de la catastrophe. Le poisson grillé et les légumes servis par le patron qui a oublié son amabilité à la maison avant de venir sont excellents.

Tout, absolument tout, est écrit en tamoul, l'une des vingt-deux langues indiennes reconnues (sans compter les langues régionales et les dialectes) et lire nous

est impossible. Nous nous en remettons par conséquent à la bonne foi d'un homme qui nous indique le bus en partance vers Madurai.

Pendant un arrêt, un jeune Indien refuse de nous vendre une bouteille d'eau ! Mais où sont donc passés la gentillesse et le dévouement asiatique que nous avons côtoyés durant plusieurs mois ? Depuis mes débuts de voyageur, il y a plus de trente-cinq ans, c'est la première fois que cela m'arrive ! Ces Tamouls ne nous paraissent pas vraiment sympathiques. Écœurés de ce racisme primaire, nous nous partageons les quelques gorgées qui nous restent en regardant distraitemment défilier le paysage d'une beauté toute relative...

Pour la visite du Sri Meenakshi Temple de Madurai, munis de nos billets, nous devons laisser nos tongs devant l'une des quatre entrées monumentales. C'est l'un des sanctuaires les plus impressionnants de tout le continent indien avec ses onze gopurams (tours hérissées de centaines de statues multicolores de divinités). Celui de la porte sud s'élève à soixante mètres de hauteur, ce qui en a fait la plus haute construction d'Asie durant des siècles.

Un mariage va avoir lieu. Dans l'une des galeries, des femmes en habits de fête (saris et bijoux splendides) se laissent photographier sans retenue, fières qu'un étranger s'intéresse à elles. Cela portera chance, paraît-il, au jeune couple. L'une des dames s'approche de moi et me dit des choses dans la langue locale et par gestes. Interloqué, j'ai peur de comprendre ce qu'elle me propose. Elle me désigne en effet sa fille, une très jolie demoiselle de treize-quatorze ans aux magnifiques yeux rieurs soudain déformés par l'an-

goisse, qui n'ose plus me regarder. Un jeune homme qui parle anglais m'apprend que la maman m'offre, avec le plus grand sérieux, la main de sa propre fille ! Interdit, ne m'attendant pas à ce genre de situation, je lui explique, par l'intermédiaire de l'interprète, que je suis déjà marié et que je ne peux accepter. La fillette, qui vient de comprendre que je refusais, retrouve d'un coup son beau sourire d'enfant. Cet épisode m'aura beaucoup marqué et me rappelle la fois où, dans un village du Rajasthan deux ans auparavant, une mère nous avait mis son bébé dans les bras pour que nous le ramenions avec nous en France. Décidément, l'Inde, avec ses mœurs complètement différentes des nôtres, n'en finit pas de nous étonner...

Pour admirer le Pudu Mandapa hors de l'enceinte principale, nous sortons par la porte est. Cette halle couverte accueille aujourd'hui, entre ses piliers en pierre sculptée, des centaines de tailleurs qui façonnent habilement vêtements et fleurs en tissu sur de vieilles machines à coudre à pédale.

Au moment de repénétrer à l'intérieur du temple, arguant le fait que je porte un bermuda, les gardiens me refusent l'entrée. En leur montrant nos deux billets et les photos prises quelques instants auparavant, Chantal parvient à captiver leur attention et à les faire rigoler. J'en profite pour me noyer dans la foule des arrivants et ainsi m'introduire discrètement dans l'enceinte qu'on aurait espéré m'interdire. Une fois la visite terminée et les chaussures récupérées, nous nous apercevons que nous souhaitons aller exactement de l'autre côté du temple, dans la rue opposée. Qu'à cela ne tienne, nous allons couper par le sanctuaire ! Nous cachons nos tongs dans le sac que Chantal coltine continuellement sur les épaules et pénétrons dans la galerie

qui mène à l'intérieur. Une gardienne pas commode m'interpelle et veut m'empêcher d'entrer, me désignant le bermuda de sa cravache. Il m'arrive pourtant sous le genou. Je lui fais remarquer que beaucoup des visiteurs indiens portent le dhoti ou veshti remonté jusqu'en haut des cuisses, le tissu coincé dans la ceinture. Elle chope alors le premier homme qui lui tombe sous la main, dénoue la cotonnade qui, ainsi dépliée, cache ses jambes maigri-chonnes. Le pauvre gars, pas au courant de l'histoire, ne comprend rien du tout à ce qui lui arrive ! Je profite de l'épisode pour tenter de m'éclipser, mais la matrone, rogue et dans tous ses états, me rattrape en un clin d'œil. Me menaçant de sa cravache, elle m'oblige à déguerpir. Pour de bon cette fois ! Et je vous jure que je préférerais faire deux tours du bâtiment en rampant, plutôt que d'avoir affaire de nouveau à elle !

Je ne lui cherche pas d'excuses, mais peut-être se défole-t-elle simplement de toutes les brimades qu'elle a endurées depuis sa naissance, comme la quasi-totalité des femmes indiennes. On prête beaucoup plus d'attention à une vache sacrée qu'à une fille ici. On voudrait nous faire croire que cela est en train de disparaître. Nulle part, nous n'avons pu le constater...

Je suis en train de prendre des clichés de gens dans la rue lorsque des hommes attablés devant un thé me font signe de les photographier. Je peaufine mon cadrage quand une femme passe devant l'objectif. La pauvre dame s'est fait insulter comme si elle avait commis un crime. Face à un tel déchainement d'âneries, j'ai préféré plier bagage. Et c'est moi ensuite qui ai essuyé leurs sarcasmes parce que j'avais refusé de leur tirer le portrait... Bonjour l'ambiance !

É nervés comme nous le sommes, nous décidons de bouleverser notre itinéraire. Nous choisissons d'aller nous cacher et de détendre nos nerfs en pelote dans le Kerala sur la plage, paraît-il, très jolie de Varkala. Pour cela, nous demandons à un conducteur de rickshaw stationné devant la YMCA de nous emmener à la gare routière. Pour une fois, nous nous mettons rapidement d'accord sur le prix. Pourtant, un truc m'interpelle : nous partons dans la direction opposée à celle de notre arrivée alors que nous allons au même endroit. Pendant le trajet, nous dépassons une longue procession des pèlerins en transe et marchant très vite. Les kilomètres défilent et nous voilà bientôt parvenus à un carrefour, dans un quartier plus ou moins abandonné à la limite de la ville. Pas un chat à la ronde. Le chauffeur nous affirme que nous sommes à la gare routière et nous demande de payer la course ! Devant notre refus de descendre du véhicule et à notre injonction, il prend des renseignements auprès du seul passant dans les parages. Après de longues palabres, il se retourne vers nous et nous annonce qu'il y a effectivement une seconde station, mais à une bonne vingtaine de kilomètres, qu'il veut bien nous y emmener, mais que le prix sera triplé ! Ben, voyons ! Je prends quelques secondes de réflexion, juste assez pour constater que nous n'avons pas d'autre issue que celle d'accepter sa proposition. Nous voilà faits comme des rats. Bien vu ! J'avoue qu'à cet instant j'ai envie de l'applaudir, car nous avons foncé dans son piège tête baissée. Mon seul regret est de ne pas avoir demandé à l'arrivée dans la vraie gare routière le nom de celle-ci au policier fainéantant à l'ombre d'un arbuste. Histoire de prouver à notre chauffeur que nous n'avons pas été dupes de sa malhonnêteté.

Trop en colère, je lui fais même grâce de la monnaie de la course !

Le guichetier, comme beaucoup de monde ici, a l'air mal embouché. Il fait passer plein d'Indiens avant moi alors que j'étais devant eux. Je ne dis rien, mais quand vient enfin mon tour, j'ai juste envie de lui foutre mon poing dans la figure. Je me retiens, car je ne désire en aucun cas connaître de plus près les fonctionnaires de cet état. La femme d'hier à l'entrée du temple m'a suffi. Pourtant, avant que le bus n'arrive, il quitte son guichet et s'approche tailler la bavette avec nous. Il nous donne même plein de tuyaux et d'adresses comme si nous étions potes... Déboussolés, nous sommes totalement déboussolés !

Un soir, alors que nous cherchons un endroit pour manger, un racoleur nous attrape devant son restaurant et nous convainc de prendre du barracuda (présenté joliment sur un lit de glace derrière lui) grillé. Nous nous mettons d'accord sur les prix et la longueur des morceaux. Pour tromper l'attente qui, on le devine, sera certainement interminable, nous commandons deux « special teas », c'est-à-dire deux bières dans le jargon local (à cause de l'interdiction !). Lorsque le loufiat nous apporte les assiettes presque une heure plus tard, le poisson est bien sûr deux fois moins gros que prévu. Ni une, ni deux, nous nous levons de table et partons en refusant bien évidemment de payer nos deux consommations. Affolement général parmi le personnel qui nous implore de revenir nous asseoir. Nous posons d'abord nos conditions et le responsable finit par accepter, de mauvaise grâce, de nous servir les portions commandées ! Nous avons eu le nez creux de rester, le poisson était délicieux... Non, mais !

En attendant le bateau de bonne heure sur les quais ombragés d'Allepey, nous en profitons pour observer les us et coutumes des gens d'ici. Au fur et à mesure de leur arrivée à l'embarcadère, des groupes bien distincts se forment : ceux des hommes bien peignés qui poirotent, ceux des femmes dans leurs saris multicolores qui papotent et ceux des homosexuels aux sourcils épilés qui se pelotent !

La vedette se pointe enfin, mais ne s'arrête pas vraiment. Les Indiens, habitués, montent facilement à bord en s'agrippant où ils le peuvent. Chantal, chargée comme une mule avec ses deux sacs à dos, n'est pas rassurée du tout. Je passe donc rapidement en premier pour lui montrer la manière de procéder, mais à peine ai-je posé un pied à l'intérieur que déjà le pilote remet pleins gaz ! Je me retourne instantanément et aperçois les yeux paniqués de la pauvre Chantal encore sur le quai. Soudain, à la manière d'une scène de film tournée au ralenti, je la vois prendre son élan et littéralement se jeter corps et biens, sans se poser la moindre question, à l'intérieur du bateau qui accélère. Je conçois que l'atterrissage n'a pas été parfait, mais nous sommes désormais tous les deux, sains et saufs, à filer vers Kottayam. L'épisode restera comme sa plus grande truille rétrospective !...

Retenir des billets dans une gare en Inde tient vraiment du parcours du combattant. De Fort Cochin, nous avons tout d'abord onze kilomètres de bus à effectuer jusqu'au terminal. Parvenus dans la salle des réservations, nous devons patienter longuement dans une première file pour demander au préposé le numéro du train que nous prendrons, remplir ensuite des formulaires incompréhen-

sibles, nous taper une seconde queue interminable pour enfin obtenir les fameux tickets. Mais, à notre grand étonnement, ce n'est pas fini. En tant qu'étrangers, nous devons, en plus, passer dans le bureau du superviseur pour que celui-ci puisse vérifier nos visas et nos passeports et, en dernier lieu, valider nos titres de transport. D'humeur badine, ayant épluché les tampons des différentes douanes, il nous pose, réellement intéressé, un tas de questions sur les pays traversés. Nous restons une demi-heure supplémentaire à lui répondre. Trois heures après en être partis, nous sommes de retour à la guesthouse...

Une feuille affichée à l'entrée du wagon avec notre nom, notre âge et notre sexe indique nos places, mais celles-ci sont déjà occupées. Dans un ensemble parfait, tout le monde se tasse alors pour nous permettre de nous asseoir. Les personnes présentes dans ce semblant de compartiment comprennent et parlent l'anglais. Nous voilà donc engagés dans une longue discussion seulement interrompue par le passage du marchand de thé, puis du marchand de dosaï, puis du marchand de naan, puis du marchand de curry, puis du marchand de cola, puis du..., puis...

À Calengute, une fois douchés, nous partons affronter la chaleur et chercher à manger quelque chose. Depuis hier soir, nous n'avons rien pris et nos estomacs réclament. Un restaurant ouvert dans la rue principale propose des pancakes à la banane bien appétissants. Au moment de régler l'addition, ils nous comptent deux thés alors que Chantal n'en a pas pris. Reconnaisant leur erreur, ils recalculent le montant, mais, vexés, refusent le billet que je

leur tends le jugeant trop abîmé. Ça continue dans la bêtise ! Malgré tout, je ne cède pas : qu'ils le mettent à la poubelle s'ils n'en veulent pas, mais moi, je ne dois plus rien. Ce billet fait partie de la monnaie que m'a rendue le guichetier de la station tout à l'heure... Je vous fais grâce de la volée d'insultes qui nous est adressée !

J'ai payé très cher mes places dans le train pour Mumbai, mais j'ai choisi la formule la plus luxueuse : couchettes molles dans un compartiment climatisé ! Il y a des moments dans la vie où l'on doit savoir se faire plaisir, et c'en est un !

Le voyage s'est très bien passé malgré un retard d'une heure au départ, juste assez pour un début de panique. Je l'ai peut-être joué un peu trop court. Il faudra surtout ne pas trop perdre de temps pour rallier l'aéroport depuis la gare.

Allongée confortablement sur sa couchette, Chantal a dormi comme un loir cette fois. Avant Mumbai, le train s'arrête dans une station où un rabatteur qui vient de monter ordonne à tous ceux qui vont prendre l'avion de descendre. Méfiant, je demande conseil au contrôleur qui me fait signe que je peux y aller. Encore plus suspicieux, je demande discrètement à un policier dans la gare le tarif des taxis jusqu'à l'aéroport. Heureusement, puisque notre homme tente allègrement nous délester de plusieurs fois le prix de la course. Après nous être mis d'accord, nos sacs simplement posés sur la galerie de toit, il démarre en trombe, certainement vexé de ne pas avoir pu nous rouler comme il l'entendait. Au premier coup de frein, le siège sur lequel nous sommes assis à l'arrière décroche et nous voilà tous les deux cul par-des-

sus tête, le nez dans le coffre ! Notre première réaction est, après nous être remis à l'endroit, de vérifier que nos bagages sont toujours sur le toit. Le chauffeur qui veut nous impressionner avec sa conduite sportive est hilare. Nous croyons mourir cent fois lorsqu'il slalome le pied au plancher entre les motos, rickshaws, voitures, piétons, bus, camions. Si un véhicule lui résiste, il n'hésite pas à griller le feu rouge suivant pour le semer. Un fou, nous sommes tombés sur un fou ! Dans un moment plus calme, il me propose une cigarette que je refuse gentiment ne fumant plus depuis six ans. Et quand, à la question de savoir quel genre d'alcool fort je préfère, je lui réponds, en mentant un tout petit peu, que je n'en bois pas, il est estomaqué. Car lui, m'ôssieur, avant-hier, s'est envoyé deux litres de whisky ! Du moins, c'est ce qu'il nous affirme. Je veux bien le croire, parce qu'à subir comme nous le subissons sa conduite enragée, je pense qu'il n'est pas encore totalement dessaoulé. Nous parvenons malgré tout entiers à l'aéroport. En fait, avant d'y arriver, il essaie de nous déposer à deux bons kilomètres de là, car, nous explique-t-il, il n'a pas le droit d'y rentrer. Remis de mes émotions, je lui promets que s'il nous laisse là, je ne lui donnerai pas une roupie puisque j'ai réservé la course jusqu'au terminal. Il réitère sa tentative quand il se voit obligé de payer une obole pour pénétrer dans le périmètre des aérogares ! Ce n'est que lorsqu'il est devant la bonne porte que nous sortons de son taxi pourri et lui réglons le trajet au prix convenu. Alors que je m'empare des sacs sur la galerie, il ouvre énergiquement sa portière, se rue sur Chantal en la saisissant par les épaules... et lui pose deux gros baisers sonores sur les joues ! Quoique pas méchant, ce mec est vraiment fou !

Mais dépêchons-nous, il ne faut surtout pas rater l'avion...!



Sultanat d'Oman

Dès notre sortie de l'avion à Muscat, nous retrouvons courtoisie et sourires. Depuis son kiosque du hall des arrivées, une jeune femme voilée nous réserve une chambre dans un hôtel sur le port et nous donne toutes les précisions dont nous avons besoin sans quémander quoi que ce soit. La gentillesse gratuite... Nous n'avons plus l'habitude !

À notre demande, le chauffeur nous arrête devant une poste pour que nous puissions aller chercher le guide d'Égypte qu'Alexis a expédié depuis Toulouse. Étonnés, le guichetier et ses collègues, qui ne connaissent pas l'existence d'une poste restante à Muscat, nous conseillent d'aller nous renseigner dans une autre un peu plus loin... où l'on nous conseille d'aller dans une autre un peu plus loin. Je sens que le parcours sera rude pour récupérer ce colis.

Le soleil est encore bas sur l'horizon et pourtant la chaleur commence déjà à nous dessécher la gorge. Il est l'heure de nous abriter dans le 4x4 Nissan que j'ai loué hier. Le plein d'essence effectué (à un prix dérisoire dans ce pays pétrolifère), nous partons vers le port de Sur distant

d'environ cent-soixante-dix kilomètres. J'ai choisi de passer par la piste coincée entre le massif du Hajar et la mer, et non par l'autoroute qui me rallongerait presque de moitié. Le ruban d'asphalte sans le moindre trou ou gravillon et qui nous y conduit serpente gentiment entre deux bandes de gazon naturel entretenu et arrosé automatiquement comme il se doit, c'est-à-dire quotidiennement. En plus de ces véritables trottoirs en herbe, des arbustes ornementaux jalonnent les bas-côtés, le tout dans un décor quasi désertique. On croit rêver.

La climatisation de la voiture est efficace et la radio diffuse une agréable musique orientale. J'ai un peu de mal à dénicher la piste, mais avec le concours d'un Omani qui demande son chemin à l'unique personne croisée dans un hameau perdu au milieu de nulle part, elle apparaît enfin devant le capot.

Le décor est minéral, plus un arbuste, juste de la pierre aussi loin que la vue peut porter. Dès les premiers hectomètres, j'ai dépassé le monsieur qui m'avait aidé tout à l'heure et je file bon train au milieu de ce reg. Le Nissan ronronne de plaisir et soulève un gros nuage de poussière derrière lui. Tout va pour le mieux malgré notre seule bouteille d'eau, presque vide. Nous en achèterons une dans le prochain village.

Il est maintenant midi et la lumière devient aveuglante. Je prends un virage tout en dérapage, puis un second. Au troisième, j'ai la sale impression que le véhicule ne répond plus de la même façon. Je continue pourtant pendant encore un ou deux kilomètres avant de m'arrêter. Rien de spécial de mon côté, mais, horreur, je n'ai plus de pneu à l'arrière droit. Enfin, si ! Il reste une masse noirâtre, informe, fumante, puant grave le caoutchouc brûlé, laissant appa-

raitre une jante dénudée rutilante sous le soleil. Nous voilà bien ! Je vais devoir retrousser les manches... même si je suis en débardeur ! La dernière fois que j'ai changé une roue, je me suis retrouvé sur un lit d'hôpital, opéré d'une hernie discale. Inutile de signifier que je suis dans la mouise...

Le premier véhicule à arriver à notre hauteur est celui que j'ai dépassé tout à l'heure. L'Omani, toujours aussi gentil, se propose de m'aider, mais est-ce par excès de fierté, toujours est-il que je lui ai dit que je pouvais facilement arranger ça. Il m'a cru, le bougre, et a filé en me souhaitant bon courage. Pour commencer, je ne savais pas où placer le cric. Premier essai sous le marchepied et premier craquement de tôle ! Deuxième tentative, plus loin sous la carrosserie, mais le 4x4 ne s'élève pas assez. Un second véhicule s'arrête à mes côtés, mais honteux de ma méconnaissance, tout en le remerciant, je lui fais signe de continuer. Je ne vous raconte pas la tête de Chantal à ce moment-là, elle qui venait de terminer la bouteille d'eau ! Le cric désormais placé sur une pierre, je parviens avec beaucoup de mal à dévisser tous les écrous de la roue... Tous, sauf un ! Le rebelle me donne du fil à retordre, et c'est peu dire : j'ai carrément plié la manivelle en deux en sautant dessus pour tenter de le débloquer ! Je suis coincé et ne peux plus rien faire... Remonté me mettre à l'abri du soleil dans la voiture, je prends de plein fouet les remontrances de Chantal, qui, à ce moment précis et, je l'espère, simplement pour quelques instants, ne me porte plus du tout dans son cœur. À vrai dire, je crois qu'elle est toute proche de la panique : elle se voit déjà agonisante, mourant de soif dans ce désert si hostile, abandonnée par son minable de mari qui ne sait même pas changer une roue, etc., etc....

Évidemment, comme toujours dans ces cas-là, plus un véhicule à l'horizon...

Une heure...

Deux heures d'attente...

Nous dégoulinons de sueur. Il fait horriblement chaud dans le Nissan dont toutes les portes sont grandes ouvertes pour tenter d'évacuer la chaleur suffocante. Plus une goutte d'eau pour humidifier une gorge qui commence à se nouer. Car moi aussi je me pose des questions. Et si... ?

Je suis en train de broyer mes premières idées noires quand un 4x4 flambant neuf pointe enfin son nez. Cinq jeunes hommes dans leur belle tenue traditionnelle en jaillissent et nous proposent leur aide. Cette fois-ci, j'accepte sans aucune hésitation. Ils sortent alors une manivelle de bien meilleure qualité que la mienne et leur cric, me montrent où le placer (en fait, sous l'essieu) et réussissent à déloger le boulon cassé (car il était brisé en deux, d'où la difficulté à le faire tourner) au premier essai. Défense à nous de toucher à quoi que ce soit ! Ils remettent tout en ordre et, bien entendu, refusent catégoriquement l'argent que nous leur tendons. En nous faisant de grands signes, ils repartent fiers comme des papes d'avoir aidé des étrangers. En ce qui nous concerne, nous n'oublierons pas de sitôt ce moment de trouille...

Une heure plus tard, au hameau le plus proche, nous sortons un épicier de sa sieste pour lui acheter plusieurs bouteilles d'eau avant de nous rendre chez un garagiste de Sur. Celui-ci nous pose un pneu neuf sur la jante dénudée et regonfle celui de rechange qui, d'après lui, a eu de la chance de nous amener jusque là. Je sens que l'aventure n'est pas

terminée et je n'oublie surtout pas de me procurer une nouvelle manivelle.

Le décor dans lequel nous évoluons est lunaire avec ses rochers noirs, ses montagnes déchiquetées et son sol pierreux. Au loin apparaissent les premières dunes du Wahiba Sands, désert de sable rouge qui varie de ton avec la luminosité du soleil. Après nous être arrêtés dans le petit village qui en marque l'entrée, nous nous y enfonçons en empruntant une piste large d'une bonne centaine de mètres. Des Bédouins enturbannés d'un tissu à carreaux pourpre, et qui se rendent certainement à leur campement, nous saluent gentiment en nous doublant à vive allure. C'est vraiment la première fois que je conduis un tel engin sur du sable et je mets plusieurs kilomètres à m'habituer au roulis du véhicule. Un chameau se promène seul au milieu des dunes : la scène est trop belle pour que je ne la prenne pas en photo. Plus loin, ce sont deux 4x4 se fauflant entre les montagnes de sable qui me font stopper de nouveau pour immortaliser le tableau. Mais cette fois, sur le sol inconstant, j'ai toutes les peines du monde à repartir. J'en ai même quelques frissons de trouille. Chantal commence à verdir, d'autant plus que la piste se resserre de plus en plus pour bientôt se réduire à un simple chemin d'une ou deux traces de roues... Je prends moi-même conscience du danger encouru. Si nous nous enlisons ici, il se pourrait qu'aucun véhicule ne passe avant plusieurs heures, voire une journée. Ne cherchons pas à tenter le diable. Sans m'arrêter, je choisis de faire un demi-tour un peu osé en escaladant une dune pour pouvoir revenir sur nos pas. Je jette un œil vers Chantal : toujours verdâtre ! Même si le sang recommence à circuler dans ses veines, elle n'est absolument pas

rassurée pour autant. Ce n'est que lorsque nous retombons sur la large piste qu'elle prononcera ses premiers mots de l'après-midi.

Juste avant de nous coucher, j'ai LA mauvaise surprise. Par inadvertance, j'ai jeté à la poubelle toutes les photos de la journée ! Je ne peux me résoudre à quitter le pays sans une image de ces fabuleuses dunes de sable rouge. Je ne vous raconte pas la tête de Chantal lorsque je lui annonce que nous devons impérativement y retourner. Elle est frappée instantanément d'apoplexie !

Une fois la visite du Fort de Jabrin terminée, un des gardiens à qui je demande le chemin pour Rustaq à travers la montagne nous déconseille fortement de le faire seuls. Il solutionne lui-même le problème en sollicitant auprès d'un chauffeur omani se trouvant là son aide pour nous servir de guide. Il s'agit en fait d'un convoi de quatre 4x4 qui promène un petit groupe de Suisses. Après une brève vérification de notre véhicule, les quatre conducteurs m'autorisent à les suivre : nous serons en dernière position.

Dès le départ, sur la belle route qui nous ramène vers Nizwa, ils adoptent une vitesse à laquelle je n'ai plus l'habitude de conduire. Les cent-soixante kilomètres à l'heure sont rapidement atteints. Heureusement dirai-je, l'un des pilotes a franchi une ligne blanche en doublant à l'entrée d'un village et les gendarmes qui veillaient par là l'ont arrêté. Nous voilà emmenés au poste avec tout le monde ! Le fautif est resté une bonne demi-heure dans les locaux tout neufs de la police et en est ressorti complètement assagi, refilant des recommandations à tous les autres chauffeurs.

Nous roulons désormais à allure raisonnable sur une route asphaltée de montagne. Arrivé au sommet, le chef du convoi s'arrête et vient nous demander de passer en mode quatre roues motrices. Nous allons entrer dans le vif du sujet...

Nous avons quitté le goudron sans défauts pour une piste caillouteuse étroite qui longe les gorges du djebel. Je suis en dernière position et les quatre véhicules devant moi soulèvent des nuages de poussière qui gênent un peu ma progression. Je préfère ralentir et jeter un œil, quand je le peux, sur le paysage minéral environnant. Partout, ce ne sont que rochers noirs et montagnes désertiques. Chantal n'est, une fois de plus, pas rassurée du tout, d'autant que la voiture saute de gros cailloux en énormes pierres en se déhanchant telle une infirme. Je me cramponne au volant et Chantal où elle le peut. On se croirait dans un shaker !

Tous les quarts d'heure, les chauffeurs font une halte pour que les véhicules puissent se regrouper. Je suis assez fier, car j'arrive presque sans problème à suivre ces guides qui passent par là plusieurs fois par semaine. Pourtant, dans certaines descentes ou montées très abruptes, j'ai quelques frissons qui me parcourent l'échine, coincés que nous sommes entre la paroi de la falaise et le précipice. Je n'ai aucun droit à l'erreur. Chantal est littéralement décomposée. En plus, elle n'a décidément pas de chance. C'est elle qui se trouve du côté ravin. Du coup, elle ne veut plus regarder que ses mains ou ses chaussures !

Malgré quelques suées, je prends un pied extraordinaire à conduire mon engin. Il faut dire que le Nissan est vraiment conçu pour ce type de terrain. Il paraît un peu pataud et lourd, mais franchit absolument tous les obstacles. Je dois avouer que si nous n'avions pas eu les guides, j'aurais

fait demi-tour devant la difficulté. Mais comment exécuter une volte sur un sentier ? Je ne suis passé à certains endroits que parce que j'ai vu les autres le faire : je ne pensais pas en être capable. Tout seul, je n'aurais jamais pris le risque de m'aventurer sur ce chemin magnifique, certes, mais tellement dangereux. Le gardien du fort avait raison et nous avons eu une chance inouïe que des accompagnateurs soient là pour nous montrer (bénévolement !) la manière de procéder dans cet environnement hostile...

Après une cinquantaine de kilomètres et presque trois heures de conduite excitante, mais épuisante, la piste atteint le fond du wadi Bani Awf. Rassurés, nous roulons à bonne allure sur une épaisse couche de galets du lit asséché d'un torrent, slalomant entre les arbustes épars. Plus loin, nous traversons dans une grande gerbe d'eau un ruisseau échappé on ne sait d'où. Plus on avance, plus les parois de la gorge s'écartent laissant la place à des cultures d'arbres fruitiers. Puis la piste débouche enfin dans la plaine avant de rejoindre la nationale qui mène à Rustaq.

Aussitôt sur le goudron, mes compagnons de route reprennent leur rythme effréné d'avant la contravention, tandis que j'adopte le mien beaucoup moins rapide. Il faut que je me remette de mes émotions. Chantal retrouve des couleurs et la parole. Cela faisait plus de trois heures que nous n'avions pas échangé un mot !

Lorsque nous étions à Katmandou, nous avons demandé à Alexis, notre fils aîné, de nous expédier à la poste restante de Muscat la dernière édition du Guide du Routard sur l'Égypte, car celle-ci n'avait pas encore paru quand nous sommes partis il y a un an. Après un premier

essai timide le jour de notre arrivée, nous profitons d'être près d'un important centre postal pour tenter notre chance encore une fois. Les employés y sont charmants et dévoués. Nous passons pourtant d'un bureau à l'autre expliquer notre cas à chaque nouvelle personne qui baragouine un peu l'anglais... Victoire ! Au bout d'une heure de ce régime, un homme élégant dans sa belle dishdasha blanche nous amène, triomphant, au milieu d'un paquet de lettres expédiées du monde entier, le colis tant désiré. Nous allons désormais pouvoir étudier d'un peu plus près notre parcours là-bas.



Égypte

Au Musée Égyptien du Caire, nous dirigeons vers ce que tout le monde vient voir ici : le trésor de Toutankhamon. Ce n'est pas encore la foule, les groupes commençant la visite par le rez-de-chaussée. Nous avons tout le loisir d'admirer les statues en bois du pharaon dorées à l'or fin, le superbe trône d'apparat recouvert de feuilles d'or et incrusté de pierres précieuses, divers objets en ivoire, ébène ou albâtre, des vêtements, des tongs (on n'a rien inventé) en or, du tissu, de fantastiques bijoux avec turquoise et corail qui n'ont rien à envier à ceux des plus talentueux orfèvres, et plein d'autres petites babioles tout aussi merveilleuses. Mais le clou de la visite reste le célèbre masque funéraire de onze kilos d'or, majestueux, et les deux impressionnants sarcophages dont le plus précieux est en or massif incrusté de pâte de verre et de lapis-lazuli. Il pèse la bagatelle de deux-cent-vingt-cinq kilos.

À peine remise de ses émotions, Chantal décide d'aller voir seule (je n'y tiens pas vraiment) la salle des momies royales dont celle de Ramsès II a été soignée en France des champignons qui commençaient à la ronger. Elle en ressort un peu plus tard (Chantal, pas la momie !) bouleversée par la vision de ces corps très bien conservés malgré les millénaires, mais fripés, au cou maigre et au crâne allongé en-

core recouvert d'une vilaine chevelure éparse. Même les or-teils des cadavres, d'une longueur exceptionnelle dit-elle, l'ont impressionnée ! Nous avons passé cinq heures en tout dans le musée, sans nous en rendre compte, tant il est passionnant aussi pour les non-initiés en égyptologie que nous sommes.

Un métro relativement propre nous emmène à la gare ferroviaire où un policier obligeant nous aide à trouver la bonne file d'attente et le bon guichet : ici, tout est écrit en arabe. Le préposé, à l'anglais plus qu'approximatif, parvient malgré tout, avec beaucoup d'efforts, à nous réserver deux places dans le train de mercredi pour Assouan.

Par leur serviabilité, les Cairotes ont vite fait de nous séduire. De nombreux hommes nous saluent et nous lancent un sonore « Welcome in Egypt », le visage éclairé par un large sourire. Un boulanger du vieux Caire, remarquant que nous étions intéressés par la fabrication de ses petits pains, nous en offre un à tous les deux. Surpris devant cette générosité inattendue, nous ne pouvons que bredouiller un malheureux « shoukran » avant d'engloutir en quelques bouchées les délicieuses brioches. À voir sa mine réjouie, le commerçant est encore plus heureux que nous de nous avoir fait plaisir. Plus tard, dans une boutique d'épices, les deux frères à qui je viens de solliciter la permission de tirer le portrait nous invitent à nous asseoir par terre et entament une conversation qui aurait pu durer des heures si nous l'avions interrompue au bout de trente minutes, Chantal souhaitant aller aux toilettes !

Par hasard, au détour d'une ruelle, nous croisons un groupe de dames d'âge mûr auxquelles je m'empresse de

quémander l'autorisation de les photographier. Elles sont ravies que je m'intéresse à elles et rigolent de bon cœur en posant. Un homme qui passait par là me tombe soudainement dessus et me demande, méprisant, si je n'ai rien d'autre à prendre que ces vieilles pouilleuses. Visiblement, ce musulman considère les femmes comme des moins que rien. Franchement navrant ! Mais elles et moi, têtus, avons continué notre séance comme si de rien n'était...

La nuit qui tombe sur Le Caire réveille nos estomacs vides. Il est l'heure de chercher un endroit où manger. Nous trouvons sans peine le restaurant recherché. Le décor propre et très kitsch avec ses grands miroirs, ses ventilos, la sciure sur le sol et les serveurs en tablier nous plait bien. Le kochery qu'on nous présente est copieux, mais certainement pas diététique ! Jugez par vous-même : riz, lentilles brunes, macaroni, spaghetti, oignons frits, le tout arrosé de sauce tomate et relevé de sauce pimentée. On ne peut le nier : ça calerait le plus affamé des ogres ! Et pourtant, en plus de ma platée, je termine mon repas par un bol de riz au lait qui me rappelle étrangement celui que ma mère faisait. Excellent... Chantal, elle, a préféré s'arrêter après sa ventrée de kochery. Quant à l'addition, autant la nourriture était roborative, autant elle a su rester incroyablement légère : seulement neuf livres (un euro trente !) pour nos deux plats, le riz au lait et deux cocas !

La balade dans Le Caire islamique débute par la visite de la belle mosquée El-Azhar, aussi connue pour être la plus grande université du monde musulman et un centre de propagande sunnite à tendance dure. Un imam

nous fait pénétrer à l'intérieur et essaie de nous convaincre de nous rallier à sa religion. Devant notre désintéressement total, il préfère nous laisser seuls continuer l'inspection de l'édifice aux cinq minarets et trois-cent-quatre-vingts colonnes !

Un bus nous conduit à Gizeh célèbre pour ses pyramides. Au retour, celui qui nous ramène au Caire nous coute quatre fois plus cher (quatre livres au lieu d'une seule) et nous lâche devant une station de métro au lieu de nous déposer dans le centre comme prévu. Allez comprendre quelque chose !

Le train qui nous emmène à Assouan, au sud du pays, est confortable et propre malgré le prix modique de la place en seconde classe. Nous pouvons étendre les jambes sans problème et les sièges sont neufs. Tant mieux pour nous, car nous avons pratiquement quinze heures de trajet avant d'atteindre notre destination.

J'ai choisi le transport de jour pour une raison toute simple : découvrir les paysages grandioses et les scènes de la vie quotidienne des paysans le long des berges du Nil.

Au moment du déjeuner, une jeune femme assise près de nous en compagnie de sa mère et de sa petite fille nous tend à tous les deux un énorme sandwich à la viande froide qu'elle vient de confectionner sur ses genoux. Devant son regard si chaleureux et son sourire si sincère, nous craquons ; d'abord pour ne pas la décevoir, ensuite parce que les effluves de grillé qui nous chatouillent les narines depuis quelques instants nous font sacrément saliver !

Assouan, nous constatons très vite que nous nous trouvons désormais dans l'Égypte touristique. Impossible de faire deux pas sans se faire arrêter pour un hypothétique bakchich, de regarder la vitrine d'une boutique sans que le vendeur vous happe et récite la même phrase en six langues différentes, certain de tomber sur la bonne. Quel changement avec Le Caire ! Ici, pour tout ce qui tourne autour du tourisme, c'est-à-dire quasiment tout, c'est l'arnaque assurée. Nous le vérifierons malheureusement à plusieurs reprises.

Le soir, dans un petit resto pourtant excellent de la rue principale, au moment de l'addition, le serveur un tantinet mielleux nous rend la monnaie sur cinquante livres au lieu des cent données. L'escroquerie de trop. Mon sang ne fait qu'un tour. Je me lève et file jusqu'à la réception, le loufiat accroché à mes basques. Là, le caissier me jure par tous les dieux que je n'ai reflé qu'un billet de cinquante... qu'il me montre d'ailleurs. Mon bras a été plus rapide que l'éclair pour le lui arracher des mains. Il n'a rien vu venir et le temps qu'ils réagissent, lui et le sournois, je suis déjà dans la rue avec une Chantal qui, ayant senti le coup, avait quitté la table et s'était mise au milieu des passants. Ils ont eu beau nous insulter, nous montrer les poings, je savais pertinemment qu'ils ne feraient rien... puisqu'ils avaient mille fois tort. Mais l'ambiance dans cette ville d'Assouan nous gava vraiment et il est l'heure pour nous d'aller voir ailleurs.

Je dois rendre hommage à Chantal qui, absolument seule, a comparé, négocié et acheté deux places pour une croisière sur le Nil, entre Assouan et Louxor.

Une fois sur le bateau, nous évoluons dans le grand luxe : cabine tout confort donnant sur le fleuve, trois repas par jour, thé et pâtisseries l'après-midi, piscine, salle de sport, discothèque, et tout ça pour... huit passagers à bord : nous deux et une famille indienne, c'est-à-dire le mari, les deux enfants et ses trois femmes !

Le diner, comme le déjeuner d'ailleurs, comporte trois plats : une entrée froide, une entrée chaude et un plat de résistance auxquels il faut ajouter le dessert. Depuis que nous sommes sur les routes, notre estomac a rétréci et devoir avaler tout ce qu'on nous propose devient vite un calvaire. C'est bon, mais, franchement, trop c'est trop. Évidemment, ce qui devait arriver arriva. Une tourista inopinée s'est invitée. En ce qui me concerne, la réputation de l'Égypte n'est vraiment pas usurpée. Chantal, pour une fois en veine, ne présente de son côté aucun symptôme. Durant vingt-quatre longues heures, j'ai donc dû bien calculer chacun de mes déplacements...



Canada

Pendant que nous attendons un bus, un Québécois des îles de la Madeleine qui connaît la France converse un moment avec nous, puis embrasse Chantal et me serre chaleureusement la main en nous souhaitant la bienvenue dans son pays. C'est fou ce qu'une rencontre comme celle-ci peut encourager à poursuivre l'aventure...

Dans l'enceinte du Parc olympique de Montréal, Chantal apercevant des toilettes mobiles s'y rend sans se poser de questions. Elle grimpe les escaliers et pousse la porte. Resté dehors, je me mets à discuter avec un jeune homme qui se tenait un peu plus loin et qui me signale que ces toilettes ne sont pas publiques. Il me rassure en précisant qu'il dirait qu'il n'avait rien vu si quelqu'un lui en faisait la remarque. Quelques instants plus tard, Chantal ressort, radieuse. Elle est étonnée que, dans des sanitaires mobiles, il y ait autant de confort : propreté impeccable, chauffage, papier doux et épais (rare au Québec), parfums, etc. Lorsque, un peu plus loin, nous découvrons le lieu de tournage d'un film apparemment à gros budget, nous comprenons notre méprise. Chantal est rentrée faire pipi dans les toilettes privées de la star. Bien vu Chantal !

En cherchant un restaurant pour le dîner, nous tombons nez à nez sur un copain d'enfance de Maxence de passage au Québec pour son travail. Ils se retrouveront plus tard et termineront la soirée ensemble... Mon Dieu, que le monde est petit !

Aux Bergerolles, près de Tadoussac sur la Route des Baleines, c'est la fin de la saison touristique. De nombreuses adresses ont fermé boutique et nous peinons à trouver un appartement. Devant l'une des rares encore ouvertes, Maxence et moi nous faisons naïvement doubler par deux couples de Français en quête de logis qui ne se privent pas de nous chiper les deux chambres restantes. Il fait nuit noire lorsque nous dénichons notre guesthouse un peu à l'écart du village, mais moins cher malgré le bon confort. Tant mieux pour nous ! Le seul restaurant du coin qui accueille des clients est plein à craquer. Nous y retrouvons nos copains français de tout à l'heure qui nous avouent trouver leurs piaules trop onéreuses. Tant pis pour eux, cela leur apprendra la politesse...

Pour dîner, nous nous rendons chez Schwartz, une institution montréalaise. Nous faisons la queue sur le trottoir plus d'une demi-heure avant de pouvoir entrer et savourer les fameux sandwiches qui ont fait sa réputation. Dans le restaurant, les clients sont entassés autour des tables communes en Formica. Cet étrange lieu populaire accueille pourtant les célébrités du monde entier. Les morceaux servis débordent d'une viande fumée pendant quatorze jours dans des aromates gardés secrets et cuite trois

heures durant. On accompagne le tout d'une part de frites, d'un cornichon de la taille d'une courgette et de moutarde américaine. Je dois avouer que c'est bon et parfumé. Une demi-heure après nous être assis, nous en ressortons repus et enthousiasmés, laissant ainsi la place à ceux qui attendent, nombreux, sur le trottoir. Et c'est comme cela tous les jours de 8 heures le matin à minuit !



Sri Lanka

Les nombreux couples d'amoureux, serrés l'un contre l'autre sur le sable blond de la plage de Negombo et à l'abri du soleil sous un parapluie, nous adressent de larges sourires et un petit signe de la main. Les plus hardis veulent savoir de quel pays nous venons et semblent satisfaits de nous entendre répondre la France. Près d'un stand de nourriture indienne, un groupe de jeunes hommes chante et joue de la musique. Je me glisse au milieu d'eux pour les prendre en photo. À leur demande, nous leur donnons notre adresse mail. Apparemment, ils en sont très fiers.

En revenant par le village, une dame assise à sa porte nous invite à y pénétrer. Devant ses yeux implorants, nous acceptons et découvrons l'intérieur rudimentaire de sa minuscule maison en brique ; en fait, une cuisine très basique avec des casseroles et bassines rutilantes accrochées au mur et une chambre sombre avec une vieille télévision cathodique. Nous la félicitons pour la propreté qui y règne. Touchée, elle nous remercie en dodelinant la tête. Lorsque nous sortons, toutes ses voisines, elles aussi devant leurs portes, lui sourient et l'envient. C'est, en effet, un honneur de recevoir des étrangers sous son toit. Nous le constatons en de nombreuses autres occasions.

Nous prenons le tuk-tuk en début de matinée du lendemain. Le chauffeur nous dépose devant la gare des bus en partance pour Colombo, la capitale sri lankaise. Nous devons nous rendre à l'immigration prolonger notre visa d'un mois supplémentaire. Une charmante dame nous aide à trouver la bonne file d'attente. Un minibus archicomplet, mais climatisé, s'arrête une heure plus tard près du marché de Pettah qu'on se promet de revenir voir tout à l'heure. Une Sri Lankaise, encore une fois, marchande pour nous le prix d'une course de taxi jusqu'au bureau de l'immigration. Se fauflant au milieu d'une circulation dense et d'un concert de klaxons, le tuk-tuk nous emmène à notre destination. Nous en ressortons, avec les passeports tamponnés, seulement deux heures après... Un exploit ici !

Sur la grande plage, des dizaines de canots à moteur sont échoués sur le sable et des centaines de personnes débarrassent les filets des poissons enchevêtrés dans les mailles, pour ensuite les trier par variétés en les jetant dans de larges paniers en osier. Des femmes et des enfants, assis, étêtent et étripent avec dextérité les plus petits, avant de les mettre à sécher, en vrac, sur des sacs en plastique posés sur le sol poussiéreux près du marché. Dans la cohue, j'ai du mal à avoir assez de recul pour prendre mes photos. Mais l'ambiance qui règne est excellente et je ne me sens absolument pas rejeté, contrairement aux Asiatiques qui se tirent le portrait sans aucune gêne au milieu d'eux et se font immédiatement racketter de quelques billets. Je n'ai pas ce problème. Après simplement quelques mots et un sourire, ils ne font plus attention à ma présence et continuent leur dur labeur dans les rires et la bonne humeur...

A percevant les praos rentrer de la pêche, nous nous dépêchons d'aller les observer manœuvrer dans le bassin naturel qui leur sert de port. Arrivés en nage sur les bords du chenal, nous avons la chance qu'un monsieur, nous voyant perchés sur un bout de quai mal commode, nous ouvre grandes les portes de sa maison. Comme d'autres, il est fier de recevoir des Français et de parler avec eux. Depuis sa terrasse, nous nous retrouvons aux premières loges pour apprécier le pilotage des marins. Les bateaux, encore sous voile, passent tout près de nous. Devant la beauté du spectacle, nous restons là un bon moment avant de prendre quelques clichés de notre famille d'accueil et de repartir.

Lorsqu'elle demande la facture de notre séjour, Chantal, qui a noté toutes nos dépenses ici, s'aperçoit qu'il y a une nuit et deux repas en trop. Nous devons montrer le tampon de notre arrivée au Sri Lanka pour convaincre tout le monde de notre bonne foi. Mais ce ne fut pas facile, surtout pour la nourriture.

Le chauffeur du tuk-tuk nous dépose devant la station de bus et voudrait que je lui donne deux fois et demie le tarif pourtant négocié avant de monter dans son engin. Malgré ses incantations et yeux implorants, nous ne cédon pas. Nous lui versons simplement la somme prévue au départ.

À notre arrivée à Kandy, nous sommes sur le trottoir à essayer de nous repérer sur le plan lorsque Chantal me demande ce que j'ai fait de mon ordinateur. Damned ! Je l'ai oublié dans le car. Je fonce telle une fusée

vers l'endroit où le chauffeur nous a déposés quelques instants plus tôt. Pris dans les embouteillages, il n'a pratiquement pas bougé de place. D'ailleurs, le conducteur qui m'aperçoit en premier me klaxonne pour se signaler. Je me rue littéralement dans le bus vide et trouve, consciencieusement rangé sur mon fauteuil, le sac en mousse du Mac. Ouf ! Mais je me suis fait une bonne frayeur. Quelques minutes plus tard, je rejoins la pauvre Chantal qui tremble comme une feuille tellement elle a eu peur que je ne le retrouve pas.

Les commerçants du centre-ville attendent le chaland, debout devant leurs portes ou assis à discuter à l'intérieur. Ils tentent gentiment, d'un signe de la main, de nous faire rentrer dans leurs boutiques. Sans céder à leurs invitations, nous prenons tout de même le temps d'échanger quelques paroles avec eux. Aussi, au moment de les quitter, lorsque j'insiste pour les photographier, ils acceptent volontiers avec un sourire complice et un drôle de delinement de la tête. Au seul qui possède une adresse internet, j'enverrai ses portraits par mail avec plaisir. Nous nous rendons ensuite au marché que nous avons entraperçu hier en cherchant un endroit pour dormir. L'accueil que nous recevons de la part des vendeurs est grandiose. Tous nous font un petit signe plus ou moins discret. Certains tiennent à nous offrir à qui un morceau de mangue, à qui une banane. Pour ne pas être en reste, le boucher nous propose une tranche de foie. Pour une fois, nous refusons !

J'ai choisi de me payer un massage, recommandé dans les guides, dans notre ancienne guesthouse. Au bout

des deux heures, je suis un peu déçu. Ceux de Thaïlande, moins chers, sont nettement supérieurs. Mais il est vrai que nous commençons à avoir beaucoup de références, et que pour nous surprendre, il faut véritablement que la prestation soit exceptionnelle. Et là, elle ne l'est pas. Du moins, je le pensais sincèrement lorsque j'en suis sorti. Je changeais d'avis dès le lendemain. Ce massage différent, mais très efficace, a en fait bien soulagé mes douleurs lombaires. Et, ce, pour un long moment. Désolé d'avoir râlé trop vite !

En revenant vers notre chambre, nous empruntons une rue que nous ne connaissons pas encore. En cette fin de matinée, le marché local qui occupe le parking du centre commercial voisin est en train de se terminer. Un vendeur de noix de coco nous interpelle et réussit à nous en refourguer une. En fait, nous lui en sommes très reconnaissants, car cette noix est l'une des meilleures que nous n'ayons jamais bue et sa chair, l'une des plus sucrées que nous ayons mangée. Après cet intermède gastronomique, nous poursuivons le chemin vers la guesthouse. Les commerçants du coin commencent à se souvenir de nous et nous adressent de grands saluts. Les restaurateurs chez lesquels nous avons nos habitudes nous demandent si nous viendrons le soir. Des Français, rencontrés il y a quelques jours, nous arrêtent pour nous demander conseil. Bref, pour un peu, on se croirait à la maison et cela nous fait bien plaisir.

Nous avons revêtu nos plus beaux atours pour l'occasion : un ticheurte rose pour Chantal et une chemise rose pour moi. Ainsi en accord en cette soirée de réveillon de Noël, nous allons prendre l'apéro dans un lieu hanté par les expats et les touristes, genre d'endroit que nous ne fréquentons plus, ayant été trop souvent déçus.

Mais, pour ce soir, nous faisons une exception. De la terrasse où nous sirotons une bière, nous dominons la rue et la foule qui fourmille sur les trottoirs. C'est agréable. Nous restons là une bonne heure, engloutissant le sachet de cacahuètes épicées qu'un jeune homme rigolo nous a vendu tout à l'heure. Pour le repas, nous nous contentons d'un « chicken rice chopsuey » dans une gargote locale et d'un cône de glace acheté dans un KFC. Nous nous étions aussi promis d'aller à la Messe de minuit dans l'une des églises catholiques de la ville, mais nous nous sommes endormis tous les deux avant. Tant pis !

L'express pour Nuwara Eliya doit partir à 8 h 50. Le chauffeur du tuk-tuk nous dépose devant la gare avec plus d'une heure d'avance. Nous avons tellement entendu dire que les compartiments étaient bondés que nous voulions venir tôt et nous installer tranquillement avec nos bagages. Mais pas de chance, la rame n'est pas encore là et les voyageurs qui arrivent de plus en plus nombreux s'agglutinent par grappes compactes sur le quai. Cinq minutes avant l'heure du départ, le train approche enfin. Les plus pressés, tout le monde donc, montent ou tentent de grimper dans les wagons alors que le convoi roule encore. S'en suit une grosse pagaille, pas forcément joyeuse pour nous. Personne ne peut nous renseigner sur la manière de procéder. Nos tickets sont imprimés en cinghalais et la seule chose que nous arrivons à lire est le numéro des sièges. Mais dans quel compartiment ? Mystère ! Ceux qui n'ont pas eu la chance de trouver de places assises, c'est-à-dire la majorité, s'entassent désormais debout dans les couloirs. Chantal est toujours sur le quai avec ses bagages. Pour ma part, je suis coincé sur le marchepied d'un wagon, agrippé à

la portière, quand j'aperçois un homme à casquette qui semble être le chef de gare et qui vient remettre un peu d'ordre dans la mêlée générale. Je redescends en jouant sérieusement des coudes pour lui montrer les billets. Il me désigne la tête du train et la seconde voiture en particulier. Il n'y a pas d'agitation particulière devant celle-ci. Comme par miracle, nos places nous attendent et nous pouvons loger les sacs sans problème au-dessus de nos sièges. Pour ne rien gâcher, contrairement à la première classe du wagon de tête où elles sont condamnées à cause de la climatisation, les fenêtres peuvent s'ouvrir, ce qui est primordial pour prendre des photos correctes. Dix minutes après être arrivé et avoir ingurgité tant qu'il a pu tous ses passagers, le convoi s'ébranle doucement, tout doucement, pour s'arrêter, une première fois, seulement quelques centaines de mètres plus loin. Un autre flot de voyageurs embarque et on se demande où ceux-ci pourront bien se nicher. Les places de notre compartiment étant numérotées, personne ne peut y monter sans montrer une réservation. Un contrôleur de faction y veille. Nous ne le savions pas, mais nous avons eu un sacré nez lorsque nous étions allés acheter nos billets au terminal quelques jours plus tôt.

Devant la beauté des paysages, le trajet passe vite, trop vite. Le contrôleur vient gentiment nous avertir quelques minutes avant l'arrivée à destination. Encore sous le charme du spectacle offert, les nombreux escaliers de la gare nous ramènent brusquement sur terre et découragent Chantal. Mais c'est un jour de chance. Un jeune touriste français se propose de l'aider. Ce qu'elle accepte évidemment de bonne grâce. Nous grimpons ensuite comme nous le pouvons dans le bus archibondé que quelqu'un vient de nous désigner. Il doit nous emmener neuf kilomètres plus loin, à

Nuwara Eliya, ville la plus haute du Sri Lanka, située à mille-neuf-cents mètres d'altitude. Nous effectuons le trajet tournoyant debout, comprimés au milieu des nombreux autres passagers qui n'ont pas trouvé de place assise. Coincé derrière le chauffeur, j'ai tout le loisir d'observer celui-ci se débattre avec un levier de vitesse récalcitrant, tout tordu sous les efforts qu'il a dû subir et un énorme volant qui tremble tellement que j'ai peur qu'une mauvaise secousse ne le des-soude. Une jeune Autrichienne, serrée contre moi, lève les yeux au ciel et, en lâchant un profond soupir, semble implorer le Bon Dieu. Dans un nuage de poussière, à cause d'une route en réfection, sautant d'un côté de la chaussée à l'autre en coupant allègrement les virages klaxon hurlant, le bus poussif parvient tout de même à se faufiler entre les véhicules qui montent encore plus lentement et à éviter miraculeusement ceux qui descendent, eux aussi avec l'avertisseur bloqué ! Je jette un œil vers Chantal. Agrippée à la barre du porte-bagages, elle est en pleine conversation avec son jeune touriste français et ne se rend compte de rien. Au terme de cette expédition un tantinet dangereuse, nous savons très fort le fait d'arriver à destination entiers !

Pour le réveillon du Nouvel An, nous avons donc choisi de dîner dans un restaurant local d'une part de poulet rôti et d'une assiette de frites chacun, le tout accompagné d'une bonne bouteille... d'eau minérale. En dessert, nous nous délectons d'une excellente salade de fruits frais achetée dans une épicerie. Et à 19 heures, nous sommes bien au chaud dans notre lit à la lueur des bougies, puisqu'une panne prive la localité entière d'électricité pendant plus d'une heure. Lorsqu'elle revient enfin, blottis l'un contre l'autre, nous pouvons regarder les programmes de

fin d'année sur TV5 Monde. À minuit, des milliers de pétards éclatent dans tous les coins de la ville, allumés par les familles sri lankaises pour s'attirer la chance. Le vacarme ininterrompu se poursuit au moins une quinzaine de minutes... Bref, encore un réveillon peu ordinaire à noter dans nos carnets...

Bonne année !

En ce Jour de l'An, nous sommes intrigués par le nombre de groupes de femmes en sari de fête qui se promènent déjà en ville, avec, pendus à leurs bras, des nuées d'enfants, eux aussi en « tenue du dimanche ». Les hommes ne sont pas en reste, vêtus d'un pantalon et d'une chemise impeccables. Nous les suivons. Tout le monde, en fait, se rend à la messe. Comme eux, nous pénétrons dans l'église et nous installons sur un banc du fond encore inoccupé. Le curé, curieux de nous voir là, vient nous prévenir que l'office sera en tamoul et non en anglais. Nous lui expliquons par gestes que nous restons malgré tout. Flatté, il retourne se préparer. Une demi-heure plus tard, avec une nef archi-comble, la messe commence enfin. Dans son sermon, le prêtre glisse à notre attention quelques phrases en anglais pour que nous puissions comprendre tout de même un peu ; délicate obligeance. Presque deux heures après avoir débuté, l'office se termine. Les papas avec leurs jeunes enfants dans les bras en profitent pour venir nous souhaiter une Happy New Year, tandis que les femmes en sari reprennent possession des trottoirs de la ville. Totalement imprévu, ce moment de recueillement au milieu de gens adorables nous a fait entamer la nouvelle année de fort belle manière.

Sous un beau ciel bleu, un bus local brinquebalant nous emmène à dix kilomètres de là dans la plantation Labookelie, la plus ancienne et la plus réputée de l'île. La famille royale d'Angleterre boit d'ailleurs le thé Mackwoods récolté et produit ici, celui que les Sri Lankais eux-mêmes considèrent comme le meilleur. Sur le chemin, juste après un col, je rage de ne pouvoir m'arrêter tant le paysage est superbe sous la lumière matinale, mais le car nous dépose, comme prévu, devant l'usine de la plantation. Nous prenons tous les deux quelques photos des lettres MACKWOODS disposées à la manière hollywoodienne au milieu des théiers sur la montagne en face avant de décider de remonter vers les endroits si beaux tout à l'heure. À pied, le trajet jusqu'au sommet nous paraît beaucoup plus long. Coup de chance, nous attrapons, presque au vol, un bus qui retourne vers Nuwara Eliya et qui nous y déposera. Évidemment, lorsque nous arrivons plus d'une heure après notre premier passage la magie a disparu. Je peste contre moi-même. Nous prenons malgré tout quelques photos avant d'entamer la descente à pinces vers la ville. La route à flanc de colline serpente au cœur des plantations. Dans l'une d'elles, nous apercevons une nuée de pluckers tamoules en pleine cueillette. Nous les rejoignons. Elles sont une vingtaine et s'arrêtent de travailler pour venir nous voir de plus près. L'une d'entre elles dessine un tika, marque hindoue, au milieu du front de Chantal en guise de bienvenue et une autre lui accroche des fleurs dans les cheveux. Après nous être présentés, nous les laissons reprendre leur activité. M'apercevant les photographier, certaines essaient gentiment de marchander. Pour couper court aux négociations, je leur montre aussitôt le résultat sur l'écran de mon

appareil et m'empresse de leur serrer la main en leur souhaitant bonne chance. Superstitieuses, elles se sentent honorées et s'estiment payées avec ce geste bien plus qu'avec un petit billet. Malgré la monotonie du travail, l'ambiance est joyeuse ; elles sont bavardes comme des pies. Nous allons d'un groupe à un autre en forçant le passage entre les théiers. Ceux-ci sont plantés tellement serrés que nous avons rapidement les jambes en sang, Chantal y laissant même un morceau de son legging. Une heure plus tard, nous quittons nos cueilleuses toute contentes de leur récréation et heureux nous-mêmes. Grâce à leur accueil et leurs sourires, ma mauvaise humeur du début de matinée s'est envolée comme par magie. Merci à elles...

Le bus pour Matara part à 7 h 50. Nous nous sommes présentés à 7 heures à la gare routière pour tenter d'obtenir des places assises. Le car est à quai et attend ses premiers passagers. Le chauffeur, sympa, range nos sacs dans une soute à l'arrière du véhicule, tandis que nous avons tout le loisir de choisir nos fauteuils, comme deux autres touristes arrivés aux aurores eux aussi. Pendant que Chantal garde les sièges, je vais acheter des gâteaux dans une pâtisserie en guise de petit-déjeuner. J'en profite pour avaler un thé sur le pouce. Lorsque je reviens, le car s'est bien rempli et, après un petit moment d'attente, démarre à l'heure prévue. Chose rarissime, il reste quelques places, mais qui sont rapidement occupées dès le premier arrêt dans la ville même. Aux stops suivants, les gens s'entassent comme ils le peuvent dans le couloir. La route est sinueuse et le chauffeur qui se prend pour un champion automobile double sans coup férir tous ceux qui osent le ralentir. La descente est donc plutôt sportive. Nous voyageons main-

tenant depuis longtemps, aussi ne sommes-nous pas trop stressés par sa conduite à la limite du raisonnable. Nous avons déjà tellement vu ce genre de pilotage ailleurs qu'aujourd'hui nous n'y prêtons plus attention. Par contre, les deux étrangers assis à côté de nous sont un peu pâles. Entre deux virages, lorsque, plus détendu, on peut regarder par la fenêtre, on aperçoit un paysage superbe de montagnes et de plantations. Dommage que les tournants soient si nombreux ! Quand nous arrivons à Matara, sans embuches, faut-il le noter, nous avons une heure d'avance sur l'horaire prévu !... Étonnant, non ?

Après trois nuits, Amare, le propriétaire, nous signifie qu'il a loué notre chambre à l'étage et que nous devons déménager dans une autre. Nous ne comprendrons jamais la façon de travailler de ce coin du monde. Une fois installés, en colère tout de même, dans notre nouvel appartement, Amare nous apprend que celui-ci est beaucoup moins cher et que, désormais, il nous ferait cadeau du thé matinal. Nous voilà de nouveau de bonne humeur.

L'emploi du temps peut sembler répétitif à Polhena : petit-déjeuner, plage, bière de fin de journée, dîner et film sur l'ordinateur avant de se coucher. Je rassure tout le monde : c'est très plaisant. D'autant plus qu'à la plage, nous avons fait la connaissance d'un groupe de natation d'une douzaine de jeunes sportifs qu'un coach entraîne matin et soir. Ils préparent une compétition qui aura lieu dans le mois courant et où ils devront effectuer deux kilomètres en mer. Kevin et Dasith qui ont quinze et seize ans sont déjà d'excellents nageurs et sont toujours prêts à plaisanter

avec nous. J'ai pris l'habitude de jouer au Frisbee avec eux et d'aller patauger en leur compagnie lorsque leur séance d'entraînement est terminée. Je leur offre de temps en temps un cola, ce qui les fait sacrément bicher devant les copains. Dasith m'a même présenté à sa famille... qui n'a pas manqué de venir faire une partie de Frisbee avec nous !

Pour varier l'ordinaire et nous évader un peu, nous louons parfois une moto à la journée dans une gueshouse proche de la nôtre.

Des embouteillages ralentissent notre arrivée dans Galle, cité la plus connue et la plus importante de la côte sud. Les bus klaxonnent à tout-va, les tuk-tuks tentent de se glisser là où ils n'ont pas l'espace. Pour corser l'affaire, tous sautent sans vergogne d'une voie à l'autre dans l'espoir de grignoter une place ou deux. Il en résulte un énorme cafouillage avec des véhicules dans tous les sens et des deuxroues qui se fauflent dangereusement au milieu des piétons. Je parviens tant bien que mal à me frayer un passage dans la mêlée et franchis avec soulagement la porte qui marque l'entrée dans le fort. Essentiellement fréquenté par les visiteurs, le centre historique est calme, contrairement à la ville nouvelle par laquelle nous sommes arrivés. Je stationne la moto sur une grande place que le feuillage des banians centenaires abrite presque entièrement du soleil. Grimpés sur des remparts qui nous font un peu penser à ceux de Saint-Malo, nous entreprenons le tour de la vieille ville, classée par l'UNESCO. Un élégant phare blanc domine de toute sa hauteur l'enceinte fortifiée et la mosquée Mee-ren Jumma qui ressemble, à s'y méprendre, à une cathédrale, qu'elle fut d'ailleurs avant d'être transformée par les musulmans. Plus loin, de jeunes Sri Lankais risquent leur

peau pour quelques roupies en plongeant depuis une tour de garde dans un trou d'eau étroit au milieu des rochers. Les rues du fort nous rappellent un peu celles du quartier des épices à Fort Cochin en Inde. Même s'il n'y a rien de bien enthousiasmant, l'atmosphère qui y règne est paisible. Après les avoir arpentées dans tous les sens, nous regagnons tranquillement la place où nous avons garé la moto quelques heures auparavant. Mais là, surprise ! Les clés ne sont plus dans ma poche. Affolée, Chantal fouille en vain dans son sac. Nous voilà bien ! Les aurais-je perdues en prenant mon porte-monnaie ? Je repars en vitesse vers la petite épicerie où nous avons acheté une bouteille d'eau. Le monsieur ne les a pas trouvées, mais me propose gentiment les siennes pour que je les essaie. Je lui explique que ce n'est tout bonnement pas possible.

Nous allons donc devoir laisser la moto là cette nuit et rentrer en bus à Polhena. Cette idée ne m'enchanté guère. J'ai peur de ne pas la retrouver demain. Et puis, comment présenter la chose à la loueuse ? Je suis en train de me poser toutes ces questions quand je rejoins, penaud, Chantal qui est restée près de l'engin désormais inutilisable. Elle me suggère de chercher un mécanicien dans la ville et de lui expliquer notre problème. J'allais le faire lorsqu'elle se retourne, triomphante, brandissant le trousseau devant mon nez. Je l'avais tout simplement oublié toute la journée sur le coffre de selle. N'importe qui aurait pu partir avec. Pauvre de moi !

Le bus file vers Colombo, cahin-caha. À mi-parcours, le conducteur stoppe devant un restaurant. Tout le monde descend se dégourdir les jambes pendant un quart d'heure, puis remonte. Nous sommes à peine installés que

tous les Sri Lankais en ressortent pour s'engouffrer en se bousculant dans un car plus petit arrivé quelques minutes plus tôt. Il faut préciser que durant le trajet jusqu'ici, le chauffeur, ne parvenant qu'avec de grandes difficultés à passer ses vitesses, avait dû s'arrêter chez un garagiste pour y remédier. La réparation n'a pas l'air, semble-t-il, d'avoir été des plus efficaces. Personne ne nous disant rien, nous prenons nous aussi nos sacs et déménageons dans l'autre véhicule. Dans la bousculade, je n'écoute pas le contrôleur du premier bus qui veut nous empêcher de monter. Apercevant au premier rang deux places inoccupées, celles réservées en priorité aux ecclésiastiques et aux moines, je m'y assois sans demander mon reste et attends que Chantal se faufile avec tout son barda jusque là. J'entasse les sacs comme je peux, près du chauffeur. Même s'il râle un peu, car cela le gêne pour passer sa marche arrière, il ne me dit rien. Il a, du reste, intérêt, je ne me sens pas d'humeur badine. Quelques minutes plus tard, le bus, surchargé, démarre enfin. On a chaud et on a eu chaud. On ne comprend pas pourquoi personne ne nous a avertis du changement alors que tout le monde était apparemment au courant...

Nous avons à peine trouvé place dans le bus de Negombo qu'aussitôt celui-ci se met en branle. Il ne s'est passé qu'une petite dizaine de minutes entre notre arrivée à Colombo, la recherche du bon véhicule et le départ vers notre dernier lieu de séjour que nous avons d'ailleurs déjà fréquenté en début de parcours. Un tuk-tuk termine le trajet en nous déposant dans la rue des guesthouses. Il nous faut que quelques minutes pour trouver une chambre à nous convenir. Nous avons de la chance, Hector et Thérèse, les propriétaires ont l'air charmants. Nous sommes installés à discuter avec eux lorsque Dominique et Valérie, dont nous

avons fait la connaissance à Polhena, nous aperçoivent en train de siroter une bière. Notre rencontre dans cet endroit était tellement improbable que nous nous jetons dans leurs bras en éclatant de rire. Pour continuer dans les choses incroyables, ils nous apprennent que nous logeons dans la chambre qu'ils occupaient lors de leurs premières nuits au Sri Lanka. Nous passons ensemble le reste de la soirée à nous raconter les péripéties qui marquent inévitablement un voyage.

Sur le marché, une marchande de fruits à laquelle nous achetons quatre bananes nous en fait goûter d'autres de toutes sortes : des miniatures, des grosses, des vertes... Nous aimerions tester les rouges que nous ne connaissons pas, mais, d'après la dame, elles ne sont pas encore assez mûres. Nous repartons tout de même avec nos quatre bananes du début, plus douze autres, petites et très sucrées, pour moins d'un euro.

Nous avons rendez-vous sur la plage en fin d'après-midi avec Valérie et Dominique, et avec Audrey et Pierre, eux aussi rencontrés à Polhena et que nous venons de retrouver. Un autre routard, Julien, vieux hippie canadien de soixante-dix ans resté très jeune dans sa tête, se mêle au groupe pour assister au coucher de soleil et siroter une bière les fesses sur le sable. Il fait nuit lorsque nous quittons la plage pour nous rendre ensemble dans une cantine indienne.

Nous allons prendre un pot de thé noir en guise de petit-déjeuner dans un restaurant près de la guesthouse. Nous y retrouvons Julien attablé seul devant son assiette. Plus tard arrivent Audrey et Pierre qui se joignent à nous. Valérie, en quête d'un curd, sorte de yaourt local au lait de bufflonne, ne s'arrête qu'un court instant. Julien, en grande forme, nous fait hurler de rire avec ses anecdotes. Comme il fallait s'y attendre, la matinée est bien avancée lorsque nous quittons la table en nous promettant de nous revoir ce soir sur la plage.

Une autre fois, après avoir de nouveau pris le petit-déjeuner ensemble, nous partons avec Valérie, Dominique et Julien vers le marché aux poissons. Audrey et Pierre qui changent de guesthouse aujourd'hui ne nous accompagnent pas. Sur le chemin, et malgré l'heure matinale, Dominique tient à nous faire goûter le toddy, vin de palme de fabrication artisanale. Avant de commencer à boire le mien, j'ajoute une pincée de sel pour, paraît-il, arrêter la fermentation et le rendre plus digeste. Je le sirote tout de même du bout des lèvres. Son léger pétillant et sa saveur un peu aigre me rappellent celles d'un vin local que je n'avais pas trop aimé en Birmanie et à Sulawesi. Chantal qui partage mon verre a, elle aussi, un peu de mal avec le breuvage. Dominique et Valérie, par contre, apprécient le leur. Quant à Julien, sa grimace et son rot trahissent son opinion sur la chose. Pour masquer l'âcreté qui me reste dans la bouche, je commande à un marchand ambulant une mixture d'un rose à faire pâlir de jalousie la poupée Barbie. Son goût sucré et son onctuosité rafraichissent instantanément mon palais. Par contre, presque aussitôt, j'ai l'impression d'avoir le ventre ballonné. J'espère que tout va bien se passer.

Tout juste entrés dans notre chambre après une soirée nocturne et matinale sur le plus beau marché aux poissons qu'on ait jamais vu de notre vie, Chantal et moi nous battons pour prendre la douche en premier. Tous les deux avons, en effet, la désagréable sensation de puer la poiscaille ! Chantal a gagné, c'est elle qui va en premier. Tout y passe : sandales, vêtements, cheveux. Quand arrive enfin mon tour, je m'y reprends à deux fois pour nettoyer mes tongs. J'ai l'impression qu'elles sont imbibées de saumure pas fraîche. Après nous être aspergés d'eau de toilette, nous retrouvons le reste de la bande au petit-déjeuner. Lorsque nous leur racontons notre expédition, nous donnons une furieuse envie à Julien, Pierre et Audrey de s'y rendre demain.

Je passe l'après-midi à parler avec Hector de photo et de vidéo. Il a, en effet, filmé un sujet sur les catamarans qui a été diffusé il y a quelque temps dans « Thalassa ». Pour le dîner, nous allons dans un petit resto tout près de la guesthouse en compagnie de Clément et Élise, tout juste débarqués au Sri Lanka, mais sur la route pour une année.

Le lendemain se passe tranquillement sur la plage. En fin de journée, notre groupe, qui n'en finit pas de grandir avec l'arrivée de Deborah, se retrouve pour assister au coucher du soleil et siroter quelques bières achetées chez le revendeur autorisé du coin, tout comme le font de nombreux autochtones. Il fait carrément nuit noire quand nous arrachons nos fesses au sable pour aller dîner tous ensemble dans une cantine locale. Les dix que nous

sommes discutons dans la bonne humeur et il est tard lorsque chacun regagne ses pénates.

Comme il nous reste un peu d'argent, nous en profitons pour nous lâcher sur les petits-déjeuners du jour du départ. Jus de fruits frais, œufs, toasts, beurre, confiture, thé noir arrivent à nous rassasier. Une dernière fois, Julien nous émeut en nous racontant sa vie, Pierre et Audrey nous renouvellent leur invitation à venir les voir au Mans, et Dominique et Valérie la leur à Parthenay. Bref, les adieux sont un peu difficiles pour nous,

Après avoir remercié chaudement Thérèse, notre logeuse, nous nous entassons avec nos sacs dans le tuk-tuk de son mari Hector qui nous emmène tranquillement, très tranquillement, jusqu'à l'aéroport de Colombo. Sa gentillesse et celle de sa femme nous ayant franchement touchés, nous lui promettons de revenir chez eux si nous repassons un jour par Negombo.

Nous sommes prêts à enregistrer les bagages lorsqu'une voix que nous connaissons bien résonne derrière nous. Martine, arrivée en avance pour son vol de ce soir, nous a aperçus dès notre entrée. Quant à Marie, restée près de leurs valises, elle nous fait de grands signes de la main. Une fois débarrassés de nos sacs, nous les retrouvons toutes les deux avec plaisir pour nous raconter les dernières péripéties. Et, comme nous en avons l'habitude à Polhena, nous rions rapidement de bon cœur...



Philippines

Luzon

Le voyage de nuit sur Air Asia s'est bien passé, même si nous aurions bien aimé boire au moins un verre d'eau au cours des trois heures et demie qu'a duré le vol.

Le chauffeur de taxi qui nous amène dans le centre-ville de Manille a beaucoup de mal à trouver la guesthouse que nous lui avons indiquée. Et pour cause, l'adresse n'est pas la bonne ! Après une recherche sur différents guides (les Lonely Planet français et anglais et le Petit Fûté), nous constatons que tous mentionnent la même mauvaise adresse dans leur dernière édition. Leurs auteurs parcourent-ils le pays de long en large pour écrire leur ouvrage ou bien restent-ils le derrière enfoncé dans le siège moelleux de leur bureau en se recopiant les uns les autres et en surfant sur les forums de voyageurs ? Nous avons le droit de nous interroger...

La guesthouse en question étant devenue trop chère (le prix spécifié sur les guides n'ayant rien à voir avec celui pratiqué), nous en trouvons une autre, pas très éloignée. Nous constatons, après coup, qu'elle aussi était recommandée sur les livres.

Le lendemain matin, nous choisissons de nous rendre en taxi à Makati. Sans broncher, le chauffeur met son compteur en marche devant le gardien de l'hôtel qui vient de l'arrêter et de le lui demander, mais se ravise après quelques hectomètres seulement. Il exige sans honte qu'on lui paie une somme astronomique pour la course. Furieux contre lui, nous le faisons stopper sur le champ et descendons du véhicule sans réclamer notre reste. Il a eu beau nous rappeler, nous ne nous sommes pas retournés une seule fois.

Après un rapide coup d'œil sur la carte de Manille, nous décidons de changer nos plans et de prendre la direction de Chinatown. Après nous avoir demandé où nous désirions aller, un vieux monsieur qui fumait sa cigarette par là nous renseigne sur la manière de nous y rendre en jeepney, le taxi collectif symbole du pays. Après un petit moment d'attente, nous trouvons place au milieu des autres passagers sur l'un des deux bancs matelassés du véhicule en acier brossé. Nous ne payons que quelques pesos pour cette expérience.

À Banaue, nous partons en mototricycle à View Point distant d'environ cinq kilomètres. Le jeune conducteur a les pires difficultés à maîtriser son engin sur une route pentue et abimée en quelques endroits. Tassés au fond du side, nous avons du mal à nous en extirper lorsque nous arrivons au fameux point de vue.

Le panorama qui s'offre à nous est magnifique avec les rizières qui dévalent la vallée jusqu'au village. De vieux Ifugos en tenue traditionnelle attendent devant le site qu'on

les prenne en photo. Nous sommes les seuls étrangers dans les parages et, contrairement à mes habitudes après une série de clichés, je glisse un petit billet dans la main de la dame qui semble être la chef du groupe. Tous nous gratifient alors d'un large sourire édenté et rougi par une consommation régulière de bétel.

Chantal descend avec moi de difficiles marches en béton jusqu'au fond de la vallée, mais préfère arrêter lorsque, à un moment, il faut suivre la bordure des terrasses. Je poursuis donc seul la balade au milieu des rizières. La complexité du terrain m'oblige cependant à rebrousser chemin un peu plus loin. Je retrouve Chantal qui m'attend patiemment, assise sur un muret d'irrigation. Pour rejoindre le goudron, là-haut, nous devons remonter le très long escalier emprunté tout à l'heure et escalader les fameuses marches dont la hauteur de certaines dépasse le genou. Les jambes flageolantes, nous devons nous arrêter souvent. Inutile de vous décrire le mal de cuisses que nous avons tous les deux une fois arrivés en haut. Mais ne nous réjouissons pas trop vite, il reste tout de même cinq kilomètres à parcourir à pied jusque Banaue. Heureusement, de nombreux points de vue agrémentent le trajet et la route en descente nous permet de reprendre quelques forces.

Le réveil sonne tôt ce matin. Nous partons en effet visiter Bataad et ses rizières. Le seul moyen d'y aller et, surtout, d'en revenir est de louer les services d'un voyageur qui chartérise un jeepney à la journée pour l'ensemble de ses participants. Deux guides montent avec nous et accompagneront ceux qui veulent faire le trek. Pour avoir une

belle vue lors du trajet jusqu'à Batad, je grimpe sur le toit du taxi et m'assois sur la roue de secours. Trois Philippins, deux Suédoises, une Polonaise et un Norvégien m'y rejoignent. Chantal et les autres personnes plus raisonnables que nous restent sagement installées sur les banquettes rembourrées de la cabine arrière. Le début du voyage se passe plutôt bien. Dans les virages, je m'agrippe comme je peux à la corde qui retient mon tabouret de fortune et essaie de protéger, du mieux possible, mon Nikon de l'autre main. Lors d'un arrêt, je parviens à prendre quelques photos sympas. Mais quand le véhicule redémarre et se retrouve noyé dans un épais brouillard, je regrette amèrement de ne pas être resté à l'abri près de Chantal. Moi et tous ceux qui voyageaient sur le toit, arrivons pétrifiés de froid au col où le jeepney nous dépose. Imbécile que je suis ! Je n'avais pas prévu cette météo...

Après nous être équipés d'un long bâton loué à l'un des nombreux commerçants postés là, nous commençons le trek par un escalier de quatre-cent-douze marches assez hautes. Lorsque nous atteignons le sentier, nous avons déjà les jambes qui tremblotent. Ça promet pour la suite. Au terme de la descente qui a duré près d'une heure, nous débouchons sur un amphithéâtre de rizières en terrasses qui nous laisse abasourdis. Nous en avons observé un peu partout en Asie, en Afrique et même en France, de très belles souvent, mais celles-ci les surpassent toutes.

Je continue le trek avec le groupe du bus, tandis que Chantal qui ne se sent pas rassurée à l'idée de traverser les parcelles préfère rester dans un restaurant en compagnie d'une Philippine de son âge. Les vues qui se dégagent au fur

et à mesure de notre progression sont plus éblouissantes les unes que les autres. Heureusement, car les sempiternelles montées et descentes sur des pierres saillantes et humides rendent le parcours épuisant. Au bout d'une bonne heure de marche, nous arrivons devant une jolie cascade au fond d'un canyon, but de la promenade. Les plus courageux vont s'y tremper les pieds, certains s'y baignent même, mais les seize degrés de l'eau me gèlent rien que d'y penser. Comme beaucoup, je préfère m'abstenir.

Même si nous sommes heureux d'être parvenus jusque là, une idée nous obsède tous : la remontée vers le col. En temps cumulé, cela fait deux bonnes heures que nous descendons. Dans quel état arriverons-nous en haut, là où nous attend le jeepney ? Rien que d'y penser, le découragement nous envahit. Les deux Suédoises et la Polonaise reprennent des forces en dévorant bouchée de chocolat sur bouchée de chocolat. Les trois Philippines, elles, ont plutôt la trouille de ne pas pouvoir aller plus loin...

En fait, cela se passera plus facilement que prévu. Avec les muscles chauds, la remontée nous semble à tous plus aisée que la descente. Au restaurant, je rejoins Chantal toute contente de me retrouver sain et sauf, mais également d'avoir fait la connaissance de Miles, femme d'affaires rigolote de Manille. Avant d'attaquer la dernière heure de grimpe, je prends tout de même le temps d'avaler un coca et quelques chips. Chantal parvient à suivre le rythme que je lui impose sans trop de problèmes. Seule l'idée de gravir l'ultime volée de quatre-cent-douze marches l'angoisse un instant. Un quart d'heure plus tard, elle franchit, toute rayonnante, le col toujours dans la brume. Il tombe même quelques gouttes de pluie, ce qui me force à rester à l'inté-

rieur du taxi pour le retour et non sur le toit comme à l'aller. Est-ce l'épuisement ? Mais personne d'autre n'a souhaité s'y installer.

Pas de chance : de retour à l'hôtel, lorsque nous voulons prendre la douche, il n'y a pas d'eau chaude au robinet. Heureusement, celui qui semble être le fils de la patronne se charge de nous faire chauffer une grande bouilloire. Nous voilà comblés ! Pour finir la journée en beauté, le poulet tinola du diner nous paraît encore meilleur et plus copieux qu'à l'accoutumée...

Le petit-déjeuner philippin que nous sommes en train de dévorer à Vigan dans un restaurant réputé mérite tous les éloges. Gargantuesque et d'un prix ultracompétitif, ses longganisas, sorte de petites saucisses parfumées, sont exquises et son tapa tagalog, bœuf mariné sucré servi avec du riz et deux œufs au plat, est succulent. Des pains, un café correct pour ici et un jus de fruits frais finissent de nous séduire. Nous y reviendrons, c'est certain...

Comme nous le craignons, le bus de luxe qui nous emmène depuis Vigan jusqu'à Manille se rapproche plus d'une vraie chambre frigorifique que d'un transport en commun et, malgré nos polaires, nous grelottons serrés l'un contre l'autre. Dommage, car, pour une fois, les sièges sont larges et confortables. Le conducteur nous dépose dans une gare routière, pas très éloignée de Malate où nous devons nous rendre. Par manque de courage après une nuit pratiquement sans sommeil, nous choisissons de prendre un taxi. Nous avons une nouvelle fois la malchance de tomber sur un chauffeur véreux qui, après avoir mis le comp-

teur, nous réclame sans aucun scrupule un supplément de plusieurs centaines de pesos. Mais contrairement à l'autre jour, celui-ci a condamné l'ouverture des portes et n'accepte pas de nous déposer comme nous le lui demandons. Nous refusons tout aussi catégoriquement de lui payer quoi que ce soit en plus de la somme affichée sur le taximètre. Alors, par dépit et pour gonfler le montant de la course, il rallonge sérieusement le trajet en passant à proximité de l'aéroport qui se trouve à l'opposé de la direction que nous lui avons indiquée. Je suis furieux et le lui fais savoir. Certainement pour me punir des propos peu amènes que j'ai eus à son encontre, il coupe sur-le-champ la climatisation de son véhicule, désormais coincé dans un embouteillage inextricable. N'y tenant plus, je commence à taper de l'épaule sur ma porte et le contraints à nous ouvrir ; ce qu'il fait d'ailleurs très vite en comprenant que je ne plaisante pas, mais alors pas du tout. Nous récupérons nos bagages, lui réglons la somme indiquée sur le compteur, au peso près, et nous en allons, à pied et d'un pas décidé, vers Malate où se trouve notre hébergement. Nous y arrivons une vingtaine de minutes plus tard, en nage, mais désormais calmés après cette marche imprévue dans la chaleur.

Un van nous emmène jusqu'à l'aéroport en compagnie de trois jeunes baroudeuses françaises. Les mauvaises expériences en matière de taxi à Manille nous ayant largement refroidis, nous avons en effet choisi de louer les services du chauffeur de l'hôtel. Partagée en cinq, la somme est à peu près identique à celle qu'on aurait eu à donner à un conducteur honnête...

Devant le guichet d'Air Asia, une hôtesse sympa nous conseille d'enlever trois kilos de nos sacs qui partent en soute et de les garder envers nous. Cela nous évite de payer un supplément conséquent pour dépassement de poids autorisé. Sur cette compagnie et pour les vols intérieurs comme celui-ci, nous n'avons droit qu'à quinze kilos chacun en bagages enregistrés, au lieu de vingt pour l'international.



Palawan

Le voyage ne dure qu'une heure entre Manille et le petit aéroport de Puerto Princesa sur l'île de Palawan. Après avoir rapidement récupéré nos sacs, nous partons à pied dans la fournaise de midi à la recherche d'une guesthouse. Nous la trouvons un kilomètre plus loin en retrait de la route principale. En nipa, bois et bambou, elle a beaucoup de charme.

L'alarme sonne à 5 h 45. La douche froide finit de nous réveiller. Nous avons à peine le temps de terminer le petit-déjeuner que, déjà, le minivan pour El Nido arrive pour nous emmener. Le voyage vers le nord de Palawan dure six heures. Heureusement, la route cimentée est correcte, hormis les trente derniers kilomètres, un peu cahoteux sur la voie en construction. Nous longeons la mer une bonne partie du parcours et les paysages deviennent vraiment beaux au moment où la chaussée l'est moins. À l'arrivée à la gare routière d'El Nido, faisant totale confiance à la carte du Lonely Planet, nous partons à pied dans la mauvaise direction. Nous ne nous en rendons compte qu'un kilomètre plus loin lorsque nous comprenons que rien ne correspond à leurs indications. Une fois encore, avec une station de bus qui n'existe que dans leurs esprits, ceux qui ont fait ce guide n'ont pas vérifié leurs écrits. Cela fait déjà plusieurs grosses erreurs que nous constatons depuis notre arrivée aux Philippines. Et dire que nous possédons la dernière mise à jour électronique de leur bouquin, celle qui vient tout juste de paraître sur les plateformes de

téléchargement. N'ayant pas le courage de revenir à pied sur nos pas sous la chaleur écrasante, nous demandons à un tricycle de nous déposer, pour quelques pesos, devant la guesthouse que nous avons choisie sur... un site web ! Elle est propre, bien en retrait de l'animation de la rue des bars et restaurants fréquentés par les touristes. Nous y rencontrons de jeunes retraités français qui voyagent ensemble. France, Sabine, Andrée, Yvonne, Jamie, Alain, Tiné et James migrent tous les hivers dans un pays chaud, mais toujours sur les rivages d'une mer aux camaïeux de bleus et de verts. Enjoués et très sympas, nous passerons pas mal de temps avec eux durant notre séjour.

Pour nous changer les idées, nous partons en tricycle pour la plage de Corong Corong. La baie qui lui sert de décor est d'une grande beauté, mais encore une fois, il est impossible de s'y baigner avec si peu d'eau. Nous longeons l'anse jusqu'au bout et escaladons une succession de rochers avant de tomber par hasard sur une magnifique crique de sable blanc bordée de cocotiers comme sur les plus belles images de magazines. Nous y posons nos sarongs et jetons aussitôt nos corps en sueur dans la mer couleur émeraude. Coup de chance, une tortue broute tranquillement quelques herbes à une dizaine de mètres du rivage. Je reste en sa compagnie le temps de la baignade. Nous passons la journée sur cette plage de Las Cabanas, encore sauvage. Profitons-en, car dans quelques années, c'est certain, elle sera bétonnée...

Pour varier les plaisirs, nous avons décidé de faire une balade avec nos copains français dans quelques-

unes des îles de l'archipel. Nous partons donc, sitôt le petit-déjeuner avalé, vers le petit port d'El Nido où Dante, le propriétaire du bateau, nous attend sur sa bangka. Le soleil brille de tous ses feux et le trajet jusqu'au premier îlot se passe très bien. Tout le monde plonge dans les eaux limpides du Big Lagoon. Seule Chantal reste à bord avec son aquaphobie. Les coraux sont beaux, mais les poissons moins nombreux et moins variés que je ne le pensais. Au bout d'une demi-heure, nous nous retrouvons tous sur le pont. Dante a promis à Chantal de l'initier au snorkeling. Je n'y crois pas.

L'étape suivante à Shimizu Beach n'est pas mal non plus. L'endroit est magnifique avec des falaises qui tombent droit dans la mer cristalline. Là encore, les poissons ne sont pas au rendez-vous. Seul Tiné a filmé une tortue qui s'était perdue dans le coin. Chantal, restée encore une fois à bord, a le cœur qui commence à battre plus fort. Dante lui a dit que la prochaine étape serait la bonne.

Le lagon où le bateau s'amarré pour la troisième fois est sublime. Un rocher triangulaire émerge des eaux émeraude. Comme d'habitude, tout le monde plonge joyeusement, sauf Chantal. Cette fois, les coraux sont beaux et les poissons au rendez-vous. J'en profite pleinement lorsque j'entends quelqu'un qui m'appelle. C'est Dante qui a besoin de mon masque et de mon tuba. Chantal, vêtue d'un gilet de sauvetage est déjà dans l'eau et attend mon matériel. Je n'y crois pas : Dante, à force de persuasion, a réussi à la convaincre. Mais, en conséquence, le pauvre a les bras tout griffés tellement elle s'accroche à lui. Pour la rassurer encore plus, il lui donne la bouée du bateau pour qu'elle puisse s'y agripper. Miracle ! Chantal met la tête sous la surface et respire à l'aide du tuba ! Elle est enthousiasmée de

pouvoir voir du corail mauve avec des poissons qui tournent autour d'elle. Je n'en reviens pas. Je remonte vite à bord pour la filmer. Malheureusement, son iPad plein refuse d'enregistrer la scène. Heureusement, Tiné qui est près d'elle arrive immortaliser de ce moment mémorable avec son appareil étanche... Décidément, ma femme parvient encore à m'épater...

Lorsque tout le monde se retrouve sur le bateau, poisson et viande grillés sur le barbecue nous attendent dans nos assiettes. L'ambiance est au beau fixe et Chantal n'est toujours pas redescendue de son nuage. Son esprit reviendra longtemps à Cadlao Lagoon... Plus tard, sur une autre île, nous nous arrêtons sur une plage minuscule nichée au pied d'une falaise : Bukal Beach. Je trouve un beau coquillage « sept doigts », mais nous y oublions notre crème solaire en repartant. Andrée, pour ne pas être en reste, y laisse ses lunettes de soleil. Cela fera plaisir aux prochains visiteurs, mais je peste contre moi...

Un soir, nous tombons sur Thierry et Myriam d'An-necy dont nous avons fait la connaissance à Banaue et nous donnons rendez-vous le lendemain en fin d'après-midi pour fêter leur fin de séjour. Nous avons terminé notre bière lorsqu'ils arrivent, un peu confus de leur retard. Qu'à cela ne tienne, nous en reprenons une seconde pour les accompagner ! Avec le plaisir de nous être retrouvés, les conversations vont bon train. Tard pour ici, il est 22 heures quand nous quittons les lieux. Le temps a passé sans que l'on s'en aperçoive...

Un autre soir, Tiné, Alain et moi partons voir un tournoi de boxe à la sortie du village. Cette joute intercommunale nous a permis d'assister au deuxième sport le plus populaire des Philippines, une discipline qui leur rapporte parfois des médailles aux Jeux olympiques. L'excitation autour du ring est à son comble, particulièrement au moment où des bookmakers énervés lancent les paris sur le match à venir. Les combats n'étant tout de même pas d'un niveau extraordinaire, nous reportons toute notre attention sur les girls qui montent sur le plateau entre chaque période en exhibant bien haut le numéro de la reprise suivante en plus de leur derrière. Environ cinq cents paires d'yeux masculines sont rivées sur elles avant de se concentrer à nouveau sur la rencontre. J'avoue que nous ne sommes pas en reste...

Dans un moment de rigolade, j'attire Alain un peu à l'écart et propose de lui apposer un tatouage éphémère sur le bras, histoire de faire râler France, sa femme, qui a une sainte horreur de ces dessins. De retour dans le groupe, je lance innocemment que, peut-être, j'irai demain me faire tatouer un truc ; Alain enchaine en disant qu'il en avait bien envie aussi. Il n'avait pas fini sa phrase que France lui rétorquait qu'à son âge, ça serait ridicule au plus haut point ; elle n'avait pas mordu à l'hameçon, elle l'avait avalé ! À la plage le lendemain, nous faisons monter la sauce encore plus avec l'aide de Chantal. En fin d'après-midi, Alain vient nous retrouver dans notre chambre de la guesthouse voisine où nous séjournons, en dépannage, pour la seconde fois. Après lui avoir appliqué la décalcomanie sur le bras et l'avoir recouverte d'un papier toilette collé avec du sparadrap pour que cela paraisse un peu plus tangible, nous sommes retournés rejoindre les autres qui nous atten-

daient, certains que nous n'allions pas passer à l'acte ; ce qui est en partie vrai, puisque Chantal a raté le mien ! Derrière moi, Alain remonte la manche de son ticheurte et laisse entrevoir le fameux dessin à tête d'aigle. Devant le fait accompli, France éprouve le besoin de s'asseoir ; elle ne comprend pas que son mari, sexagénaire, a pu faire ça à son âge. Sabine, non plus, ne se l'explique pas ; et pourquoi avoir choisi un aigle plutôt qu'un lion comme il l'avait toujours souhaité ? Comment un tatoueur a-t-il pu réaliser le dessin aussi vite ? Pourquoi le bras n'a-t-il pas rougi ? Quelle est cette feuille de papier toilette habilement ajustée de façon à laisser entrevoir un tout petit peu du motif ? Et surtout, comment Alain a-t-il pu résister au mal, lui qui fuit à toutes jambes devant une simple seringue ? Personne, y compris Tiné, ne semble s'apercevoir de la supercherie. On ne s'attendait vraiment pas à une telle réussite ! Alain est comblé, mais je pense que France nous en voudra un peu lorsqu'elle découvrira le pot aux roses. Pour le moment, nous rigolons bien... intérieurement !

En rentrant à l'hôtel après avoir diné chacun d'un bon poisson servi avec sa sauce au lait de coco et son riz, une famille de Philippins, résidant pour la plupart à New York, s'apprête à fêter l'anniversaire de l'un d'entre eux. Les plats sont disposés sur un buffet au milieu de la cour de la guesthouse et les invités ont déjà investi les tables. Une dame qui ne nous paraissait pas si aimable que cela ce matin s'approche avec un grand sourire et nous convie à partager leur repas. Malgré nos estomacs remplis, nous ne pouvons décliner la sollicitation et nous asseyons en leur compagnie. Longues pâtes en salade, chop suey, flan à la noix de coco râpée et gâteau au chocolat, ressemblant à s'y

méprendre à une forêt-noire, viennent gonfler encore un peu plus nos ventres. La digestion risque d'être difficile...

Après ces moments inoubliables à El Nido, nous retournons passer cinq jours à Puerto Princesa d'où partira notre avion pour Manille. Ville peu attrayante, j'en profite pour faire changer la batterie de ma montre qui commence à donner de sérieux signes de faiblesse. Le jeune horloger, à ma demande, accepte en plus de reconstituer une tocante neuve avec une seconde identique. Elles ont toutes les deux souffert : suite à une chute sur le carrelage d'une salle de bain, l'une a un maillon du bracelet en céramique cassé et n'est plus étanche à cent pour cent et l'autre a la lunette et le verre du cadran ébréché à cause d'un choc au milieu de la foule compacte en Chine. Le pauvre qui ne connaît pas ce genre de montre passe deux heures entières à interchanger les éléments intacts. Au final, le résultat est plus que probant et je l'en félicite. Malgré la méticulosité et la longueur de son intervention, il ne me demande que le prix de la batterie ; je lui laisse un bon pourboire. L'opération ne m'a couté qu'à peine cinq euros...

S'il est vrai que, dans les villes, une partie de la population masculine est armée et se déplace avec le pistolet à la ceinture, jamais nous n'avons eu le moindre sentiment d'insécurité. Cette image de « voyous » est-elle réellement un mal pour le tourisme ? Même surfaite, elle y nuit certainement un peu. Dommage, car cette population qui subit, presque sans relâche, tremblements de terre, éruptions volcaniques, typhons, tous plus meurtriers les uns que les autres, sait garder dans toutes ces circonstances un op-

timisme qui nous dépasse et nous fascine, pour ensuite nous le transmettre grâce, notamment, à leur sourire perpétuel... Prenons-en de la graine et tâchons de retenir la leçon!



Maroc

À peine débarqués à Marrakech, nous partons sans attendre vers la médina, partie ancienne située à une demi-heure de marche de notre logement. Par Bab Doukkala, porte fortifiée dans la muraille qui cerne la vieille ville, nous débouchons dans un labyrinthe de venelles qui mène aux souks. La diversité des odeurs et des couleurs nous entraîne de ruelles étroites et encombrées en petites places animées et dominées par une mosquée. La bonne humeur qui règne est générale et les appels des artisans qui vantent leurs produits ne nous importunent pas trop ; nous avons eu bien pire au Cambodge, par exemple. Chantal semble d'ailleurs bien s'amuser et apprécier ce premier contact avec les Marocains. La fin de journée approchant, nous cherchons à nous diriger vers Jemaa el-Fna, lieu très fréquenté et l'un des plus cosmopolites qui soit. Mais pour nous y rendre, nous mettons un temps infini, n'arrêtant pas de nous perdre dans le dédale des ruelles. Lorsque nous y parvenons enfin, cela fait quatre heures que nous avons franchi la porte dans les remparts !

L'agence de location où nous prenons possession de la voiture n'est éloignée de notre hôtel que de quelques enjambées ; le temps de remplir les papiers néces-

saires et nous voici lâchés au milieu d'une circulation relativement dense. Les artères principales de Marrakech sont heureusement assez larges pour permettre aux conducteurs locaux de me doubler sans souci ; je préfère en effet être prudent, d'une part pour éviter l'accident, mais aussi et surtout pour ne pas avoir affaire avec la police.

À la sortie d'El Kelaâ M'Gouna qui marque la fin de la Vallée des roses, je demande le plein d'essence et fais vérifier la pression des pneus de l'auto. Plus loin, sitôt la ville de Boumalne passée, nous pénétrons les gorges du Dadès. La guesthouse que nous avons choisie est l'une des premières de la vallée. Elle est située en hauteur, à flanc de colline, juste à l'entrée des gorges proprement dites. Lorsque je quitte la voiture, un homme m'avertit tout de suite qu'il trouve une de mes roues, à l'avant, trop dégonflée. C'est bizarre, car je viens de les faire vérifier, il y a moins de cinquante kilomètres. En les examinant d'un peu plus près, je n'observe d'ailleurs absolument rien de flagrant. On verra demain.

Nous sommes en train de déguster l'excellent petit-déjeuner lorsque le monsieur d'hier soir arrive en catastrophe et m'apprend, désolé, que j'ai un pneu crevé... à l'arrière ! Bizarre, vraiment très bizarre ! Le patron se propose de le changer et s'exécute rapidement. Mais, pour plus de sûreté, nous retournons sans le lui dire jusqu'à Boumalne qui marque l'entrée de la vallée à une quinzaine de kilomètres d'ici le faire réparer dans un garage. Le jeune mécanicien dubitatif s'aperçoit alors qu'une fois regonflé et passé dans une bassine d'eau le boudin ne montre aucun signe de faiblesse. Par précaution, il le déjante, puis le remonte et vérifie sa pression avec beaucoup de vigilance. Cela confirme

bien nos doutes : quelqu'un l'a bien dégonflé, volontairement. Certainement pour tenter de gagner quelques dirhams en nous le « réparant » ! Manque de bol pour lui, on a tout fait tout seuls. Je glisse une pièce de dix dirhams dans la main graisseuse du jeune ouvrier.

Avec une roue de secours validée dans le coffre, nous partons, rassurés, vers les très réputées gorges du Todgha (ou Todra). Nous devons, pour cela, traverser le gué d'un oued gonflé par les orages qui viennent d'éclater après deux longues années d'attente. Pas de chance pour nous ! Un policier attentif à l'évolution du cours laisse les véhicules passer un par un. Lorsque notre tour arrive, il nous fait signe d'y aller. À cet instant, le visage de Chantal affiche une certaine angoisse. En observant un gros véhicule tout-terrain traverser avant nous, j'ai remarqué qu'il devait y avoir un énorme trou juste avant la fin. Je m'engage donc, mais sans rien voir de la chaussée. Je vise simplement la route qui remonte plus loin en face de nous. Sur une centaine de mètres, la valeureuse Hyundai ne bronche pas, avec de l'eau à mi-roue. Le courant boueux est assez fort et j'attends avec une certaine appréhension le passage du creux. Soudain, le nez de l'auto plonge vers l'avant et le torrent arrive un instant à hauteur de capot. Heureusement, le peu de vitesse que j'ai est suffisant pour franchir l'obstacle et la voiture retrouve, dans un soubresaut, le goudron de la chaussée ; plus que quelques mètres et nous voici sains et saufs de l'autre côté du cours d'eau. Ouf ! J'ai tout de même eu un petit frisson. À côté de moi, le visage de Chantal se décrispe et ses doigts, blancs d'avoir trop serré son siège, se détendent. Cette fois encore, tout s'est bien passé...

Nous roulons désormais dans la vallée des gorges du Todgha, grand classique de tout voyage au Maroc. La route s'élève et traverse quelques villages en dominant l'une des plus riches palmeraies qui s'étire jusqu'aux contreforts de l'Atlas. Avec le rayon de soleil qui perce un instant la couche nuageuse, l'endroit est enchanteur. Ici aussi, des frissons nous parcourent l'échine, mais de bonheur cette fois et non de frousse comme tout à l'heure !

Il a plu une bonne partie de la nuit et l'oasis est, pour ce matin, impraticable à pied. Le ciel est en train de se dégager lorsque nous prenons la route qui longe le Todgha et mène aux gorges proprement dites. Un homme nous stoppe à quelques centaines de mètres du but prétextant un passage coupé à cause des intempéries. Nous laissons notre véhicule et entamons une marche vers le célèbre défilé. Le monsieur avait raison : au plus proche de l'oued, la chaussée est inondée. Avec nos tongs, nous traversons sans difficulté particulière. Nous avons seulement les pieds mouillés. Pour quitter leur hôtel adossé à la falaise de l'autre côté de la rivière, des touristes, coincés là, attendent de pouvoir emprunter la passerelle en bois que des ouvriers construisent à la hâte en remplacement du petit pont en béton que la force du courant a emporté. À l'endroit le plus resserré de la gorge, les vendeurs de souvenirs qui arrivent constatent les dégâts provoqués par la crue soudaine. Une couche de boue d'une vingtaine de centimètres recouvre les bijoux en argent et tout ce qui est en tissu paraît fichu. Ils sont, pour la plupart d'entre eux, déjà en train de nettoyer la bimbelerie dans de grands seaux d'eau. Il faut que tout soit présentable dans les heures qui suivent, lorsque les cars de touristes débarqueront leurs contingents. Nous les encourageons. Ce qu'ils ne savent pas encore, et que nous-mêmes

apprendrons plus tard, c'est que la route est coupée là même où nous avons traversé le gué hier. Aucun véhicule ne le franchira de la journée. Nous sommes donc pratiquement les seuls visiteurs à évoluer au milieu de ce paysage spectaculaire.

Ce matin, le ciel bleu et le soleil revenus, nous reprenons la route. La décrue de l'oued, aussi soudaine que l'avait été sa montée, a permis aux ouvriers de refaire grossièrement la chaussée. Des pelleteuses sorties de je ne sais où ont amené terre et cailloux pour, ensuite, tasser l'agglomérat. Nous pouvons désormais traverser en toute sécurité. En route vers Tineghir, nous croisons de nombreux cars de tourisme qui ont repris le service. En fait, dans notre déboire, nous avons tout de même eu une sacrée chance : celle d'être pratiquement les seuls visiteurs dans cet endroit magnifique !

Pour un dirham, je trouve une place sur un parking de Tineghir, juste à l'entrée de la ville ancienne. Comme partout ailleurs, les « bonjour, ça va bien ? », toujours prononcés avec le sourire, fusent. Nous nous arrêtons un moment dans le quartier de la communauté juive où œuvrent les ferronniers. Je peux même photographier certains d'entre eux en train de travailler. Je n'en ai plus l'habitude ; au Maroc, il est pratiquement impossible de tirer le portrait d'une personne musulmane, encore moins sans une pièce ou un billet. Moi qui ne négocie jamais une image en profite donc pour faire quelques clichés d'un jeune homme sympa avec qui je reste parler un instant (dommage, je n'étais pas très inspiré et les résultats ne seront pas terribles) pendant que, dans la boutique d'à côté, Chantal prend le coiffeur dans son modeste salon...

Dans une plaine de rocaille noire, la fidèle Hyundai file bon train sur le bitume et traverse quelques bleds isolés. Situation cocasse et à laquelle nous ne nous attendions absolument pas : au milieu de ce reg où la végétation se fait rarissime, je dois éviter une tortue qui se promène tranquillement sur la route !

Plus loin, dans un hameau, je m'arrête pour prendre un ou deux clichés d'une petite place qui me semble jolie. Chantal préfère patienter dans la voiture climatisée. Une fois les photos faites, je ne peux pas m'empêcher d'aller plus en avant et de passer la porte qui marque l'entrée de la médina. Sous le porche d'une ruelle, deux jeunes filles me font signe et une conversation rigolote s'engage. L'une d'entre elles, Amina, s'éloigne alors, puis revient quelques instants plus tard pour m'inviter, avec ma femme précise-t-elle, à prendre le thé dans sa maison. Je retourne donc à la voiture chercher Chantal qui, quand j'arrive, est en train de se débattre avec un mendiant qui aimerait bien lui soutirer quelques dirhams. Nous nous assurons que l'auto est bien fermée et retrouvons les deux jeunes filles, toutes contentes, qui nous attendent à l'entrée de la vieille ville pour nous accompagner jusque chez elles. Après les présentations avec la maman et une amie, nous nous asseyons, sur un épais tapis, autour d'une table basse disposée dans un coin d'une grande salle presque nue. Dans cette modeste maison, tout est extrêmement propre et bien rangé. Trônant sur une tablette à l'autre bout de la pièce, une télévision cathodique (mais satellite !) fait la fierté de la famille. En attendant que le thé soit prêt, nous discutons avec Amina qui, en plus, nous sert de traductrice, étant la seule des quatre femmes à parler un peu le français. Les deux jeunes

filles, la maman et son amie éclatent de rire sans arrêt, ce qui rend l'ambiance plutôt chaleureuse. Aziza, la camarade d'Amina, s'applique à nous montrer comment préparer un bon thé. Pendant ce temps, la mère dépose au centre de la table des cacahuètes et de l'huile d'olive pour y tremper les bouts d'un énorme pain qu'elle partage avec tout le monde. Chantal choisit cet instant pour offrir l'un des bracelets qu'une copine rennaise lui a confiés, justement pour en faire cadeau à des jeunes filles sympas. Ne s'attendant pas du tout à cela, Amina en perd soudainement la voix, tandis que ses yeux s'embuent de larmes. Quel énorme plaisir que de faire plaisir ! Pour ma part, je donne l'un des miens à l'amie de sa mère qui lorgnait mes poignets avec envie depuis un moment. Les verres se succèdent, le pain et les cacahuètes sont dévorés sans difficulté. En bonne compagnie, le temps passe toujours très vite. Je m'en rends compte en apercevant la maman commencer à préparer un couscous en notre honneur. Nous avons toutes les peines du monde à lui expliquer que nous devons être en fin d'après-midi à Merzouga et que, pour cela, il nous faut les quitter sur-le-champ. Je sais très bien que nos hôtessees sont déçues, mais nous n'avons pas le choix ; je dois restituer le véhicule en temps et en heure et il nous reste encore tant de choses à voir. Amina et sa copine qui ont revêtu leur voile viennent nous accompagner jusqu'à la voiture et embrassent Chantal chacune leur tour. Pour ma part, le beau sourire qu'elles m'adressent me va droit au cœur. Quel souvenir merveilleux que cette rencontre !

En cours de route, en plein désert, nous nous arrêtons pour satisfaire un besoin bien naturel. Surgi de je ne sais où, un homme sur sa mobylette attend que j'ai terminé (merci tout de même !) pour me vanter les mérites d'un hôtel de

Merzouga, alors que nous en sommes encore éloignés d'une cinquantaine de kilomètres. Mais jusqu'où iront les rabatteurs ?

Hier soir, avec un ciel pur, la lumière était magnifique sur l'erg Chebbi, long de treize kilomètres et large de cinq. Je pense y avoir réussi de jolies photos. Nous aurions aimé y refaire une petite balade, mais nous choisissons de partir pour Zagora. À la bifurcation vers la vallée du Drâa, de nombreux marchands proposent leurs dattes aux passants. Nous ne résistons pas à l'achat d'un kilo de ces fruits gorgés de sucre et de couleur bien appétissante. Nous en dévorons aussitôt une douzaine chacun, certainement pour nous venger un peu : depuis des kilomètres, elles nous narguaient trop du haut de leurs palmiers !

En arrivant à Zagora, voyant un homme au milieu de la chaussée qui me fait signe de m'arrêter, je zappe le stop demandé en le contournant par la file de gauche. Je ne veux pas avoir affaire avec ces rabatteurs qui officient à la périphérie des grandes villes touristiques. Mais, une fois à sa hauteur, je m'aperçois qu'une voiture dotée de gyrophares est garée un peu en retrait. Je freine brusquement quelques dizaines de mètres plus loin. L'homme en question me rejoint, me fait ouvrir mon carreau. Se présentant comme policier en civil, il me demande pourquoi je me suis déporté sur la file de gauche et n'ai pas obtempéré à son ordre. Il éclate de rire lorsque je lui avoue que je l'avais confondu avec un rabatteur. Toujours plié en deux, il me laisse partir sans ennui. J'ai eu chaud !

Avant de quitter la ville deux jours plus tard, nous nous arrêtons faire LA photo que tout voyageur transitant par

Zagora se doit de pouvoir exhiber à ses proches : celle où il pose devant la pancarte indiquant « Tombouctou à 52 jours de piste ». Comme les autres, nous sacrifions au rituel.

Nous roulons depuis un petit moment, toujours dans un décor de montagnes pelées, lorsque, à la hauteur d'Ingherm, je stoppe pour prendre une image d'un homme sur son âne. Juste derrière moi, une femme, d'un certain âge, m'appelle et me demande de venir la photographier dans son jardin qu'elle est en train de bêcher. Très peu habitué, ici, à ce genre de sollicitation, je m'empresse de collecter quelques clichés et de les lui montrer sur l'écran de mon appareil. Un beau sourire lui fend alors le visage. Puis, lâchant son travail et me priant de la suivre, elle se précipite à l'autre bout du champ et ouvre une sorte de sac en toile de jute d'où elle sort un grand pain plat qu'elle divise immédiatement de ses mains calleuses. Je ne vois pas refuser un tel cadeau et croque à pleines dents dans la moitié qu'elle vient de me tendre. Il sent bon, de cette alléchante odeur qui réveille inmanquablement les papilles et fait saliver. Pour ne pas être en reste, je retourne chercher la boîte de dattes dans l'auto et lui en donne une grosse poignée que je lui propose de partager avec la fillette qui se tient timidement à l'écart. Lorsque nous la quittons, elle reste longtemps, longtemps regarder du bord de la route la Hyundai s'éloigner...

Plus loin, je m'arrête discuter avec des jeunes femmes qui labourent leurs parcelles avec des ânes. Quand elles me demandent, en gloussant entre elles, si je suis marié, j'appelle Chantal qui n'était pas descendue de la voiture. Une des filles, la plus rigolote, lui amène alors son baudet et lui montre comment retourner la terre. Chantal, habillée dans

une tenue pas forcément idéale pour ce genre de boulot, se laisse entraîner par la bête qui la mène comme elle l'entend. Le sillon tracé par la charrue rudimentaire est loin d'être rectiligne. Lorsque je m'y essaie, le résultat est encore pire. Ce qui, évidemment, fait hurler de rire toute la galerie ! Quand elles ne sont pas dans les champs, les femmes vont à la rivière ou dans les canaux d'irrigation laver les tapis à grande eau. Là encore, malgré le travail pénible, les rires fusent au moindre prétexte. Dommage que je n'essuie que des refus lorsque je sollicite la permission de les photographier. De toute manière, dès que je pointe l'appareil dans leur direction, elles se cachent le visage derrière leurs mains ridées. Je n'insiste donc pas, mais, par contre, trouve là une excellente parade aux demandes incessantes de bonbons et de crayons des enfants : il suffit tout simplement de braquer mon objectif sur eux. Ils déguerpissent alors aussi vite qu'ils étaient arrivés. J'userai de ce stratagème tout le reste du voyage au Maroc !

Après ces haltes plutôt récréatives, le temps s'écoule très rapidement et nous n'atteignons Tafraoute qu'en fin d'après-midi.

Avant de partir pour Agadir, je fais le plein et vérifie mes pneus à la station Afrikaia du village. Après une trentaine de kilomètres, je m'aperçois que je n'ai pas pris la route que je souhaitais. Celle-ci mène aussi à Agadir, mais je tiens absolument à en emprunter une autre qui me semble plus intéressante. Je décide donc de faire demi-tour et me retrouve à chercher le bon chemin dans le centre de Tafraoute. Après un moment d'errements, nous le repérons enfin. Je suis en train de me féliciter de ma perspicacité lorsque, juste à la sortie de la ville, je tombe sur ce que je

recherchais vainement depuis notre arrivée ici : le village traditionnel et la fameuse mosquée rouge adossée aux rochers qu'on voit dans tous les articles dédiés à la région. Nous consacrons une bonne partie de la matinée à la visite. Chantal, pourtant réticente quand je lui ai fait part tout à l'heure de mon désir de faire demi-tour, se réjouit maintenant de mon entêtement...

Après une étape de deux jours, nous quittons Agadir, station balnéaire décevante pour nous. La sortie de la ville me rase tout autant que son arrivée, la quatre-voies ne semblant jamais vouloir s'extirper des zones urbaines qui se succèdent sans interruption durant des kilomètres et des kilomètres. Le trafic dense et le peu de panneaux de signalisation rendent la conduite encore plus insupportable. Nous tombons finalement sur l'embranchement vers Taroudant en n'ayant demandé qu'une seule fois notre chemin. Bravo à nous !

Le jour n'est pas tout à fait levé lorsque nous grimons sur la terrasse de toit pour le petit-déjeuner. Ainsi que prévu, le muezzin de la mosquée voisine a fait office de réveil. Du coup, comme nous voulions partir de bonne heure, nous en avons profité pour boucler les bagages. Saïd, le jeune patron, qui a dû s'absenter pour emmener son autre client à l'aéroport nous a bien préparé la table. Tout y est : jus d'orange, thé à la menthe, pain, œuf, confiture, miel et yaourt. Nous sommes en train de quitter l'hôtel lorsqu'il revient et nous souhaite bonne suite de voyage.

Un épais brouillard accompagne notre première heure de trajet pour, heureusement, se lever dès les premières pentes de la montée vers Tizi-n-Test. La route sinueuse est

en très bon état depuis la plaine, mais, dans les derniers kilomètres de l'ascension, de gros engins s'activent. Nous devons même stopper un long moment pour laisser le temps à un bulldozer-marteau-piqueur, dangereusement perché sur un bloc de pierre lui-même en stabilité précaire, d'arracher d'énormes morceaux de rochers. Ceux-ci se mettent alors à dévaler la pente en ne passant qu'à une vingtaine de mètres devant l'auto. Frissons garantis ! Quelques centaines de mètres auparavant, profitant d'une source qui jaillissait près d'un petit parking, j'avais bêtement lavé la voiture. J'étais tout content de pouvoir la rendre à peu près propre ce soir à l'agence de location. Malheureusement, ma joie aura été de très courte durée : le gigantesque nuage de poussière soulevé par la chute des pierres, puis l'autre provoqué par le déblaiement de la route ont anéanti en quelques secondes ma demi-heure de nettoyage. Chantal est écroulée de rire. Il n'y a pourtant pas de quoi !... Nous franchissons le col sur une piste chaotique et dans un paysage devenu complètement minéral. En voyant la mine pas très rassurée de Chantal, je suis à mon tour mort de rire. Il n'y a pourtant pas de quoi, rétorque-t-elle ! On s'amuse bien tous deux !

L'arrivée à Marrakech nous surprend un peu. Contrairement à Agadir où les kilomètres qui précèdent l'entrée dans le centre paraissent interminables, nous nous retrouvons au pied de la Koutoubia, au cœur de la ville, sans vraiment nous en être rendu compte. Par contre, la densité du trafic de cet après-midi nous incite à rendre la voiture sitôt les bagages déposés à l'hôtel. J'avais un peu peur que la trace blanche laissée tantôt par un chauffard de camionnette qui avait forcé inconsidérément le passage devant moi et tapé dans mon rétroviseur soit trop apparente.

Mais heureusement, surpris par l'état de propreté du véhicule, la poussière s'étant en partie envolée avec la vitesse, le contrôleur de l'agence n'y voit que du feu !...

Avec le soleil de fin d'après-midi, il est l'heure maintenant de se diriger vers Bab Agnaou, porte que je trouve personnellement magistrale. Nous mettons un certain temps à retrouver le bon chemin, mais à force de sillonner le quartier, nous y parvenons tout de même. Je commence tout juste à appuyer sur le déclencheur lorsqu'un monsieur de stature imposante s'approche et m'ordonne de ne pas photographier le bâtiment... derrière moi ! Je trouve la situation plutôt cocasse et lui demande des explications sur ce que je ne dois pas prendre : individus, véhicules, que sais-je ? Rebutant à me répondre, mais devant mon insistance, il entrouvre sa veste, me montre sa plaque de police et, dans un souffle en se penchant vers mon oreille, m'avoue que c'est secret. Je me serais cru dans un film ! Bref, après tout ce cinéma, je photographie tout de même tout ce que je souhaitais. Mais sans me retourner !

À Essaouira, nous ne résistons pas à la tentation d'aller nous allonger quelques instants sur le sable. À vrai dire, je ne pensais pas trouver une plage aussi propre. À ma grande surprise, pas un déchet ne traîne. Heureusement d'ailleurs, car le vent qui souffle assez fort aurait eu tôt fait d'éparpiller les ordures. Lassés des rafales qui se rafraichissent avec la fin de journée, nous reprenons la direction de la médina, lorsque j'entends la personne que nous sommes en train de croiser prononcer mon prénom. Incroyable ! Thierry, un ancien client du bar que nous avons à Rennes se tient devant nous, tout aussi étonné de nous trouver ici que nous le sommes de le revoir. Pour fêter l'évè-

nement, nous allons boire une bière sur la terrasse d'un café, pas très local celui-là, du front de mer et discuter ensemble pendant un bon moment. Comme je le répète souvent, le monde est vraiment petit. Nous devrions noter sur un carnet toutes les rencontres fortuites que nous avons eues avec des personnes de notre connaissance. Il commence à y en avoir beaucoup... Nous nous quittons en nous donnant rendez-vous au même endroit, à la même heure, dans deux jours.

Le dimanche, nous allons à la messe dans une église proche de la plage et que nous avons repérée lors de nos promenades. Un édifice catholique en terre musulmane : cela nous intrigue et nous voulons voir. Une personne, nous apercevant pénétrer dans la nef, vient nous accueillir et nous invite, un peu trop chaudement à mon goût, à nous joindre aux autres. Nous sommes désolés pour elle, mais nous préférons rester à l'écart et nous asseoir au dernier rang. Le curé français à la queue de cheval demande à quelqu'un de l'assistance s'il peut lire de façon distincte, avec l'intonation juste, mais pas trop forte, le chapitre x de... Nous ne saurons jamais si la personne choisie a bien articulé son texte, car nous quittons sur-le-champ cet endroit et ces gens si bizarres.

Pour l'heure, nous allons à la plage qui, grâce à la marée basse, accueille un nombre incroyable de vrais terrains de football, avec de vrais buts et de vrais poteaux de corner fichés dans le sable dur. Des matches qui ont l'air tout à fait officiels avec la présence d'arbitres s'y déroulent. Les joueurs, de tous âges, tapent plutôt bien la balle, mais je m'amuse de leurs tenues : la plupart d'entre eux portent des chaussures à crampons !

Pour notre dernier souper marocain, nous avons rendez-vous avec Béatrice. Notre amie dinannaise est venue sans Christophe, son mari resté en France, mais avec sa sœur, Armelle, passer une semaine chez leur maman qui séjourne ici en ce moment. Les retrouvailles sont marquant, nous qui dinions ensemble à Dinan, il y a seulement un mois. N'ayant plus l'habitude des alcools forts, le Gin tonic de l'apéritif nous fait un peu tourner la tête. Heureusement, le bel assortiment des légumes bien préparés de l'entrée, puis le poulet saffa que l'excellent cuisinier a concocté avec amour nous requinquent très vite. Nous aurions pu rester des heures à discuter, tant l'ambiance était sympathique, mais nous devons retourner à l'hôtel boucler les bagages.

Demain, nous repartons déjà. Un mois passe si rapidement !...



Iran

Cela faisait une quarantaine d'années que je rêvais de visiter l'Iran, mais des événements personnels ou politiques m'ont malheureusement empêché d'y venir plus tôt. Aujourd'hui, les villes d'Isfahan, de Chiraz ou bien encore de Yazd qui hantent mon esprit depuis si longtemps vont enfin pouvoir m'ouvrir leurs portes. J'attends, nous attendons de les découvrir avec une impatience difficilement contenue.

L'obtention des visas dont nous nous faisons une montagne nous sidère littéralement par sa facilité. Hormis ceux du Népal, imbattables en rapidité d'impétration à la douane de Katmandou, aucun autre pays ne nous les a fournis aussi aisément. On aurait peut-être pu lire une légère déception dans les yeux de Chantal qui avait pour l'occasion fait faire à Kuala Lumpur des photos d'identité d'elle voilée, mais c'est au contraire le soulagement que l'on peut discerner dans son regard. Quant à moi, durant de longues minutes, je tourne et retourne les documents dans tous les sens pour tenter de détecter une quelconque bavure du fonctionnaire. Mais, je dois m'y résoudre, je n'en trouve aucune et le sésame tant désiré occupe fièrement l'une des pages de nos passeports.

Arrivés en pleine nuit, nous décidons de patienter jusqu'au lever du jour pour nous rendre à Téhéran, l'aéroport international Imam Khomeini étant situé à une cinquantaine de kilomètres du centre-ville. Assis au milieu d'Iraniens venus accueillir l'un des leurs les bras chargés de fleurs et de gâteaux, nous ne restons pas longtemps seuls. Des familles entières se succèdent sans interruption pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue dans leur pays. Au bout des deux heures et demie qu'a duré notre attente, nous avons dû avaler une tonne de friandises impossibles à refuser et serrer la main d'une armée de personnes plus souriantes les unes que les autres ! On nous l'avait prédit, mais l'accueil que nous ont réservé tous ces gens dépasse de très loin tout ce que nous avons pu imaginer...

Le taxi nous dépose après une petite heure de trajet devant notre hôtel situé tout près du bazar de la capitale. Malgré l'heure matinale, le fils un peu bougon du propriétaire nous autorise à prendre possession de notre chambre, geste dont nous le remercions sincèrement. Nous allons ainsi pouvoir prendre une douche bienvenue après la nuit blanche que nous venons de passer et qui va nous mettre en forme pour la longue journée qui débute. Une bonne surprise nous attend à la réception : le patron, papy à la mine débonnaire, nous offre le petit-déjeuner auquel nous n'aurions pas dû avoir droit aujourd'hui. Décidément, ce séjour commence sur les chapeaux de roue.

Une bouche du métro se trouve juste en face de l'hôtel. Au guichet, je fais recharger la carte que le fils nous a gentiment donnée tout à l'heure. Mais pour cette fois, nous ne paierons pas : dès qu'il nous aperçoit, le contrôleur nous fait de grands signes et nous ouvre gra-

cieusement le portillon. Dans le train, des hommes quittent leur siège à l'unisson pour nous permettre de nous asseoir ; impossible une fois encore de refuser. L'un d'entre eux nous offre même une boîte de chewing-gums locaux sous le regard amusé des autres passagers.

Pour notre première visite en ce vendredi, jour où tout ou presque tout est fermé à l'instar du dimanche chez nous, nous allons trainer dans le nouveau quartier du pont Tabiaat. Évidemment, nous faisons l'objet de nombreuses sollicitations que nous ne pouvons pas toutes accepter. Certains nous offrent des fruits qu'ils viennent de cueillir dans les arbres d'un parc, d'autres, comme Khosrow, Hossein et Hamid, nous proposent de prendre le thé avec eux. Joueurs de volley, ils ont beaucoup de mal à s'exprimer en anglais. Sans se démonter, Hossein téléphone à un ami qui sert de traducteur entre nous. Drôle, mais vite épuisant ! Plus loin, dans une épicerie où nous achetons une bouteille d'eau, le jeune caissier nous donne un bonbon en nous rendant la monnaie, le tout avec un sourire renversant de fraîcheur et d'honnêteté, très loin du rictus commercial qu'on rencontre trop souvent en Asie...

Lessivés après cette première journée de visite dans la chaleur, nous décidons de manger tôt. Sur un trottoir, non loin de la gare, une longue queue attire notre attention. On nous apprend qu'on y sert l'un des meilleurs dizi de Téhéran. Après quelques hésitations devant la file d'attente, nous y prenons tout de même place. En fait, seulement dix petites minutes plus tard, nous sommes attablés dans la salle bondée et très typique. Chantal opte pour un caviar d'aubergine accompagné de pain plat et de yaourt, tandis que je me laisse séduire par le fameux âbgoo-

sht, sorte de pot-au-feu iranien à base de mouton. Le serveur dépose l'assiette de Chantal devant elle et prépare ensuite mon dizi, l'autre nom bien plus facile à mémoriser de cette spécialité culinaire nationale. Après avoir vidé le jus de cuisson brulant du pot en terre dans un bol, le jeune garçon découpe de grandes parts de pain en petits morceaux et les jette dans le bouillon. Tandis que je commence à manger cette soupe parfumée, il écrase viande, haricots blancs, pommes de terre, pois chiches, tomates et citron séché dans le pot à l'aide d'un pilon pour en faire une purée. Avant de l'attaquer, je déguste un peu de yaourt fermenté, juste pour me mettre en appétit ! En boisson, quelques verres de doogh, yaourt salé dilué avec de l'eau fraîche légèrement aromatisée au citron, aident à faire passer le tout. Nos plats sont si copieux que nous laissons la carafe vide lorsque nous quittons la table. Trop bon !

Un matin, nous allons réserver les billets de bus pour Shiraz. Pour ce faire, nous nous rendons à la gare routière sud. Nous y rencontrons un journaliste iranien qui nous en indique une autre, bien plus au nord : logique ! Nous y allons tout de même. À la sortie du métro, nous tombons sur Puria, jeune étudiant en stomatologie qui parle sept langues, mais aucune latine pour l'instant. Il nous promet de s'y mettre bientôt, dès l'obtention de son diplôme. Affable, il se propose de nous aider et nous fait monter dans un bus citoyen qui nous dépose quelques centaines de mètres plus loin à la gare routière Beyhaqi. Après quelques errements, il trouve enfin le bon kiosque et, heureux de nous avoir rendu service, nous laisse pour se rendre à ses cours. Sympa, le gars !

Après avoir acheté nos billets pour le lendemain soir, nous retrouvons sans mal un autobus qui nous emmène à la bouche de métro. Chose impensable en France, le conducteur refuse de nous faire payer la course !

Le trajet de nuit vers Shiraz se passe presque sans histoire notable, hormis celle où lors d'un arrêt au lever du jour, je m'offre un grand verre de lait bouillant qu'un fermier chauffait dans une énorme marmite. Je lui donne son argent et savoure à petites lampées ce petit-déjeuner inattendu que j'apprécie tant. Le conducteur du bus ayant terminé sa prière m'aperçoit, s'enquiert auprès du marchand et revient catastrophé en me tendant les deux billets avec lesquels je venais de régler. Hors de question que je paie quoi que ce soit : il me considère comme son invité et, à ce titre, je ne dois rien déboursier. Satisfait, il retourne vers le vendeur et acquitte son dû avec un plaisir non dissimulé. L'accueil incroyable des Iraniens se poursuit donc même là où on ne l'attend pas...

En cherchant un logement, je tombe par hasard sur une construction nouvelle, mais de style traditionnel, avec les pièces donnant sur un patio intérieur arboré agrémenté d'une fontaine. Le glouglou de l'eau enchante immédiatement mes tympans. La chambre que le jeune patron sympa me présente est située à l'étage et jouit d'une grande clarté malgré ses carreaux de couleur qui font penser à des vitraux. Après une petite négociation de prix, nous nous tapons dans la main : nous acceptons ! Il nous apprend alors que nous allons séjourner dans celle que Sophie Jovillard, la journaliste de TV5, occupait quand elle est

venue il y a deux mois tourner son émission « Échappées belles : de Persépolis à Ispahan », documentaire que nous avons eu l'occasion de visionner à Bali juste avant ce voyage. Dommage qu'elle soit déjà repartie, j'aurai adoré la rencontrer!...

À l'entrée de la mosquée Shah-e Cheragh, le gardien constatant mon matériel photographique peu discret nous oblige à prendre un guide et invite Chantal à revêtir un tchador qui l'empêtre drôlement dans ses gestes. Pas très facile à mettre ce truc et pas seyant pour un sou ; mais quand il le faut ! Souriante au départ, la jeune fille qui nous sert de cerbère perd vite patience lorsqu'elle doit interrompre sans arrêt ses explications dans un anglais très approximatif pour attendre que je finisse l'une de mes innombrables séries d'images. En plus, à son grand désarroi, je n'hésite pas à courir dans tous les sens pour chercher les meilleurs angles ou la plus belle lumière et elle a l'obligation de me suivre partout ! Beaucoup moins gracieuse qu'au début, mais toujours polie, elle invente un petit stratagème assez grossier pour nous confier à l'une de ses consœurs qui accompagne un jeune couple de Français, Simon et Sarah, qui, eux, shootent beaucoup plus rapidement que moi. Sympa, elle nous fait monter sur une terrasse d'où la vue sur la mosquée est magnifique. Je me dépêche tout de même pour ne pas trop embêter les autres. La visite terminée, nous accompagnons Simon et Sarah jusqu'à leur hôtel et profitons du thé offert par leur hôte. Nous échangeons une tonne de souvenirs et d'impressions avec ces deux voyageurs invétérés très ouverts avant de regagner notre auberge où le diner que nous avons réservé ce matin doit être prêt. Un bon dizi ne comprendrait pas qu'on le laisse re-

froidir et un falafel ne pardonnerait pas que sa garniture de salade flétrisse ! Nous arrivons juste à temps pour nous régaler...

Sous le soleil ardent du matin, nous rejoignons la citadelle Karim Khan qui possède une tour assez perchée qui en fait tout son charme. Tandis que je prends mes photos, Chantal discute patiemment avec un homme qui cherche visiblement à placer les rares mots d'anglais qu'il connaît. Nous sommes en train de nous engager dans une partie ancienne de la ville lorsqu'une femme nous aborde. En apprenant que nous sommes Français, elle nous invite très gentiment chez elle. Dès le seuil franchi, elle ôte son foulard et nous présente sa famille. Il y a là Khosrow, son jeune frère de quarante-huit ans et oncle de Léna, sa fille qui parle un peu l'anglais. Assis à même le sol au milieu du salon, Hossein, son fils, fume tranquillement le narguilé en discutant avec un copain. Elle nous prépare le thé, du pain et de gros morceaux de pastèque. Cédant à l'insistance de sa nièce, Khosrow se lève et se met à chanter d'une voix profonde avant de se laisser aller à quelques pas de danse. La bonne ambiance aidant, Hossein et son ami reviennent de la cuisine avec des marmites qui leur servent de tambours. Le rythme avec lequel ils les frappent augmente alors au fur et à mesure que les minutes passent. Nous battons tous des mains pour les encourager. Une fois le spectacle terminé, la conversation reprend et Léna nous avoue aspirer à se rendre un jour en France. Nous regrettons de ne pouvoir l'emmener avec nous et lui souhaitons de réaliser son rêve.

À peine sortie de chez eux, une vieille femme que nous croisons sur le trottoir nous offre l'un de ses pains. Elle ne

nous laisse pas le choix et nous le met directement dans les mains. Pas question de refuser! Ces gens sont vraiment incroyables.

Au lever du soleil, le bus de nuit nous dépose dans une station routière assez proche du centre de ville d'Ispahan, mais nous ne le savons pas encore lorsque nous demandons à un taxi de nous emmener à notre hôtel repéré sur un guide. Devant le prix astronomique réclamé, je pars me renseigner dans la gare et un guichetier sympa m'indique l'endroit où nous devons nous rendre pour prendre un transport urbain. Il nous suffit de marcher deux cents mètres pour trouver l'arrêt et, à peine dix minutes plus tard, nous nous présentons à la réception du petit établissement. Alors que le taxi exigeait cinq-cent-mille rials, je n'en ai déboursé que seize-mille, soit plus de trente fois moins! Ne me demandez pas pourquoi je déteste les chauffeurs de taxi, où que ce soit dans le monde!

Ce matin encore, on nous offre le petit-déjeuner alors que la réservation ne débute que ce soir. Nous avalons avec délectation un bol de riz soufflé dans du lait froid, un œuf au plat, du pain, des confitures, des dattes, un jus de fruits et du café. J'ai personnellement testé le Nescafé soluble au thé en ayant confondu la bouilloire de thé vert avec celle de l'eau chaude et... c'était bon! N'est-ce pas de cette manière qu'on crée de nouvelles recettes?

Après avoir flâné, bien abrités de la chaleur, dans le bazar de Meidan-e Naghsh-e Jahan, nous poursuivons la promenade jusqu'à la Mosquée du Vendredi. Un monsieur qui nous voyait hésiter sur la rue à emprunter

vient spontanément à notre secours et nous invite à le suivre. J'ai beau essayer de lui expliquer que nous prenons notre temps en nous arrêtant discutait un peu partout, il a la patience de nous attendre et ne nous quitte que lorsqu'il est persuadé que nous n'allons plus nous perdre... Tentons d'imaginer la scène en France! Personnellement, j'ai du mal, même si cela doit certainement arriver quelquefois.

En ce qui nous concerne, le mot Ispahan évoque en premier lieu les magnifiques ponts de pierre qui relient les deux rives de la ville. Ce matin, nous allons voir le plus joli d'entre eux, le Pol-e Khaju. En chemin, des retraités qui refont le monde nous invitent à nous asseoir avec eux. Nous sommes ainsi arrêtés tous les cent mètres par des bandes de veufs joyeux (mais où se trouvent donc les femmes?) qui ont envie de discuter un peu et se prendre en photo en notre compagnie. Dans cette ambiance sympathique, nous nous prêtons bien volontiers à leur jeu. Au niveau du pont, des universitaires les relaient et nous souhaitent la bienvenue dans leur pays d'un jovial et sincère « Welcome in Iran! ».

Depuis quelques jours, nous passons notre temps à fuir le soleil trop ardent pour mon crâne chauve. Pour cette fois, nous nous réfugions près des piliers, au niveau de l'eau. Un groupe de jeunes filles téméraires et rigolotes arrive aussitôt nous tenir compagnie. Bravant sa timidité, un monsieur d'un certain âge s'essaie au français en échangeant avec nous les quelques mots qu'il a gardés dans un coin de sa mémoire. Le temps passe très vite dans la fraîcheur toute relative de ce bel édifice qui régule le débit de la Zayandeh Roud grâce aux vannes situées sous ses arches. Quand ces dernières sont fermées, le niveau de l'eau en amont s'élève

et permet d'irriguer les nombreux jardins le long de la rivière. Lors d'une discussion, nous apprenons qu'elle ne coulera plus à partir de la semaine prochaine ; nous savourons encore un peu plus la chance que nous avons de pouvoir la contempler et d'y tremper les pieds.

Vers 19 heures, nous allons trainer du côté du Si-o-Seh Pol, pont aux trente-trois arches, le plus long d'Ispahan et l'un des symboles d'Iran. Assis sur un muret en bordure de rivière, nous attendons tranquillement le coucher de soleil. Un couple d'une quarantaine d'années et leurs deux filles s'installent près de nous. Après les échanges de politesses d'usage, la plus grande des enfants vient parler anglais avec nous et la plus petite nous tend une assiette que sa maman a remplie de pistaches, spécialité d'Iran qui occupe la première place des pays producteurs dans le monde. Nous ne pouvons refuser. Lorsqu'ils repartent une demi-heure plus tard, nous en avons englouti une platée chacun.

Le réceptionniste tient à nous accompagner jusqu'à l'arrêt de bus situé à trois cents mètres de l'hôtel, puis attend quelques minutes pour nous faire monter dans le bon véhicule et... payer nos billets jusqu'à la gare routière en expliquant au conducteur où il devait nous déposer ! Encore une fois, nous n'arrivons pas à imaginer pareille scène ailleurs... Il nous reste environ trois-cents mètres pour rejoindre la station, mais nous n'avons même pas besoin de les effectuer. À peine débarqués sur le bord de la chaussée, nous répondons par l'affirmative au chauffeur d'un car qui nous crie « Kashan ! » à travers la porte ouverte. Ça tombe

très bien, c'est là où nous allons. Le jeune homme qui venait de se proposer pour porter le sac de Chantal semble, malgré son sourire, déçu de devoir interrompre trop tôt son bénévolat. Nous le remercions chaudement avant de nous engouffrer dans la cabine. Nous sommes à peine installés qu'un steward arrive nous servir gâteaux, eau et jus de fruits...

Dans le labyrinthe des ruelles de Kashan, nous croisons des fillettes, demoiselles et dames vêtues d'un tchador noir : c'est l'Iran tel qu'on se l'était imaginé. Comme d'autres voyageurs nous l'avaient affirmé auparavant, les Iraniens savent vraiment recevoir leurs hôtes. Encore une fois, nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui. S'extirpant péniblement de sa voiture coincée dans une venelle presque trop étroite pour que les véhicules y circulent, une jeune femme nous met dans les mains deux pots de ce que nous prenons pour de la soupe, nous souhaite la bienvenue dans son pays, puis s'en retourne ! Par curiosité, nous soulevons les couvercles des boîtes et trempions un doigt dedans. Il s'agit en fait d'une pâte parfumée et très sucrée qui termine en général le repas. Nous la gardons pour ce soir. Quelques ruelles plus loin, un homme nous apercevant s'en va rapidement fouiller dans son panier pour en ressortir deux poignées de petits concombres très désaltérants et nous les tend. Nous ne savons que répondre devant tant de générosité ; nous avons tous les deux la gorge nouée et l'émotion doit se lire sur notre visage...

Nous profitons du fait que Chantal ait besoin de faire recoudre la bandoulière de son sac pour aller

trainer du côté du bazar. Sur le trottoir près de l'entrée, elle demande à un cordonnier s'il peut le faire. Quelques minutes plus tard, une fois le travail effectué, celui-ci ne prend qu'un billet des deux que je lui tends. Il refuse catégoriquement le second. La réparation ne nous a coûté que cinquante centimes d'euro et semble parfaite.

Pour notre dernier jour à Kashan, nous nous rendons au Jardin de Fin, très réputé auprès des Iraniens qui le comparent à la version persane du paradis. Pour notre part, nous sommes bien loin de cet avis, même s'il figure au patrimoine mondial de l'UNESCO. Pas de chance pour nous, les canaux théoriquement irrigués avec l'aide d'un système de qanats, sont taris. Aucune photo valable en perspective, donc, hormis celles des bains royaux, assez jolis ! Après cette visite quelque peu décevante, nous n'avons plus qu'à trouver un taxi pour revenir à l'hôtel distant d'une dizaine de kilomètres. Nous avons bien négocié l'aller, à nous de bien marchander le retour. Alors que nous nous apprêtons à débattre du prix avec un monsieur qui nous avait repérés et qui se réjouit d'avance, Chantal aperçoit un bus qui semble aller dans la bonne direction. Renseignant pris auprès d'un gardien du jardin, nous partons tranquillement attendre le suivant seulement une centaine de mètres plus loin. Il nous en coûtera huit fois moins cher qu'à l'aller ! Consterné, mais bon joueur, le chauffeur de taxi remet les mains dans ses poches...

En allant diner, nous retombons sur une gamine de onze ans que nous avons déjà rencontrée le premier jour. Très dégourdie pour son âge, elle reste parler un petit

moment avec nous dans un anglais presque parfait. On peut lire beaucoup de fierté sur le visage de son papa qui l'accompagne en moto.

Le chauffeur de taxi qui nous emmène à la gare routière de Kashan s'adresse à nous de manière très sérieuse, mais nous fait pourtant bien rire. Au passage devant une mosquée, il invective les imams et les « barbus » en traçant des cercles au-dessus de la tête et se tirant sur le menton. Bien qu'il ne parle pas un mot d'anglais, nous le comprenons. En se pointant du doigt, il se met à pleurer, puis à rigoler et à danser sur son siège en nous désignant. Il continue son argumentation en mimant l'ouverture et la descente d'une bouteille lorsqu'il prononce le mot « France ». Nous devinons sa pensée immédiatement. Au cours de notre séjour, nous en avons rencontré beaucoup qui, comme lui, n'ont pas hésité un seul instant à se confier à nous. En fait, je présume qu'ils sont assez nombreux, mais la peur des représailles anéantit presque à coup sûr leur envie de le crier au monde. Par ces mots, je me sens un peu leur interprète.

De retour à Téhéran, une crampe à l'estomac me rappelle qu'en cette période de ramadan les restaurants n'ouvriront qu'après le coucher du soleil vers 20 h 30, c'est-à-dire dans une heure et demie. Nous trainons tranquillement sur le trottoir lorsqu'un monsieur nous interpelle en nous désignant sa cantine close, mais nous fait comprendre qu'il peut tout de même nous servir. Nous acceptons son offre. Pour nous laisser entrer, il relève le fameux rideau, puis le referme aussitôt. La délation existe encore.

Dans la vitrine réfrigérée, nous choisissons de la viande hachée enroulée sur un pic métallique, des brochettes de poulet, d'autres de tomates et poivrons que le brave homme met sur le gril qu'il vient d'allumer pour nous. Quelques minutes plus tard, il dépose sur la table deux grandes assiettes et une quantité de galettes de pain impressionnante. Lorsqu'il relève le store pour nous laisser partir, je lis dans ses yeux la fierté d'avoir transgressé, comme beaucoup d'autres, les interdits. Nous le remercions chaudement.

En premier, nous garderons un souvenir impérissable de l'accueil et de la générosité de la population irakienne. De son côté, Chantal se remémorera longtemps les hommes qui lui ont toujours donné leur place dans le métro et ceux qui l'ont immanquablement aidée à porter ses bagages dans les escaliers des gares. Nous nous rappellerons aussi des pains, gâteaux, bonbons, concombres, bols de dessert, thés, pastèques ou bien des billets de transport que les gens nous ont offerts.

Merci à vous, les Irakiens, nous reviendrons certainement un jour vous saluer, vous le méritez...



Japon

Nous partons à pied en direction de la Tokyo Skytree. Au pied de celle-ci, nous tombons sur une bande d'étudiants avec qui nous faisons quelques photos en rigolant. Nous nous rendons ensuite par la fameuse ligne de métro aérien Yurikamone dans le quartier ultramoderne d'Odaiba gagné sur la mer. Installés à la première rangée du wagon de tête, nous déclenchons tous les deux à tout-va, surtout lors du passage sur le pont Rainbow. Cette île artificielle, si j'ai bien compris les explications, risque de devenir un site majeur au moment des Jeux olympiques qui auront lieu ici...

Un taxi dont les portes s'ouvrent seules nous prend devant l'hôtel et nous dépose à la gare de Tokyo un quart d'heure plus tard.

L'affichage en japonais des guichets nous désoriente un peu et, bien entendu, nous attendons dans la mauvaise file. Celle-ci est si lente que nous gagnons du temps, même après vingt minutes de patience, à en choisir une autre pourtant beaucoup plus longue. Une fois devant le préposé, nous avons un peu de difficulté à nous faire comprendre. Je ne savais pas que l'anglais était si peu parlé

dans ce pays ; nous constaterons d'ailleurs cette lacune à de très nombreuses reprises. Ainsi, lorsque le jeune homme me demande de régler le montant des billets pour Nagoya, je pense avoir mal saisi. Mais, non ! Il s'agit bien de l'équivalent de cent-soixante euros pour nos deux places dans le Shinkansen, le TGV local ! J'avais entendu dire que le tarif des transports valait cher au Japon, mais j'avoue avoir eu un choc à l'annonce du prix !

Le train est magnifique avec son carénage blanc immaculé qui ressemblerait à un bolide des 24 Heures du Mans sans sponsors. Par contre, je préfère le confort de notre TGV ou, encore plus, celui du CRH chinois dont le service à bord n'a rien à envier à celui des compagnies aériennes internationales. Une heure et demie plus tard, nous foulons le quai de la gare de Nagoya où nos amis Fabrice et Azy, rencontrés au cours d'une croisière sur le Mékong entre la Thaïlande et le Laos il y a quelques années, doivent venir nous chercher après leur journée de travail chez Mitsubishi Aircraft Corporation. En attendant, nous nous réfugions dans l'un des Starbucks de la station pour lire les nouvelles françaises du jour sur nos iPad.

Pour fêter nos retrouvailles, les « Fabzy » nous emmènent dans un bar branché de la ville où les expats de toutes nationalités se mêlent gaiement à la jeunesse nagoyaise. Après une rafraichissante pinte de bière pression et une discussion tous azimuts, nous filons diner dans un restaurant sympa de leur connaissance. Comme à son habitude, Azy se charge de la commande et du reste : efficace et tout simplement parfait ! Malheureusement, les premières gouttes de pluie commencent à tomber au moment

où nous sortons et nous arrivons trempés à leur appartement.

Le lendemain, nous nous pâmons devant un centre commercial, l'Oasis 21. Son toit en verre ressemblant à un vaisseau spatial accueille un plan d'eau d'une centaine de mètres de long et d'une dizaine de large qui semble suspendu au-dessus des boutiques. On peut en effet voir le ciel à travers le fond et l'eau de ce bassin peu profond. Étonnant, d'autant plus qu'on peut monter en faire le tour sur une promenade en matière translucide. Tandis que Chantal discute avec nos amis, assis sur un banc original en métal, je photographie sous tous les angles cet édifice surprenant.

En fin d'après-midi, un fort vent se met à souffler et, malgré le soleil, la température chute de façon spectaculaire. Nous retournons du côté de la gare en taxi pour goûter au fameux ramen que tous ceux qui connaissent le Japon nous ont conseillé d'essayer au moins une fois. Et nous ne sommes pas déçus ! C'est délicieux, mais moins surprenant que nous le pensions, puisque nous retrouvons presque exactement la soupe aux nouilles ouïgoure qu'on mangeait en Chine durant notre périple sur la Route de la Soie. Trop bon ! Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons faire les courses dans un supermarché pour le petit-déjeuner de demain. Peu habitués à la fraîcheur, nous arrivons transis. Heureusement, dans la salle de bains sophistiquée où tout se règle une fois pour toutes, la douche nous revigore très vite. Même la lunette des toilettes équipées de différents jets de nettoyage intime est chauffante, c'est dire ! On y prend gout très rapidement !...

Lors d'une autre promenade dans Nagoya, la chance veut que nous tombions sur deux jolies cosplays à qui je demande la permission de les photographier. Confuses, elles me répondent par la négative, mais m'indiquent un lieu à quelques centaines de mètres de là où je pourrai le faire sans souci. En fait, un festival se tient dans l'artère principale de Sakae, quartier le plus animé et le plus chaud de Nagoya. Au milieu de la rue devenue piétonnière pour l'occasion, des centaines de cosplays dans leurs habits de mangas prennent la pose de leurs héros devant les photographes professionnels ou en herbe qui font la queue en attendant sagement leur tour. N'étant pas au courant de cette habitude très nippone, je saute les files à de nombreuses reprises sans m'en apercevoir. Dans la foule, je retombe par le plus pur des hasards sur les deux jeunes filles qui nous ont envoyés ici et qui, cette fois, se plient avec complaisance à ma sollicitation de toute à l'heure. Avec leurs perruques acidulées et leurs lentilles aux couleurs improbables, elles semblent vraiment habitées par leur personnage. Comme elles, les cosplays les plus photogéniques sont très convoités qu'ils soient filles ou garçons, mais tous nous accueillent avec empressement dès qu'ils apprennent que nous sommes Français.

Pour nous rendre à Kyoto, nous avons choisi le bus pour un prix beaucoup moins cher que le Shinkansen. Par contre, au lieu des trente minutes du train, nous mettons deux heures et demie pour atteindre la ville qui me fait rêver depuis quarante ans. Si Tokyo a aujourd'hui pris la place de capitale administrative, Kyoto reste en effet le

centre intellectuel, culturel et artistique du Japon. Nous devrions donc bien nous y plaire...

Pour notre premier diner, nous nous rendons au 7-Eleven acheter des plats préparés que nous retournerons manger tranquillement dans le bel appartement que nous avons loué. Au moment de régler les courses, la jeune caissière demande à Chantal de participer à une sorte de loterie et lui fait gagner une grosse tablette de chocolat aux amandes et un paquet de bonbons. Nous avons bien fait de venir !

Je rêve depuis des décennies d'arpenter le Fushimi Inarisha. En cette belle matinée, nous nous y rendons en train depuis la gare de Kyoto en seulement une dizaine de minutes. Les visiteurs affluent dans le sanctuaire peut-être le plus célèbre du Japon avec ses milliers de torii rouges qui jalonnent les quatre ou cinq kilomètres de sentiers forestiers autour des temples. On dit qu'il y en aurait plus de dix-mille. La foule se presse sous ceux qui se situent en bas, mais plus on monte dans la montagne, plus le nombre des curieux diminue. Nous arrivons même à photographier des portions d'allées couvertes sans être trop dérangés. Nous effectuons tranquillement le parcours en nous protégeant de l'ardent soleil à l'ombre des portiques vermillon. La matinée passe très vite et les deux batteries de mon Sony ont bien souffert lorsque nous quittons le sanctuaire en début d'après-midi.

Pour regagner le centre, nous suivons le célèbre Chemin de la Philosophie qui longe un agréable canal ombragé. Quelques semaines plus tôt, des milliers de visi-

teurs s'y bousculaient durant le hanami, autrement dit la saison des sakura ou cerisiers en fleurs. Aujourd'hui, ce sentier que le philosophe zen bien connu Kitaro Nishida empruntait lors de sa méditation quotidienne pour rejoindre l'université a retrouvé son calme. Nous nous asseyons un instant sous les frondaisons épaisses des innombrables arbres pour nous reposer de la visite du Pavillon d'Argent de tout à l'heure. Des femmes en kimono rient de bon cœur en se rendant à un séminaire dans l'un des hôtels qui bordent le cours d'eau et croisent des promeneurs qui, comme nous, se retournent sur leur passage. Nous sautons sur l'occasion pour les prendre en photo. Les deux kilomètres du chemin effectués, nous nous retrouvons dans Gion où nous trainons de boutiques en temples jusqu'à la fin de l'après-midi avant d'aller dans le quartier de la Pagode Yazaka au moment du coucher de soleil. Nous profitons de la couleur de la fameuse heure bleue pour la photographier sous tous ses angles, mais celle que je préfère est celle où l'élégante tour aux cinq étages se découpe en ombre chinoise sur le ciel gris orangé du crépuscule...

Le trajet en Shinkansen depuis Kyoto vers Tokyo se déroule presque parfaitement, sauf que Chantal, à l'évidence un brin stressée, nous fait descendre dans l'urgence une gare avant celle où nous devons faire le changement pour la ligne vers l'aéroport ! Nous nous apercevons de notre bévue qu'une fois sur le quai, mais le train est déjà reparti. Panique générale ! Heureusement pour nous, les TGV locaux ont un rythme pratiquement semblable à celui de nos métros. Seulement six minutes après, la rame qui suivait nous dépose à l'endroit prévu, mais les trois minutes dont nous disposons alors pour nous rendre sur le

bon quai en déchiffrant le fléchage écrit tout en japonais nous suffisent à peine. Nous arrivons en même temps que le train pour Narita. La chance !

Lorsque l'avion qui nous emmène vers Ankara en Turquie décolle, les beaux souvenirs récoltés à chaque étape se bousculent dans notre tête. Nous retiendrons surtout de ce pays la politesse, le respect des autres et des choses, la discipline, l'organisation, la propreté... et les toilettes chauffantes à jets !...



Turquie

Le Boeing 777-300ER de la Qatar Airways se pose en douceur sur le tarmac de Doha après onze heures et demie de vol depuis Tokyo. Nous nous dégourdissons les jambes dans l'aéroport durant la courte escale avant de monter à bord d'un Airbus A320 en direction de la Turquie. Quatre heures après, le moyen-courrier atterrit délicatement sur la piste principale d'Ankara.

Une fois les sacs récupérés, nous n'attendons qu'une dizaine de minutes le départ d'un bus confortable de la compagnie Kamilcoç en direction de la Cappadoce. Lorsque nous arrivons à Göreme, le terme de notre voyage, quatre heures plus tard, il pleut. Tandis que Chantal reste à l'abri près des bagages, je m'en vais, emmitoufflé dans mon K-Way, à la recherche d'une chambre. J'en trouve une assez rapidement, mais simplement pour deux nuits, alors que nous aurions souhaité plus. Je la prends tout de même, car elle me semble d'un excellent rapport qualité-prix : nous aviserons au moment voulu pour un autre établissement.

En attendant, nous nous frictionnons sous la douche puissante et chaude de la petite, mais jolie salle de bains pour un dégrassage bienvenu, le premier depuis les trente-huit heures qu'a duré le voyage depuis notre auberge de Kyoto ! Le tout sans jamais parvenir à fermer l'œil. Inutile

de préciser que, sitôt le diner avalé, nous ne trainons pas une minute de plus et nous glissons sous la couette avec un délice rarement égal !

Avec le décalage horaire, nous nous réveillons tous les deux à 4 heures du matin ! Chantal préférant fainéanter au lit, je décide de sortir seul. Il est 5 heures lorsque je mets le nez dehors et reste abasourdi par le nombre de montgolfières qui évoluent au-dessus de ma tête dans la lumière crépusculaire. Je n'en ai jamais vu autant. Le spectacle récompense largement mon effort matinal. Les yeux écarquillés, j'arpente les rues pentues du village de Göreme lové au milieu des pitons rocheux caractéristiques et grimpe vite au sommet de la colline qui domine la bourgade et toute la campagne environnante. Le panorama qui s'étend alors à mes pieds est tout simplement époustouflant de beauté. Surgissant de toute part, les ballons viennent frôler les parois abruptes des cheminées de fée. Dans les nacelles bondées, je peux apercevoir le regard quelque peu paniqué de certains des occupants ! Au loin, dans la lumière bleue qui précède le lever du soleil, des pics émergent des nappes de brume vaporeuse qui flottent juste au-dessus du sol. Magnifique, irréel ! Depuis le belvédère où je me trouve, ceux que le prix prohibitif du vol a rebutés savourent sans retenue le spectacle grandiose que la nature et les pilotes de montgolfières leur offrent. Emmitouflé dans ma polaire et en pantalon, je croise de nombreuses jeunes filles en tenue légère et quelques garçons en ticheurte, toilettes indispensables pour se prendre en selfie au milieu d'un paysage qu'ils voient à peine, obnubilés par leur propre image. Ils claquent des dents, mais au moment du cliché arborent un large sourire. Des Chinoises se photo-

graphient les unes les autres en train de sauter les bras en l'air devant un ballon qui approche. Au plus près du bord de la falaise, une jeune Russe à la robe rouge de cérémonie et au chapeau de tulle joue la starlette en prenant des poses inénarrables et ridicules. Le spectacle ne se déroule pas uniquement dans le ciel ! À 5 h 15, le disque solaire apparaît au-dessus de l'horizon et les rochers se teintent alors d'un joli ton orangé qui tranche avec le bleu uniforme du firmament et les couleurs vives des montgolfières. Les mirettes endolories par tant de beauté, je rejoins Chantal qui m'attend avec impatience pour le petit-déjeuner. Elle ne sait pas encore ce qu'elle vient de louper. Durant tout le repas, je vais le lui expliquer...

En fin de journée, nous nous amusons dans un magasin de tapis à nous immortaliser affalés sur de confortables coussins avant de discuter un moment avec un artiste local plutôt sympa et très heureux d'accueillir des Français dans sa boutique qui lui sert aussi d'atelier. En rentrant, nous négocions à bon prix une chambre pour demain et les jours suivants dans un établissement situé tout près de celui que nous occupons actuellement. Dans une épicerie, nous achetons sans problème malgré le ramadan deux bouteilles de bière Efes que nous montons boire à l'heure de l'apéro sur la terrasse perchée au dernier étage de l'hôtel.

Aussi beau que délicieux, le petit-déjeuner turc rime avec profusion et, sur notre buffet, les assiettes et les ramequins se chevauchent sur une bonne longueur de table. Ici, des olives noires ou vertes, là, des rondelles de

concombre pour la fraîcheur. Par là-bas du şucuk, un saucisson de bœuf épicé qu'on mange cru ou cuit souvent accompagné d'un œuf. Pour compléter le tableau, il y a le fromage, en l'occurrence une sorte de feta proposée avec un filet d'huile d'olive et du Kaşkaval à croûte lavée et pâte semi-dure. Également typique du pays, le kaymak, produit laitier entre le yaourt crème fouettée, se déguste sur du pain agrémenté de miel. On se sert, on se ressert et on tartine tout ça sur de la mie classique ou du simit, sorte de baguette au sésame en forme d'anneau. À tout cela, nous ajoutons une belle portion de fromage blanc dans laquelle nous jetons quelques flocons de corn-flakes et deux ou trois cuillerées de miel liquide. Pour arroser le tout, nous nous versons un verre de jus frais de grenadine et une ou deux tasses de café. Lorsque nous quittons la terrasse presque une heure plus tard, nous pouvons attendre sans trop de soucis le repas du soir !

Nous profitons d'un soleil rayonnant pour partir sillonner les sentiers du côté de la Vallée Rose. En cours de balade, nous nous reposons une dizaine de minutes dans un canapé fait main d'une buvette très locale cachée sous une affreuse bâche, mais qui propose de merveilleux jus d'orange pressée. Nous en prenons chacun un grand verre. Les tenanciers nous recommandent d'emprunter un autre chemin que celui indiqué sur les cartes. Inévitablement, nous nous égarons dans le labyrinthe des sentiers qui se croisent et se recroisent. Nous tombons sur un groupe de vététistes australiens déboussolés au milieu des pitons rocheux, puis sur deux Chinoises perdues qui n'osent pas s'aventurer plus en avant. Lorsqu'un Écossais nous déconseille vraiment d'aller plus loin, nous décidons de rebrousser chemin. Les deux jeunes Chinoises nous demandent la

permission de nous suivre. Avec elles, nous revenons donc sur nos pas jusqu'au fameux bar... où l'on nous propose à nouveau des jus frais. Je commence à comprendre. Pour se donner une possibilité de revoir leurs clients, la jeune maman et son fils indiquent systématiquement la mauvaise direction aux promeneurs. Pas fans du tout de ce genre de pratiques, aucune chance que nous nous y arrêtions une seconde fois. Désolé !

Les Chinoises hésitent un moment, puis décident de tenter le coup par une autre voie. D'un petit belvédère où Chantal et moi sommes postés, je devine en contrebas un sentier qui pourrait les y emmener. À force de gestes, j'arrive à les orienter du mieux que je peux. Une vingtaine de minutes plus tard, je les aperçois qui parviennent à l'endroit voulu : elles ont trouvé le chemin de la Vallée Rose, exactement à l'opposé de la direction donnée par la femme de la gargote ! Je me promets d'y revenir si nous avons le temps. Le paysage semble vraiment beau. Sur les sentiers pentus qui serpentent au milieu des cheminées de fée, Chantal glisse souvent et se fait quelques frayeurs. Un chien berger allemand impressionnant par sa stature nous accompagne une bonne partie du trajet vers le village, mais nous quitte dès l'apparition des premières maisons. Le soleil ne va pas tarder à se coucher lorsque nous arrivons dans notre nouveau logis : belle occasion pour tester la terrasse du jardin en dégustant une Efes bien fraîche.

En allant acheter les billets de bus pour Antalya, Chantal se fait aborder par un sympathique marchand de souvenirs qui parle très bien le français. Profitant du fait que je souhaite rester à l'hôtel trier mes photos, elle accepte son invitation à prendre le thé cet après-midi. De

ce fait, elle retourne à la boutique vers 15 heures. Pour ma part, j'abandonne la chambre pour tenter de retrouver le chemin de la Vallée Rose, celui que j'avais indiqué aux deux jeunes Chinoises l'autre jour du haut de mon belvédère. Au café local où la maman et son fils me proposent un jus de fruits que je m'empresse de refuser, je tourne à gauche et non à droite comme ils me le rappellent pourtant à grands cris. Je pense qu'ils ne m'ont vraiment pas reconnu. Un quart d'heure plus tard, je suis en train d'escalader le difficile sentier qui débouche dans la fameuse vallée. La promenade valait le coup, les rochers offrant un camaïeu de rose infini seulement sali par de petites tâches éparses de vert ou de jaune. Avec le soleil de fin de journée, le retour vers Göreme au milieu de ce décor aride d'un autre monde s'avère enchanteur. À l'entrée du village, je retrouve Chantal qui venait à ma rencontre, ravie de son après-midi. Bahri et elle ont longuement discuté autour d'un pot de thé et, en souvenir de ce moment sympa, le marchand turc lui a fait cadeau de quatre jolies coupelles en céramique.

Nous garderons franchement un bon souvenir de cette Cappadoce qui nous a séduits aussi bien par ses paysages fabuleux que par l'accueil sincère et spontané de sa population...

À la gare routière d'Antalya, je cherche un moyen pour rallier Adrasan. Le prix prohibitif du taxi nous oblige à choisir le bus local pour rejoindre cette petite station balnéaire située quatre-vingt-dix kilomètres plus au sud. Les billets en poche, nous nous installons à l'avant du

car et quittons le terminal juste une demi-heure après y être arrivés.

La première embrouille survient peu avant le terme du trajet. Le chauffeur nous dépose en effet en bordure de route et nous invite à monter dans le véhicule qui attend en nous précisant qu'il reste quatre kilomètres avant le village. De colère, je refuse le taxi qui, là encore, demande un prix exorbitant et choisis d'entreprendre l'itinéraire jusqu'à l'hôtel à pied, Chantal râlant derrière moi. Je ne lui donne pas tort, surtout avec la température suffocante à ce moment de la journée. La route grimpant fortement, je prends rapidement assez d'avance pour disparaître à sa vue. Quelques hectomètres plus loin, le conducteur d'une voiture klaxonne en me doublant, puis s'arrête. Assise à l'arrière, Chantal savoure sa victoire. En sueur, je la rejoins avec une joie à peine contenue. À un carrefour à cinq ou six kilomètres de là, le chauffeur nous fait descendre et nous montre le chemin à suivre en nous indiquant le chiffre quatre avec ses doigts ! Encore quatre kilomètres ! Je reprends la route sous le soleil ardent, Chantal rouspétant toujours derrière moi. Une centaine de mètres plus loin, un papy aussi vieux que sa camionnette nous invite à grimper à bord et nous dépose devant notre hôtel situé en bordure de plage. Sympa ! Plus tard, en calculant le parcours sur mon ordi, nous constatons avec effarement que le bus nous a laissés à douze bons kilomètres de l'endroit pour lequel j'avais acheté les billets. Le chauffeur ne nous en indiquait que quatre ! Bienvenue sur la côte turque ! Ici, on risque souvent de se sentir considéré comme des touristes plein aux as...

Pas de bouteille d'eau dans la chambre, pas de frigo, pas de télévision, pas de WiFi. En plus, la climatisation ne marche pas et je n'arrive pas à ouvrir la porte-fenêtre qui

donne sur la minuscule terrasse ! Dire qu'à quatre euros près, nous payons cette chambre deux fois plus cher qu'à Göreme où tout était parfait ! La belle piscine ne justifie absolument pas à elle seule cette différence de prix.

La climatisation et la porte réparées, nous pouvons rejoindre la plage de l'autre côté de la rue. Les transats et parasols, tous identiques, sont alignés tout près de l'eau sur du sable grossier mêlé à de petits galets. Nous sommes juste en train de nous asseoir sur les chaises longues quand un gardien en tenue arrive et nous demande aussitôt d'en régler la location ! Je me pose déjà la question de savoir si nous allons nous plaire à Adrasan...

Par bonheur, le diner pris au bord de la piscine ranime un peu la flamme. Les entrée, plat et dessert, excellents et copieux, nous font vite oublier tous les petits malheurs.

L'anse dans laquelle est niché le village d'Adrasan constitue un abri sûr pour les bateaux. Une vingtaine d'embarcations traditionnelles sont ancrées en bordure de plage et attendent les clients. Le capitaine du Naralim nous aborde ainsi et nous propose une promenade en mer pour la journée avec des haltes pour la baignade. Mais, départ dans cinq minutes ! Nous retournons en catastrophe à l'hôtel, juste en face, nous badigeonnons de crème solaire et entassons serviettes, appareil photo dans le sac. Quelques instants plus tard, nous embarquons par un étroit ponton branlant et rejoignons les sept passagers qui n'attendaient plus que nous. À nous les criques inaccessibles autrement que par la mer. Première halte, première baignade. Deuxième arrêt et second bain !

Pour le déjeuner, le capitaine, son épouse et ses deux garçons nous concoctent un repas à base de poisson grillé et de légumes frais. Sous le chaud soleil turc et dans une ambiance bon enfant, tout le monde savoure ce repas simple, mais très goûteux. Trois jeunes femmes trentenaires, de Göreme, participent à l'excursion. Joyeuses, sympas, elles se sont installées près de nous et viennent souvent se prendre en photo en notre compagnie. Au moment de nous séparer en fin d'après-midi, nous échangeons nos mails et leur promettons de passer les voir si nous retournons un jour en Cappadoce. Vraiment dommage qu'on ne se soit pas connus une semaine plus tôt. Pour l'instant, elles sont en train de se badigeonner sur la plage avec de la vase qui, paraît-il, fait rajeunir de dix ans. Étant donné l'odeur qu'elles dégagent, nous n'avons aucune envie de tenter la chose. Heureusement, lorsqu'elles remontent à bord, rincées, elles ne sentent absolument plus rien et semblent même avoir perdu quelques rides. Du moins, c'est ce dont elles veulent de se persuader en s'examinant mutuellement dans de grands éclats de rire. Nous les confortons dans leur optimisme !

Nous restons sept nuits dans cet hôtel dont la vieille clientèle féminine britannique nous déplaît beaucoup par son snobisme et son mépris. Je ressens là la même antipathie envers les Français que celle que j'avais connue en Angleterre du temps de ma jeunesse. J'avais totalement oublié ce dédain avec les dernières générations de voyageurs anglais, nettement plus sympas. Le jour du départ, nous quittons donc sans regret cet endroit. Le gérant, toujours aussi fourbe, souhaite nous revoir l'année prochaine. L'hypocrite !

Le petit car, parce qu'il y en a un qui vient jusqu'à Adrasan contrairement à ce que nous avait affirmé le chauffeur l'autre jour, s'arrête juste devant notre établissement et nous emmène à Antalya d'où nous prenons un second bus, plus confortable, en direction de Pamukkale, notre but. Nous y arrivons, après un ultime changement de véhicule à Denizli, en fin d'après-midi. Après la visite de quatre hôtels, nous en choisissons un avec piscine tenu par une famille locale qui a su nous séduire par son accueil.

Le petit-déjeuner est servi sur la terrasse du second et dernier étage donnant sur la colline aux fameux bassins calcaires qui ont fait la réputation du village. Cette fois, au lieu d'un buffet traditionnel, Mama pose devant chacun de nous une belle omelette et une assiette remplie de bonnes choses. Il nous reste le choix du jus de fruits et de la boisson chaude. Trop bien ! Le ventre plein, nous trainons dans le bourg et le jardin public durant la matinée avant de partir à l'assaut du site touristique vers 14 h 30.

Au moment où nous entamons la grimpette, le ciel bleu l'emporte au-dessus de nos têtes, mais de méchants nuages noirs commencent à s'accumuler à l'horizon. À mi-pente, un gardien nous demande d'ôter nos tongs afin de ne pas abimer la couche blanche qui recouvre désormais tous les centimètres carrés du sol. Pamukkale est en effet une tufière entièrement élaborée par les eaux chaudes qui s'écoulent des entrailles de la montagne. Le site comporte dix-sept sources saturées de sels minéraux et de gaz carbonique qui, au contact de l'air, se déposent sous forme pâ-

teuse sur les flancs de la colline. Ce phénomène naturel laisse des couches blanches sur la pierre, ce qui donne au paysage une apparence de forteresse de coton ou d'une cascade gelée d'un esthétisme incroyable. Des starlettes russes et chinoises en devenir se prennent en selfie dans les premiers bassins que nous rencontrons. Pour fuir cette foule bruyante, nous préférons accélérer le pas et longer la crête.

Situé plus haut sur les flancs de la montagne et aujourd'hui rénové, le théâtre de la cité antique de Hiérapolis pouvait accueillir quinze-mille personnes. Assis sur ses gradins en pierre taillée, nous restons là nous reposer un peu et contempler les nombreux bas-reliefs et statues qui ornent la scène. Près de nous, une Russe en string se promène, sans pudeur, au milieu des vestiges. Navrant ! Les gros nuages noirs s'amoncellent désormais au-dessus des monts environnants et les éclairs commencent à fuser au loin. Heureusement, le ciel bleu sévit encore à Pamukkale. Il en résulte une lumière splendide que j'essaie de reproduire au mieux dans un champ de ruines tout proche. Le tonnerre gronde, le vent s'est mis à souffler, mais le soleil résiste. Sublime ! Nous en profitons pour retourner sur la crête, toujours aussi délaissée, continuer nos séries d'images. Malgré le peu de visiteurs, j'y rencontre un autre passionné. Israélien, le jeune homme me sollicite pour le photographe devant un paysage qui n'est pas sans rappeler un désert de sel. Après les prises, nous taillons une bavette durant un bon moment. Chantal qui se demandait où j'étais passé vient nous rejoindre.

Au soleil déclinant, je me retrouve presque par hasard à l'endroit le plus connu du site que j'allais oublier. Chantal qui a déjà entamé la descente ne le verra même pas. Fran-

chement dommage pour elle ! Il est vrai que, lors de la montée, la foule des touristes chinois nous avait fait poursuivre notre chemin au lieu de nous y arrêter. Mais, à cette heure, les groupes ont quitté les lieux et une certaine quiétude règne. Les instants qui précèdent et suivent le coucher du soleil engendrent le crépitement soutenu des appareils. J'avoue qu'on ne peut pas rester insensible au spectacle du ciel orangé se reflétant dans la cascade des vasques immaculées qui dévalent la pente. Je savoure véritablement cette dernière heure. Et dire que j'ai failli rater ça ! L'astre a depuis longtemps disparu derrière l'horizon quand j'entame la descente et la nuit tombe lorsque je rejoins Chantal qui m'attend sagement à l'entrée du site. Enjouée, elle me raconte son retour en compagnie d'un monsieur très aimable qui, aux nombreux passages un peu compliqués, l'a bien aidée en lui proposant son bras. Heureusement pour moi, sa femme le surveillait !...

Pour couronner cette belle journée, le patron du restaurant où nous dinons nous offre, en plus de notre commande, une assiette de frites et une grande bouteille de bière suite à une très légère confusion dans nos plats.

Au moment du départ de Pamukkale, Mama claque deux grosses bises sur les joues de Chantal, émue...

Après une nuit de trajet et quelques arrêts, le bus entre dans la gare routière d'Istanbul située à une dizaine de kilomètres du centre. Comme d'habitude, je n'ai pas fermé l'œil tandis que Chantal a réussi à piquer plusieurs petits roupillons. Un monsieur sympa nous indique le chemin de la bouche de métro, un autre la manière d'obte-

nir un passe rechargeable et un troisième le bon quai. Dans le train lui-même, un jeune homme nous conseille où descendre au plus proche de Sultanahmet, le quartier où se trouve notre hôtel.

Une fois sur le trottoir, du courage à revendre, j'apprends à Chantal que nous nous y rendrons à pied plutôt qu'en taxi. Ce ne sont tout de même pas trois kilomètres et demi qui vont nous intimider ! À voir sa tête, je comprends vite qu'elle n'est pas forcément d'accord avec moi. Tout en bougonnant, elle m'emboîte malgré tout le pas. Elle n'avait pas entièrement tort en fait ; j'avais simplement oublié que Sultanahmet était perché en haut d'une colline ! En plus, le chemin indiqué par nos GPS nous fait traverser le Grand Bazar. Pas franchement l'idéal avec les bagages ! Après une heure de marche éreintante, essouffés et en sueur, nous nous présentons enfin devant le réceptionniste de l'hôtel. En attendant que notre chambre soit prête et peut-être aussi parce que nous lui faisons un peu pitié, il nous offre le petit-déjeuner. Nous apprécions...

Sur l'autre rive du Bosphore, la rue grimpe vers la tour Galata, véritable point de repère qu'on peut apercevoir de partout. À son pied s'étend un quartier qu'on aime bien. Des rénovations ont valorisé les anciens immeubles abandonnés et, dans les rues pavées, des bars, restaurants et magasins branchés ont fait leur apparition. Nous buvons un grand verre d'orange pressée dans une échoppe populaire dont l'étal agréablement présenté avait tout de suite attiré notre attention. Tellement bon ce jus que nous repassons en prendre un second un peu plus tard, juste après l'épisode malheureux du cornet de crème glacée. Un marchand vêtu d'un gilet traditionnel nous a, en effet, proposé

de goûter sa préparation tout en continuant d'agiter avec vigueur une longue tige en métal dans un récipient rempli d'une spécialité turque vieille de trois siècles, la glace dite de Kahramanmaraş. Tentés, nous lui commandons deux cornets simples. Le vendeur nous sort alors le grand jeu et se livre à une démonstration digne d'un spectacle de cirque. En se servant des caractéristiques « collantes » de la dondurma, il exécute d'interminables tours de manipulation avant de nous laisser enfin le cornet dans la main. Mais au moment de payer, mauvaise surprise : le prix annoncé a inexplicablement triplé. Je refuse bien évidemment de régler le surplus et, devant son entêtement à ne pas vouloir admettre son escroquerie, écrase méchamment les crèmes glacées sur le comptoir. J'exige, en plus, le remboursement de ce que Chantal lui avait donné. Après quelques insultes mutuelles, il me rend en maugréant le billet avancé. Inutile de décrire l'état d'énervement dans lequel je me trouve ! Heureusement, l'excellente orange pressée et l'attention que nous a portée le marchand de jus de fruits nous ont vite fait oublier cette grosse contrariété.

Le lendemain, les ennuis continuent. La jeune réceptionniste nous interpelle et nous demande de changer de chambre à cause d'un très, très important problème électrique. Et dire que nous ne nous sommes aperçus de rien ! Coup de bol ! Mais, au lieu de profiter de la magnifique lumière dorée du matin, nous devons remonter faire nos bagages avant de les descendre dans le hall d'entrée. Le personnel de l'hôtel les mettra dans notre nouvelle piaule lorsque celle-ci sera prête.

Une heure et demie plus tard, nous sommes dans la rue, mais la belle luminosité s'est envolée. Nous changeons

donc nos plans et grimpons jusqu'à la mosquée Süleymaniye, certainement une des plus remarquables d'Istanbul et peut-être la plus remarquée. La silhouette de ses dômes en cascade et celle de ses minarets effilés dominent la ligne d'horizon de la rive méridionale de la Corne d'Or et attirent inmanquablement le regard.

Sur le chemin, près du pont de Galata, nous passons devant un restaurant local qui sert des sandwiches au maquereau. Nous craquons et en commandons deux. Nous conservons, en effet, le souvenir indélébile de ceux dégustés, ici même, il y a douze ans. À cette époque, les poissons étaient grillés sur des barbecues de fortune sitôt leur prise. Le marchand ôtait l'arête centrale et la tête et ne gardait que les deux filets qu'il déposait avec des légumes râpés, des quartiers de tomate et du chou ciselé entre les deux moitiés d'une demi-baguette de pain. Avec le jus qui imbibait la mie, c'était divin ! Mais les temps ont bien changé : adieu légumes et tomate. Aujourd'hui, place à un seul filet de poisson coincé avec une poignée de chou grossièrement haché dans un quignon de pain mou. Même les vieux barbecues ont disparu au profit de vulgaires plaques chauffantes, immenses, en métal inoxydable ! Je ne vois vraiment pas le progrès là-dedans ! Déception donc, mais je dois avouer que nous avons tout de même tout mangé !...

Lorsque nous arrivons à l'hôtel, une famille de Pakistanaï envahit la réception. Au milieu de la mêlée, je parviens néanmoins à me procurer la clé de notre nouvelle chambre. Là, nos sacs sont entassés dans le seul endroit libre de la pièce. Minuscule ! Et puis, quelle odeur nausé-

bonde dans la salle de bains ! Pour me calmer, j'allume la télé pour regarder le match France-Pérou qui doit débiter dans moins d'une heure. Pas de signal et écran noir. N'y tenant plus, je redescends faire part de mes tourments. On me promet la réparation dans la demi-heure. Mais où sont donc passés tous les membres de la famille de tout à l'heure ? Un sérieux doute commence à poindre quant à la véracité du souci de ce matin. Je monte quatre à quatre les escaliers jusqu'au second étage et tombe sur la dame et sa fille en train de s'installer dans notre ancienne chambre. Celle-là même qui avait un très, très gros problème électrique et qui devait être vérifiée, puis réparée la semaine prochaine ! De colère, je redescends chercher mon sac, puis remonte le déposer aux pieds des deux femmes en les priant de bien vouloir déguerpir. La mégère hurle, la chipie aussi. De la pièce voisine, leurs hommes arrivent à la rescousse. Ils m'immobilisent alors les bras, mais ne parviennent pas à me faire taire. Avec tout ce ramdam, le réceptionniste rapplique et nous sépare. Je réussis enfin à expliquer au monsieur le pourquoi de la chose. Du coup, sa femme qui vient de comprendre qu'il y avait un très, très gros souci de sécurité ne veut plus de la chambre. Je saute sur l'occasion pour reprendre le dessus. Mais l'employé de l'hôtel tempère tout de suite mon espoir. Où en effet va-t-il les reloger ? Dans notre piaule minuscule qui empeste le reflux d'eaux usées ? Utopique ! Toute la famille entassée dans la même pièce ? Encore impossible ! S'en suit une série de propositions toutes plus folles les unes que les autres. Je harcèle de questions la jeune réceptionniste de ce matin, enfin arrivée. Source du conflit, elle m'avoue à demi-mot avoir menti pour dénouer un souci de réservation non prise en compte. Elle réussit à me convaincre de rester et persuade la gréliche qu'il n'y a aucun problème de sécurité.

Elle me promet en outre de nous transférer dès demain dans une troisième chambre et de faire réparer la télé de la nôtre dans le quart d'heure. Ainsi soit-il !

Les équipes chantent les hymnes lorsque l'ouvrier achève son intervention. Il a juste changé le décodeur défaillant. Deux heures plus tard, la France a gagné. J'en oublie presque la dispute de tout à l'heure. Et, en plus, j'ai faim ! Nous trouvons un restaurant excellent, sorte de self amélioré, tout près de Sainte-Sophie. À deux pas de là, dans une pâtisserie bondée qui semble être une institution depuis 1864, je termine le repas par une colossale part de gâteau. Quant à Chantal, elle apprécie au plus haut point sa coupe chocolat et profiteroles.

Le lendemain dans la matinée, nouveau déménagement. Cette fois, la chambre, quoique moins bien que la première, nous convient : tout marche correctement et rien ne sent mauvais.

Nous allons une fois encore trainer du côté du Bazar égyptien. Un épicier nous apercevant s'approche, tente quelques mots de français et nous met, en rigolant, de grosses cerises dans la bouche. Délicieuses ! Nous lui en prenons aussitôt cinq cents grammes. Le paquet dure à peine cinq minutes !...

Sans réel but, nous traversons le pont Galata et nous engageons dans Beyoglu, le quartier de la ville moderne qui a su conserver son côté vieillot. Nous passons par hasard devant la vitrine d'un magasin de sacs artisanaux. Nous ne résistons pas au désir d'entrer... et d'en acheter un, en cuir. En fait, je le choisis pour moi, mais Chantal pourra me l'emprunter sans problème du fait de sa forme de besace.

N'ayant pas la somme sur nous, je dois retourner à l'hôtel chercher de l'argent. Pendant ce temps, Chantal fait les boutiques du coin. Et elle a du boulot, tellement il y en a ! Exactement une heure plus tard, je suis revenu ; j'ai marché comme un malade. Sur la table qui lui sert aussi bien de bureau que de présentoir, le jeune artisan pose gentiment devant nous thé et baklava à volonté. Tout en savourant ce gouter improvisé, nous parlons architecture, littérature et cinéma français. Il en connaît presque autant que nous, le bougre. Trop sympa !

Dans la série « tout va mal », un message de la SNCF nous apprend que le train qui devait nous emmener de Roissy à Rennes dans trois jours a été purement et simplement annulé en raison de grèves. Deux heures durant, nous tentons de trouver une solution pas trop onéreuse et surtout fiable. Après quelques hésitations et pas mal de recherches, nous optons pour le seul trajet en bus encore possible depuis la gare routière de Bercy. Mais au lieu de l'après-midi, nous arriverons aux alentours de minuit. Dur, dur pour Maxence qui doit venir nous accueillir !

Nous effectuons le lendemain notre dernière visite à un monument essentiel d'Istanbul : l'église Saint-Sauveur-in-Chora. Pour nous rendre dans ce quartier assez éloigné, nous empruntons d'abord une longue ligne de tramway, puis marchons durant un bon kilomètre avant d'y parvenir. Comme dans pratiquement toutes les autres merveilles de la métropole, d'importantes restaurations ont lieu ici aussi. À l'extérieur, les échafaudages nécessaires aux travaux cachent complètement le bâtiment et, à l'intérieur, une

partie des plus belles mosaïques du monde byzantin restent interdites aux visiteurs. Heureusement, beaucoup d'entre elles demeurent visibles.

Nous reprenons le tramway pour rallier son terminus tout à l'opposé, près du Palais de Dolmabahçe situé de l'autre côté du Bosphore. S'étirant le long du détroit qui relie la Mer Noire à la Mer de Marmara, l'édifice évoque l'opulence, la démesure. Comme son prix du billet d'entrée, d'ailleurs. Mais c'est l'incroyable file d'attente devant les guichets qui nous décourage. Tant pis, nous abandonnons et embarquons sur un ferry pour traverser le bras de mer jusqu'au pont de Galata.

Au Marché égyptien, proche du débarcadère, nous retournons acheter une livre de bigarreaux au vendeur de l'autre jour. Toujours aussi rigolo le monsieur et toujours aussi bonnes les cerises !

C'est maintenant l'heure idéale pour aller au Topkapi. Mais au moment de nous procurer les billets du harem, la jeune fille veut nous faire en plus payer l'accès au Palais que nous avons déjà visité. Je lui montre le barème affiché avec les deux tarifs bien distincts. Rien n'y fait. Pour la seconde fois aujourd'hui, nous lâchons l'affaire.

Alors, direction la Citerne basilique. Juste avant que nous y entrions, le préposé nous apprend que toute l'eau a été pompée pour la restauration du monument. Je n'en crois pas mes oreilles. Quel édifice d'Istanbul peut-il donc s'enorgueillir de ne pas se cacher sous les bâches des travaux de rénovation ? Parmi tous ceux que nous avons vu ou tenté de visiter cette semaine : aucun ! Impensable !

En cette dernière matinée, nous bouclons les sacs et bouquinons dans la chambre jusqu'au check-out. Certainement pour s'excuser des problèmes, le réceptionniste nous a autorisés à y rester plus longtemps qu'à l'accoutumée. À 14 heures précises, nous entassons les bagages dans l'entrée et allons squatter les deux fauteuils près de la fenêtre. Nous ne les quittons que pour aller manger vers 17 heures.

Nous garderons cette fois une impression mitigée de notre passage en Turquie. Autant notre séjour stambouliote d'il y a douze ans nous avait emballés, autant ce périple nous laisse perplexes. Nous avons adoré la Capadoce et sa population. Pamukkale aussi. Beaucoup moins Adrasan et Istanbul, même si nous y avons malgré tout passé quelques bons moments. Mais trop de problèmes sont venus gâcher le plaisir : les tentatives d'arnaque ont été vraiment trop nombreuses et, ça, nous aurons beaucoup de mal à l'oublier...

Domage pour toutes les autres personnes adorables, jeunes ou plus âgées, croisées lors des différentes étapes et qui représentent la majorité des Turcs !

Tout n'est donc pas encore perdu, l'espoir demeure...



La Réunion

Le long vol de nuit sur XL Airways se passe sans encombre et l'Airbus A330-200 se pose pile à l'heure sur le tarmac de l'aéroport Roland Garros de Saint-Denis.

Ivan nous y attend et nous emmène à La Possession dans la maison qu'il habite avec sa femme Sandrine et ses garçons Élio et Lucas. Thibault, l'ainé, a quitté le cocon familial et étudie désormais la médecine en métropole à Marseille. Nous les avons connus, il y a six ans, dans une guesthouse de Malacca et avons toujours gardé contact avec eux. Nous nous sommes même retrouvés pour quelques jours deux ans plus tard, au moment des fêtes de fin d'année, à Krabi en Thaïlande.

Ivan nous emmène prendre un taxi 4x4 pour parcourir les neuf kilomètres de la Rivière des Galets depuis la Possession jusqu'à Deux Bras. À partir de là, l'aventure commence.

Armé chacun d'un bâton de marche, nous entamons l'un derrière l'autre la randonnée de sept kilomètres qui va nous mener dans le cirque de Mafate jusqu'à Grand-Place École où nous passerons la nuit. Pour conserver sèches nos chaussures, nous les ôtons au premier franchissement du

torrent pour enfilez les tongs. Chantal n'est pas rassurée du tout et met un long moment pour atteindre l'autre rive. Elle ne sait pas encore que nous devons traverser le cours d'eau treize fois, dont une seule à pied sec. Au bout de six passages à gué, je l'oblige à garder ses tennis pour se déplacer plus facilement sur les gros galets glissants qui tapissent le lit de la rivière. Nous gagnons ainsi beaucoup de temps. En plus, elle semble rassurée. Avant d'attaquer la montée, je rechausse les miennes. À cet endroit, une balise indique une heure et demie de marche jusqu'au gîte. Régulièrement, en attendant que Chantal me rejoigne, je sors mon appareil et prends des photos du paysage fabuleux qui nous entoure. Nous atteignons enfin un premier îlet perdu au milieu de la verdure. Mais il nous reste encore une heure de grimpe. Chantal qui a un genou qui commence à la gêner me demande d'aller moins vite. Je râle un peu en lui signifiant que si nous voulons arriver avant la tombée de la nuit, il va falloir accélérer le pas. Du coup, de trouille, elle suit presque sans broncher. La vue, tout autour de nous, est somptueuse. Les crêtes et pitons se découpent sur un ciel sillonné par le va-et-vient des hélicoptères qui ravitaillent les îlets du cirque ou bien qui promènent des touristes aisés ! À plus de trente euros la minute de vol par personne, le tarif de la balade n'est guère accessible aux budgets comme le nôtre. Dommage ! Le dernier kilomètre de montée paraît interminable à Chantal. Son genou la fait réellement souffrir. Nous atteignons enfin le gîte juste après 17 heures. L'accueil des jeunes patrons récompense nos efforts. L'ambiance entre les hôtes est fantastique. En savourant une Dodo bien méritée après tant d'ardeur, nous entamons la conversation avec deux Suissesses et une Savoyarde, toutes les trois internes dans un hôpital, en vadrouille à la Réunion. Nous dinons en leur compagnie autour d'une

table collégiale où tous les clients du gîte se délectent d'un cari de poulet aux lentilles et légumes accompagnés d'une sauce cacahuète. Trop bon ! Je suis même allé me resservir une seconde assiette ! Une belle part de gâteau chouchou (ou cristophine) termine d'excellente manière le repas. Pour nous achever, une bouteille de rhum arrangé offerte par les tenanciers circule de mains en mains...

Le lendemain matin, tout le monde se retrouve pour le petit-déjeuner sous un ciel sans nuages. Les confitures maison emportent tous les suffrages. Pour nous dérouiller les articulations, nous grimpons tous les deux jusqu'à Grand-Place-les-Hauts et son panorama magnifique sur le cirque. Vu d'ici, notre gîte paraît presque perdu dans la verdure et ridiculement petit au pied de l'imposant piton rocheux qui le surplombe. Nous le regagnons tranquillement chacun par un sentier différent. Chantal plus rapide m'y attend avec le large sourire du vainqueur !

Nous attaquons la descente vers Deux-Bras par un autre chemin qu'hier. Le franchissement d'une passerelle métallique et celui d'un escalier périlleux taillé dans la falaise font monter notre taux d'adrénaline, à fortiori celui de Chantal qui ne se pensait pas aussi forte pour braver tous ces « dangers ». Les quatre traversées de la rivière que nous retrouvons au bas de la montagne lui paraissent même d'une banalité presque ennuyeuse. Incroyable ! Le taxi réservé hier arrive avec un peu d'avance et nous dépose à la Possession vers 16 h 30. Ivan, toujours dévoué, vient nous récupérer une demi-heure plus tard.

Pour éviter les nuages, nous sommes partis tôt ce matin de notre logis et, à deux-mille-deux-cents mètres

d'altitude sur le parking du Piton Maïdo, la température n'est que de huit degrés ! Vêtus de nos polaires, nous atteignons le belvédère sous un ciel pur et un soleil éclatant. Côté mer, on aperçoit déjà les premières nébulosités qui recouvriront dans une heure ou deux le cirque. Pour l'instant, nous avons largement le temps de nous pâmer devant le panorama extraordinaire sur Mafate, mille-cinq-cents mètres plus bas ! Incroyablement beau ! Pour la descente, le GPS me fait prendre une route si étroite que je dois faire attention à ne pas érafler la peinture de la voiture contre les clôtures. Mais, j'ai dû mal croiser les doigts, car, après quelques centaines de mètres, un gros tracteur avec sa remorque se présente juste en face de moi. No panic, mais un peu quand même ! Impossibilité de faire une longue marche arrière pour lui comme pour moi. Heureusement, l'absence de fossés facilite les manœuvres. En prenant d'innombrables précautions, je pose littéralement la voiture contre le barbelé, replie les rétroviseurs et croise à nouveau les doigts. Le tracteur avance à l'allure d'une tortue, frotte nettement le fil de son côté et passe. Puis arrive l'impressionnante remorque chargée de ses ballots de paille. Je ne vois pas comment elle va m'éviter. Le chauffeur ralentit encore, Chantal et moi fermons les yeux et psalmodions quelques prières qui reviennent en mémoire dans les moments difficiles ! Nos vœux sont exaucés. Au bout d'un temps qui nous a paru une éternité, tout s'est bien terminé. Dans mon rétro, j'aperçois le conducteur qui pointe son pouce en l'air en signe de victoire. Pas une égratignure sur la carrosserie, rien ! Avec la chaleur qui s'installe, des gouttes de sueur perlent sur mon front. Je n'ai vraiment plus froid !

Il est 5 heures quand nous mettons le cap vers le Piton de la Fournaise, l'un des volcans les plus actifs de la planète. Le GPS que je suis à la lettre nous fait emprunter une route d'une étroitesse impensable. Même si les paysages traversés sont magnifiques, j'ai une trouille bleue d'à nouveau devoir croiser un engin agricole. Mais tout se passe pour le mieux et, après quelques kilomètres de stress, nous retrouvons avec une joie non feinte la voie principale que nous n'aurions jamais dû quitter et qui doit nous mener jusqu'au fameux piton. Avec l'altitude, la végétation se raréfie et laisse la place au minéral à dominante rouge. Nous nous en mettons vraiment plein les mirettes. Mais ce n'est rien à côté du paysage encore plus impressionnant qui nous attend quelques kilomètres plus loin. Sans exagérer, il entre même de plain-pied dans le Top Ten mondial des lieux naturels qui nous ont le plus émerveillés. Dans un décor absolument lunaire, la Plaine des Sables, nue et couverte de scories, s'étend en effet à nos pieds. Perchés en haut de la falaise qui la domine et un peu sonnés par tant de beauté, nous apercevons à son extrémité une mer de nuages en train de se constituer et qui l'investira d'ici une à deux heures. Nous nous frottons les yeux pour nous persuader que nous ne rêvons pas. Il est des fois où s'arracher d'un endroit se révèle douloureux. Celui d'aujourd'hui en fait partie. Difficile de remonter dans la voiture et remettre le contact. Mais dès le premier virage, le paysage qui pourrait facilement servir de décor naturel aux productions cinématographiques de science-fiction réapparaît. Une descente aux lacets resserrés laisse brutalement place à une piste poussiéreuse et défoncée qui nous amène au cœur même du néant minéral rouge et noir. Les ultimes kilomètres truffés de gros nids-de-poule nous conduisent au Pas de Bellecombe à deux-mille-trois-cent-onze mètres

d'altitude. Nous y admirons le fameux Piton de la Fournaise et le non moins célèbre Enclos Fouqué en forme de fer à cheval de neuf kilomètres de large sur treize de long. Derrière le pic, un panache de fumée attire les regards. C'est là que nous souhaitons nous rendre. La voiture garée et armés de nos bâtons, nous entamons une petite randonnée sur la crête de la caldeira qui mène au Piton de Bert d'où la vue sur l'éruption serait, paraît-il, la meilleure. Au bout d'une heure de marche, Chantal préfère me laisser continuer seul. Un orteil blessé et un genou récalcitrant ont raison de sa volonté. En compagnie d'un monsieur, elle s'en retourne tranquillement alors que j'attaque un raidillon qui tiraille les mollets. Je touche enfin au but. Juste devant moi, de grosses volutes de fumée s'échappent d'un cône nouvellement apparu. De jeunes et jolies Réunionnaises m'apprennent que la coulée de lave semble s'être interrompue la veille. Tant pis pour moi, mais le spectacle de cette vapeur montant au ciel me comble déjà. Après avoir pris une série de photos pour immortaliser la scène, je retourne d'un bon pas rejoindre Chantal. Cette petite marche d'une dizaine de kilomètres à plus de deux-mille-trois-cents mètres m'a complètement desséché la bouche. Dommage qu'on ait oublié notre bouteille dans la chambre !

Il est 14 heures et les premiers nuages commencent à envahir la Plaine des Sables. Pendant la descente, nous rencontrons d'ailleurs un épais brouillard durant quelques kilomètres d'une route très sinueuse et non balisée. Pas forcément très rassurant, vu la profondeur des fossés ! Un couple de z'oreilles vient d'en faire les frais ; leur voiture git couchée sur le côté, les deux roues droites pendant dans la douve. J'espère qu'ils n'ont pas fait comme nous et qu'ils ont pris l'assurance supplémentaire qui rembourse la fran-

chise. Autrement, ils en seront pour huit-cents euros de leur poche, en plus de la location. Je redouble d'attention. Pas envie de gâcher une journée comme aujourd'hui !...

Des trois cirques de l'île, il ne nous reste que celui de Cilaos où aller trainer les pieds. Et comme les matinées sont toujours plus dégagées que les après-midi, nous partons une fois de plus aux aurores et croisons comme à l'accoutumée le perpétuel bouchon des gens qui vont à Saint-Denis. Les superlatifs semblent encore être au rendez-vous aujourd'hui, l'itinéraire menant de Saint-Louis à Cilaos étant surnommé la « Route aux 420 virages ». Tout en épousant les contours des montagnes, celle-ci se faufile entre les falaises et les gorges profondes recouvertes de végétation. Au détour d'une courbe ou d'un tunnel à voie unique, les somptueux paysages nous éblouissent et après trente-huit kilomètres d'épingles et de tournants incessants, nous pénétrons dans le village de Cilaos. Lorsque nous sortons de la voiture, nous avons tous les deux l'impression bizarre d'avoir le mal de mer. Les montagnes environnantes semblent se dandiner !

Après une promenade dans la localité somme toute assez banale, nous remontons dans le Renault Captur et nous dirigeons, sur les conseils avisés d'Ivan, vers l'Illet-à-Cordes situé à seulement trois ou quatre kilomètres à vol d'oiseau, mais à une douzaine par la route. Comme si nous n'en avions pas assez, nous attaquons les premières épingles dès la dernière maison du village passée. La pente est telle que j'en prends plusieurs en première en priant pour que personne ne vienne en face. Mes vœux exaucés, nous pouvons continuer dans le décor incroyable qui s'offre à nous. Les arrêts photo se multiplient tout au long du parcours jusqu'à

l'îlet. Là, nous tombons sur une scène paysanne où un couple enfourne une sorte d'herbe sèche dans une batteuse. Ils nous apprennent en fait qu'il s'agit de lentilles, l'autre spécialité de la vallée. Ravis de nous être instruits, nous reprenons le chemin du retour vers Saint-Louis : cinquante kilomètres de virages incessants nous attendent !

En longeant la côte, nous effectuons une première halte à Takamaka où une végétation vraiment dense recouvre les montagnes alentour. Les climatologues affirment que le site serait l'un des endroits les plus arrosés au monde. Nous avons de la chance, pour l'instant le soleil brille dans un ciel limpide. Le ballet incessant des hélicoptères, au-dessus de nos têtes et sous nos pieds (!), nous impressionne réellement. Promenant des touristes fortunés, certains de leurs pilotes s'aventurent loin dans les gorges profondes et passent alors au ras des parois. J'imagine qu'ils doivent pourtant respecter les règles de sécurité imposées dans ce type de vol. Mais, depuis notre belvédère, l'effet visuel est saisissant. Pour une fois, je préfère ma place à la leur. Je ne parle même pas de Chantal qui ose à peine leur jeter un œil !

Notre passage à La Réunion s'achève déjà. Demain, nous nous envolons pour Tananarive. Tout est allé beaucoup trop vite ! J'ai malgré tout l'impression que nous aurons désormais une vision de l'île et de sa population assez réaliste. Ivan et Sandrine ont vraiment tout fait pour nous rendre le séjour le plus agréable possible. Nous ne les remercierons jamais assez.

Une fois le Renault Captur restitué à Sainte-Marie, une navette gratuite nous dépose quelques kilomètres plus loin devant la porte des départs de l'aéroport Roland Garros...

Toutes les bonnes choses ont une fin !



Madagascar

Après un vol Air Austral très cher (dix euros de plus que celui sur XL Airways entre Paris et la Réunion et deux heures dans un vieil ATR à hélices contre treize heures dans un rutilant Airbus A330-200), mais sans histoires, nous foulons le sol de Madagascar pour la première fois avec une certaine appréhension. Beaucoup de personnes en France, dont une famille malgache, nous ont mis en garde contre la soi-disant insécurité qui règne dans les villes et dans certaines régions touristiques. En montant dans le taxi pour gagner le centre-ville depuis l'aéroport, je vois poindre de l'inquiétude sur le visage de Chantal.

Nous quittons le cocon de notre superbe guesthouse pour effectuer nos premiers pas dans la cité malgache et la fourmilière du marché. Sur les recommandations de la réceptionniste, nous abandonnons l'idée d'emmener nos appareils de prise de vue. Décidément, ici, tout le monde participe à la psychose collective ! Nous allons donc devoir déambuler les bras ballants, fait rarissime depuis que nous voyageons. Nous errons ainsi au milieu des tables bien garnies des vendeurs de légumes, des étals rustiques des bouchers et des présentoirs sommaires des quincaillers ou des marchands de vêtements de seconde

main. Bien évidemment, je ne tarde pas à rager. On ne croise que des regards dénués de toute agressivité et des sourires. À aucun moment, nous n'éprouvons un quelconque sentiment de peur. Je me promets d'oublier les conseils lors de nos prochaines sorties. Nous poursuivons la balade en trainant nos guêtres dans le marché couvert d'Analakely tout en étant déjà certains d'y revenir le lendemain tant son atmosphère nous séduit dès les premières rencontres. Nous achetons pour quelques ariarys des cacahuètes grillées auprès de jeunes vendeurs assis sur le trottoir et regagnons tranquillement, mais frustrés tout de même, notre guesthouse.

En fin de journée, nous faisons la connaissance de Rama, un guide malgache qui fait les cent pas dans le hall de l'hôtel. Malin, il comprend très vite que nous ne comptons pas sur ses services, mais nous donne, malgré tout, une heure durant, maints tuyaux et conseils de visite. Nous lui en sommes reconnaissants. Dommage qu'en nous quittant, il rajoute une couche à la paranoïa générale qui veut que tous les touristes soient attaqués à un moment ou à un autre. À cet instant, je maudis tous ces gens qui nous affolent bien plus qu'ils nous aident. Mais comme il n'y a pas de fumée sans feu, on va tout de même essayer de faire attention.

Après un nouveau tour sur le marché où nous avons pris une quantité impressionnante de photos et discuté avec grand nombre de personnes affables, nous entreprenons la montée jusqu'au palais de la Reine. La rude

grimpeuse accapare toute notre concentration. Les mollets chauffent. Étonnement, Chantal ne dit rien; elle suit.

Au détour d'un tournant, nous tombons sur une dame qui visiblement souhaite entamer la conversation avec nous. Nous nous y plions avec un grand plaisir. Adorable et très croyante, elle nous explique qu'elle vient de bruler un cierge pour que sa fille, en France, obtienne un bon travail et qu'elle-même reçoive son visa pour aller la voir là-bas. En nous quittant elle nous prie sincèrement de faire attention à nos sacs et, s'adressant à moi, particulièrement à mon appareil photo. Décidément!...

Les jarrets tiraillent dur lorsque nous arrivons au but de la promenade : le Palais de la Reine. Perché sur l'une des plus hautes collines de la capitale, il flamba dans des circonstances suspectes, pour ne pas dire criminelles, en 1995. Sa rénovation, loin d'être terminée, demeure un sujet tabou. Nous achetons les billets d'entrée bizarrement. Un guide ou quelqu'un qui se proclame tel nous escorte jusqu'au kiosque où une femme tient un carnet dans la main. Elle nous demande vingt-mille ariarys auxquels nous devons ajouter trente-mille pour le guide prétendument obligatoire. Vu la tête du type qui n'a pas l'air vraiment officiel, je décline fermement. On nous interdit donc l'entrée. Nous sommes en train de quitter les lieux lorsque le soi-disant accompagnateur nous rappelle et accepte que l'on ne paie que les billets. Nous retournons au kiosque où la dame veut mon argent avant de me donner les tickets. Une fois de plus, j'oppose un refus catégorique. De mauvaise grâce, elle me tend deux feuillets... usagés, froissés et pliés en quatre! Je ne me démonte pas et lui montre les carnets. Contrariée, elle en ouvre un et en extrait deux entrées en me demandant les vingt-mille ariarys. Enfin! En détaillant les deux sésames, je

m'aperçois qu'ils sont destinés aux locaux qui paient beaucoup moins cher que les étrangers. En les lui rendant, je lui désigne fermement du doigt le calepin adéquat. Elle tique, mais en sort deux billets qui, cette fois, me conviennent. Le faux guide me regarde assez méchamment et part en grommelant. Au contrôle des entrées, le préposé garde les deux tickets. Je les lui arrache des mains. Non, mais!... Tout compte fait, la visite valait à peine le coup! Mais bon, c'est un endroit de Tana à ne pas manquer. Comme la majorité des touristes, nous l'avons fait!

Avec nos bagages encombrants, nous préférons prendre un taxi pour nous rendre à quelques centaines de mètres d'ici au Chalet des Roses. Parmi tous les véhicules vétustes qui attendent le client au pied du grand escalier de notre hôtel, nous portons notre choix sur une Renault 4L datant certainement de Mathusalem. Si la carrosserie fraîche repeinte peut prêter à confusion, l'habitacle, lui, trahit immédiatement son âge réel. Tellement excités de remonter pour la première fois depuis au moins quarante ans dans ce monument de l'automobile française, nous parvenons sans mal à faire totale abstraction des sièges défoncés, des amortisseurs trop mous, des vitesses qui craquent, des freins qui grincent, des..., des... ! Et comme ce n'est pas suffisant, le chauffeur n'hésite pas une seconde à couper le moteur dès qu'une pente, aussi légère soit-elle, se présente sous les pneus lisses. Même pour une vingtaine de mètres! Dix minutes plus tard, il nous dépose triomphant devant notre destination. On s'en souviendra longtemps de ce petit kilomètre!

Pour notre première étape, nous avons préféré assurer. Nous allons nous rendre à Antsirabe en taxibrousse. Mais VIP : un seul client par siège et sept passagers au maximum. En fait, nous ne sommes que cinq en plus du chauffeur. Et cinq Français, dont un Breton de Rennes qui supporte le Stade Rennais et qui fréquentait notre magasin de bonbons. Que le monde est petit ! Avec son collègue de boulot, un Ch'ti, qui l'accompagne, ils demandent quelques tuyaux au cinquième voyageur qui connaît bien Madagascar. Ce gars nous apprend qu'il vient de Laval, même s'il vit actuellement à la Réunion. Décidément !...

Nous allions partir diner lorsqu'un orage éclate soudainement. Un vélo-pousse qui trainait devant l'hôtel propose ses services. Nous n'hésitons pas une seconde et grimpons sur le siège en Skaï. Le conducteur qui prend bien soin de nous attache un plastique à la capote. Bien au sec, alors que le pauvre gars reçoit des seaux d'eau sur la tête, nous nous rendons au restaurant que nous a conseillé tout à l'heure le Réunionnais de Laval. Nous l'y retrouvons d'ailleurs attablé devant son assiette débordante, seul vazaha au milieu d'une flopée de Malgaches venus en famille à l'occasion du week-end. D'un signe, il nous invite à le rejoindre. Durant une bonne heure, il nous raconte une pléthore d'anecdotes sur le pays qu'il semble connaître presque comme sa poche. Certains de ses conseils se révéleront très judicieux. Nous regagnons le logement en vélo-pousse dans la nuit noire, simplement éclairés par la lampe du conducteur, aussi épuisée que lui. `

Nous ne résistons pas au plaisir de pénétrer dans la pénombre d'un marché couvert assez typique où les légumes bien rangés côtoient dans un désordre presque bien ordonné les poissons séchés ou pas, les volailles vivantes attachées entre elles par les pattes ou les saucisses qui pendent en chapelet au-dessus du billot du boucher. De partout, les « vazahas! » fusent. Tout le monde nous appelle et, dans un large sourire, nous souhaite le bonjour. Nous achetons un sachet de bonbons pour en faire la distribution aux enfants qu'on photographie. Mais bien vite, les adultes nous font signe de les prendre aussi. En visionnant sur nos écrans leurs portraits, réussis ou non d'un point de vue technique, ils partent dans des rires qui deviennent très rapidement communicatifs. En ressortant, nous pensons tous les deux à toutes les recommandations et les mises en garde que nous avons reçues. Nous les avons définitivement oubliées...

Nous avons décidé d'aller à Betafo situé à une vingtaine de kilomètres et où se déroule aujourd'hui le marché hebdomadaire. Plus on approche de Betafo, plus la chaussée est encombrée par les charrettes et les gens qui s'y rendent à pied ou en vélo. Dans les taxis-brousse, on se tasse encore plus que d'habitude ; chose que nous aurions au prime abord pensé impossible, mais, somme toute, d'une banalité déconcertante à Madagascar ! Après avoir garé la moto sur le parking d'un petit hôtel à l'entrée du village, nous nous mêlons à la masse des arrivants pour gagner le centre. Nous prenons tous les deux pas mal de photos. Pour ma part, je réalise un beau cliché d'un vieil homme barbu portant un chapeau. Pour ne rien gâcher, son extrême gentillesse nous séduit tout de suite et nous atten-

drit. Nous restons bavarder un moment avec lui avant de continuer une intéressante série de portraits que je conclus avec celui d'une gamine qui vend, bien rangés dans le caniveau, ses quelques haricots, gousses d'ail et courgettes. Après que je lui aie montré l'image, elle reçoit le bonbon que je lui tends comme un trésor : ses yeux brillent d'une reconnaissance touchante. J'en suis presque gêné...

Revenus à Antsirabe, nous décidons de descendre une trentaine de kilomètres vers le sud, sur la RN7. Je suis en train de prendre des photos des paysages sublimes que nous traversons quand je remarque des gens d'un hameau qui me font de grands signes. Vazahas ! Vazahas ! J'invite Chantal à me suivre. Tandis que nous arrivons devant eux, un homme s'avance vers nous et se met à nous causer en malgache. Je tente de nous présenter en français, puis en anglais, mais m'aperçois vite qu'il ne comprend rien. Nous « discutons » malgré tout, chacun dans notre langue, pendant un bon quart d'heure. Je devine qu'il nous parle de sa famille lorsqu'il désigne une à une les personnes qui composent le groupe qui ne cesse de grandir au fil des minutes. Quand nous nous éloignons après la traditionnelle distribution de bonbons, lui et la marmaille attachée à nos trousse nous accompagnent jusqu'à la route où j'ai laissé la moto. Tout le monde agite la main en nous regardant partir. Émotion !

Nous attendons deux bonnes heures à la gare routière avant que le taxi-brousse, après plusieurs faux départs, démarre pour de bon. Nos bagages sont chargés sur le toit au milieu des gros sacs de riz, d'un vélo, de pneus, de paniers. Une bâche attachée méticuleusement recouvre la cargaison hétéroclite. Nous avons de la chance, le conducteur nous a attribué les deux places à côté de la sienne. Ce sont les

meilleures, car, partout ailleurs dans le véhicule, les gens s'entassent les uns collés aux autres ou, pire, les uns sur les autres. On a vu jusqu'à sept personnes sur une rangée de quatre sièges! La police et la gendarmerie postées à la sortie des villes et villages en profitent largement en se faisant graisser la patte par les chauffeurs qui, en leur glissant discrètement quelques billets, évitent de lourdes amendes pour non-conformité de leur véhicule à la circulation routière. Nous avons tout de même remarqué deux de ces taxis-brousse surchargés au fond de ravins! Nous croisons les doigts pour arriver sains et saufs à destination...

Les trois petits mômes à qui nous avons distribué des bonbons juste avant de partir nous font des signes du bras aussi longtemps qu'ils peuvent nous apercevoir. Trop mignons!

À Ambositra, tout près de l'hôtel, un magasin Orange, très couleur local, propose des téléphones. Après une courte réflexion, nous décidons d'acheter un mobile pour pouvoir réserver nos chambres plus facilement qu'avec internet qui fonctionne lorsqu'il le peut à cause des fréquentes coupures électriques. Le large sourire qui illumine le visage du jeune homme trahit sa fierté de s'être occupé de nous. Tout neuf, l'appareil nous revient à un peu moins de quinze euros avec la carte SIM et l'abonnement mensuel de deux heures, renouvelable ou pas. Alors, pourquoi hésiter ? Mais, avant de quitter le magasin, je dois tout de même m'en faire expliquer le fonctionnement plusieurs fois, ce qui amuse énormément la jeune vendeuse et son acolyte.

Un taxi-brousse doit venir nous chercher à 5 h 30 devant l'hôtel. À 6 heures, le gardien de nuit qui termine de balayer la cour et à qui nous avons demandé à quelle heure arrive habituellement le taxi en chope un qui passait par là, parle quelques instants avec lui et nous fait signe. Le chauffeur met les bagages à l'arrière tandis que nous prenons place dans le véhicule vide, puis démarre... pour s'immobiliser cinq minutes plus tard durant deux heures ! Nos montres indiquent 8 heures lorsque nous repassons devant notre hôtel ! Nous ne savons pas encore à ce moment-là que nous allons de nouveau nous arrêter une heure près d'une autre gare routière juste avant la sortie de la ville. Il est en réalité 9 heures quand nous quittons enfin Ambositra. Dire qu'on nous a fait lever à 4 h 30. Du coup, nous avons toujours le ventre vide, ayant sauté le petit-déjeuner pour être prêts plus rapidement. J'ai seulement acheté quelques cacahuètes à une marchande lors de la première halte. Cent-cinquante kilomètres plus loin, nous pénétrons dans Fianarantsoa, à 13 heures. Bien contents d'être enfin arrivés, nous fendons comme nous le pouvons la foule des rabatteurs et des chauffeurs de taxi qui nous tombent littéralement dessus et parvenons à notre hôtel complètement essoufflés à cause de la très longue montée depuis la gare routière. Le plan que j'avais consulté juste avant ne la mentionnait pas !

En sortant de l'atelier de Pierrot Men, LE photographe malgache internationalement reconnu, nous croisons deux jeunes étudiants, une fille Prisca et un garçon Odilon, avec qui nous restons discuter un bon bout de temps en français. Ils souhaitent en effet parfaire leur aisance dans notre langue, un peu oubliée par les Betsileos,

ethnie qui occupe la région. Ils en auront besoin plus tard lorsqu'ils travailleront dans la justice.

Plus loin, nous tombons sur un vieil homme très élégant malgré ses vêtements usés, d'une politesse et d'un savoir-vivre inouïs, retraité de l'armée française, ayant exercé son métier en partie en Alsace et parlant aussi bien français que nous. Il souhaiterait nous emmener chez lui prendre un café, mais, pour une fois, nous déclinons l'offre. Nous n'avons tout simplement pas le temps, la bonne lumière m'incitant plutôt à me dépêcher. Il semble réellement déçu, mais avoue comprendre mon empressement. Vraiment la classe, ce monsieur!

Près de la cathédrale, de nombreux gamins se précipitent vers nous et avec une mine faussement désolée récitent une succession de mots censés nous émouvoir. Je dois me fâcher lorsque les plus hardis tentent maladroitement de glisser une main dans nos affaires. Ces pickpockets en herbe rôdent toujours dans les endroits touristiques. Pas de chance pour eux, nous étions sur nos gardes!

La gare routière de Fianarantsoa mène largement aux points devant toutes celles que nous connaissons déjà pour son bordel et la malhonnêteté chronique de ses rabatteurs envers les vazahas que nous sommes. Chantal en a fait les frais hier quand un jeune homme, adorable selon ses dires, lui a encaissé ses réservations pour un taxibusse vers Ambalavao. Comme par hasard, et j'ai presque envie d'ajouter évidemment, ce matin les billets ne sont plus valides. Lorsque nous nous présentons face au fameux véhicule, le préposé n'accepte pas que nous montions à bord. Pour lui, nous n'avons pas réglé et, si nous voulons partir,

nous devons racheter deux places. Comprenant qu'elle s'était fait avoir, Chantal se voit donc obligée de reprendre deux tickets pour nous rendre là-bas. On nous attribue deux sièges corrects, celui de Chantal à côté du chauffeur, le mien juste derrière lui, mais pas les deux de devant comme nous l'avions expressément demandé hier. Heureusement, nous n'avons qu'une cinquantaine de kilomètres à effectuer aujourd'hui pour deux petites heures de trajet. Bonne leçon à retenir!

La douche ne fonctionnant pas à cause d'une coupure de courant, nous nous lavons comme nous le pouvons dans un seau mis à disposition dans la salle de bains. Après une toilette rudimentaire, nous partons vite en quête d'images dans les rues du village.

À la porte de l'hôtel, une cohorte de gamins d'une saleté improbable nous lance le complaisant surnom qu'ont les étrangers à Madagascar. Vazaha! Vazaha! Leurs sourires nature nous touchent. La distribution de confiserie peut donc commencer. Mais, cette fois, l'émeute à laquelle nous nous attendions n'arrive pas. Dans un ordre presque militaire, les menottes se tendent et se referment sur le bonbon tant désiré. Pas un seul n'oublie de nous remercier avant de retourner rejoindre les autres adossés au mur. Tous agitent leurs mains en nous regardant partir et leurs mines réjouies font plaisir à voir. Plus loin, nous tombons sur trois étudiants en tourisme avec qui nous testons, à leur demande, leur niveau d'anglais. Chacun leur tour, ils récitent le même texte appris par cœur. Nous les encoura-

geons à continuer leur scolarité. Fiers comme des paons, ils poursuivent leur chemin et nous le nôtre.

Pour ce premier soir, Jean-Marie, le surprenant patron qui a fait l'école hôtelière en France à soixante ans, nous a concocté un diner de roi. À la fin de ce repas pantagruélique aux chandelles, dû à une coupure d'électricité quasi quotidienne, nous décidons de rester plus longtemps que les deux nuits initialement prévues. Jean-Marie en rigole et nous offre deux verres de rhum arrangé au litchi.

Cristina et Chandra, deux gamines dont nous avons fait la connaissance sur le marché aux bestiaux hier nous retrouvent et nous raccompagnent jusqu'à l'hôtel. Un mioche joli comme un cœur, mais qui perd son pantalon, rejoint notre petit groupe. En chemin, tous les trois prennent des poses de stars qui feraient presque oublier leur saleté. Mais leur gentillesse et surtout leurs rires compensent complètement cet anecdotique manque d'hygiène.

En ce dimanche matin, comme une grande partie de la population, nous nous rendons à l'église. Tous ont revêtu la « tenue du dimanche » d'une propreté étonnante par rapport à celle qu'ils portent les autres jours de la semaine. Je profite de l'occasion pour photographier un gamin avec sa chemise satinée immaculée et ses chaussures bicolores plutôt inattendues. L'office a commencé et nous restons à l'extérieur avec tous ceux qui n'ont pu trouver place à l'intérieur. Beaucoup de jeunes viennent tester leur anglais ou leur français en notre compagnie. Chantal fait la

distribution des bonbons et obtient très vite un certain succès. Le défilé des dames à chapeaux et à robes colorées et des hommes aux chemises étincelantes débute dès que la messe se termine. Beaucoup nous saluent poliment. L'émotion nous envahit soudain. Voilà l'une des raisons, sinon le réel pourquoi, pour lesquels nous n'échangerions notre vie de voyageurs contre rien au monde...

Avec le recul, cette étape à Ambalavao demeurera celle que nous aurons préférée durant tout notre séjour à Madagascar. Nous avons largement apprécié la quiétude de l'endroit et la gentillesse de sa population. Pour ma part, j'y ai réalisé quelques photos, portraits et scènes de rue aux couleurs chatoyantes, dont je suis assez fier. Chantal s'est surprise elle-même avec la qualité des siennes. Et puis, comment oublier les diners chez Jean-Marie, l'étonnant élève retraité d'école hôtelière et gérant de la Résidence Betsileo?...

Exemples de soupers :

Pour le premier soir, il nous a cuisiné un bourguignon de zébu de derrière les fagots. Tout simplement excellent. Et que dire de l'épaisse tranche d'un foie gras malgache qu'il nous a servie accompagnée d'un ratafia maison?

Une autre fois, avec les magrets de canard au miel, Jean-Marie nous a fait découvrir un vin local à l'orange. Surprenant, mais étonnamment bon avec notre plat ! Une banane flambée et deux godets de rhum sont venus conclure le repas.

Le lendemain, malgré une coupure électrique de deux heures survenue au plus mauvais moment, Jean-Marie se débrouille tout de même pour nous concocter un camembert du pays pané de la meilleure facture.

Le jour suivant, nouveau dîner aux chandelles, et foie gras accompagné de son verre de ratafia. Avec sa gentillesse innée, Jean-Marie nous invite, en plus, à tester du vin rouge épiché. Toujours aussi surprenant et toujours aussi bon!

Pour le dernier soir, il nous a préparé de l'anguille. D'habitude, je n'en suis pas très friand, mais le chef tenait absolument à nous faire goûter l'une de ses spécialités servie avec un gratin dauphinois maison. Même avec le succulent vin d'Afrique du Sud que son jeune stagiaire nous a conseillé, nous ne parvenons pas à terminer nos assiettes, vraiment trop copieuses. Cela ne nous empêche pourtant pas de conclure le dîner avec une savoureuse banane flambée. Dire que je pensais ne pas trop aimer!

Merci, Jean-Marie, pour ces festins inoubliables. Tant pis pour notre ligne !

Le chef de gare fait retentir son sifflet. Le « petit train des falaises » qui conduit ses voyageurs et ses marchandises de Fianarantsoa à Manakara s'ébranle à 7 heures précises, comme prévu. Incroyable ! Espérons simplement qu'il ne fasse pas demi-tour ou qu'il ne déraile pas comme certaines fois ! De toute manière, l'aventure excitante qui nous attend risque de durer un certain temps. Nous sommes prévenus...

Durant les premiers kilomètres, nous longeons une route bitumée où les cyclistes nous dépassent sans forcer. On ne

va pas bien vite sur les rails, mais, au moins, on a tout le loisir de contempler la campagne. Heureusement, elle le mérite amplement.

Avec les montagnes apparaissent les premiers tunnels. L'obscurité soudaine nous prend par surprise. Notre petite voisine française qui était aux toilettes à ce moment a un peu paniqué, mais la clarté revenue dès la sortie de l'ouvrage l'a rapidement rassurée. Je pense néanmoins qu'elle gardera son envie jusqu'à la fin du voyage. Pour ma part, j'ai trouvé une place qui me convient bien pour les photos : une grande porte ouverte contre laquelle je m'appuie pour conserver tant bien que mal mon équilibre et déclencher. J'y passerai la majorité du parcours, debout, alors que Chantal est restée confortablement assise derrière la vitre baissée du compartiment. À cause de l'étroitesse de la voie, je dois constamment être sur mes gardes pour éviter les branches d'arbre qui viennent à n'importe quel moment taper contre le train. Place à la sécurité précaire, certes, mais aux premières loges pour se délecter du spectacle !

Dans les minuscules gares, j'achète parfois aux jeunes femmes des cacahuètes, quelques fruits ou des choses enroulées dans des feuilles de bananier que je ne connais pas et qui se révèlent assez bourratives. Je reviens en faire profiter Chantal qui refuse de descendre et préfère photographier depuis sa place. Durant les arrêts les plus longs, je prends le risque de m'aventurer dans les rues les plus proches. J'y fais quelquefois des rencontres rigolotes, comme celle avec une famille qui ne parle pas un mot de français, mais avec qui je discute avec les mains. Je les photographie et leur montre le résultat. Les rires éclatent aussitôt. Certains de ces hameaux ne sont reliés au monde que par ce chemin de fer et la pauvreté y sévit. Les haillons

d'une grande saleté ont peut-être du mal à camoufler les corps décharnés, mais un sourire égaie tous les visages. Personnellement, j'en garderai longtemps un souvenir plein d'émotion. Une fois, je suis encore en train de blaguer en leur compagnie lorsque le coup de sifflet retentit. Le train roule déjà quand je retrouve ma place à bord. Ouf !

Les quatre dernières heures dans la nuit noire nous paraissent interminables. À notre arrivée à Manakara, les conducteurs de vélo-pousse s'arrachent les clients. Le nôtre qui a accepté de descendre son tarif en vient presque aux mains avec l'un de ses collègues qui pensait à tort avoir traité l'affaire avec nous. Après quelques échanges verbaux apparemment fleuris, il nous emmène deux kilomètres plus loin à l'hôtel que nous avons réservé. Il est 23 h 30 lorsque nous nous installons à table et commandons un steak de zébu avec ses légumes.

Nous gagnons à pied le village traditionnel situé de l'autre côté de l'anse. Pour ce faire, nous traversons d'abord un pont métallique qui enjambe le canal et empruntons la piste en terre défoncée qui y mène. Des enfants qui pêchent dans un ruisseau nous accueillent dès l'entrée. Quatre d'entre eux, entre huit et dix ans, restent avec nous et nous accompagnent. La distribution des bonbons peut commencer. Certainement alertée par les cris de joie de nos nouveaux camarades, une ribambelle d'autres gamins surgis d'où on ne sait nous encercle très vite. Le paquet ne fait pas long feu et les adultes qui assistent à la fête nous regardent d'un bon œil. Des lavandières qui étendent le linge à sécher en bordure de plage se laissent gentiment prendre en photo. Avec notre escorte, nous débouchons enfin sur ce que nous sommes venus voir : le marché aux poissons. Deux

heures plus tard, nos quatre copains nous raccompagnent jusqu'au pont, mais ne le traversent pas. Nous nous demandons s'ils ont le droit de s'aventurer dans la partie balnéaire de la ville. Nous en doutons...

En cette période de la Toussaint, à la sortie d'un village, nous croisons un cortège qui célèbre le Fama-dihana, le retournement des morts, en promenant le corps du défunt à bout de bras après l'avoir lavé et changé ses vêtements. Dès qu'ils nous aperçoivent, les participants nous accueillent avec des cris joyeux, puis se mettent à danser en nous faisant de grands signes des bras. Pour une fois, nous ne répondons pas à leur sollicitation. Nous devons poursuivre la visite de la région. Lors d'une halte dans une rizière, en voyant Chantal en difficulté derrière moi, une femme s'approche en riant et l'aide à garder l'équilibre en la tenant par la main. Rigolade générale!

Lorsque le chauffeur rondouillard du taxi-brousse pour Antsirabe s'assoit à côté d'elle, Chantal se demande soudain si elle aura assez d'aise. Mais le gars la rasure très vite. Il conduit très bien et sans la gêner du tout. Peut-être en guise de remerciement, elle lui offre des bonbons durant tout le trajet ! Quant à moi, pas de souci, j'ai toute la place nécessaire derrière lui. Peu avant l'arrivée, nous apercevons un véhicule couché au fond d'un ravin. Des occupants sont en train de remonter comme ils le peuvent. Tous ? Notre conducteur redouble de prudence. Chantal lui redonne un bonbon ! Du coup, pour lui faire plaisir, il met une cassette de Mike Brant et de Clo-Clo!...

Pour le petit-déjeuner, nous entrons dans une pâtisserie qui regorge de monde : des vazahas pour beaucoup, mais aussi des Malgaches aisés comme notre voisin qui connaît bien la France pour y avoir été joueur de basket professionnel avant de devenir médecin et revenir à Madagascar. Costaud et très sympa, le gars dont j'ai oublié le nom nous fait bien rigoler. À ma demande des résultats du premier tour de l'élection d'hier, il nous rétorque : « Aux USA, vous recevez les premières estimations une heure après la clôture des bureaux de vote. En France, il vous faut patienter deux heures. À Madagascar, on les connaît six mois auparavant! » Il plaisante à peine en disant cela...

En vélo-pousse, nous nous rendons à la gare routière réserver des places dans un taxi-brousse pour Morondava. J'insiste pour obtenir les deux sièges devant. On me les promet, mais le préposé prend tout de même mon numéro de téléphone au cas où. Le lendemain, un SMS m'apprend que nous serons malheureusement casés derrière lui. En réponse, je somme le gars de respecter son engagement. Une petite demi-heure plus tard, un second message me confirme la sélection initiale : nous serons bien installés près du chauffeur comme prévu au départ. Non, mais!...

Le taxi-brousse pour Morondava doit démarrer à 7 h 30. En fait, il partira à 9 h 30. Auparavant, il aura fallu changer le pot d'échappement et recoller un peu mieux le pare-brise fissuré de partout. En attendant, pendant qu'un pauvre gars s'acharne à tout remettre en place allongé sous le véhicule, deux autres montent sur le toit et

commencent à charger. Des pneus de camion d'abord, puis de volumineux sacs de riz, une commode, des paniers en osier fermés à l'aide d'une ficelle, des colis, les bagages des passagers s'entassent et abaissent sérieusement le châssis. Et l'autre qui n'en finit pas de rafistoler son pot ! D'un coup, j'imagine le pire et ai peur pour lui. Dix longues minutes plus tard, il s'extirpe comme il peut et, avec l'air satisfait de celui qui a bien accompli sa tâche, prend un seau d'eau et commence à se laver.

Les voyageurs prennent enfin place et nous quittons Antsirabe. Nous roulons depuis une bonne heure quand nous nous arrêtons dans un village. C'est l'heure de manger, nous dit-on ! Déjà ?! Nous nous abstenons, mais nous sommes les seuls. Tous les autres commandent quelque chose. Après avoir ingurgité leur assiettée, le chauffeur et son assistant s'approchent du taxi-brousse, examinent le train avant, sortent le cric et dévissent la roue gauche. Tandis que le premier s'éloigne, le second continue le démontage. En fait, il faut changer la plaquette de frein. Ben voyons ! Le conducteur revient un quart d'heure plus tard avec une pièce neuve. Le remontage ne pose pas de problème et tout le monde reprend sa place. Il est midi passé et nous n'avons effectué que quatre-vingts kilomètres. Il ne nous en reste plus que quatre-cents ! À ce rythme, nous serons peut-être arrivés demain dans la matinée ! D'autant plus que durant plus d'une heure, nous roulons à trente kilomètres à l'heure sur une route truffée de trous. J'en profite pour tenter d'apercevoir le paysage désolé à travers le pare-brise cassé. Heureusement, je peux le contempler par la fenêtre ouverte de ma portière. Le relief pelé, magnifique dans sa nudité, étend ses tons rouges à perte de vue, mais dans ce désert plus nous descendons, plus la température

monte. Avec la belle route retrouvée, la vitesse augmente et l'aération de la cabine aussi. Tout le monde s'en réjouit et respire mieux. Lors d'un court arrêt dans l'après-midi durant lequel nous distribuons quelques bonbons à d'adorables gamins, le chauffeur laisse le volant à son assistant. Avec lui, la ventilation du taxi ne peut être plus efficace. Je jette un œil inquiet sur le compteur. Je n'aurai pas dû ! Il roule comme un malade et coupe tous ses virages ! Pour une fois, je croise réellement les doigts ! Mais pas trop longtemps, car j'ai une peur bleue que le pare-brise explose pour de bon. Nous sommes aux premières loges. Alors je préfère avoir les mains libres pour éventuellement nous protéger ! Vivement que cela se termine ! À cette allure-là, on devrait arriver, chose impensable il y a trois heures encore, avant la tombée de la nuit. Mais, grosse erreur de ma part : j'ai tout bêtement oublié tous les arrêts dans les villages qui précèdent Morondava. Et durant les cent derniers kilomètres, ils ne cessent de s'enchaîner avec leurs petites maisons en terre sans meubles à l'intérieur. Dans l'un d'eux, une moto que ne maîtrise plus la jeune pilote avec son ami assis derrière elle termine sa course folle dans le fossé en frôlant notre capot. Dans la nuit noire, le chauffeur nous dépose, sains et saufs, à la gare routière de Morondava. Nous sommes les derniers à bord, tout le monde est déjà descendu avant...

Un tuk-tuk tout neuf et d'un jaune intense nous attend devant l'hôtel, juste à l'heure prévue. Ce matin, nous nous sommes rapidement mis d'accord avec le jeune conducteur sur le cout de la course, moitié moins chère que la même en taxi. Nous nous installons à l'arrière du petit véhicule plus confortablement que nous le pensions. Her-

mann, dix-neuf ans, va nous balader pour le restant de la journée dans la région réputée des baobabs. Parlant très peu notre langue, il baragouine quelques mots d'anglais, suffisamment pour que nous puissions nous comprendre. Nous quittons la route goudronnée au bout d'une douzaine de kilomètres pour nous engager sur une piste poussiéreuse en terre, ravagée par les trous. Il nous en reste quatorze dans un paysage de savane pour atteindre le site des célèbres baobabs amoureux. Évidemment, en chemin, nous ne cessons de demander à Hermann d'arrêter lorsque nous tombons sur ces arbres géants qui semblent avoir poussé à l'envers avec les racines à la place de la ramure. En fait, nous apprécions le fait d'avoir choisi un tuk-tuk et non un taxi ; nous pouvons très rapidement stopper et en descendre. En plus, cela permet à Hermann de changer tranquillement de morceaux de musique sur le lecteur placé sous son siège. Au bout d'un sentier de sable mou, nous débouchons devant les deux arbres enlacés qui font la joie de tous les amoureux. En cet après-midi, nous avons la chance d'être les seuls.

Une demi-heure plus tard, nous reprenons la piste en direction de la fameuse Allée des Baobabs qui m'a tant fait rêver sur les magazines. Nous demandons à notre conducteur rigolo de nous attendre plus loin ; nous souhaitons en effet marcher tranquillement pour profiter au mieux de la belle lumière qui tombe maintenant sur les arbres de la célèbre route. Il n'y a certes pas la foule, mais des instagrameuses ont pris possession des lieux et gênent tous les autres, comme nous. En fait, nous faisons partie de la minorité. Ces filles, italiennes en l'occurrence ce soir, sont plus intéressées par leur propre personne que par la beauté de l'endroit. Impensable et même inconcevable pour moi.

Tandis que Chantal reste dans les pourtours immédiats de la route, je m'enfonce dans la brousse à la recherche de cadrages plus insolites. La lumière de fin de journée éclaire de façon magistrale les arbres si typiques. Je prends mon temps pour savourer l'instant et continue de m'éloigner. Chaque baobab se distingue de ses voisins, soit par ses formes plus ou moins rondes, soit par ses branches plus ou moins feuillues à cette saison. Je photographie à tour de bras avant de retrouver Chantal au milieu de très jeunes danseurs. Hermann a poussé la sono et tous les gamins du petit village se déhanchent de manière rigolote devant le tuk-tuk. Chantal en profite pour les filmer et leur distribuer des bonbons.

Le soleil décline très vite désormais et les Italiennes ont quitté les lieux alors que la campagne devient magique à cette heure. Je ne comprendrai jamais ce genre de personnes. Pendant que les rares touristes restants se regroupent tous au même endroit, je m'éloigne de nouveau dans le bush, mais de l'autre côté cette fois, pour jouir du spectacle des arbres se découpant sur le ciel du soir. Je m'érafle les mollets en voulant à tout prix trouver le cadrage idéal. J'en dénêche quelques-uns juste avant le coucher du soleil. Et après aussi ! Il commence à faire sombre quand je me rends compte de mon isolement. L'appareil en bandoulière, je cours d'une traite jusqu'à la route où je tombe sur Hermann qui me cherchait partout en compagnie de Chantal. Lorsque nous quittons cet endroit fabuleux qu'on appelle également « le jardin aux baobabs de Madagascar », il fait nuit et Hermann ne parvient pas à éviter tous les trous qui se présentent dans la lumière faiblarde de son phare. Nous nous faisons bien secouer avant d'atteindre le gou-dron, mais nous sommes tellement sous le charme de ce

que nous avons vu cet après-midi que nous nous en apercevons à peine. En fait, nous ne savions pas trop ce que nous allions trouver. Un site hypertouristique ? Un endroit galvaudé ? Heureusement, il n'en est rien. Des familles locales souriantes et paisibles tiennent le bar et les quelques stands de bibelots regroupés le long de la piste avant l'entrée. Ça nous change des lieux aujourd'hui complètement saccagés de Bali ! Hermann nous dépose à la porte de l'hôtel et descend nous faire la bise en guise d'au revoir. Nous garderons, c'est sûr, longtemps le souvenir de notre sympathique conducteur !

Il ne reste plus qu'à trier nos images : deux-cent-soixante-dix pour Chantal et cinq-cent-quatre-vingts pour moi. Bonne nuit !

Comme toujours, nous profitons d'une visite de marché pour mitrailler les produits et les gens. Mais sur celui d'Ampefy, nous prenons tous les deux moins de photos qu'à l'accoutumée. Indéniablement, les personnes d'ici coopèrent moins facilement. Dans ces cas-là, nous respectons toujours leur choix et n'insistons jamais. Une demoiselle accepte cependant, un grand sourire en prime : je viens en effet de lui offrir mon chapeau de paille betsileo et de le lui poser sur la tête ! Le résultat me comblera totalement.

Nous entamons le trajet retour d'une balade dans la campagne des alentours lorsqu'un monsieur d'un certain âge nous invite à lui emboîter le pas. Il ne parle pas le français, mais communique avec nous par gestes. Il nous fait découvrir de belles vues sur les environs et passer par

des hameaux très reculés. Nous y croisons des paysans souriants et sympathiques que nous prenons évidemment en photo. Tout le monde rigole. Le vieil homme nous laisse en haut d'une colline en nous indiquant le chemin à suivre pour regagner Ampefy. Grâce à lui, nous venons de faire un détour de plusieurs kilomètres que nous ne regrettons pas.

De retour à l'hôtel, pour clore cette journée en beauté, Thibault le patron et sa femme Joanna nous invitent à partager leur table et nous offrent le diner...

Nous avons tous les deux la gorge nouée et les yeux embués lorsque le Boeing 777 d'Ethiopian Airlines décolle vers Addis-Abeba...

Madagascar nous a réellement marqués...



Fin du voyage ?

Mars-Avril 2020

Nous ne l'avions jamais vécu auparavant : nous ne sommes que tous les deux dans le minivan qui nous emmène de Koh Lanta à Krabi ! La covid-19 a commencé ses ravages et les touristes fuient littéralement l'île depuis une semaine déjà. Les navettes pour le continent devant s'interrompre incessamment, nous-mêmes avons avancé de quelques jours notre retour sur Krabi. Nous devons en effet y prendre l'avion pour Bali.

Notre hôtel habituel n'a que de rares chambres occupées. De nombreux voyageurs ont, en effet, choisi de regagner leur pays. De notre côté, nous attendons avec une réelle impatience notre vol pour Denpasar. Pour la refréner, nous effectuons quelques achats futiles et pas forcément obligatoires dans les boutiques encore ouvertes de la ville avant d'aller diner au Chalita, le restaurant de l'Italien préféré de Chantal. Le curry massaman y est toujours aussi bon.

Pour pimenter la balade, une guêpe a choisi de m'embêter. Je suis en train de rouler tranquillement en me réjouissant d'un paysage encore vierge de constructions lorsque l'insecte vient se fracasser contre ma pommette et se retrouve coincé derrière mes lunettes de soleil. Je freine brutalement, Chantal ne comprend pas ce qu'il se passe. Je n'ai pas le temps d'ôter ma monture, l'intruse a déjà piqué. Au ras de l'œil droit. Sur l'instant, la douleur est intense. Je gare la moto pour récupérer un peu. Après quelques minutes, ma paupière inférieure commence à gonfler. J'ai d'ailleurs du mal à repositionner correctement mes lunettes avant de repartir. Au bout d'une demi-heure, l'œdème masque une partie de mon champ de vision, mais ne gêne pas trop ma conduite. Avec les heures, la douleur s'est atténuée, mais le pourtour inférieur de l'œil a sacrément enflé. On me croirait tout juste sorti d'un combat de boxe thaïe!

La journée se termine comme elle avait commencé. Nous avons la mauvaise nouvelle d'apprendre que notre vol pour Bali dans deux jours était annulé. À cause de la covid-19, Bali ferme son aéroport à partir de demain pour un temps indéterminé. Vraiment pas de chance pour nous! Nous sommes vendredi et notre visa finissait le jour du départ pour l'Indonésie. Nous voilà bien dans la mouise. Nous allons fatalement être hors-la-loi...

Encore sous le coup de l'émotion, même si nous nous étions un peu préparés à cette issue, nous allons diner sur le marché de nuit. Et là, second choc de la soirée! Au lieu des allées surchargées de monde, nous trouvons une place désertée d'une grande partie de ses clients habituels, les touristes. Nos amis thaïs font grise mine. À cette heure où ils devraient être presque vides, leurs chaudrons en terre

posés sur les braises débordent de nourriture. Heureux de nous faire plaisir, ils en profitent pour nous présenter une é-n-o-r-m-e assiette de tao soi et une, encore plus conséquente, de seafood tom yam. Malgré nos soucis et la morosité ambiante, nous savourons pleinement nos platées. Seulement quand nous avons terminé, ils nous apprennent qu'ils nous ont servis pour la dernière fois avant longtemps. À cause du coronavirus et, par conséquent, la raréfaction de leur clientèle, ils ont choisi de retourner auprès de leur famille dans le nord de la Thaïlande, à la frontière birmane. Les adieux nous font mal à tous les quatre !

Nous aussi allons devoir quitter le pays, car notre hôtel, nous venons de l'apprendre, est comme la plupart des autres en train de fermer. Les patrons n'attendent tout simplement plus que notre départ. Le personnel a déjà commencé à nettoyer les chambres de fond en comble et à les désinfecter...

Le lundi matin, jour de réouverture du service de l'émigration de Krabi, le responsable nous annonce qu'il n'a pas le pouvoir de prolonger notre visa. Il nous demande de contacter notre ambassade au plus vite. En réponse à notre mail, celle-ci nous renverra tout bêtement sur son site remplir un formulaire d'adhésion à Ariane, l'aide aux expatriés et aux voyageurs. Trois interminables journées d'attente pour simplement ça ! En plus, je m'étais déjà inscrit dès notre retour de l'émigration. Ça nous laisse perplexes pour la suite des événements...

Après une nuit de réflexion, nous décidons de rejoindre la capitale avant qu'il ne soit trop tard. Les bus pour Bangkok ne circulent plus. Sur le web, je trouve des vols pour

jeudi prochain. Je les prends et poursuis mes recherches pour ceux du retour vers la France. Je les achète à prix raisonnable sur Thai Airways pour le 1er avril. Tout se combine bien. En France, le tarif des TGV ayant exagérément augmenté, je loue une voiture au départ de Roissy pour rejoindre Dinan, notre destination finale. Le cœur beaucoup plus léger, nous allons diner dans un restaurant local où nous faisons la connaissance d'un jeune homme français adorable, mannequin et surfeur de son état. Il nous raconte ses déboires pour l'obtention d'un billet, vraiment cher, pour la France : il devra d'abord faire une escale de vingt-quatre heures aux Pays-Bas, puis une autre en Suisse avant, il l'espère, de pouvoir atterrir à Paris ! Et, avec la fermeture récente de l'espace Schengen, tout vient de sérieusement se compliquer. Je me mets soudainement à prier pour que cela se déroule plus facilement pour nous...

Les dernières journées à Krabi Town s'écoulent entre balades en moto et préparation du retour en France. Alexis nous renseigne tous les jours sur l'évolution du confinement et des obligations qui vont avec. Sur ses recommandations, nous nous mettons en quête de tous les documents qui nous seront nécessaires en France.

Et, bien sûr, ce qui devait arriver se produit et nous fiche un sacré coup au moral : Thai Airways interrompt tous ses vols à partir du 1er avril. Pas de bol, le nôtre était prévu à 0 h 05 le matin du 1er. Et dire que celui du 31 mars à 22 h 40 va pouvoir décoller ! Mais il était complet au moment de la réservation. Nous sommes anéantis... Je suis en train d'en chercher un autre quand Alexis appelle.

Ensemble, nous décidons de choisir Air France et son vol du 11 avril, le plus abordable malgré un prix très élevé. Je règle le montant une nouvelle fois avec ma carte Visa, puis annule ma location de voiture du 1^{er}. Du coup, je préfère attendre un peu avant d'en retenir une pour le 11.

Nous sommes les derniers clients de l'hôtel. Avant de quitter cet établissement simple, mais visiblement très sérieux, nous allons saluer le personnel occupé à décontaminer toutes les autres chambres. Un chauffeur de taxi qui tousse dans son masque nous emmène jusqu'à l'aéroport. Pas très rassurés, nous croisons les doigts pour qu'il ne nous transmette aucun virus. Une fois passé le contrôle sanitaire à l'entrée (prise de température et nettoyage des mains obligatoires), nous avons la confirmation du départ pour Bangkok dans deux heures. Après avoir enregistré les bagages, je me rends au comptoir de Thai Airways pour demander le remboursement de nos vols annulés. Une jeune fille affable rentre mes coordonnées sur son ordinateur et me fait comprendre qu'il faudra attendre un bon moment avant de voir les choses évoluer. Si elles évoluent un jour!

Notre avion d'Air Asia décolle juste à l'heure...

Malgré l'arrivée de son contingent de passagers, l'aéroport Dong Muang de Bangkok demeure silencieux. C'est le truc qui nous impressionne le plus. Encore plus que le fait de découvrir les allées et les comptoirs complètement désertés. Une fois les bagages récupérés, nous prenons le bus A2, puis le BTS Skytrain pour rejoindre l'hôtel que, par sureté, nous avons réservé sur Booking. Une

réceptionniste masquée nous accueille gentiment et nous attribue une chambre très claire du 5^e étage qui donne sur un vaste espace cerné par des buildings. Avec le nombre déclinant de la clientèle, les prix des séjours s'effondrent. Nous profitons de ce côté certainement le plus sympa de cette période particulière pour loger dans des établissements que, généralement, nous écartons d'office. Nous nous rendons ensuite dans un supermarché tout proche pour y acheter notre diner. Sur le chemin du retour, nous repérons un restaurant fermé comme tous les autres, mais qui délivre en take-away des plats bien appétissants. Notre choix de demain est déjà fait ! Dans nos peignoirs nid d'abeille immaculés et confortablement installés dans les fauteuils face à la baie vitrée, nous dégustons tranquillement une Chang tout juste sortie du réfrigérateur en contemplant la nuit s'abattre sur la ville.

Moment romantique qui, hélas, ne dure pas très longtemps : un mail qui vient de tomber sur nos tablettes nous apprend qu'Air France annule en fait son voyage du 11 ! Je suis à peine surpris, car, lorsque j'avais reçu les billets juste avant, j'avais constaté avec effarement que le parcours n'était plus direct et que, surtout, à l'escale d'Amsterdam, le second vol décollait deux heures AVANT l'arrivée du premier !!! Incroyable..., mais vrai ! Je me sens soudain complètement perdu...

Sur les conseils des enfants joints dans la foulée, nous nous rendons dès le lendemain matin à l'ambassade de France, située rue du Brest (!), non loin de la Chao Phraya, le fleuve qui sillonne la capitale avant d'aller se jeter dans le golfe de Thaïlande. Le masque sur le nez et après avoir été sanitaires contrôlés à l'entrée du métro, nous

arrivons en sueur devant la porte du bâtiment : FERMÉ POUR CAUSE DE CORONAVIRUS! On croit rêver! Au moment où les Français auraient le plus besoin de lui, monsieur l'ambassadeur a choisi de se terrer au fond de son bunker et de laisser ses compatriotes se dépatouiller seuls! Insensé! Un employé qui nous aperçoit alors à travers la vitre blindée de son bureau vient nous conseiller, avec une certaine diplomatie, de nous rendre à l'Émigration. Il nous donne une adresse que nous ne comprenons malheureusement pas... Dépités et tout de même très énervés, nous retournons à l'hôtel. Après avoir compulsé le site Ariane et divers forums, nous trouvons les fameuses coordonnées, assez éloignées du centre où nous logeons. Par contre, nous ne pourrions y aller que dans deux jours à cause du week-end! En attendant, je dénêche un nouveau vol, le 9 avril, sur le site de Qatar Airways. Je n'hésite pas un instant et le réserve aussitôt, d'autant plus que le tarif reste très attrayant malgré les circonstances. Au moment de régler, mon cœur s'arrête pourtant de battre : ma carte Visa vient de refuser le paiement! Par chance, Alexis nous appelle à ce moment précis et, devant mon stress, se charge de joindre notre banque. Je peux même participer en direct à la conversation. Après avoir écouté ma brève explication que l'interlocutrice comprend très bien, la situation est solutionnée en seulement quelques minutes. Et, après un nouvel essai, le versement est accepté. Nous poussons tous les trois un gros ouf de soulagement. Il faut admettre qu'avec tous ces vols payés et non remboursés, les locations de voiture annulées, l'addition commence à devenir un peu lourde. Je ne sais pas pourquoi, mon petit doigt me dit que cette fois sera la bonne. Alexis avoue être moins confiant que moi... On verra. Pour l'instant, nous allons acheter les biscuits, le muesli et les yaourts du petit-déjeuner, les bières

de l'apéro au supermarché, puis notre repas du soir au stand du restaurant que nous avons repéré hier. Copieusement servi, il se révèle aussi franchement bon. Nous n'avons plus de raison de chercher ailleurs.

Nous dormons lorsqu'Alexis rappelle. Des vols spéciaux de rapatriement ont lieu les deux prochains jours. Il nous conseille vivement de tenter notre chance. Une courte visite sur le site Ariane suffit pour que je m'aperçoive que ces deux vols sont assurés par Air France et coutent bien plus cher que ceux de Qatar Airways. Après l'épisode ahurissant d'hier, je m'accorde la matinée de demain pour réfléchir. Alexis est déçu. Je lui demande, malgré tout, de contacter la compagnie française pour réclamer le remboursement de nos billets.

Le jour suivant, je lis sur un forum que la Thaïlande consent, sans pénalité, une semaine d'extension de visa à ceux dont les vols ont été annulés. Je décide donc d'attendre avant de prolonger les nôtres, car il est fortement question d'étendre cette période à un mois gratuit. Ariane que je consulte juste après confirme cette possibilité.

Comme chaque jour en ce moment, Alexis nous appelle et nous apprend qu'il vient d'avoir Air France au téléphone et que le vol du 11 au départ de Bangkok a été rétabli... mais quelques heures plus tard. L'escale à Amsterdam pourra donc se passer normalement. Après un instant d'hésitation, il m'avoue aussi ne pas avoir exigé le remboursement comme je lui avais demandé, mais qu'il avait transféré nos billets sur ce nouveau vol... Nous voilà maintenant avec deux voyages différents pour regagner la France. Nous de-

vriens par conséquent rentrer sans trop de problèmes !...
Théoriquement!...

Nous profitons d'un peu de répit dans notre emploi du temps surchargé pour effectuer de courtes sorties dans les environs. Toutes les galeries commerciales de Siam, l'épicentre du shopping à Bangkok, sont fermées. Le quartier désespérément désert offre un visage qu'on ne lui connaissait pas : triste à en mourir. Nous nous efforçons pourtant de poursuivre les balades, histoire de nous dégourdir les jambes très peu sollicitées ces derniers temps. Et comme je suis perfectionniste, je ressorts dans l'après-midi, généralement seul, pour photographier les gratte-ciels teintés de l'or de la fin de journée. Malgré les galères, j'arrive encore à trouver quelques satisfactions.

Nous venons de terminer notre petit-déjeuner, lorsque le téléphone de la chambre sonne. Étonnée, Chantal répond et raccroche quelques secondes plus tard, horrifiée. La direction nous demande de quitter l'hôtel : il ferme aujourd'hui ! Et dire qu'hier ils étaient d'accord pour nous prolonger le séjour jusqu'au 9. Nous tentons d'apitoyer la réceptionniste, mais rien n'y fait. Tous les membres du personnel sont d'ailleurs réunis dans le hall et, visiblement, viennent eux aussi d'apprendre la mauvaise nouvelle. En Thaïlande, pas de travail, pas d'argent ! Je n'ai pas le courage de me plaindre devant eux et négocie juste un départ à 12 heures, le temps de chercher un établissement qui nous accepte. Sur Booking, nous en trouvons un, pratiquement le seul dans un rayon de deux kilomètres. Nous nous y rendons en métro.

Le réceptionniste n'est pas au courant de la réservation. À sa décharge, je l'ai passée il y a moins de deux heures et il n'a pas dû relever sa boîte mail entretemps. Nous le sentons tous de même gêné quand je demande à régler ma note sur l'instant. À contrecœur, il s'exécute tout de même. Nous avons donc la certitude de séjourner jusqu'au 9, du moins nous le pensons. Nous ne sommes installés que depuis une heure dans la chambre lorsque le téléphone sonne. Nous devons déménager pour en occuper une autre au 15^e et dernier étage. Décidément, depuis ce matin, nous passons notre temps à faire et défaire nos sacs!

À partir d'aujourd'hui, la piscine située au même étage sur la terrasse restera close. Les employés sont en train de déployer une bâche à sa surface. Pas de chance pour nous! Ils ferment aussi le bar attendant, rangent les transats et ne laissent que quelques tables et chaises abritées du soleil. Nous nous y installerons souvent pour prendre un peu l'air. Mais pour l'instant, nous partons à la recherche de notre diner. Nous trouvons ce qu'il faut pour les petits-déjeuners dans les deux supérettes toutes proches. Au moins, nous ne mourrons pas de faim. Sur le trottoir, des restaurants clos au public proposent des plats à emporter bien alléchants à des prix défiant toute concurrence. Nous tentons chacun un mets différent. Ce soir encore, enveloppés dans nos magnifiques peignoirs et assis dans nos fauteuils en face la grande baie vitrée, nous savourons notre Chang achetée plus tôt au 7-Eleven. Dommage que, malgré notre situation plus élevée, la vue ne donne que sur un vaste chantier!

Le lendemain matin, après avoir eu beaucoup de difficultés pour obtenir des photocopies dont nous avons besoin auprès du réceptionniste, nous partons

pour le Bureau de l'Émigration en respectant bien l'itinéraire indiqué sur Maps.me. En premier lieu, nous prenons donc le métro, et, ensuite, un bus qui nous dépose juste à l'entrée du bâtiment. Le trajet a été moins long que prévu, la circulation étant nettement plus fluide en cette période vraiment spéciale de covid-19. L'imposante queue pour accéder à l'intérieur avance en fait relativement rapidement. Par contre, devant les guichets, nous avons la mauvaise surprise d'apprendre que les bureaux ont été transférés dans un stade à une dizaine de kilomètres de là. Un peu désemparés, nous prenons un taxi pour nous y aller. Dans les parkings couverts, nous patientons plus d'une heure sur des chaises espacées pour éviter les contacts avant de nous rendre à l'étage inférieur et de nous rasseoir dans une nouvelle file. Nous descendons ainsi de trois niveaux... en trois heures! Ces grands parkings sont heureusement bien ventilés et relativement frais par rapport à la température extérieure qui flirte avec les quarante degrés! Notre tour arrive enfin; nous avons largement eu le temps de regrouper tous les papiers et justificatifs nécessaires. Après une dernière attente sur des sièges numérotés, une femme nous accueille froidement à son bureau. Après avoir rapidement jeté un œil sur notre dossier, elle nous réclame l'équivalent de trois-cent-cinquante euros pour le dépassement de nos visas et leur renouvellement. Nous tombons des nues! Sur le site de l'Ambassade française et celui d'Ariane, nous avons pu lire que la première semaine d'overstay était « offerte » par les autorités thaïes et que, même, une prolongation gratuite d'un mois était à l'étude. Et, là, on nous apprend qu'il n'en est rien et que nous devons régler la somme demandée pour l'obtenir, sachant que chaque jour supplémentaire nous coûtera trente euros! Nous souhaiterions un peu plus d'informations, mais la jeune femme, peu empathique, nous

fiche littéralement à la porte avec un «Go away!» perçant et un doigt théâtralement pointé vers la sortie. Aucune discussion possible! Un chauffeur de taxi nous emmène donc chercher de l'argent à un distributeur et nous ramène au stade. Malgré les contestations des agents de la sécurité, nous entrons directement dans la salle des bureaux par la sortie que nous avons empruntée tout à l'heure et attendons sagement. Quand vient notre tour, nous payons les fameux trois-cent-cinquante euros demandés, mais devons une nouvelle fois patienter plus d'une heure avant de recevoir, enfin, les sésames tamponnés.

Pour le retour, un chauffeur de taxi nous remmène à la gare routière. Mais, après quelques kilomètres, me rendant compte qu'il prend volontairement la mauvaise direction, certainement dans l'espoir de nous conduire jusqu'au centre-ville, je pose lourdement une main sur son épaule et lui intime l'ordre de s'arrêter immédiatement. Surpris, il s'exécute. Il nous reste tout de même deux kilomètres et demi à pied à effectuer dans la fournaise pour atteindre la fameuse gare! Pour la première fois de la journée, après seulement quelques centaines de mètres, la chance nous sourit enfin : apercevant nos grands gestes, le chauffeur du bus n° 66 qui vient à notre rencontre stoppe à notre hauteur et nous fait monter. Une demi-heure plus tard, il nous dépose devant une station de métro. Il ne nous reste plus que quelques arrêts avant de retrouver notre lieu de résidence.

Inutile de préciser qu'après cette journée incroyable la Chang sirotée devant la baie vitrée nous a semblé la meilleure du monde!

Notre confinement volontaire à l'hôtel n'est pas trop pénible. Après le petit-déjeuner pris dans la chambre (muesli, yaourt, biscuits et café), nous nous installons dans un fauteuil à l'abri du soleil sur la terrasse ventée du dernier étage. Pendant que la femme de ménage s'active à remettre de l'ordre dans notre appartement, nous restons là quelques heures à bouquiner. J'en profite aussi pour cataloguer mes photos de la semaine. En général, l'après-midi, nous regardons sur le grand écran de la télévision un programme de TV5 Monde ou bien un film préalablement téléchargé. Arrive ensuite l'heure de descendre acheter les plats du soir, le petit-déjeuner du lendemain et les bières de l'apéro. Enfin, enveloppés dans nos peignoirs, il ne nous reste plus qu'à nous installer face à la baie vitrée, siroter une Chang bien fraîche en contemplant le coucher du soleil sur la ville et diner...

Aujourd'hui, jeudi 9 avril, c'est le grand jour ! Celui que nous attendons avec impatience depuis pratiquement trois semaines...

Une fois encore, nous sommes les derniers résidents à quitter cet hôtel de cent-quatre-vingts chambres. Depuis deux jours, nous devons d'ailleurs emprunter le vieux monte-charge du personnel et non l'un des deux ascenseurs réservés à la clientèle pour grimper à notre appartement du quinzième étage. Par précaution, en le saluant, je fais tout de même promettre au réceptionniste de nous loger deux nuits supplémentaires en cas de pépin. Il accepte.

Un peu rassurés, nous choisissons le métro pour nous rendre à l'aéroport international de Suvarnabhumi. Comme à l'accoutumée, un gardien posté à l'entrée de la station

nous tend un flacon de gel hydroalcoolique après nous avoir pris la température. Au moins, en Thaïlande, ils auront vraiment été rigoureux de ce côté-là!

Dans une aérogare pratiquement déserte, nous croyons défaillir lorsque nous consultons le tableau des départs : notre vol sur Qatar Airways est annulé ! Quelques voyageurs, certainement dans notre cas et tous étrangers, semblent prostrés sur les rares fauteuils autorisés. Tandis que Chantal reste près des sacs, je me mets vite en quête de renseignements. Une hôtesse de la compagnie qui prend son service derrière un guichet d'enregistrement me conseille de me présenter au bureau de la Qatar installé dans les étages supérieurs. Je m'y rends dans l'instant et me retrouve dans une sorte de cagibi où trois employés se partagent un minuscule comptoir. Après avoir vérifié mes billets, l'un d'eux tapote sur son ordinateur et me tend, avec un grand sourire, deux nouveaux tickets pour un vol décollant deux heures plus tard. L'escale à Doha ne durera plus qu'une seule heure au lieu de trois et nous atterrirons à Roissy comme il était initialement prévu. Je rejoins vite Chantal et lui annonce la bonne nouvelle. Nous poussons tous les deux un énorme « ouf ! » de soulagement...

Personnellement, j'ai rarement été aussi heureux de rentrer en France!...



Épilogue

Heureux ? ... Bien plus que ça... Heureux du retour, heureux de ce que nous avons vu, heureux d'avoir crapahuté pendant dix ans sur la terre des hommes, heureux d'avoir accompli un rêve, heureux de n'avoir pas craqué...

Heureux, même avec nos dix kilos de moins chacun... et nos dix ans de plus.

Nous allons retrouver la sédentarité, nos habitudes de gens nantis, la consommation superflue, tout ce qui gère notre société, tout ce qui ne nous a pas manqué ou alors si peu.

Jamais nous ne pourrons oublier l'histoire du vieux monsieur martiniquais, les conversations en espagnol avec Alberto à Cuba, la petite marchande de tacos de Oaxaca, des paysages fabuleux de l'Ouest américain, la randonnée sur la Grande Muraille, les sourires des Chinois et leur envie de communiquer, le jeune couple restaurateur de Suzhou, le défilé des moines laotiens dans les rues de Luang Prabang, la jeune Cambodgienne et ses cousines de Kratie, la vieille femme-girafe en Thaïlande, notre réveillon de Noël malaisien à Kuala Lumpur, la réceptionniste javanaise de Yogyakarta, les petits plats de Mama et Papa à Sulawesi, la cré-

mation et l'invitation au mariage balinais, les éclats de rire birmans malgré un contexte politique et économique difficile, notre tout jeune guide népalais Moti de Katmandou, ma petite fiancée indienne de Madurai, le trajet en 4x4 à travers la montagne et les dunes de sable au Sultanat d'Oman et du Maroc, la femme du train en Égypte, les petits-déjeuners de Boukhara, l'accueil et la générosité des Iraniens, Amina et Aziza au Maroc, les funérailles impressionnantes de Sulawesi et de Bali, les festins chez Jean-Marie à Madagascar, le restaurant de Baïfern et sa maman de Koh Lanta, le beau Teuk et monsieur Phoumi de Don Khong... Plus des milliers d'autres images, de sons et même d'odeurs et de saveurs emmagasinés dans un coin de notre mémoire et qui ressurgissent au fil des conversations...

Notre ange gardien a bien veillé sur nous, puisque rien de fâcheux ne nous est arrivé...

Oui... Nous sommes vraiment heureux...

En guise de conclusion de ce long périple, je reprendrai tout simplement un texte de Geneviève Hüe dans « Mes carnets d'Indochine » :

« Les voyages ne sont en fait que prétextes à rêverie. On quitte le quotidien, le connu, le bien établi, pour rejoindre l'incertain, le lointain, l'étrange. On se retrouve démunie, vide, mais prêt à s'émerveiller d'une lumière, d'un détail, d'une rencontre. On réapprend l'étonnement, la nécessité de s'adapter à de nouveaux codes, à vivre autrement.

On prend le temps non de fixer une vision, mais de traduire une émotion. Cette émotion traduite est imparfaite, et c'est en cela qu'elle est belle. Le regard embrasse tout un paysage, mais les yeux ne sélectionnent qu'une seule image, chaque voyage est alors unique.

Les voyages sont comme certains moments d'amour, profonds et violents de passion, ils vous font rêver avant que de s'accomplir. Ils ont après ce gout d'inachevé, d'intensité que n'a jamais le quotidien et dont la rareté fait le prix. L'usure du temps ne les atteint jamais, mais leur souvenir vous laisse insatisfait, incertain de leur réalité. Le voyage est ce moment d'incertitude et de doute qui vous fait partir vers de belles aventures et puis revenir avec autant de plaisir à votre point d'ancrage et à l'intimité de votre imaginaire... »



À propos de l'auteur



Alain Diveu a décidé d'être heureux parce que c'est bon pour la santé. Alors il en profite au maximum ! Souvent en vadrouille à travers le monde, il est en train de réaliser son rêve en compagnie de Chantal, sa femme, qui a eu assez d'audace pour le suivre dans son envie de découvertes...

Personnes, paysages, monuments sont pour lui prétexte à s'adonner sans limites à sa passion : la photographie. Il traite ses sujets de façon gaie et colorée, souvent de manière graphique. Les nombreux prix recueillis lors d'exposi-

tions ou de concours sont venus confirmer la qualité de son travail.

Plutôt orienté sur l'Asie, il passe la majorité de son temps sur les routes du monde. Originaire de Bretagne, il a une soif insatiable de découvertes et de rencontres. Tout cela a débuté il y a une cinquantaine d'années avec différents séjours en Europe pour se poursuivre aujourd'hui, après une prenante carrière de commerçant, avec de longs périple à l'étranger.

www.alaindiveu.com



